



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

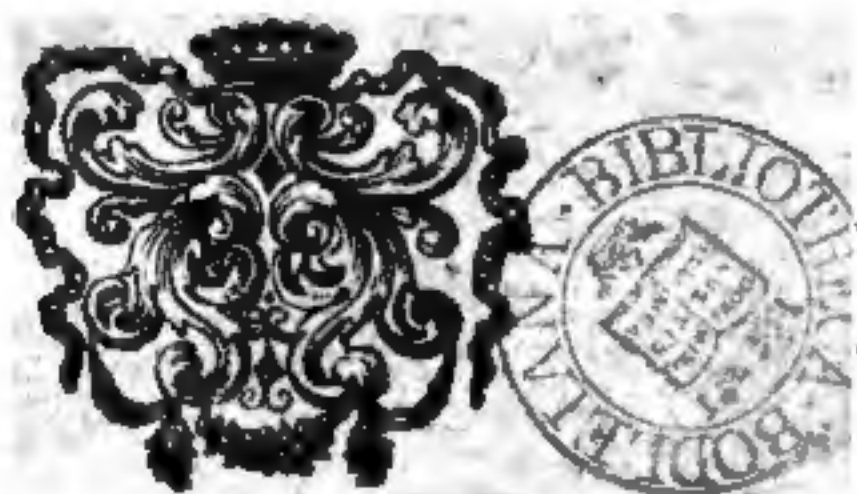
619' E





**RELATIONS
DE LA
LOUISIANE,
ET DU
FLEUVE
MISSISSIPPI.**

*Où l'on voit l'état de ce grand Pais &
les avantages qu'il peut produire &c.*



**A AMSTERDAM,
chez JEAN FREDERIC BERNARD,
M. D C C. XX.**

203 . g . 365 .

100772378

RTE DE
un grand nombre

Indiens les
sur leurs
traiter-
vers le

los *Nation*
corresponden

les Chénodons

1100

Wm. S. Dennis

Presidio del Norte
ou de S. Jean Bapt.

RELATION

DE LA

LOUISIANNE

O U

MISSISSIPPI.

*Ecritte à une Dame , par un Officier de
Marine.*

J'Obeïs, Madame , à la commission que vous me donnés de vous faire conoître un Pais qui merite toute vôte curiosité , & qui peut dévenir un jour le Perou de la France. Mais en même tems je suis très-faché de ne pouvoir parler de tout comme témoin. J'ose cependant vous assûrer, sans craindre le démenti , que si ma petite Rélation n'est pas complete, elle sera du moins fidelle. Pendant près de quatre mois que j'ai été à la Louisiane , j'ai examiné tout ce que j'ai pû par moi même : Les témoignages des Officiers de la Colonie , & des Voyageurs les plus sensés que j'ai conciliés sont des garants sûrs du reste.

Il semble que vous me demandiés un Journal exact de ma Campagne : Souvenez vous, s'il vous plaît, Madame, que je vous

A

ai

ai vu lire le voyage le mieux écrit que nous ayons , & passer , en le lisant , le détail de ce qui se faisoit chaque jour , dans le Vaisseau où étoit embarqué l'Auteur. Si Mr. l'Abé de Choisy n'a pu égayer une matiere si sèche , au point de la faire goûter à une femme d'esprit , que pourriez-vous attendre de moi ? & si vous m'avez refusé cent fois le plaisir de vous entretenir de choses très-intéressantes , écouteriez-vous avec patience ce qu'il y a de plus ennuyeux ? Sachez-moi donc gré , de vous faire aborder tout d'un coup au Mississipi , sans vous exposer à l'ennui d'un voyage qui n'eut aucuns événemens extraordinaires : Nous y mouillâmes , après un de ces coups de vent de Nord furieux qui sont fort ordinaires à cette côte , dans l'hiver. Voulez-vous , Madame , en voir la description , pour mieux goûter le plaisir d'être à terre ? Si j'emploie dans ma Relation quelques termes de Géographie ; c'est que je sçai qu'ils n'ont rien d'obscur pour vous. Nous étions deux Vaisseaux du Roi de compagnie * *le Ludlow* , & *le Paon* , dont Mr. de Lepinai , nommé par le Roi au gouvernement de la Louisiane , avoit le commandement , jusqu'à son arrivée. Le 7. & le 8. de Mars , nous n'étions qu'à 40. lieues de l'Isle Dauphine. Un vent de Sud assez frais , nous faisoit faire tranquillement notre route , lorsqu'à l'approche de la nuit , il augmenta si fort , avec de la pluie & du Tonnerre , que nous fûmes contraints de serrer toutes nos voiles , crainte qu'il ne nous forçât à terre : Il étoit si

vio-

* C'est un nom Anglois.

violent , que nous jugions faire deux lieues par heure , quoi que sans voiles ; mais ce n'étoit que le prélude de ce qui nous arriva après minuit. Ce vent forcé se jetta tout d'un coup avec impetuosité au Nord : Comme il nous éloignoit de la côte , nous mîmes le côté au vent sans voiles. Les deux Vaisseaux se perdent de vûë & se séparent. Les flots que le vent de Sud avoit agités , se trouvant combattus par un vent opposé & furieux , se grossissent. Une pluie & un tonnerre affreux nous surprennent : l'horreur d'une nuit obscure qui n'étoit illuminée que par les éclairs , la galerie de notre Vaisseau emportée par un coup de Mer , une Mer profonde & élevée , qui se déploie de moment en moment dans le Vaisseau ; enfin , une Tempête à peu près pareille à celle que Cesar essuye dans Lucaïu.

*Où les flots coup sur coup élançez dans les airs
Vont presque dans la nuë éteindre les éclairs.*

Cela ne fut pas si loin , Madame. Je vous vois déjà révoltée contre l'hyperbole. Tant de fracas jetta bien-tôt l'épouvante dans l'esprit de ceux qui ne connoissoient pas Neptune tout entier ; nos passagers surtout furent vivement effrayez. Des promesses faites au Ciel , la confession , tout fut employé pour l'appaiser : Une jeune femme de celles qui passoient dans notre Vaisseau , m'avoüa cependant , que la contenance assurée qu'elle remarquoit dans les Officiers , lui donnoit autant d'espérance que ses Actes de Contrition. Il est vrai qu'ayant tous

vû de plus grands dangers, nous ne parûmes pas fort allarmés.

Tant de vœux n'empêcherent pas la tem-pête de durer 36. heures ; après quoi , le vent s'étant apaisé , nous mouillâmes le neuf de Mars, dans la rade de l'Isle Daufine. Nous ne pûmes entrer dans le Port, dont la passe s'étoit fort comblée & fort retressie: La frégate *le Paon* le voulut tenter, & pensa s'y perdre.

Le lendemain , nous mîmes le Gouverneur à terre, au bruit de l'artillerie des Vaisseaux & du Fort. Je crois, Madame, devoir vous donner une idée du tems de la découverte, & de l'étendue des côtes & des terres de la Louïsianne, avant que d'entrer dans aucune description particuliere.

Ces côtes ont été probablement connues, dès le tems de la découverte de la Floride, par *Soto* , ou de la conquête du Mexique, par *Fernand Cortés* en 1521. Comme la Louïsianne joint à l'Occident au Mexique, qui est au fonds d'un Golphe de 300. lieues de profondeur, & que ses côtes en font partie, il est impossible qu'elles n'ayent pas été aperçûes , en allant ou en venant.

On a des Mémoires , que les François en ont pris possession dès le tems de *Charles IX.* & qu'ils y établirent un Fort contre les Indiens, au Lieu appelé aujourd'huy *Pansa Cola*, & un autre , 45. lieues plus à l'Orient, qu'ils nommerent le Fort de *Charles* ou *Charlefort*. Tout le monde fait les voyages que firent , sous les derniers Rois de la race précédente, & sous *Henry le Grand*, Ribaud , Lau-
donie-

doniere , Verazan , Jacques Quartier , depuis le Tropique de Cancer , jusqu'à la nouvelle France ; & que de l'autre côté de l'Amérique , le Chevalier de *Villegagnon* s'établit l'an 1555 , à la côte du Bresil , dans l'endroit où est située aujourd'hui la grande Ville de Rio de Janeyro ; & que cet établissement ne manqua que par la division qui se mit parmi ces nouveaux Habitans , au sujet des opinions de Calvin , qui troubloient alors toute la France.

Quoiqu'il en soit , il est constant qu'avant M. de la Salle , personne n'avoit pris possession de ce vaste Pais , qui est entre la Floride & le Mexique , à qui ce fameux Voyageur donna le nom de *Louisiane* , & qu'on appelle encore *Mississippi* , du nom de ce grand fleuve qui l'arrose. Ce fut en 1682. que cet homme infatigable entreprit de percer par les Terres du Canada à la Mer méridionale ; & qu'il découvrit le Mississippi , appelé maintenant fleuve Saint-Louis , sur les bords duquel il fit quelques établissemens , & dont il suivit le cours , jusques dans le Golphe du Mexique où il se décharge. Ayant jugé qu'il étoit d'une grande importance de connoître l'embouchure de ce fleuve par Mer , il revint en Canada , d'où il passa en France ; afin d'obtenir des Vaisseaux pour sa découverte. Il y fut envoyé en 1684 , avec deux Vaisseaux & deux brigantins chargez de provisions. Il chercha long-tems , mais en vain , l'entrée du Mississippi , trompé par la latitude de la côte , qui va de l'Orient à l'Occident , & par les différentes rivières ou bayes. Enfin , il se rendit à la

baye *Saint-Louis*, ou *Saint-Bernard*, comme les Espagnols l'appellent. Là, il fit bâtir un Fort ; mais ayant eû le malheur de perdre un de ses Vaisseaux avec un des brigantins, & l'autre l'ayant abandonné, pour s'en retourner en France, il se trouva sans secours avec peu de monde. Loin de perdre courage, il tenta toujours la découverte de l'entrée du fleuve. Il découvrit plusieurs Nations, & fit quelques établissemens. Il continua ses travaux jusqu'en 1687. qu'il fut assassiné par ses gens mêmes, à qui l'ennui de tant de fatigues, & la fréquentation des Sauvages avoient fait contracter une férocité & un esprit d'indépendance, qui a toujours fait le charme de la vie errante de nos coureurs de bois.

Ce ne fut qu'en 1698. que M. d'Hiberville Canadien, Capitaine des Vaisseaux du Roi, connu par ses entreprises, & les avantages qu'il a remportés sur les Anglois, dans la baye d'Hudson & l'Amérique méridionale, entreprit de découvrir par Mer l'embouchure du Mississipi. Il en vint à bout ; mais avec beaucoup de peine, trompé par les différentes branches de ce fleuve & les rivières qui s'y déchargent. L'ayant remonté jusqu'aux *Natches*, Sauvages qui habitent un fort beau País à 120. lieues de la Mer, pour connoître par lui-même l'excellence du terrain, il revint en France, & le Roi lui ayant donné le Gouvernement de la Louisiane, il y fit plusieurs voyages & différens établissemens. Trois mois avant l'arrivée des Vaisseaux qui y portèrent les premiers habitans, les Espagnols s'étoient emparés

emparés de Panfa Cola, Port qui n'est qu'à 14. lieues dans l'Est de l'Isle Dauphine, sur l'avis qu'ils avoient eü, que les François venoient s'établir à cette côte.

Les côtes de la Louisianne s'étendent plus de 200. lieues de l'Est à l'Oüest, en ne parlant que de celles qui sont entre Panfa Cola, & la baye Saint-Bernard inclusive-ment. Car quoique les Espagnols, ayant pressenti depuis un an les desseins de la France sur ce Pais, se soient venus établir depuis peu dans cette baye, qui est un poste très-considérable, à cause de la proximité des Sauvages *Assenis*, chez lesquels il y a des mines; quoique le Viceroi du Mexique ait envoyé un Missionnaire à ces Sauvages, & qu'il projette de faire ouvrir ces mines; il est constant que M. de la Salle ayant établi tous ces postes au nom du Roi, si on n'a pas continué de les habiter, il ne s'ensuit pas de là, qu'ils ne nous appartiennent pas. Nous avons dans l'Amérique plus d'une Isle qu'on n'a pas jugé à propos, pendant plusieurs années, d'habiter, & dont les autres Etats ne nous ont jamais disputé la possession.

J'entre dans la description générale de la Louisianne: Que l'étendue que je lui donne, ne vous épouvante pas, Madame: vous ne verrez rien de plus exact. La Louisianne est bornée à l'Est par la Floride & la Caroline, au Nord-est par la Virginie & le Canada, qui en est éloigné de 900. lieues: Au Nord, les bornes n'en sont pas connües. En l'an 1700. M. le Sueur Canadien remonta le sieuve Saint-Louis jusqu'à 700.

lieües de son embouchure. Il est connu 100. lieües plus haut , & navigable jusques-là , sans aucun rapide. On assure qu'il prend sa source dans le Pais de la Nation des *Sious* , que l'on prétend n'être pas fort éloignés de la baye d'Hudson , en passant par l'Oüest du Canada. Quoiqu'il en soit , la Louïsiannie n'a peut-être point d'autres bornes au Nord que le Pole arctique. Du côté du Nord-ouëst & de l'Oüest étant au Nord du Mexique , les limites n'en sont pas plus connües. Le Missouri, qui est une Riviere qu'on croit encore plus grande que le Mississipi , & qui donne son nom à un Pais vaste & inconnu qui fait partie de la Louïsiannie, vient du Nord-ouëst , & se décharge dans le fleuve du Mississipi , à 400. lieües de la Mer. On a remonté cette riviere jusqu'à 300. lieües ; & les Sauvages dont les bords de cette Riviere sont fort peuplez , assürent qu'elle prend sa source d'une montagne , de l'autre côté de laquelle un torrent forme une autre grande riviere , qui a son cours à l'Oüest , & se décharge dans un grand lac, qui ne peut-être , en supposant la vérité de ce rapport , que la Mer du Japon. Les François habitués aux Illinois qui commercent avec les Sauvages du Missouri, assürent que ce Pais est très-beau & très-fertile , & ils ne doutent point qu'on n'y puisse trouver quantité de mines d'or & d'argent , dont les Sauvages ont même fait voir des morceaux. Pour revenir aux limites de la Louïsiannie à l'Oüest , elle est bornée par le vieux & le nouveau Mexique , & au Sud , par la Mer. Voila, Madame, une étendue de Terres habitables , dans laquelle l'imagination se perd.

Je

Je commencerai la description particulière du Pais par l'Isle Daufine, & la Riviere de la Mobile, qui sont éloignées de l'embouchure du fleuve Saint-Louis de 70. lieues à l'Est : Ce sont jusqu'à present les seuls Postes établis le long de la côte : L'Isle Daufine est par 30. degrés de latitude ; elle s'appelloit encore, il y a quelques années, l'Isle Massacre, à cause d'un grand nombre d'os d'Hommes qu'on y trouve, vestiges d'une Bataille sanglante qui s'y est donnée entre deux Nations Sauvages. Les deux tiers du terrain de cette Isle ne sont presque qu'un amas de sable mouvant, de même que toutes les autres de cette côte : Elle n'est habitée qu'à cause de son Port, qui jusqu'ici a été l'abord des Vaisseaux de France, & dont l'entrée se ferma les derniers jours d'Avril 1717. par une digue de sable large de 14. toises, & égale en hauteur à l'Isle même : La Fregatte le *Paon* & un Vaisseau Marchand s'y trouverent enfermés ; mais comme ils tiroient peu d'eau, & qu'il y en avoit assez pour eux de l'autre côté du Port, il ne leur fut pas difficile d'en sortir. Le long du Port, il y a près de cent maisons avec un fort qui n'est encore revêtu que de terre : Il y a dans l'Isle une garnison de deux Compagnies de 50. hommes.

A la Terre ferme, à 9. lieues au Nord de cette Isle, au fonds d'une grande Baye, est la Riviere de la Mobile, à l'entrée de laquelle est un autre établissement plus considerable, appelé le Fort-Louis. C'est la demeure ordinaire du Gouverneur de la Loui-

fiane , du Commissaire Ordonnateur , de tout l'Etat Major , & du Conseil Superieur. Il y a dans ce Fort , plusieurs Compagnies d'Infanterie , dont le Gouverneur distribue des détachemens dans les postes établis dans les Terres. Là il est à portée de recevoir les Calumets (c'est-à-dire les Ambassades) des nations Sauvages situées sur cette Riviere , qui est une des plus grandes de la Louisiane. On est d'autant plus obligé de ménager les Nations qui habitent le haut de cette Riviere , qu'elles sont voisines des Anglois de la Caroline , qui ne négligent rien pour les gagner ; l'envie de rendre chacun son parti le plus fort , regnant toujours entre eux & nous. Les plus puissantes de ces Nations sont les *Chicachas* , & les *Alibamons*. Malgré les tentatives que les Anglois font par leurs presens , & le prix modique qu'ils attachent aux marchandises qu'ils leur portent , ils ont presque toujours été de nos amis. S'ils leur paroissent plus riches & plus liberaux , ils ne les trouvent pas d'un commerce si doux que les François. Bel exemple, Madame , que nous donnent des Barbares , chez qui les cœurs ne se forcent point, & où l'avarice n'étoûfe point la simpatie.

Le Pais , que la Riviere de la Mobile arrose , est beau , uni , coupé de plusieurs autres petites Rivieres ; & couvert de bois presque par tout. La terre y produit presque tous les légûmes , & les arbres fruitiers de France ; elle n'attend que les soins du Laboureur , pour produire tout ce qui peut être nécessaire à la vie : On y trouve beaucoup

coup d'Animaux , comme des Ours , des Bœufs , & des Chevreüils , dont les peaux font un commerce continuel entre les Sauvages & nous. Nos Voyageurs achètent ordinairement une peau de Chevreüil , depuis dix jusqu'à vingt bales de fusil , selon la rareté du plomb dans la Colonie. Ils vendent de plus aux Sauvages de grosses couvertures de laine , qui servent d'habits à plusieurs , du drap de * Limbourg rouge ou bleu , des habits de ce drap tous faits , de grosses chemises , & des chapeaux dont ils trouvent l'usage fort commode , des couteaux , des hâches , des pioches , de petits miroirs , de la rassade , & du vermillon. La description de l'habillement d'un Sauvage vous expliquera l'emploi qu'ils font de la plus part de ces choses.

Depuis qu'ils ont commerce avec nous , ils quittent , autant qu'ils peuvent , les peaux de bêtes dont ils se couvroient : Les plus riches ; c'est-à-dire les plus habiles chasseurs , ont des chemises qu'ils usent ordinairement sur leurs corps , sans jamais les laver. Les uns portent sur cette chemise une de ces grosses couvertures dont je viens de parler , lorsqu'il fait froid , & vont nus en chemise pendant le chaud. Les autres , comme les Chefs , ont des habits de Limbourg que nous leur donnons tous faits , rouges ou bleus. Les couleurs modestes ne sont pas de leur goût ; aucun Sauvage ne porte de culotte généralement dans l'Amérique ; ils se contentent d'un braguet , c'est un morceau de drap ou de peau , avec lequel ils cachent

* C'est un beau drap d'Allemagne.

ce que toute la postérité d'Adam regarde comme honteux ; ils se l'attachent à la ceinture par devant & par derriere : Au lieu de bas , ils s'envelopent la jambe d'un autre morceau d'étoffe qu'ils lient sous le genou , & qu'on appelle *mitasses*. Leurs souliers sont un morceau de peau coupée , & cousue pour la mesure du pied ; plusieurs femmes , & surtout celles des Chefs , ont des chemises & portent toujours une espece de jupon , qui les couvrent de la ceinture au genou. Les mieux nippées ont des couvertures de laine ; les moins riches n'ont ni chemises ni couvertures ; elles vont nuës de la ceinture en haut , à moins que le froid ne les oblige à se couvrir d'une peau ; elles ont toutes la tête découverte , les cheveux noués sur le haut de la tête , avec quelques lisieres d'étoffe de couleur. Leur plus grande parure consiste dans les colliers de rassade de diverses couleurs , dont elles se chargent le cou & les oreilles , où elles ont des trous , aussi bien que les hommes , à y faire passer un œuf , que la grosseur & le poids de ce qu'ils y mettent dès l'enfance , élargissent beaucoup.

Les hommes & les femmes du Mississipi se peignent le visage ; mais , comme ils ne veulent pas donner l'art pour la nature , ils employent différentes couleurs : Le rouge , le bleu , le noir & le blanc entrent dans la composition de leur teint ; quelquefois c'est une moitié de visage rouge ou blanche : Un autre est marqué de rayes larges comme le pouce , & de couleurs opposées. Dans une troupe de Sauvages ajustés pour quelque cérémonie , on n'en remarque point qui
ne



ne soient différemment * Matachés. Le goût d'un chacun s'examine & se fait distinguer dans la maniere d'appliquer & de placer ces couleurs : Il m'a paru que la plus bisarre étoit chez eux la plus recherchée. Ils ne se contentent pas du visage, ils se peignent aussi une partie de la tête. Ils ont les cheveux noirs, fort gros, longs & en grande quantité ; ils les tressent par derriere, & ils les entrelacent des plumes les plus variées qu'ils peuvent trouver. Mais comme tout ce qui n'est qu'appliqué s'efface, & qu'ils aiment les agrémens qui durent, la plus part se font imprimer plusieurs marques d'imagination sur le visage, les bras, les jambes & les cuisses ; car pour le corps, c'est un droit qui n'appartient qu'aux guerriers, & il faut s'être signalé par la mort de quelque ennemi, pour le meriter. Au lieu qu'ici nous couronnons nos Héros, là ils leur impriment sur l'estomac une infinité de rayes noires, rouges & bleuës : Ces agrémens ou ces marques d'honneur ne s'impriment pas sans douleur ; on commence par tracer le dessein sur la peau ; ensuite, avec une éguille ou un petit os bien aiguilé, on pique jusqu'au sang, en suivant le dessein ; après quoi, on frotte l'endroit piqué d'une poudre de la couleur que demande celui qui se fait marquer. Ces couleurs ayant pénétré entre cuir & chair ne s'effacent jamais ; l'épreuve en est aussi aisée à faire ici qu'à l'Amérique. Nos François établis à la Louisiane, qui font le métier de Voyageurs, contractent aisément les manieres sauvages. Ils courent

* C'est le terme qui spécifie cette maniere de se peindre.

les Boisen bas & en fouliers, sans culotte & avec un simple braguet. Ils se plaisent surtout à se faire piquer, & il y en a beaucoup, qui, au visage près, le sont presque par tout le corps. J'en ai vu plusieurs, & sur tout un Officier homme de condition, dont vous pouriés connoître le nom, qui, outre une image de la Vierge avec l'Enfant Jesus, une grande croix sur l'estomac avec les paroles miraculeuses qui apparurent à Constantin, & une infinité de piqures dans le goût Sauvage, avoit un Serpent qui lui faisoit le tour du corps, dont la langue pointuë & prête à se darder venoit aboutir sur une extrémité que vous devinerés, si vous pouvez.

Les Sauvages du Mississipi, sont communement grands, assez bien faits, d'un air fier, sur tout les Nations qui habitent les bords du fleuve Saint-Louis. Ils ont le teint olivatre, les yeux petits, le front plât, la tête en pointe & presque de la forme d'une mitre. Ne croyez pas qu'ils naissent ainsi, c'est un agrément qu'on leur donne dans le bas âge. Ce qu'une mere fait sur la tête de son enfant, pour forcer ses os tendres à recevoir cette figure, fait de la peine à voir & paroît presque incroyable. Elle couche l'enfant sur un berceau, qui n'est autre chose qu'un bout de planche, sur lequel est étendu un morceau de peau de bête. L'extrémité de cette planche a un trou où la tête se place, & est plus bas que le reste. L'enfant étant couché tout nud, elle lui renverse la tête dans ce trou, & lui applique sur le front & sous la tête une masse de terre grasse,



grasse , qu'elle lie de toute sa force entre deux petites planches. L'enfant crie , devient tout noir , & les efforts qu'on lui fait souffrir vont si loin , qu'on lui voit sortir du nez & des oreilles une liqueur blanche & gluante , dans le tems que la mere lui pèse sur le front ; c'est ainsi qu'il dort toutes les nuits , jusqu'à ce que le crane ait reçu la forme que l'usage veut qu'il prenne. Quelques Sauvages voisins de la Mobile , commencent à se desabuser par nôtre exemple , d'un agrément qui coûte si cher ; mais cette exception n'est rien à l'égard du général. Les femmes de la Louïsianne sont plus petites que grandes , & généralement laides : Il est vrai que la couleur de leur peau , & la mal-propreté dans laquelle elles vivent , ne préviennent pas pour elles ; c'est apparament ce qui m'a empêché de remarquer dans quelques-unes les agrémens que plusieurs François m'y ont voulu faire admirer. Ils avoient leurs raisons sans doute , & les plaintes fréquentes des Missionnaires , sur le trop de familiarité des habitans de la Colonie avec les Sauvageſſes , les font assez comprendre. Je dirai ici , sans vouloir me parer d'un air de continence , que j'ai toujours pensé que la ſeve d'Adam doit être bien forte dans un Européen , qui ne ſauroit réſiſter aux tentations qu'excitent de pareils objets. Si cependant l'univerſalité d'un goût le pouvoit faire excuſer , l'exemple de nos voiſins les Eſpagnols & les Anglois , nous aideroit beaucoup. Les Eſpagnols ſur tout ſont incomparablement plus foibles que nous ſur ce Chapitre ; ce
n'est

n'est pas la honte qui peut les retenir , ils n'en connoissent guères dans des actions naturelles ; & à l'égard du remors , plusieurs ont trouvé le moyen de s'en délivrer , en bâtissant la Sauvagesse si tôt que l'accord est fait. L'ayant ainsi arrachée à l'esclavage du Démon , le reste leur paroît une bagatelle ; la chaleur du climat excuse leur incontinence , & leurs Casuistes les rassurent. Ne croyez pas , Madame , que j'avance ici rien d'inventé , la plaisanterie seroit un peu trop forte.

Les Sauvagesse ne sont pas ordinairement d'un difficile accès pour les François , sur tout pour les Chefs ; c'est ainsi que les Sauvages appellent nos Officiers. Celles qui ne sont point mariées ont une grande liberté dans leurs plaisirs ; personne ne les peut gêner. Il s'en trouve quelques-unes , dont rien ne sauroit ébranler la chasteté ; il en est même qui ne veulent ni d'amans ni de maris : Je n'en fais aucune raison , puisque la chasteté chez les Sauvages n'est rien moins qu'une vertu ; le plus grand nombre tire parti de la liberté que l'usage leur donne , & d'un avantage qui cesse dès qu'elles sont mariées : Alors , elles ne sont plus maîtresses d'elles , elles appartiennent sans réserve à leurs maris , qui ont droit de punir de mort une infidélité , quoi qu'il leur soit permis de la commettre. Des hommes peuvent ils faire & recevoir de pareilles Loix !

Le mariage chez les Sauvages , n'est pas , comme chez nous , l'affaire la plus sérieuse de la vie. S'il a quelques loix , elles sont très-

très-accommodantes. Un Sauvage épouse autant de femmes qu'il veut ; il y est même, en quelque façon , obligé en certains cas. Si le pere & la mere de sa femme meurent, & si elle a plusieurs sœurs, il les épouse toutes ; de sorte que rien n'est plus commun que de voir quatre ou cinq sœurs , femmes d'un même mari : Celle qui devient mere la premiere a ses prérogatives , qui consistent à être exemte des travaux pénibles du ménage , comme de piler le * Maiz , dont les Sauvages se servent au lieu de pain , & qui est le seul grain qu'ils cultivent.

Un Sauvage s'amuse peu à soupirer, pour obtenir une fille qui lui plaît. En portant quelques presens chez son pere, & en régaland la famille de sa maîtresse, il en est quitte ; elle lui est accordée sur le champ, & il l'emmene dans sa Cabane. Ce sont toutes les formalitez, & les conditions qu'exige le mariage. L'argent & les fonds de terre n'y mettent jamais d'obstacles : A quelques hillons près, quelques coliers de rassade, & quelques fusils, les Sauvages sont tous également riches. La bravoure dans la guerre, la force & l'adresse à la chasse font leur plus grand bien ; ils ne sont puissans qu'à proportion de l'estime qu'on a pour eux. Ce n'est pas le trait de leur conduite qui nous fournit le moins de sujets de réflexions. Je reviens au mariage, je suis persuadé qu'il ne vous paroît pas assez bien cimenté, pour ne pouvoir pas se dissoudre ; il est vrai que le mari peut répudier sa femme,

&

* On l'appelle aussi Bled de Turquie.

& la femme quitter son mari , sans en répondre à aucun Tribunal : La femme répudiée , ou qui a pris congé de son mari , s'en retourne chez ses parens qui la donnent à un autre. Les femmes du Mississipi sont assez fécondes , quoique le Païs ne soit pas extrêmement peuplé de Sauvages. La maniere dure avec laquelle ils élèvent les enfans , en fait mourir une grande partie ; & les maladies , comme la fièvre , & la petite verole , pour lesquelles ils ne connoissent d'autre remede que de se baigner , quelque froid qu'il fasse , en emportent une très-grande quantité. Les filles , quelques adonnées qu'elles soient à leurs plaisirs , ont des moyens de se garantir de la peine de devenir meres , & du déplaisir de perdre par là leurs charmes.

Rarement les Sauvages se marient-ils hors de leur Nation. Le peu d'union qui est entre ces Nations en est la cause : La haine & la jalousie y sont à un point que l'une ne cherche qu'à faire la guerre à l'autre , & que le Gouverneur François a quelquefois beaucoup de peine à les résoudre à vivre en paix ; ce qui fait voir que la difficulté ne seroit pas grande à les détruire , & qu'avec du tems & des presens , on les feroit périr les uns par les autres. C'est la politique cruelle qu'ont suivi les Espagnols dans la conquête du Perou , & du Mexique , où ils ont plus détruit d'hommes qu'il n'y en reste. Leurs relations même de ce tems là sont pleines d'exemples de la plus monstrueuse cruauté. Si des moyens si odieux les ont rendu maîtres de ces deux puissans Empi-

Empires, ils ont produit avec raison dans l'ame des Américains, chez qui ils n'ont pas pénétré, une horreur, & une exécration pour eux, que le tems ne sauroit effacer. Les Sauvages de la Louisianne se l'inspirent les uns aux autres en naissant. Ils ne sauroient voir un Espagnol, qu'ils n'aient envie de le tuer, & les François ont souvent sauvé la vie à plusieurs : La Garnison de Pansa Cola est quelquefois des mois entiers renfermée dans le Fort, sans qu'aucun ose sortir : Le sort de plusieurs Espagnols, qui ont été tuez presque sous le Canon du Fort, les intimide ; les alliances que le Gouverneur de Pansa Cola fait avec les Sauvages ses voisins, & les presens qu'il leur donne, ne les adoucissent que pour un tems ; & il est constant que si le Gouverneur de la Louisianne ne les retenoit pas, les Espagnols seroient contraints d'abandonner ce poste.

Il faut dire ici, à la louange des Officiers François de la Louisianne, qu'on ne sauroit se conduire avec plus de prudence, ni acquérir plus d'estime & d'autorité qu'ils en ont chez les Sauvages. Le malheur des tems passez a été cause que cette Colonie a été plusieurs années de suite sans recevoir aucun secours de France. Comment se soutenir, & se concilier une infinité de nations Sauvages, dont l'amitié & la soumission ont toujours nos présens pour objet, & qui étoient incessamment sollicités par les libéralitez de nos voisins ; ressorts infailibles chez tous les hommes ? Cependant nos Officiers ont réüssi par des discours mêlez de quelques pro-

promesses, & non seulement ils les ont conservé dans nôtre parti, & leur ont fait faire la guerre plus d'une fois ; mais ils ont de plus marqué ces tems malheureux par des exemples de severité sur des Nations entieres. Tel est celui de la Nation des Sitimacha, située vers l'embouchure du Mississipi. Il y a environ quinze ans qu'un Jesuite ayant passé chez eux, y fut massacré. M. de Bienville frere cadet de M. d'Hiberville qui a le premier établi nos affaires à la Louisiane, y commandoit alors comme Lieutenant de Roi, en l'absence de son frere qui en étoit Gouverneur ; M. de Bienville, dis-je, qui s'est aquis une estime générale, & un crédit étonnant sur tous les Sauvages, jugea que l'impunité de ce meurtre seroit d'une dangereuse consequence, sur tout par rapport à la Religion, qu'on ne sauroit rendre trop respectable à des Peuples que l'intérêt de la vérité, & la politique même demandent qu'ils soient instruits ; & qu'une punition signalée sur une Nation entiere étoit nécessaire pour contenir les Sauvages de tout le Païs. Sur ce principe fondé sur la connoissance parfaite qu'il a du génie des Sauvages, il leur fit faire la guerre par les Nations voisines, qui les ont presque détruits, & qui les ont réduits à la nécessité de se réfugier sur les bords de la Mer, dans un endroit marécageux presque impraticable, où n'ayant aucune terre propre à être cultivée, ils sont contraints de vivre de crocodiles & de poisson. Presque tous nos esclaves sont de cette Nation, & les Sauvages en font encore tous les jours qu'ils nous amènent,

nent, & qu'ils commercent avec nos Voyageurs.

De plusieurs exemples que je pourois rapporter d'une pareille sévérité, j'en marquerai encore un plus récent que l'autre. En 1715. le Gouverneur de la Louisiane allant chez les Illinois, & ayant refusé le Calumet des *Natchés* chez qui il passoit, ces Sauvages s'imaginèrent que le Chef des François avoit dessein de les détruire, puisqu'il avoit refusé leur alliance, & leurs marques d'amitié. Dans cette idée, ils cassèrent la tête à quatre François, qui, en montant aux Illinois, s'étoient arrêtés chez eux dans la bonne foi ordinaire. Lorsqu'on eût appris cette révolte fort préjudiciable au commerce des François qui voyagent aux Illinois, parce que le passage du Fleuve se trouvoit barré, M. de Bienville se rendit chez eux en 1716. avec 34. Soldats seulement; & quoique ces Sauvages soient au nombre de 800. hommes, presque tous armez de fusils, il les contraignit par la terreur qu'il leur inspira, de lui remettre entre les mains les meurriers de nos François, du nombre desquels étoit un Chef redouté & respecté parmi eux, auxquels il fit casser la tête, & il ne leur accorda la paix, qu'à condition d'élever eux-mêmes un Fort près de leur Village, pour y recevoir Garnison; ce qui fut exécuté.

Je dirai ici, à propos des *Natchés*, qu'ils se gouvernent différemment des autres Sauvages. Ce sont les seuls chez qui l'on trouve une parfaite soumission à leurs Chefs, & quelque espèce de culte religieux. Les autres

tres Nations ne connoissent que des Esprits, tels que nous concevons les Génies. Chaque Nation s'imagine avoir un Esprit particulier qui en prend soin. Comme ils nous attribuent aussi un Génie qui nous gouverne, quelques-uns reconnoissent que le nôtre est plus puissant que le leur. Ils ont parmi eux des Médecins, qui, comme les anciens Egyptiens, ne séparent point la Médecine de la Magie. On les appelle Jongleurs. Pour parvenir à ces fonctions sublimes, un Sauvage s'enferme seul dans sa cabane, pendant neuf jours, sans manger, & avec de l'eau seulement. Il est deffendu à qui ce soit de le venir troubler. Là, ayant à sa main un espèce de gourde remplie de cailloux, dont il fait un bruit continuel, il invoque l'Esprit, le prie de lui parler, & de le recevoir Médecin & Magicien ; & cela, avec des cris, des hurlemens, des contorsions & des secousses de corps épouvantables, jusqu'à se mettre hors d'haléne, & écumer d'une manière affreuse. Ce manège, qui n'est interrompu que par quelques momens de sommeil auquel il succombe, étant fini au bout de neuf jours, il sort de sa cabanne triomphant, & se vante d'avoir été en conversation avec l'Esprit, & d'avoir reçu de lui le don de guérir les maladies, de chasser les orages & de changer les tems. Soit qu'il y ait du sortilège dans leur manœuvre, soit, ce qui est plus probable, que par l'épuisement de leur cerveau causé par un jeûne si long, & des secousses si violentes, ils s'imaginent avoir parlé à l'Esprit, il est certain qu'ils le persuadent aux autres ; & que dés-

déflors ils sont reconus pour Jongleurs & grands Médecins; & conséquemment très-respectés : On a recours à eux dans les maladies , & pour obtenir un tems favorable , il faut avoir toujours les présens à la main : Il arrive quelquefois , que les ayant reçu , si le malade ne guérit point , ou que le tems ne change pas , le Jongleur est massacré comme un imposteur ; ce qui fait que les plus habiles d'entr'eux , ne reçoivent des présens , que lorsqu'ils voient apparence de guérison , ou de changement dans le tems. Ils apportent pour raison , qu'étant obligés de se séparer de leurs femmes , & de jeuner pendant trois jours , toutes les fois qu'ils jonglent , ils ne sont pas en état d'entreprendre une action si sainte. Quelques uns de ces Jongleurs reconnoissant la supériorité de nôtre esprit sur le leur , nous ont demandé de quelle couleur étoit le nôtre , & ont assuré qu'ils avoient vu celui de leur Nation , & qu'il étoit noir.

A l'égard de l'immortalité de l'ame , tous les Sauvages la croient , & surtout , la Métémpsychose : Les uns s'imaginent que leur ame doit passer dans le corps de quelque animal. Alors ils en respectent l'espèce : Les autres , qu'ils vont revivre , s'ils ont été braves & gens de bien , chez une autre Nation heureuse à qui la chasse ne manque jamais : ou chez une malheureuse , & dans un País où l'on ne mange que du Crocodile , s'ils ont mal vécu. A parler franchement , ils ne se conduisent guères suivant ces principes.

Je reviens aux Natchés , qui , outre la croyance

croyance générale de la Métempicoſe, ont chez eux, de tems immémorial, une eſpèce de Temple, où ils conſervent un feu perpétuel qu'un homme deſtiné à la garde du Temple a ſoin d'entretenir. Ce Temple eſt dédié au Soleil, dont ils prétendent que la famille de leur Chef eſt deſcendue. Ils y enferment avec grand ſoin, & avec beaucoup de cérémonie, les os de ces Chefs. Lorsqu'ils meurent, ils ſe perſuadent que leurs ames retournent dans le Soleil. Comme ils ſont de ſa famille, on les appelle eux-mêmes d'un nom qui ſignifie *Soleil*. Le Chef de toute la Nation eſt le grand Soleil, & ſes parens, petits Soleils, qui ſont plus ou moins reſpectez, ſelon le degré de proximité qu'ils ont avec le grand Chef. La vénération que ces Sauvages ont pour leur Chef & pour ſa famille va ſi loin, que dès qu'il parle bien ou mal, on le remercie par des génu-fléxions & des reſpects marquez par des hurlemens. Tous ces Soleils ont pluſieurs Sauvages qui ſe ſont donnés à eux. Ils ſe ſont fait leurs eſclaves, ils ne chaffent & ne travaillent que pour eux. Ils étoient autrefois obligés de ſe tuer, lorsque leurs Maîtres mouraient. Quelques-unes de leurs femmes ſuivoient auſſi cette maxime; mais les François les ont déſabuſé d'une coûtume ſi barbare. Tous ces parens du Soleil regardent les autres Sauvages comme de la bouë; ils les appellent des *puans*.

Les Tenſa, qui étoient autrefois voiſins des Natchés, ſuivoient les mêmes uſages. Ils avoient une eſpèce de Temple & une vénération ſi parfaite pour le feu, que M. d'Hiberville en montant

montant aux Natches , comme je l'ai dit , s'arrêta , chemin faisant , chez les Tensa. Il trouva que le tonnerre étoit tombé sur leur Temple , & y avoit mis le feu , & qu'ils y avoient déjà jetté trois enfans tous vivans pour l'appaiser. Ils alloient continuer , lorsqu'ils furent abordez par la troupe François , qui leur aida à éteindre l'incendie. Un Jesuite qui suivoit les François , eut bien de la peine à leur faire interrompre des sacrifices si cruels.

Le Christianisme ne fait que commencer à faire quelques progrès chez les Sauvages. Quelle difficulté n'y a-t-il pas à inspirer la foi de plusieurs misteres impénétrables , & une Morale mortifiante , à des gens qui ne sauroient croire que ce qui est naturel soit un crime. Cependant , vu le peu d'Ouvriers qui ont été employez jusqu'ici à cette abondante moisson , on peut dire que Dieu a répandu des bénédictions bien consolantes sur l'Ouvrage des Missionnaires. Les Illinois , les Apalaches , les Châteaux ont des Chrétiens. Je ne saurois m'empêcher de rendre ici la justice qui est dûe aux Peres Jesuites , sur le Chapitre des Missions. Rien n'est plus édifiant pour la Religion , que leur conduite & le zele infatigable avec lequel ils travaillent à la conversion de ces Nations. Representez-vous , Madame , un Jesuite , comme un Héros de Roman , à quatre-cent lieues dans les Bois , sans commoditez , sans provisions , & n'ayant souvent d'autres ressources , que les liberalitez de ces gens qui ne connoissent pas Dieu ; obligé de vivre comme eux , de passer des années entieres , sans

recevoir aucunes nouvelles ; avec des Barbares qui n'ont de l'homme que la figure ; chez qui , loin de trouver ni société ni secours dans les maladies , ils sont exposez tous les jours à perir & à être massacrez. C'est cependant ce que font tous les jours ces Peres dans la Louïfiane & dans le Canada , où plusieurs ont versé leur sang pour la Religion. Je ne fais pas si les Jesuites contestent la toute puissance de la Grace ; mais ils ont des Sujets chez eux qui en font de grands exemples. Après cela , peut il y avoir des gens qui n'attribuent que des vûes humaines à l'ardeur qu'ils font paroître pour des travaux si rebutans ? Deux Jesuites , qui sont depuis dix ou douze ans aux Illinois , dont l'un est mort depuis deux ans , ont non seulement converti ces Sauvages , dont la plupart vivent assez Chrétiennement , mais encore ils les ont , en quelque façon , civilisez avec le secours de quelques Voyageurs François , qui sont établis chez ces peuples où nous avons un Fort. Le Sauvage & le François y cultivent la terre , le bled y vient parfaitement , aussi bien que la vigne , & presque tous les fruits de France. On en parle , comme du plus beau país du monde , plein de mines de plomb , de cuivre & d'argent , dont on a fait des épreuves. Le climat est très-sain , & ne peut-être que fort temperé , étant par les 38. degrés de latitude.

Cet établissement fait la moitié du chemin de la Mobile au Canada. Il est à 50. lieues sur le fleuve Saint-Louis , & environ à la même distance de Quebec. Quoi que
ce

ce trajet soit de 900. lieues , plusieurs de nos Voyageurs l'ont fait ; & lorsque je suis parti de la Louisiane , trois Officiers de Canada , suivis de quelques Soldats , étoient en chemin pour venir servir d'une Colonie à l'autre. Vous pouvez croire que ce voyage est très-rude & plein de risques , & qu'il seroit même impossible à la plupart des gens qui portent le nom d'Officiers. Représentez-vous dix ou douze hommes , qui entreprennent de faire 900. lieues , dans un canot d'écorce d'arbre , qu'ils sont obligés de porter sur leurs épaules au travers des Bois , lorsqu'il faut passer d'un lac ou d'une Rivière à une autre ; vêtus comme des Sauvages , sans aucunes des commodités qui sont devenues pour nous des besoins ; sans autres provisions que de la poudre & des balles ; contrains de changer leur manière de vivre , de se passer de pain , & réduits en de certains cantons assez stériles en Bêtes & en Gibier , à la nécessité de chasser tout un jour , avec des peines infinies , & des risques de se perdre dans le Bois sans aucune ressource. Figurez-vous l'Officier , comme le Soldat , obligé de porter son fardeau , de travailler tous les soirs , la hache à la main , pour se faire une cabane d'écorce ou de branches d'arbres , afin de se mettre à l'abri des injures de l'air. Là , il est couché sur quelques branches de sapin , dévoré des * Moustiques , dont la grande quantité fait le plus grand supplice du voyage. Cependant , ces aventuriers sont François. Le Chevalier de la Longue-

B 2

gue-

* Ce qu'on appelle ici consins.

gueville, qui est de nôtre Province, est un des Officiers dont j'ai parlé. Pour aller de la Louisiane dans le Canada, on quitte le Fleuve S. Louis, près des Illinois, pour entrer dans une Riviere appelée *Ovabache*, qui prend sa source près des Lacs qui forment celles du Fleuve S. Laurent. On passe par ces Lacs, & de là dans ce Fleuve.

Je reviens au climat de la Louisiane ; on peut juger de sa beauté & de sa fertilité, par son exposition qui est depuis le 28. degré de latitude jusqu'au 45. Peu de Voyageurs ont pénétré plus avant. Il est vrai que les approches de la Louisiane, & surtout de l'embouchure du Fleuve S. Louis ne préviennent pas en sa faveur. L'aspect en est affreux ; l'entrée en est défendue par plusieurs Isles, qui paroissent former différentes embouchures, & une infinité d'écueils : Le terrain du bord de la Mer est entierement noyé & impraticable, & il n'y a personne à qui le premier coup d'œil donne envie d'habiter cette terre. Ce Fleuve arrose cependant un des plus beaux & des plus fertiles Païs du monde, si les Habitans avoient l'industrie d'en tirer les avantages qu'il peut donner. Plus on s'engage dans les terres, plus elles paroissent agréables. C'est un Païs uni, couvert de bois, entre-mêlé de plaines, dont le terrain est très-fertile. On y trouve en abondance le chêne, le noyer qui est différent du nôtre, le hêtre, le ciprez, le cédre blanc & rouge, tous bois propres à mettre en œuvre, & à servir à la construction des Vaisseaux. Je ne parle point d'une infinité d'autres

tres arbres particuliers au Pais, dont je n'ai pas retenu les noms. Lorsqu'on est parvenu à 50. lieues de la Mer, on commence à trouver des Meuriers, dont la quantité augmente si fort, à mesure qu'on avance, que dans de certains cantons, les Meuriers seuls égalent en nombre tous les autres arbres de differentes espèces. J'ai sçu par tous les Voyageurs que j'ai consulté, qu'on y trouvoit des coques de vers à soye qui s'y perpétuoient naturellement : Outre que la chose d'elle-même est très-croyable, c'est que l'experience qu'on fit l'année dernière sur les feüilles de Meurier, a parfaitement réussi, & qu'on en a envoyé de la soye à Paris, qui a dû en faire juger. Tout le monde peut voir les avantages considérables que la France retirera un jour du seul Commerce de la soye qui se fera à la Louisiane. Les Meuriers y sont en abondance, & ne demandent aucune culture. On a éprouvé que la feüille en est excellente pour les vers, & les connoisseurs qui sont dans le Pais, prétendent même qu'ils n'y seront point sujets aux maladies qu'ils essuient en Europe. De plus, comme la soye n'exige aucuns soins pénibles & fatigans ; quelques ennemis du travail que soient les Sauvages, je suis convaincu qu'il ne sera pas difficile de les y habituer, sur tout, lorsqu'ils verront que par ce moyen ils auront tout ce qui peut contenter leurs besoins & leur curiosité. Alors nous tirerons d'eux pour des bagatelles, la plus précieuse des Marchandises de l'Europe. C'est un grand avantage pour nous, qui ne connoissons d'autre bien

que l'argent , d'avoir commerce avec des gens qui le regardent comme de la terre , & qui ne sauroient comprendre , que des hommes recherchent avec tant d'ardeur ce qui ne peut être d'usage pour la vie.

Avant que de quitter la Louïsianne , permettez moi , Madame , de vous faire faire une promenade de cinq ou six cent lieues dans un terrain charmant. Là , tantôt dans un bois , où nous marcherons sur la vigne & l'indigo sauvage qui ne demandent qu'à être cultivé ; tantôt sur un coteau , ou dans une plaine vaste & agréable par sa verdure , & la variété des Fleurs , ou sur les bords d'une infinité de petites rivières , & de ruisseaux qui coulent dans le Fleuve , vous verrez que la nature n'a pas répandu ses trésors & ses agrémens sur nôtre Europe seule.

Si vous êtes curieuse des Mines , comme je n'en doute pas ; nous pourrons parcourir le *Pays des * Natchitoches* , où nous avons un poste établi ; celui des *Assenis* , les Illinois , la Rivière des Acanzas qui se décharge dans le Fleuve , un peu au dessous de celle des Illinois : Nous visiterons les Montagnes situées sur cette Rivière qui vient du nouveau Mexique ; nous en tirerons à coup sûr des morceaux de mines d'argent ; puisque d'autres en ont déjà tiré sans peine , dont les épreuves ont été très-heureuses : & je vous ferai remarquer , que ces Montagnes étant dans la même chaîne que celles du nouveau Mexique , où les Espagnols puisent des richesses immenses , il est impossible qu'elles ne soient pas aussi fécondes.

Après

* *Sauvages voisins de la Baye S. Bernard.*

Après les Mines , nous chercherons des Simples d'une infinité d'espèces différentes, qui peuvent enrichir la Botanique. Les Sauvages nous en feront connoître de souverains pour les blessures, & même d'infailibles, * à ce qu'on prétend , pour les fruits cuisans de l'amour. Je me charge de la connoissance de ceux-ci, Madame. C'est un service que je veux , s'il vous plaît , rendre tout seul au public.

Si nous voulons nous arrêter à considérer les animaux du Païs , nous trouverons en abondance des beufs sauvages , qui ont sur le cou une bosse , comme celle d'un chameau , dont le poil est fort long , semblable à de la laine , excepté qu'il est beaucoup plus fin. Nous y verrons une prodigieuse quantité de chevreuils & d'ours qui ne font aucun mal. Pour gibier , des compagnies de dindons , comme des perroquets , des outardes , des canards , des perdrix différentes des nôtres , & beaucoup d'oiseaux curieux que je ne connois pas assez , pour que je puisse vous les dépeindre. J'oubliois de vous parler d'un animal très-singulier , de la figure d'un rat , quoique beaucoup plus gros. Il a sous la gorge un sac où il met ses petits lorsqu'il s'enfuit. Il est si commun , que les Sauvages ont beaucoup de peine dans leurs Villages à préserver leurs poules de ses poursuites.

Nous n'aurons à craindre que quelques Serpens , sur-tout ceux qui ont des sonnettes au bout de la queue. Ce sont

B 4

des

* On n'a pas encore pu les obliger à nous découvrir ce secret.

de petites écailles emboîtées les unes dans les autres, qui font assez de bruit, lorsque le Serpent se remuë, pour être entendu de 15. ou 20. pas. Sans cet avertissement, ils seroient fort dangereux. On en trouve de plus gros que la jambe, & longs à proportion. On connoît des simples qui guérissent de leur morsure.

Le Crocodile vous paroîtra affreux, mais il est moins à craindre que le Serpent, sur-tout à terre : car, quoique cet animal soit amphibie, l'élément qui lui est le plus propre est l'eau. Il ne court pas vite, & se tourne difficilement, n'ayant point de vertèbres dans le dos. Il est fait comme un lézard, couvert d'écailles, à l'épreuve d'un coup de fusil, si on le prend de la tête à la queue. On en voit de 20. pieds de long; il n'a point de venin, mais il dévore un homme & même un beuf. On en a eu plus d'un exemple dans le Mexique. Les Sauvages en mangent, lorsque la chasse leur manque.

Je crains que ces monstres ne vous effrayent, & que la promenade dans un Pais, qui n'est pas encore trop frayed, ne vous ennuie. Quittons le Fleuve Saint Louis, après avoir admiré son débordement, qui arrive tous les ans à la fin de Février, ou dans le mois de Mars. Il est si prodigieux, qu'il monte dans le fond des terres quelquefois plus de cent pieds, & que la tête des plus hauts sapins qui se trouvent sur ses bords, est pres-

presque cachée sous l'eau. Comme le terrain s'élève à proportion qu'il s'éloigne du Fleuve , ce débordement n'inonde pas fort loin.

Permettez-moi , Madame , avant que de nous rembarquer , de vous parler d'un endroit très-commode , pour bâtir une Ville , & y faire un beau port. C'est au premier détour du Fleuve , à vingt-cinq-lieuës de son embouchure. Jusques là il est droit & assez profond pour un Vaisseau de 80. Canons. Il ne s'agit que d'en creuser l'entrée , sur laquelle il y a déjà 11. ou 12. pieds d'eau , & de l'assurer par des jettées ; ce qui ne sauroit se faire sans une dépense considérable. Le plus grand inconvenient des côtes de la Louisianne est causé par le mouvement des sables qui chargent souvent les entrées des Rivières & des Ports. On en a vu , comme je l'ai dit , un fâcheux exemple dans celui de l'Isle Daufine. A son défaut , on pourra établir celui de l'Isle aux Vaisseaux , qui est à 17. lieuës , à l'Occident de l'Isle Daufine. On y mettra les Vaisseaux entierement à l'abri des vents du large , qui sont les plus dangereux ; & la grande terre les couvrira & rompra les vagues du côté du Nord. Quelques-uns ont voulu faire croire , qu'il y avoit un Port à l'entrée de la Baye de la Mobile ; mais outre que les Courans rendent cette entrée presque toujours impraticable , on ne peut y être à couvert de tous les vents qui sont à craindre. Les Pilotes expérimentés dans ce Pais ont plus d'une fois assuré , qu'il y avoit

34 **RELATION DE LA LOUISIANNE.**
moins d'eau dans la Passe , qu'on ne le
dit ; & ils ne font aucun fonds sur ce pré-
tendu Port.

Enfin me voilà au bout de ma carriere. Je vous avouerai, Madame, que dans le dépit de ne pouvoir pas la fournir, comme j'aurois voulu , peu s'en est fallu que je ne l'aye abandonnée. Ainsi tout le mérite que j'espère auprès de vous de ma Relation, n'est fondé que sur ma soumission, & non pas sur ses agrémens. J'ai l'honneur d'être, &c.



RELATION

DE LA

LOUISIANNE;

ET DU

MISSISSIPPI

P A R

LE CHEVALIER DE TONTI

**Gouverneur du Fort Saint Louis,
aux Illinois.**



RELATION

DE LA LOUISIANNE

ET DU

MISSISSIPPI

Les Relations ne sont à estimer qu'autant qu'elles sont fidelles & sinceres. Celle-ci a l'un & l'autre caractère ; la manière même dont elle est écrite le découvre aisément. On y voit d'abord le motif qui engagea M. *Cavelier de la Sale*, natif de Rouen, à pénétrer dans ces vastes Contrées qui restoient à découvrir dans l'Amerique Septentrionale. Le Ciel qui l'avoit doué d'un genie capable de toute sorte d'entreprises, lui suggera le dessein d'aller depuis le Lac appelé *Frontenac*, jusqu'au Golfe de la Mer du Mexique. En effet il se resolut d'entrer dans ces Terres jusques alors inconnues, pour faire connoître aux Habitans, malgré leur barbarie, la verité de la Religion Chrétienne, & la puissance de notre grand Monarque. Plein de cette idée, il vint à la Cour pour la communiquer au Roi. Sa Majesté ne se contenta pas d'approuver son dessein, elle lui fit expedier des ordres, par lesquels elle lui accordoit la permission de l'aller exécuter ; & pour lui

faciliter l'exécution d'un si vaste projet, on lui fournit peu de tems après, les secours nécessaires, avec liberté entière de disposer de tous les Païs qu'il pourroit decouvrir.

En ce tems-là, après huit années de service, tant sur Terre que sur Mer, aiant eu en Sicile une main emportée d'un éclat de grenade, j'étois à la Cour, à dessein d'y solliciter de l'emploi. *M. de la Sale*, après avoir obtenu de nôtre généreux Prince tout ce qu'il souhaitoit, & même plus qu'il n'avoit demandé, se dispoisoit à partir pour l'Amerique. *M. le Prince de Conti*, qui l'avoit beaucoup appuié dans sa demande, & qui m'honoroit de sa protection, eut la bonté de me proposer à lui pour l'accompagner dans ses voïages. Il n'en falut pas davantage pour engager *M. de la Sale* à me recevoir au nombre de ceux qu'il vouloit emmener avec lui pour son expedition. Ce nombre qui pouvoit aller à trente hommes, tant Pilotes que Charpentiers ou autres Artisans, étant complet, nous partîmes de la Rochelle le 14. Juillet 1678. & nous arrivâmes à *Quebec* le 15. Septembre suivant. Nous y sejoûnâmes quelques jours, & après avoir pris congé de *M. le Comte de Frontenac*, Gouverneur Général du Païs, nous montâmes le Fleuve S. Laurent jusqu'au Fort de *Frontenac*, & nous prîmes terre au bord du Lac de même nom, à six vingt lieues de *Quebec*, sur le 44. degré de latitude.

Ce Lac a trois cent lieues de tour ou environ, & communique avec quatre autres d'une pareille ou plus grande étendue. Ils
sont

sont tous d'une navigation très-commode, & sont fournis de toute sorte de pêche. L'entrée de ce premier Lac est défendue par un Fort soutenu de quatre gros bastions, dans le fonds d'un bassin, capable de contenir une nombreuse flotte. Comme c'étoit l'ouvrage de M. de la Sale, le Roi lui en avoit donné la propriété avec celle de tous les autres Lacs & de leurs dépendances. Les environs en sont charmans. Ce ne sont que belles campagnes, que vastes prairies, que grands bois de haute fustaie, que côteaux garnis de toutes sortes d'arbres fruitiers. Ce fut-là le terme de nôtre première course, & d'où nous primes résolution de pousser nos découvertes jusqu'aux dernières contrées de ce vaste Continent.

Comme entre tous ceux qui accompagnèrent Monsieur de la Sale, nul n'eut plus de part que moi à ses travaux, soit pour m'être toujours fortement attaché à les seconder, soit pour m'être vû chargé par sa mort prématurée, de tout ce qui manquoit à l'accomplissement de son dessein : je puis me flater que personne ne sauroit donner plus de lumieres que moi, sur une si glorieuse & si importante entreprise. Les Mémoires que j'ai faits par jour, me serviront de guide pour en retracer toutes les particularitez ; je représenterai naïvement les choses telles que je les ai vûes ; & si la nécessité de m'éloigner quelquefois d'auprès de lui, m'en a fait manquer quelques-unes, je ne les rapporterai que sur le témoignage oculaire des personnes, de la foi desquels je suis garand comme de la mienne. Qu'on ne s'attende pas

40 NOUVELLE RELATION

pas ici à des descriptions pompeuses, dont on a coûtume d'embellir ces sortes d'Ouvrages. On verra regner par tout une grande simplicité jointe à une grande exactitude ; mon stile semblera peut-être rude & grossier, & c'est en cela qu'il paroîtra plus conforme au naturel de ces Païs ou de ces Peuples sauvages.

Cependant à considérer la grandeur de cette entreprise, les perils & les difficultez qu'il a falu surmonter pour la conduire, ou pour la consommer ; sans parler même des avantages qu'on peut retirer de la connoissance de ces climats éloignez, on peut dire que cet Ouvrage merite bien la curiosité du Lecteur, puisque c'est une découverte de plus d'environ dix-huit cent lieues, tant du Nord au Sud, que du Levant au Couchant. En un mot c'est cette grande étendue de Terre qu'on a nommée la *Loûisianne*, depuis qu'on en a pris possession au nom de Louis LE GRAND.

Ces terres, toutes incultes qu'elles sont, portent la plupart des fruits, que l'art & la nature font naître dans les nôtres ; les champs y produisent leurs moissons deux fois chaque année sans le secours d'une pénible agriculture ; la vigne y porte en certaines contrées de gros raisins sans le soin du vigneron. Les arbres fruitiers n'ont besoin ni de la coupe, ni des greffes pour y donner les meilleurs fruits ; tout y vient fort naturellement & en abondance ; le sol & le climat y est presque par tout doux & temperé ; on y voit certaines Regions traversées par une grande quantité de ruisseaux ; d'autres arrosées par
de

de très-grands fleuves , d'autres entre-coupées par des valons , par des montagnes , par des bois & par des prairies. Au travers de ces vastes forêts errent des animaux de toute espèce ; des bœufs , des orignacs , des loups communs , des loups cerviers , des asnes sauvages , des cerfs , des chevres , des moutons , des renards , des lièvres , des castors , des loutres , de gros & de petits chiens , avec une abondance infinie de toute sorte de gibier ; & tout cela à la merci de ceux qui ont la force ou l'adresse de s'en rendre les maîtres. On y a découvert des mines de fer , d'acier , de plomb. On pourroit bien y en trouver d'or & d'argent , si on se donnoit la peine d'en chercher ; mais les hommes qui habitent ces Regions ne mesurant le prix des choses que par rapport aux necessitez de la vie , & non par cette valeur imaginaire uniquement fondée sur l'avarice , se sont peu soucié de ces trésors , & ne se sont nullement mis en peine de creuser la terre pour les en tirer.

Ces hommes au reste n'ont d'ailleurs presque rien de l'homme que le nom. Les noms mêmes en sont presque aussi barbares que les mœurs. Ils vivent sans loi , sans art , sans religion ; ils ne connoissent ni superiorité , ni subordination ; l'indépendance & la liberté sont leur souverain bien. Leur vie est presque toujours errante. Ils n'ont rien de fixe , rien de borné dans leurs possessions , ni même dans leurs mariages. Ils prennent une ou plusieurs femmes , selon leur fantaisie ; ils les gardent ou les quittent quand il leur plait. S'ils se dégoutent de quelqu'une , un autre s'en accommode ;

mode; ils en usent à peu près de même pour les terres qu'ils cultivent, ou qu'ils habitent. Après les avoir quelque tems travaillées, ils les abandonnent pour aller ailleurs; alors un nouveau-venu s'en empare, & laisse à quelqu'autre les fonds qu'il vient de cultiver. Ainsi chacun choisissant à son gré tantôt une habitation, tantôt une autre, & vivant tous dans une espece de communauté de biens, ils se croient tous égaux, & s'imaginent que l'Univers n'est fait que pour eux: car chacun d'eux se croit le maître de la Terre.

Pour ce qui concerne la Religion, quoi qu'ils ayent quelque sombre idée d'un Dieu, ils vivent comme s'il n'y en avoit pas; & quelque puissant qu'ils croient ce Dieu, ils le croient trop occupé de sa propre grandeur, pour se persuader qu'il prenne le moindre soin de leur conduite. Les uns adorent le Soleil, les autres pensent que tout est plein de certains Esprits, qui président à toutes leurs aventures. Ils croient même que chaque chose a son genie particulier, & qu'elle ne nous est profitable ou nuisible, que selon qu'il plaît à ce genie; de-là viennent leurs folles superstitions pour leurs *Jongleurs* ou pour leurs *Monitous*, qui sont comme leurs Prêtres, ou plutôt leurs Sorciers.

A l'égard de leurs ames, la plupart sont incapables de porter leurs reflexions jusques-là, ou s'il y en a quelques-uns qui semblent persuadés de l'immortalité, ce n'est que sur les principes de la Metempsychose, dont ils se forgent mille songes creux, & cent sortes de rêveries impertinentes. Je
croi-

croirois me rendre plus ridicule qu'eux, si je voulois entrer dans le détail de leurs extravagances sur ce sujet. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'ils sont si durs, si indociles sur le chapitre de la Religion ou de la Divinité, qu'ils ne sont convaincus ni de leur propre croyance, ni de celle des autres; & qu'ils ne prennent que pour chansons tout ce que les Missionnaires tâchent de leur inspirer là-dessus.

Cependant au travers de cette humeur brute & barbare, on remarque en eux un certain fonds de bon sens, qui leur fait très-bien démêler leur propre intérêt d'avec celui des autres, qui les rend capables de négociation, de commerce, de conseil, qui leur fait enfin prévoir les suites des grandes entreprises, & prendre de justes mesures, ou pour en avancer l'heureux succès, ou pour en détourner les dommages. S'ils ont à délibérer sur quelque importante affaire, ce n'est qu'étant tous assis dans un lieu séparé du bruit, prenant ou fumant du tabac, tout le monde gardant un profond silence, tandis qu'un de la compagnie propose avec beaucoup de gravité l'état de l'affaire & son sentiment.

Sur quoi il est à remarquer que quelque traité, quelque accommodement qu'ils aient à faire, ils ne font jamais aucune convention, qu'auparavant ils ne se soient fait des présents reciproques, & qu'ils ne se soient regalez. C'est pour cela qu'ils ont leur chaudiere de paix, & leur chaudiere de guerre. Ils annoncent la paix avec un bâton ou pieu fiché en terre, qu'ils appellent *Calumet*, ou
avec

44 NOUVELLE RELATION

avec des colliers, qui sont le symbole de l'union : mais pour la Guerre, ils ne la déclarent que par des cris & par des hurlemens horribles.

Ils savent non seulement se camper, mais se palissader, se fortifier, & garder même quelque espèce d'ordre dans leurs attaques & dans leurs combats.

Quoi que la terre leur donne indifferemment toutes sortes de grains & de plantes, comme ils en ont observé quelques-unes plus propres pour la nourriture que les autres, ils prennent plus de soin de les semer & de les cultiver. De sorte qu'ils ont leur semaille & leur recolte; comme de leur bled d'Inde, dont ils font une bouillie très-nourrissante & d'un fort bon goût, de leur *Touquo*, dont ils font leur cassave, & de certains navets, dont ils font leur *cassamite*.

Ils tirent de certains arbres des baumes très-excellens, ils ont même une espèce d'instinct pour connoître les simples, tant ceux qui leur sont salutaires, que ceux qui leur sont nuisibles, & savent fort bien s'en servir pour se guérir des plaies ou des morsures les plus envenimées.

Ce n'est pas tout, ils portent leur connoissance jusqu'au Ciel. Ils savent quel est le cours du Soleil, de la Lune & des autres Etoiles. Par là ils prévoient les changemens des Saisons, des jours & des vents.

Ils joignent à ces lumieres l'adresse de faire des Ouvrages aussi utiles que merveilleux; ils travaillent en certains pais à des nattes d'un tissu très-fin, tant pour se couvrir eux-mêmes, que pour orner leurs cabannes. En
d'autres





d'autres endroits il y en a qui savent apprêter les peaux pour s'en faire des vestes ou des souliers ; mais leur industrie excelle surtout dans la construction de ces Canots qui n'enfoncent jamais. Ils les fabriquent avec de l'écorce d'orme , de noier ou de sureau , longs de dix ou douze pieds , larges à proportion , les bords vers le milieu tournés en dedans en forme de gondole , pour les faire aller au lieu de rames ou d'avirons. Ils se servent de deux battoirs comme des deux mains , avec quoi ils repoussent l'eau d'un côté & d'autre. Ils appellent cela *nager* ; & comme le Canot ne va qu'à fleur d'eau , à cause de sa légèreté naturelle , ils voguent tant en montant qu'en descendant avec une vitesse incroyable ; c'est par le moyen de ces légers Vaisseaux , qu'ils parcourent ou remontent les fleuves les plus longs , qu'ils franchissent les courans les plus rapides , qu'ils affrontent même les mers sans craindre les écueils ni les orages.

Pour leurs voyages par terre , n'y ayant dans ces immenses deserts ni route certaine , ni sentier frayé , ils se conduisent par quelques marques qu'ils gravent de distance en distance sur l'écorce des arbres. C'est à la faveur de ces indices , que les femmes mêmes vont quelquefois rejoindre leurs maris à la chasse , ou chercher dans le fond des bois le gibier qu'ils y ont laissé. Rarement le Sauvage se donne-t-il la peine de l'apporter ; il charge sa femme du soin de l'aller chercher , de l'apprêter & de le boucaner.

Je ne saurois me dispenser ici de faire une
legere

legere peinture de leur maniere d'agir , de se loger , de se couvrir , en un mot de leur ménage.

Pour leur logement , s'ils en ont , car il y en a beaucoup qui errent dans les bois , & qui gîtent à l'avanture : s'ils ont donc un logement , ce ne sont que des cabannes faites de bouffilage ou de branches d'arbres fichées en terre , entrelassées fort près les unes des autres , réunies par en haut , ou recouvertes de feuilles ou de cannes : le dedans est pour l'ordinaire assez proprement natté ; le plancher est ou le sol même de la terre , ou une espèce de parquetage soutenu sur de gros troncs d'arbres , ou sur des pieux.

Leurs lits sont aussi bâtis de quelques pieces de bois appuiées sur de grosses souches , & entourez de quelques claies , la plupart garnis de grosses peaux fourrées de laine , ou remplies de paille. Pour couverture , ils ont des fourrures ou des nattes assez bien travaillées.

Ils se font aussi des caves ou des huttes pour y garder leur bois , leur bled d'inde , ou leur provision. Toute leur batterie consiste en quelque espèce de vaisselle ou de porcelaine qu'ils façonnent avec de l'argile , & qu'ils font ensuite cuire avec de la fiente de bœuf. Au défaut de moulins ils broient leurs grains & leurs bleds avec de grosses pierres raboteuses , qu'ils tournent à force de bras , l'une sur l'autre. Certaines pierres tranchantes leur servent de couteaux , à moins qu'ils n'en aient par le commerce des Européens.

Ils ont pour armes l'arc & la flèche ; l'extrémité

trémité meurtrière du dard est garnie, au défaut du fer , ou de quelque pierre , ou de quelque dent , d'une force & d'une dureté à tout fracasser. Ils portent de grosses massues , ou des bâtons pointus au lieu d'épées ou de hallebardes ; & ils savent se cuirasser avec des corcelets de bois, ou avec de grosses peaux mises les unes sur les autres , & se font des boucliers de même.

A l'égard des vêtements , la plupart ne s'en servent pas , & vont tout nus ; leurs corps sont accoutumés & endurcis à toutes les injures de l'air , & leurs pieds insensibles aux épines. Il est vrai que les femmes, par un reste de pudeur naturelle qui paroît au travers de leur brutalité, portent au dessus des reins une grosse ceinture d'où tombent deux peaux en forme de banderolle , qui voilent un peu leur nudité.

Au dessus de Quebec & plus avant vers le Nord, où les froids sont extrêmement aigus, les Sauvages sont couverts de peaux d'ours, de cerf ou d'élan , qu'ils cousent ensemble le mieux qu'ils peuvent. Mais dans les climats les plus chauds , comme vers la Mer de Mexique, la plupart sont vêtus de certaines nattes très-fines & très-déliées, tissées de leurs propres mains.

Le soin du ménage se partage entre le mari & la femme : celui-ci se donne la peine d'aller chercher la provision, & de fournir à l'entretien de sa famille , soit par la chasse, soit par le trafic. La femme prend le soin de cultiver la terre , & de recueillir ce qu'elle a semé. Quelquefois elle va glaner

ner dans les bois , soit pour y choisir quelque herbe potagere ou quelque racine bonne à manger , soit pour en rapporter quelques fruits , comme figues , pommes , poires ; melons , pêches , raisins , meures , & autres.

Dès que le Sauvage est de retour dans sa famille , il prend sa pipe , fume , & tout en fumant declare à demi-mot ce qu'il veut , ce qu'il a fait , ou gagné. S'il a tué quelque bête , il indique legerement l'endroit où il l'a laissée ; sa femme comprend d'abord ce qu'il veut dire , s'en va & démêle parfaitement bien les routes qu'il a tenuës.

On remarque dans le Sauvage beaucoup de gravité & d'autorité ; dans la femme beaucoup de souplesse & d'obéissance ; & comme ils ne suivent en tout ce qu'ils font que leur instinct & leur sensualité ; leur maniere est toujours sans fard & affectation. On peut dire que l'union conjugale entre eux est moins l'effet d'une veritable amitié , que de cette inclination qui nous est commune avec les animaux.

Leur vie étant toujours dans l'action , toujours dans les courses & dans les fatigues , on remarque que les femmes sauvages sont exemtes de ces incommoditez naturelles que les autres femmes souffrent. Mais ce qui doit le plus surprendre en elles , c'est qu'on pretend qu'elles accouchent sans douleur , du moins c'est sans aucun appareil , sans autre façon , & chemin faisant. Tout leur trousseau n'est que leur propre ceinture , ou quelques peaux qu'elles portent en pareils cas.

La

La manière dont elles élèvent leurs enfans est assez extraordinaire, sans linge, sans langes ; elles ont trouvé le moien de les tenir mollement, & à couvert, bien propres, bien nets, sans avoir presque besoin de les remuer. Toute leur layette consiste en une espèce de mâne ou de huche pleine de poudre de vermoulu. On fait qu'il n'est point de duvet plus fin ni plus mol que cette poudre : rien n'est en même tems plus propre à consumer les ordures & les humiditez. Elles posent leur enfant là-dessus, le couvrent bien proprement avec de bonnes fourures, & le sanglent avec de fortes courroies pour l'empêcher de tourner ou de tomber. Ensuite pour le changer elles n'ont qu'à remuer cette poudre, & à reconcher l'enfant ; il est d'abord à sec, & aussi mollement qu'auparavant. Quand cette poudre a suffisamment servi, elles la renouvellent & continuent le même manège jusqu'à tant qu'elles l'aient sevré.

Elles continuent ensuite de le nourrir avec leur bouillie de bled d'Inde : à peine peut-il se servir de ses mains & de ses pieds, qu'ils lui donnent un petit arc. L'enfant s'accoutume à tirer, & suivant son pere & sa mere dans les bois, il en apprend les routes, & prenant incessamment leur même train, il s'abandonne enfin à ce libertinage si naturel à tous ces peuples, & se fait à cette vie sauvage, qui leur est commune avec les bêtes.

Je ne finirois point si je voulois ici expliquer toutes les coutumes & façons d'agir de ces Sauvages. Ce que je viens d'en dire, suffit

pour faire comprendre que leur intelligence est bornée aux seules necessitez de la nature ; qu'ils semblent s'être fait une loi de vivre sans loix. Etant nez dans les bois , leur plus forte passion est pour la chasse & pour les armes ; aussi ont ils tous une ferocité naturelle , qui les anime sans cesse les uns contre les autres , & qui les porte à faire la guerre aux animaux , quand ils ne peuvent pas la faire aux hommes.

C'est au travers d'un nombre innombrable de ces Nations barbares que *M. de la Sale* , accompagné de trente hommes tout au plus , entreprit de pénétrer dans le milieu de ces spacieuses Provinces , & d'en traverser toute l'étendue. Peut-être croira t-on qu'il ne s'y engagea que très-bien pourvu de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire dans un si long voyage. Ses meilleures munitions consistoient en poudre , en plomb & en armes. Il ne fit fonds pour sa bouche , que sur ce que le hazard de la chasse ou de la pêche lui pourroit fournir , & sur quelque peu de *Cassamite* & de lard pour le tems de sa navigation ; toute sa voiture ne fut au commencement qu'une barque & quelques canots. La plupart du tems sur terre nous n'avions que des traîneaux , avec lesquels nous étions obligés de conduire notre equipage. Souvent même n'ayant ni Barque ni Canot nous nous vîmes réduits à passer des fleuves ou des rivières sur des branches d'arbre entrelassées en forme de cayeux. Pour tout guide au milieu de ces vastes deserts & de ces pays inconnus nous avions seulement la boussole ou le genie de notre conducteur , qui selon les diverses inclina-

clinations de l'aiguille aimantée , & par la science qu'il avoit des étoiles & des vents , connoissoit à peu près le climat où nous étions , & se formoit au plus juste la route que nous devions tenir.

C'est avec ces foibles secours que nous parcourûmes ces vastes campagnes , tantôt forcez de combattre de petites Armées de Sauvages , qui faisoient mine de vouloir nous arrêter , ou plutôt nous devorer ; tantôt & presque toujours en peine de nous défendre de la faim. Après un grand nombre de perils & de traverses nous eûmes la satisfaction de trouver la mer de Mexique comme le terme de nôtre longue & dangereuse course. Nous eûmes même la consolation , après de très-grandes afflictions , de revenir au terme d'où nous étions partis : mais avant que d'entrer dans le détail de toutes nos aventures , il faut dire d'abord que nous fûmes obligez de nous faire passage au travers de quatre grands Lacs , qui sont autant de grands Golfes.

Le premier de ces quatre Lacs est sur le 47. degré de latitude. On l'appelle *Lac Supérieur*, autrement *Lac de Frontenac* ; sa traversée est d'environ quatre-vingt lieuës , & il en a bien trois cent de circuit. Il se joint avec un autre , nommé le *Lac Herié* ou de *Conti* par un Canal de vingt lieuës , dont le courant se precipite dans le premier Lac par un saut de cent toises de hauteur. On appelle ce courant le *Saut Niagara*. Le Lac de *Conti* se communique , par un autre détroit très-rapide , à un troisième nommé *des Hurons* ou d'*Orleans* : celui-ci se joint du côté du

52 NOUVELLE RELATION

Sud par un détroit d'environ quinze lieues , avec un quatrième qu'on nomme le *Lac des Illinois* , autrement *Lac Dauphin* , & du côté du Nord avec le dernier & le plus grand de tous , qu'on appelle *Lac de Condé*. Nous laissâmes celui-ci à côté , mais nous passâmes les quatre autres.

Ce fut le 18. Novembre de l'année 1678. qu'après un séjour de quinze jours au Fort de Frontenac , nous nous embarquâmes dans un Vaisseau de quarante tonneaux , pour faire le trajet du premier Lac ; ce fut la première Barque qui ait jamais paru sur cette petite Mer ; nous eûmes toujours les vents contraires , & après une très - périlleuse navigation d'un mois , nous nous trouvâmes à la hauteur d'un Village qui a nom *Onnonzoñan'* , où M. de la Sale envoya quelques Canots chercher du bled d'Inde pour notre subsistance : nous continuâmes cependant à faire voile vers *Niagara* ; mais le courant étoit trop impetueux , & d'ailleurs les vents trop contraires pour en approcher de plus près que de neuf lieues ; ce qui nous obligea de débarquer à un bord assez commode , d'où nous allâmes par terre jusqu'à *Niagara* ; c'est un Village situé sur le *Lac Conti* , auprès du Saut de même nom , dans les Terres des Iroquois.

Cette Nation la plus belliqueuse & la plus cruelle qui soit dans l'Amerique , s'étend depuis Montréal , ou plutôt depuis le confluent de deux rivières , qui forment le fleuve St. Laurent , jusqu'à l'extrémité du *Lac Conti* , dans l'espace de plus de deux cent lieues vers le Sud. Ce peuple jaloux de sa gloire ,

gloire , & de l'honneur de commander à tous les autres, dès qu'il fait qu'il y en a quelqu'un qui se rend plus puissant que les autres, ou par le nombre de ses combattans, ou par l'étendue de ses terres, ne se fait pas une affaire de l'aller chercher jusqu'à deux ou trois cent lieues pour le dompter , & pour le soumettre. Il est infatigable dans la peine , intrepide dans les dangers , d'une constance à l'épreuve de tous les supplices. Il ne fait ni ne demande jamais quartier ; il se nourrit du sang de ses ennemis , & joint à cette extrême cruauté toute la ruse, toute l'adresse, & même toute la prévoiance qu'on peut souhaiter dans les plus grands Guerriers.

Cette Nation, toute intraitable, toute farouche qu'elle est, ne laissa pas de nous recevoir fort humainement. Nous couchâmes une nuit dans leur Village , & le lendemain nous allâmes à trois lieues plus haut chercher un lieu propre à bâtir un Fort. Après en avoir trouvé un , M. de la Salle en fit le plan & en jettâ les premiers fondemens. Aussi-tôt on y travailla avec diligence ; mais les Iroquois en aiant conçu de l'ombrage, nous jugeâmes à propos, pour ne pas nous attirer un si puissant ennemi , d'en interrompre la continuation, mais seulement de fortifier par de bonnes palissades ce qu'il y avoit de fait.

M. de la Salle avoit déjà donné ses ordres pour la construction d'une Barque ; la saison étoit avancée, le froid très-rude , & les rivières prises par tout : ces vastes étangs n'é-

toient plus qu'une grande campagne glacée,

54 NOUVELLE RELATION

cée , sur laquelle on pouvoit aller comme sur un marbre uni. Content d'avoir connu le terrain , il voulut aussi reconnoître les Habitans , & s'étant mis en état de les tenir en respect par son Ouvrage à demi-fait , il voulut , en attendant le Printems , employer le reste de l'hyver à ramasser des pelleteries , & toutes sortes de munitions pour fournir aux frais de son voyage. Ces raisons l'obligerent de s'en retourner à *Frontenac* sur les glaces. Il commanda auparavant quinze hommes pour aller chercher les Iliinois , le devancer , & lui preparer les voies : & me laissa pour Commandant à Niagara avec trente hommes & un Pere Recollet.

Dès le printems il y fit transporter de *Frontenac* toutes sortes de provisions & de marchandises par la Barque qui nous y avoit conduits ; mais enfin le malheur voulut qu'après plusieurs trajets , la Barque périt auprès du rivage , par la faute du Pilote. On en sauva les meilleurs effets. Cette perte fut réparée par le nouveau bâtiment qui se trouva achevé vers le commencement du printemps.

M. de la Sale , qui avoit l'empressement de revoir sa nouvelle Barque , & de renouveler ses liaisons avec les Iroquois , ne tarda pas à nous venir rejoindre. Il entra aussitôt en commerce avec eux , tâcha par toutes sortes de voies de leur imprimer de la crainte & du respect pour le Roi , s'accommoda de leurs meilleures marchandises , en remplit son nouveau magasin , & m'ordonna cependant d'aller à six-vingt lieues de là reconnoître les côtes & les terres qui sont au delà
des

des Lacs vers le Nord-Est. Je m'embarquai dans un Canot avec cinq hommes; après deux jours de navigation, j'arrivai au détroit du Lac *Herié*. C'est un Canal d'environ trente lieues de long, par où ce Lac se joint avec celui des Hurons. J'allai prendre terre à un de ses bords du côté du Nord: étant là je m'informai aussitôt de nos gens; l'on m'apprit qu'ils avoient passé plus haut. Le desir de les rencontrer me fit faire une revue exacte du pais; c'étoit une espèce de presqu'île en forme de cœur compris entre ces trois Lacs. Après avoir assez parcouru ces terres, je remontai dans mon canot, pour aller rendre compte de ma commission à M. de la Sale, qui durant l'espace de mon petit voiage, étoit reparti pour Frontenac, où il porta de nouvelles marchandises, & d'où quelque tems après il rapporta de nouvelles provisions & de nouveau monde à Niagara. Il y arriva le 7. Août de l'année 1679. accompagné de trois Peres Recollets. Toutes ces courses l'occupèrent non seulement le Printems, mais une bonne partie de l'Eté. En cas de nouveaux établissemens ces frequentes revues sont d'une nécessité indispensable. Non seulement elles affermissent les nouvelles possessions, mais encore elles fortifient dans un commencement d'habitation.

M. de la Sale étant de retour à Niagara, disposa tout pour la continuation de son Ouvrage. Nous montâmes au nombre de quarante personnes dans sa nouvelle Barque vers la mi-Août, & aiant heureusement traversé le Lac *Herié*, nous entrâmes dans le

Lac des *Hurons* , beaucoup plus grand que les deux premiers. Nous employâmes le reste du mois à le parcourir à cause du mauvais tems , & après y avoir essuié la plus affreuse tempête qu'on puisse éprouver dans les Mers les plus orageuses , nous vîmes surgir à une rade de la contrée nommée *Missimachinac*. C'est une espèce d'Isthme d'environ vingt lieues de large & de plus de six vingt lieues de long , situé entre le Lac des Illinois d'un côté , & les deux Lacs d'Orleans & de Conti de l'autre. Ce país est aussi riche par l'abondance de la pêche , que par la bonté de son terroir.

M. de la Sale en fit une exacte reveüe , y trafiqua de peaux , jetta les fondemens d'un Fort , laissa le soin de le construire à quelques-uns de sa troupe , & m'ordonna de remonter en canot plus haut vers le Nord-Est , jusqu'à un détroit nommé *le Saut Sainte Marie* , tant pour voir , si je ne decouvrirois pas quelques-uns de ses deserteurs , que pour lui donner de plus amples lumieres touchant les terres qui sont au delà de ce Lac.

Ce Saut est un double Canal qui se forme à la dernière pointe du Lac par deux branches , qui se separant l'une de l'autre , laissent dans le milieu une Isle d'une grandeur raisonnable , & qui venant à se réunir , forment un bras de riviere comme un torrent très-rapide , par où le Lac des Hurons se joint avec le dernier plus spacieux que tous les autres. J'abordai bien-tôt sur une des côtes du Lac des Hurons près du Canal tourné au Nord. Je découvris de là un très-beau

beau Pais , & suivant toujours la côte , je pouffai jusqu'à la riviere des *Ontas* , qui sortant de ce Lac , va se jeter à plus de cent lieuës de là dans le fleuve Saint Laurent. Le plaisir de parcourir un si beau rivage m'en faisoit oublier la peine & je vivois pendant ce tems - là de la chasse plus que de mes munitions. Après huit jours de course le long de ces côtes , je remontai dans mon canot , & aiant regagné la pointe du Lac , j'entraï dans ce bras d'eau qui regarde le Sud , & j'allai prendre terre à un bord qui n'en est pas loin. Là je découvris une grande plaine située entre le dernier Lac & celui des Illinois. Les Peres Jesuites y ont une très-belle habitation.

Ce fut là que je joignis la plupart de nos deserteurs : je les trouvai tous mal intentionnés , mais j'eus pourtant le bonheur de les ramener à leur devoir , en les obligeant de me suivre.

Cependant M. de Sale s'étant rembarqué , & aiant levé l'ancre à *Missilimachinac* vers la fin du mois de Septembre , traversa le Canal qui va du Lac des Hurons au Lac des Illinois , & aiant passé ce dernier Lac , il alla aborder à la Baye des *Puans* vers le 8. d'Octobre.

Cette Baye n'est qu'un regonflement du Lac des Illinois , causé par l'embouchure d'une grosse riviere , nommée *Ouisconsin* , il prend son origine d'un assez grand Lac , cent lieuës de là. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci , c'est que de ce Lac sort , à son autre extremité , une autre Riviere qui se jette dans le fleuve *Mississipi* : ainsi il

peut être regardé comme un Lac de communication entre les deux grands Golfes de la Mer du Canada & de la Mer de Mexique, comme il est aisé de le voir en jettant les yeux sur les cartes.

M. de la Sale, après avoir débarqué sur le rivage de cette Baye, prit de nouvelles mesures, & renvoya sa Barque chargée de pelleteries à *Niagara*. Ensuite il s'embarqua avec dix-sept personnes & un Pere Recollet, en divers Canots, & après avoir côtoyé la plus grande partie du Lac des Illinois, il vint aborder le 1. de Novembre de l'année 1679. près de l'embouchure de la petite Riviere des *Miamis*.

Ce País situé entré le 35. & le 40. degré de latitude, confine d'un côté à celui des Iroquois, & de l'autre à celui des Illinois à l'orient de la Virginie & de la Floride. Il est très-abondant en toutes choses, en poissons, en bétail, & en toute sorte de grains & de fruits. M. de la Sale en visita les Habitans, fonda leur esprit qu'il trouva traitable; tâcha de les gagner par sa douceur, & par ses presens; les accommoda de ses marchandises, profita des leurs, leur fit concevoir par le moien de son negoce, le peu d'assurance qu'il y avoit pour eux, tant avec les Iroquois; qu'avec les Anglois; & les ayant assuré de la protection puissante du Roi, il les porta à une soumission volontaire aux loix de notre Monarque. Cependant ayant reconnu que ce peuple étoit inconstant, infidèle, incapable de se soutenir par lui même, mais propre à se laisser toujours entraîner par le plus puissant, il crut devoir y bâtir un Fort, tant

tant pour affermir l'autorité du Roi , que pour s'y faire une habitation solide , qui lui tint lieu en même tems d'un petit arsenal & d'un honnête magasin. Le plan de ce Fort fut bientôt dressé , & son dessein executé en très-peu de tems sur le bord de la petite Riviere des *Miamis* , qui se jette dans le Lac des Illinois.

Cependant l'impatience que j'avois de rejoindre M. de la Salle avec les quinze hommes , que j'avois retrouvés , me faisoit pousser à toutes voiles vers les mêmes bords où il étoit ; mais le défaut de vivres & les vents contraires s'opposant à mes efforts , m'obligèrent de relâcher à trente lieues de là , tant pour tâcher d'y trouver de quoi satisfaire à la faim , que pour l'orage. Dès que nous fûmes à terre , le premier secours qu'elle nous offrit , fut une très-grande abondance de gland , ensuite quelques cerfs s'étant présentés on en tua deux , & j'eus la consolation de voir mes gens se rafraîchir. Ils étoient si fatigués , que je ne pus jamais les résoudre à se rembarquer le même jour. Pour moi je preferai à mon repos le soin d'aller au milieu de la tempête chercher nôtre Commandant.

Je quittai mes gens après leur avoir promis de revenir bien-tôt vers eux pour les ramener à M. de la Sale. Je revins donc à la voile , & malgré toute la fureur des vagues , j'eus le bonheur de rejoindre M. de la Sale , après six jours de tourmente. Je lui rendis un compte fidele de mon expedition & de mes découvertes ; il me témoigna en être assez content , mais il dit qu'il l'auroit été beau-

60 NOUVELLE RELATION
coup davantage , s'il avoit vû ses gens
avec moi.

Ces dernieres paroles me parurent un commandement. Je pris dès ce moment congé de lui , & après m'être fort legerement rafraîchi, je repassai dans mon Canot. A peine fus-je avancé environ quinze lieues vers ces bords où j'avois laissé mon monde, qu'aussi-tôt, comme si le Ciel eût voulu pour jamais me separer d'avec ces perfides , je fus accüeilli de la plus furieuse tempête qu'on puisse essuier sur les plus grandes mers. Notre Canot balotté par les vents & par les vagues, tantôt élevé dans les airs, tantôt précipité dans les abîmes , ne laissoit pas de se soutenir toujours sur son fond sans tourner; mais un coup de vent l'ayant tout d'un coup renversé , nous ne sûmes où nous étions. La violence du mal étoit au dessus de l'art & de nos forces, lors qu'un second coup releva nos esperances , en redressant notre petit Vaisseau , & nous porta dans un moment sur la rade où nous nous jettâmes à corps perdu. Ainsi nous voyant garantis de la tempête par la tempête même, nous continuâmes par terre notre voyage , & le Pilote & moi tirant notre Canot & notre équipage sur des traîneaux, nous arrivâmes le lendemain à l'endroit où nous avions laissé nos gens. Nous employâmes le reste de la journée à les rallier. Le calme étoit revenu sur les flots , & notre petite Mer nous presentoit une navigation tranquille & commode ; nous nous y rengageâmes tous ensemble, & en moins d'une journée nous vînmes mouïller au pied du Fort où M. de la Sale nous attendoit.
C'étoit

C'étoit vers la fin du mois de Novembre de la même année.

M. de la Sale nous reçut avec une entière satisfaction. Il avoit compté sur cette petite recrûë, comme sur un secours nécessaire pour avancer ses affaires, & pour achever sa traite; cependant ce furent ces malheureux qui contribuerent le plus à le ruiner & à le perdre. Tel est l'aveuglement des hommes, de fonder le plus souvent leurs espérances sur ce qui dans la suite est l'unique source de leur malheur.

Nôtre conducteur ayant en moins de deux mois très-bien fait ses affaires en ce Pais, mit son nouveau Fort en état de défendre l'entrée du Lac, & de tenir en bride ses voisins; ayant d'ailleurs rempli son magasin de très-bons effets, & gagné les principaux de la Nation. Pour retenir les autres dans l'obéissance, il résolut de pousser jusques chez les Illinois à plus de cent lieues du port où nous étions. Pour pénétrer dans le cœur de cette Nation, il falloit gagner à 40. lieues de là le portage de la Rivière des Illinois, qu'on a depuis appelée *Lac de Segnelai*. Elle prend sa source d'une éminence à six lieues du Lac des Illinois, & va se jeter après deux cent lieues de cours, dans le fleuve *Mississipi*, qu'on a depuis appelé *Fleuve Colbert*.

Nous partîmes de cette contrée des Miamis au commencement de Decembre, ayant seulement laissé dix hommes dans le Fort pour le garder. Il falut conduire nôtre équipage & nos Canots par des traîneaux. Après quatre journées de traite, nous nous trouvâ-

mes sur un des bords de cette Riviere très-navigable ; nous nous y embarquâmes au nombre de quarante personnes sans compter trois Peres Recollets. Nous la descendîmes à petites journées, tant pour nous donner le tems de reconnoître les habitans & les terres, que pour nous fournir de gibier ; il est vrai que tous ses bords sont aussi charmans à la veüe , qu'utiles à la vie. Ce ne sont que vergers , bois , prairies ; tout y est rempli de fruits : en un mot on y voit une agreable confusion de tout ce que la nature a de plus delicieux pour la subsistance des hommes & pour la nourriture des animaux.

Cette varieté si agreable, qui entretenoit nôtre curiosité , nous faisoit aller lentement. Enfin après six mois de navigation , nous arrivâmes sur la fin de Decembre à un Village des Illinois, nommé *Pontdalaria* , de plus de cinq cent feux ; ce lieu nous ayant paru vuide & abandonné, nous y entrâmes sans resistance ; toutes les maisons en étoient ouvertes & à la discretion des passans. Les bâtimens n'étoient que d'une charpente grossiere avec de grosses branches d'arbres , recouvertes de diverses pieces d'écorce ; le dedans assez proprement natié, tant par terre que par les côtés. Chaque maison contenoit deux appartemens capables de loger diverses familles ; au dessous il y avoit des caves , dans lesquelles étoit renfermé leur blé d'Inde ; nous y en trouvâmes quantité, & comme les vivres commençoient à nous manquer, nous en fîmes notre provision.

De là ayant poursuivi nôtre voyage jusqu'à

qu'à trente lieues plus bas, nous nous vîmes tout d'un coup au milieu d'un étang d'environ sept lieues de tour; nous y pêchâmes de très bon poisson, & nous laissant insensiblement conduire au courant de l'eau, nous retombâmes bien-tôt dans le lit de la Rivière. A peine y fûmes-nous rentré, que nous nous trouvâmes entre deux camps: tous les Sauvages s'étant partagés en deux corps d'armée, campés d'un côté & d'autre du rivage. Dès qu'ils nous eurent apperçus, ils coururent aux armes, & après avoir renvoyé leurs femmes dans les bois, ils se rangerent en bataille, comme s'ils avoient voulu nous attaquer. De notre côté notre petite flotte se mit en disposition de se bien défendre. Les Illinois étonnés d'une si fiere contenance, & d'ailleurs plus portés à repousser la guerre qu'à la commencer, se contenterent de nous demander qui nous étions; nous leur fîmes entendre par nos truchemens, que nous étions *François*, que nous n'étions venus-là, que pour leur faire connoître le vrai Dieu du Ciel & de la Terre, & pour leur offrir la protection *du Roi de France*. Que s'ils vouloient se soumettre à son obéissance, c'étoit l'unique moien de se rendre heureux, & de se mettre à couvert des insultes de leurs ennemis; qu'ayant en abondance tous les biens de la terre, il ne leur manquoit que l'art de s'en servir utilement; que nous étions prêts de leur faire part de notre industrie, pourvû qu'ils voulussent entrer dans notre commerce & dans notre Société. Ils reçurent nos offres & nos propositions, non comme des Sauvages, mais comme
des

des hommes tout à fait civilisez. Nous aiant donné des marques très-respectueuses de leur veneration pour nôtre auguste Monarque , ils nous presenterent le *Calumet*. C'est, comme nous avons déjà dit , le signal de la paix parmi tous ces peuples. Ils se servent en ces occasions des termes de *chanter* ou *danſer le Calumet* : on le chante, lors qu'au pied d'un pieu , ou d'un bâton fiché en terre , chacun vient apporter les dépouilles de ſes ennemis en forme de trophée , & raconter ſes exploits guerriers. On le danſe , lors qu'après toutes ces harangues , on fait des danſes tout au tour.

Pendant qu'ils faiſoient toutes ces ceremonies , nous ne manquâmes pas de répondre de nôtre côté à leur demonſtration de joye par des preſens & par des assurances d'une amitié inviolable. Nous leur païames leur blé d'Inde en outils ou en eau de vie. Convaincus par là de nôtre bonne foi , ils voulurent fortifier leur nouvelle union avec nous par de bons feſtins à leur maniere : ils firent revenir leurs femmes & leurs enfans ; leurs chaffeurs revinrent chargés de gibier ; on travailla d'abord aux apprêts d'un grand repas : on y étala le bœuf & le cerf boucané ; ce fut un ambigu merveilleux de toutes ſortes de gibier & de fruits ; l'eau de vie n'y fut point épargnée de nôtre part ; pendant deux ou trois jours ce ne fut que joye & que feſtins , mais au milieu de tous ces divertiffemens deux ou trois décharges de nôtre artillerie inſinuerent dans leurs eſprits , avec ces commencemens d'amitié , quelque reſpect mêlé de terreur pour nos armes ; ils
nous

nous caressioient , mais nous craignoient en même tems ; nous faisons de nôtre part tout ce que nous pouvions pour les affermir dans leurs bons sentimens ; chacun de nous se fit parmi eux des Societez agréables : nous nous traitions tous d'amis , de compagnons , de freres , quelques-uns même des nôtres furent adoptez par les Principaux d'entre eux : si bien qu'au travers de cette inconstance commune à tous les Peuples Ameriquains , nous reconnûmes en ceux-ci beaucoup d'humanité , & une très-grande disposition au commerce de la Société civile.

En effet ce sont des hommes caressans, flatteurs, complaisans au dernier point , mais aussi fort rusez , adroits , vifs , prompts & souples à toutes sortes d'exercices. Ils sont tous fort bien faits , robustes , de belle taille , & d'un teint basanné. Leur passion pour les bois & pour la chasse les rend extrêmement libertins , & tout à fait indociles. Ils sont fort ardents pour les femmes , & encore plus pour les garçons , aussi deviennent-ils tous presque effeminez par leur trop grande mollesse , & par leur abandonnement au plaisir , soit que ce soit le vice du climat , soit que ce soit un effet de leur imagination pervertie. On remarque parmi eux un grand nombre d'*Hermaphrodites*. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci , c'est que malgré ce malheureux penchant qu'ils ont pour ce vice infame , ils se sont fait de très-severes loix pour le punir : dès qu'un garçon est prostitué , il est dégradé de sa qualité d'homme , on lui défend d'en porrer l'habit & le nom , d'en faire la moindre fonction. La chasse même lui est dé-

défenduë. On le renferme dans le rang & dans l'occupation des femmes ; & celles-ci le haïssent autant que les hommes le méprisent : si bien que ces malheureux se voient en même tems le rebut & l'opprobre de l'un & de l'autre sexe. C'est ainsi que reconnoissant eux-mêmes leur brutalité naturelle, ils y savent mettre un frein , & que tout libres & independans qu'ils sont , ils se mettent au-dessus de leur propre sensualité par un effort de la raison. C'est aussi pour assouvir leur fureur qu'ils se permettent de prendre plusieurs femmes ; mais afin d'entretenir la paix dans leurs familles, ils épousent les sœurs , ou les parentes, & le mari sert d'un nouveau nœud entr'elles pour redoubler les liaisons du sang. Ils en sont extrêmement jaloux, & s'ils les surprennent dans la moindre infidélité , ils les défigurent & les punissent très-cruellement. Les femmes & les garçons effeminez y travaillent une très-fine & très-belle natte, dont ils tapissent le dedans de leurs cabannes. Pour ce qui est des hommes, les uns y vont à la chasse, les autres défrichent la terre , la cultivent pour y semer du blé d'Inde , & en recueillent de fort bons fruits. Leur contrée est le long de la Riviere qui porte leur nom : ils sont dispersez en plusieurs Villages , ils étoient dans celui-ci environ au nombre de quinze cent , tant de l'un que de l'autre sexe , tant jeunes que vieux , & on y pouvoit compter cinq cent combattans.

M. de la Sale ayant reconnu l'étenduë & les forces de cette Nation , crut devoir les fixer dans l'obéissance & dans la soumission
par

par une espèce de Fort qu'il fit dessein de bâtir sur une hauteur près de la Riviere. Il fit son plan, il donna ses ordres, on y travailla aussitôt; & comme les matereaux & les hommes ne lui manquoient pas, le bâtiment fut en peu de tems fort avancé. Cependant n'apprenant aucunes nouvelles de la Barque qu'il avoit renvoyée du Lac des Illinois à Niagara, richement chargée, il en étoit beaucoup en peine, & la douleur qu'il en conçut jointe au chagrin que lui causoit l'impatience & la malice de ses gens, le consumoit à vûe d'œil, mais renfermant ses chagrins au dedans de lui-même, il se contenta de les faire éclater par le nom de *Crevecœur*, qu'il donna à son nouveau Fort.

Jusques-là nous ne pouvions nous plaindre du Ciel ni de la fortune; nous avons heureusement poussé nos decouvertes jusqu'à cinq cent lieues au delà du Lac appelé *Frontenac*, & nous avons soutenu par d'assez bons Forts les divers établissemens que nous avons faits en plusieurs contrées. La plupart des Sauvages s'étoient volontairement rangez sous nos loix, & les moins traitables d'entre eux nous avoient laissé tranquillement pousser nos progrès; car nous ne trouvâmes point d'autres ennemis que nous-mêmes, & ce fut dans nos dissensions que nous rencontrâmes la source de nos plus grandes disgraces.

La plupart de nos gens, fatiguez des longueurs d'un voyage dont ils ne voyoient point la fin, & rebutez de traîner une vie vague au travers des bois & des terres incultes, toujours parmi les bêtes, ou parmi les Sauvages,

vages, sans guide, sans voiture, & la plupart du tems sans vivres, ne pouvoient s'empêcher de murmurer contre le Chef, ou l'Auteur d'une si fatigante & si perilleuse entreprise. M. de la Sale, à la penetration de qui rien ne pouvoit échapper, n'entrevit que trop leurs mécontentemens & leurs mauvaises intentions. Il n'oublia rien pour en prévenir les suites. Les promesses, les bons traitemens, la gloire, la raison, l'exemple des établissemens faits par les Espagnols dans l'Amerique, tout fut mis en usage pour remettre les esprits dans une bonne situation, & pour les tourner du bon côté, mais tout cela fut inutile : rien ne fut capable de les gagner, les caresses, les conseils, les raisonnemens ne faisoient que les irriter davantage. Quoi, *se disoient-ils*, serons-nous toujours les esclaves de ses caprices, toujours les duppes de ses visions, & de ses folles esperances? Faut-il que les peines que nous avons essuyées jusqu'ici, nous soient un engagement pour en souffrir de nouvelles? Que sous pretexte qu'un barbare nous tient ici transplantez dans un nouveau Monde, il nous traîne dans une suite perpetuelle de fatigues & de miseres? Que nous revient-il de toutes nos courses, qu'une espèce d'esclavage, qu'une malheureuse indigence, & qu'un épuisement entier de nos forces? Qu'esperons-nous gagner quand nous serons arrivez aux extremités de la Terre? Nous y trouverons des mers inaccessibles, & nous nous verrons enfin forcez de revenir sur nos pas, aussi vuides & aussi miserables que nous le sommes à present. Prévenons un si grand mal-

mal-

malheur , & tandis que les forces nous restent , servons-nous en pour regagner les pais que nous avons quittez , separons-nous d'un homme qui nous veut perdre en se perdant lui-même ; abandonnons le à ses recherches aussi penibles qu'inutiles. Mais quel moyen de pouvoir lui échaper ? il s'est fait de tous côtez des intrigues , des intelligences ; il a des forces , & des richesses qu'il ne doit qu'à nos peines & à nos travaux. Si nous le quittons , il saura bien-tôt nous r'attraper & nous punir ensuite comme deserteurs. D'ailleurs où aller sans provisions , sans aucuns effets , sans aucune ressource ? faisons mieux , coupons l'arbre & la racine , finissons nos miseres par la perte de celui qui les cause , & profitons par sa mort des fruits de nos courses & de nos peines. Voilà à peu près par quels discours ces esprits mécontents se préparoient & s'excitoient eux-mêmes au plus detestable complot que la rage puisse inventer. Mais soit que l'horreur du crime , soit que la crainte du suplice les arrêtât , ils ne purent d'abord se déterminer à un attentat si horrible. Ils prirent le parti de porter ce peuple inconstant à un soulèvement général contre lui , pour le faire perir par leurs mains , & recueillir par ce moyen le fruit du crime , sans paroître y avoir aucune part.

Ils crurent donc devoir les surprendre par de fausses confidences jointes à tous les faux semblans de la plus sincere amitié : ils leur dirent qu'ils étoient trop sensibles à leurs bons traitemens , pour n'être pas touches du peril qui les menaçoit ; qu'ils croyoient être obligez par toutes sortes de devoirs de
les

fiance, rassura les esprits , & remit le calme dans toute cette multitude tumultueuse.

Mais à peine ce mouvement fut-il apaisé, qu'on en vit aussi-tôt renaître un autre beaucoup plus dangereux que le premier, par l'arrivée d'un nommé *Mansolea*, secret Emissaire des Iroquois , de la Nation voisine des *Mascontans*, homme fin, éloquent & séditieux. Cet homme venant sous le nom d'ami , & comme député de sa Nation, prit à dessein l'entrée de la nuit pour s'introduire plus secretement dans le camp des Illinois, & pour avoir le tems de mieux ménager ses pratiques, ou de mieux conduire sa négociation. D'abord il visita les uns & les autres , & après avoir attiré dans ses intérêts les plus affidez , il convoqua les plus considerables. Ensuite pour autoriser son ambassade , il fit divers presens , & declara à toute l'Assemblée le motif qui l'amenoit vers eux : il leur representa que ce n'étoit pas seulement l'intérêt commun de tous les Peuples de l'Amerique, mais celui de toute leur Nation & de la sienne, qui avoit engagé son peuple à l'envoyer vers eux pour deliberer ensemble sur le danger commun qui les menaçoit. Qu'ils étoient très-bien informez que les François n'étoient venus dans leurs Terres , qu'en vûe de subjuguier tous les peuples de l'Amerique Septentrionale jusqu'à la mer de Mexique. Que pour parvenir à leurs fins ils ne prétendoient pas seulement se servir de leurs forces, mais de celles des Ameriquains mêmes. Que nous avions assurément contracté de secrettes alliances avec les Iroquois, leurs ennemis communs. Que ce Fort que nous avions

con-

construit sur leur rivière , n'étoit qu'un commencement d'une tyrannie & d'une domination usurpée , en attendant que nous pussions achever notre conquête par la descente de nos Confederés. Qu'ils n'avoient qu'à prendre leurs précautions , ou plutôt que s'ils attendoient que nous fussions tous unis , il ne seroit plus tems , & que le mal seroit sans remede ; mais que tandis que nous étions en si petit nombre , & qu'ils étoient les plus forts , il leur seroit aisé de nous accabler , & de se mettre à couvert de notre prétendue conjuration. C'est par ces sortes d'avis que *Mansolea* machinoit notre perte dans l'esprit de ce peuple crédule , & tous ces discours avoient d'autant plus de poids & de force , qu'ils convenoient avec ceux que nos François leur avoient déjà tenus. Telle fut l'adresse & la politique des Iroquois pour nous troubler dans nos établissemens , & pour tâcher de s'emparer des Illinois. Ils se garderent bien d'employer quelqu'un de leur Nation , ils n'auroient pas manqué de donner par-là quelque ombrage aux Illinois , ils susciterent leurs voisins pour jeter chez eux des soupçons contre nous , & tenterent de nous perdre par les mains de nos Alliez , afin de pouvoir ensuite plus facilement détruire les autres. Cependant toute la nuit se passa en conseil & en deliberation ; on y conspira notre ruine , M. de la Sale qui se reposoit sur l'apparence d'une parfaite reconciliation , ne savoit rien de ce qui se passoit. Impatient de mieux cimenter les nœuds de sa réunion , il se leva dès la pointe du jour , & s'en alla dans le camp des Illinois , ac-

la Riviere des Illinois, n'étoient que des témoignages trop convaincans du deffein dont on le foupçonnoit, & qu'il n'en falloit pas davantage pour obliger leurs Nations à se tenir fur leurs gardes, & à se mettre à couvert des embûches de ceux qui vouloient les perdre. Vous avez raison, *lui-dit d'abord M. de la Sale*, il est bon de prendre les précautions contre ceux qui veulent nous détruire; il faut donc que les Illinois se precautionnent contre les Iroquois, & non pas contre nous qui ne sommes venus que pour les proteger, que pour les maintenir dans leurs terres, & que pour unir enfin tous les Peuples de l'Amerique septentrionale sous l'Empire du Roi des François. Puis s'adressant aux Illinois, vous n'avez que trop souvent éprouvé, *leur dit-il*, l'avarice & la cruauté de cette Nation toujours avide de vôtre sang & de vos biens; nous prétendons mettre un frein à leur orgueil, & reduire ces barbares à vivre avec vous comme vos égaux, & non pas comme vos tyrans. Ils ont déjà subjugué les *Miamis*, les *Quiquapous*, les *Mascontans*; ils ont fait de tous leurs voisins autant d'esclaves, ils veulent en faire autant de vous, mais ils n'oseront l'entreprendre, tant qu'ils nous verront unis ensemble. Leur premiere vûë est de nous perdre pour vous détruire ensuite plus facilement vous-mêmes, c'est pour cela qu'ils voudroient rompre nôtre union pour mieux surprendre vôtre credulité. Ils vous font aujourd'hui donner des avis par les *Mascontans* vos voisins. Profitez de leur exemple plutôt que de leurs discours, & ne vous laissez pas entraîner par vôtre fa-

cili-

cilité dans l'esclavage où ils sont tombez eux-mêmes par leur foiblesse. On veut me rendre suspect de quelque intelligence particuliere avec les Iroquois par le commerce que j'ai eu avec eux : tout ce commerce ne s'est terminé qu'à negocier quelques pelletteries ; j'ai tâché ensuite de les brider par le Fort de Frontenac, & par celui des Miamis, & je n'entrerais desormais en société avec eux qu'autant qu'ils se soumettront aux loix de nôtre Monarque ; sans cela point de paix & point de trêve avec cette Nation. D'ailleurs soyez persuadez que si je fais quelques liaisons avec certains Peuples, ce ne sera pas avec les plus forts pour opprimer les plus foibles, mais plutôt avec les plus foibles, pour dompter les plus forts & les plus entreprenans. On me fait un *crime* de ce Fort que j'ai bâti sur vôtre Riviere, hé comment pourvoir à la sûreté des peuples, que par ces sortes de remparts, qui les mettent à couvert des insultes de leurs ennemis ? Si ce sont des défenses pour appuyer l'autorité des Souverains, ce sont aussi des asiles pour le Peuple, & des lieux d'assurance pour tout ce qu'il a de plus cher dans les perils les plus grands. C'est la conduite que nous avons tenuë jusqu'ici, & celle que nous pretendons tenir dans tout le cours de nos découvertes. Elle n'a rien de violent, ni de tyrannique ; en tâchant de nous établir, nous ne voulons que vous procurer un entier repos ; en vous proposant de vivre sous le gouvernement de nôtre Prince, nous voulons plutôt vous assurer dans vos possessions, que vous les ravir. Tant que vous

menerez cette vie vague, sans foi, sans règles, sans limites; tantôt dans une contrée, tantôt dans une autre, chacun faisant un Peuple à part, & voulant avoir l'avantage sur son voisin, vous courrez les uns sur les autres, vous vivrez toujours exposez à de nouvelles incursions, toujours dans les pertes, dans les invasions, & dans le carnage, au lieu qu'étant réunis sous la loi d'un même Maître, vous vous entretiendrez tous dans une heureuse société; les plus forts seront arrêtez, les plus foibles secourus par l'Autorité Roiale, & vivant tous sous les mêmes loix, nous vous ferons part de nos richesses, comme vous nous faites part des vôtres. Nous vous ouvrirons le commerce de nos terres, & nous ne serons parmi vous que pour être le nœud de la paix, de la concorde & de l'amitié. Voilà quelles sont nos intentions, c'est à vous à les accepter ou à les refuser, à voir si vous devez vous défier de nous comme de vos ennemis, ou nous regarder plutôt comme vos freres, & vos fideles défenseurs.

Ce discours soutenu par cette fermeté qu'inspire un bon cœur & la bonne foi, fit tout l'effet que M. de la Sale en pouvoit attendre. *Mansolea* lui-même touché des bons sentimens qu'il reconnut dans notre chef, & pressé par le témoignage de sa conscience, avoua que les Iroquois avoient fait courir ces faux bruits parmi les *Mascontans*, pour les obliger à faire entrer les Illinois dans ces défiances, & pour exciter par ce moyen une revolte générale contre nous. Il demeura d'accord de la malice des Iroquois, & convint

vint avec M. de la Sale , que leur propre fureté & celle des Iſinois dépendoit uniquement de leur union , & de leur intelligence avec nous. Dès ce moment les Iſinois rentrèrent dans leurs premiers ſentimens , & proteſterent de ne jamais renoncer ni à nôtre alliance , ni à nôtre protection qu'ils nous ſupplierent avec inſtance de leur continuer.

M. de la Sale content des nouvelles aſſurances de leur amitié ne ſongea qu'à pouſſer plus loin ſes découvertes ou ſes conquêtes ; car c'étoit à lui la même choſe de découvrir un païs , & de le ſoumettre à la puiffance du Roi.

Se voiant ſur une Riviere qui l'alloit faire tomber dans le milieu du grand fleuve *Missiſſipi* , il crut que pour pouvoir remplir la vaſte étendue de ſes deſſeins , il n'avoit qu'à partager ſes courſes en deux parties ; l'une , après avoir gagné ce fleuve , de le ſuivre en remontant vers ſa ſource , & de côtoier ſes rivages pour reconnoître les Nations qui ſont au Nord-Eſt de l'Amerique ; l'autre de deſcendre ce même fleuve juſqu'à la Mer de Méxique , & de tâcher de ſoumettre toutes les Nations ſituées ſur ſes bords juſqu'à la Mer. Il ſe reſerva cette dernière partie , & ſe reſolut de charger quelqu'autre perſonne de la première.

Pendant qu'il diſpoſoit ainſi ſon voyage , nos perfides ne ſongeoient qu'à rompre le cours de ſes deſſeins : mais voyant que ſa prudence lui faiſoit prévenir tous leurs complots , ils reſolurent de l'empoisonner. Pour executer ce deſſein ils choiſirent le jour de Noël de l'Annee 1679. & pour en avancer

le succez, ils trouverent le moyen de jeter du poison dans la marmite, afin qu'empoisonnant en même tems & le Maître & ses affidez, ils pussent seuls se rendre les Maîtres & du Fort, & de tout ce qu'il y avoit dedans.

Le dîner ayant été servi, on se mit à manger. A peine M. de la Sale & tous ses conviez furent-ils sortis de table, qu'ils se trouverent également attaquez de convulsions, de sueurs froides, & de maux de cœur. Ces marques trop sensibles de poison les obligerent à prendre de la theriaque, & sans ce prompt remede, & sans la précaution que chacun prit sur le champ, il auroit été impossible de se garantir de la mort.

Le mal avoit trop éclaté pour demeurer dans le silence : ces scelerats voyant que leur malice avoit avorté, prirent la fuite dans les bois. M. de la Sale les fit chercher en vain, & inutilement les poursuivit-on. N'ayant pû les rencontrer, il prit en leur place de jeunes Sauvages volontaires, qui se dévoüerent à lui avec une entière fidélité. Sa reputation s'étoit si avantageusement répandue de tous côtez, que non seulement plusieurs François dispersez dans les bois, mais un grand nombre de Sauvages venoient de leur propre gré se soumettre à lui, & reconnoître en sa personne l'Autorité du Roi. L'accueil favorable qu'il leur faisoit il lui attiroit sans cesse de nouveaux soldats de toutes parts ; si bien qu'il repara non seulement par-là le nombre de ses fugitifs, mais il accrut de beaucoup sa troupe, & grossit
confi-

considérablement son magasin par son trafic & par ses negociations.

Les choses étant dans cette disposition chez les Illinois , M. de la Sale crut devoir mettre en execution le dessein de ses découvertes. Pour cet effet il jetta les yeux sur M. *Dacan* pour faire la découverte des terres qui sont le long du Fleuve *Mississipi*, en tirant vers le Nord-Est. Il choisit pour l'accompagner , le *Pere Louis Recollet* , avec quatre François & deux Sauvages : les fournit d'armes , de munitions nécessaires , & leur donna dequoi trafiquer avec les Nations qu'ils rencontreroient. Ils s'embarquerent le 28. Fevrier de l'année 1680. sur la Riviere des Illinois ; la descendirent jusqu'au fleuve *Mississipi* , & pousserent leur traite en remontant ce fleuve , jusqu'à quatre cent cinquante lieux vers le Nord , à sept lieux de sa source , en s'écartant de tems en tems d'un côté & d'autre du rivage pour reconnoître les diverses Nations qui les habitent.

Ce fleuve sort d'une grande source , du haut d'une colline , qui borde une très-belle plaine dans le país des *Issati* , sur le cinquantième degré de latitude. A quatre ou cinq lieux de sa source il se trouve si fort accru par cinq ou six Rivières qui s'y déchargent , qu'il est capable de porter bateau. Les environs en sont habitez par beaucoup de Nations , les *Hanétons* , les *Issati* , les *Oua* , les *Tintonbas* , les *Nadoüessans*. M. *Dacan* fut très-bien reçu de tous ces Peuples , commerça avec eux , y fit plusieurs esclaves , augmenta sa troupe de plusieurs Sauvages vo-

lontaires, & posa, à deux lieues de la source de ce grand fleuve, les Armes du Roi sur le tronc d'un grand arbre à la vûe de toutes ces Nations, qui les reconnurent comme celles de leur Prince & de leur Maître souverain. Il y établit aussi plusieurs habitations, l'une chez les *Issati*, où plusieurs Européens qui s'étoient joints à lui dans sa course, voulurent s'habituer; une autre chez les *Hanétons*; une autre chez les *Oua*, une autre enfin chez les *Tintonhas*, ou gens de Rivière.

Charmé de la docilité de ces Peuples, & d'ailleurs attiré par le grand commerce des peaux, il s'avança dans les terres jusqu'au Lac des *Assenipoits*. C'est un Lac de plus de trente lieues de tour. Cette Nation, toute farouche qu'elle est, le reçût fort humainement. Il y fonda une habitation pour les François, & une autre chez les *Cbongaskabes*, ou Nation des Forts, leurs voisins.

Pendant que le Sieur Dacan faisoit toutes ces découvertes & ces établissemens, M. de la Sale prit congé des Illinois pour aller à Frontenac, le 8. Novembre de l'année 1680. tant pour apprendre des nouvelles d'une barque qu'il avoit fait depuis peu construire & équiper, que pour faire une revue de ses magasins, de ses Forts & de ses habitations. La troisième journée, il arriva au grand Village des Illinois, où, après avoir observé la situation du pais, au milieu de plusieurs Nations, des *Miamis*, des *Outagamis*, des *Kicoapous* des *Ainous*, des *Mascoutans*, & de plusieurs autres, ar-
rosé

rosé d'une belle Riviere , il crut devoir faire bâtir un Fort sur une hauteur qui commande à toute la campagne , tant pour se rendre le Maître de tous ces differens Peuples , que pour servir de retraite & de rempart à nos François. Ce dessein, quelque-avantageux qu'il pût être, eut pourtant de fâcheuses suites.

Deux malheureux que M. de la Sale avoit envoyez l'automne derniere à *Missilimachinac*, pour s'informer de son nouveau bâtiment, feignirent de revenir lui rendre compte de leur expedition. Ils le rencontrèrent dans leur chemin à deux lieux du dernier Village, & lui dirent qu'ils n'avoient rien pu decouvrir de sa barque. Cependant eux mêmes l'avoient brûlée, après en avoir vendu tous les effets & tout l'équipage aux Iroquois. M. de la Sale se douta bien dès-lors, que sa barque étoit perdue, mais il n'en parut pas moins tranquille. Il m'écrivit sur le champ, m'envoya avec sa lettre un plan du Fort qu'il avoit designé, & m'ordonna d'y venir incessamment travailler. Ensuite après avoir recommandé l'union & la paix à ces deux nouveau-venus, il continua son voyage.

Ces traîtres qui nous avoient déjà vendus aux Iroquois, & qui n'attendoient que l'occasion de nous livrer à ces barbares, impatiens de profiter de l'absence de notre Commandant, se hâterent de venir nous joindre. Dès qu'ils m'eurent donné la lettre, je me disposai à partir; eux de leur côté ne trouvant que trop de disposition au mécontentement dans les esprits déjà

84. NOUVELLE RELATION

mal intentionnez, firent confidence à leurs anciens compagnons, de leur secrète correspondance avec les Iroquois, & les firent bien-tôt entrer dans leur pernicious dessein. Sans me défier, je leur recommandai à tous la concorde, & ayant remis le commandement du Fort à celui que je crus le plus fidele, je partis pour me rendre à l'endroit destiné pour le Fort que je devois entreprendre. C'étoit un rocher fort élevé : sur sa cime il y avoit un terrain uni, étendu, & qui commandoit de tous côtez à une très-vaste campagne. J'avois déjà tiré quelques lignes pour en jeter les fondemens incessamment, lorsque jereçus avis, non seulement de la désertion de nos gens, mais du vol & du pillage qu'ils avoient fait de tout ce qu'il y avoit de plus considerable dans le Fort. On peut juger quelle fut ma douleur & ma surprise. Aussi-tôt je quittai tout pour aller sur les lieux, je trouvai le Fort pillé & saccagé; il étoit encore gardé par sept ou huit François, qui n'avoient pû résister à la violence de ces traîtres. J'avoue que je fus desolé de me voir avec une poignée de gens, à la merci des Sauvages, sans secours & sans munitions. Ce qui fait voir que lors que les Societez sont composées de differens esprits, la division & la mesintelligence y causent plus de dommage, que les armes & la violence des propres ennemis. Tout ce que je pûs faire dans une si triste situation, ce fut de dresser un procez verbal de l'état du Fort, de l'envoyer à M. de la Sale, avec un fidele recit de tout ce qui s'étoit passé. Après cela je
son-

fongeai à me mettre en état de n'être point insulté. Le Fort étoit assez bien fourni d'armes & de poudre; je relevai le courage de nos gens par l'esperance d'un prompt secours, que notre Chef ne manqueroit pas de nous envoyer, dès qu'il nous sauroit dans le peril. Enfin je leur remontrai que c'étoit dans ces grands revers de fortune que paroissoit le courage & la veritable fidelité; que c'étoit là une occasion de se signaler. A l'égard des Illinois, je redoublai mes soins pour les ménager, & pour les entretenir dans les mêmes sentimens à notre égard. Alors chacun tacha de me seconder, & nous fîmes si bien, que nous trouvâmes par leur moyen dequoi nous consoler, & dequoi reparer en quelque maniere les disgraces que les autres nous avoient causées par leur trahison.

M. de la Sale ayant reçu ma Lettre, fit d'abord une exacte recherche de tous ces scelerats, les uns vinrent s'abandonner à sa misericorde, les autres furent pris, il en fit mourir une partie, & pardonna à l'autre. Après cela, il travailla à faire quelque nouvelle recrue, & m'écrivit aussi tôt de ne me pas décourager, & de l'attendre de pié ferme avec le peu de monde qui me restoit. Une année se passa dans cette attente; pendant ce tems-là ma petite troupe s'accrut de quelques nouveau-venus, tant François que Sauvages; & nous ne manquions, grâces au Ciel, de quoi que ce soit.

A peine étions-nous relevés d'un si grand revers, que nous nous vîmes retomber dans un plus funeste danger. Environ le mois de

86 NOUVELLE RELATION

Septembre de l'année 1681. il parut tout d'un coup à un quart de lieuë du Camp des Illinois un gros de six cens Iroquois, armez les uns de fleches, les autres d'épées & de pertuisannes : quelques uns même d'armes à feu. Les Illinois à cet aspect rentrerent dans leurs premiers ombrages contre nous, & nous soupçonnerent plus que jamais d'intelligence avec leurs ennemis.

Me voyant entre deux ecueils, soupçonné par les Illinois, pressé par les Iroquois, je fis tous mes efforts pour rassurer les premiers : pour cet effet je m'offris d'aller trouver les Iroquois dans leur Camp, pour tâcher de les arrêter, & de les faire entrer en quelque accommodement : en tout cas je protestai aux Illinois de partager tout le peril avec eux, à quoi j'ajoutai qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & qu'il falloit sur l'heure se mettre en défense. Persuadez par ce discours qui témoignoit ma bonne foi, ils me conjurerent de faire un effort pour tâcher de porter leurs ennemis à la paix ; me donnerent un esclave pour me servir de truchement, & un Illinois pour être garant de tout ce que j'avancerois de leur part : & dès ce moment ils renvoyerent leurs femmes & leurs enfans dans les bois ; après cela chacun courut aux armes & se mit en état de combattre.

L'Armée des ennemis, divisée en deux aïles, étoit commandée par deux Généraux ; l'un nommé *Tagancourte*, chef des *Tsonontouans* ; l'autre *Agoufot*, Chef des *Desouatages* ; celle des Illinois ne faisoit pas cinq cens hommes ; nous n'étions que vingt François tout au plus. Nos gens mêlez
par-

parmi eux les aidèrent à bien dresser leurs bataillons , & tâchoient de les encourager par leur exemple. Je me détachai de notre petite armée , avec un Illinois & deux François seulement : Comme je m'avançois vers les ennemis, leur aîle gauche s'avançoit vers nos gens, qui les attendoient de pié ferme & avec beaucoup de résolution.

Dès que ces Barbares me virent approcher , ils tirèrent sur nous , mais personne n'ayant été blessé , je conseillai à l'Illinois & à nos deux François de se retirer , & comme je n'allois pas là pour combattre , mais pour être le mediateur de la paix , je voulus prendre sur moi tout le peril de ma députation. Je presentai d'aussi loin que je pus aux ennemis un Collier ; c'est la coutume parmi ces Sauvages de faire leurs propositions de paix avec des Colliers , qui sont chez eux autant de marques d'alliance & d'union : je m'avançai sur la foi de ce gage. A peine fus-je entré dans leur Camp que je me vis saisi par ces perfides ; l'un m'arracha brusquement le collier de la main, un autre me porta un coup de couteau dans le sein. Mais par bonheur le coup ayant glissé sur une côte , je ne fus que legèrement blessé , & les plus raisonnables de l'assemblée m'ayant donné quelque secours, soit par l'application d'un certain baume , soit par le moyen de quelque bande, on arrêta le sang, & après m'avoir donné le tems de me remettre , on me conduisit jusqu'au milieu du Camp, avec mon Interprete. Là on me demanda le sujet de mon arrivée ; mes forces étoient bien diminuées à cause
du

du sang que j'avois perdu ; mais j'avois toujours le cœur bon , & sans m'étonner , ni de leur grand nombre , ni de leurs menaces , je leur representai le tort qu'ils avoient , d'avoir violé en ma personne le droit des Gens , qui doit être respecté de tout le monde , & l'injure qu'ils faisoient au Roi mon Maître & à tous les François , de venir sans sujet faire la guerre à une Nation qui étoit dans son alliance & sous sa protection ; Que s'il leur restoit quelque consideration pour notre Prince & pour nous , ils se desistassent de cette guerre ; qu'ils regardassent les Illinois comme leurs freres & nos bons amis ; que nous trouvant unis dans cette rencontre , & ne faisant presque qu'un même Corps avec nous , ils ne pouvoient conspirer leur perte , sans conspirer en même tems la nôtre ; qu'il ne leur étoit ni glorieux de tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes , ni trop avantageux pour eux de s'attirer de tels ennemis que les François ; que quelque grande que fut leur valeur , le peril étoit bien égal dans cette occasion pour les deux parts , puisque les Illinois étoient au moins au nombre de 600 combattans , & que nous étions bien près de deux cens dans notre troupe. (Il est bon quelquefois de n'accuser pas tout-à-fait juste , & sur tout à la guerre ;) Qu'ainfi ce n'étoit ni manque de forces ni faute de courage , que je venois les inviter à la paix , mais par un pur principe d'amitié pour les uns & les autres. J'ajoutai à tout cela , que c'étoit au nom de toute notre Nation , de M. le Comte de *Frontenac* leur Pere , au nom même

me de notre grand Monarque , que je leur faisois cette prière , & leur protestai en même tems que je ne plaindrois pas le sang que j'avois perdu dans cette negociation , si j'avois le bonheur de recevoir de leur part une favorable réponse.

Pendant que je leur tenois ce discours , ou que mon Interprète le leur faisoit entendre , on escarmouchoit de part & d'autre : & quelque tems après , un de leurs gens vint donner avis du combat à un des Généraux , & lui dit même que leur aîle droite commençoit à plier , & qu'on avoit reconnu parmi les Illinois quelques François qui faisoient grand feu sur eux. Ce fut un contretems fâcheux pour moi. Je remarquai que ces Barbares me regardoient d'un œil feroce , & sans autre façon ils commençoient à deliberer sur ce qu'ils feroient de ma personne. Je me préparois à tout événement lorsqu'un de la compagnie s'étant posté derrière moi , & tenant un rasoir dans sa main , me levoit de tems en tems mes cheveux. Je me retournai vers lui , & je vis bien à sa contenance & à sa mine , que son dessein étoit de m'enlever la chevelure ; c'est à-dire de me couper la gorge : car c'est à coutume parmi ces Peuples sauvages , quand ils vont en parti , ou à la chasse , ils rencontrent un François , ou quelqu'un de quelque Nation qu'il puisse être , de lui couper la tête , & de lui enlever la peau dessus le crâne avec les cheveux en forme de calotte ; ce qui est chez ces Barbares plus glorieux trophée par où ils puissent signaler ; si bien que m'étant aperçu que
ce

ce jeune Iroquois vouloit s'acquiescer cette marque d'honneur à mes dépens , je le priaï fort honnêtement de vouloir du moins se donner un peu de patience , & d'attendre que ses Maîtres eussent décidé de mon sort. *Tagancourte* vouloit qu'on me fit mourir , *Agoustot* , ami de M. de la Sale , vouloit qu'on me donnât la vie. Celui-ci l'emporta sur l'autre , & ce fut une espece de prodige chez un peuple si inhumain , que la clemence prévalût sur la cruauté. En un mot ils conclurent unanimement de me renvoyer pour porter de leur part aux Illinois parole d'une paix entière & d'une parfaite réunion. Soit qu'il y eut de la sincerité ou de la dissimulation dans cette proposition , le plaisir de me tirer de leurs mains guérit à demi ma blessure ; cependant pour mieux me persuader de la bonne foi de leurs intentions , ils me chargerent d'un beau collier de porcelaine , comme d'un gage d'union , & me prièrent de leur temoigner qu'ils souhaitoient désormais de vivre avec eux en véritables freres , & comme enfans communs de M. le Gouverneur. J'étois cependant si foible & si fatigué , qu'à peine pouvois-je me soutenir sur mes pieds.

Je rencontrai en m'en retournant le Pere *Gabriel de la Ribonde* , & le Pere *Zenobe Membré* , qui venoient s'informer de mon sort. Dès qu'ils me virent pâle , défait , tout en sang , me traînant avec peine , ils ne furent pas moins saisis de douleur que d'étonnement ; ma blessure & la perte de mon sang les affligeoit , mais ils étoient un peu consolés de me voir encore en vie , &
ne

ne pouvoient assez me temoigner leur joye de ce que ces Barbares ne m'avoient pas entièrement tué. Nous allâmes ensemble trouver les Illinois ; je leur repetai à peu près les mêmes discours que les Iroquois m'avoient tenus , & leur presentai de leur part, le collier de paix. Cependant je leur fis entendre qu'il ne falloit pas trop se fier à leurs propositions , ni à leur present , & qu'autant que j'en pouvois juger , ils n'étoient pas venus là pour s'en retourner sans rien faire ; qu'ils étoient trop jaloux de leur gloire pour ne rapporter de leur course, que l'honneur de s'être accommodé avec un Peuple , qu'ils prétendoient soumettre ; Qu'ainsi à mon sens , toutes ces belles paroles , toutes ces démonstrations d'amitié n'étoient que des apparences trompeuses pour les mieux surprendre.

Les Illinois n'eurent pas beaucoup de peine à croire & à se persuader tout ce que je leur dis. Ils se mirent cependant en devoir de répondre à leurs propositions par des présens reciproques & par une nouvelle ambassade. Il y avoit eu pendant tout ce tems une suspension d'armes : les jeunes Illinois contents d'avoir repoussé , aux dépens de quelques-uns des leurs , les premières attaques de leurs ennemis , ne voulurent point s'exposer à un nouveau combat, & préférèrent le plaisir de la chasse à une gloire perilleuse ; ainsi la plupart prirent ce moment pour décamper , & deserterent. Ceux qui étoient restés , se voyant abandonnés des plus braves , & appercevant venir à eux les ennemis en corps de bataille , ils n'eurent pas l'assurance

rance de les attendre. Comme ils ne se croyoient pas assez forts pour se défendre , ils prirent le parti de leur abandonner le terrain , & d'aller chercher ailleurs une nouvelle demeure ; ils allerent rejoindre leurs familles à trois lieues de là.

Les ennemis se jetterent dans leur camp entierement abandonné ; quelques François qui resterent , deux Peres Recollets & moi , nous nous renfermâmes dans notre Fort. Au bout de deux jours les Illinois ayant paru sur une hauteur en assez grand nombre , & dans une contenance assez fiere , les Iroquois nous soupçonnerent de quelque intelligence avec eux , & crurent que c'étoit nous qui les avions rappelés. Comme ils les croyoient en plus grand nombre qu'ils n'étoient en effet , & que d'ailleurs ils avoient éprouvé leur valeur dans la dernière occasion , ils me prièrent de vouloir être leur mediateur pour moyenner encore un nouveau traité de paix entre les deux Nations. J'acceptai volontiers cette mediation ; ils me donnerent un des plus considerables des leurs pour me servir d'otage ; j'allai trouver les Illinois , & le Pere *Zenobe* eut la bonté de m'accompagner. Dès que je fus dans le camp des Illinois , je leur proposai les offres de leurs ennemis , & leur dis qu'ils étoient prêts d'étouffer toutes sortes d'inimitiez ; que j'amenois avec moi , pour garant de leur bonne foi , un jeune Iroquois des plus considerables de la Nation.

Les Illinois m'écouterent avec beaucoup de plaisir , me chargerent de les assurer de leur entière correspondance , me laisserent le maître des articles de la paix , & me promirent

mirent de leur envoyer sur l'heure un ôtage de pareille considération. Cependant ils me prièrent de ne point perdre de temps , & d'aller incessamment traiter cette affaire.

Je voyois les choses en trop bon chemin pour ne pas me promettre un bon succès de ma médiation, Après avoir pris un léger rafraichissement chez eux , je me hâtai d'aller conclurre avec les Iroquois. Je leur portai parole d'un entier consentement de la part des Illinois , & leur dis en même tems qu'ils avoient mis à ma disposition cette affaire ; que, s'ils vouloient, nous irions sur l'heure même travailler aux conventions pour établir une paix stable , solide , & de longue durée. Là-dessus l'ôtage Illinois arriva , qui confirma les Iroquois dans la croyance de tout ce que j'avois avancé. Mais il gâta tout par son imprudence : car après avoir loué leur valeur & leur generosité , il avoüa avec trop d'ingenuité , que le nombre de leurs combattans n'étant tout au plus que de quatre cent , ils recevoient leurs propositions de paix comme une grace dont toute sa Nation leur étoit très-obligée , & que pour marque de reconnoissance ils étoient prêts de leur envoyer quantité de castors & nombre d'esclaves. Qui ne fait que lorsqu'il s'agit d'accommodement , ou de traité, le trop de sincerité ou d'empressement recule souvent les affaires, loin de les avancer ? En effet les ennemis qui jusques-là, sur ce que je leur avois dit , avoient eu la moitié de la peur , & qui même croioient le nombre de leurs ennemis beaucoup plus grand qu'il n'étoit en effet , reprirent toute leur

leur fierté, & me firent de sanglans reproches de ce que je leur avois fait les Illinois beaucoup plus nombreux qu'ils n'étoient ; que je leur avois arraché la victoire des mains par cette tromperie , & qu'ils devroient me faire payer aux dépens de ma vie la perte du butin qu'ils auroient fait , sans moi, sur leurs ennemis.

J'eus bien de la peine à me tirer de ce mauvais pas : cependant je leur fis entendre que ce que l'ôtage venoit de leur dire, n'avoit rien d'incompatible avec ce que je leur avois dit ; que dans le tems de leur arrivée, les Illinois étoient du moins au nombre de six cent combattans, mais que beaucoup avoient deserté ; qu'au reste mes intentions avoient toujours été très-bonnes , & que tout mon but n'avoit été qu'à faire parvenir les choses à un sincere accommodement. Au surplus je leur representai qu'ils s'étoient rendus les Maîtres de leur camp & de leurs terres , qu'ils étoient en état d'imposer telle loi à leurs ennemis qu'ils souhaiteroient. Ne vous est-il pas assez glorieux, *ajoutai-je*, d'accorder la paix à des gens qui s'offrent même de l'acheter ? Les Iroquois se rendirent, ou plutôt firent semblant de se rendre à mes raisons, me regarderent d'un œil un peu plus riant , & renvoyèrent l'Illinois dans le camp dire à ceux de sa Nation , qu'ils le prioient de se rendre le lendemain dans le leur, pour y conclure une solide paix.

Les Principaux des Illinois ne manquèrent pas de se trouver le lendemain au rendez-vous , avec leurs castors & leurs esclaves :

ves: les Iroquois les reçurent fort honnêtement, leur promirent de les remettre au premier jour en possession de leurs habitations, & leur offrirent en même tems divers colliers avec quelques pelleteries. Par le premier collier ils demandoient pardon au Gouverneur des François, de ce qu'ils étoient venus troubler une Nation qui vivoit sous leur protection: par le second, ils faisoient la même civilité à M. de la Sale; & par le troisième ils juroient aux Illinois une éternelle alliance. Les Illinois leur firent les mêmes protestations, après quoi chacun se retira.

Pendant que ces deux Nations se donnoient de mutuelles assurances d'amitié, j'appris de bonne part, que les Iroquois faisoient faire des canots d'écorce d'orme, à dessein de poursuivre les Illinois le long du fleuve pour les perdre & pour les exterminer. Comme j'accompagnois un des principaux Illinois, il me demanda ce que je pensois de leur reconciliation. Je lui répondis franchement qu'il n'y avoit pas grand fond à faire sur la parole de ces perfides; que j'étois assuré qu'ils faisoient travailler à des canots pour les suivre sur leur Riviere; que s'ils m'en croyoient ils profiteroient du tems, & se retireroient en quelque autre contrée où ils tâcheroient de se bien fortifier pour se mettre à couvert de leur surprise. L'Illinois donna dans ma pensée, me remercia de mon conseil, & nous étant séparés, il s'en alla rejoindre ses gens, & je me retirai dans notre Fort.

Le huitième jour de leur arrivée & le dixième

dixième de Septembre, les Iroquois me firent appeller à leur Conseil avec le Pere *Zenobe*, & nous ayant fait asseoir, ils firent mettre six paquets de castor devant nous. Ensuite m'adressant la parole, ils me dirent que leur Nation nous offroit ces presens, & nous prioit en même tems de vouloir donner de leur part les deux premiers paquets à M. le Comte de Frontenac, leur pere, & de l'assurer qu'ils ne vouloient plus manger des Illinois, ses enfans; qu'ils me donnoient le troisième pour servir d'emplâtre à ma playe; que le quatrième nous serviroit d'huile, au Pere *Zenobe* & à moi, pour nous frotter les jambes dans le cours de nos voyages; que par le cinquième ils nous exhortoient à adorer le Soleil; & qu'enfin par le sixième ils nous sommoient de décamper le lendemain, & de nous retirer dans nos habitations Françoises.

Je ne manquai pas de les remercier au nom de toute nôtre Nation, tant de la consideration qu'ils avoient iémoignée avoir pour M. le Comte de Frontenac & pour M. de la Sale, que du bon traitement qu'ils avoient fait aux Illinois, nos bons amis; & des bonnes huiles, ou emplâtres dont ils nous avoient gratifiez, le Pere *Zenobe* & moi. Je les suppliai aussi de vouloir toujours conserver les mêmes sentimens pour les uns & pour les autres; après quoi je leur demandai quand ils partiroient eux-mêmes, & quand ils remettroient les Illinois dans leurs terres, selon leur promesse. Cette demande leur parut un peu brusque ou trop hardie. Je ne l'eus pas plutôt faite, qu'il

qu'il s'éleva un grand murmure parmi eux. Il y en eut quelques-uns qui me répondirent, que *puisque j'étois si curieux, ils alloient me le dire ; que ce seroit après avoir mangé quelques-uns de nos freres, ou des Illinois.* Ayant entendu ce discours, je repoussai avec le pié leur present, & leur témoignai que puisqu'ils avoient ce dessein, je n'avois pas besoin de leur present, loin de vouloir l'accepter ; qu'au reste je partirois sans leur ordre & sans leur congé, quand il me plairoit. Leurs chefs s'étant levez, nous dirent que nous pouvions nous retirer. Aussi-tôt un *Abenaguis* qui étoit parmi eux, & de mes anciens amis, s'approcha de moi pour me dire que ces gens étoient fort piquez contre moi, & me conseilla de me retirer le plus vîte que je pourrois. Je profitai de son avis, nous nous retirâmes, le Pere *Zenobe* & moi, & nous doublâmes le pas vers notre Fort, où nous étant renfermez, nous nous mîmes sur nos gardes durant la nuit, résolus de nous bien défendre en cas que nous fussions attaquez.

Quand nous nous vîmes en sûreté, nous raisonnâmes quelque tems sur la dissimulation & sur l'infidelité de ces peuples, sur l'état de nos affaires, & sur le peril que nous avions couru dans ce dernier Conseil. Le Pere *Zenobe* me blâmoit de ma brusquerie, me disant qu'il est quelquefois bon, & même nécessaire de se menager, quand on n'est pas le plus fort, dans l'esperance de trouver des occasions plus favorables. Mais je lui dis que la fermeté qu'on fait

paroître a souvent un meilleur effet , que la bassesse & la soumission. Que les ames cruelles ne s'attendrissent jamais par des supplications & des actions rampantes , au lieu que souvent elles se rendent à la vigueur & à la resistance ; qu'au reste, lorsqu'il y a du danger, il vaut mieux prendre le parti d'un homme de cœur , que celui d'un lâche ; que dans cette dernière occasion j'avois voulu repousser le mépris par le mépris ; qu'ayant entrevû la mauvaise volonté des Iroquois , accompagnée même de raillerie , j'avois crû devoir rebuter ce qu'ils ne me presentoient que pour se mieux moquer de moi , & leur temoigner par ma réponse, ma fermeté dans le peril , plutôt que d'en venir à des prières ou à des flateries inutiles. Cependant voyant bien que nous n'étions pas en état de rester plus long-tems , nous employâmes le reste de la nuit à faire notre équipage pour le lendemain ; nous étions encore quinze François dans le Fort, les deux Peres Recollers & moi. Cinq François voulurent être de ma compagnie, les autres se resolurent d'aller rejoindre les Illinois, ou d'aller chez quelqu'autre Nation. Nous partageâmes nos munitions , nos armes & nos effets , & chacun fit son paquet.

Le lendemain onzième de Septembre de l'année 1681. dès la pointe du jour, chacun prit son parti, & nous nous embarquâmes les deux Peres , les cinq François & moi dans un canot, sur la Riviere des Illinois. Après cinq lieues de chemin nous mîmes à terre pour secher quelque pelleterie, & pour rac-

com-

commoder notre canot qui prenoit eau de tous côtez. Pendant ce tems-là le Pere *Gabriel* me dit qu'il s'en alloit le long du rivage dire son Office. Je l'avertis de ne point s'écarter à cause que nous étions entourés d'ennemis. La beauté du climat, la douceur de l'air, l'agrement & l'aspect de la campagne chargée de beaux arbres & couverte de vignes l'engagerent à aller un peu trop avant; & le firent tomber dans le piège que je lui avois prédit. Cependant le jour finissoit, & voyant que ce Pere ne revenoit point, j'entrai dans quelque chagrin de son retardement. Le Pere *Zenobe* n'en avoit pas moins que moi; nous allâmes le chercher de tous côtez avec un de nos gens; nous rencontrâmes sa piste, nous la suivîmes quelques pas, mais bien-tôt après nous la trouvâmes coupée par plusieurs autres qui nous empêcherent de suivre celle du bon Pere; de sorte qu'après avoir couru de tous côtez, au commencement de la nuit nous fîmes un grand feu sur le rivage pour lui servir de signal : nous passâmes même de l'autre côté de la riviere, l'appellant de tems en tems à haute voix. Tous nos cris, tous nos pas furent inutiles. Ce Religieux ayant été malheureusement rencontré dans un lieu écarté, par une troupe de Sauvages nommez *Quicapous*, fut entraîné dans le bois, & là il fut massacré par ces Barbares, qui lui couperent la tête, & lui prirent son Breviaire qu'un de la troupe vendit ensuite à un Pere Jesuite, de qui nous avons depuis appris ces particularitez. Ainsi mourut ce bon Religieux âgé de soixante dix ans, au

milieu des prières & des cantiques divins , par les mains de ces malheureux , pour le salut desquels il étoit venu dévouer sa vie.

Après ces vaines recherches , nous ne laissâmes pas de l'attendre le lendemain jusqu'à midi ; & n'y ayant plus d'esperance de le voir revenir , tristes que nous étions, nous nous embarquâmes sur la même rivière, & la remontâmes à petites journées, toujours dans l'attente du Pere Gabriel. Après environ un mois de navigation , nous primes terre à deux journées du grand Lac des Illinois ; Nous y conduisîmes notre bagage par des traîneaux. Etant embarquez environ le 20. d'Octobre sur ce Lac, nous navigeâmes huit ou dix jours ; un coup de vent nous porta sur un bord, à vingt lieues du grand Village de *Potavalamia*. Les vivres nous manquant nous fumes obligez de prendre terre , & de glaner dans les bois. Comme j'étois extrêmement affoibli par une fièvre qui me consumoit , & que d'ailleurs mes jambes étoient fort enflées , nous ne pouvions gueres avancer. Cependant à force de nous traîner , nous arrivâmes à la Saint Martin, audit Village dont je viens de parler , où nous ne trouvâmes personne, & par conséquent nul secours pour nous rétablir. Nous avançâmes dans le desert , où nous rencontrâmes heureusement du blé d'Inde, avec lequel nous fîmes de la bouillie durant quelques jours. Etant munis de cette petite provision nous regagnâmes le Lac, & nous y étant rembarquez , après deux jours de navigation un vent de large nous por-

porta à terre. Nous abordâmes à une rade où nous trouvâmes des traces fraîches , qui nous conduisirent jusqu'à un autre Village des *Poutoualamis* , mais entierement abandonné. Il y avoit cependant encore quelque reste de blé d'Inde , & quelque peu de cerf boucané. Nous ne négligeâmes pas ce petit secours , que le hazard nous presentoit , & nous en étant fournis , le lendemain nous primes le chemin de la Baye des *Puans* , traînant toujours notre canot & notre bagage , & nous y arrivâmes vers la fin du mois de Novembre.

Cette Baye est un regorgement du Lac au dedans des terres ; l'embouchure en est étroite , & va toujours en s'élargissant : son circuit est de plus de dix lieues. Il y a dans son enceinte une avance du Lac , qu'on a appelé , *l'Ance à l'esturgeon* : parce qu'il y a dans cet endroit plusieurs poissons de cette espèce. Nous nous y reposâmes quelques jours avec des Sauvages qui faisoient la chasse des Castors aux environs. C'étoient des *Poutoualamis* qui nous voulurent bien donner le plaisir de la chasse.

Comme tout ce païs est coupé par un nombre infini de ruisseaux , ou de petites rivières bordées de gros arbres , & que les bois y sont pleins de trembles , dont les petites feuilles & les branches les plus tendres servent de nourriture aux Castors , ces animaux s'y plaisent fort , & y sont en très-grand nombre.

Ce sont , comme l'on fait , des amphibiens , qui ne peuvent se passer de l'eau ,

de l'air , & de la terre. Ils sont presque aussi gros que des moutons , mais beaucoup plus petits ; leurs jambes sont courtes , leur pattes approchent de celles des Singes , pour leur souplesse. Leur museau est long , armé de dents très-fortes ; leur corps est revêtu d'une soie longue & fine , mais leur queue est un assemblage de plusieurs cordons très-durs , qui étant d'un fort petit volume sur le croupion , se développent ensuite , & forment en s'élargissant la base d'un triangle. Elle leur sert comme de masse ou de truelle pour taper la terre molle. Leur instinct admirable paroît dans leur bâtiment. Ils se logent dans de petites cabannes qu'ils se bâtissent eux-mêmes ; & quand il est question de se loger , ils cherchent ensemble un lieu commode pour leur habitation. C'est pour l'ordinaire dans le lit de quelque rivière qui ne soit ni trop large , ni trop profonde , sur le bord de laquelle il y ait quelque gros arbre , dont le tronc panche vers l'eau. Quand ils ont trouvé un lieu qui leur convient , ils font entre eux un cercle ; ils se regardent comme s'ils vouloient tenir conseil. En effet , on remarque qu'ils s'assemblent toujours-en nombre impair , tels que sont cinq , sept , neuf , onze , comme s'ils vouloient qu'il y en eut un qui décidât. Ensuite , la première chose qu'ils font , c'est de couper l'arbre qui est au bord de la rivière. Ils le prennent ordinairement à un pié & demi de terre , & le tranchent tout au tour de haut en bas ; si bien qu'après l'avoir coupé , l'arbre tombe toujours dans l'endroit & dans le sens qu'ils veulent ;

&

& c'est justement au travers de la riviere, pour en arrêter, ou du moins pour en ralentir le cours. Si les branches de l'arbre empêchent qu'il n'appuye bien contre le fonds, ils ne manquent pas de les couper bientôt, & de faire un bon ciment d'un côté & d'autre avec des pierres, des branches, & du limon, pour fermer exactement le passage à l'eau. Si l'arbre n'a pas assez de longueur pour joindre les deux bords, ils en vont couper un autre au rivage opposé, ou s'ils n'en rencontrent pas, ils font des espèces de bâtardeaux, pour arrêter le cours de l'eau. Mais comme la riviere pourroit inonder, ou rompre la digue par sa violence, ils laissent de distance en distance quelques ouvertures à la chaussée par où l'eau puisse s'écouler. C'est ainsi qu'ils commencent leur bâtiment, ensuite ils se mettent à maçonner au pié de leur ouvrage : pour tout ciment ils prennent du limon qu'ils battent & rebattent avec leur queue. Ils le mettent couche sur couche, jusqu'à ce qu'ils aient élevé leur édifice trois pieds de haut : ils le voutent, le polissent en dedans d'une manière très-propre ; ils se font ainsi trois petits pavillons, qui communiquent les uns aux autres. L'un est pour leur gîte, l'autre pour garder leur provision, & le dernier pour leur nécessité. Ce qu'il y a de plus merveilleux en ceci, c'est que dans l'un de ces appartemens, ils creusent un bassin, une espece d'aqueduc, ou de canal souterrain qui va jusqu'à la riviere. Ce bassin sert de reservoir dans lequel ils mouillent toujours leur queue, faute de quoi ils mourroient

bien tôt; & en cas de peril, leur canal leur sert de refuge & de chemin dérobé pour gagner la riviere. Si pendant qu'ils bâtissent, quelqu'un de la troupe a écorché sa queue à force de taper la terre, il renverse sa queue sur son dos, pour montrer au reste de la troupe, qu'il n'est plus en état de travailler.

Leur digue & leur cabanne étant faites, les Sauvages pour les en chasser, n'ont qu'à courir les petites rivières; & dès qu'ils aperçoivent la chaussée, ils peuvent compter que la cabanne du Castor n'est pas loin. Ils s'en approchent d'aussi près qu'ils peuvent. Dès que le Castor voit ou entend les chasseurs, il s'enfonce dans son bassin, & suivant le courant de l'eau par dessous terre, il se retire dans le lit de la rivière. Mais comme il ne peut se passer d'air, il leve de temps en temps la tête hors de l'eau, & le Sauvage prend ce moment, si c'est en été, pour le tuer dans l'eau même, & ne manque pas de le percer de son trait: ou si c'est en hiver, quand les rivières sont glacées; n'y ayant pas moyen de le tirer, le chasseur fait divers trous dans la glace, d'espace en espace, & se couche tout auprès sur le glaci. Le Castor passant par dessous leve la tête hors du trou pour respirer. Alors le chasseur enfonce & glisse la main sur le corps du Castor qui nage; mais quand il a passé jusqu'à l'endroit où la queue s'élargit, le chasseur serre la main, & l'enpoignant fortement, le tire & le jette sur la glace. Comme il ne marche que fort lentement, on le rattrape aussi-tôt, & l'on l'as-

l'affomme. On trouve quelquefois des huit ou dix chauffées dans l'espace de deux lieuës. Aucun Castor n'en échape. Nous eumes le plaisir de cette chasse pendant huit ou neuf jours, quoique le tems fût extrêmement froid.

Après nous être un peu refaits, & munis de quelques provisions, nous nous remîmes sur le Lac le 7. de Decembre, & ayant pris à droite pour aller à *Missilimachinac*, un vent contraire nous arrêta pendant huit jours, & nous força d'aller relâcher au même endroit d'où nous étions partis. Par malheur les Sauvages n'y étoient plus, mais ils y avoient laissé quelques restes de cerf boucanné, nous cabannâmes du mieux que nous pûmes, & nous allumâmes un grand feu pendant toute la nuit, mais nous fîmes une très-mechante chere. Cependant le vent changea, & nous crûmes pouvoir faire voile le lendemain. L'ance s'étant toute glacée, il falut se résoudre d'aller par terre. Comme nous étions dans ce dessein, la maladie d'un de nos François nous arrêta. Je me disposai à chercher du secours dans les bois avec quelqu'autre de la troupe. Dans ce même moment deux Sauvages *Ontonouas* se présenterent & s'offrirent de nous conduire dans un village voisin, où ils nous assurèrent que nous serions bien reçus. Notre malade prit courage, ayant entendu des offres si agréables, & nous partîmes à l'heure même. Après trois bonnes heures de chemin, nous arrivâmes à un village des *Pontoualamis*, où nous fîmes rencontre de plusieurs François habituez avec ces Sauva-

ges, & les uns & les autres nous y firent un accueil favorable.

Après deux jours de séjour, le Pere Zenobe ayant appris que les Jesuites avoient une belle habitation au fond de la Baye, & croyant qu'il étoit plus séant à un homme de son caractère, d'aller dans une maison religieuse, que de demeurer parmi des Sauvages, hommes libertins, il alla hiverner avec ces Peres. Pour moi je passai agreablement le reste de l'hiver avec ma troupe dans ce même village, jusqu'au commencement du Printems.

Vers le milieu du mois de Mars de l'année 1682. l'herbe étant déjà grande dans les prez, j'y pris quelquefois le divertissement de la chasse aux Bœufs. Ces animaux sont de la moitié plus grands que les nôtres; leur poil est une espèce de toison très-fine, & fort longue: leur paleron est d'une grandeur extraordinaire; leurs cornes recourbées sont d'une hauteur prodigieuse: leurs yeux sont grands à faire peur. Ils vont toujours attroupez, la moindre troupe est de trois ou quatre cent; quand ils défilent ils font de grands chemins battus, où l'herbe est toute foulée. Au reste, ils sont si sauvages, qu'ils s'effarouchent au moindre bruit, ou à la moindre approche des hommes. Ils paissent dans de vastes prairies, où l'herbe est extrêmement haute. Pour en faire une bonne chasse les Sauvages les entourent de loin; cependant l'un d'eux se glisse sous l'herbe jusqu'au milieu du troupeau, & dès qu'il est venu là, il s'élève tout d'un coup en sursaut en faisant un grand cri. Les bœufs pren-

prennent aussi-tôt l'épouvante, les uns courent d'un côté , & les autres d'un autre : les Sauvages rangez en cercle les tirent de toutes parts, & comme ces animaux , tout blessez qu'ils sont, ne laissent pas de courir sur celui qui les a tirez , pour prévenir ce danger, le chasseur adroit les vise à la cuisse ou à la hanche, ou à quelque jambe, & ne manque pas de leur fracasser l'os : ce qui met l'animal dans l'impossibilité de courir après le coup. Comme aucun trait ne porte à faux, autant de coups tirez sont autant de bœufs par terre; de sorte que vingt chasseurs blesseront quelquefois plus de quarante ou cinquante bœufs, qu'ils vont ensuite assommer à coups de maille. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'est le fracas que fait le trait tiré par le Sauvage: car outre la justesse & la rapidité du coup, la force en est surprenante; d'autant plus que ce n'est ou qu'une pierre, ou qu'un os, ou quelquefois un morceau de bois très-dur, mis en pointe, & ajusté au bout de la fleche, avec de la colle de poisson, qui fait ce terrible effet. Quand les Sauvages vont à la guerre, ils empoisonnent la pointe, ou l'extrémité de leur dard, en sorte que s'il reste dans le corps, il faut mourir. L'unique ressource qu'il y a en cette occasion, c'est d'arracher le trait par l'autre côté de la plaie, en cas qu'il traverse; ou s'il ne traverse pas, c'est de faire une contr'ouverture, & de l'arracher; après quoi ils connoissent par instinct certaines herbes, dont l'application emporte le venin, & les guerit.

Je restai le mois de Mars dans ce même

lieu: le Pere *Zenobe* vint m'y trouver au Printems , & nous étant allez rembarquer à l'Ance que nous avions quittée, nous allâmes enfin aborder à *Missilimachinac* , au commencement d'Avril , à dessein d'y attendre M. de la Sale.

Depuis l'onzième de Septembre 1681. que nous prîmes congé des Illinois , jusqu'au 1. d'Avril , sept mois s'étoient écoulés. Pendant cet intervalle, M. de la Sale, sur l'avis que je lui avois donné par ma lettre, étoit descendu chez les Illinois , avec une bonne recrue , dans le dessein de nous secourir. Les Iroquois avertis de sa descente , craignant de se trouver entre deux armées, s'en étoient retournés , & les Illinois étoient rentrés dans leurs possessions. M. de la Sale n'en trouva pourtant que quelques-uns, les autres étant allez hyverner dans les bois. Il exhorta ceux qui étoient restés, de rappeler leurs gens , les assurant qu'il alloit bâtir un Fort , qui les mettroit à couvert de l'invasion de leurs ennemis ; visita celui de *Crevecœur* , qui étoit toujours en même état , y mit une petite garnison de quinze ou seize François , avec un Commandant, des munitions & des armes. Ensuite il remonta la rivière jusqu'au grand village : où plusieurs familles Illinoises étoient revenus; travailla aux enceintes de son nouveau Fort, & ayant appris par quelques coureurs de bois , que j'avois pris ma route vers *Missilimachinac* , il se remit en chemin pour me venir joindre, ayant cependant laissé quelques soldats , & quelques ouvriers au Fort désigné , pour continuer

Sauvages *Abenaguis*, *Loups*, *Quicapous*, & autres. J'y augmentai nos munitions par le secours de la chasse, & j'y trafiquai quelques-unes de nos marchandises pour du blé d'Inde.

Ce fut là que M. de la Sale nous vint rejoindre vers la fin de Novembre. Le jour même de son arrivée, nous descendîmes en canot la rivière des *Miamis*, jusqu'à l'embouchure d'une autre nommée *Chicacou*, & nous la remontâmes jusqu'à un portage, qui n'est qu'à une lieue de la grande rivière des Illinois. Ayant mis à bord en cet endroit, nous y passâmes la nuit avec un fort grand feu; car le froid fut si rude. que le lendemain les rivières furent glacées & impraticables. Il falut encore avoir recours au traîneau, pour conduire notre bagage jusqu'au village des Illinois, où nous trouvâmes les choses dans le même état où M. de la Sale les avoit laissées. Le village étoit cependant plus peuplé, ce qui nous donna occasion de nous remettre un peu de nos fatigues, & d'y renouveler nos provisions.

Les rivières demeurant toujours glacées, nous nous vîmes obligés de recommencer notre chemin par terre. Le troisième de Janvier 1683. nous poussâmes notre traite jusqu'à trente lieues au dessous. Là, le tems se radoucit, & les glaces se fondirent. Ainsi la navigation nous ayant paru commode, nous nous mîmes en canot le 24. de Janvier, & nous descendîmes la rivière des Illinois jusqu'au fleuve *Mississipi*, où nous arrivâmes le 2. de Février. A considérer la Rivière des Illinois, depuis son premier portage,

tage , jusqu'à son embouchure dans ce fleuve , elle a bien cent soixante lieues de cours navigable. Les environs en sont aussi délicieux que fertiles. On y voit des animaux de toutes espèces , cerfs , biches , loups-cerviers , orignacs , bœufs sauvages , chèvres , brebis , moutons , lièvres , & une infinité d'autres , mais peu de Castors. Pour des arbres , ce ne sont que bois à haute fûtaye , avec de grandes allées , qui semblent tirées au cordeau ; outre les ormes , les hêtres , les planes , les cedres , les noyers , les châtaigniers , on y voit des plaines toutes couvertes de grenadiers , d'orangers , de citronniers : en un mot de toutes sortes d'arbres fruitiers. En plusieurs endroits on y voit de grands ceps de vignes , dont les sarmens confondus parmi les branchages des plus grands arbres , soutiennent des grappes de raisin suspendues , d'une grosseur extraordinaire.

Nous étant embarquez sur le *Mississipi* , nous suivîmes ce grand fleuve. A six lieues de l'embouchure de la riviere des Illinois , nous rencontrâmes celle des *Ozages* , dont le rivage & les environs ne sont ni moins agreables , ni moins fertiles. Il est vrai que son eau charrie une si grande quantité de limon , qu'elle altere celle du *Mississipi* , & la rend toute limoneuse jusqu'à plus de vingt lieues après son embouchure. Ses rivages sont bordez de gros noyers ; on y voit une infinité de chaussées faites par les Castors , & la chasse y est très-grande & fort commune. En remontant vers sa source ses bords sont habitez par des Sauvages qui trafiquent
beaucoup

beaucoup en pelleteries. Nous passâmes une nuit à l'embouchure de cette Riviere.

Le lendemain , après dix lieues de navigation , nous trouvâmes le village des *Tamaas*. Nous n'y rencontrâmes personne , les Sauvages s'étant retirez dans les bois pour hyverner. Nous y fîmes pourtant quelques marques pour leur faire connoître que nous y avions passé. Ensuite continuant notre route , nous tombâmes après trois jours de course dans l'embouchure de la riviere des *Ouabaabi*, qui vient de l'Est , & qui se jette dans le *Mississipi* , à quatre-vingt lieues de celle des Illinois : c'est par cette riviere que les Iroquois viennent faire la guerre aux Nations du Sud. Nous cabannâmes une nuit dans cet endroit ; après soixante lieues de course , suivant toujours notre grand fleuve , nous prîmes terre à un bord habité par des Sauvages , nommez *Chicacha*. Ce fut là que nous perdîmes un François de notre suite , nommé *Prudhomme*. La recherche que nous en fîmes pendant neuf jours , nous donna occasion de reconnoître plusieurs Nations , & de bâtir un Fort en ce lieu , pour servir aux François d'entre-pause & d'habitation dans un país aussi beau que celui-là.

Durant cet intervalle deux de nos chasseurs firent rencontre de deux Sauvages *Chicacha* ; qui leur offrirent de les conduire dans leur village. Nos gens entraînez par un esprit de curiosité les suivirent. Ils furent fort bien reçûs , ensuite comblez de presens , & priez par les principaux de faire en sorte
que

que notre Chef les honorât d'une visite. Nos gens très-satisfaits de cet accueil , en firent leur rapport à M. de la Sale, qui le lendemain même s'y transporta avec dix de sa troupe ; il y reçut tous les bons traitemens qu'on peut attendre des peuples les plus civilisez, & n'eut aucune peine de leur inspirer les sentimens de soumission & d'obéissance pour le Roi. Ces Sauvages même consentirent volontiers à la perfection de notre Fort.

Cette Nation est fort nombreuse, & peut mettre deux mille hommes sur pié : ils ont tous la face plate comme une affiette, ce qui est un trait de beauté parmi eux ; c'est pour cela qu'ils prennent soin d'applatir le visage de leurs enfans avec des tablettes de bois, qu'ils appliquent sur leur front, & qu'ils sanglent fortement avec des bandes : toutes ces Nations jusqu'au bord de la mer se donnent cette figure : tout abonde chez eux, blé, fruits, raisins, olives, poules domestiques, poules d'Inde, outardes. M. de la Sale y ayant recû de si bons rafraichissemens, & après leur avoir fait, par reconnaissance, present de quelques couteaux, & de quelques haches, s'en vint retrouver ses gens. Enfin après neuf jours d'attente, *Prudhomme* qui s'étoit perdu dans le bois, où il n'avoit vécu que de gibier revint nous rejoindre. M. de la Sale le chargea du soin d'achever le Fort, qu'il nomma de son nom, & lui en donna le commandement ; après quoi il reprit sa route sur le même fleuve, vers la fin du mois de Février.

Nous

Nous fumes trois jours sans débarquer ; le quatrième, après avoir fait cinquante lieues nous arrivâmes au village des *Cappa* : à peine eumes nous mis pié à terre , que nous entendîmes battre le tambour. D'abord croyant voir les ennemis à nos trousses , nous nous jettâmes dans nos canots , & passâmes à l'autre bord. Ici nous fîmes aussitôt une redoute, pour nous mettre à couvert de toute surprise, Les Sauvages vinrent nous reconnoître en canot; nous envoyâmes quelqu'un de nos gens au devant d'eux, pour leur présenter le *Calumet*. Ils l'accepterent volontiers, s'offrirent en même tems de nous conduire dans leur habitation , & nous promirent toutes sortes de secours. M. de la Sale ne balançoit pas d'y aller : cependant l'un des deux Sauvages prit le devant , pour donner avis de notre arrivée à ceux de sa Nation. Leur Chef accompagné des principaux s'avança pour nous recevoir. Dès qu'il vit M. de la Sale , il vint le saluer d'une manière fort grave, & d'ailleurs respectueuse ; lui offrit tout ce qui dépendoit de lui & de sa Nation , & l'ayant pris par la main, il le conduisit dans sa cabanne. M. de la Sale marchant avec lui , témoigna combien il étoit sensible à ses honnêtetez, & lui fit entendre son dessein & ses intentions, qui ne tendoient qu'à la gloire du vrai Dieu, & à lui faire connoître la puissance du Roi des François. Etant arrivez au village, nous vîmes une très-grande multitude de peuple, au milieu de laquelle étoient plusieurs archers rangez par file. Le Chef s'étant quelque tems arrêté , déclara à toute l'assemblée, que

que nous étions envoyés de la part du Roi de France , pour reconnoître l'Amerique Septentrionale, & recevoir ses Peuples sous sa protection. Il se fit alors une acclamation generale, par laquelle ce peuple parut témoigner sa joye: & aussi-tôt le Chef assura M. de la Sale de la parfaite soumission de tout son peuple aux ordres du Roi ; le conduisit dans sa cabanne, & lui fit tous les bons traitemens possibles , aussi-bien qu'à ceux de sa troupe. Outre cela il lui fit des présens fort considerables : par exemple , beaucoup de blé d'Inde, & d'autres provisions necessaires, dont M. de la Sale fut fort content , aussi-bien que de toutes ses honnêtetez. Cette Nation n'a presquer rien de sauvage ; ils jugent par leurs loix & par leurs coutumes. Chacun y jouit de son bien en particulier, dans l'étendue de sa terre.

A huit lieuës de là sont les *Akancéas*, dont les terres ont plus de soixante lieuës. Ils sont divisez en plusieurs villages, de distance en distance. Les *Cappa* nous donnerent deux guides pour nous mener jusqu'au premier, qu'on appelle *Togengan* : il est sur le bord d'un fleuve , nous y fumes très-bien reçus : à deux lieuës de celui-ci nous descendîmes en canot à celui de *Torimant* ; & à six lieuës de ce dernier , dans un autre appelé *Ozotoni*. Nous fumes par tout également bien reçus ; & comme notre arrivée avoit déjà fait du bruit dans toute la Nation, nous trouvâmes une fort nombreuse assemblée de peuple dans celui-ci ; ce qui obligea M. de la Sale d'y faire arborer les Armes du Roi, au bruit de notre Artillerie. L'éclat & le feu

feu de nos armes imprima un tel respect, & jetta une telle consternation parmi toute cette multitude, que leur Chef nous jura de la part de sa Nation une inviolable alliance. Ce climat & celui des *Cappa* est le même; il est sur le 34. degré de latitude : le pays abonde généralement par tout en grains, en fruits, en gibiers de toute nature & de toutes especes. La temperature de l'air y est merveilleuse; on n'y voit jamais de neige, très-peu de glace: leurs cabannes sont bâties de bois de cedre, toutes nattées en dedans: ils adorent toutes sortes d'animaux, ou pour mieux dire, ils n'adorent qu'une seule Divinité, mais qui se manifeste dans un animal, tel qu'il plaît à leur *Longleur* ou *Prêtre*, de le determiner. Ainsi ce sera tantôt un bœuf, tantôt un orignac, tantôt un chien ou quelque autre. Quand ce Dieu sensible est mort, c'est un deuil universel; mais qui se change bien-tôt en une grande joye, par le choix qu'ils font d'une nouvelle Divinité mortelle, qui est toujours prise d'entre les Brutes.

Environ soixante lieues au dessous de cette Nation, sont les *Taengas*, peuple qui ne cede ni en force, ni en beauté de climat à aucun autre de l'Amerique. Les *Akanclás* nous donnerent des guides pour nous y conduire. Nous étant mis en canot, nous suivîmes toujours le cours du grand fleuve. Dès la premiere journée nous commençâmes à voir des Crocodiles le long du rivage, ils sont en très-grand nombre sur ces bords, & d'une grosseur prodigieuse. Il y en a de vingt ou trente piés. A voir un animal

nimal si monstrueux, qui croiroit qu'il ne vient que comme un poulet , & qu'il soit éclos d'un œuf? aussi on remarque qu'il croît tous les jours de sa vie. Nous observâmes qu'ils nous fuïoient quand nous les poursuivions; & que lorsque nous les fuïons, il nous poursuivoient. Nous les écartâmes à coup de fusil, & nous en tuâmes quelques-uns. Le jour suivant, étant arrivé vis à-vis du premier village de *Taenças*, M. de la Sale me députa vers le Chef , pour lui apprendre son arrivée , & me donna les deux guides *Akanclás* , avec deux *Abenaguis* , pour me servir de truchemens.

Comme ce village est au delà d'un Lac qui a huit lieues de tour à demi-lieuë du bord, il nous fallut porter un canot d'écorce pour le traverser. Nous le passâmes en deux heures. Dès que nous fumes sur le rivage, je fus surpris de la grandeur du village, & de la disposition des cabannes. Elles sont disposées à divers rangs , & en droite ligne autour d'une grande place; toutes faites de bouffillages , & recouvertes de nattes de canne. Nous en remarquâmes d'abord deux , plus belles que les autres, l'une étoit la demeure du Chef, & l'autre le Temple; chacune avoit environ quarante piés en quarré: les murailles en étoient hautes de dix piés, & épaisses de deux: le comble en forme de dôme étoit couvert d'une natte de diverses couleurs. Devant la maison du Chef étoient une douzaine d'hommes armez de demi-piques: comme nous nous présentâmes, un Vieillard s'adressa à moi , & me prenant par la main , il me conduisit dans
un

un vestibule, & de là dans une grande salle en quarré, pavée & tapissée de tous côtez d'une très-belle natte. Au fond de cette salle, en face d'entrée étoit un beau lit, entouré de rideaux, d'une étoffe fine, faite & tissué de l'écorce de meûriers. Nous vîmes sur ce lit, comme sur un Thrône, le Chef de ce peuple au milieu de quatre belles femmes, environné de plus de soixante vieillards armez de leurs arcs & de leurs flechcs. Ils étoient tous couverts de cappes blanches & fort deliées : celle du Chef étoit ornée de certaines houppes d'une toison différemment colorée. Celles des autres étoient toutes unies. Le Chef portoit sur sa tête une thiare d'un tissu de jonc très-industrieusement travaillé & relevé par un bouquet de plumes différentes ; tous ceux qui étoient autour de lui, étoient nud-tête ; les femmes étoient parées de vestes de pareille étoffe, portoient sur leurs têtes de petits chapeaux de jonc, garnis de diverses plumes : elles avoient encore des brasselets tissus de poil, & plusieurs autres bijoux, qui relevoient leur ajustement. Elles n'étoient pas tout-à-fait noires mais bises, le visage un peu plat, les yeux noirs, brillans, bien fendus, la taille fine & degagée, & toutes me parurent d'un air riant & fort enjoué.

Surpris, ou plutôt charmé des beautez de cette Cour Sauvage, j'adressai la parole à ce venerable Chef, & lui dis au nom de M. de la Sale, qu'ayant l'honneur d'être envoyé de la part du *Roi de France*, le plus puissant des Rois de la terre, pour reconnoître toutes les Nations de l'Amerique, & pour les
invi-

inviter à vivre sous la domination d'un si grand Prince, nous venions leur offrir notre alliance & notre protection, sous laquelle tous les Nations d'enhaut s'étoient déjà rangées : que si nous prétendions nous établir dans ce pays, c'étoit moins pour les assujettir sous un joug rigoureux, que pour les maintenir tous par la force de nos armes, dans les bornes de leurs possessions, & pour leur faire part de nos plus beaux Arts & de nos richesses ; moins pour leur ravir leurs trésors, que pour leur apprendre à s'en servir ; moins pour leur ôter leurs terres, que pour leur enseigner à les bien cultiver, & pour leur ouvrir par la navigation le commerce des nôtres ; moins enfin pour être leurs Souverains & leurs Maîtres, que pour être leurs amis & leurs freres.

Le Cher, après m'avoir attentivement écouté, & un de nos *Abenaguis* lui ayant expliqué le sens de mon discours, m'embrassa, & me repondit d'un air doux & riant, que sur le rapport que je lui faisois de la grandeur de notre Monarque, il avoit déjà conçu pour sa Majesté tous les sentimens de veneration & de respect qu'on devoit à un si grand Prince ; qu'il auroit le lendemain l'honneur de voir M. de la Sale, & de l'en assurer plus particulièrement. Là-dessus je lui offris de la part de M. de la Sale, une épée damasquinée d'or & d'argent, quelques étuis garnis de rasoirs, ciseaux & couteaux, avec quelques bouteilles d'eau de vie. Je ne saurois assez exprimer avec quelle joye il reçut tous ces petits présens. Je m'aperçus cependant qu'une de ses femmes maniant

niant une paire de ciseaux , & en admirant la propreté , me sourioit de tems en tems , & sembloit m'en demander autant. Je pris mon temps pour m'approcher d'elle , & ayant tiré de ma poche un petit étui d'acier travaillé à jour , où il y avoit une paire de ciseaux , & un petit couteau d'écaille ; & faisant semblant d'admirer la blancheur & la finesse de sa veste , je lui mis finement l'étui dans la main. En le recevant elle serra fortement la mienne , & me fit concevoir par là , *que ces femmes n'ont pas tout-à-fait le cœur sauvage* , & qu'elles pourroient bien s'appriivoiser avec nous. Une autre de la compagnie , qui n'étoit ni moins propre , ni moins agréable que celle-ci , nous étant venue joindre , me fit entendre en me montrant les épines qui servoient d'attache à sa juppe , que je lui ferois plaisir de lui donner des épingles. Je lui en donnai un rouleau de papier garni , avec un étui d'aiguilles & un dé d'argent. Elle reçut ces colifichets avec une joye tout-à-fait grande. J'en donnai autant aux deux autres. La mieux faite & celle qui paroissoit la plus aimable ayant pris garde que j'admirois le collier qu'elle portoit à son cou , le détacha adroitement , & me l'offrit d'une manière tout-à-fait honnête. Je me défendis quelque tems de l'accepter : mais le Chef lui ayant fait signe de me le donner , je ne pus me dispenser de le recevoir , à dessein de le présenter à M. de la Sale. Pour lui témoigner ma reconnoissance , je lui donnai dix brasses de rasade bleuë , qu'elle me parut estimer pour le moins autant.

Ce-

Cependant comme le jour declinoit , je voulus prendre congé du Chef de cette Nation ; mais il me pria fortement d'attendre au lendemain , & me remit entre les mains de quelques uns de ses Officiers avec ordre de me faire bonne chere. Je n'eus pas beaucoup de peine à me rendre à ses offres , & l'envie que j'avois d'apprendre leurs mœurs & leurs maximes me fit rester avec plaisir. On me conduisit d'abord dans un appartement meublé à peu près comme celui du Prince. On m'y donna une collation mêlée de gibier & de fruit. Je bûs même quelques liqueurs,

Pendant ce tems là je m'entretenois avec un vieillard , qui me satisfisoit sur tout ce que je lui demandois. Pour ce qui concernoit leur Politique, il me dit qu'ils ne se gouvernoient que par la seule volonté de leur Chef; qu'ils le reveroient comme leur Souverain, qu'ils reconnoissoient ses enfans comme ses legitimes Successeurs; que lorsqu'il mourroit, on lui sacrifioit sa premiere femme, son premier Maître-d'hôtel, & vingt hommes de sa Nation , pour l'accompagner dans l'autre monde. Que durant sa vie personne ne buvoit dans sa tasse, ni ne mangeoit dans son plat, ni n'oseroit passer devant lui quand il marche ; qu'on prend soin non seulement de nettoyer le chemin par où il passe , mais de le joncher d'herbes & de fleurs odoriférantes. J'observai dans le peu de tems que je fus en sa presence , que s'il parloit à quelqu'un , avant que de lui repondre , il faisoit de grands hurlemens. Je pria ce bon vieillard de m'en dire la raison. Il me dit

F

que

que ces hurlemens étoient des marques d'admiration & de respect. A l'égard de leur Religion, il me dit qu'ils adoroient le Soleil, qu'ils avoient leurs Temples, leurs Autels & leurs Prêtres. Que dans ce Temple ils y entretenoient un feu perpétuel, comme le symbole du Soleil : qu'à tous les declins de la Lune, ils portoient, par forme de Sacrifice, à la porte du temple un grand plat de leurs mets les plus délicats, dont leurs Prêtres font une offrande à leur Dieu, & qu'ensuite ils l'emportoient chez eux pour en faire grand'-chère.

A l'égard de leurs Coûtumes, que tous les Printems ils vont en troupe dans quelque lieu écarté, défricher un grand espace de terre, qu'ils piochent tous au son du tambour : qu'ensuite ils prennent soin d'aplanir la terre, d'en faire un grand champ, qu'ils appellent *le Desert*, ou *le Champ de l'esprit*. En effet, c'est là qu'ils vont entretenir leurs rêveries & attendre les inspirations de leur prétendue Divinité. Cependant comme tous les ans cet exercice se renouvelle, il arrive qu'ils défrichent insensiblement toutes leurs terres, & qu'elles leur rapportent par là de plus grands revenus. En Automne ils cueillent leur blé d'Inde. Ils le gardent dans de grands panniers jusqu'à la première Lune du mois de Juin de l'année suivante. En ce tems-là les familles s'assemblent, & chacun invite ses amis ou ses voisins à venir manger de bons gâteaux, à quoi ils joignent de la viande, & ainsi ils passent la journée en festins.

Voilà tout ce que je pus apprendre ce jour-

jour là de leur Religion , de leur Gouvernement & de leurs Coûtumes. Le lendemain j'eus la curiosité de voir leur Temple avant mon départ. Le même vieillard m'y accompagna. La structure en dehors en est toute semblable à celle de la maison du Chef. Il est enfermé dans le circuit d'une grande muraille. L'espace qui est entre-deux, forme une espee de parvis, où le peuple se promene. On voit au dessus de cette muraille un grand nombre de piques , sur la pointe desquelles on met les têtes des ennemis, ou des plus grands criminels. Au dessus du frontispice on voit un gros billot fort élevé , entouré d'une grande quantité de cheveux , & chargé d'un tas de chevelures en forme de trophée. Le dedans du Temple n'est qu'une nef peinte ou bigarrée en haut par tous les côtez , de plusieurs figures différentes. On voit au milieu de ce Temple un grand foyer qui tient lieu d'autel , où brûlent toujours trois grosses buches mises de bout en bout , que deux Prêtres revêtus de grandes cappes blanches prennent soin d'attiser. C'est autour de cet Autel enflammé , que tout le monde fait ses prieres , avec des hurlemens extraordinaires. Ces prieres se font trois fois le jour , au lever du Soleil , à midi , & à son coucher. On m'y fit remarquer un cabinet menagé dans la muraille. Le dedans m'en parut très-beau. Je n'en pus voir que la voute , au haut de laquelle étoient suspendus les corps de deux aigles déployées & tournées vers le Soleil. Je demandai à y entrer , mais on me dit que c'étoit-là le Tabernacle de leur Dieu , &

n'avoit permis qu'à leur Grand Prêtre d'y entrer. J'appris cependant que c'étoit-là le lieu destiné pour la garde de leurs trésors & de leurs richesses, comme perles fines, pierres d'or & d'argent, pierreries, & même plusieurs marchandises Européennes, qu'ils trafiquent avec leurs voisins les Espagnols.

Après avoir vu toutes ces curiositez, je pris congé de ceux qui m'accompagnoient. Je m'en retournai avec mes deux interpretes vers M. de la Sale, à qui je rendis un compte fidele de tout le bon traitement que j'avois reçu du Chef des *Tacucas*, de sa magnificence, & sur tout de la disposition où il étoit de reconnoitre l'Autorité du Roi.

Quelque temps après, nous le vîmes arriver dans une piroque magnifique, au son du tambour & de la musique des femmes qui l'accompagnerent. Les unes étoient dans sa barque, les autres voguoient à côté de la sienne. M. de la Sale le reçut avec un respect & mêlé d'un certain air de gravité, qui répondit au caractère qu'il devoit soutenir en cette rencontre. Il le remercia de l'honneur de sa visite, & lui témoigna qu'il ne la recevoit qu'au nom du Prince, de la part duquel il étoit envoyé. Que ne doutant pas qu'il ne fut dans les sentimens de reconnoitre sa puissance, il l'assuroit de sa protection & de son amitié Royale. Le Chef des *Tacucas* répondit, que ce qu'il avoit appris de la grandeur du *Roi des François*, & de la valeur de ses Sujets, ne lui avoit pas permis de balancer un moment sur les hommages qu'il venoit lui rendre en sa personne :

ne: & que tout Souverain qu'il étoit, il se soumettoit volontiers à la puissance de notre grand Roi, & qu'il seroit ravi de mériter par ses services notre protection & notre alliance. Après ces protestations d'amitié de part & d'autre, ils se firent des présents reciproques. M. de la Sale lui offrit deux brasses de rassade, & quelques étuis pour ses femmes. Ce Chef des Sauvages lui donna six de ses plus belles robes, un collier de perles, une piroque toute remplie de munitions & de vivres; après quoi l'on apporta une douzaine de caraffes d'eau de vie préparée avec le sucre & le noyau d'amande & d'abricot. La Santé du Roi y fut bûë au bruit de notre artillerie. Ensuite celle du Chef des *Tacucas*, après quoi il remonta sur sa Piroque, & s'en retourna très-content.

Nous restâmes encore sur ce bord toute la journée, nous prîmes hauteur, & nous nous trouvâmes au vingt-cinquième degré de latitude. Le lendemain 22. de Mars de la même année 1683. nous allâmes coucher à dix lieues de là.

M. de la Sale ayant apperçu une piroque qui venoit me reconnoître, m'ordonna de lui donner la chasse. Je courus d'abord vers elle, mais comme j'étois sur le point de la prendre, plus de cent hommes parurent sur le bord de l'eau; l'arc bandé, tout prêts à nous tirer. M. de la Sale me fit faire signe par de grands cris, de n'aller pas outre; & m'étant aussi tôt venu joindre avec son monde, nous allâmes nous camper vis-à-vis d'eux, le mousquet en joue. Cette

contenance les ayant étonnez , ils mirent les armes bas : & je fus sur le champ commandé pour leur aller porter le *Calumet*. Après les avoir abordez , je leur offris le collier de paix. Ils l'accepterent de bonne grace, m'embrasserent, & me firent connoître qu'ils vouloient être de nos amis. M. de la Sale ayant remarqué la manière obligeante dont ils m'avoient reçu , vint nous rejoindre au même bord. Aussi-tôt ces Sauvages l'ayant reconnu pour notre Commandant , lui rendirent toutes sortes d'honneurs. Il leur témoigna qu'il n'exigeoit rien d'eux qu'une reconnoissance & qu'une soumission volontaire aux ordres de notre Monarque : à quoi il ajouta l'exemple des Nations supérieures, & se servit des mêmes raisons dont il s'étoit servi en de pareilles occasions. Ils lui répondirent qu'ils avoient leur Chef, & qu'ils ne pouvoient rien faire que par son ordre ; qu'ils s'offroient de le faire venir vers nous , ou de nous conduire jusqu'à son habitation. M. de la Sale toujours fort aise de reconnoître la situation, les mœurs, & les facultez de toutes ces Nations prit ce dernier parti. Leur village étoit à quatre grandes lieues du bord du fleuve. Nous n'y fumes pas plutôt arrivez, que le Chef nous vint recevoir. Il nous conduisit dans sa cabanne, où il nous regala très-bien. C'est le Chef de la Nation des *Natches*. Ce peuple est partagé en deux dominations ; celle-ci étoit la moindre, leurs terres ne vont pas à plus de vingt lieues à la ronde.

Le Prince qui commande à ces Peuples,
pria

pria M. de la Sale de vouloir bien accepter quelques presens du pays. M. de la Sale lui donna une hache, une marmite, & quelques couteaux. Nous en reçûmes quelques provisions ; & nous nous séparâmes très-satisfaits les uns des autres. Il nous fit donner deux guides pour nous accompagner jusques dans l'autre Nation du même nom , qui est dix lieues plus avant dans les terres.

Il y a parmi cette Nation un fort grand nombre de *Plongeurs* , qui vont au fond de l'eau chercher aux pieds des rochers les huîtres à perles. Les jours qu'il fait beau , on voit sur les avances des rochers, ce riche coquillage s'ouvrir pour recevoir la rosée du Ciel. Cette rosée fait éclore au dedans de la nacre les premiers germes de la perle , comme autant de petits grains blancs , fortement attachez à sa coquille. Ces grains grossissent peu à peu , & acquierent enfin avec leur blancheur , une parfaite dureté. L'on remarque que les perles qu'on tire du fond de la mer ont l'eau plus belle que celles qu'on trouve sur les rochers ; que le Soleil en ternit l'éclat , & que le tonnerre en étouffe les semences.

Nous étant mis en chemin sous la conduite de nos guides, nous arrivâmes le soir même , au village des *Natches*. Cette Nation peut mettre en tout tems trois mille hommes sous les armes. Leurs terres portent du blé d'Inde , de toutes sortes de fruits , des oliviers & des vignes. On y voit de vastes prairies , de grandes forêts, de toutes sortes de bestiaux ; la pêche & la chasse font

128 NOUVELLE RELATION

leurs occupations & leurs richesses.

Le Chef nous reçut avec joye ; nous fit present de provisions de bouche , & nous regala de tout ce qu'il avoit de meilleur. Le lendemain de notre arrivée , nous y arborâmes les armes du Roi au bruit de nos mousquets ; après quoi nous prîmes congé du Chef , qui nous assura d'une parfaite soumission.

Etant rentrez dans nos canots , après huit lieuës de navigation , nous descendîmes au village des *Coroas*. Le Chef nous y fit le même accueil que les autres nous avoient fait.

Le lendemain , 27. Mars 1683. nous cabannâmes à l'embouchure d'une Riviere, qui vient de l'Ouëst : on la nomme *la Sabloniere*. A dix lieuës de là , nous remarquâmes qu'elle se partage en trois canaux. Je pris celui de la droite. M. de la Forêt celui de la gauche , & M. de la Sale celui du milieu. Nous suivîmes chacun nôtre canal , environ dix licües , & peu de temps après , nous nous trouvâmes réunis par une espèce de confluent sur le même fleuve. A peine eumes nous fait six lieuës ensemble que nous apperçumes des pêcheurs sur le bord de l'eau. C'étoient des *Quinipissas*. Dès qu'ils nous virent approcher , ils allerent avertir leurs gens. Aussi tôt nous entendîmes battre le tambour , & le rivage fut bordé de Sauvages armez d'arcs & de flèches. Nous voulûmes envoyer quatre François à la découverte , mais ils furent rudement repoussez à force de traits. Quatre de nos Sauvages voulurent s'avancer de même

même , & ils furent traitez à la pareille ; de sorte que M. de la Sale ne voulant rien risquer , & n'étant point d'humeur à forcer ces gens-là , il trouva plus à propos de les laisser en repos , que de passer outre.

A douze lieuës des *Quinipissas*, nous tombâmes sur la droite, dans le village de *Tangihao*. Nous le trouvâmes pillé , saccagé & quantité de corps morts entassés les uns sur les autres. Ce spectacle nous fit fremir , & jugeant bien qu'il ne faisoit pas bon sur ces rivages , nous passâmes plus loin. Après dix lieuës de chemin , nous commençâmes à nous apercevoir que l'eau étoit salée , la plage nous parut plus étendue , & toute semée de coquilles différemment figurées , les unes en gondoles , les autres en pointes spirales , & toutes ornées de plusieurs couleurs. Nous allâmes plus avant , & après une heure de navigation , nous nous mîmes en un canot sur la mer. Nous cotoyâmes le rivage environ un grand quart de lieuë , pour mieux connoître les bords , & nous revînmes enfin prendre terre à l'embouchure de notre fleuve.

Cela arriva le 7. Avril de l'année 1683. D'abord notre premier soin fut de rendre grâces à Dieu , de nous avoir si heureusement conduits jusqu'au terme de notre voyage , après plus de huit cent lieuës de navigation & de course avec si peu de monde , si peu de munitions , & au travers de tant de Nations barbares , que nous n'avions pas seulement découvertes , mais en quelque façon soumises. Nous chantâmes le *Te*

Deam, ensuite de quoi, portant nos canots & notre équipage sur des traîneaux, nous allâmes cabanner un peu au dessus de la plage, pour nous mettre à couvert du reflux qui la couvre toute entière, après l'avoir laissée à sec pendant six heures.

Ayant choisi le lieu de notre nouveau campement, nous attachâmes une Croix au haut d'un gros arbre, & nous y arborâmes les armes de France : après quoi nous construîmes trois ou quatre cabannes auprès, au milieu de quelques retranchemens. Ensuite M. de la Sale prit ses points de hauteur pour déterminer l'embouchure du *Mississipi*. Les Espagnols qui l'avoient inutilement cherchée, avoient déjà donné à ce fleuve le nom de *Rio escondido*. Selon le calcul de M. de la Sale, c'est entre le 22. & 23. degré de latitude, qu'il se jette dans le Golphe de Mexique, par un gros canal qui a deux lieues de largeur, qui est profond, & très-praticable.

Avant que de quitter ses bords, M. de la Sale voulut un peu les reconnoître. Il est constant qu'auprès de la mer ils sont inhabitables, tant à cause des fréquentes inondations du Printems, que pour la stérilité de la plage. Ce n'est partout ce pays, que cannes, ronces, & bois renversez. mais environ une lieue & demi dans les terres, c'est le plus beau séjour du monde : grandes prairies, bois francs remplis de meuniers, noiers, chataigners. On y voit des campagnes couvertes de toutes sortes d'arbres fruitiers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers, des côteaux chargez de vignes,
des

des champs qui portent deux fois par an du blé d'Inde. On voit dans les étangs , on sur les rivières toutes sortes d'oiseaux aquatiques. comme canards, oyes, macreuses, plongeurs : dans les bois & dans les campagnes toutes sortes de volatiles, perdrix, faisans, cailles; d'animaux à quatre piés de toutes especes, sur-tout de gros bœufs qu'on appelle *Cibolas*. Ils sont beaucoup plus gros que ceux dont nous avons déjà parlé, & bossus depuis le chignon du cou jusqu'au milieu du dos: ils paissent dans les cannes, & s'attroupent jusqu'au nombre de quinze cent. On en fait la chasse d'une manière assez particuliere. Comme ils sont au milieu de ces cannes dans des forêts impenetrables, les Sauvages font un grand circuit autour, & y mettant le feu par divers côtez, surtout quand le vent souffle un peu plus fort qu'à l'ordinaire, ils excitent un grand incendie. Tout l'air est d'abord rempli de fumée, qui se change en flamme en un moment, & la rapidité du feu jointe au bruit effroyable que fait cette forêt fragile & brulante, jette l'épouvante dans le troupeau. Ces gros bœufs effraiez fuient de toutes parts. Les Sauvages perchez de distance en distance sur des arbres dardent les uns, tirent sur les autres, & en font une boucherie incroyable. Les Sauvages *Tangibao*, *Quinipissas*, *Natches*, (car plusieurs Nations se joignent ensemble pour cette chasse) firent une chasse pendant notre séjour, & nous y profitâmes de trois gros bœufs, qu'ils nous abandonnerent. Les ayant dépecés, nous en fîmes bonne

chere pendant trois jours, & nous en eumes encore de reste pour le jour de notre départ.

M. de la Sale voulant aller faire part de ses découvertes à M. le Comte de Frontenac, & desirant confirmer les peuples qu'il avoit reconnus, dans les bons sentimens qu'ils avoient déjà conçu pour notre Nation, resolut de remonter le Fleuve vers les Illinois, de là regagner les Lacs, pour aller à *Quebec*, & ensuite de faire voile en France, à dessein d'informer la Cour de ses voyages & de ses découvertes.

L'onzième d'Avril de la même année 1683. nous nous remimes en canot sur le même Fleuve: nous étions au nombre de soixante personnes. Comme ce fleuve, environ cinquante lieues au dessus de la mer, se divise en trois grands canaux, qui se réunissent en un seul, nous arrivames dès la premiere journée au confluent de ces trois bras, & la sixième après, à la pointe de sa division. Là les vivres ayant commencé à nous manquer, il falut pourvoir à cette nécessité. Notre premiere ressource fut des *Crocodiles*. Nous en tuames d'abord deux d'une mediocre grandeur; la chair en est blanche & d'un très-bon goût; elle a la fermeté du Thon, & la douceur du Saumon. Nous nous en regalâmes pendant quelques jours, mais le courant du fleuve nous paroissant de jour en jour plus rapide, nous fûmes obligez d'aller par terre, & de conduire notre équipage avec des traîneaux jusqu'aux *Quimpissas*. Comme ce peuple nous avoit très-mal reçu en descendant, nous

crû-

crûmes devoir prendre nos mesures pour nous le rendre plus traitable ; c'est pourquoi nous envoyâmes deux *Abenagnis* , & deux *Loups* à la découverte. Ceux-ci n'ayant rencontré que quatre femmes , nous les amenèrent le soir même. Cette capture nous fit plaisir , & nous espérames pouvoir par-là réduire ces Sauvages à tout ce que nous voudrions. Il est vrai que nous en usâmes à l'égard de ces femmes avec toute la discretion & l'honnêteté possible ; & le lendemain nous étant approchez de leur village , nous leur en renvoyâmes une avec quelques presens , pour leur témoigner que nous ne voulions que leur amitié , & quelque secours de vivres. Elle leur montra des ciseaux , & quelques couteaux que nous lui avions donnez ; leur fit rapport de notre bon traitement , & de nos intentions. D'abord quatre des Principaux de leur Nation vinrent nous apporter quelques munitions , & nous inviter à venir nous rejouir dans leur habitation. Nous remîmes les trois autres femmes entre leurs mains , comme nous les avions prises ; & nous nous approchâmes d'eux , en nous tenant toujours sur nos gardes. Dès que nous fumes arrivez à leur village , ils nous presenterent de leurs fruits , & quelques oiseaux de riviere assez bien apprêtez. Après nous être remis , nous nous retirâmes environ cent pas à l'écart , & cabannâmes entre leur village & le fleuve. Dès la pointe du jour , ces traîtres nous environnerent , & nous attaquèrent ; mais ils ne nous trouverent point endormis. Nous avions fait sentinelle tou-

te la nuit , & dès leur première approche , nous fumes en état de les repousser. Nous en jettames d'abord cinq ou six par terre , le reste prit la fuite , & les ayant poursuivis , nous nous contentames d'en tuer encore deux ou trois autres. Leur chevelure nous servit à faire un trophée.

De là nous poussames jusques aux *Natchez*. Nous y avions caché du blé d'Inde ; en descendant nous l'y retrouvames en fort bon état. Le Chef nous y vint aussi-tôt recevoir. M. de la Sale , après les premières civilitez , lui presenta les chevelures des *Quinipissas* , les plus grands ennemis de sa Nation. Ce present ne lui déplût pas , & lui fit concevoir que nous n'étions pas gens à nous laisser insulter impunement. Il nous fit d'abord presenter quelques rafraichissemens , que nous acceptames volontiers. Mais nous prîmes garde qu'il n'y avoit point de femmes dans leur village ; ce qui nous fit soupçonner quelque méchant dessein de leur part. Nous mangions & buvions à bon compte , comme gens qui ne se mêlent de rien , sans pourtant quitter nos armes. Quelque tems après , nous vîmes arriver à la file grand nombre de combattans ; nous nous mîmes d'abord en défense ; le Chef nous pria de ne point entrer en aucune défiance. Il s'avança vers ses gens , leur commanda de faire alte à une certaine distance , & revint nous assurer que c'étoient quelques-uns des leurs qui venoient de la petite guerre contre les Iroquois ; & que toute leur Nation n'avoit autre dessein , que de se maintenir dans notre amitié. Il accompa-

gna

gna ses paroles de quelques presens, & de quelques nouvelles provisions, que nous acceptâmes de bon cœur. Nous laissâmes par reconnaissance une partie de nos canots, qui nous embarassoient; & nous retirâmes sains & saufs; mais nous n'en fûmes redevables qu'à notre précaution.

Ensuite nous continuâmes notre route vers les *Taengas*, & les *Akancéas*, qui nous firent les mêmes honnêtetés qu'en descendant. C'est ainsi que passant au travers de tant de differens peuples, nous éprouvions la fidélité des uns, & l'infidélité des autres; & que joignant la vigilance à la douceur & à la fermeté, non seulement nous nous mettions à couvert de leurs embûches, mais encore nous savions les mettre à la raison, & les réduire à notre obéissance.

Nous prîmes congé des *Akancéas* le 12. jour de Mai. Nous poussâmes jusqu'à l'embouchure de la rivière des Illinois. Ensuite nous continuâmes notre route le long de ses bords, en remontant jusqu'au Fort *Prudhomme*, où M. de la Sale tomba dangereusement malade. Une partie de son monde resta avec lui; & je fus commandé avec vingt hommes, pour aller à *Missilimachinac* mettre ordre à ses affaires. Je me séparai d'avec lui le 15. Mai de la même année 1683. J'allai coucher la première journée chez les *Ouabaches*, qui me reçurent très-bien. A vingt lieues plus haut, je fis rencontre de quelques Iroquois. Ces Sauvages si terribles d'ailleurs paroissent doux quand ils sont les plus foibles, & sont sans pitié, quand ils ont l'avantage. Ceux-ci

qui n'étoient qu'au nombre de cinq, prédirent que j'allois bien-tôt donner dans une troupe de plus de quatre cens hommes bien armez. Cet avis m'obligea de me tenir sur mes gardes. En effet, à peine eûmes-nous fait un quart de lieüe, que nous découvrîmes une petite armée. A la verité, il n'y a pas plaisir de trouver sur ses pas ces Barbares attroupez, sur-tout quand ils n'ont pas fait coup; mais nous ne laissâmes pas d'aller notre chemin. Ils nous parurent d'abord des Iroquois, & ce n'étoient que des *Tavaroas*, qui s'étoient joints avec quelques Illinois. Eux de leur côté nous voyant avec nos armes à feu, nous prirent aussi pour des Iroquois, & firent mine de nous vouloir envelopper, à dessein de nous brûler; car c'est le moindre châtiment qu'on fait souffrir à ces barbares, quand on les tient. Telle est l'horreur que toutes les Nations ont pour eux; mais les Illinois nous ayant reconnus, les *Tavaroas* débanderent leurs arcs, & nous firent part de leurs munitions. Nous poursuivîmes notre route jusqu'à la riviere *Chicacou*; & après vingt journées de traite, nous arrivâmes enfin vers le commencement du mois de Juillet à *Missilimachinac*, où nous attendîmes M. de la Sale, qui nous y vint joindre au mois de Septembre de la même année. Il n'y resta que trois jours, pour donner quelque ordre à ses affaires. Il me chargea du soin d'aller achever le Fort *S. Louis*, m'en accorda le Gouvernement, avec un plein pouvoir de disposer des terres des environs, & remit tout son monde sous mon commandement, à la reserve de

fix François qu'il prit avec lui pour l'accompagner jusqu'à Quebec. Nous partîmes le même jour, lui pour Canada, moi pour les Illinois.

Je pris d'abord mon chemin vers les *Miamis*, à la tête de quarante hommes, tant François que Sauvages. J'y arrivai le sixième de Janvier 1684. J'en visitai le Fort qui étoit en fort bon état. J'y laissai dix hommes de ma troupe bien armez; ensuite m'étant remis en chemin, je me rendis à la fin du mois au Fort *S. Louis*; j'y fis travailler aussi-tôt; & en moins de deux mois je le mis dans sa dernière perfection. J'invitai aussi-tôt toutes les Nations voisines à y venir. Je n'eus pas beaucoup de peine à les y attirer par la beauté du pays, la fécondité des terres, la commodité d'une rivière très-marchande, le voisinage de cent Nations différentes, la proximité de ces étangs, ou plutôt de ces petites mers, qui ouvrent le commerce à toute l'Amerique Septentrionale, depuis le fleuve *S. Laurent*, jusqu'au Golphe de Mexique. Enfin, la situation avantageuse de ce nouveau Fort, qui devoit servir de rempart aux nouveaux habitants de ces Terres, contre l'irruption des Barbares, invitoit à y venir faire des habitations. On vit en très peu de tems plus de cinq cent cabannes bâties sur ces bords; & en moins de deux mois il y eut un concours merveilleux de tous ces peuples differens. Cela seul peut facilement faire comprendre avec quelle facilité l'on pourroit humaniser ces Sauvages, si l'on se donnoit la peine de les apprivoiser par de petites colonies de nos
Eu-

Européens : car en quelque petit nombre qu'ils puissent être, ils sont parmi ces Barbares comme le ciment de la concorde & de la société civile.

Cependant M. de la Sale étant arrivé à Quebec, eut le chagrin de n'y pas rencontrer M. le Comte de Frontenac; il étoit repassé en France par ordre de la Cour. Dès son arrivée, il ne manqua pas d'informer toute la Ville de ses grandes découvertes, & de la soumission volontaire de tant de Nations différentes à la puissance du Roi. On chanta le *Te Deum*, en action de grâces pour cet heureux accroissement de gloire à la Couronne. L'empressement qu'avoit M. de la Sale, d'aller faire part au Roi & à ses Ministres, du succès de ses voyages, l'obligea à presser son départ. Il partit du Canada au commencement d'Octobre de l'an 1684. Mais avant que de faire voile, il m'envoia le Chevalier *de Bogia*, comme un homme qui lui avoit été fortement recommandé. Il vint me trouver au Fort S. Louis: je le recus du mieux qu'il me fut possible, & lui fis tous les bons traitemens que mon état me permit de lui faire.

Le vingtième de Mars de la même année, ayant eu avis que les Iroquois, jaloux de notre établissement chez les Illinois, venoient avec des forces considerables, pour nous faire la guerre, j'envoyai un Exprès vers M. de la Duroitai, Commandant au Fort de *Missilimachinac*, pour lui demander du secours. Cependant je fis faire de nouvelles fortifications au Fort, & mis le village en état de se défendre par de bons fossés, des

des remparts, & tous les ouvrages capables d'arrêter les attaques des ennemis. Ils parurent le 28. Mars, au nombre de cinq cent. Dès leurs premières attaques ils furent repoussés vigoureusement. Enfin, après six mois de siège, ils furent forcés de se retirer avec une perte de plus de quatre vingt des leurs, & sans aucune perte des nôtres. Ils prirent quelques esclaves des environs, pour pouvoir seulement se vanter qu'ils n'étoient pas venus sans coup ferir, & qu'ils ne s'en retournoient pas les mains vuides. Mais comme ils étoient sur le point de leur enlever la chevelure, ces pauvres malheureux eurent l'adresse de se sauver de leurs mains, & vinrent nous rejoindre dans notre Fort.

Vers le quinzième d'Avril, M. de la *Durontai*, & le Pere *Daloy* Jésuite, accompagnés de soixante François, vinrent me secourir, mais après coup, & sans aucun besoin. Cependant M. de la *Barre* étoit arrivé à Quebec, pour y prendre la place de M. le Comte de Frontenac. Ce changement fut un coup de foudre pour toute la Nouvelle-France, qui regardoit M. de Frontenac comme son pere & son patron; mais il ne fut pas moins accablant pour moi. A peine ce nouveau Gouverneur, ami ou parent de M. le Chevalier de *Bogia*, fut arrivé, qu'il lui expédia des Lettres de Gouverneur du Fort S. Louis, lequel avoit été commencé & achevé par mes soins. Il les adressa à M. de la *Durontai*, pour me les faire tenir. Celui-ci me signifia de la part du nouveau Gouverneur, l'ordre donné en
fa-

favor du Chevalier, pour être à ma place. Je n'eus point d'autre parti à prendre dans cette occasion, que celui d'obéir. Je laissai quelques effets considérables dans le Fort. J'en fis un inventaire, que le Chevalier eut la bonté de signer ; & je partis le même jour avec ce que je pus emporter de plus important & de plus nécessaire. Je pris d'abord le chemin de *Montréal*, & de là je me rendis à Québec, où je n'arrivai qu'au commencement du mois de Juillet. Je ne pus me dispenser d'aller faire la reverence à M. le Gouverneur, de lui rendre un compte fidèle de l'état & de l'importance de la Place, que j'avois quittée par son ordre ; en un mot, de la disposition de toutes choses dans ce pays. Il m'écouta favorablement, m'offrit tel autre établissement que je voudrois dans l'Amerique, & m'assura de sa protection en tout ce qui dépendroit de lui. Je le remerciai de ses offres, & lui dis que je me ferois toujours un très-grand plaisir d'obéir à ses ordres ; mais que j'étois résolu de ne prendre d'établissement qu'après le retour de M. de la Sale. Ce fut à peu près tout l'entretien que nous eûmes ensemble.

Dés mon arrivée, je ne manquai pas de mander à M. de la Sale l'état de mes affaires, & de lui représenter l'injure que je croiois qu'on m'avoit faite, en m'étant d'un poste où il m'avoit placé lui-même. A quoi j'ajoutai le danger qu'il y avoit que ces peuples, habituez depuis peu auprès du Fort, ne s'accommodant pas d'un nouveau Commandant, n'abandonnassent tout, ou ne
fissent

fissent quelque desordre. J'écrivis encore à M. de la Forêt, mon ami, pour recommander mes intérêts à notre commun protecteur. Ces Lettres firent tout l'effet que j'en avois pu espérer. J'en reçus reponse par M. de la Forêt lui-même, que je vis revenir à Quebec sur la fin du mois de Juillet de l'année 1684. & j'eus le plaisir d'apprendre de sa bouche le favorable accueil que l'on avoit fait à la Cour à M. de la Sale, les secours que le Roi lui avoit accordez pour établir des Colonies dans les Terres nouvellement découvertes, & son nouveau rembarquement pour le Golphe de Mexique, Mais ce qui acheva ma satisfaction, ce fut d'apprendre de lui même mon rétablissement au Fort S. Louis, en qualité de Gouverneur & Capitaine, par une Lettre expresse, que M. de la Sale avoit obtenue en ma faveur, de S. M. J'avoue que le plaisir de triompher de mes ennemis fit la plus grande partie de ma joye. Je m'équipai aussi-tôt d'armes, de linges, d'étoffes & de toutes autres choses necessaires, tant pour la fortification de mon poste, que pour mettre ma Compagnie sur pied. J'employai vingt-mille-francs à mon équipage. Et après nous être souvent regalez à Quebec, M. de la Forêt & moi, nous partîmes ensemble le premier jour de Novembre, lui pour *Frontenac*, dont il étoit fait Gouverneur, & moi pour les Illinois. •

Les glaces ayant interrompu notre voyage sur le fleuve Saint Laurent, nous fumes obligez de relacher & de passer l'hyver à Montreal, jusqu'au Printems de l'an-

faveur du Chevalier, pour être à ma place. Je n'eus point d'autre parti à prendre dans cette occasion, que celui d'obéir. Je laissai quelques effets considérables dans le Fort. J'en fis un Inventaire, que le Chevalier eut la bonté de signer ; & je partis le même jour avec ce que je pus emporter de plus important & de plus nécessaire. Je pris d'abord le chemin de *Montréal*, & de là je me rendis à Québec, où je n'arrivai qu'au commencement du mois de Juillet. Je ne pus me dispenser d'aller faire la reverence à M. le Gouverneur, de lui rendre un compte fidèle de l'état & de l'importance de la Place, que j'avois quittée par son ordre ; en un mot, de la disposition de toutes choses dans ce pays. Il m'écouta favorablement, m'offrit tel autre établissement que je voudrois dans l'Amerique, & m'assura de sa protection en tout ce qui dépendroit de lui. Je le remerciai de ses offres, & lui dis que je me ferois toujours un très-grand plaisir d'obéir à ses ordres ; mais que j'étois résolu de ne prendre d'établissement qu'après le retour de M. de la Sale. Ce fut à peu près tout l'entretien que nous eûmes ensemble.

Dés mon arrivée, je ne manquai pas de mander à M. de la Sale l'état de mes affaires, & de lui représenter l'injure que je croiois qu'on m'avoit faite, en m'ôtant d'un poste où il m'avoit placé lui-même. A quoi j'ajoutai le danger qu'il y avoit que ces peuples, habituez depuis peu auprès du Fort, ne s'accommodant pas d'un nouveau Commandant, n'abandonnassent tout, ou

l'année suivante 1685. Dès le commencement d'Avril nous remontâmes le fleuve , où je pris congé de M. de la Forêt. Je me mis en canot sur le premier lac , jusqu'à *Niagara* ; d'où après avoir franchi le Saut , je gagnai *Missilimachinac* , & de là les *Miamis*. Ensuite étant arrivé jusqu'à l'embouchure de la Riviere des *Illinois* , je me rendis au Fort S. Louis , environ le 15. de Juin de la même année.

M. le Chevalier de *Bogia* m'y reçût d'abord avec toutes les marques de joye & d'amitié possibles. Je repondis à ces civilitez du mieux que je pûs ; mais enfin après l'avoir instruit de l'embarquement de M. de la Sale , & de toutes les autres nouvelles , je ne pûs me dispenser de lui presenter mes Lettres patentes de Capitaine & Gouverneur du Fort S. Louis , dont le Roi m'avoit honoré. Il reçut cet ordre avec beaucoup de soumission , me remit la place entre les mains , avec tous les effets que je lui avois confiez , m'assurant qu'il n'en étoit pas moins mon serviteur , & mon ami. Nous passâmes le reste de la journée ensemble , & le lendemain il partit lui troisième pour la ville de Quebec. Cependant les *Miamis* & les *Illinois* peuples voisins , & nos amis étant broüillez ensemble pour quelques legers interêts , je fis des démarches pour les accommoder , je reçûs même de part & d'autre des otages & des gages de leur bonne foi.

Au commencement de l'Automne , étant fort inquiet de ne point entendre parler de M. de la Sale , je me transportai à *Missilimachinac* , pour en apprendre des nouvelles.

Là

Là je fus que M. le Marquis d'Ennerville avoit relevé M. de la Barre , en qualité de Gouverneur de la Nouvelle-France. J'eus même l'honneur de recevoir une Lettre de sa part , par laquelle il me témoignoit vouloir entrer en conference avec moi , sur le dessein qu'il avoit de faire la guerre aux Iroquois. Il m'assuroit en même tems que M. de la Sale étant depuis long-tems sur mer , devoit être déjà entré dans le Golphe avec quatre bons vaisseaux , que le Roi lui avoit donnez ; & qu'aparamment il devoit avoir abordé à l'embouchure du *Mississipi* , ou à quelque autre bord.

Cette Lettre ne fit que redoubler la passion que j'avois de l'aller joindre. Je me mis d'abord en devoir de lui mener tout le secours que je pourrois. J'équipai une vingtaine de Canadiens , & m'étant remis en chemin vers les Illinois avec ma nouvelle recrue , j'arrivai en un mois au Fort S. Louis. Après avoir donné ordre à tout , je laissai le commandement de la Place au Sieur de Bellefontaine ; je partis avec quarante hommes pour le Golphe de la Mer de Mexique. Nous descendîmes notre riviere jusqu'au grand fleuve *Mississipi* , dont nous suivîmes le cours jusqu'à la mer. Nous fumes environ deux mois à faire ce voyage. Etant arrivé au bord de la Mer , ne découvrant point ce que je cherchois , ni personne qui pût m'en donner des nouvelles , j'envoyai deux canots , l'un vers l'Est , l'autre vers le Sud-Oüest , pour voir s'ils ne découvroient rien. Ils voguerent environ vingt lieues , d'un côté & d'autre , le long de la
côte,

côte, & n'ayant rien apperçu, ils furent obligez de relâcher faute d'eau douce, & revinrent nous joindre après deux jours de course, sans aucun éclaircissement sur ce que je souhaitois. Pour toute consolation, ils m'apportèrent un Marsoüin, & quelques écailles de nacre, très-belles qu'ils avoient prises sur un rocher. Voyant donc qu'il étoit inutile d'attendre là plus long-tems, je deliberai avec les plus sages de la compagnie, touchant le chemin que nous prendrions pour notre retour. J'aurois souhaité de suivre la côte jusqu'à la *Menade*, esperant par-là de découvrir toujours quelque nouveau Pais, ou de faire quelque bonne prise : mais la plûpart furent d'avis contraire, soutenant qu'il étoit plus sûr d'aller par un chemin connu, que par un qui ne l'étoit pas, & qui d'ailleurs ne pouvoit être que très-difficile, tant à cause des terres qui s'élèvent sur la côte, qu'à cause du grand nombre de rivières, qui se déchargent dans la mer. Cela nous obligea de retourner sur nos pas.

Avant que de nous mettre en chemin, ayant remarqué que l'arbre sur lequel M. de la Sale avoit fait arborer la Croix, & les Armes du Roi, étoit sur le point d'être renversé par les grosses eaux, & par la violence des vents, nous remontames un peu plus haut, où ayant dressé un grand Pillier, nous y attachames une Croix, & au dessous un Ecusson de France. Nous cabannames la nuit en ce lieu. Le lendemain, qui étoit le Lundi d'après Pâques de l'année 1685. nous nous mimes en chemin, & nous suivimes par terre les rivages du *Mississipi*.

A la

A la fixième journée , étant arrivez chez les *Quinipissas*, le Chef vint au-devant de nous, & nous offrit le *Calumet*. Il nous demanda pardon du mauvais accueil qu'ils nous avoient fait au dernier voyage, & nous pria de les vouloir bien recevoir au nombre de nos Alliez. Nous repondîmes d'un ton assez fier à leurs civilitez ; & après nous être un peu rafraichis chez eux , nous continuâmes notre route. Quarante lieuës au dessus, nous découvrîmes dans les terres une Nation qui nous avoit échapé dans notre premiere descente. C'étoit celle des *Oumas*, les plus braves de tous les Sauvages. Dès qu'ils nous virent , ils furent frappez d'un étonnement mêlé de respect , qui desarma toute leur ferocité , & qui les obligea de nous promettre une parfaite soumission. Ils nous donnerent de nouveaux rafraichissemens , & nous offrirent tout ce qui étoit en leur pouvoir. Ce fut dans ces Terres que nous remarquâmes un animal extraordinaire, qui tient du Loup & du Lion. Il a la tête & la taille d'un gros Loup, la queue & les griffes d'un Lion ; il devore toutes les bêtes , & n'attaque jamais les hommes. Quelquefois il emporte sa proie sur son dos, en mange une partie, cache l'autre sous des feuilles ; mais les autres animaux l'ont en une telle horreur, qu'ils ne touchent jamais à ses restes. On appelle cet animal, *Mitchibichi*.

Après les *Oumas* , nous trouvâmes les *Akancéas*. Toutes ces contrées sont si belles , & si enrichies des productions de la nature, que nous ne pouvions assez les ad-

mirer. Les bois d'une hauteur extraordinaire y semblent être plantez à la ligne. La campagne est couverte de bons grains de toutes sortes d'arbres fruitiers , & par tout fournie de toute sorte de gibier. On y trouve beaucoup de gros Chats sauvages , qui devorent tout ce qu'ils trouvent. Nos François charmez de la beauté de ce climat, me demanderent de s'y établir ; & comme notre intention n'étoit que de civiliser les Sauvages par notre société , j'y consentis volontiers. Je formai le plan d'une maison pour moi chez les *Akancéas*. J'y laissai dix François de ma troupe , avec quatre Sauvages , pour en avancer la construction ; & je leur donnai la permission de s'y loger eux-mêmes , & d'y cultiver autant de terre qu'ils pourroient en défricher. Cette petite Colonie s'est depuis tellement accrue , qu'elle sert d'entre-pause aux François qui voyagent dans ce país. De là je continuai mon chemin le long de la Riviere des Illinois ; & après trois mois de traite , j'arrivai au Fort Saint Louis , vers la S. Jean , moins fatigué de la longueur du chemin que de l'incertitude du destin de M. de la Sale

Comme je n'avois pas encore rendu mes devoirs à notre nouveau Gouverneur , après avoir pris quelques jours de relâche , je partis des Illinois à la fin de Juin ; & j'arivai à Montréal vers le 15. de Juillet. J'allai d'abord y saluer M. le Gouverneur , de qui je reçûs ordre de faire publier chez nos Alliez la guerre contre les Iroquois , & de les sommer de se rendre au Fort S. Louis , pour le succès d'une pareille
en-

entreprise. Chargé de cette commission , je pris bientôt congé de M. d'Ennville ; & je me rendis le quatrième de Septembre chez les Illinois , d'où je dépêchai aussitôt de tous côtez divers Couriers , pour informer les Nations voisines de notre dessein & les inviter à se trouver de bonne heure au rendez-vous. Tout le monde y fut assemblé sur la fin du mois de Mars de l'année 1686. tant *Illinois*, que *Chouanous*, *Miamis* & *Loups*. Toute cette troupe faisoit environ quatre cens hommes. J'y joignis soixante François de ma Compagnie , & j'en laissai quarante dans le Fort , sous le commandement de M. de Bellefontaine. Cette petite armée campoit à un quart de lieue du village. Là ayant fait mettre tout le monde sous les armes, je leur declarai la volonté du Roi, & les ordres de notre Gouverneur. Je les exhortai tous à rappeler leur force & leur courage pour reprimer l'orgueil des Iroquois, nos ennemis communs. Ce discours fût suivi des acclamations de tous ces Peuples : & m'étant sur le champ mis à leur tête , je commençai ma marche vers le canal , qui joint les deux Lacs des *Hurons* & des *Illinois*. Il y a en cet endroit un Fort , nommé le *Fort S. Joseph* , qui sert de défense à toutes ces petites mers. M. de la Durontai en étoit le Commandant ; j'envoiai vers lui un de nos François , pour l'informer de mon arrivée. Il commanda aussitôt à son Lieutenant de me venir joindre avec trente hommes , & le lendemain lui-même m'en amena autant. Nous campâmes sur les bords de ce détroit ; où il nous

arrivoit des provisions de tous côtez. Deux jours après, M. de la Forêt, Gouverneur du Fort de Frontenac, & M. de Lude, Commandant de celui des Miamis, vinrent nous joindre. Etant tous assemblez, nous tinmes conseil de guerre, pour savoir quelles mesures nous prendrions. On fut d'avis de partager l'armée en deux corps, que M^{rs}. de la Durlontai & de Lude commanderoient, l'un pour garder les avenues de Missilimachinac, & pour défendre les côtes du Lac Herié, jusqu'à Niagara, où nous avions dessein d'achever un Fort déjà commencé, pour tenir en bride les Iroquois, qui s'y étoient toujours opposez. Que M. de la Forêt & moi commanderions l'autre, pour entrer dans les terres des Ennemis.

Les choses ainsi disposées, M. de la Durlontai étant sur les côtes de *Missilimachinac* trouva un gros parti des ennemis, composé de plus de cent hommes, tant Anglois qu'Iroquois. On peut dire que ces deux Nations, quand il s'agit d'aller en guerre contre nous, s'accordent fort bien ensemble. Il les attaqua si vigoureusement, qu'il en resta plus de la moitié sur la place, fit quelques prisonniers, & mit le reste en fuite. De nôtre côté, à vingt lieues de Niagara, nous fîmes rencontre d'un nombreux parti d'Anglois, d'Hurons, d'Iroquois, d'Ouabaches, qui sous la conduite du Major *Gregoire*, portoient quantité d'eau de vie, de munitions & de marchandises aux habitations Iroquoises. Nous les chargeames; & après avoir tué la plupart des Iroquois &

des

dès autres Sauvages , nous enlevâmes leur bagage & leurs marchandises. Nous nous rendîmes les maîtres de plusieurs esclaves , & nous emmenâmes prisonniers plus de 25. Anglois. Après cette petite victoire , nous continuâmes notre route vers Niagara , où nous achevâmes notre Fort , à la vue des Iroquois , & même au pied de leurs habitations.

Ces premiers progrès nous engagèrent à deputer vers le Gouverneur , pour l'informer de tout ce qui s'étoit passé. M. de la Forêt, qui voulut bien accepter cette commission , partit aussi-tôt. M. d'Enonville reçût cette nouvelle avec plaisir, en fit part à tout le Canada , & nous envoya un nouveau secours de Hurons , de Psonnontans & d'Otaouas , qui nous vinrent joindre au pied du Saut , avec une barque bien équipée. Renforcé par cette nouvelle recrue , je m'avançai dans les terres des ennemis. Nous avions parmi nous un Iroquois , qui feignant d'être mécontent de sa Nation , paroissoit nous être fort affectionné : mais ce traître nous abandonna , pour aller se rendre à l'armée des ennemis , leur donna avis de notre marche , & les avertit des marques de nos Sauvages , pour ne pas s'y laisser tromper. Comme nous avançons toujours , nous nous trouvâmes au-delà d'un Marais , à trois lieues du camp des Iroquois. Là quelques uns des leurs nous dresserent une embuscade , où nous perdîmes sept hommes , du nombre desquels étoit mon Sous-Lieutenant. Aussi-tôt nous étant ralliez , nous les repoussâmes avec vigueur ; & après

avoir tué plus de trente des leurs , nous les poursuivîmes jusques dans les bois : mais n'ayant pû les joindre , & ne croyant pas devoir nous engager plus avant , de peur de tomber dans quelques pièges , nous nous contentâmes de piller un de leurs villages , où nous passâmes au fil de l'épée tout ce que nous y pûmes rencontrer.

Nous campâmes là quelques jours , & l'armée commandée par M. de Lude & de la Durontai se vint joindre à la notre. Le lendemain de leur arrivée , nous ne balançâmes pas un moment à nous résoudre d'aller forcer les ennemis dans leur Camp : mais ayant été avertis de notre dessein , par leurs espions , ils ne jugerent pas à propos de nous attendre , & décamperent bien vîte. Nous trouvâmes dans leur camp quelques restes de Blé d'Inde , & d'autres munitions , dont nous profitâmes ; & nous passâmes la nuit dans leurs tentes , ou plutôt dans leurs cabannes , la saison étant déjà assez avancée. Dès le lendemain nous renvoiames nos Alliez , chacun dans ses terres , avec ordre de se rassembler à la premiere revocation. M. de Lude & de la Durontai prirent la route de leur Gouvernement.

Comme j'étois en marche pour m'en aller dans le mien , je rencontrai quelques Hurons , qui me donnerent avis , que j'allois être investi par l'armée entiere des Iroquois. Il n'y avoit plus moyen de recourir à M^{rs}. de Lude & de la Durontai , qui s'étoient déjà embarquez sur les Lacs en canot. Je fis faire alte à mes gens , & m'étant retranché le mieux qu'il me fut possible , j'envoyai sur
l'heu-

l'heure même à Niagara , demander un prompt secours au Commandant du nouveau Fort : Par hazard M. de la Valromé , qui y commandoit, nous croyant aux prises avec les Iroquois, nous amenoit 50. fusiliers. Celui que je lui avois envoyé l'ayant rencontré, lui dit l'état où j'étois ; ce qui lui fit hâter sa marche. Son arrivée nous rassura , les ennemis parurent , nous rangâmes notre petite armée en bataille , & nous étant avancez vers eux , à la portée du mousquet , ils n'eurent pas le courage de nous attendre. Ils nous tournèrent le dos ; & nous les poursuivimes quelque tems. Il en resta environ cent sur la place , & le reste se sauva dans les bois. Je rappellai mes soldats , & ayant escorté une partie du chemin M. de la Valromé , je crus devoir aller hyverner à *Missilimachinac* , & attendre là le retour de la campagne suivante, en cas que la guerre continuât.

Les choses changerent de face. Les Iroquois nous cederent leurs habitations voisines de Niagara , firent present à M. le Gouverneur , de leurs meilleures pelleteries , & nous promirent de ne plus inquieter les Nations qui seroient sous notre protection & dans notre alliance. Ainsi la paix ayant été conclüe , je repris au commencement d'Avril 1687. le chemin des Illinois. Je serois revenu très-content de ma campagne , si l'absence de M. de la Sale , & l'incertitude de sa destinée ne m'eut point toujours inquieté. Il étoit parti de l'Amerique en 1683. & nous étions en 1687. Quatre années s'étoient presque écoulées, sans en avoir eu

d'autres nouvelles, que celles de son rembarquement, ou de son départ de la Rochelle, pour le Golphe de Mexique, mais sans en apprendre aucune de son retour. Je ne savois que penser. Seroit-il péri, *disois-je*, par quelque naufrage, ou plutôt n'auroit-il point abordé sur quelque Rivage habité par des Barbares, qui l'auront peut-être massacré ? Agité par ces pensées, je ne pouvois prendre aucun repos, ni tenir de route assurée ; & me laissant conduire plutôt par mes gens, que les conduisant moi-même, j'arrivai au Fort S. Louïs, vers la fin du mois de Mai. Je fus bien surpris à mon arrivée, de trouver en ma maison M. Cavellier, frere de M. de la Sale. A la verité, je ne vis point en lui cet air ouvert & riant, qui paroît à la premiere entrevûe de deux amis, après une longue separation. Mais les premiers transports de ma joye ne me permettant pas de faire de plus longues reflexions, je l'embrassai d'abord, & lui demandai en même tems des nouvelles de son frere. A ce discours il me parut interdit. Il regarda vers le Ciel en soupirant. Je le priai avec instance de ne me rien celer. S'étant un peu rassuré, il me dit avec assez de fermeté, que M. de la Sale, son frere étoit en parfaite santé ; mais que le malheureux succès de sa navigation l'avoit si fort accablé, qu'il n'avoit pas le courage de continuer sa route ; que revenant à petites journées, il se faisoit un plaisir de negocier avec les différentes Nations qu'il rencontroit ; & que l'ayant chargé de prendre les devants pour m'informer de son arrivée, il étoit resté

resté entre les Natches & les Akanceas, pour acheter des uns & des autres des marchandises. L'assurance avec laquelle il parloit, jointe à une simplicité qui lui étoit naturelle, & d'ailleurs la sainteté de son caractère, (car il étoit Prêtre,) ne me permirent pas d'entrer dans la moindre défiance. Je le priai donc de me faire le recit de son voyage, de me dire depuis quand ils s'étoient embarquez, & en quel tems ils avoient abordé. Comme je lui ouvris par là un fort grand champ à parler sans déguisement, il me parut entrer dans ce recit avec beaucoup plus de liberté.

Il me dit d'abord que toute la Cour ayant été charmée des grandes découvertes de M. de la Sale, le Roi n'avoit nullement balancé à lui accorder les secours qu'il avoit demandez, sans parler des titres d'honneur, qui lui donnoient plus d'autorité dans ses nouveaux établissemens. Qu'ils étoient partis de France le 24. du Mois de Juillet 1684. avec quatre vaisseaux très-bien équipés, & avec plus de deux cens hommes, tant soldats, qu'artisans de toutes sortes de metiers: que cependant par un excès de malheur, toute leur flotte se trouvoit reduite à quelques canots; & ce grand nombre de personnes à sept ou huit François, qui escortoient son frere dans son retour. Etonné d'un si grand revers, je ne pus m'empêcher de vouloir apprendre à fond le détail de leurs aventures. Aussi-tôt reprenant son histoire depuis le commencement de leur navigation, il me dit, qu'après quelques jours de calme, à la hauteur de S. Domingue, ils furent sur-

pris d'une rude tempête ; qu'alors un de leurs vaisseaux chargé de plus de trente mille livres en marchandise fut emporté d'un coup de vent , & ensuite enlevé par quelques piroques Espagnoles : que le reste de la flotte alla mouiller à un bord de cette même Isle, où ils se refirent bien tôt par les nouvelles provisions qu'ils y chargerent , & les marchandises qu'ils y acheterent ; mais que leurs gens s'y étant un peu trop licentiez , y avoient contracté de très-facheuses maladies : Que de là ayant vogué vers les Isles de *Caimant* , ils allerent faire eau à l'Isle de *Cuba* , où ayant trouvé à l'abandon plusieurs tonneaux de vin d'Espagne , de bonne eau de vie , du sucre & du blé d'Inde , ils enleverent tout , & firent sur les Espagnols une reprise qui les consola de tout ce qu'ils leur avoient pris auparavant : qu'ensuite après s'être bien munis de toutes choses , ils remirent à la voile ; & qu'ayant toujours eu un vent très-favorable , ils étoient entrez dans le Golphe de la Mer de Mexique ; mais qu'y ayant trouvé des courans très-rapides , & des écueils très frequens , ils furent obligez de tenir le large ; ce qui empêcha M. de la Sale de rencontrer au juste le point de hauteur pour l'embouchure du *Mississipi* ; de sorte que pour ne pas s'exposer à de plus grands perils , il alla prendre terre à la Baïe du S. Esprit , cinquante lieues au dessous du fleuve qu'ils cherchoient. Mais que deux jours après , dans l'esperance de le trouver , ils remonterent sur leurs vaisseaux , & reprenant toujours le large , pour éviter les bancs & les écueils , ils allerent enfin abor-

der

beaucoup plus haut , à une Baye qu'on depuis nommée *la Baye St. Louis*. Cette est d'une profondeur assez commode un Port, mais l'abordage en est périlleux, tant à cause des bancs qui l'environnent, qu'à cause des rochers dont elle est dée. Ce n'eut été rien pour nous, *com-ment-il*, d'avoir manqué l'entrée du fleuve, car après avoir une fois abordé si près son embouchure, il n'eut pas été difficile la trouver, du moins par terre; d'y is un havre, pour ne pas s'y tromper uantre fois, & d'y construire un Port praticable. Mais le malheur voulut qu'après *M. de Beaujeu* qui commandoit un de trois vaisseaux, nous eut mis à bord, deux autres s'y perdirent, tant par la chante manœuvre du Pilote, que par la rigence des Matelots. Le premier échoüa entrée de la Baye, contre un banc de le, d'où, quelques secours que nous y pûmes orter, il nous fut impossible de le reti-

Nous eumes, à la verité, la consolation d'en sauver l'équipage, & nos meilleurs ts. L'autre fut brisé dans le Port même contre un rocher, avec perte de la plupart de nos Matelots. Heureusement nous avions débarqué toutes nos provisions & marchandises. D'ailleurs la plupart de ce monde & de nos effets avoient été mis à terre par *M. de Beaujeu*, qui, après avoir le témoin de nos desordres, tourna les les pour s'en retourner en France. Tel le destin de notre flotte. A compter mis le 24. Juillet 1684. jour de notre départ de la Rochelle, jusqu'au 18. Fevrier

de l'année suivante 1685. que nous débarquâmes à la Baye S. Louis, il s'étoit passé environ sept mois. Mon frere ayant recueilli le débris de nos vaisseaux, après avoir reconnu la situation avantageuse du pays à l'embouchure d'une très-belle Riviere, nommée la *Riviere aux Vaches*, au milieu de plusieurs autres, qui viennent se jeter dans la même Baye, & d'un grand nombre de Nations; les environs charmans par la beauté des terres, l'abondance des fruits, & la multitude des Bestiaux, ne balançoit pas un moment à s'y faire une habitation. Il dressa d'abord le plan d'un Fort, en dessigna le circuit, & fit mettre la main à l'œuvre. La nécessité de se loger, jointe à la commodité du bois & du ciment, fit si fort avancer l'ouvrage, qu'il fut consommé en moins de deux mois. Cependant M. de la Sale plus impatient que jamais de retrouver le Mississipi, couroit de part & d'autre pour le reconnoître, & comme tout ce pays est coupé par beaucoup de rivières qui se jettent d'espace en espace dans la Baye, il faisoit ses courses, tantôt à pié, tantôt en canot, accompagné de dix ou douze François armés de bons fuzils. Il trouvoit de distance en distance des habitations de Sauvages, & par tout abondance des choses nécessaires à la vie, jusqu'à des volailles domestiques. Enfin, après 15. jours de recherche, il rencontra un grand fleuve. Il en suivit le courant durant sept ou huit lieues, jusqu'à son embouchure dans la mer, & reconnut que c'étoit justement celui qu'il avoit tant cherché, & dont il n'avoit pû rencontrer l'em-
bou-

bouchure. Il prit encore une fois sa hauteur, pour ne plus la manquer, en cas qu'il revint une autre fois par le Golphe. Content de l'avoir trouvé & plus satisfait encore de la fécondité des campagnes qui l'environnent, il revint à sa Colonie naissante : mais par un surcroît d'affliction, il trouva que les uns avoient succombé à la longueur de ces maladies qu'ils avoient contractées à *S. Domingue*; & que plus de 40. avoient été égorgés par les Sauvages. Cette perte le toucha sensiblement; mais s'étant fortifié contre sa douleur, il appella ceux qui restoient: (leur nombre n'alloit pas à cent;) Il les encouragea, les exhorta à faire si bien par leur travail, par leur concorde, par leur industrie, & par leur bonne conduite avec ces Barbares, qu'ils pussent profiter des richesses que la Nature leur presentoit avec abondance. Comme les nouvelles découvertes paroissoient à M. de la Sale des Provinces conquises, & que toutes les pertes qu'il pouvoit faire ne lui sembloient rien en comparaison d'une Nation volontairement soumise, il chercha à se consoler par de nouveaux voyages. Ainsi ayant pris une nouvelle résolution, il voulut aller reconnoître ces vastes contrées, qui sont entre le Mississipi & le Golphe de Mexique, vers le Sud-Est.

Le 22. d'Avril de l'Année 1685. il partit de la Baye S. Louis pour cette nouvelle traite. Il ne prit avec lui que vingt hommes en tout, au nombre desquels étoient nos deux neveux Cavelier, & de Moranget, un Pere Recolet & moi. Nous avions pour

tout équipage deux canots, & deux traineaux, pour porter nos provisions & nos marchandises.

Le premier jour, nous passâmes plus de vingt rivières, dont les environs nous paroissent un pays enchanté, & au travers de peuples bien faisans; qui ne nous refusoient rien. Ce que nous trouvâmes de particulier dans ces contrées, c'est que parmi le bétail à corne, nous aperçûmes dans les prairies grand nombre de Chevaux, mais si farouches, qu'on ne pouvoit les approcher. Dès la seconde journée, nous commençâmes à vivre sur la chasse. Nous tuâmes sur le soir un chevreuil, & nous cabannâmes cette nuit en pleine campagne au milieu d'un petit retranchement. Cette nuit nous nous fîmes une loi de prendre de pareilles précautions, en quelque endroit que nous pussions nous trouver. Le troisième jour nous trouvâmes sur le midi, quatre Cavaliers qui nous accostèrent très humainement. Ils nous demanderent qui nous étions & où nous allions. Nous leur déclarâmes que nous étions *François*, & que nous ne voyagions dans ces Terres, que dans l'intention de reconnoître les diverses Nations de l'Amerique, & de leur offrir la protection du Roi de France: que s'ils vouloient se soumettre à sa puissance, ils ressentiroient bien-tôt des effets de sa protection par le moyen de ses vaisseaux. Eux de leur côté, nous prièrent aussi tôt de vouloir accepter leurs maisons, & de les suivre jusques dans leur village. Nous y consentîmes avec plaisir, & nous y fumes bien reçûs,

reçus & bien regalez.

C'étoit la Nation des *Quoaguis* , ou des *Mabis*. Les hommes & les femmes sont fort bazannez. Ils ont les cheveux noirs & assez beaux; le visage plat; les yeux grands, noirs, bien fendus; les dents très-blanches; le nez écaché. D'ailleurs leur taille est libre & dégagée. Les hommes sont vêtus de corselets d'un double cuir, à l'épreuve de la fleche. Ils portent depuis la ceinture jusqu'au genou une espèce de ringrave de peau d'ours, de cerf, ou de loup; leur tête est couverte d'une maniere de turban fait de mêmes peaux. Ils ont des bottines de peaux de bœuf, d'élan, ou de cheval très-bien passées. Pour leur équipage à cheval, outre leurs corselets, leurs bottines, & leurs boucliers couverts de peaux les plus dures, ils ont des selles faites de plusieurs cuirs, ajustez & collez les uns sur les autres; des brides comme les nôtres; des étriers de bois, & les mors de dents d'ours ou de loup. A l'égard des femmes, elles portent en guise de chapeau un tissu de jonc ou de cannes différemment coloré; leurs cheveux tantôt cordonnez, tantôt nouëz. Leur corps est couvert d'une veste d'un tissu très-fin jusqu'à demi-cuisse. Elles sont chaussées à peu près comme les hommes, avec des bottines à fleur de jambes.

Nous ne fimes que coucher chez eux, mais toujours sur nos gardes, en nous relevant de sentinelle de tems en tems. Le lendemain, les Principaux nous vinrent trouver avec quelques presens de blé d'Inde, pour nous assurer qu'ils seroient toujours
bien

bien aises de vivre dans notre alliance ; & sous les loix du Prince que nous reconnoissons. De notre côté nous leur fîmes present de quelques couteaux , & de quelques brasses de rassade pour leurs femmes. Après quoi nous primes congé d'eux , & nous remîmes en chemin.

A deux lieuës de là , nous nous trouvâmes sur les bords d'une très-belle Riviere , que nous nommâmes *Riber* , du nom d'un homme de notre suite qui s'y noya. Sur les bords paissent de nombreux troupeaux de *Cibolas*. Nous en tuâmes dans un moment trois, que nous fîmes boucanner pour nous servir de provision.

A une lieuë de cette Riviere, nous en remontâmes une autre beaucoup plus rapide, à qui nous donnâmes le nom de *Hiens*, nom d'un Allemand de notre compagnie, qui demeura trois jours perdu aux environs, pour s'être trop avant engagé dans les bois , par le plaisir de la chasse. Ainsi continuant notre course, tantôt dans des plaines , tantôt au travers des ravines & des rivières , que nous passions avec nos canots, nous tombâmes au milieu d'une Nation assez extraordinaire, qu'on appelle les *Biscatonges*. Nous leur donnâmes le nom de *Pleureurs*; parce qu'à la premiere approche des Etrangers , tout ce peuple, tant hommes que femmes, se mettent à pleurer amèrement. La raison en est assez particuliere ; ces pauvres gens s'imaginent, dit-on, que leurs parens ou amis decedez sont allez en voyage ; & comme ils en attendent toujours le retour, l'a
bord

Bord des nouveaux-venus renouvelle leur idée : mais comme ils ne retrouvent pas en eux ceux qu'ils regrettent , leur arrivée ne fait qu'augmenter leur douleur. Ce qu'il y a de plaissant , & peut-être d'assez raisonnable dans cette croyance , c'est qu'ils pleurent beaucoup plus à la naissance de leurs enfans , qu'à leur décès ; parce qu'ils ne regardent la mort que comme un voyage , dont on revient après un tems ; mais qu'ils regardent leur naissance comme une entrée dans un champ de perils & de malheurs. Quoi qu'il en soit , ces larmes étant passées , ce ne fut parmi tout ce peuple qu'un visage serain , caressant & rempli de tendresse. On nous conduisit dans des cabannes très-proprement nattées , où l'on nous offrit du bœuf & du cerf boucanné , avec de la *Sagavite* , leur pain ordinaire , qu'ils font avec une racine nommée *Toquo* , espece de ronce. On la lave , la sèche , la broye , & on en fait une pâte , qui étant cuite est d'un fort bon goût , mais astringente. Nous joignîmes à leur regal un peu de notre eau de vie , & nous leur en donnâmes deux petites bouteilles. Ils nous firent present de plusieurs peaux bien passées , qui nous servirent à faire de bons souliers. Ces peuples n'adorent que le Soleil , & c'est la Divinité de toutes ces Nations. A propos de quoi , nous leur dîmes que notre Prince étoit le Soleil des autres Rois ; que son éclat se repand dans toute l'Europe , & même dans plusieurs contrées de l'Amerique ; que s'ils se soumettoient à sa puissance , ils sentiroient bientôt quelques effets de sa grandeur & de sa bienveillance.

lance. Ils se soumirent volontiers, & nous jurèrent amitié.

Ayant passé deux jours chez cette Nation pleureuse, nous nous remîmes en chemin. La première journée nous fîmes dix grandes lieues, presque toujours dans les bois. Ensuite nous nous trouvâmes à la vue d'un grand village, à l'entrée duquel nous aperçûmes un gros Chevreuil, qu'un *Chaouanous* de notre suite tira, & tua d'un coup de fusil. L'éclat du bruit & de la flamme en parut si terrible à ces Habitans, qu'au premier aspect de notre troupe & de nos armes, ils prirent tous l'épouvante & la fuite. Le Chef & trois de ses enfans s'étant montrés plus fermes, les firent revenir de leur terreur. Ils s'avancèrent vers nous, nous offrirent quelques rafraichissemens, & quelques-unes de leurs cabannes pour y passer la nuit, mais mon frere n'ayant pas jugé à propos de s'y fier, nous cabannâmes un peu à l'écart, selon notre coutume : heureux d'avoir pris cette précaution. Car le lendemain à la pointe du jour, nous aperçûmes un grand nombre de cette canaille cachée dans des cannes avec des fleches ; Aussitôt M. de la Sale les ayant fait coucher en joue les obligea à demander quartier. Ils en furent quittes pour quelque provision de blé d'Inde, que les fils de leur Chef nous apportèrent, & nous primes aussitôt le parti de décamper.

A six lieues de là, nous rencontrâmes une autre habitation de plus de trois cent cabannes, habitée par les *Chinonoas* ; il nous firent un accueil très-favorable. Toutes ces

ces contrées sont presque sur la côte Orientale de la Mer de Mexique. Les Espagnols passent jusques dans leurs terres, & leur font de très-cruelles vexations. Ces Sauvages furent d'abord nous distinguer d'avec eux par notre air, notre langage, nos manieres; & l'horreur qu'ils avoient conçüe contre tous ceux de cette Nation ne fit que redoubler leur amitié pour nous. Nous ne tardâmes pas à leur faire entendre que les Espagnols & nous n'étions gueres d'accord ensemble, & qu'ils étoient nos ennemis jurés. Sur quoi nous ayant offert tout ce qui étoit en leur pouvoir, ils nous prièrent de vouloir nous unir avec eux, pour leur aller faire la guerre. Nous leur dîmes que nous n'étions pas pour lors en cet état, mais que nous pourrions bientôt revenir les joindre en plus grand nombre pour les seconder : de sorte qu'ayant passé fort tranquillement la nuit chez eux, nous nous retirâmes le lendemain chargez de beaucoup de Blé d'Inde & de très-beilles peaux.

A peine eumes nous avancé une lieue dans notre route, qu'un nommé *Nica*, de notre suite, se sentit piqué d'une vipere. Il fit aussi-tôt un fort grand cri; & en moins d'un demi quart d'heure, son corps s'enfla prodigieusement, & devint toute livide. On fit d'abord de grandes incisions sur la playe. Nous la frottâmes avec l'eau de vie, & du sel de vipere; nous lui donnâmes de l'orvietan, & après deux jours, il se trouva parfaitement guéri. Nous étant remis en chemin, nous nous trouvâmes, après deux jours de marche, sur le bord d'une riviere très-rapide.

164 NOUVELLE RELATION

rapide. Il falut la passer , & nous étions sans canot ; parce que les autres prenant l'eau de tous côtez , nous avions été forcez de les abandonner. Nous n'eumes point d'autre expedient que de faire un cayeu de cannes & de plusieurs branches d'arbres entrelassées & couvertes de nos meilleures peaux. Mon frere & nos deux neveux se mirent dessus avec deux Sauvages pour le conduire ; & je restai avec le reste de nos gens sur le rivage. A peine furent-ils au fort du courant , que la rapidité de l'eau le porta dans un moment , & les fit disparoitre à notre vûe. Par un bonheur singulier le cayeu fut arrêté à une grande demie lieue de là par un gros arbre qui flotloit sur l'eau à demi déraciné. Ses branches qu'on accrocha avec le secours de quelques perches , leur donnerent moyen de gagner le bord ; sans quoi infailliblement la rapidité du fleuve les eut emporté à la mer. Cependant nous étions fort en peine de ce qu'ils étoient devenus. Nous suivimes toujours notre bord , portant nos yeux aussi loin que nous pouvions , & criant de toutes nos forces pour tâcher de les rapeller , ou pour les découvrir. Nous fumes un jour & une nuit dans ces inquiétudes : le lendemain nous recommençâmes le même train. A la fin ils nous repondirent , & nous les apperçûmes de l'autre côté : c'étoit une nécessité de les aller joindre , & pour cela il falloit nous exposer au même danger. Nous fimes un nouveau cayeu , car le premier s'étoit tout délié , & ne tenoit plus à rien ; nous le fimes beaucoup plus fort que l'autre ; & nous étant munis

de

de bonnes perches , nous passâmes tous à diverses reprises fort heureusement. Toute la troupe s'étant ainsi réunie , nous poursuivîmes notre route sous la conduite de mon frere , qui n'avoit d'autre boussole que son genie. Un de nos chasseurs s'écarta pour chasser , nous le perdîmes durant un jour , & le lendemain nous le revîmes chargé de deux chevreuils boucannez. Il venoit d'en tuer un autre qu'il avoit laissé à un demi-quart de lieuë. Après nous avoir abandonné les deux , il alla sur ses pas avec un *Abenagais* , chercher l'autre ; & nous l'ayant apporté , nous nous regalâmes d'une partie de sa chasse , & gardâmes le reste pour notre provision.

Ayant passé de là dans des terres plus peuplées , après six ou sept lieuës de marche , nous vîmes venir à nous un Sauvage à cheval avec une femme en croupe , suivi de quatre esclaves fort bien montez. Cet homme nous aborda , s'informa qui nous étions , & de ce que nous cherchions en ce pais. Mon frere lui fit entendre tant par lui-même , que par les Sauvages de sa suite , que nous étions *François* , & que notre intention n'étoit que d'offrir à tout le peuple de leur Continent , jusqu'à la Mer de Mexique , nôtre alliance , & la protection du Roi de France. Ce Sauvage mit aussi-tôt pié à terre , offrit son cheval à mon frere , le força même de l'accepter , & de vouloir venir dans leur habitation ; l'assurant qu'il y seroit très-bien reçu. Mon frere , après l'avoir remercié de ses honnêtetez , lui fit connoître , qu'avant que faire cette démarche , il
feroit

feroit bien aisé d'apprendre le sentiment de toute sa Nation par un Envoyé de sa part. Le Sauvage reçût cette reponse de bonne grace ; & par un surcroît de civilité lui laissa sa femme & un de ses esclaves en ôtage. Mon frere lui donna son Neveu *Cavelier* , & deux *Chaouanous*. Le Sauvage monta sur le cheval d'un de ses esclaves , & mon Neveu *Cavelier* sur celui qui avoit été donné à mon frere. Le lendemain notre Envoyé revint avec nos deux *Chaouanous* , monter chacun sur un beau cheval , l'un & l'autre chargez de toutes sortes de provisions & fit un rapport aussi agreable que surprenant du bon accueil qu'il avoit reçu de ce Peuple , qu'on nomme *Cenis*. Leur habitation a vingt lieues d'étendue ; elle est divisée en plusieurs hameaux , près l'un de l'autre. Leurs cabannes ont quarante ou cinquante piés de hauteur , faites de grosses branches d'arbres , qui se rejoignant par enhaut , forment une espèce de voute. Le dedans est très-bien natté , & d'une propreté charmante.

M. de la Sale informé de leurs bonnes intentions ne manqua pas de s'y transporter le lendemain. A deux cent pas du village il vit venir au devant de lui des principaux de la Nation empanachez , & couverts de leurs plus riches peaux. Mon frere les reçût à la tête de sa Compagnie. Le premier abord s'étant passé en civilitez reciproques , il fut conduit par le Chef jusqu'au village , au travers d'une très belle jeunesse , & parmi un trèsgrand concours de peuple. On l'emmena lui & sa troupe dans un quartier qui sembloit faire un hameau à part. On nous

nous y regala très-bien. Le Chef convaincu de la magnificence de notre Prince, par les éloges que lui en fit M. de la Sale, le reconnut comme son Souverain, & fit à mon frere un présent de six bons chevaux, & de ses plus belles peaux. M. de la Sale lui donna des haches, & quelques écus de ciseaux, des couteaux, & des rasoirs, qu'il reçut avec toute la joye imaginable. Il y avoit en ce tems-là chez eux des Ambassadeurs d'une Nation appelée les *Choumans*. Le sujet de leur Ambassade étoit une ligue qu'ils prétendoient former entre eux, pour faire la guerre aux Espagnols, leurs tirans & leurs persecuteurs. Ils nous rendirent visite, & nous convierent de vouloir y entrer. Nous leur donnâmes parole de nous joindre avec eux après notre voyage, & ils nous jurèrent, comme les autres, une amitié inviolable.

Les *Nassonis* sont à une journée des *Cenis*. Nous passâmes jusques chez eux. Nous en reçûmes un pareil traitement, une même reconnoissance, & une même protestation d'amitié, Ils ont tous une égale antipathie pour les Espagnols. Leurs pâturages y sont remplis de Chevaux & de Bœufs. On voit dans toutes leurs familles de gros chapons, des poulets, & de gros pigeons d'Inde. Nous reconnûmes chez eux, aussi bien que chez les *Cenis*, quelque teinture de notre Religion. Les uns y faisoient le signe de la Croix; les autres nous exprimoient par certaines marques le S. Sacrifice de la Messe. Nous vîmes bien que c'étoit l'effet de quelques Missions Espagnoles : mais ils
n'y

n'y a point de doute que le fruit en seroit beaucoup plus grand , si ces premieres semences de la Religion leur avoient été inspirées par des personnes qui leur fussent moins odieuses. En effet, notre Pere Recolet , avec quelques Images , quelques Croix , & quelques *Agnus-Dei* , qu'il distribuait aux uns & aux autres , leur faisoit concevoir & croire tout ce qu'il leur enseignoit : tant ces peuples sont dociles.

Au milieu de toutes les satisfactions que nous avions sujet d'avoir parmi ces Sauvages, nous y eûmes deux facheux contretems. L'un fut la desertion de quatre de nos François, & l'autre la maladie de mon frere. A l'égard de ces quatre deserteurs , on ne sait si entraînez par la beauté de ces contrées, ils allerent chercher à s'établir chez quelques-unes de ces Nations voisines ; ou si attirés par les flatteuses amorces des Sauvagesse ils s'en retournerent chez les *Cenis*, ou s'ils se retirerent chez les *Nassonis*. La verité est que depuis qu'ils se virent en possession d'un cheval ils ne crurent plus être parmi les Sauvages. On ne put plus les retenir, & nous n'entendîmes plus parler d'eux.

Pour la maladie de mon frere, ce fut assurément une suite du chagrin que la desertion de ses gens lui causa, Il tomba malade le 24. d'Août de l'année 1685. après trois mois de course, & à deux cent lieues de la Baye S. Louis. Sa maladie fut presque en même tems suivie de celle de *Moranger* notre Neveu. Nous eûmes dans cette affliction la consolation de trouver parmi les Sauvages tous les secours que nous aurions

rions pû trouver en Europe , excepté des Medecins. Nous avons tout ce que nous pouvions desirer , le veau , le mouton , des poules , des pigeons , des ramiers ; & avec tout cela , toutes sortes de bonnes herbes , tant pour les bouillons , que pour les ptisanes , & autres remedes necessaires aux malades. Nous avons avec nous deux Chirurgiens , qui nous furent d'un grand secours. Les Sauvages mêmes , tant hommes que femmes , nous donnerent du Gibier , de la viande , des volailles. En un mot , graces à la bonté du Ciel & à nos soins , nos deux malades recouvrerent leur santé , après un mois de maladie. Dès que leurs forces furent rétablies , montrere croyant devoir s'en tenir à ses dernieres découvertes , & ne pouvant même s'engager plus avant sans rencontrer les Terres des Espagnols ; d'où , selon toutes les apparences , nous ne serions jamais revenus , prit le parti de s'en retourner en sa nouvelle Colonie.

Nous nous remimes en marche vers la fin du mois de Septembre 1685. L'avantage que nous eumes dans notre route fut de nous en retourner à cheval , au lieu que nous étions venus à pié. Ce qu'il y eut de surprenant dans cette nouvelle voiture , c'est que nos chevaux , sans être ferrez , avoient le pié si bon , qu'ils franchissoient tout , & la bouche si fine , qu'ils obéissoient à la bride , comme s'ils y avoient été dressez. Chacun de nous étoit raisonnablement monté , & les chevaux que nous avions de reste nous servoient ou de relais , ou de chevaux de

charge , pour porter nos munitions , nos canots & notre équipage , ce qui nous fut d'un fort grand soulagement. Cependant comme les choses les plus utiles sont quelquefois les plus funestes , soit par le hazard , soit par le manque d'adresse ; il arriva qu'un de nos chevaux fut la cause de la perte d'un de nos Sauvages. Sur les bords de la *Maline* ; cette riviere sur laquelle mon frere courut risque de se perdre , un cheval s'éta cabré à la vûë d'un gros Crocodile , jeta son cavalier dans l'eau. A peine fut-il tombé , que cette bête avide l'entraîna & le devora à nos yeux. Ce spectacle nous causa une très-grande douleur ; mais il est malaisé que dans les voyages de long cours , il n'arrive à ceux qui les entreprennent , quelque accident funeste. Le plus sûr est de s'y preparer , en donnant ordre à sa conscience , & en se remettant entre les mains du Dieu tout-puissant , qui nous guide & nous conserve.

Ce malheur étant sans remede , nous continuâmes notre chemin ; & après trois mois de marche , nous arrivâmes au commencement de Janvier de l'année 1686. à la Baye S. Louis. Aux premieres approches de notre Colonie , nous apperçûmes que tous les environs en étoient défrichés , & même très-bien cultivez. Nous y trouvâmes grand nombre de femmes , & les Habitations remplies de nouvelles familles. Chaque famille avoit ses petites provisions , son jardin & ses possessions ; en un mot , tout y promettoit un heureux accroissement , & une nombreuse multiplication. Mon frere y fut reçu

où comme le pere commun de ce peuple naissant, & nous eumes un grand plaisir de voir ces commencemens de société de nos François avec les Sauvages, & le bon usage que chacun faisoit des avantages de ce nouvel établissement.

Comme la presence de mon frere étoit necessaire en ce païs, tant pour la consommation du Fort, que pour donner quelque reglement à ce nouveau peuple; nous y sejourname encore environ trois mois. Ce tems étant écoulé, il resolut de repasser en France, pour obtenir de nouveaux secours de la Cour, & pour demander quelques renforts d'artisans & de laboureurs, tant en faveur de cette derniere Colonie, que pour toutes les autres qui sont repandues en divers endroits de l'Amerique Septentrionale. Ayant donc pris congé, il partit accompagné de vingt François pour le Canada, & prit sa route vers les Illinois par les terres, sur la fin du Mois de Mars de l'année 1686.

Cette route, quoique la plus penible, servit à reconnoître le cours des rivières, dont nous n'avions vû que l'embouchure, en descendant le *Mississipi*, à observer de plus près tous les peuples qui en habitent les bords, & à contracter avec eux de nouvelles alliances. Nous traversames d'abord la *Riviere aux Canes*, ainsi nommée, à cause du grand nombre de Canards, dont elle est converte. Après celle-ci nous passames la *Sabloniere*, qui n'a pour lit qu'une vaste campagne sabloneuse. Ensuite le *Robec*, dont les rivages sont habitez par des peuples qui parlent tous du gosier. Après celle-ci

la Maligne , aux environs de laquelle sont les *Quano tinos* , Peuple aussi redoutable aux Iroquois par leur valeur , que par leur cruauté. Car outre qu'ils les combattent sans quartier , ils se font une loi d'en brûler autant qu'ils en peuvent prendre. Allant toujours plus avant , nous trouvâmes les *Taracha* , les *Cappa* , les *Palaqueffons* , tous ennemis déclarez des Espagnols.

Je n'entrerai pas dans un plus ample détail des particularitez de ces Nations , & de ces Contrées. Je me contenterai de dire , que bien que ces pays soient beaux généralement parlant ; on remarque en chacun d'eux son abondance & sa beauté particulière. Les uns abondent en blé d'Inde , dont on fait de la bouillie ; les autres en *Toquo* ; les autres en *Cassave* , dont on fait une espèce de pain. On voit une multitude innombrable de *Cibolas* chez les Peuples qui approchent le plus de la mer. Les *Castors* sont par troupes chez les *Ouadiches* , les *Ouabaches* , les *Akancéas* , les *Iroquois* , & en beaucoup d'autres Cantons de l'Amerique. Les *Ours* sont très-frequens dans les Pays du Nort. Pour des chevaux , on n'en voit que chez les Peuples voisins des Espagnols ; mais presque par tout on voit des *Orignacs* , des cerfs , des élans , des loups , tant cerviers que communs , de gros béliers , des moutons & des brebis , qui ont une soie beaucoup plus fine que les nôtres.

Ce fut au travers de toutes ces Plaines , que nous reconnûmes une infinité de Sauvages , qui nous reçurent tous avec beaucoup d'humanité , & avec une entière soumission

mission aux loix de notre Monarque. Nous trouvant entre les *Palagneffons*, & les *Ouadiches*, les provisions nous manquerent. Nous eumes recours à la chasse ; trois ou quatre de nos chasseurs se détacherent de la troupe pour aller dans les bois. Ils n'y furent pas long-tems sans rapporter du gibier. La beauté du pays situé entre deux Nations très affectionnées pour la notre ; la campagne abondante en blé d'Inde, en toutes sortes de fruits & de gibier, les pâturages remplis de bétail de toute espece, & sur tout de chevaux : tous ces grands avantages firent naitre à mon frere l'envie d'y faire un établissement. Dans cette pensée, il trouva à propos de me faire prendre les devants vers les Illinois, tant pour vous informer de son arrivée, que pour d'autres raisons que je vous dirai dans la suite. Il me donna le Pere *Anastase* Cavelier mon neveu, M. de la *Marne*, quatre autres François, & deux esclaves pour me servir d'interpretes, avec deux canots, deux chevaux de charge, & nos munitions necessaires. Nous nous separames le 15. Mai de l'année 1686. & nous primes notre chemin par les terres, tant pour la commodité de nos chevaux, que pour les frequens secours que nous tirions des Sauvages, autant zelez pour nous, qu'ils sont ennemis des Iroquois & des Espagnols.

Dés la premiere journée, nous allames coucher chez les *Ouadiches*, qui nous reçurent à bras ouverts, & qui nous inviterent à nous joindre avec eux pour faire la guerre aux Espagnols. Ils nous assurerent

qu'il y avoit beaucoup d'or & d'argent chez eux ; qu'ils nous abandonneroient volontiers toutes ces richesses, & qu'ils ne prétendoient s'en réserver que les femmes & les enfans pour en faire des esclaves. Quelque peu d'amitié que nous eussions pour les Espagnols : nous ne laissâmes pas de sentir de la repugnance à cette proposition. Nous ne pûmes consentir que des Chrétiens devinssent esclaves de Sauvages. Pour colorer notre refus, nous leur répondîmes que nous n'étions pas en nombre suffisant pour leur être de quelque secours dans cette guerre ; mais que nous allions trouver le Capitaine *Tonti*, à qui nous ne manquions pas de représenter les mêmes conditions qu'ils nous offroient, & que sans doute il les accepteroit. Cette réponse les satisfit. Ils nous donnerent des vivres en abondance, & nous logeâmes dans leurs meilleures cabanes. Le lendemain nous poursuivîmes notre route vers les *Cenis* & les *Nassonis*. Ceux-ci nous donnerent des guides pour nous conduire jusques chez les *Nabiri* ; & ceux ci pour aller jusques chez les *Naanfi*. Nous fûmes également bien reçus de tous ces Peuples ; & nous trouvâmes par tout les mêmes dispositions à vivre dans notre alliance , & sous la protection de notre Prince.

Les Terres y sont fertiles , & le climat heureux pour la vigne : les seps y viennent d'eux mêmes. On voit parmi les ormes le raisin fleurir , & croître à l'ombre de leurs feuillages. On ne sauroit faire trois lieues qu'on ne rencontre quelque ruisseau , ou quel-

quelque rivière. Les Castors y sont par troupes. Tous ces peuples généralement y adorent le Soleil , & n'ont d'autre couverture qu'un certain tissu de jonc , ou des nattes très-fines qu'ils bigarrent de certaines peintures du Soleil, d'oiseaux , & de fleurs. Pour armes ils ne connoissent que l'arc & la flèche. Un coup de fusil ou de pistolet leur paroît un coup de foudre précédé par son éclair.

Nous passâmes des *Naausi*, chez les *Cadodaches*. Nous y fumes très-bien reçus. Les Principaux de la Nation vinrent au devant de nous. On nous conduisit entre deux rangs de la jeunesse armée , jusques dans des cabannes très-propres. Le reste du regal fut aussi grotesque que sauvage. Des femmes bazannées , mais très-bien faites , & à demi-nuës nous laverent les piés dans des auges de bois. On nous servit de differens mets très-bien apprêtez. Outre la bouillie & le cerf boucanné , mets ordinaire à tous ces Peuples, on nous presenta un grand rôti de poulets d'Inde, d'oyes , de canards, de ramiers ; sans y oublier les pigeons à la grillade. Parmi cette grande réjouissance , il nous arriva un mortel déplaisir. Comme les chaleurs étoient grandes , tant à raison du climat que de la saison, M. de la *Marne* eut envie de s'aller baigner dans une rivière , qui passe le long du village. Pour cet effet il chercha un lieu à l'ombre, pour y prendre tranquillement le bain. L'ayant trouvé, il se jetta à l'eau ; mais par malheur il tomba dans un abyme, où il fut englouti à l'instant même. Quelque tems a-

près, ne le voyant point revenir; nous voulumes nous approcher du lieu où il n'étoit déjà plus. Nous eûmes la pensée que peut-être quelque Crocodile l'auroit dévoré; mais des gens du lieu ayant vû l'endroit où il s'étoit jetté, ne douterent plus qu'il ne se fut perdu dans ce gouffre. En effet l'ayant péché sur l'heure même, on le retira tout défiguré. Je ne puis assez exprimer quel fut notre regret à la vûe d'un si triste spectacle. La femme du Chef vint elle-même l'ensevelir. Nous lui rendimes les derniers devoirs; & après l'avoir pieusement inhumé, nous mimes une Croix sur sa sepulture. Les Sauvages, témoins de nos ceremonies, joignirent leurs larmes avec les nôtres, & tacherent de nous consoler par toutes les honnêtetez qu'ils nous purent faire.

Le jour suivant nous trouvames sur la même riviere les *Narchoas*, les *Ouidiches*; nous vimes à cinq lieuës plus bas les *Cabinvio*, & les *Mentons*. Ces Peuples ne sachant ce que c'étoit que nos armes, nous prenoient pour les maitres du Tonnerre, & nous craignoient en même tems. Les castors sont en très-grand nombre dans leur pais, mais sur tout chez les *Ozothéas*, qui sont obligez d'en brûler les peaux, tant elles sont communes chez eux. Ces Peuples nous donnerent deux guides pour nous conduire chez les *Akanéas*, dont ils dépendent. Ce fut là que nous commençames à nous reconnoître. Nous vimes une Croix élevée: au milieu étoient attachées les armes du Roi. A quelques pas de là, nous apperçû-

eûmes une belle maison à la Françoisé , habitée par un nommé *Constore* , qui nous y reçut honnêtement , & nous apprit que cette habitation vous appartenoit avec toutes ses dépendances. Après nous y être reposez deux jours , nous passâmes dans les villages des *Torimans*, des *Doginga* , & des *Cappa*, pour gagner le Mississipi. Ces derniers Peuples nous accommoderent d'une piroque pour deux chevaux que nous leur donnâmes.

Fatigué de nos courses par terre , je pris le parti de remonter le Mississipi , jusqu'à la riviere des Illinois. Le Pere *Anastase* fut fort aise d'entrer dans le même canot que moi. Cavelier mon neveu se joignit à cinq autres François , & s'étant contenté d'un Sauvage , il m'en laissa un autre pour me servir d'Interprete & de Rameur. Nous étant donné rendez-vous chez les Miamis , nous nous séparâmes. Il suivit les plaines , & je m'embarquai sur le Mississipi , vers le quinze d'Août de l'an 1686. Il seroit inutile de parler ici de toutes les Nations que nous rencontrâmes. Je ne ferai mention que de celles que nous ne reconnûmes pas dans nôtre descente. Les *Chichacha* furent les premiers , que nous trouvâmes à trente lieües des *Akancéas*. Ce sont des Peuples très-dociles , industrieux , braves , guerriers , & en assez grand nombre pour mettre en tout tems deux mille combattans sous les armes. Nous continuâmes de là nôtre route vers les *Ouabaches*. A dix lieües de leur riviere on voit celle des *Massourites* & des *Ozages* , qui n'est ni moins rapide , ni moins profonde que le Mississipi. Nous la remontâmes pendant deux jours ,

tant à dessein de reconnoître les Nations qui sont sur ses bords , que pour nous fournir de nouvelles provisions. Nous rencontrâmes, en la remontant, les villages des *Panivacha*, des *Pera*, des *Panaloga*, des *Matotantes*, des *Ozages*, tous Peuples braves, nombreux, & bienfaisans ; & qui, parmi les bons mêts & les bons fruits, dont ils nous regalerent, nous firent manger des raisins d'un goût merveilleux.

Le troisième jour, après avoir remonté cette rivière, nous allâmes regagner le Mississipi, où nous étant rembarquez en canot, nous le remontâmes pendant quelques jours, jusqu'à la rivière des Illinois. Après trente jours de navigation, nous arrivâmes au pied du Fort de *Creve-cœur*; & de-là nous retournâmes au Fort S. Louis. Nous eûmes d'abord le chagrin de ne pas vous y rencontrer; mais à present nous avons la consolation de vous y voir en parfaite santé. Là-dessus ayant renouvelé nos embrassemens, je demurai quelque tems sans lui rien dire, ne sachant pas bien moi-même en quel état j'étois pour lors. D'un côté, la perte de notre flotte, & de la plupart de nos François m'avoit fort attristé; de l'autre, l'assurance qu'il m'avoit donnée de la santé de M. de la Sale, & le succès de tant de belles découvertes m'avoient fait passer de la tristesse à la joye. J'étois même dans un étonnement qui tenoit de l'admiration: mais aussi l'absence d'une personne, pour qui j'avois une reconnoissance, & une amitié aussi tendre que respectueuse, dont j'attendois le retour depuis si long-tems, & avec tant d'impatience; d'ailleurs le regret de n'avoir pas été
le

le témoin & le compagnon de ses voyages me pénétrait d'une douleur que je ne pouvois surmonter. Aussi ne pouvant retenir les chagrins de mon cœur. Helas , *lui dis-je* , comment se peut-il faire que M. de la Sale, mon unique Protecteur , & mon appui, soit depuis deux ans de retour en Amerique ? & que j'aye été pendant tout ce tems-là , non seulement privé du plaisir de le voir , mais de recevoir de ses nouvelles ; & que même encore , il ne me soit pas permis de l'embrasser ? Je vous avouë , que quelque joye que votre presence me donne , je me trouve saisi en vous voyant , d'une plus grande douleur ; puisque plus je vous regarde , & plus je ressens de chagrin de ne le pas voir. Quoi M. de la Sale est depuis deux ans dans l'Amerique , & je ne puis encore le joindre , ni lui parler ? Helas ! ce n'a pas été ma faute. Dès que j'ai crû qu'il pouvoit avoir touché les bords du Golphe de Mexique, je suis descendu vers ces contrées. J'ai visité tous les Caps , tous les rivages de cette Mer , tant du côté de la *Malcoline* , que du côté du Mexique. J'ai parcouru tous les Peuples qui sont sur ces bords , je leur ai demandé à tous M. de la Sale , & pas-un ne m'en a jamais su rien dire. Jugez de ma peine & de ma douleur.

Le moyen , *me dit-il pour lors* , que vous pussiez nous rencontrer ? Vous allâtes nous chercher à l'embouchure du Mississipi & aux environs , & nous n'abordâmes qu'à vingt-cinq lieues au dessus. Vous suivîtes le cours de ce fleuve dans votre descente & dans votre retour ; & nous nous écartions toujours ,

tirant vers le Sud est , & le long du Golphe de Mexique. Quel moyen de nous trouver en suivant des routes si opposées ? Pour le moins , *lui dis-je* , devoit-il m'envoyer quelqu'un pour m'informer de son retour. Il est vrai , *me dit-il* , aussi l'auroit-il fait , s'il l'avoit pû : Mais qui de ces nouveaux-venus auroit pû démêler les chemins au travers de tant de Barbares , & dans une si grande distance ? Et pouvoit-il se passer de ses deux neveux ni de moi ? D'ailleurs , l'esperance qu'il avoit de vous revoir bien-tôt en personne , lui fit toujours différer à vous informer de son arrivée. A la bonne heure , *lui dis-je* , on ne peut remedier au passé. Ce qui me réjouit , c'est de savoir qu'il se porte bien , & à peu près où il est. Nous ne serons pas long-tems à l'aller retrouver. Cependant je me ressouvrens que vous aviez encore quelque chose de plus particulier à me communiquer de sa part. Je vous prie de me le déclarer , afin que je puisse prendre au plutôt de justes mesures pour mon voyage. C'est , *me dit-il* , que mon frere impatient de donner les secours necessaires à l'affermissement & à l'entretien de sa nouvelle Colonie , & à faire bâtir deux Ports & deux Havres , l'un à la Baye S. Louis , & l'autre à l'embouchure du Mississipi , dont il a très-bien observé le fond & les bords , ne m'a détaché d'avec lui , que dans le dessein de me faire incessamment repasser en France , tant pour informer la Cour de son dernier établissement , & de ses grandes découvertes , que pour preparer les esprits à lui accorder ce qu'il faut pour des choses si pressantes & si necessaires. C'est

pour

pour cela qu'il m'envoie à Quebec, & qu'il m'a chargé de venir vous trouver pour vous demander quelque argent. Je vous en donnerai un reçu, & mon frere vous en tiendra compte.

Ce discours fut accompagné d'une Lettre bien cachetée du Cachet de M. de la Sale. A l'égard de l'écriture, je n'y fis point de reflexion; leurs caracteres étant d'ailleurs si approchans, qu'il eût été mal-aisé d'en connoître la difference. Je lus cette Lettre avec un extrême plaisir. Elle contenoit à peu près la même demande, avec des protestations d'une entière confiance, & d'une parfaite amitié. La joye où j'étois d'apprendre de ses nouvelles, la simplicité de la personne qui me presentoit cette Lettre, & le devouement que j'avois fait de tout ce que je possédois aux volontez d'un homme, à qui je croyois tout devoir, ne me permirent pas de balancer. Je demandai aussi-tôt à M. Cavélier ce qu'il souhaitoit. Il me dit qu'il croyoit que son frere avoit fixé la somme à celle de sept mille livres. Il est vrai, *lui dis-je*, mais s'il vous en faut davantage, vous n'avez qu'à me le demander; tout ce que j'ai est à votre service. Il me remercia fort honnêtement, & me dit qu'en cas qu'il eût besoin de quelque chose de plus, il le pourroit trouver en France. De sorte que je lui comptai sur l'heure même cette somme d'argent. Il voulut m'en faire son reçu, suivant l'ordre qu'il me dit en avoir de son frere & j'y donnai volontiers les mains. Comme il me protesta qu'il vouloit partir le lendemain, je rafraichis son équipage & ses munitions: nous passâmes le

reste de la journée le moins mal qu'il nous fut possible; & le jour suivant, il prit congé de moi, de grand matin, & partit avec un Pere Recolet, & un esclave, à dessein de passer chez les Miamis. Je me disposai à partir le jour suivant par la riviere. Tout étoit réglé pour cela. Après avoir passé le reste du jour avec assez d'inquietude, le lendemain comme j'allois embarquer mon petit équipage, environ les neuf heures du matin, je vis arriver le Sr. *Cousture*, mon Lieutenant parmi les Akancéas, chez lesquels Mrs. Cavélier, oncle & neveu, étoient allés se reposer. J'eus d'abord un vrai plaisir de le voir, mais un moment après, il me jeta dans un terrible accablement. Je lui demandai aussi-tôt en quel lieu il avoit laissé M. de la Sale. M. de la Sale, *me dit-il*? Ne savez-vous pas qu'il est mort? M. de la Sale est mort, *m'écriay je*? Cela n'est que trop vrai, *me dit-il*, il est mort. Il a été assassiné par les gens, entre les *Palaqueffons* & les *Ouadiches*. Que me dites-vous là? Cela est-il possible? Hé! Quoi, son propre frere M. Cavélier vient de prendre congé de moi; bien loin de me rien dire de cela, il m'a rendu une Lettre de sa part, & ne m'en a pas témoigné la moindre douleur. C'est de lui-même que je le fai, *me dit il*. Ses larmes & celles de son neveu *Cavelier* ne me l'ont que trop confirmé; & je suis au desespoir de vous dire le premier une si méchante nouvelle. Je fus si consterné par cette réponse, que je tombai dans un accablement extrême. Je ne pûs ni parler ni pleurer; je me trouvai si saisi, que je ne savois que

que devenir. Quelques momens après , je me levai , en disant : *M. de la Sale , mon unique Patron est mort , assassiné par les siens ! Juste Ciel ! Cela se peut-il ? mais puis je savoir qui sont les malheureux qui ont porté leurs mains parricides sur un si bon pere ?* Ce sont deux coquins , *Dan & Lantelot* , me dit il. Ah ? les scelerats , *m'écriay-je !* Par quel motif ? ou plutôt quel demon a pu les porter à commettre un forfait si terrible ? Je le priai de me dire tout ce qu'il en savoit. *Helas ! me dit il ,* je vous le dirai de point en point , comme on me l'a raconté. *M. de la Sale* revenu d'une fort grande maladie avoit regagné sa dernière Colonie , au Fort S. Louis , & en étoit reparti le 26. Mars de l'année 1686. dans le dessein de revoir ses anciens établissemens , accompagné d'environ trente personnes , du nombre desquels étoient son frere , ses deux neveux , les deux freres *Lantelot & Dan* , un Sauvage *Chaouanou* , deux Flibustiers Anglois , & un certain *Hiens* , Allemand de Nation. Dès la première journée , *M. de la Sale* s'étant apperçu , que le plus jeune des *Lantelot* , encore foible d'une grande maladie ne pouvoit suivre le reste de la troupe , voulut le renvoyer à la Baye. Quelques instantes prieres que son frere fit pour ne se pas separer d'avec lui , *M. de la Sale* ne voulut point s'y rendre. Le jeune *Lantelot* fut ainsi obligé de s'en retourner à la Baye. Ces manieres qui parurent hautes & impérieuses , furent difficiles à digerer à un homme de cœur. Par malheur il arriva que ce jeune homme fut rencontré en chemin par quelques

quelques Sauvages, qui l'égorgerent. La nouvelle en vint le jour même à son frere aîné, qui ne put diffimuler sa douleur. Il en jetta d'abord la faute sur M. de la Sale. Dès ce moment, penetré de fureur & de res-sentiment, il jura sa perte. Après s'être laissé aller aux plaintes & aux regrets, il étouffa tout d'un coup sa colere, meditant de la faire éclater dans l'occasion. Il suivit le reste de la troupe; & après deux mois de marche, les vivres leur ayant manqué entre les *Pala-queffons*, & les *Ouadiches*, Dan & Lantelot firent une partie pour aller chasser dans les bois. Ils engagerent le Sieur *Moranget* à se joindre avec eux. Celui-ci, sans entrer dans aucune défiance, ou plutôt par complaisance, se mit de leur partie. Les deux autres, qui lui en vouloient depuis longtems, tant par la jalousie qu'ils avoient de son mérite, que par la haine implacable qu'ils portoient à son oncle, l'ayant insensiblement attiré à l'écart, assouvirent leur rage sur lui. Pour cet effet ils lui donnerent un coup de hache sur la tête, dont il mourut deux heures après, en bon Chrétien, pardonnant de tout son cœur à ses ennemis. Ce fut-là le premier coup de leur vengeance.

Le jour étant fini, & M. de la Sale ne voyant pas revenir son neveu, ni ceux de sa compagnie, passa la nuit en d'étranges inquiétudes. Le lendemain il alla lui-même vers l'endroit, où il jugea qu'ils pouvoient avoir été. Il ne fut pas long-tems à le trouver. Le Pere Anastase, son frere & son laquais le suivirent presqu'aussi-tôt. E-tant arrivé dans une prairie, qui est sur le
rivage

rivage du Mississipi , il entrevit , au travers de l'herbe fort haute , le valet de *Lantelot* ; d'abord il lui demanda où étoit Moranget son neveu. Ce coquin lui répondit avec impudence, qu'il pouvoit l'aller chercher à la dérive. En effet le corps de cet infortuné jeune homme étoit-là étendu , & deux vautours voltigeoient au dessus , pour en faire leur curée. Cependant ces deux perfides étoient couchez & cachez dans l'herbe, le fusil bandé. Comme M. de la Sale voulut approcher de ce valet , pour le mettre à son devoir , il se sentit atteint de trois balles à la tête, d'un coup de fusil que lui lâcha Lantelot. Il tomba à terre , le visage tout ensanglanté. Le Pere *Anastase* & son frere ayant entendu le coup , coururent d'abord à lui , ils trouverent qu'il se mourroit , mais encore avec quelque connoissance. Leur douleur ne les empêcha pas de lui donner le dernier secours, du moins pour le salut de son ame ; & il eut assez de tems & de force pour se confesser , & faire à Dieu un Sacrifice de sa mort. Voilà le dernier coup de leur rage , & la fin tragique de notre illustre Chef , & de votre bon ami.

Ces derniers mots me serrèrent si fort le cœur , que je n'eus pas la force de me plaindre. Je demeurai muet & immobile pendant quelque tems : mais enfin la violence de ma douleur me faisant revenir de ma consternation, par un soudain débordement de larmes : Ô Ciel ! *dis je* , quoi je ne reverrai plus M. de la Sale ? Quelle ressource me reste-t-il ? Que deviendront toutes ces
fa-

familles naissantes , dont il étoit le pere , & le soutien ? Quel desespoir pour elles , que de travaux perdus , que de personnes désolées par la perte d'un seul homme ! Helas se peut-il qu'une personne si venerable par sa vertu , si utile à la France par ses découvertes , qu'un homme si respecté , si chéri des peuples les plus barbares , ait été massacré par les siens ! Est-il de supplice assez grand pour ces meurtriers , pour ces misérables ? mais où les trouver ? Ah si jamais je puis les découvrir ! Ces scelerats me dit alors *Couture* , sont déjà punis , s'ils peuvent l'être assez par leur mort. Comment *dis-je* , la Terre les a-t-elle englouti , ou le Ciel les a-t-il foudroyé ? Non *me dit-il* , leurs camarades leur ont rendu justice. Ces malheureux , après cet attentat , voulurent encore faire main-basse sur tout le reste , pour ne point laisser de témoins de leur crime : mais les deux Anglois feignant d'entrer dans leur intérêt , & de soutenir leur action , obtinrent grace pour le Pere & le neveu qui restoient , avec la liberté d'ensevelir les deux Corps. Pendant que ces deux parens affligez avec ce bon Religieux , s'acquittoient de leurs devoirs envers les défunts , ces perfides coururent s'emparer du reste des effets , & des marchandises de M. de la Sale. Tout consistoit en dix chevaux , quelque linge , & environ deux mille écus en marchandises. Dès qu'ils se furent saisis de tout , le reste de la troupe se vit obligé de faire de nécessité vertu , & de se joindre à eux. Le frere & le neveu , qui avoient rachetté leur vie par le silence , & par un

aban-

abandonnement volontaire de tout , se virent forcez de suivre le torrent. On arriva au village des *Ouadiches*. Quelques François , qui avoient deserté du vivant de M. de la Sale , s'étoient habitez parmi ce peuple. Ces peuples voyant arriver cette nouvelle compagnie assez bien armée , & mediocrement équipée , n'eurent pas moins de joye de les voir , que les François. Ils leur firent un très-bon accueil , & les inviterent dès le premier abord à aller avec eux faire la guerre aux *Quoanantinos*. Il falut s'accommoder au tems & au besoin , tous entrèrent dans cet engagement , à la reserve des deux M. Cavelier , & du Pere Recollet. Cependant *Lantelot* & *Dan* , qui s'étoient érigés en chefs de la troupe , faisoient logement à part , dispoisoient absolument de tous les effets de feu M. de la Sale , s'en divertissoient , & faisoient bonne chere. On attendoit de jour en jour le départ des Sauvages. L'Anglois & l'Allemand qui n'avoient eu aucune part aux dépouilles du défunt , & qui avoient néanmoins un grand besoin de s'équiper , allereut bien armez trouver leurs prétendus chefs dans leur cabanne , les prierent de vouloir les accommoder de quelque linge pour leur nouvelle expedition. *Lantelot* les reçût brusquement. L'Anglois lui réitera sa demande. L'autre lui fit un second refus encore plus brusque que le premier. Là-dessus l'Anglois lui dit : *Tu es un miserable , tu as tué ton Maître & le mien ;* & dans le même instant tirant un pistolet de sa ceinture , il lui enfonça trois balles dans les reins , dont il le por-

ta.

ta par terre. *Dan* voulut aussi-tôt courir à son fusil , mais l'Allemand le coucha en joue , lui cassa la tête , & le tua tout roide. On accourût aussi-tôt à ce bruit , le Pere Anastase trouva l'un mort , & l'autre qui se mouroit. Il confessa celui-ci qui étoit le meurtrier de M. de la Sale. A peine lui eût-il donné l'absolution , qu'un François vint lui brûler les cheveux d'un coup de pistolet sans balle ; le feu prit aussi-tôt à sa chemise qui étoit assez grasse ; & ce malheureux se vit mourir dans les flammes. C'est ainsi que perirent ces meurtriers , dont l'action étoit trop noire pour rester long-tems sans punition. On ne doute point que ceux qui liront cette Relation ne conçoivent de l'horreur contre de pareils assassins.

L'Allemand & l'Anglois se rendirent ensuite les maitres de leurs dépouilles ; & offrirent le tout à la discretion de Mrs. Cavalier , qui n'en prirent qu'autant qu'il leur en falloit pour leur voyage ; & qui après leur avoir abandonné le reste , vinrent me trouver chez les *Akanéas*. Ils étoient l'oncle & le neveu , M. de la Marne , M. Joustel & un *Chaouanon*. C'est de leur propre bouche que j'ai appris tout ce que j'ai rapporté. Je fus témoin de leurs regrets & de leurs larmes. Ils se reposerent deux jours dans votre maison ; & le troisième jour suivant , ils partirent pour les Illinois. Voilà , Monsieur , tout ce que j'en sai.

Je n'ai vû , *lui dis je alors* , que l'oncle & le Pere Recolet. Pour ce qui est du neveu , de M. Joustel , & du *Chaouanon* , j'en ai point vûs. A l'égard de M. de la Marne,

Marne, il me souvient que M. Cavelier m'a dit qu'il s'étoit noyé. Cependant je ne puis revenir de mon étonnement, quand je songe à la constance & à la tranquillité avec laquelle il m'a conté tout son voyage, & toutes ses aventures. On dit que les grandes douleurs sont muettes, je n'oserois douter de la sincérité de la sienne, mais je suis sur qu'il a bien démenti cette maxime. Il avoit besoin de dissimuler, me répondit alors *Constance*; il vouloit dissiper sa douleur par de longues histoires; & d'ailleurs il avoit ses vûes & ses raisons pour cela. Je comprends fort bien votre pensée, *lui dis-je*; il vouloit tirer de l'argent de moi; & il apprehendoit que je ne lui en donnasse pas; s'il m'apprenoit la mort de son frere. Mais hélas ! j'étois trop redevable à son nom & à sa famille, pour lui rien refuser. Plût à Dieu n'avoir rien au monde, & n'avoir pas perdu mon cher Maître, & mon plus fidele ami. Mais tous nos regrets sont vains. Si nous ne pouvons reparer cette perte, armons-nous du moins de constance: tachons de voir finir ce qu'il a si heureusement commencé.

Dès ce moment je me raffermis dans le dessein d'aller, non seulement porter du secours à ces pauvres François abandonnez sur le bord de la mer, mais même d'aller faire quelque nouvelle entreprise, qui me donnât sujet de me consoler de la perte que j'avois faite. Je fis mes preparatifs pour une nouvelle descente vers toutes ces Nations reconnûes nouvellement par M. de la Sale, & dont son frere m'avoit parlé. Dans cet
entre

entre-tems je reçus une Lettre de M. le Marquis d'Enonville , notre Gouverneur , par laquelle j'appris que nous avions la guerre avec les Espagnols. Il me donnoit une entiere liberté d'entreprendre sur eux tout ce que je pourrois. Cette Lettre jointe à ce que M. Cavelier m'avoit dit de ces Nations qui devoient leur faire la guerre , m'anima d'autant plus à presser mon voyage. Je partis le troisiéme jour de Decembre 1687. accompagné de cinq François , de quatre *Chaouanous* , & de quelques autres Sauvages. Je laissai mon cousin de Liette pour Commandant au Fort S. Louis. Ma premiere journée se termina au village des Illinois. Je trouvai qu'ils venoient de la guerre contre divers peuples voisins , dont ils ramenoient 130 prisonniers. Je passai de là chez les *Cappa* , qui me firent une fort bonne reception , de même que les *Toginga* & les *Torimans*. De là je fus chez les *Ossotoue* , où j'avois ma maison de commerce. J'y passai cinq ou six jours , pendant lesquels j'y fis de nouvelles emplettes , & augmentai mes munitions.

Je partis de ma maison sur la fin du mois de Fevrier 1688. je regagnai après quelques journées, le grand village de *Taensas*. Dans le cours de cette traite , un de mes *Chaouanous* fut attaqué par trois *Chachouma*. Il en tua un , & fut blessé lui-même legerement à la mamelle, d'un coup de fléche. Il nous arriva un malheur bien plus grand dans cette route. Deux François de ma troupe s'étant écartez dans les bois pour chasser , furent attaquez & tuez par un parti de *Natches* , & ce déplai-
sir

fir fut d'autant plus grand qu'il nous fut impossible de nous en vanger , ne pouvant joindre ces Sauvages. Etant arrivé chez les *Taensas* , les principaux de la Nation m'informèrent de la querelle avec les *Nachitoches* , à raison du sel dont ceux-ci ne leur vouloient point faire part , & me prièrent de vouloir me mêler de leur accommodement. J'acceptai volontiers cette médiation : 30 *Taensas* se joignirent à notre troupe. Nous arrivâmes après huit jours de marche au village des *Nachitoches*. Cette Nation ne fait qu'un Peuple avec deux autres qui sont les *Onasita* , & les *Capicbis*. Ces Chefs de trois Nations s'étant assemblez , on me fit asseoir au milieu. Les trente *Taensas* , avant que de prendre leur place , demanderent la permission d'aller au Temple implorer le secours de leur Dieu pour en obtenir une bonne paix. Le Soleil est la Divinité ordinaire de tous ces Peuples. Ils furent conduits au Temple ; & après avoir fait leur priere ils furent ramenez à l'Assemblée , où s'étant presentez , ils prirent leur Dieu à témoin de la sincerité de leurs intentions pour la paix ; presenterent leurs presens aux trois Nations , & me prirent pour garant de leur bonne foi. Je fis valoir , du mieux qu'il me fut possible , leurs interêts dans l'esprit de ces trois Peuples. Je portai les choses à un bon accommodement , qui fut cause que ceux-ci leur promirent de leur fournir du sel en échange de leurs peaux & de leurs grains. Ces conventions faites , ils se jurèrent une paix mutuelle , & l'on dansa le *Calumet*. Je pris ensuite congé des uns & des autres.

Les

Les *Nachitoches* me donnerent cinq guides pour me conduire au village des *Yataches* ; je montai , pour y aller , la rivière *Onoroyste* environ trente lieues. Nous trouvâmes dans notre route quinze cabannes de *Natches*. Nous y passâmes la nuit , toujours sur nos gardes. Le lendemain en ayant rencontré une douzaine à l'écart , nous ne les épargnâmes point , & nous vengeâmes sur eux la mort des deux François qu'ils avoient égorgé. A quelques journées de là , nous arrivâmes chez les *Yataches* , joints avec deux autres Nations , qui font trois villages ensemble ; à savoir les *Yataches* , les *Onadao* & les *Cboye*. Comme ils apprirent notre arrivée , ils vinrent trois lieues au devant de nous , avec de bons rafraichissemens. Nous allâmes de compagnie à leur village. Les Chefs nous firent plusieurs festins. Je leur fis quelques presens & je leur demandai des guides pour me conduire jusques chez les *Quodadiquio*. Ils eurent bien de la peine à m'en accorder , parce que depuis trois jours ils avoient massacré trois de leurs Ambassadeurs : mais à force de prières & de protestations de les défendre , ils nous en accorderent cinq.

Quand nous fumes proche des trois villages , nous découvrîmes sur les chemins des pistes d'hommes & de chevaux. En effet nous rencontrâmes le matin quelques Cavaliers qui s'offrirent à nous y conduire. J'étois accompagné de vingt bons fusiliers , & ainsi en état de tenir en respect ces Sauvages. Dès que je fus dans le village , une femme qui tenoit le premier rang dans
cette

cette Nation , vint à moi , & me demanda vengeance de la mort de son mari , qui avoit été tué par les *Yataches*. Une autre vint me faire les mêmes plaintes , & c'étoient justement les femmes de ces Ambassadeurs, que les *Yataches* avoient massacrez. Tout le peuple sembloit s'interesser dans leur mort ; & comme l'on se sert de tout , je promis à ces femmes & à tout ce peuple de vanger le sang de leurs maris & de leurs Ambassadeurs. Ils me conduisirent d'abord dans leur Temple , me laverent le visage avec de l'eau , avant que d'y entrer ; & après y avoir prié Dieu l'espace d'un quart d'heure , on me ramena dans la cabanne d'une de ces femmes , où je fus magnifiquement traité. J'appris là que les sept François qui s'étoient détachés d'avec M. Cavelier , après la mort de M. de la Sale , étoient encore parmi les *Ouadiches*. Cette nouvelle me donna beaucoup de plaisir ; & j'espérois être au bout de mes peines , si je pouvois les rejoindre. Ayant donc passé le reste de la journée chez les *Quodadiquo* , je les priai de me donner des guides , & les assurai , qu'à mon retour je leur ferois faire raison par les *Yataches* , ou que je vangerois le sang par le sang.

Les *Quodadiquo* sont joints avec deux Nations , à savoir les *Natgitoches* & les *Nassonis* , situez sur la Riviere rouge. Ces trois Nations parlent une même langue. Elles ne sont pas assemblées par villages , mais par habitations assez éloignées les unes des autres. Leurs terres sont fort belles , ils ont la pêche & la chasse en abondance , mais il

y a fort peu de bœufs. Ces peuples font une guerre cruelle à leurs voisins ; aussi leurs villages ne sont ils gueres peuplez. Je n'ai pas reconñu qu'ils fissent d'autres ouvrages que des arcs & des fleches , qu'ils trafiquent avec des Nations éloignées. Ils ont tous de fort beaux chevaux , qu'ils appellent *Cavallios*. Les hommes & les femmes sont piquez au visage , & par tout le corps ; ils croient en être plus beaux. Tel est la bizarrerie de l'esprit des hommes ; car ce qui fait la difformité dans un pays , fait la beauté dans un autre.

Leur Riviere s'appelle *Rouge* , parce qu'effectivement elle jette un sable qui la rend rouge comme du sang. J'en partis le sixième d'Avril 1690. avec deux esclaves qu'ils me donnerent pour les *Ouadiches*. Nous étant remis en chemin , nous trouvames quelques *Ouadiches* à la chasse , qui m'assurerent qu'ils avoient laissé nos François chez eux ; ce qui me donna beaucoup de joye ; mais j'eus en même tems le chagrin de perdre un jeune François de ma suite. Trois jours après , il revint à moi , n'ayant plus son havre-sac , où j'avois mis la meilleure partie de mes munitions ; ce qui me mit dans une fort grande peine. Cependant ne croyant pas à propos de lui en rien témoigner , nous allâmes coucher à une demie-lieuë du village des *Ouadiches* , où les Chefs nous vinrent trouver. Je leur demandai aussi-tôt des nouvelles de nos François. Ils me dirent qu'ils se portoient fort bien ; mais ne les voyant point , je n'en augurai rien de bon.

bon. Le lendemain étant arrivé chez eux, pas un d'eux ne se présentant à moi, je m'en défiai davantage. Les Principaux de la Nation ne manquèrent pas de me venir offrir le *Calumet*. Je ne voulus rien accepter de leur part, qu'ils ne me représentassent les François. Voyant que je m'opiniâtrois à cela, ils m'avoüèrent que nos François les ayant accompagnés à la guerre contre les Espagnols avoient été investis par la Cavallerie; que trois avoient été tuez, & que les quatre autres s'étant retirez chez les *Quoanantinos*, ils n'en avoient plus entendu parler. Je leur répondis qu'assurement c'étoient eux mêmes qui les avoient tuez. Ils s'en défendirent fort, & moi les en accusant toujours, leurs femmes se mirent à pleurer, & me firent connoître par leurs larmes, que leur mort n'étoit que trop véritable. Les *Onadiches* firent ce qu'ils purent pour s'en disculper, & m'offrirent une seconde fois le *Calumet*. Je leur dis que je ne l'accepterois qu'après avoir pris à fond leur innocence sur cet article; que cependant si je leur pouvois être utile à quelque chose, ils trouveroient en moi une fidélité inviolable. Le Chef répondit à mes civilités par un présent de dix beaux chevaux assez bien harnachez. Je lui donnai sept haches, & une brassée de grosse raffade.

Nous quittâmes leur pays le 29. du mois de Mai, & nous avançâmes jusqu'à une journée des *Palaquessons*. Ce fut là que nous apprîmes que la dernière Colonie éta-

par M. de la Sale , sur les bords de la Mer de Mexique , n'ayant pû se maintenir dans une parfaite union , s'étoit toute dispersée ; que les uns s'étoient confondus avec les Sauvages , & que les autres avoient pris le parti de remonter vers les habitations Françoises. C'est pourquoi n'ayant pas cru devoir les aller chercher où ils n'étoient plus , je me résolus de revenir sur mes pas. Je tâchai de gagner le village des *Coroas* ; mais une inondation prodigieuse étant survenuë par des pluies extraordinaires , qui durèrent trois jours consécutifs , nous nous trouvâmes dans la plus grande peine du monde. Le moins d'eau que nous avions , c'étoit jusqu'à demi-jambe. Il falloit dormir sur de gros arbres , & faire du feu au dessus. Nous fumes heureux d'être munis de cassave , de bœuf & de cerf boucané ; nous restâmes trois ou quatre jours dans ces extrémités. De bonne fortune , nous trouvâmes une petite Isle , que les eaux n'avoient pas inondée. Nous nous y retirâmes un jour & une nuit. Nos chevaux s'y refirent un peu , & la terre s'étant bien-tôt desséchée par les grandes ardeurs de la saison & du climat , nous regagnâmes en une journée le village des *Coroas*. Je ne saurois assez exprimer les bons traitemens que nous reçûmes chez ce peuple. Ils envoioient tous les jours à la pêche & à la chasse pour nous regaler. Ils nous fournissoient avec abondance des poules , des oyes , des pigeons & des poulets d'Inde. Ce qui redoubla ma joye , c'est
que

que j'y trouvai deux de ces François que j'avois! été chercher chez les Ouadiches , & que j'eus le plaisir de réunir à ma troupe. Je quittai les *Coroas* le 20. Juillet , & j'arrivai le 31. chez les Akancéas , où la fièvre me prit ; ce qui m'obligea d'y séjourner jusqu'au 15. d'Août. Après m'y être un peu rétabli , je repris ma route jusqu'aux Illinois , chez lesquels j'arrivai au moi de Septembre.

La paix des Taensas avec les Nachitoches , la satisfaction de me voir très-bien reçu de tous ces Peuples sauvages , & le plaisir de ramener deux François que je croyois perdus , furent les fruits de mon dernier voyage.

L'on peut voir , par cette Relation , la richesse & la beauté de toutes ces Terres habitées par tant de Peuples , qui sont déjà presque tous soumis , & qui sont parfaitement prevenus de la grandeur de notre Monarque. On ne sauroit croire l'abondance de ce Pais , tant en grains , en fruits , qu'en bétail. Il est entouré de tous côtez de grandes Mers , dont les bords qui sont très-profonds , semblent nous y présenter des Ports naturels. Trois ou quatre Havres sur le Golphe de Mexique nous en assureroient indubitablement la possession. Les François y sont si aimez , que pour s'en rendre les maitres , ils n'ont qu'à vouloir s'y établir. Ce qui manque peut y être porté par nos vaisseaux ; & ce qui manque dans nos terres , peut nous venir de celles-là. C'est d'elles que nous viennent nos Pelleteries. Nous pourrions en

168 NOUV. RELAT. DU MISSIS.

tirer des soyes, du bois pour des vaisseaux, & d'autres commoditez. S'il y manque du vin & du pain, c'est moins le défaut du terroir que celui de l'agriculture. Enfin, pour en retirer tous les trésors de la nature, il ne faut que les chercher ou les cultiver. Tel est l'état de ce Pays. Plaise au Ciel, qu'une heureuse Paix nous en procure la jouissance.



VOYAGE

EN UN PAYS PLUS GRAND

Q U E

L'EUROPE,

Entre la Mer glaciale & le Nouveau

MEXIQUE.

P A R L E

P. H E N N E P I N.

VOYAGE

En un Pays plus grand que

L'EUROPE,

Entre la Mer glaciale & le nouveau

MEXIQUE.

Par le P. HENNEPIN.

I.



Es hommes doivent se payer de raison en toutes choses, & quand ils ne peuvent pas excuser l'intention de ceux, dont ils ont reçu quelque chagrin, il faut au moins qu'en bons Chrétiens ils l'attribuent plutôt à leur préoccupation qu'à leur malice. J'ai demeuré près de trois ans en qualité de Missionnaire avec le Sieur Robert Cavelier de la Salle dans le Fort de Frontenac, dont il étoit Gouverneur & propriétaire. Pendant ce séjour nous nous occupions souvent à lire les Voyages de Jean Ponce de Leon, de Pamphile Narvaëz, de Christofle Colomb, de Ferdinand

I 5

nand

Cette Relation n'est pas celle que ce Religieux a donnée sous le nom de Relation de la Louïsianne, ni celle qui a été imprimée à Utrecht chez Broedeler, & ensuite à Leide chez van der Aa. C'est une troisième Relation de ce Missionnaire.

mand Soto , & de plusieurs autres grands voyageurs , afin de nous preparer mieux à la Découverte , que nous avions dessein de faire.

Le Sieur de la Salle étoit capable des plus grandes entreprises , & on peut l'appeller avec justice un celebre Voyageur. En effet il s'est épuisé pour achever la plus grande , la plus importante , & la plus traversée Découverte , qui ait été faite de notre Siècle. Il a conservé son monde dans des Pays , où tous ces grands voyageurs ont péri à la reserve de Christofle Colomb , sans avoir remporté aucun avantage de leurs entreprises , quoi qu'ils y ayent employé plus de deux cens mille hommes. Jamais personne avant le Sieur de la Salle & moi ne s'est engagé dans un pareil dessein avec si peu de monde parmi le grand nombre de Peuples inconnus , que nous y avons découverts. Notre premiere pensée , lorsque nous étions au Fort de Frontenac , avoit été de trouver , s'il étoit possible , le passage que l'on a cherché depuis si long-tems à la Mer du Sud , sans passer la Ligne Equinoctiale. Quoi que le fleuve Mississipi n'y conduise pas , cependant le Sieur de la Salle avoit tant de lumieres & de courage , qu'il esperoit de le trouver par ses soins. Je ne doute pas , qu'il n'eut réussi dans son dessein , si Dieu lui eût conservé la vie. Mais il fut massacré dans cette recherche , & il semble que Dieu a permis , que je survécusse audit Sieur de la Salle , afin que je fournisse au public le moyen de trouver le chemin de la Chine & du Japon par le moyen de ma Découverte.

Le

Le Pays des Illinois, & les vastes contrées, qui l'environnent, étant le centre de notre Découverte, le Sieur de la Salle avoit pris la résolution d'y faire un établissement. Il faut donc tout de même que les Princes, qui travailleront à cette entreprise, s'assurent de ce vaste Continent par des Forts, & par des Colonies, qu'ils établiront de lieu en lieu.

Le Sieur de la Salle avoit dessein d'aller chercher par Mer l'embouchure du fleuve Mississipi dans le Golphe de Mexique, & d'y établir de bonnes Colonies sous l'autorité du Roi son Maître. Les propositions, qu'il fit pour cela au Conseil, furent favorablement reçues de Monsieur de Seignelai Ministre & Secrétaire d'Etat, & Sur-Intendant du Commerce & de la navigation de France. Sa Majesté consentit à favoriser son entreprise, non seulement par les Commissions dont elle l'honora, mais encore par des secours de Vaisseaux, de Troupes, & d'argent, dont elle le gratifia. Le Sieur de la Salle assisté de cette manière s'appliqua d'abord aux moyens d'avancer la gloire de Dieu en ce pays là. Il jetta les yeux sur deux Corps differens de Missionnaires, afin d'avoir de bons sujets capables de travailler utilement au Salut des Ames, & de poser les fondemens du Christianisme dans ces Contrées Barbares. Il s'adressa donc à Monsieur Tronçon Supérieur général de Messieurs du Seminaire de S. Sulpice à Paris, qui voulut bien prendre part à ce grand Ouvrage. Il destina trois de ses Ecclesiastiques, hommes pleins de zele, de vertu & de ca-

capacité pour se rendre dans ces Missions nouvelles, & il choisit Monsieur Cavelier, Frere du Sieur de la Salle, Monsieur Chefdeville son parent, & Monsieur de Majulle, tous trois Prêtres dans ce Seminaire. J'avois secondé près de douze ans les desseins que le Sieur de la Salle avoit formé pour la gloire de Dieu, pour le Salut des Ames des vastes Pays de la Louisianne, & pour ce qui dépend du Fort de Frontenac. Le Pere Zenobe & moi l'avions accompagné par tout dans ces Contrées, où notre Pere Gabriel de la Ribourde avoit été massacré par les Barbares. Il se fit donc un point capital d'avoir des Recollets pour travailler de concert avec lui à l'établissement du Royaume de Dieu dans ces Pais nouvellement découverts. Le Sieur de la Salle s'adressa pour cela au Pere Hyacinthe le Fèvre, qui étoit pour la seconde fois Commissaire provincial de la Province de St. Denis en France. Ce Religieux voulant secondé de tout son possible les bonnes intentions du Sieur de la Salle, lui accorda les Missionnaires qu'il demandoit, savoir le Pere Zenobe Mambré natif de Bapaume pour Superieur, les Peres Maxime le Clerc de l'Isle en Flandres, Anastase Douay du Que noi en Hainaut, & Denis Morquet d'Arras, tous quatre Recollets de la Province de St Antoine en Artois. Le premier, comme je l'ai déjà dit, avoit été avec le Sieur de la Salle & moi jusques aux Illinois sur la fin de l'an 1679. & au commencement de 1680. & en l'an 1682. il avoit été jusques au Golphe de Mexique par le fleuve Mississipi deux
ans

M I S S I S S I P I.

205

ans après moi. Le second avoit servi de Missionnaire durant cinq ans en Canada avec beaucoup d'édification, & sur tout dans les Missions des sept Isles, & d'Anticosti. Le troisième, qui est Vicaire actuel des Recollets de Cambrai n'avoit jamais été dans l'Amérique. Le quatrième, savoir le Pere Denis, s'étant trouvé fort malade dès le troisième jour de l'embarquement fut obligé de relâcher, & de s'en retourner en Province.

Le Pere Provincial donna avis de cette Mission à la Congregation *de propaganda Fide*, afin d'obtenir l'autorité nécessaire pour l'exercice des Fonctions de Missionnaire. Il en reçut les Decrets dans les formes, & le Pape Innocent XI. y ajouta par un Bref exprés les Pouvoirs & les permissions authentiques en 36. articles, comme on les expedie ordinairement pour les Missionnaires, qui par le grand éloignement sont hors d'état d'avoir recours à l'autorité de l'Ordinaire. Les choses furent ainsi réglées nonobstant l'opposition de l'Evêque de Quebec. Mais le Cardinal d'Etrées fit voir que la distance des lieux, où ils se devoient rendre, étoit de plus de neuf cens ou mille lieues depuis Quebec jusques à l'embouchure du Mississipi.

Les esperances, que l'on fondeoit sur cette fameuse Découverte, que nous avions faite avec de si grands travaux, étoient si grandes, que cela porta plusieurs jeunes Gentils-hommes à prendre parti avec le dit Sieur de la Salle en qualité de Volontaires. Ainsi le Sieur de la Salle profitoit de la pu-

bli-

blication , que j'avois faite de ma Louïſianne , dont j'avois fait imprimer la description avant ſon retour de Canada en France. Cela lui avoit acquis une grande reputation , & lui avoit fait trouver du credit dans l'eſprit de Monſieur de Seignelai. Ce Miniſtre m'avoit ſouvent obligé de l'entretenir des circonſtances de notre Découverte. Cependant je cachai ce qu'il y avoit de plus particulier concernant le fleuve Miſſiſſipi depuis la Riviere des Illinois juſques au Golphe de Mexique. J'avois deſſein en cela de contribuer à donner de bonnes & de favorables impreſſions dudit Sieur de la Salle au Prince de Conti dernier mort , & à Monſieur de Segnelai. Il choiſit douze jeunes Gentils-hommes , à qui les nouveautez plaiſent ordinairement , leſquels lui parurent bien reſolus à faire ce Voyage. Il y avoit entr'autres deux de ſes Neveux le Sieur de Moranget , & le Sieur Cavelier , ce dernier n'étoit âgé que de quatorze ans. Il engagea encore à la Rochelle l'un des Fils du Sieur Merlin riche marchand de cette ville-là. L'on preparoit dans le port de la Rochelle la petite Flotte , qui devoit faire ce voyage. Elle étoit compoſée de quatre Batimens , ſavoir du Joli, vaiſſeau du Roi, d'une Fregate nommée la Belle, d'une Flute appelée l'Aimable, & d'une Caiche nommée le S. François.

Le vaiſſeau du Roi étoit commandé par le Sieur de Beaujeu, Gentilhomme de Normandie, à qui j'ai ſouvent parlé depuis dans notre Couvent de Dunquerque. C'eſt un homme connu par ſa valeur, par ſon experience,

rience , & par ses grands services. Il avoit pour Lieutenant Monsieur le Chevalier de Hère , dont le Pere avoit été Doien des Conseillers du Parlement de Metz. Il est aujourd'hui Capitaine de Vaisseau pour le service du Roi. L'Enseigne étoit le Sieur du Hamel Gentilhomme de Bretagne , qui avoit beaucoup de feu & de courage. Il eût été à souhaiter que le reste des Troupes & de l'équipage eût été aussi bien choisi. Ceux qui en eurent la commission , pendant que le Sieur de la Salle étoit à la Cour pour solliciter ses affaires , ramassèrent 50. soldats tous gueux , & misérables , qui demandoient l'aumône , dont plusieurs étoient contrefaits , & n'étoient pas capables de tirer un coup de mousquet. Le Sieur de la Salle avoit ordonné outre cela , qu'on lui choisit trois ou quatre Ouvriers de chaque façon. Mais il fut encore si mal servi en cela , que quand on fut sur les lieux , & qu'on voulut les mettre en œuvre , on reconnut , qu'ils n'entendoient pas leur métier. Il se presenta huit ou dix familles , assez bonnes gens , qui s'offrirent d'aller commencer la Colonie. On accepta leurs offres , & on leur fît de grandes avances , de même qu'aux Artisans & aux soldats.

Tout étant prêt on mit à la voile le 24. Juillet 1684. La tempête , qui s'éleva peu de jours après , les obligea de relacher à Chefdebois pour y racommoder quelques uns de leurs Mâts , qui avoient été brisez par la tempête. Ils remirent à la voile le 5. Août prenant leur route vers St. Domingue. Mais une seconde tempête les surprit , & sépara

la flotte le 14. Septembre. La Flute nommée l'Aimable resta seule avec la Fregate la Belle , & elles arrivèrent ensemble au petit Goave à St. Domingue, où par bonheur elles trouverent le Joli. Pour ce qui est du St. François chargé de marchandises & de divers effets il ne put suivre les autres. Il s'arrêta donc au Port de paix , d'où il partit après que l'orage fût passé , afin d'aller rejoindre la Flotte. Mais pendant une nuit assez calme le Pilote & l'équipage se croyant en lieu de seureté negligèrent de faire garde. Ils furent donc surpris par deux Pyrogues Espagnoles, qui se rendirent maîtres de cette Caiche.

Autrefois étant dans le Canada avec le Sieur de la Salle nous nous entretenions souvent au Fort de Frontenac du projet que nous faisons de cette grande entreprise. Il me disoit, qu'il mourroit content, s'il pouvoit se rendre maître des mines de Sainte Barbe , qui sont dans le nouveau Mexique. Et comme il repetoit souvent le même discours devant moi , quoi qu'il sçût, que j'étois sujet du Roi d'Espagne; je ne pus m'empêcher un jour de faire paroître mon affection pour mon Souverain. Je lui dis donc , *Vincit amor patriæ* , l'amour de ma Patrie l'emporte dans mon cœur. Je n'aurois peut être pas tant souffert, que j'ai fait depuis , si j'avois pu dissimuler mes sentimens secrets. Mais enfin je ne pus me retenir dans cette occasion. Cependant ce même panchant pour mon Prince m'a fait faire cette reflexion. C'est , que nos Espagnols ayant eu l'adresse de se saisir de ce

Vaisseau

Vaisseau chargé de marchandises , que le Sieur de la Salle avoit chargées pour son compte, ils événement le dessein, qu'il avoit sur les Mines de Sainte Barbe, dont le Sieur de la Salle avoit tant d'envie de s'emparer ; & s'indemnissoient à bon conte de ses bonnes intentions.

Ce premier contretems commença à traverser la Navigation. Tout l'Equipage en fût dans une grande consternation , & le Sieur de la Salle , qui relevoit d'une fort grande maladie , qui le mit à l'extrémité , en eût une douleur mortelle. L'on séjourna à St. Domingue, on y prit beaucoup de rafraichissemens, & bonne provision de blé d'Inde , & de toutes sortes de bestiaux domestiques pour peupler le País, où on avoit dessein d'aller.

Messieurs de S. Laurent Gouverneur général des Isles , Begond Intendant , & de Guffi Gouverneur particulier de la plus petite partie de Saint Domingue , (les Espagnols ayant la principale ,) les favorisèrent en tout , & rétablirent même l'intelligence reciproque , & si nécessaire pour réussir dans de pareilles entreprises ; par ce que le Sieur de la Salle avoit des ennemis , qui traversoient sourdement tous ses desseins. Cependant les soldats & tout l'équipage s'étant licentiez à toutes sortes de débauches, comme cela est assez ordinaire en ce país-là , se gâtèrent si fort & contractèrent des maladies si dangereuses, que les uns en moururent dans l'Isle même , & les autres en furent toujours incommodés depuis, sans pouvoir se rétablir.

Ce

Cette petite flotte étant donc reduite de quatre Vaisseaux à trois , leva l'Ancre le 25. Novembre 1684 , & poursuivit sa route assez heureusement le long des Isles des Caïmans. En passant par l'Isle de Paix après y avoir mouillé un jour pour faire de l'eau , on gagna le port de Saint Antoine dans l'Isle de Cuba , où les trois Vaisseaux mouillèrent aussi. La beauté & les agrémens du lieu , & la situation avantageuse de ce Port les engagerent à s'y arrêter , & même à descendre à terre. On ne sait par quelle raison les Espagnols y avoient laissé à l'abandon plusieurs sortes de rafraichissemens , & entr'autres du vin d'Espagne. Quoi qu'il en soit on en profita , & après deux jours de repos , on en partit pour continuer le Voyage vers le Golphe de Mexique. Le Sieur de la Salle étoit naturellement fort éclairé , & peu d'humeur à se laisser tromper. Cependant il crut trop facilement des avis , qui lui furent donnez par certaines personnes de St. Domingue. Il reconnut , mais trop tard , que toutes les routes , qu'on lui avoit données étoient fausses. La crainte d'être maltraité par les vents de Nord , fort dangereux & fort frequens à l'entrée de ce Golphe , l'obligea de relâcher deux fois avec sa flotte. Mais son courage lui fît tenter le passage une troisième fois. On y entra fort heureusement le premier de l'an 1685. Le Pere Anastase Recollet y celebra la Messe solennellement en action de graces. Après quoi ces Vaisseaux continuant leur route l'on arriva dans quinze jours à la vûe des terres de la Floride , où un grand vent obligea le Joly
de

de prendre le large. La Flutte & la Fregate se rangerent du côté des terres, le Sieur de la Salle étant bien aise de s'approcher de la Côte.

On lui avoit fait croire à St. Domingue, que les courans de la Mer du Golphe portoient avec une incroyable rapidité vers le Canal de Bahama. C'est aussi ce que le Sieur de la Salle m'avoit dit plus de cent fois avant que d'entreprendre ce Voiage. Ce faux avis lui fît entièrement perdre sa route. Car croiant être beaucoup plus au Nord, qu'il n'étoit en effet, il passa la Baye du St. Esprit sans la reconnoître seulement. Mais on suivit encore la côte bien au delà du Fleuve Meschasipi. On auroit même encore continué à la suivre, si l'on ne se fût aperçu par le retour qu'elle fait au Sud, & par la hauteur du Pole, que l'on étoit à plus de quarante ou cinquante lieues de l'embouchure de ce Fleuve. On fût même confirmé dans cette pensée, parce qu'avant que le Meschasipi se décharge dans le Golphe, il côtoye la Mer du Golphe à l'Ouest, de sorte que ne pouvant pas bien prendre la longitude, parce qu'elle est inconnue aux Navigateurs, on trouva pourtant, qu'on avoit passé de beaucoup la ligne parallele de ce Fleuve.

Les trois Vaisseaux se joignirent enfin à la mi-Fevrier dans la Baye du St. Esprit, où l'on trouvoit une rade presque continuelle. On prit donc la resolution de retourner au lieu, d'où l'on venoit. On avança dix ou douze lieues, jusques à une Baye, qu'on nomma de Saint Louis. Comme les vi-
vres

vrès commençoient à manquer, les soldats avoient déjà mis à terre. Le Sieur de la Salle fonda la Baye, qui est d'une lieüe de large, & reconnut, qu'elle avoit un bon fond. Il crut que ce pourroit bien être le bras droit du Meschasipi, comme il y avoit beaucoup d'apparence. Il y fît donc entrer la Frégate fort heureusement le 18. Fevrier. Le Canal en est profond, jusques là même, que sur la bature de sable, qui en barre l'entré en quelque sorte, il y a pourtant douze ou quinze pieds d'eau en basse Marée.

II. Le Sieur de la Salle avoit ordonné au Capitaine de la Flute de ne point entrer dans le Canal de la Baye appelée de St. Louis sans prendre avec lui le Pilote de la Fregate, en qui l'on avoit beaucoup de confiance. De plus il avoit commandé de décharger son Canon, & son eau dans les Chaloupes afin de diminuer sa charge. Sur tout il avoit enjoint fort expressément de suivre exactement le chemin, qu'on avoit balizé. Il ne fît rien de tout cela, & ce perfide, malgré l'avis d'un Matelot, qui étoit sur la Hune, & qui lui disoit de tenir le vent, conduisit le Vaisseau dans un endroit, où il toucha, & où il s'ensabla si bien, qu'il ne fut point point possible de l'en retirer. Le Sieur de la Salle étoit alors sur le bord de la Mer, & il s'embarquoit pour remedier à cette manœuvre, quand il vit venir cent ou six vint Sauvages. Il fallut donc penser à mettre son monde sous les armes. Le bruit du Tambour fît prendre la fuite à ces Barbares. On les suivit, & après leur avoir présenté le Calumet

lumet , qui est le Symbole de la paix parmi ces Nations , on les conduisit au Camp , où on les regala , & on leur fît quelques presents. On sçeut même si bien les engager , qu'on fît alliance avec eux , & ils apportèrent des vivres au Camp dans les jours suivans. On traita de quelques unes de leurs Pyrogues , ou Canots de bois , & l'on avoit sujet d'attendre tout d'une alliance si nécessaire.

Le malheur voulut , qu'un ballot de couvertures fut jetté du Vaisseau échoué sur la Côte. Il arriva quelques jours après , qu'une troupe de Sauvages s'en saisit. Le Sieur de la Salle envoya du monde pour retirer ce ballot à l'amiable. Mais on en usa tout au contraire. Le Commandant leur presenta le bout du fusil , comme pour les coucher en joue. Cela les effaroucha de telle maniere , qu'ils ne les regardèrent plus que comme des ennemis. Etant donc indignez jusques à la fureur ils s'attrouperent la nuit du 6. au 7. de Mars , & étant venus au Camp ils trouverent la sentinelle endormie. Ils firent une horrible décharge de leurs flèches. On courut aux Armes , & le bruit des coups de fusils leur fît prendre la fuite. Cependant ils tuerent sur la place les Sieurs Oris , & Desloges , & deux Cadets volontaires. Ils blessèrent dangereusement le Sieur de Moranget Lieutenant & Neveu du Sieur de la Salle , de même que le Sieur Gayen volontaire. Le lendemain il tuèrent encore deux des gens du Sieur de la Salle , qu'ils trouverent endormis le long de la Côte. Cependant la Flute demeura bien trois semaines
au

au lieu où elle avoit échoüé , sans se demembrer. Mais elle s'emplissoit de toutes parts. On en sauva donc tout ce qu'on pût avec des Chaloupes , & avec des Pyrogues, lors que le Calme permit d'y aborder. Le Pere Zenobe y étant un jour allé dans une Chaloupe , elle se brisa par un grand coup de vent contre le Vaisseau. Tout le monde monta promptement sur le bord , & ce bon Religieux , qui étoit resté le dernier pour faire sauver les autres , eût été submergé, si un Matelot ne lui eût jetté un cordage. On le tira à bord par ce moien, dans le tems qu'il commençoit à s'enfoncer dans la Mer.

Enfin Monsieur de Beaujeu mit à la voile dans le Joli avec tout son monde le 12. Mars pour s'en retourner en France , & le Sieur de la Salle ayant fait faire un grand réduit ou Hangar avec des planches , & des pieces de bois équariées, il y fît mettre son monde & ses effets en sureté , & y laissa cent hommes sous le commandement de Monsieur de Moranget , & partit avec les cinquante autres. Il emmena avec lui le Sieur Cavelier Prêtre , qui avoit demeuré quelque tems avec nous pendant que j'étois en Mission au Fort de Frontenac. Les Peres Zenobe & Maxime Recollets furent de la compagnie , & ils allèrent chercher ensemble dans le fond de la Baye l'embouchure du Fleuve Meschafipi , & un endroit propre à y faire un établissement. Le Capitaine de la Fregate eut ordre de sonder cette Baye en Chaloupe , & d'y conduire son Vaisseau le plus avant qu'il pourroit. Il suivit pendant douze lieües le
long

long de la Côte , qui est du Sud-Est au Nord-Ouest , & mouilla vis à vis d'une pointe , à laquelle le Sieur Hurier donna son nom , parce qu'il y fût ordonné Commandant. Ce poste servit d'entrepôt du Camp de la Mer à celui , que le Sieur de la Salle alla faire au fond de la Baye le deuxieme d'Avril. Il étoit avancé de deux lieues dans une belle Riviere , qu'on nomma la Riviere aux Vaches , parce qu'on y en trouva une fort grande quantité. Une troupe de Barbares y vint attaquer nos gens. Mais on les repoussa sans perte.

Le 21. Veille de Pâques le Sieur de la Salle s'étant rendu au Camp de la Mer , on y célébra le lendemain & les trois jours suivans cette fête avec toutes les solemnitez possibles. Chacun y communia. Les jours suivans on transporta des deux Camps , où commandoient les Sieurs de Moranget , & Hurier, tous les effets , & généralement tout ce qui pouvoit être utile au Camp du Sieur de la Salle ; après quoi on détruisit ces deux Forts. Le Sieur de la Salle fît travailler pendant un mois à la culture de la terre. Mais le blé ni les legumes , que l'on y sema , ne levèrent point , soit qu'ils eussent été altérez par l'eau de la Mer , soit que la saison ne fût pas favorable. Le Sieur de la Salle ne se souvint pas alors , de ce que je lui avois dit autrefois en allant aux Illinois , qu'il faut que le blé , & toutes les autres semences , qu'on porte de l'Europe dans l'Amerique , soient ou dans les épics , ou dans leurs gouffes. Autrement tout cela perd sa sève en Mer , & ne peut pas germer dans des terres Vierges , qui n'ont pas encore été cultivées. L'on

L'on bâtit un Fort dans un poste extrêmement avantageux, & il fut bientôt en état de defense. On le munit de douze pieces de Canon, & on y fît un grand Magazin sous terre, pour y serrer toutes les marchandises & toutes les provisions, les mettant à couvert du feu.

Il faut remarquer, que ce n'est pas une grande affaire de construire un Fort contre les flèches des Sauvages. Il n'y a aucune de ces Nations de l'Amerique, qui ait la hardiesse d'attaquer les Européens à cause de leurs armes à feu. Il n'y a jamais eu que les Iroquois, qui aient osé attaquer les François dans l'Isle d'Orleans, qu'on a depuis appelée St. Laurent lez Quebec. Ils étoient retranchez, & couverts de grands pieux. Mais ces peuples Barbares, qui sont les plus cruels, & les plus Vaillans de toute l'Amerique, y mirent le feu, & afin de se garantir des coups de fusils, chacun porta devant soi, non une rondache de fer à l'épreuve du Mousquet, mais de doubles Madriers ou planches, dont ils se couvroient contre les balles.

Pour ce qui est de ce Magazin souterrain, dont je viens de parler, le Sieur de la Salle prit toutes les mesures necessaires pour le mettre à couvert de l'invasion des Sauvages. Rien n'est à l'épreuve du feu volant. Ils attachent du Tondre ou de la méche allumée au bout de leurs flèches, qu'ils décochent avec beaucoup de roideur. Ils percent en partie les planches, qui sont au sommet des maisons, & des Forts, & dès qu'ils ont fait leur coup, ils se sauvent avec tant de vitesse,

vitesse , qu'il n'y a point d'Européen , qui les puisse attraper dans les bois , où ils ont accoutumé de se sauver. Au reste les maladies , que les soldats avoient contractées dans l'Isle de Saint Domingue , les minoient à vue d'œil. Il en mourut une centaine dans peu de jours , quelque soin que l'on se donnât pour les secourir avec des boüillons , de la Confection d'Hyacinthe , de la Theriaque , & du vin.

Le 2. d'Août trois des hommes du Sieur de la Salle étant à la Chasse , qui est abondante dans ces Contrées là , où l'on trouve en effet toutes sortes de Gibier , & de bêtes fauves , ils se virent environnez tout d'un coup de plusieurs bandes de Sauvages armez d'arcs , & de flèches : mais ces hommes se mirent en défense , & tuèrent d'abord le Chef de ces Barbares , à qui même ils enlevèrent la chevelure. Ce coup effraia les ennemis & les dissipa. Ils ne laissèrent pourtant pas quelque tems après de tuer un Européen , qu'ils trouvèrent à l'écart.

Le 13. d'Octobre le Sieur de la Salle se voyant continuellement insulté par les Sauvages , & voulant d'ailleurs avoir de gré ou de force quelques unes de leurs Pyrogues parce qu'on ne pouvoit s'en passer , prit la resolution de leur faire la guerre , afin d'en venir à une paix avantageuse , s'il étoit possible. Il partit donc avec soixante hommes armez de Corselets de bois contre les flèches des Barbares. Il arriva enfin au lieu où ils étoient attroupez , & après diverses rencontres , qu'il eut avec eux de jour & de nuit , il en mit une partie en fuite , en blessa plusieurs ,

sieurs, en tua un assez grand nombre, & fît plusieurs prisonniers sur eux ; entr'autres plusieurs enfans, dont une fille âgée de trois ou quatre ans fût baptisée, & mourut quelques jours après. Elle fût comme les prémices de cette Mission.

Cependant ceux, qui étoient venus pour commencer la Colonie, se bâtissoient des maisons, & défrichoient les terres de ce Désert. L'on y sema des grains, qu'on avoit conservez dans des épics. Ils reüssirent mieux que les premiers. L'on passa en Canots à l'autre côté de la Baye, & on y trouva près d'une grande Riviere quantité de Chasse, sur tout des Taureaux, & des Vaches Sauvages avec des Coccs d'Inde. Par dessus tout cela on élevoit toutes sortes de bestiaux domestiques dans les habitations, comme des vaches, des cochons, & des volailles, qui multiplioient beaucoup. La guerre, que l'on avoit faite aux Sauvages, avoit mis la petite Colonie un peu plus en sureté, qu'elle n'étoit d'abord : mais un nouveau malheur succeda à tous les précédens.

Le Sieur de la Salle m'avoit parlé autrefois dans nos Voyages des cruautéz inouïes, que les Espagnols avoient exercées dans le Perou, & dans le Mexique contre les peuples de ces grands Empires, où ils avoient exterminé, autant qu'ils avoient pu, les hommes & les femmes, & n'avoient conservé que les enfans, comme pour en faire un nouveau peuple. Il desapprouvoit extrêmement cette conduite des Espagnols, & la blâmoit comme indigne de Chrétiens. Je disois
tout

tout ce que je pouvois pour les excuser, & je lui faisois connoître, que s'ils n'eussent exterminé un grand nombre de Mexiquains, ils n'eussent pas manqué eux mêmes de périr dans leur entreprise; que souvent des Armées entières étoient venues les surprendre dans le Mexique pour les tailler en pièces: que la Politique les avoit obligé de faire périr ce grand nombre d'hommes pour assurer leurs Conquêtes. Il me semble, que le Sieur de la Salle avoit oublié tout ce qu'il blâmoit dans la conduite des Espagnols à l'égard de leurs nouvelles Découvertes. Il pouvoit bien s'imaginer, que les Sauvages, qui n'en reviennent jamais, quand on les a une fois irrités; comme l'expérience le fait voir des Iroquois à l'égard des Canadiens, dont ils se sont vengé tôt ou tard, quelque accommodement que les Canadiens eussent fait avec eux; ne manqueroient pas non plus de tirer raison de la guerre qu'il leur avoit faite. On voit en effet, que les habitans du Canada sont encore actuellement en guerre avec les Iroquois, qui cependant n'ont jamais fait la guerre aux Anglois de la nouvelle Jork. La raison en est, qu'ils ont toujours bien menagé les Iroquois, quelque insulte particulière qu'ils aient pu leur faire. Le Sieur de la Salle, qui avoit beaucoup de pénétration, & même le talent de gagner les Sauvages, devoit être assuré, que tôt ou tard lui ou les siens souffriroient dans l'établissement de leur Colonie, puis qu'il faisoit une guerre ouverte à ces peuples. D'ailleurs il mettoit en cela un grand obstacle à la conversion de ces Barbares, & ruinoit d'avance tout le travail des

Missionnaires qu'il avoit avec lui. En effet tout Chrétien , qui veut convertir des Ames à Dieu , doit s'y prendre par des voies de douceur. C'est aussi la leçon , que nous donne le Sauveur lui-même. *Apprenez de moi, dit il, que je suis debonnaire & humble de cœur.*

Le Sieur de la Salle avoit ordonné au Capitaine de la Fregate , qui lui restoit, de sonder exactement la Baye , où il vouloit s'établir , & de reconnoître le terrain , à mesure qu'il avanceroit. Il lui avoit recommandé sur tout de faire retirer son monde à bord de la Fregate tous les soirs. Ce Capitaine & six de ses hommes les plus adroits , & les plus robustes , charmez de la douceur de la saison , & de la beauté du Pais , ayant laissé leur Canot , & leurs armes sur les vases à marée basse , s'avancerent à une portée de fusil sur le pré pour y être à sec. Ils s'y endormirent profondément : mais une troupe de Sauvages s'en étant apperçûe les surprit à la faveur du sommeil & de la nuit , les massacra cruellement , & brisa leurs armes avec leur Canot ou Pyrogue. Avanture tragique , qui jetta le Camp dans la dernière consternation.

Après avoir rendu les derniers devoirs à ces malheureux , le Sieur de la Salle laissant des vivres pour six mois à ceux qui demeu- roient dans ce Camp , partit avec vingt hommes & le Sieur Cavalier Prêtre son frere, pour aller chercher par terre l'embouchure du Fleuve Meschafipi. Cette Baye , qu'il reconnut être à 27. degrez 45. minutes de latitude , est la décharge d'un grand nombre de

de Rivières, dont pas une ne paroissoit assez large ni assez profonde pour être un des bras de ce Fleuve. Le Sieur de la Salle les parcourut dans la pensée que ces Rivières étoient peut être formées plus haut par un des bras du Meschafipi, ou qu'au moins en traversant les terres bien avant il reconnoitroit le cours de ce Fleuve. Il fut bien plus longtemps qu'il n'avoit cru à faire cette Découverte. Il étoit obligé de faire des Cajeux pour passer toutes les Rivières, qu'il trouvoit en son chemin, & par dessus tout cela il falloit qu'il se retranchât tous les soirs pour se garantir des insultes des Barbares. Les pluies continuelles rendoient les chemins fort difficiles, & causoient des torrens par tout. Enfin pourtant il crut avoir trouvé le Fleuve le 13. de Fevrier 1686. On s'y fortifia, & le Sieur de la Salle y laissa une partie de ses gens, prit neuf hommes avec lui, & continua sa Découverte dans les plus beaux païs du monde, traversant quantité de Villages, & des Nations nombreuses, qui les traiterent fort humainement. Enfin revenant à ses gens il arriva au Camp général le 31. de Mars charmé de la beauté, & de la fertilité des Campagnes, de la quantité incroyable de toutes sortes de Chasses, & des peuples nombreux, qu'il avoit trouvez dans sa route. Mais Dieu lui preparoit une épreuve bien plus sensible que toutes les précédentes par la perte de sa Fregate. Ce seul Vaisseau, qui lui restoit, & avec lequel il esperoit de côtoyer la Mer, & passer ensuite à S. Domingue pour obtenir de nouveaux secours; ce Vaisseau, dis-je, échoüa mal-

heureusement par la faute de ceux , qui le conduisoient. Ce funeste accident arriva par le peu de précaution du Pilote , qui ne prit pas garde à lui. Toutes les marchandises , qui étoient dessus perirent sans ressource. Le Navire se brisa à la Côte. Les Matelots furent noyez , & à peine le Sieur Chefdeville Prêtre, le Capitaine, & quatre personnes se sauvèrent ils dans un Canot , qu'ils trouvèrent à la Côte par une espece de miracle. On y perdit trente six barils de farine , beaucoup de vin, les coffres , les habits, le linge des équipages, & la plus grande partie des Outils. On peut s'imaginer, quel fût le chagrin mortel qu'en eut le Sieur de la Salle. Son grand courage n'auroit point été capable de le soutenir , si Dieu ne l'eût aidé par un secours particulier de sa grace.

III. Ceux qui sont un peu versez dans l'histoire des découvertes , sçavent, que ceux qui les entreprennent sont obligez de faire plusieurs tentatives souvent inutiles avant que de réussir , & qu'il leur arrive mille aventures tragiques tout à fait surprenantes. Ils ne seront donc point surpris de voir ici les contretemps & les funestes accidens , dont Dieu a trouvé bon de traverser la grande découverte, dont nous parlons ici, & l'établissement d'une Colonie dans les vastes Contrées de la Louisiane. Plusieurs Historiens ont voulu sonder les raisons de la conduite de Dieu à l'égard de ces sortes d'entreprises, dans lesquelles sa gloire sembloit être intéressée , parce qu'il s'agissoit de la conversion des peuples barbares à la foi de
l'E-

PEvangile : mais il ne nous appartient pas d'entrer dans ces secrets. Ce sont des abîmes pour nous. Il nous doit donc suffire d'adorer les merveilles de la Providence & d'admirer les prodiges de cette découverte, & le courage dont Dieu a animé ceux qui l'ont faite sous sa conduite. Il est vrai qu'on doit ici reconnoître sur tout le cœur magnanime du Sieur de la Salle, qui ne s'est point rebuté de toutes les traverses qui lui sont arrivées, & qui n'a pas laissé parmi tout cela de continuer ses travaux jusqu'à la fin.

Comme j'ai plus d'intérêt que personne de savoir ce qui s'est passé sur le grand Fleuve Meschasipi, sur lequel j'ai navigé le premier de tous les Européens; je suivrai ce que le Pere Anastase Vicaire Actuel de nos Recollets de Cambrai a écrit du Voiage du Sieur de la Salle, & cela me fournira le moien d'examiner, si en effet ledit Sieur de la Salle étoit à l'embouchure de ce Fleuve, lors qu'il s'en retourna en Canada par ses terres de l'Amerique. Voici ce que que j'en ai appris par l'histoire dudit Pere Anastase.

Lors que le Sieur de la Salle vit ses affaires ruinées sans ressource par la perte de ses deux Vaisseaux, qui avoient malheureusement échoué & qui s'étoient brisés à la Côte du Nord du Golphe de Mexique, il fut absolument mis hors d'état de retourner par Mer en Europe. Toutes ses mesures furent rompues, & ses affaires reduites à la dernière extrémité. Il se vit donc forcé de se rendre par les terres aux Illinois, afin de se rendre ensuite en Canada pour donner avis en France

de ses malheurs. Voulant effectuer cette resolution il choisit vingt de ses meilleurs hommes, y compris un Sauvage Chaoüanon de Nation nommé *Nika*, qui signifie Camarade dans la langue des Illinois. Cet homme l'avoit toujours accompagné depuis le Canada jusqu'en France, & depuis la France jusques au Golphe de Mexique. Le Sieur Cavelier Prêtre, Frere du Sieur de la Salle, de Moranget son Neveu, & le Pere Anastase de Douai Recollet se joignirent à lui pour ce grand Voiage. Et on ne fît autre provision pour cela que de quatre livres de poudre, six livres de plomb, deux haches, deux douzaines de Couteaux, de la rassa-de, c'est à dire de petits grains de jayet de plusieurs couleurs, & deux chaudieres. Le Sieur de la Salle n'auroit pas manqué de prendre de plus grandes provisions avec lui. Mais il esperoit de retourner dans peu de temps au Fort qu'il quittoit, & cela dès qu'il seroit arrivé aux Illinois. Après donc qu'on eût fait le service divin dans la Chapelle du Fort, & qu'on eût imploré en commun le secours du Ciel, il partit avec sa Compagnie le 22. Avril 1686. faisant route au Nord-Est.

Il faut remarquer, que le Fleuve Méschassipi descend du Nord au Sud pour se décharger dans le Golfe de Mexique. Ainsi les Illinois, chez qui le Sieur de la Salle vouloit se rendre, sont au Nord-Est de la route qu'il faisoit. Au reste il y a beaucoup d'aparence, que les Pyrogues ou Canots de bois manquoient au Sieur de la Salle. On ne trouve point de Canots d'écorce tels que
je

je les ai décrits dans le Volume precedent, dans les lieux où étoit alors le Sieur de la Salle. On n'en voit que parmi les Nations du Nord. Ainsi le Pere Anastase ne parlant d'aucun Vaisseau dans son histoire, il y a lieu de croire, que ce Voiage se fît par terre faute de Canots, ou que le Sieur de la Salle n'étoit pas assuré d'avoir trouvé l'embouchure du Fleuve Meschasipi; parce qu'en ce cas-là il eût été facile de se rendre par eau jusques chez les Illinois.

Après trois jours de marche le Pere Anastase dit, qu'ils trouvèrent les plus belles campagnes du monde, & qu'ils virent quantité de gens les uns à pied, & les autres à cheval, qui venoient à eux au galop, bottez, éperonnez, & aiant des selles. Ces gens les invitèrent d'aller avec eux dans leurs habitations: mais parce qu'ils étoient hors de leur route, ils les remercièrent, après qu'ils se furent informez du chemin qu'ils devoient observer, ce qui se fît apparemment par signes; car personne des gens du Sieur de la Salle n'entendoit la langue de ces peuples, qui avoient des habitudes avec les Espagnols. Ils continuèrent leur chemin le reste du jour, & cabannèrent le soir dans un petit Fort retranché de pieux, afin de se garantir de toute insulte: ce qu'ils continuèrent depuis fort heureusement. Estant partis le lendemain ils marcherent deux jours par des prairies continuelles jusques à la Riviere, qu'ils appellèrent Robeck. Ils trouvèrent là une si grande quantité de Taureaux Sauvages, qui sont appelez par les Espagnols *Cibolas*, que les moindres trou-

pes paroissoient être de deux ou trois cens bêtes. Le Sieur de la Salle & ses gens en tuerent huit ou dix en un moment, dont ils firent boucanner une partie, afin de ne pas rester plus de cinq ou six jours en ce lieu-là.

A une lieue & demie plus avant ils trouverent une belle Riviere plus grande & plus profonde que la Seine. Elle étoit bordée des plus beaux arbres du monde, comme si on les y avoit plantez exprés, & on y voioit des prairies d'un côté & des bois de l'autre. On la passa avec des Cajoux, & on l'appella la Maligne. En passant ainsi au travers de ces beaux pais, de ces campagnes & de ces prairies charmantes, bordées de vignes, de vergers, d'arbres fruitiers, & entr'autres de meuriers, on arriva peu de jours après à la Riviere qui fut nommée Huëns, du nom d'un Allemand, du pais de Wirtemberg qui s'y embourba en telle maniere, qu'on eût bien de la peine à l'en retirer. Je crois que le Pere Anastase se trompe sur le nom de *Huëns*, & qu'il faut mettre *Hans*, qui signifie Jean. Un des hommes de ce Voyage traversa cette Riviere à nage, ayant la hache sur le dos. Un second le suivit en même temps, & étant tous deux à l'autre bord ils couperent de grands arbres, pendant que d'autres en faisoient de même du côté où ils étoient demeurez. On laissa donc tomber ces arbres de part & d'autre au travers de la Riviere, lesquels se rencontrant de cette maniere formoient une espee de pont, pour passer facilement d'un côté à l'autre. C'est une

in-



invention, de laquelle ils se sont servis plus de trente fois dans leur Voyage pour passer des Rivières, qu'ils rencontroient. Elle paroïssoit plus sene que celle des Cajoux, qui sont une espece de Radeau formé de plusieurs branches d'arbres liées ensemble, que l'on conduit en perchant pour passer les Rivières.

Ce fut en cet endroit, que le Sieur de la Sale changea sa route du Nord-Est à l'Est, pour des raisons, qu'il n'explique point, & que ceux, qui l'accompagnoient, ne purent penetrer. Un peu plus de communication de sa part avec ceux qui faisoient le Voyage avec lui, auroit accommodé les affaires, & prévenu les malheurs; sur tout en un pays où il n'y avoit point de ressource pour les Européens.

Après quelques jours de marche dans un pais assez beau, dans lequel pourtant il falloit passer des ravines en Cajoux; ils entrerent dans des Contrées beaucoup plus agréables, & tout à fait délicieuses, où ils trouverent une Nation nombreuse, qui les reçût avec toutes sortes de témoignages d'amitié. Les femmes même alloient embrasser les hommes qui étoient à la suite du Sieur de la Salle. Elles les firent asseoir sur de nattes très-bien travaillées, & les placerent au haut bout près des Capitaines, qui leur presenterent le Calumet de paix, orné de plumes de toutes couleurs, & les y firent fumer à leur tour. Ils leur servirent entr'autre regal d'une sagamité ou bouillie faite d'une certaine racine, qu'ils appellent *Tiqué*, ou *Toquo*. C'est un arbusle fait comme

une espèce de ronces sans épines. La racine en est fort grosse. Après que ces peuples l'ont bien lavée ils la font sécher , après quoi ils la pillent , & la réduisent en poudre dans un mortier. La bouillie qu'ils en font est de bon goût mais un peu astringente. Ces Sauvages leur firent des presens de peaux de Taureaux sauvages passées proprement , qui étoient fort souples , & bonnes à faire des souliers , dont on a besoin en ces quartiers-là pour se garentir les pieds de quelques herbes tranchantes , qui s'y trouvent. On leur donna en échange de la rassade noire , dont ils font grand cas. Ils firent quelque séjour parmi cette Nation , pendant lequel le Sieur de la Salle avec ses manieres insinuanes leur donnoit des grandes idées de la grandeur & de la gloire du Roi son maitre. Il leur faisoit connoître , qu'il étoit plus grand & plus élevé que le Soleil , & ces peuples en étoient dans l'admiration.

Le Sieur Cavelier Prêtre & le Pere Anastase faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour leur donner les premiers élémens de la connoissance du vrai Dieu. On appelle cette Nation *Biscatonge*. Mais nos Européens les appellerent la Nation des pleureurs , & donnerent le même nom à la Riviere , qui est fort belle. La raison en est , qu'à leur arrivée ces gens se mirent tous à pleurer amèrement pendant un bon quart d'heure. C'est leur coutume , lorsqu'ils voient arriver parmi eux des gens qui viennent de loin ; parce que cela les fait souvenir de leurs parens morts, qu'ils croient être dans un grand

Voya-

Voyage, & dont ils attendent le retour.

Enfin ces bonnes gens donnerent des guides au Sieur de la Salle, accommoderent son monde de tout ce qui leur étoit nécessaire, & leur firent même passer la Riviere dans leurs Pirogues, ou canots de bois. Ils en traverserent trois ou quatre autres les jours suivans, & il ne leur arriva rien de considerable, sinon que leur Sauvage Chaouanon ayant tiré sur un Chevreuil assez près d'un grand village, le bruit du coup y jetta la frayeur de telle sorte, que ceux qui y habitoient prirent la fuite. Le Sieur de la Salle fit mettre son monde sous les armes pour entrer dans ce Village, qui étoit composé de plus de trois cens cabannes. Ils se rendirent dans la plus apparente, qui étoit celle du Chef, où sa femme se trouva encore, parce qu'elle n'avoit pu se sauver à cause de sa grande vieillesse. Le Sieur de la Salle lui fit entendre, qu'il venoit chez eux avec ses gens comme amis. Trois de ses fils braves guerriers observoient de loin ce qui se passoit. Ayant donc reconnu que tout se faisoit à l'amiable, & qu'on n'exerçoit aucun acte d'hostilité, ils rappellerent tout leur monde, & traiterent de paix : après quoi ils danserent le Calumet jusqu'au soir. Le Sieur de la Salle ne se fiant pas trop à toutes ces belles apparences alla se camper au delà des cannes qui se trouvoient dans cet endroit, afin que si ces Barbares approchoient pendant la nuit pour l'insulter, le bruit des cannes l'empêchât d'être surpris par les Sauvages. On reconnut en cela, que ledit Sieur de la Salle en avoit usé avec beau-

coup de sagesse & de prudence. Une troupe de guerriers armée de fleches s'approcha pendant la nuit.. Mais le Sieur de la Salle sans sortir de son retranchement les menaça de faire une décharge sur eux , & leur parla d'un air de fierté , qui les obligea de se retirer. La nuit acheva de se passer fort tranquillement depuis la retraite des Sauvages , & le lendemain , après bien des amitez reciproques , du moins en apparence du côté des Sauvages , ils continuerent leur route à cinq ou six lieues au delà.

Ils furent agreablement surpris de trouver une troupe de Sauvages , qui vinrent au devant d'eux d'un air civil & honnête ayant des épis de blé d'Inde à la main. Ils embrasserent le Sieur de la Salle & ses gens à leur mode , & les invitèrent fort instamment de les visiter dans leurs Villages. Le Sieur de la Salle voyant leur franchise y consentit , & s'en alla avec eux. Ces Sauvages lui firent connoître , qu'il y avoit des hommes du côté de l'Oüest , qui étoient cruels & méchans , & qui dépeuploient les pays voisins. Le Pere Athanase conjectura , qu'ils vouloient parler des Espagnols du Nouveau Mexique , parce que sans doute le Sieur de la Salle le lui a dit. Ces Barbares leur firent concevoir , qu'ils étoient en guerre avec ces Gens-là. Le bruit s'étant répandu par tout le Village , que ledit Sieur de la Salle étoit arrivé avec son monde , chacun leur fit des caresses à l'envi. Il les pressa de demeurer avec eux pour faire la guerre à ces prétendus Espagnols du Mexique. Le Sieur de la Salle les amusa de paroles,

roles , & de l'esperance de faire une alliance étroite avec ces peuples qu'on appelle les *Kirononas*. Il leur promit de revenir bien-tôt chez eux avec des troupes plus nombreuses , & après tous les regals , & les presents qu'on se fit de part & d'autre , les Sauvages les aiderent à passer la Riviere dans leurs Pirogues. Pendant que le Sieur de la Salle poursuivoit toujours sa route à l'Est par de fort belles prairies , il lui arriva un contretems au bout de trois jours de chemin. Son Sauvage chasseur nommé *Nikana* s'écria tout d'un coup de toute sa force , qu'il étoit mort. On y courut , & on aprit qu'il avoit été cruellement mordu d'un serpent sonnete. Cet accident arrêta toute la troupe pendant quelques jours. On lui fit prendre de l'Orvietan en poudre. On lui appliqua du sel de vipere sur sa playe , après l'avoir scarifiée pour en faire sortir le venin & le sang corrompu. On le tira d'affaire par le moyen de ces remedes : mais il fallut du temps pour le guerir.

IV. Le Sieur de la Salle & ses hommes furent bien surpris , lorsqu'ils furent arrivez à une Riviere large & rapide , qu'ils croioient aboutir à la mer , & qu'ils nommerent la Riviere des malheurs. Ils firent un Cajon pour la traverser. Les Sieurs de la Salle & Cavelier Prêtre son frere se mirent dessus avec une partie de leurs hommes. Mais à peine furent ils arrivez au fort du courant , que la violence les emporta avec une rapidité surprenante , de sorte qu'ils disparurent en un moment. Le Pere Anastase Recollet étoit resté à terre avec une partie de leurs gens ,

gens, & le chasseur Nikana étoit absent depuis quelques jours, & s'étoit égaré dans les bois. Ce fut une extrême desolation pour les uns & pour les autres, qui desespéroient de se revoir jamais. Le Pere Anastase encourageoit du mieux qu'il pouvoit les hommes qui étoient avec lui, & tout le jour se passa en pleurs & en larmes. Mais à l'entrée de la nuit ils virent le Sieur de la Salle à l'autre côté de la Riviere, qui leur apprit que par une benediction particuliere de la Providence leur Cajeu avoit été arrêté au milieu de la Riviere; ce qui leur avoit donné le moyen de travailler à passer au delà du courant, qui sans cela les emportoit à la mer: qu'un de ses hommes s'étoit jetté à l'eau pour attraper une branche d'arbre, mais que ce pauvre garçon n'avoit pu rattraper le Cajeu. Il s'appelloit Rut Breton de Nation. Peu de tems après ce jeune homme parut du côté où le Pere Anastase étoit resté. Il s'étoit sauvé à la nage. La nuit se passa en inquietude, & ce Religieux & les hommes, qui étoient restez avec lui, cherchoient le moyen de se rendre auprès du Sieur de la Salle. Ils n'avoient point mangé pendant toute la journée: mais la Providence y pourvût par le moyen de deux Aiglons, qui tomberent d'un Cedre. Ils étoient dix hommes à ce repas.

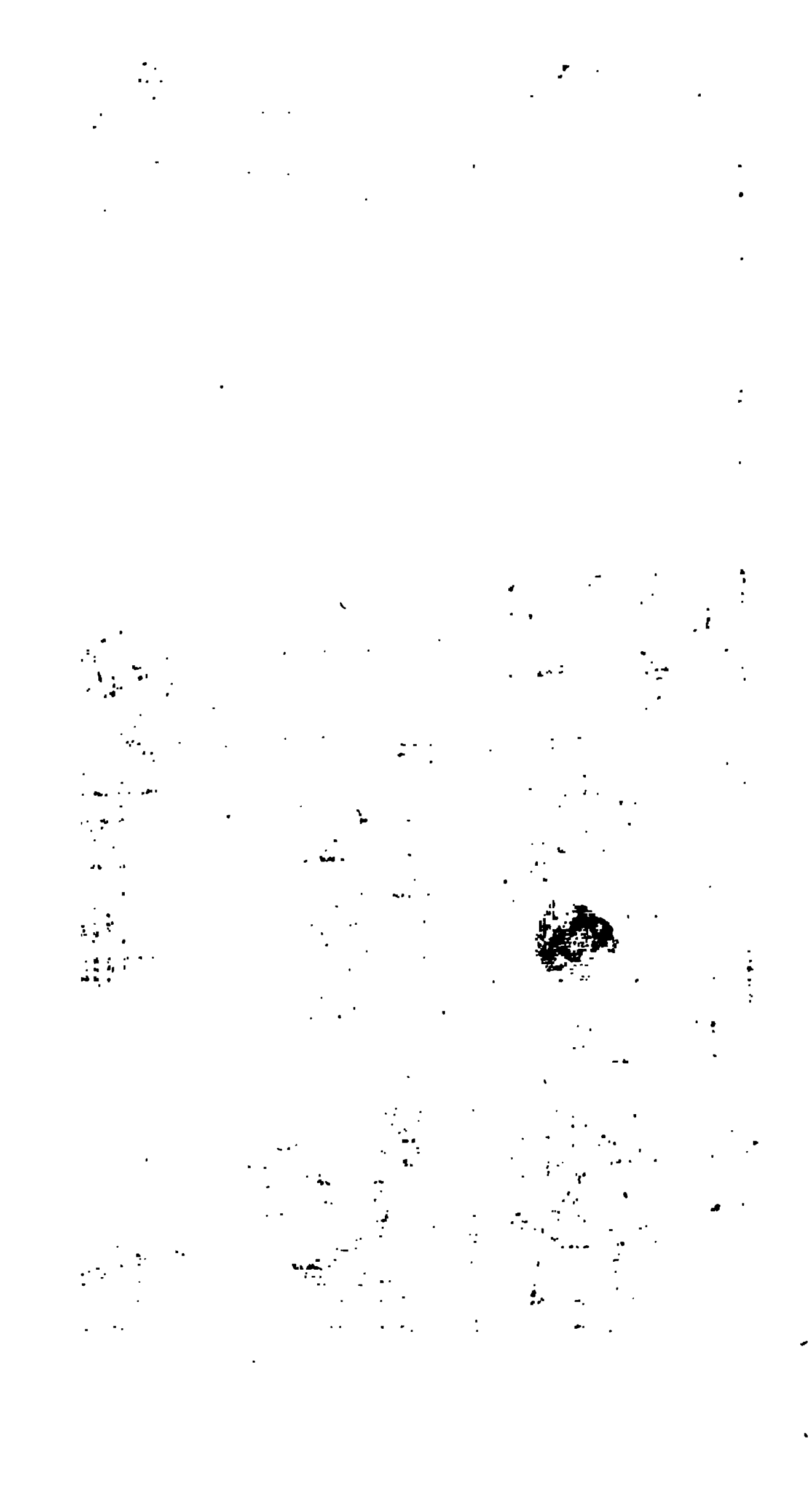
Le lendemain il fut question de passer la Riviere. Le Sieur de la Salle leur conseilla de faire un cajeu de cannes. Le Pere Anastase, le Sieur de Moranget & trois autres frayerent le chemin, & se risquerent les premiers. Ils ne firent point ce trajet sans danger, car ils enfonçoient à tout moment,
&

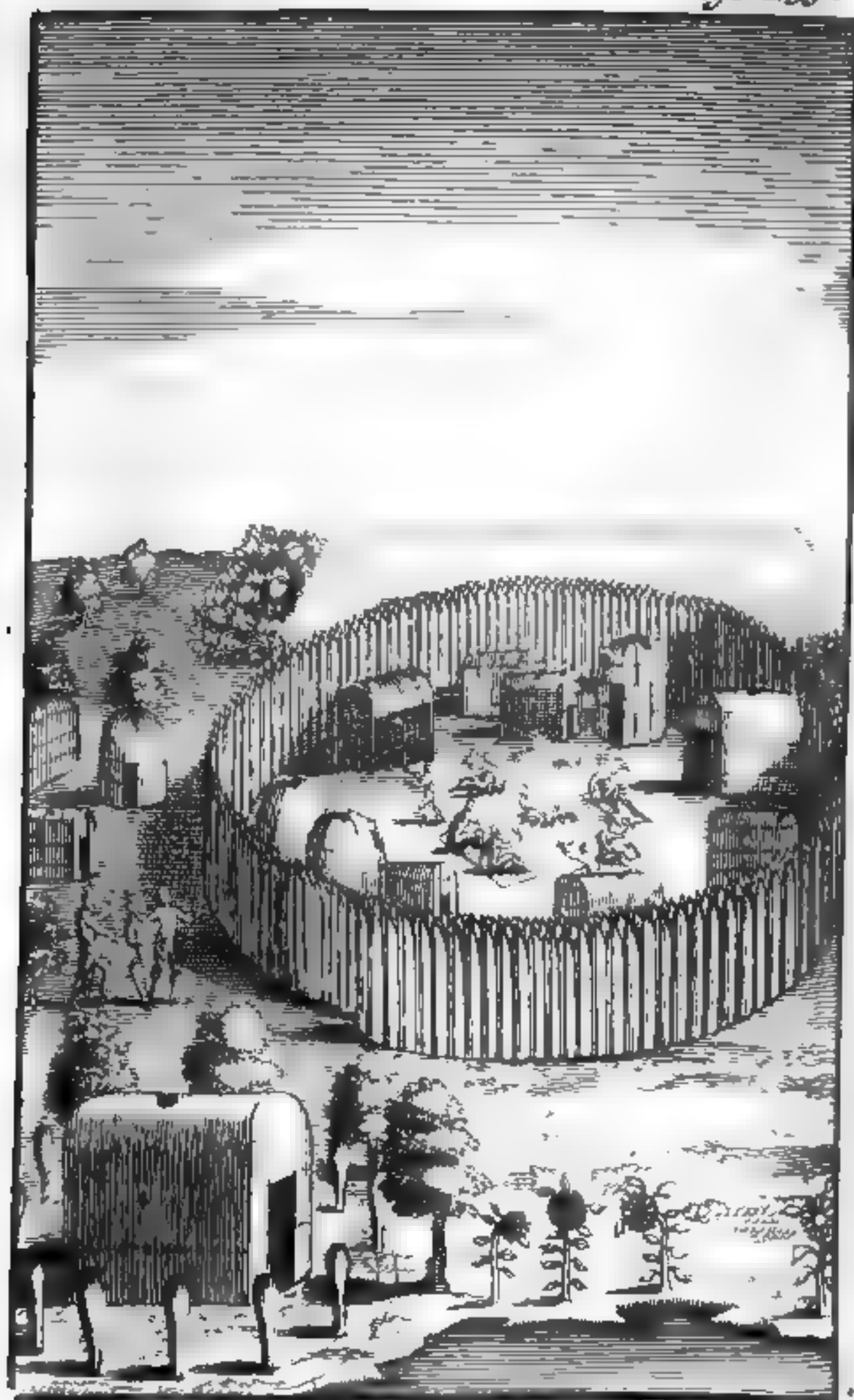
& le Pere fut obligé de mettre son Breviaire dans son capuchon, parce qu'il se mouilloit dans sa manche.

Le Sieur de la Salle leur envoya deux hommes à la nage, qui les aiderent à pousser leurs cannes, & qui les firent enfin arriver heureusement. Ceux qui étoient demeurez de l'autre côté ne vouloient point se hasarder à passer : mais enfin ils y furent obligez, parce que les autres firent semblant de partir pour continuer leur route. Ils passerent donc à la fin, & firent ce trajet avec beaucoup moins de peine que les autres. Toute la troupe étant ainsi réunie à la reserve du chasseur, on marcha deux jours parmi des cannes fort épaisses. Le Sieur de la Salle lui-même avec quelques autres fraioit le chemin en coupant & brisant les cannes à coups de haches. Enfin au troisiéme jour le chasseur Nikana se retrouva chargé de trois chevreuils boucannez, & d'un autre, qu'il venoit de tuer. Le Sieur de la Salle fit faire une décharge de quelques coups de fusils pour en témoigner sa joie. Ils suivirent leur route à l'Est, entrerent dans des pays encore plus beaux que ceux qu'ils avoient passez. Ils y trouverent des Peuples, qui n'avoient rien de Barbare que le nom. Entr'autres ils rencontrerent un sauvage fort honnête qui revenoit de la chasse avec sa femme & sa famille. Il fit present au Sieur de la Salle d'un de ses chevaux, & de quelque viande, le priant par signes d'aller chez lui avec tous ses gens : & pour les obliger d'y aller, il leur laissa sa femme, sa famille & sa chasse, comme pour leur servir

servir de gages, & cependant il se rendit au Village pour faire savoir leur arrivée. Le chasseur Nikana & un Laquais du Sieur de la Salle l'accompagnerent. Au bout de deux jours ils revinrent avec deux chevaux chargés de provisions, & plusieurs Chefs de ces Sauvages l'accompagnoient.

Ils étoient suivis de guerriers habillez fort proprement de peaux passées & ornées de plumes. Ils portoient tous le Calumet en ceremonie. Ils les rencontrèrent à trois lieues du Village, qui alloient au devant d'eux. Le Sieur de la Salle y fut reçu comme en triomphe, & logea chez le grand Capitaine. C'étoit un concours surprenant de peuples, dont la jeunesse paroissoit rangée sous les armes se relevant jour & nuit, & les comblant de biens, & de toutes sortes de vivres. Cependant le Sieur de la Salle craignant qu'une partie de son monde ne se débauchât avec des femmes, les fit camper à trois lieues du Village. Ils demeurèrent là trois ou quatre jours, & traiterent avec ces peuples pour des chevaux, & pour plusieurs autres choses, qui leur étoient nécessaires. Ce village, qu'on appelle des *Cénis*, est un des plus considérables, qui se trouvent dans toute l'Amerique, & est extrêmement peuplé. Il a bien vingt lieues de long au moins. Ce n'est pas qu'il soit contiguement habité. Il l'est seulement par hameaux de dix ou douze Cabannes; qui sont comme des cantons, & qui ont chacun des noms differens. Leurs cabannes sont belles, longues de 40 ou 50 pieds, dressées en maniere de ruches à miel. On y plante des arbres





bres , qui se rejoignent en haut par les branches , que l'on couvre d'herbes. Les lits sont placez autour des Cabannes , élevez de terre d'environ trois ou quatre pieds. Le feu est au milieu , & chaque cabanne sert de logement à deux familles. Ils trouverent chez les Cénis plusieurs choses qui viennent indubitablement des Espagnols , comme des Piaftres & autres monnoyes , des cueilliers d'argent , de la dantelle de toutes sortes , des habits , des chevaux. Ils y virent entr'autres une Bulle du Pape , qui exempt le jeune les Espagnols du Mexique pendant l'été. Les chevaux y sont communs. On en donnoit un à nos gens pour une hache. Un Cénis voulut donner un cheval pour le capuchon du Pere Anastase , dont il avoit envie.

Ils ont commerce avec les Espagnols par le moyen des *Choumans* alliez des Cénis , qui sont toujours en guerre avec la nouvelle Espagne. Le Sieur de la Salle , qui a toujours pensé à faire quelque entreprise sur les Mines de sainte Barbe du Nouveau Mexique , fit faire une Carte de leur pays , de celui de leurs voisins & du Fleuve Mississippi , dont il croyoit qu'ils avoient connoissance. Ils marquerent tout cela sur une écorce d'arbre. Ils dirent , qu'ils étoient à six journées des Espagnols , dont ils firent une description si naturelle , qu'il ne resta plus aucun doute au Sieur de la Salle ; quoique les Espagnols n'eussent fait encore aucune entreprise sur ces Peuples ni sur leurs villages. Seulement leurs guerriers se joignoient aux *Choumans* pour aller à la guerre dans.

dans le nouveau Mexique.

Le Sieur de la Salle , qui favoit parfaitement bien l'art de gagner les Sauvages de toutes les Nations , ravissoit ces peuples à tout moment , en leur faisant entendre , que celui qui l'avoit envoyé chez eux, étoit le plus grand Capitaine du monde , aussi haut que le Soleil , & autant élevé par dessus les Espagnols, que le Soleil l'est au dessus de la terre. Au récit des Victoires du grand Monarque dont le Sieur de la Salle parloit, les Cénis faisoient des exclamations mettant la main sur la bouche pour marquer leur étonnement. Le Pere Anastase dit qu'il trouva ces peuples fort dociles, & fort traitables. Il ajoute, qu'ils entroient assez dans ce qu'on leur disoit de l'existence & de la verité d'un Dieu Createur & Maître du Monde.

Il est certain, que le Sieur de la Salle avoit un talent particulier de gagner l'amitié des Sauvages. Cependant il n'avoit point alors de truchement pour expliquer ses pensées aux Cénis. Il ne pouvoit donc s'exprimer que par quelques signes : ce qui fait voir que ces longs discours sont des choses exagérées. Ledit Sieur de la Salle ayant toute l'obligation de sa fortune à son Souverain avoit raison de l'élever bien haut. Cependant il ne devoit point le faire au préjudice de la Nation Espagnole, & sur tout du Roi d'Espagne, qui outre les grands & vastes Pais dont il est Souverain dans l'Europe, est encore Seigneur des Indes Orientales & Occidentales : ce qui a donné lieu à ce qu'on dit ordinairement , & que le
Sieur

Sieur de la Salle m'a repeté bien des fois dans nos conversations, que le Soleil ne se couche jamais sur les terres du Roi d'Espagne. Il ne pouvoit donc ignorer, que les Cénis ne connoissoient point de Prince plus puissant dans toute l'Amerique que le Roi d'Espagne, puisqu'il est Souverain de plus de deux mille cinq cens lieues de Pays dans ce grand Continent, qui fait la moitié du Globe de la Terre.

Il y avoit alors des Ambassadeurs des Choumans chez les Cénis. Ils rendirent visite au Sieur de la Salle. Il fut fort surpris de leur voir faire le signe de la Croix, & se mettre à genoux les mains jointes, qu'ils élevoient au Ciel de fois à autre. Ils baïsoient l'habit du Pere Anastase, & lui faisoient connoître, que des gens vêtus comme lui instruisoient les Peuples de leur voisinage, qui n'étoient qu'à deux journées des Espagnols. En effet nos Religieux ont de grandes Eglises dans ce pais-là, dans lesquelles les habitans s'assemblent pour y faire leurs prieres. Ils exprimoient assez naturellement les Ceremonies de la Messe. L'un d'entr'eux fit le crayon d'un tableau, qu'il avoit vû d'une grande femme qui pleuroit, parce que son fils étoit sur une Croix. Le Pere Anastase ajoute que les Sauvages firent connoître au Sieur de la Salle, que les Espagnols faisoient une cruelle boucherie chez les Indiens, & que s'il vouloit aller avec eux, ou leur donner des fusils, il feroit facile de se rendre maitre d'eux, parce que ce sont des hommes lâches & sans cœur qui font marcher des gens devant eux avec
des

des éventails pour les rafraichir dans les grandes chaleurs.

Le Sieur de la Salle s'entretenant autrefois avec moi au Fort de Frontenac touchant nos découvertes me dit bien des fois, que les Jesuites du College de Goa , Capitale des Indes Orientales, qu'un Evêque de l'Ordre de S. François leur a donné, & dont les revenus montent presentement à des sommes immenses, vont en Mission en ces pays-là, & que plusieurs lui avoient dit souvent à Paris , qu'ils se faisoient porter dans des brancars avec deux hommes à leurs côtez , qui avoient des évantails pour les rafraichir pendant les grandes chaleurs. Mais parce que le Sieur de la Salle avoit été de la même Societé , je rabattois souvent une partie de ce qu'il me disoit, Cependant je ne puis m'empêcher d'admirer ici l'adresse, qu'il avoit d'attribuer aux Espagnols du Mexique, dans la description de son Voyage, ce qu'il m'avoit souvent dit de ces reverends Peres.

Après que le Sieur de la Salle eut demeuré 4. ou 5. jours chez les Cénis pour délasser son monde, il poursuivit sa route par les *Nassonis*. Il passa une grande Riviere par le milieu du grand Village des Cénis Ces deux Nations sont alliées, & ont à peu près le même genie & les mêmes coutumes. A cinq lieues de là il eut le déplaitir de voir que quatre de ses hommes avoient deserté à la faveur de la nuit, & s'étoient retirés chez les *Nassonis*. Pour comble de malheur le Sieur de la Salle & le Sieur de Moranget son neveu furent attaquez d'une fièvre violente , qui les re-

duisit

duisit à l'extrémité. Leur maladie fut longue, & obligea son monde de faire un fort grand séjour en cet endroit, parce qu'après que la fièvre les eut quittez, il fallut encore bien du tems pour les retablir. La longueur de cette maladie rompit toutes leurs mesures, & fut dans la suite l'occasion des derniers malheurs qui leur arriverent. Elle leur fit perdre plus de deux mois de tems, pendant lesquels il fallut vivre, comme on put. La poudre commençoit à leur manquer. Ils n'avoient avancé que de 150. lieues en droite ligne, & quelques uns de leurs gens avoient déserté. Dans une si facheuse conjoncture le Sieur de la Salle prit le parti de retourner sur ses pas au Fort Louis. Chacun fut de son avis, & on reprit le chemin en droiture. Il ne leur arriva rien de remarquable dans ce voyage, sinon qu'en repassant la Riviere maligne un de leurs hommes fut emporté par un Crocodile d'une longueur & d'une grosseur prodigieuse.

Après un mois de marche, dans laquelle les chevaux leur furent d'un grand secours, ils arriverent au Camp le 17. d'Octobre de la même année 1686. Ils furent reçûs avec toute la joye, qu'on peut s'imaginer. Au reste ils étoient dans des pensées fort partagées de joye & de tristesse. Chacun racontoit à son ami les aventures tragiques arrivées aux uns & aux autres depuis leur separation.

V. On trouve peu de gens dans les histoires des Voyageurs, dont le courage ait été plus intrepide, que celui du Sieur Robert

bert Cavelier de la Salle. Il ne se laissoit jamais abattre dans les événemens contraires & il esperoit toujours avec le secours du Ciel de venir à bout de son entreprise, malgré tous les obstacles , qui se presentoient continuellement.

Il demeura deux mois & demi à la Baye de S. Louis. Il visita avec le Pere Anastase, dont j'ai parlé, toutes les Rivières qui s'y déchargent. Ce Religieux dit, qu'ils en trouverent plus de cinquante toutes navigables, qui viennent de l'Oüest, & du Nord-Oüest. L'endroit où est le Fort est un peu sablonneux. On trouve par tout ailleurs un bon fond. De tous côtez on voit des prairies où l'herbe est plus haute que nos fromens, & cela dans toutes les saisons de l'année. Il y a des rivières d'espace en espace à deux ou trois lieues l'une de l'autre. Elles sont bordées de chênes, d'épinettes, de meuriers & d'autres arbres. Cela continue à l'Oüest jusqu'à deux journées des Espagnols.

Le Fort est bâti sur une petite éminence Nord & Sud, ayant la Mer au Sud-Est, de vastes prairies à l'Oüest, & au Sud-Oüest deux Étangs & des bois d'une lieue de tour. Une Rivière bat au pied. Les Nations voisines sont les *Quoaguis*, qui ont des chevaux à fort grand marché, les *Bahamos*, & les *Quinets*, Nations errantes, avec qui le Sieur de Salle étoit en guerre. Il n'oublia rien durant tout ce tems-là pour consoler sa petite Colonie naissante, dont les familles se peuploient d'enfans. Il fit beaucoup avancer les défrichemens & les habitations.

Le

Le Sieur Chef-deville Prêtre avec le Sieur Cavelier & trois Recollets travailloient de concert à leur édification, & à l'instruction de quelques familles sauvages, qui se détachèrent des Nations voisines pour se joindre à eux. Pendant tout ce tems-là le Sieur de la Salle faisoit tout ce qu'il pouvoit pour apprivoiser les Barbares, connoissant bien que la Paix avec ces peuples étoit de la dernière importance pour l'établissement de la Colonie. Enfin il n'eut point d'autre ressource que de reprendre son Voyage des Illinois si nécessaire pour son dessein. Il fit donc une harangue fort éloquente & d'un air capable de toucher; ce qui lui étoit assez naturel. Il parla à la petite Colonie, qui étoit assemblée pour cela. Chacun fut ému jusqu'à verser des larmes, persuadé de la nécessité de ce voyage, & de la droiture de ses intentions. Il eut été à souhaiter, qu'ils eussent tous perseveré dans les mêmes sentimens. Il fit donc achever de fortifier un grand enclos, où étoient enfermées toutes les habitations avec le Fort. Après cela il choisit vingt hommes; le Sieur Cavelier Prêtre son Frere, les Sieurs de Moranget & Cavelier ses Neveux avec le Sieur Joustel Pilote, & le Pere Anastase Recollet. On fit des prieres publiques pour la benediction de son voyage & de la Colonie.

VI. Le Sieur de la Salle partit de cette Baye avec vingt hommes le 7. de Janvier 1687. Dans le premier jour ils rencontrèrent une armée de *Bahamos*, qui alloient en guerre contre les *Erigoanna*. Le Sieur de la Salle fit alliance avec eux. Il voulut trai-

ter de même avec les *Quinets* : mais ils prirent la fuite à son abord. On les joignit en courant à cheval après eux. Ils firent donc un traité ensemble , & on se promit de part & d'autre une paix inviolable. Au quatrième jour à trois lieues au delà vers le Nord-Est ils trouverent la premiere Riviere aux Cannes. On ne voit que des prairies , & de petits bocages d'espace en espace. Les terres en sont si fertiles , que les herbes y croissent à dix & douze pieds de haut. Il y a un fort grand nombre de Villages sur cette Riviere , qui sont extrêmement peuplez. Ils ne visiterent que les *Quaras* & les *Anachorema*. Sur le même Rhomb de vent à trois lieues plus loin , l'on trouve la seconde Riviere aux Cannes habitée par des Nations différentes. Il y a des campagnes de chanvre. A cinq lieues plus avant on passe la Sablonniere, riviere ainsi appelée , parce qu'elle est environnée de terres sablonneuses , quoi que le reste soit de bon fond , & consiste en de grandes prairies.

On marche sept à huit lieues jusques à la Riviere *Robec* , en passant par des prairies , & par trois ou quatre rivières éloignées d'une lieue les unes des autres. La riviere de *Robec* est peuplée de plusieurs grands Villages , dont les Peuples parlent tellement du gosier , qu'il faut du tems pour s'y façonner. Ils ont guerre avec les Espagnols. Ils preserent fort le Sieur de la Salle de se joindre avec leurs Guerriers : mais il n'y avoit point d'apparence de s'y arrêter. De plus le Sieur de la Salle n'étoit guere en état avec vingt hommes de faire du mal aux Espagnols. Ce-
pen-

pendant ils resterent cinq ou six jours parmi ces peuples , tâchant de les gagner par des instructions Chrétiennes qu'ils ne reçoivent point des Espagnols.

En continuant leur route ils traverserent de grandes prairies jusqu'à la riviere Maligne. Elle est fort profonde & ainsi appelée, parce qu'un de leurs hommes y avoit été dévoré par un Crocodile monstrueux. Cette riviere vient de fort loin , & est habitée par un grand nombre de peuples partagez en quarante villages fort peuplés , qui composent la Nation des *Canoatinno* , qui font la guerre aux Espagnols , & qui dominent sur les Nations voisines.

Ils visiterent quelques villages. Ils sont habitez par de bons peuples, mais qui néanmoins sont barbares. Le Pere Anastase ajoute, que la cruauté des Espagnols les rendoit encore plus farouches : mais je soupçonne fort , que cette remarque vient du Sieur de la Salle, qui vouloit amadouer ces Nations & les dégouter des Espagnols, qui ont été forcez de détruire plusieurs Nations voisines pour soutenir la conquête du Nouveau Mexique; parce qu'assurement ces peuples les eussent exterminés eux-mêmes , s'ils ne les eussent prévenus. Il faut supposer comme une chose certaine, que ces Barbares n'ont de la consideration pour les Européens que par la crainte, qu'ils ont d'eux. L'agrandissement du Sieur de la Salle ne se pouvoit faire qu'en détruisant tout de même les Espagnols. Ainsi il tachoit de soulever tous ces Barbares contr'eux. Il pouvoit pourtant se souvenir, qu'étant autrefois

ensemble au Fort de Frontenac je lui avois fait connoître bien des fois une chose dont il ne pouvoit disconvenir. C'est que le joug d'Espagne est peut-être le plus doux & le plus supportable qui soit dans le monde.

Après que le Sieur de la Salle eut fait des presens , & en eut reçu de ces peuples , il acheta quelques chevaux d'eux à bon marché , & ensuite il passa la Riviere pour continuer sa route dans des canots faits de peaux de Taureaux sauvages. Il y a apparence , qu'ils firent passer leurs chevaux à la nage. Sur le même Rhomb de vent environ à quatre lieues de ce pays , qui est extrêmement fertile, ils passerent en Cajou la Riviere Hiens , ou pour mieux dire de Hans , dont nous avons fait mention ci devant. Ensuite ils firent leur route au Nord-Est , & furent obligez de traverser quantité de petites Rivières & de Ravines navigables. Ils employèrent à cela l'hyver , qui n'est sensible dans ces contrées-là que par les pluyes. Ils y furent encore pendant le Printems. Au reste tout le pays étoit agréablement diversifié de prairies , de collines , & de quantité de sources. Ils arriverent enfin à trois grands Villages appelez les *Taraba* , *Tyakappan* , & *Palonna* , où l'on trouve des chevaux. A quelques lieues plus avant ils rencontrèrent les *Palaqueffons* composez de dix Villages alliez des Espagnols.

Je suis étonné , de ce que notre Pere Anastase Recollet n'a pas fait un Journal plus circonstantié de tant de Nations différentes. Je prie donc le Lecteur de trouver bon ,

bon, que je fasse de tems en tems des reflexions sur ce dernier Voyage du Sieur de la Salle, avec qui j'en ai tant fait, lorsque j'étois avec lui dans l'Amerique. Ma description de la Louifiane, que j'ai fait autrefois imprimer à Paris, a contribué beaucoup à son entreprise.

VII. Ce fut après avoir passé toutes les Nations, dont je viens de parler, qu'arriva le plus grand de tous les malheurs aux gens du Sieur de la Salle, parce qu'il fut tué, aussi bien que le Sieur de Moranget son Neveu, & quelques autres. Le Sieur de la Salle se trouvoit dans un beau pays de chasse. Tout son monde y fit bonne chere, & se rétablit de la fatigue du Voyage par d'excellentes viandes pendant plusieurs jours. Il avoit envoyé le Sieur de Moranget son Neveu, son laquais nommé Saget, & sept ou huit de ses gens, au lieu où Nikana son chasseur qui étoit un sauvage *Chaouanon* avoit laissé quantité de viande de Taureaux sauvages, afin de la faire boucaner, & de n'être pas obligé de séjourner si souvent pour aller à la chasse.

Le Sieur de la Salle avec toute sa prudence n'avoit pas pû prévoir le complot, que quelques uns de ses gens devoient faire de massacrer son Neveu. Ils en prirent pourtant la resolution tout d'un coup, & l'exécuterent le 17. de Mars par un coup de hache, qui lui cassa la tête. Ce malheureux assassinat fut fait par un homme, que la charité n'a pas permis au Pere Anastase de nommer. Ils tuerent de même le valet du Sieur de la Salle, & le pauvre sauvage Nika ou Nikana, qui

les nourrissoit de sa chasse depuis trois ans avec beaucoup de fatigues & de dangers. Le Sieur de Moranget languit deux heures après ce malheureux coup , & pendant ce temps il donna toutes les marques possibles de sa pitié , pardonnant à ses meurtriers , les embrassant même de fois à autre , & donnant au reste des preuves sensibles de sa resignation à la volonté de Dieu , & de sa confiance dans le merite de son Sauveur : selon que ceux qui l'avoient assassiné le recitèrent eux-mêmes, depuis qu'ils furent revenus de leur fureur. C'étoit un parfaitement honnête homme , qui s'acquiesçoit fidelement de tous les devoirs d'un vrai Chrétien. Il y a lieu de croire , que Dieu lui aura fait misericorde.

Ces misérables n'étant pas contents d'avoir commis ce meurtre formerent le dessein de tuer leur Maître même ; parce qu'ils craignoient que par l'effet d'un juste ressentiment il ne les fit punir de l'horrible crime qu'ils avoient commis. Le Pere Anastase remarque qu'ils étoient éloignés de deux grandes lieues de l'endroit où ledit Sieur de Moranget fut assassiné. Le Sieur de la Salle donc inquiet du long retardement de son Neveu & de ses gens , dont il étoit séparé depuis deux ou trois jours, eut peur qu'ils n'eussent été surpris par quelque troupe de Sauvages. Il pria le Pere Anastase de s'engager avec lui à la recherche de son Neveu , & prit encore deux Sauvages avec lui.

Pendant le chemin le Sieur de la Salle ne l'entretint que de discours de pitié , & s'étendit fort sur les matieres de la grace & de la

la prédestination. Sur tout il parla beaucoup des grandes obligations , qu'il avoit à la Divine Providence de l'avoir garanti de tant de dangers qu'il avoit courus pendant vingt ans de séjour dans l'Amerique , dont neuf s'étoient passés dans les Voyages que j'avois fait avec lui. Il paroissoit fort penetré des graces singulieres , que Dieu lui avoit faites. Tout d'un coup le Pere Anastase le vit accablé d'une profonde tristesse , dont il ignoroit lui même la cause. Il paroissoit dans un trouble qui le rendoit méconnoissable à ceux qui avoient accoutumé de le voir. Cette situation d'esprit ne lui étoit point ordinaire. Le Pere Anastase fit tout ce qu'il put pour le tirer du profond assoupissement, où il étoit. Après deux lieues de marche, il trouva la cravate ensanglantée de son laquais. Il aperçut deux aigles qui voltigeoient sur sa tête. Ces oiseaux sont assez communs dans ce pais-là. En même temps, il découvrit ses gens , qui étoient sur le bord de l'eau. Il s'aprocha d'eux , & leur demanda des nouvelles de son Neveu Moranget. Ces gens lui repondirent par des paroles entrecoupées , & lui montrerent le lieu où il étoit. Le Pere Anastase suivit quelques pas le long de la Riviere , & arriva enfin à l'endroit fatal où deux de ces meurtriers étoient cachez dans les herbes , l'un d'un côté , & l'autre de l'autre, ayant leurs fusils bandez à la main. L'un d'eux tira son coup sur le Sieur de la Salle & le manqua. Le second tira en même temps , & le frappa à la tête. Il en mourut une heure après, le 19. Mars 1687.

Le Pere Anastase Recollet s'attendoit au même sort : mais il ne fit point de reflexion sur le danger, où il étoit. Il étoit tout pénétré de ce cruel spectacle, & sentoit une douleur incroyable de ce funeste coup. Il vit tomber le Sieur de la Salle à un pas de lui, ayant le visage tout ensanglanté. Il se jetta à lui aussi-tôt; l'embrassa, & l'arrosa de ses larmes, l'exhorta du mieux qu'il put, dans la conjoncture où il se trouvoit, à bien mourir. Ce pauvre homme avoit fait ses dévotions avant son départ. Il eut encore le tems de recapituler sa vie, & le Pere Anastase lui ayant donné l'absolution, il mourut quelque tems après. Il s'exerça pendant ces derniers momens à tout ce qui étoit convenable à l'état où il se trouvoit. Il serroit la main à ce Religieux à toutes les choses qu'il lui disoit, & sur tout quand il l'exhortoit à pardonner à ses ennemis. Pendant tout cela ces meurtriers effrayez de l'horreur de ce qu'ils venoient de faire commencerent à se frapper la poitrine & à detester leur aveuglement. Le Pere Anastase ne voulut point quitter ce triste lieu, sans avoir enterré le corps du Sieur de la Salle le mieux qu'il put. Il mit une Croix sur sa sepulture.

Ainsi mourut malheureusement le Sieur Robert Cavelier de la Salle, homme d'un grand merite, constant dans les adversitez, genereux, engageant, adroit & capable de tout. Il avoit travaillé vingt ans à adoucir l'humeur farouche d'une infinité de Nations Barbares, parmi lesquelles il avoit voyagé. Il eut le malheur d'être massacré par ses
pro-

propres domestiques, qu'il avoit comblé de biens. Il mourut dans la force de l'âge au milieu de sa course, sans avoir pu réussir dans les desseins, qu'il avoit formé sur le Nouveau Mexique.

VIII. Le Sieur de la Salle m'a conté bien des fois, pendant que nous étions ensemble au Fort de Frontenac, avant le tems de nos découvertes, & même lorsque nous y travaillions, que quand il étoit Jesuite, les Peres de cette Societé faisoient faire de fréquentes lectures, pendant les deux premières années, à tous ceux qui se rendoient parmi eux, des morts tragiques & des funestes aventures arrivées à ceux, qui avoient deserté leur Compagnie : afin d'y faire demeurer ceux qui y étoient une fois entrez. Je dois cette justice au Sieur de la Salle, qui me-laissa autrefois tous ses papiers en dépôt, pendant un Voyage qu'il fit en France, & que je restai au Fort de Frontenac, que sa sortie de la Societé s'étoit faite du consentement de ses Superieurs, & qu'il avoit de grands témoignages par écrit de sa bonne conduite, pendant qu'il avoit été parmi les Jesuites. Il me montra une lettre du General de cet Ordre écrite à Rome, qui témoignoit, que ledit Sieur s'étoit comporté en toutes choses avec beaucoup de sagesse, sans avoir même donné le moindre soupçon de peché veniel. J'ai reflechi cent fois sur les choses, qu'il m'avoit dites, lorsque nous nous entretenions des histoires des nouvelles découvertes. J'adorois en cela les desseins inscrutables de Dieu, qui accomplit toujours sa volonté par les moyens qu'il en

ra un coup de pistolet au Meurtrier du Sieur de la Salle , & le frappa droit au cœur , de sorte qu'il mourut sans se reconnoître. Un des compagnons de Hans lâcha son coup de fusil dans le côté de celui qui avoit tué le Sieur de Moranget. Il eut le tems de se reconnoître ; après quoi un autre lui tira un coup de fusil sans balle à la tête. Le feu se prit à ses cheveux , & ensuite à sa chemise , & à ses habits avec tant de violence , qu'il n'y eut point de moien de l'éteindre ; de sorte qu'il expira dans les tourmens. Le troisième Auteur de ce detestable complot prit la fuite , & se sauva. Hans vouloit à toute force s'en défaire , & achever par lui de venger la mort du Sieur de la Salle : mais le Sieur Joutel les reconcilia , & on en demeura là.

Par ce moien Hans demeura le Chef de cette malheureuse troupe. Ils prirent la resolution de s'en retourner chez les *Cénis* , où ils avoient dessein de s'habituer , parcequ'ils n'osoient retourner en Europe , de peur de recevoir le juste chatiment de leurs crimes. Les *Cénis* avoient mis leur Armée sur pied & étoient prêts de marcher en guerre contre les *Kanoatinnos* , peuples cruels , qui sont leurs implacables ennemis. Ils les mettent tout vifs dans la chaudiere , lorsqu'ils les ont faits prisonniers. Les *Cénis* donc emmenèrent Hans & quelques autres Européens avec eux. Les autres attendirent leur retour , après lequel Hans pressa fort les autres Européens de demeurer avec eux : mais ils n'en voulurent rien faire.

Ils partirent donc du pais des *Céris*, & parmi eux étoient les Sieurs Cavelier Frere & neveu du Sieur dela Salle, le Sieur Jontel, le Pere Anastase, avec quelques autres. On leur donna à chacun un cheval, de la poudre, & du plomb avec quelques marchandises pour les défraier sur leur route. Ils s'arrêterent parmi les *Nassonis* pour y célébrer l'Octave de la Fête de Dieu. Ils disent dans leurs relations, que ces peuples les entretenoient tous les jours de la cruauté des Espagnols envers les Americains. Ils leur dirent, que vingt Nations Sauvages alloient faire la guerre aux Espagnols, & les invitèrent d'y aller avec eux, ajoutant, qu'ils en feroient plus avec leur fusils que tous leurs Guerriers ensemble avec leurs Masses & leurs flèches. Mais ils avoient d'autres desseins dans l'esprit. Ils prirent seulement occasion de tous ces discours de leur faire entendre, qu'ils n'étoient venus parmi eux, que par les ordres exprès de Dieu pour les instruire dans la connoissance de la verité & pour les mettre dans la voie du Salut. Ils employèrent à cela dix ou douze jours de temps jusques au troisiéme de Juin.

Je ne doute point, que le Sieur Cavelier Prêtre, & le Pere Anastase n'aient fait tout leur possible pour donner des lumieres aux *Nassonis*, afin de les tirer de leur ignorance : Mais les quatre autres Européens, qui étoient avec eux, n'étoient pas en assez grand nombre pour faire peur aux Espagnols, qui sont accoutumés aux fusils. D'ailleurs ils ne savoient pas la langue de ces peuples. J'ai donc de la peine à compren-

dre , comment ils pouvoient recueillir des discours des *Nassonis* , que les Espagnols exerçoient de grandes cruantez sur les peuples de l'Amerique. Ils n'avoient point d'interpretes avec eux :] Ainsi ils ne pouvoient point du tout entendre ce que leur disoient ces peuples , qui n'avoient jamais veu d'autres Européens qu'eux.

IX. Les *Cénis* donnèrent deux Sauvages pour guides à ces six Européens , qui continuèrent leur route par les plus beaux pais du monde vers le Nord , & vers le Nord-Est. Ils passèrent quatre grandes Rivières , & plusieurs Ravines peuplées de plusieurs Nations. Ils trouvèrent les *Haquis* à l'Est , les *Nabiri* ou les *Naansi* , peuples puissans , qui sont en guerre contre les *Cénis*. Enfin ils approcherent le 13. Juin des *Cadodacchos*. L'un de leurs Guides prit les devans pour annoncer leur venue. Les Chefs & la jeunesse , qu'ils trouvèrent à une lieue de leur village les reçurent avec le Calumet , & le leur donnèrent à fumer. Les uns conduisoient leurs chevaux par la bride , & les autres les portoient comme en triomphe. Ils disoient , que c'étoient des Esprits venus de l'autre Monde. Tout le village étant assemblé les femmes , selon leur coutume , leur lavèrent la tête & les pieds avec de l'eau chaude : après quoi on les plaça sur une estrade couverte de Nattes blanches fort propres. Les festins vinrent ensuite , les danses du Calumet , & d'autres réjouissances publiques , qui duroient le jour & la nuit. Ces peuples ne connoissent les Européens que par réputation. Il y a quelque legere apparence que tous ces peuples

peuples ont une ombre de Religion. Mais leurs idées sont fort confuses , & fort embrouillées. Ils semblent adorer le Soleil , parce qu'ils lui envoient la fumée de leur Tabac , dont ils sont pourtant les premiers partagez. Leurs habits de Cérémonie ont ordinairement deux Soleils figurez , & sur le reste du corps des représentations de Taureaux Sauvages , de Cerfs , de serpens , ou d'autres animaux. Cela donna occasion au Sieur Cavelier Prêtre, & au Pere Anastase de leur donner quelques leçons touchant le vrai Dieu & les principaux Mysteres du Christianisme. Il faut supposer que tout cela se fit par signes.

Dans cet endroit Dieu les affligea d'un tragique accident. Le Sieur de la Marne, malgré tout ce qu'on lui put dire , voulut se baigner le soir du 24. de Juin. Le Sieur Cavelier Neveu du Sieur de la Salle l'accompagna jusques sur le bord de la Riviere , qui est assez près du Village. Ledit de la Marne s'étant jetté brusquement dans l'eau disparut en même tems. C'étoit un abyme , où il fût noyé en un moment. Peu de tems après on tira son corps hors de l'eau , & on le porta chez le Capitaine. Tout le village pleura sa mort en cérémonie. La femme du Chef l'ensevelit fort proprement dans une belle natte , & pendant cela les jeunes gens lui creuserent une fosse , que le Pere Anastase bénit. Cela étant fait, on le mit en terre avec toutes les solemnitez possibles. Les Sauvages admiroient les Cérémonies de l'enterrement , & sur tout les Pseaumes , qu'on chanta aux obléques. On prit de là

occasion de donner quelques instructions aux Sauvages touchant l'immortalité de l'Âme, pendant huit jours, qu'on resta dans ce lieu fatal. On enterra le mort sur une éminence proche du village, son tombeau fût environné d'une palissade, & on y mit une grande Croix, qu'on fît faire par les Sauvages. Ensuite on partit de là le 2. Juillet.

Ces peuples sont sur le bord d'une Rivière, où l'on trouve trois Nations fameuses, les *Natches*, les *Natchetes*, & les *Ouidiches*. Ces Voyageurs y furent reçus fort humainement. Depuis la Rivière des *Céuis*, où l'on commence à trouver des Castors & des Loutres, à mesure que l'on avance vers le Nord, on en voit une plus grande quantité. Etant parmi les *Ouidiches* ils rencontrèrent trois Guerriers de deux Nations, appelées les *Cabinnio*, & les *Mentons* à vingt cinq lieues plus avant tirant à l'Est Nord-Est, qui avoient veu des Européens François. Ils s'offrirent de les y accompagner, & en faisant leur route, ils furent obligez de passer quatre Rivières en Cajoux. Ils y furent reçus par ces peuples le Calumet de paix à la main, avec toutes les marques possibles de joye & d'estime. Plusieurs de ces Sauvages leur parlèrent d'un Européen, qui étoit Capitaine, & qui n'avoit qu'une main. C'étoit le Sieur de Tonti Napolitain. Ils ajoutèrent qu'il leur avoit dit, qu'un plus grand Capitaine que lui passeroit peut être par leur village. C'étoit le Sieur de la Salle.

Le Chef les logea dans sa Cabanne, & en

en fît sortir sa famille. On les y regala durant plusieurs jours de toutes sortes de viandes. On fît même un festin public, où le Calumet fût dansé durant vingt quatre heures avec des chansons faites expres, que le Chef entonnoit de toute sa force. On les traitoit d'Envoiez du Soleil, qui venoient les defendre contre leurs ennemis par des coups de tonnerre. Ils vouloient dire de fusils, qu'ils ne connoissoient point avant cela. Au milieu de ces rejouissances le petit Cavelier Neveu du Sieur de la Salle tira trois coups de pistolet en criant *Vive le Roi*, ce que ces Barbares repetoient à haute voix, y ajoutant vive le Soleil.

Ces Sauvages ont une quantité prodigieuse de Castors & de Loutres, dont le transport seroit fort facile par une Riviere, qui est voisine du village. Ils voulurent en charger leurs chevaux. Mais ils les refusèrent pour témoigner leur desinteressement, & ils leur firent des presens de haches & de conteaux. Ensuite ils partirent avec deux *Cabinnio*, pour leur servir de guides après avoir reçu les Ambassadeurs des *Analac*, des *Tanico*, & de quelques autres Nations du Nord-Oüest, & du Sud-Est. Ils eurent le plaisir de traverser pendant quelques jours les plus beaux pais du monde entrecoupez de plusieurs Rivieres, de prairies, de petits bois, de côteaux, & de vignes. Ils passerent entre autres quatre grandes Rivieres navigables, & enfin, après une marche d'environ soixante lieües, ils arrivèrent aux *Ossottöez*, qui habitent sur une grande Riviere, laquelle vient du Nord Oüest, bordée des plus beaux bois

bois du monde. Les peaux de Castors & de Loutres s'y trouvent par tout en si grande quantité, aussi bien que toutes les autres pelletteries, qu'on les y brûle à tas, parce qu'elles n'y sont d'aucune valeur. C'est la fameuse Riviere des *Akanfa*, qui y forme quantité de villages nombreux, dont j'ai fait mention dans ma premiere Relation de nos découvertes. Le Pere Anastase dit qu'ils commencèrent pour lors à se reconnoitre. Cependant il savoit bien, qu'aucune des quatre personnes qui étoient avec lui n'avoit jamais été, non plus que lui, sur le Fleuve Metchatipi. En effet j'y avois été seul avec mes deux Canoteurs en 1650, & depuis le Sieur de la Salle y avoit été en 1682. jusqu'aux *Akanfa*. Aparemment que le Pere Anastase croioit être pour lors au Fort de Crevecoeur situé chez les Illinois, parce qu'il trouva là une grande Croix, & au bas les Armes du Roi de France. Il y voioit de plus une maison bâtie à l'Européenne & ce fut ce qui donna lieu au Sieur Joutel, & aux deux autres hommes qui restoient, de faire la décharge de leurs fusils.

Au bruit de cette Salve ils virent sortir deux François Canadiens. Le Commandant s'appelloit *Couture*, que j'ai connu particulièrement pendant mon séjour en Canada. Il avoit même été du Voiage, que nous entreprîmes pour la découverte de la Louisiane. *Couture* fît connoître, que le Sieur de *Tonti* l'avoit placé dans ce Fortin par ordre du Sieur de la Salle pour lui servir d'entre post, pour maintenir l'Alliance avec les Nations Sauvages, qui sont voisines de ces lieux

lieux, & pour les mettre en seureté contre les insultes des Iroquois leurs ennemis jurez. Ils visitèrent trois de ces villages, les *Torimans*, les *Doginga*, & les *Kappa*. On leur fît par tout les festins, les harangues, & les danfes du Calumet avec toutes les marques possibles de joie. Ils étoient logez dans la maison de ce Fortin. Ceux du Canada, qui étoient venus s'y habituer, leur firent tout le bon accueil, que l'on pouvoit souhaiter, & les rendirent maîtres de tout.

Au reste quelques affaires qu'il y ait à decider parmi ces peuples Sauvages, jamais ils n'en donnent leur resolution sur le champ. L'on assemble les Chefs & les Anciens des villages, après quoi on delibere sur les choses, dont il s'agit. Ces Voyageurs leur avoient demandé une Pyrogue, & quelques Sauvages pour remonter le Fleuve *Mefchapi*, & pousser jusques aux Illinois par la Riviere de cette Nation, que j'ai nommée dans la Carte de ma Louisiane, la Riviere *Seignelay*, pour faire honneur au Ministre d'Etat de ce Nom, qui avoit à cœur, & qui prenoit soin de tout ce qui regardoit nôtre découverte. Le Pere Anastase dit, qu'ils offrirent à ces Sauvages leurs Chevaux, de la poudre & du plomb en échange d'une Pyrogue. Après que le Conseil eût été assemblé sur ce sujet, on leur répondit, qu'on leur accordoit la Pyrogue qu'ils avoient demandée, & quatre Sauvages pour les conduire, un de chaque Nation pour marquer mieux l'étroite Alliance, qu'ils faisoient avec eux. Cela fût executé fort ponctuellement, de sorte qu'ils congédierent les *Cabin-*

binnio avec des presens , dont ils furent satisfaits. Il faut remarquer sur ce sujet , sans que je pretende faire tort en cela aux lumieres du Sieur de la Salle , qu'assurément il n'avoit point encore trouvé la veritable embouchure du Fleuve Meschasipi , non plus que le Pere Anastase , qui n'avoit jamais été en ce pais-là. Que si ce dernier l'a heureusement rencontrée par le moien des Sauvages , qui le conduisoient , ce n'a été que par la connoissance que *Couture* Commandant du Fortin lui en avoit donné. Il nous éclaircira peut être davantage cette affaire dans la suite.

X. Après quelque séjour parmi ces peuples le Sieur Cavelier & le Pere Anastase s'embarquerent le premier d'Août 1687. sur le Fleuve Meschasipi. Ils le traversèrent le même jour dans une Pyrogue de 40. pieds de long. Le courant du Fleuve étoit fort en cet endroit. Ils se mirent donc tous à terre pour faire le reste du Voiage à pied , parce qu'ils avoient laissé aux *Akanfa* leurs Chevaux qu'ils auroient peut être mieux fait de garder. Il ne demeura dans la Pyrogue que le jeune Cavelier , dont l'âge joint à la fatigue du chemin , qu'ils avoient fait jusques là , ne lui permettoit pas d'achever le Voiage à pied.

Le Pere Anastase croit , que depuis le lieu, d'où ils étoient partis jusques aux Illinois, ils avoient bien encore 400. lieües de chemin à faire , pour s'y rendre. Mais dans le fond il n'en parle ainsi que par conjecture. L'un des Sauvages perchoit pour conduire la Pyrogue, & pour la faire remonter.

L'aut-

L'autre de ses Camarades le relevoit de fois à autre. Le reste de la Compagnie ne se servoit point de la Pyrogue, sinon quand ils y étoient obligez pour franchir quelque passage dangereux, ou pour traverser des Rivières. Ils eurent beaucoup de peines & de fatigues dans ce Voiage. Les chaleurs étoient excessives dans cette saison-là. Le sable étoit tout brûlant par l'ardeur du Soleil. Et par dessus tout la disette de vivres qui dura plusieurs jours les fit extrêmement souffrir pendant ce tems-là.

Le Pere Anastase ajoute , qu'ils avoient déjà fait deux cens lieües par le travers des terres depuis la Baye de St. Louis , savoir cent lieües jusques aux *Cénis* , soixante au Nord-Nord-Est , & les 40. dernieres à l'Est-Nord-Est. Depuis les *Nassonis* jusques aux *Cadodacchos* 40. au Nord-Nord-Est. Des *Cadodacchos* aux *Cabinnio* & aux Mentons 25. à l'Est-Nord-Est , & des *Cabinnio* aux *Akanfa* 60. à l'Est-Nord-Est. Ils continuèrent leur route en remontant le Fleuve par les mêmes endroits , dont ils avoient ouï parler au Sieur de la Salle en 1682. excepté qu'ils allèrent aux *Sicacha*. Le Pere Anastase dit , que le Sieur de la Salle n'y avoit point été. J'ai fait mention de cette Nation dans ma seconde Relation. Le village principal est à 25. lieues à l'Est des *Akanfa*. Cette Nation est forte & nombreuse. Elle a pour le moins 4000. hommes de guerre. Ils ont abondance de toutes sortes de pelleteries. Les Chefs leur apportèrent plusieurs fois le Calumet pour marquer qu'ils vouloient s'allier avec eux. Ils leur offri-

offrirent même d'aller s'habituer sur la Riviere *Ouâbache*, pour être plus près du Fort de Crevecœur aux Illinois, où ils alloient.

Cette fameuse Riviere *Ouâbache*, est bien aussi grande que le Fleuve *Meschasipi*. Elle en reçoit quantité d'autres, & par ce moien on peut entrer dans le Fleuve. L'embouchure, par où elle se décharge dans le *Meschasipi*, est éloignée des *Akanfa* de deux cens lieues, selon l'estime que le Sieur de la Salle leur en avoit faite. A la verité on ne trouve pas cette distance en droite ligne par les prairies : mais elle se conte en suivant le Fleuve *Meschasipi*, qui fait de grandes Anses, & qui serpente beaucoup. En coupant droit par les terres il n'y auroit que cinq bonnes journées. Ils passerent donc au travers de la Riviere *Ouâbache* le 26. d'Août, & ils trouverent bien soixante lieues de chemin en remontant toujours le Fleuve *Meschasipi* jusqu'à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Environ six lieues au dessous de cette embouchure on trouve au Nord-Oüest la fameuse Riviere des *Masfourites*, ou des *Ozages*, qui est pour le moins aussi grande que ce Fleuve, dans lequel elle se décharge. Elle est formée par un grand nombre d'autres Rivières connues, & navigables par tout, qui sont habitées par des Nations fort nombreuses, comme les *Panimoha*, qui n'ont qu'un Chef, & 22. Villages, dont le moindre est de 200. Cabanes, les *Paneassa*, les *Pana*, les *Panaloga*, & les *Matotantes*, dont aucune ne le cede en rien aux *Panimaba*. On y comprend aussi
les

les *Ozages*, qui font dix sept Villages sur la Riviere de leur nom, laquelle se décharge dans celle des *Massourites*. Nos Cartes, & celles du Sieur de la Salle y ont aussi étendu le nom des *Ozages*. Les *Akanfa* étoient autrefois établis au haut de l'une de ces Rivières, qui porte aujourd'hui leur nom, & de laquelle j'ai parlé, vers le milieu du chemin de la Riviere *Ouäbache* à celle des *Massourites*. On trouve là le Cap de St. Antoine de *Padoüe*. C'est dans ces endroits, où demeurent les Sauvages de la Nation, qui se nomme *Mansopolea*.

Enfin le 5. Septembre le Sieur Cavelier Prêtre du seminaire de St. Sulpice à Paris, & le Pere Anastase de Douai Recollet arrivèrent à l'embouchure de la Riviere des Illinois. On compte de là jusqu'au Fort de Crevecœur environ cent lieües, selon que je l'ai remarqué dans ma premiere Relation. Toute cette route fournit une navigation fort aisée, même aux grands batimens. Un *Chacuanon* nommé *Turpin* les aiant apperçus à son village, courut par terre pour en porter les nouvelles au Sieur Belle-Fontaine, qui commandoit dans ce Fort. Il ne pouvoit point croire la nouvelle qu'il lui apportoit. Mais ils suivirent ce Sauvage de fort près, & entrèrent dans le Fort le 14. Septembre. On les conduisit d'abord à la Chapelle, où le *Te Deum* fût chanté en action de graces. Les Canadiens, qui y étoient, s'étant mis sous les Armes avec quelques Sauvages, ils firent tous la décharge de leurs fusils.

Le Sieur de *Tonti*, qui étoit destiné par le

le Sieur de la Salle pour commandant dans ce Fort de Crevecœur , étoit allé chez les Iroquois pour tacher de menager l'esprit de ces Barbares. Ces gens ne laissèrent pas d'être reçus avec tout le bon accueil possible, & le Sieur de Belle-fontaine n'oublia rien pour temoigner la joie qu'il avoit de leur arrivée, afin de les consoler de leurs disgraces, & de les rétablir de leurs fatigues.

Il faut avouer , qu'il n'est pas possible à personne d'éviter sa destinée. Cependant on ne peut s'empêcher de reconnoître que le triste sort du Sieur de la Salle a eu quelque chose de bien fatal. Il avoit entrepris ce grand Voiage dans le dessein de trouver l'embouchure du Meschasipi , & il est mort malheureusement dans cette recherche sans avoir pu réussir dans son entreprise. Cependant incontinent après sa mort , son Frere avec le Pere Anastase Recollet & ceux qui les accompagnoient dans ce Voiage navigent sur ce Fleuve , & se rendent par là aux Illinois. Il est constant qu'il y a un très-beau port à l'embouchure de ce Fleuve , selon la remarque que j'en ai faite l'an 1680. L'entrée en est belle , comme on le peut voir aisément. De trois bras , qui composent cette embouchure, j'ai toujours suivi le Canal du milieu. On en trouve l'embouchure commode , & on y rencontre plusieurs endroits propres à y bâtir des forteresses , qui ne seront point au hazard d'être inondées , comme on l'avoit cru ci-devant. Le bas de ce Fleuve est habitable , & est même habité par plusieurs Nations Sauvages, qui n'en sont pas fort éloignées. Les plus grands
Vais-

Vaïsseaux peuvent monter plus de deux cens lieües depuis le Golphe de Mexique , & aller ainsi jusques à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Cette Riviere est navigable plus de cent lieües , & se décharge dans le Meschasipi. Au bas du même Fleuve on voit d'autre Nations, que j'avois oubliées , comme les *Picheno*, les *Ozanbogs*, les *Tangibao*, les *Ottonika*, les *Mouisa*, & plusieurs autres, dont on perd aisément la mémoire, lorsqu'en y passant on n'a pas la commodité de faire toutes les observations nécessaires.

Il y a apparence, que le Sieur de la Salle, qui n'a point trouvé l'embouchure de ce Fleuve dans la Mer , a estimé que la Baye de St. Louis n'étoit qu'à 40. ou 50. lieües de l'embouchure de l'un de ses bras , au moins à aller en droite ligne. Mais par malheur il n'y a point été, & ne l'a pas trouvé, Dieu donnant des bornes à tous les hommes dans leurs entreprises, aussi bien qu'à l'Océan. Il l'a sans doute ainsi permis, afin que le Pere Anastase , qui est presentement Vicaire des Recollets de Cambrai , decouvrit 110. Nations sur sa route, au défaut du Sieur de la Salle , sans comprendre dans ce grand nombre plusieurs autres peuples Sauvages , qui sont connus à ceux par lesquels il a passé, parce qu'ils ont commerce avec eux, & qui pourtant ne sont point encore connus des Européens.

Ces Nations , comme je l'ai remarqué , ont des Chevaux propres à toutes sortes d'usage en fort grande quantité. Les Sauvages se croient bien payez d'un
M bon

bon Cheval , quand on leur en donne une hache.

Le Pere Anastase étoit parti de la Baye de Saint Louis au Golphe de Mexique dans le deſſein de demeurer parmi les *Cénis* à ſon ſecond Voiage, pour y établir la Miſſion. Le Pere Zenobe Mambré Recollet , qui étoit reſté dans la Baye , devoit l'aller joindre afin de s'étendre chez les Nations voiſines. Ils attendoient de l'Europe un plus grand nombre d'Ouvriers. Mais la mort funeſte du Sieur de la Salle l'ayant obligé de paſſer outre , il ne doute pas que le Pere Zenobe n'ait été le chercher. Peut être même , qu'il eſt preſentement en ces païs-là avec le Pere Maxime Recollet natif de l'Ille en Flandres, & qu'ils auront laſſé le Sieur Chefdeville Miſſionnaire de St. Sulpice à la Miſſion du Port de cette Baye. Il s'étoit deſtiné lui même à cela , parce qu'il y avoit neuf ou dix familles Européennes avec leurs enfans. De plus il y a quelques uns des gens du Sieur de la Salle , qui ont épouſé des femmes Sauvages pour tacher d'augmenter leur petite Colonie. Voila l'extrait de ce que le Pere Anastase a écrit de ſon pénible Voiage. On ne ſait pas au reſte , ce que ces pauvres gens ſont devenus depuis ce tems-là.

Le Pere Anastase cacha la déplorable deſtinée du Sieur de la Salle, parcequ'il étoit de ſon devoir, auſſi bien que de celui de Monsieur Cavelier Prêtre, d'en donner les premieres nouvelles à la Cour , & de menager par ce ſecret les effets appartenans au defunt dans le Fort des Illinois: parcequ'il lui avoit fait
toutes

toutes les avances qu'il avoit pu pour son entreprise. Il partit des Illinois au printems de l'an 1688. avec le Pere Anastase, le jeune Cavelier , le Sieur Joutel , & un Sauvage , qui est presentement habitué aupres de Versailles. Ils arrivèrent à Quebec le 27. Juillet , & firent route pour France le 20. Août suivant. Dieu leur a fait la grace d'arriver heureusement à Paris , après avoir esuié un nombre incroiable de dangers. Ils rendirent conte de leur Voiage à Monsieur le Marquis de Seignelay.

Voila l'histoire de ce dernier Voiage du Sieur de la Salle , dont j'ai cru devoir donner connoissance au public , parce que ic'est comme une suite du mien , & qu'il sert à confirmer plusieurs choses que j'ai avancées. Je passe presentement à la description de la Religion & des mœurs de ces Nations Barbares , que j'ai decouvertes dans mon Voiage.

XI. Nos découvertes nous aiant fait connoître la plus grande partie de l'Amerique Septentrionale ; je ne doute point , que si l'on nous y renvoioit pour achever ce que nous avons si heureusement commencé , on ne developpât enfin ce qu'on n'a pu éclaircir jusqu'à present , quelque tentative que l'on ait faite pour cela. Il a été impossible jusques ici d'aller au Japon par la Mer glaciale. On à taché plusieurs fois d'en faire le Voiage : mais on n'a pu y reüssir , & je suis moralement assuré , qu'on ne pourra jamais en venir à bout , qu'au préallable on n'ait decouvert le Continent tout entier des terres , qui sont entre la Mer glaciale , & le

Nouveau Mexique. Il semble , que Dieu ne m'ait preservé de tous les dangers extraordinaires de mes grands Voiages , que pour achever cette heureuse découverte. Je m'offre encore d'y travailler , & je suis persuadé que cette entreprise aura un succès heureux moienant Dieu , si l'on me fournit les moiens de m'y employer.

Jé ne suis pas surpris de ce que les Savans avoient , qu'ils ignorent encore comment l'Amerique s'est peuplée , & comment ce nombre infini de Nations , que l'on y trouve , s'est établi dans ce vaste Continent. L'Amerique forme la moitié du Globe de la terre. Les plus habiles Geographes n'en ont point encore une connoissance entiere , & les habitans même de ce Nouveau Monde , lesquels nous avons decouverts , & qui selon toutes les apparences en devroient être les mieux informez ne savent pas eux mêmes , comment leurs Ancêtres y sont venus. Certes si dans l'Europe nous étions comme ces peuples , sans l'usage de cet Art ingenieux de l'Ecriture , qui fait en quelque sorte revivre les morts , qui rappelle le souvenir du passé , & qui conserve la mémoire des choses , il est certain , que nous ne serions pas moins ignorans que ces pauvres Sauvages.

La plus grande partie des Barbares , qui habitent l'Amerique Septentrionale croient communement une espece de création du Monde. Ils disent , que le Ciel , la terre , & les hommes ont été faits par une Femme , qui gouverne le Monde avec son Fils. C'est peut être pour cela , qu'ils content leurs gene-

nea.



Idole appelée Okce, Quióccos, ou kiwasá

Voici l'Histoire de la Virginie ~

analogies par les femmes. Ils ajoutent, que ce Fils est le principe de toutes les choses bonnes , & que la femme est la cause de tout le mal. Ils croient que l'un & l'autre jouissent d'une parfaite félicité. Ils disent encore , que cette Femme tomba du Ciel enceinte , & qu'elle fut reçue sur le dos d'une Tortue , qui la sauva du naufrage. Quand on leur fait quelque objection sur le ridicule de leur créance, ils répondent ordinairement que cette objection est bonne pour ceux qui la font ; mais qu'elle ne fait rien contre eux , parce qu'ils sont faits d'une autre manière que les Européens. D'autres Sauvages du même Continent croient, qu'un certain Esprit que les Iroquois appellent *Otkon*, ceux de la Virginie *Okée*, & d'autres Barbares, qui demeurent au bas du Fleuve St. Laurent, *Atahanta*, est le Createur du Monde & qu'un nommé *Messou* en a été le réparateur après le Déluge. C'est ainsi qu'ils altèrent & qu'ils brouillent par leurs traditions la connoissance que leurs Ancêtres peuvent avoir eue du Déluge universel. Ils disent, que ce Messou ou *Otkon* allant un jour à la chasse, ses chiens se perdirent dans un grand Lac , qui venant à se déborder couvrit toute la terre en peu de tems, & ne fût qu'un Abyme de tout le Monde. Ils ajoutent , que ce Messou ou *Otkon* amassa un peu de terre par le moyen de quelques animaux , & se servit de cette terre pour réparer le Monde. Au reste ils croient, que les Européens habitent un Monde différent du leur. Quand donc on veut les désabuser de leurs folies , & les instruire de la véritable Création de l'Univers , ils disent

que tout cela peut bien être véritable pour le Monde que nous habitons : mais qu'il en est tout autrement du leur. Ils demandent même fort souvent , s'il y a un Soleil & une Lune dans nôtre Europe comme dans leur pays.

Il y a d'autres Sauvages , qui habitent au haut du Fleuve S. Laurent & du Meschafipi , qui racontent , à peu près comme les précédens , qu'une femme descendit du Ciel , & demeura quelque tems à voltiger en l'air sans trouver où poser son pied. Les poissons de la Mer en aiant compassion tinrent conseil pour savoir qui d'entr'eux la recevrait. La Tortue se presenta , & offrit son dos au dessus de l'eau. Cette femme s'y vint reposer , & y fît sa demeure. Dans la suite les immondices de la Mer s'étant ramassées autour de la Tortue , il s'y forma peu à peu une grande étendue de terre , qui fait presentement ce que nous appellons l'Amerique. Ils ajoûtent , que la solitude ne plaisoit du tout point à cette femme , & qu'elle s'ennuioit de n'avoir personne , avec qui elle pût s'entretenir pour passer sa vie plus agréablement qu'elle ne faisoit. Il descendit d'en haut un esprit , qui la trouvant endormie de chagrin , s'approcha d'elle imperceptiblement , & de cette approche il en vint deux fils , qui sortirent de sa côte. Ces deux enfans ne purent jamais s'accorder dans la suite. L'un étoit meilleur Chasseur que l'autre , & ils avoient tous les jours quelques démêlez entr'eux. Ils en vinrent enfin à une telle extrémité , qu'ils ne purent plus se souffrir l'un l'autre. Sur tout il y en avoit un d'un humeur

meur extrêmement farouche. Il avoit une haine mortelle pour son Frere, qui avoit le naturel plus doux. Celui-ci ne pouvant plus endurer les mauvais traitemens, que l'autre lui faisoit tous les jours, se vit enfin obligé de s'en separer. Il se retira dans le Ciel, d'où, pour marque de son juste ressentiment, il fait gronder son tonnerre de fois à autre sur la tête de son malheureux Frere. Quelque tems après l'Esprit descendit encore vers cette femme, & il en vint une fille, de laquelle, disent les Sauvages, est descendu ce grand peuple, qui occupe presentement une des plus grandes parties de l'Univers.

Quelque fabuleuse que soit cette histoire, on ne laisse pas d'y entrevoir quelque verité. Le sommeil de cette femme, & la naissance de ses deux fils ont quelque rapport avec le sommeil d'Adam, pendant lequel Dieu prit une de ses côtes pour en former Eve. La desunion de ces deux Freres est l'image de la haine irréconciliable de Caïn & d'Abel. La retraite de celui, qui s'en alla dans le Ciel, nous represente la mort d'Abel, & le tonnerre, qui gronde du Ciel, marque assez bien la malediction, que Dieu prononça contre ce malheureux Caïn, qui avoit inhumainement tué son Frere.

C'est une chose déplorable de voir de combien de chimeres le Démon embrouille l'esprit de ces pauvres Sauvages. Quoi qu'ils estiment toutes les Ames corporeles, (car ils entendent par leur *Otkon, Okée Atabauta* ou *Manitou*, je ne sçay quel ressort materiel, qui donne l'être & le mouvement à toutes choses :) ils fônt pourtant profession de croi-

re l'immortalité de l'Ame, & une autre vie, dans laquelle on jouït de toutes sortes de plaisirs, & où l'on trouve de la chasse, & de la pêche en abondance, du blé d'Inde pour ceux qui en sement, car il y en a qui n'en sement point, du Tabac, & mille autres choses curieuses & nécessaires. Ils tiennent que l'Ame n'abandonne point le corps incontinent après la mort. C'est pour cela, qu'ils enterrent avec le corps, Arc, flèches, blé d'Inde, & viande grasse, afin que les morts se puissent nourrir, disent ils, en attendant qu'ils soient arrivez au païs des Ames. Comme ils donnent des Ames à toutes les choses sensibles, ils estiment, qu'après la mort les hommes chassent encore les ames des Castors, des Elans, des Renards, des Outardes, des Loupsmarins, & des autres animaux. Ils croient, que l'Ame des raquettes, dont ils se servent pour ne point enfoncer dans les neiges pendant l'hyver, leur sert encore pour le même usage dans l'autre vie, de même que l'Ame des arcs & des flèches à tuer les bêtes. Ils ont les mêmes pensées de la pêche: de sorte que ces Ames ont besoin selon eux des armes que l'on enterre avec les morts. Les Corps, qu'ils élèvent à sept ou huit pieds de terre, n'ont besoin de ces armes & des vivres que l'on met auprès d'eux, que pour faire le voyage de l'autre vie. Ils s'imaginent que ces Ames se promènent visiblement dans les Villages pendant un certain tems, & qu'elles prennent part à leurs festins, & à leurs régales. C'est pour cela, qu'ils leur laissent toujours leurs portions.

Plu-

Plusieurs de ces Nations vont même jusqu'à avoir de certaines Fêtes générales des Morts, accompagnées de chansons & de cris horribles, de festins à manger tout ce qui s'y presente, de danses, & de pretens de différentes sortes. Ils tirent les corps morts du village, & même les Os de ceux qui sont déjà consumez, qu'ils appellent des paquets d'Ames. Ils les transportent d'un tombeau dans un autre ornez de peaux passées, de raffades, de Coliers de porcelaine, & d'autres pareilles richesses de leurs pais. Ils croient, que tout cela sert à rendre ces morts plus heureux. Je ne m'arrête pas ici à déduire la superstition de leur créance sur ce sujet, les lieux differens ou les emplois qu'ils leur assignent, la maniere dont ils croient que les ames vivent, leurs guerres, leur paix, leur police & leurs Loix. Ce sont autant de traditions extravagantes & ridicules, fondées sur des fables que leurs Peres ont inventées, & auxquelles ils ont donné du credit, les faisant passer à leurs enfans, qui y sont fortement attachez. On pourroit même soupçonner que les Sauvages de l'Amerique sont originairement issus des Juifs, dont quelques uns peuvent avoir été jettez par quelque naufrage dans cette grande partie du Monde. En effet ils ont du rapport avec les Juifs en plusieurs choses. Ils font leurs Cabannes en forme de pavillons comme les Juifs. Ils s'oignent d'huile, & s'attachent superstitieusement aux songes. Ils pleurent leurs morts avec beaucoup de lamentations. Les femmes portent le deuil de leurs proches parens un An entier. Pen-

dant cela elles s'abstiennent des danfes & des festins , & ont une maniere de chaperon sur la tête. Pour l'ordinaire le Pere & le Frere du Defunt ont soin de la veuve.

Au reste il semble qu'il y ait une malediction particuliere de Dieu sur eux comme sur les Juifs. Ils sont brutaux, & opiniâtres au dernier point. Ils n'ont point de demeure fixe & arrêtée. Ils sont fort impudiques, & ont même l'esprit si grossier, que quand on leur dit, que leurs Ames sont immortelles, ils ne laissent pas de demander ce qu'elles mangeront dans l'autre Monde. D'ailleurs on voit quelques traces de la créance des Juifs conformément à la révélation de Moïse, dans ce que nous avons touché cy-dessus de la créance des Sauvages sur l'origine du Monde: mais à parler franchement ces peuples Barbares paroissent n'avoir aucune idée de la Divinité. Ils croient néanmoins un autre monde, où ils esperent de jouir des mêmes plaisirs, qu'ils goûtent ordinairement en celui-ci. Ce sont des gens sans subordination, sans Loix, & sans forme de Gouvernement ni de police. Ils sont grossiers en matiere de Religion, fins & rusez pour le commerce & pour leur profit: mais superstitieux jusqu'à l'exces.

XII. Nos Anciens Missionnaires Recollets du Canada, & ceux qui leur ont succédé dans ce travail ont toujours avoué, comme je l'avoue avec eux, qu'on ne réussira jamais à convertir les Sauvages, si on ne travaille à les rendre hommes, avant que de les rendre Chrétiens. Il faut donc necessairement, que pour les humaniser, les Chrétiens de

de l'Europe se mêlent avec eux, & qu'on les habitue parmi nous ; ce qui ne se peut faire sans doute qu'en augmentant les Colonies. Mais il faut avouer, que la Compagnie des Marchands du Canada a toujours mis de grands obstacles à l'aggrandissement des Colonies. Car dans le dessein d'attirer tout le commerce, ces Messieurs n'ont jamais voulu souffrir, qu'on fît des établissemens particuliers pour s'habituer dans le païs, ni permettre même, que les Missionnaires rendissent les Sauvages sédentaires. Sans cela pourtant il n'est pas possible de rien faire pour la conversion de ces Infideles. Ainsi l'avidité de ceux qui veulent trop gagner en peu de tems a retardé beaucoup l'établissement de la foi parmi les Sauvages. Le mauvais exemple des Chrétiens y a aussi causé beaucoup de préjudice. Il paroît donc de tout cela, que la Mission est fort pénible & fort laborieuse parmi ces abondantes Nations. Ainsi il faut tomber d'accord, qu'il seroit nécessaire d'employer plusieurs années, & de s'engager dans de grands travaux pour humaniser ces peuples, qui sont extrêmement grossiers & barbares. C'est pour cela, qu'à la reserve de quelques sujets fort douteux on ne peut se hasarder d'administrer les Sacramens aux Adultes, qui semblent se convertir. Car on voit en effet qu'après tant d'années de Mission, on a fait très peu de progrès, quoi qu'on ait beaucoup travaillé. Ainsi l'on n'avancera jamais le Christianisme parmi les Sauvages, si l'on ne fortifie les Colonies d'un grand nombre d'habitans, d'Artisans & de Laboureurs. Il faut même que la

traite avec les Sauvages soit libre & permise indifferemment à tous les Européens. De plus il faut rendre ces Barbares sédentaires, & les façonner à nos manieres & à nos Loix. On pourroit encore, par le secours des personnes zelées de l'Europe, établir des Colleges, afin d'y élever de jeunes Sauvages dans les lumieres du Christianisme. Ces gens pourroient contribuer ensuite avec les Missionnaires à l'instruction de leurs Compatriotes. C'est un moien très-propre sans doute à fortifier l'établissement temporel & spirituel des nouvelles Colonies : mais on voit ordinairement que les hommes fort attachez au gain & au commerce, sont peu sensibles à attirer la bénédiction de Dieu sur eux, & à s'employer à l'avancement de sa gloire.

Dieu se plait souvent à éprouver ses Enfans, & entr'eux ceux qui s'emploient au Salut des Ames, par les endroits, qui leur sont les plus sensibles : mais les dangers, les travaux, les souffrances, & le sacrifice même de leur vie leur seroient agréables, si en se devouant ainsi au salut de leurs prochains, Dieu leur donnoit la consolation de voir leurs entreprises couronnées de quelques succès, par rapport à sa gloire & à la conversion des Ames. Il est impossible qu'en jettant les yeux sur ce grand nombre de peuples, dont je parle dans cette Relation, & sur le peu de progrès, que l'on a fait jusqu'à present parmi les Sauvages, qui habitent ces grands & vastes pais, on ne soit obligé d'admirer en cela les jugemens inscrutables de Dieu. Un grand nombre de Prêtres seculiers fort Savans, & de Zelez
Reli-

Religieux de notre Ordre ont porté le flambeau de l'Évangile par tout, & ont travaillé à ce grand ouvrage. Mais Dieu veut nous faire sentir, que la conversion des Âmes est l'ouvrage de sa grace, dont les momens heureux ne sont point encore arrivez. Il se contente de nous voir gemir sous cette dépendance de son secours interieur Il est le témoin de nos larmes & de nos soupirs. Il entend nos prieres. Il reçoit le sacrifice de nos vœux, & agréé les supplications ardentes, que nous lui faisons d'avancer les temps de sa miséricorde envers ces peuples ensevelis dans les tenebres de l'ignorance. Cependant il veut que les Ouvriers travaillent à preparer cette vigne & qu'ils y employent toute leur adresse: mais il faut qu'ils en attendent le fruit avec patience. Dieu agira dans le temps qu'il en a marqué dans le secret de sa providence, & sera le juste remunerateur de ceux qui s'emploieront fidelement à ce grand ouvrage. Cependant il ne trouve pas encore à propos de nous donner cette joye, que nous sentirions sans doute, si nos travaux étoient suivis d'un grand succès: parce que ces nombreuses conversions pourroient flatter notre amour propre, & notre vanité.

Je puis dire ici avec douleur, qu'il y a beaucoup de différence entre les Missions modernes de l'Amerique & celles que nos Recollets ont commencées dans ce nouveau Monde, & continuées dans l'Amerique Meridionale, & en particulier dans le Pérou. On y convertissoit tous les jours des millions d'Âmes; mais on ne remarque au-

mi les Chrétiens , élevez dans nos manieres de vivre , & humanisez , sur tout après avoir été bien instruits : & qu'il en seroit usé de même à l'égard des enfans de ces derniers. On dressa un formulaire , & une espece de Canon fondamental pour servir de regle à nos Missionnaires , afin qu'ils s'y conformassent absolument dans les fonctions de leur emploi.

XIII. Nos anciens Missionnaires Recollets ont connu plusieurs Nations différentes dans l'espace de plus de six cens lieues, dans les terres de l'Amerique septentrionale, & j'en ai visité un grand nombre d'autres, parce que j'ai été plus avant qu'eux , & que j'ai voyagé dans tout le Fleuve de S. Laurent, & dans celui de Mississipi. J'ai remarqué, comme mes predécesseurs , que les Sauvages ne manquent point de bon sens dans les choses qui concernent l'interêt general & particulier de leur Nation. Ils vont droit à leur fin. Ils prennent même des mesures assez justes pour cela : mais c'est ce qui fait le sujet de mon étonnement, qu'étant assez éclairés pour leurs propres affaires, ils n'ayent rien que d'extravagant dans l'esprit, par rapport à ce qui concerne la Religion, les Mœurs, les Loix, & les maximes de la vie. Nous avons tous reconnu, que presque tous les Sauvages en general ne reconnoissent aucune Divinité, & qu'ils sont même incapables des raisonnemens communs & ordinaires sur ce sujet: tant ils ont l'esprit stupide & rempli de ténèbres. On trouve pourtant quelquefois au travers de leur aveuglement des sentimens confus de
Di.

Divinité. Les uns reconnoissent le Soleil pour Dieu. D'autres un Genie qui domine dans l'air. Quelques uns regardent le Ciel comme une Divinité, d'autres un Ot-kon ou Manitou bon , ou mauvais. Cependant tout cela n'est qu'en aparence seulement. Les Nations du Sud semblent croire un Esprit universel qui domine par tout. Ils s'imaginent qu'il y a un Esprit en chaque chose , même dans celles qui sont inanimées , & ils s'y adressent par fois pour le conjurer , comme nous l'avons remarqué du Sauvage , qui faisoit une espee de Sacrifice sur un Chêne au Saut de St. Antoine de Padoue sur le Mississipi.

Cependant ils ne reconnoissent point de Divinité par esprit de Religion. Ils en parlent ordinairement par prevention , caprice & entêtement, ne regardant eux-mêmes ce qu'ils en disent que comme une espee de fable. Ils n'ont aucune ceremonie exterieure , qui montre qu'ils rendent quelque culte à la Divinité. On ne leur voit ni sacrifice, ni Temple, ni Prêtre , ni aucune marque de Religion. Les songes leur tiennent lieu de Prophetie , d'inspiration , de Loix , de commandement & de regles dans leurs entreprises de guerre, de paix, de commerce, & de chasse. La foi qu'ils y ont leur impose une espee de necessité, * parce qu'ils croient , que c'est un Esprit universel qui
les

* Tout ceci est plein de contradiction. Si ces Sauvages croient qu'un esprit universel les inspire, s'ils croient qu'un genie domine dans l'air, ou que le Soleil soit le plus grand de tous les Etres ; qu'on appelle cela comme on voudra, c'est reconnoître un être suprême, & la dispute ne sera jamais qu'une dispute de mots.

les leur inspire pour les avertir de ce qu'ils doivent faire. Cela va si loin , que si leur songe leur ordonne de tuer un homme , ou de commettre quelque autre mauvaise action , ils l'exécutent en même temps , & la reparent ensuite par les moyens que nous dirons cy-après.

Les parens songent pour leurs enfans , & les Capitaines pour leurs Villages. Ils ont des gens qui se mêlent d'interpréter ces songes , & qui les expliquent selon leurs inclinations. S'ils ne réussissent pas dans leurs interpretations , on ne les regarde pas comme fourbes pour cela. On remarque que s'il y a quelque saut ou chute d'eau difficile à passer , & quelque danger à éviter , ils y jettent une robe de castor , du tabac , de la porcelaine , ou autre chose semblable par maniere de sacrifice pour s'attirer la faveur de l'esprit qui y preside. Il n'y a point de Nation , qui n'ait ses Jongleurs. Peut-être n'y a t'il dans leur fait aucune communication avec Diable ; mais cependant on peut dire , que cet esprit malin regne dans toutes les impostures de ces Jongleurs ; qu'il s'en sert pour amuser ces peuples & les rendre toujours plus incapables d'être amenez à la connoissance du vrai Dieu. Ils sont fort entêtés de ces Jongleurs , quoi qu'ils les trompent continuellement.

Ces imposteurs se mêlent de prédire l'avenir & veulent qu'on les regarde comme ayant un pouvoir presque infini. Ils se vantent de faire venir la pluye , le beau temps , le calme , l'Orage , la fécondité & la sterilité des terres , les chasses heureuses ou mal-
heu-



heureuses. Ils servent aussi de Medecins & appliquent souvent des remedes qui n'ont aucune vertu pour la guerison des maladies. On ne peut rien s'imaginer de plus horrible, que les cris, & les contorsions de ces trompeurs, lorsqu'ils se mettent à jongler, ou à faire leurs enchantemens. Ils ne laissent pourtant pas d'avoir de l'adresse : quoi qu'ils ne guerissent personne & ne prédisent jamais rien que par hazard. Cependant ils ont une infinité de détours pour amuser ces pauvres peuples, lorsque l'évenement ne répond pas à leurs promesses, à leurs prédictions, & à leurs remedes. Ils ne font rien sans recompense ; mais s'ils ne sont adroits à s'accréditer, & à trouver des défaites, lorsque la personne qu'ils traitent vient à mourir, ou que les entreprises n'ont pas le succès, qu'ils en faisoient esperer, on les tue souvent sur le champ sans autre formalité.

Les sauvages sont attachez à d'autres superstitions, dont les Demons se servent pour les abuser. Il croient, qu'il y a plusieurs sortes d'animaux qui ont une ame raisonnable. Ils ont je ne sai quelle veneration pour certains os d'Elans, de Castors & d'autres bêtes. Jamais ils ne les donnent à manger à leurs chiens, qui sont les seuls animaux domestiques, qu'ils nourrissent, parce qu'ils s'en servent à la chasse. Ils conservent pretieusement ces os & ont même de la repugnance à les jeter dans le Fleuve. Ils prétendent que les Ames de ces animaux viennent voir de quelle maniere on traite leurs corps, & qu'elles en avertissent ensuite les bêtes vivantes, & celles qui sont mortes.

Que

Que s'il arrive qu'on les maltraite, les bêtes de cette espece ne veulent plus se laisser prendre, ni dans ce monde ni dans l'autre.

Tel est leur aveuglement & leur insensibilité pour toutes sortes de Religions ; de sorte qu'on ne voit rien de semblable dans toutes les histoires. Il est vrai, qu'ils ont de certaines superstitions, auxquelles ils s'attachent avec beaucoup d'opiniâtreté. Cependant ils n'ont en cela aucun principe de Religion. Quand on dispute avec eux, & qu'on les pousse un peu sur leurs rêveries, il ne répondent rien, & demeurent comme stupides & hebetés. Ils écoutent nos mysteres avec la même indifférence, qu'ils ont pour leurs propres rêveries. J'en ai vu plusieurs qui sembloient se rendre à cette vérité, qu'il y a un premier principe, qui a tout fait. Cependant cela ne fait qu'éfleurer leur esprit, qui retombe d'abord dans son assoupissement ordinaire, & dans sa premiere insensibilité.

XIV. L'insensibilité de ces Barbares ne vient ordinairement que de ce qu'ils ne se soucient point d'être instruits. Ils ne s'attachent à nous que par fantaisie, ou ne nous recherchent que par le bon accueil que nous leur faisons, ou par le secours que leurs malades reçoivent de nous, ou par l'esperance de tirer quelque profit de notre commerce, ou enfin parce que nous sommes des Européens, qu'ils croient plus vaillans qu'eux ; & qu'ils esperent que nous les défendrons contre leurs ennemis.

Ils recitent nos prieres comme des chansons sans aucun discernement de foi. Ceux
que

que l'on a catechisez long tems sont fort chancelans. A la reserve d'un fort petit nombre , ils quittent tout , retournent à leurs bois , & reprennent leurs superstitions à la la moindre fantaisie qui leur monte dans l'esprit.

Je ne sai si leurs prédecesseurs ont connu quelque Divinité : mais enfin leur langue , qui est fort naturelle & fort expressive en toute autre chose, est tellement sterile à cet égard, qu'on n'y trouve aucun terme pour exprimer la Divinité, ou quelqu'un de nos mysteres, pas même les plus communs. C'est un des plus grands embarras que l'on trouve, quand on veut les convertir.

Voici encore un grand obstacle à la conversion de ces Peuples. C'est que la plupart d'entr'eux ont plusieurs femmes, & que vers le Nord ils en changent quand il leur plait. Ils ne comprennent pas, comment on peut s'affujettir à l'indissolubilité du Mariage. *Ne vois tu pas bien*, disent-ils, quand on raisonne avec eux sur ce sujet, *que tu n'as point d'esprit ? Ma femme ne s'accommode pas de moi. Je ne m'accommode pas d'elle. Elle s'accommodera bien avec un tel, qui ne s'accorde pas avec la sienne. Pourquoi voudrois tu, que nous fussions quatre malheureux pendant le reste de nos jours ?*

Un autre empêchement, qui vient de tout ce que nous venons de toucher, consiste dans la coutume qu'ils ont de ne contredire personne. Ils croient en effet qu'on doit laisser chacun dans son opinion, sans entreprendre de la combattre. Ils croient, ou font semblant de croire tout ce que vous leur

leur dites. C'est une insensibilité , & une indifférence profonde pour toutes choses , mais sur tout en matiere de Religion , dont ils ne se mettent point en peine. Il ne faut point aller dans l'Amerique dans l'esperance de souffrir le Martyre, en prenant ce mot dans le sens Theologique. Les Sauvages ne font jamais mourir les Chrétiens pour cause de Religion. Ils laissent chacun dans sa créance. Ils aiment seulement les ceremonies exterieures de notre Eglise. Ils ne font la guerre que pour les interêts de la Nation, & ne tuent les gens que pour des querelles particulieres , par brutalité , par yvrognerie , par vengeance, par entêtement de songe. Ils sont incapables d'ôter la vie à personne en haine de sa Religion. Tout est brutal dans leurs inclinations. Ils sont naturellement gourmands , & ne connoissent point d'autre félicité dans la vie que le plaisir de boire & de manger. On remarque cette brutalité jusques dans leurs yeux & dans leurs divertissemens , qui sont toujours precedez & suivis de festins.

L'esprit de vengeance , dont ils sont animez , est encore un grand obstacle au Christianisme. Ils ont beaucoup de douceur , & d'indulgence pour leur Nation : mais ils sont cruels & vindicatifs au delà de toute imagination contre leurs ennemis. Ils sont naturellement inconstans , médisans , moqueurs & impudiques.

Pour gagner quelque chose sur eux , & les disposer à la foi , il faudroit contracter de grandes habitudes avec eux. C'est ce qu'on ne peut faire si tôt, parce qu'il faut auparavant

vant multiplier les Colonies , & les étendre par tout. Lorsqu'ils ont passé quelques semaines avec les Européens , ils sont obligez d'aller à la guerre , ou à la chasse & à la pêche, afin d'avoir de quoi subsister : & cela les débauche sans doute extrêmement. Il faudroit donc les fixer , les induire à défricher les terres , à les cultiver , & à travailler à divers métiers , comme les Européens : après quoi on leur verroit prendre peut-être des manieres plus douces , & plus civilisées.

Les Sauvages ont des festins d'Adieu , de remerciement , de guerre , de paix , de mort , de mariage & de santé. Ils passent alors en regal les jours & les nuits. On ne permet à personne de quitter l'assemblée , que l'on n'ait tout mangé & si l'on ne peut plus manger , on est obligé de louer quelqu'un qui soit en état de tenir la place de ceux qui sont repus. Ils ont encore d'autres festins pour la guerison des malades. Ils en ont aussi de communs. Autrefois ils avoient des festins d'impudicité , où les hommes & les femmes se mettoient pêle mêle , & commettoient des brutalitez surprenantes. Mais s'ils font encore presentement de ces festins , c'est fort rarement , & lors qu'ils sont éloignez des Européens.

Quand ils veulent aller à la guerre , c'est ordinairement pour reparer quelque tort , qu'ils prétendent qu'on leur a fait. Quelquefois ils n'y vont qu'ensuite d'un songe , & souvent parce que la fantaisie leur en vient dans l'esprit. Par fois aussi ils ne s'y engagent que parce que les autres se moquent d'eux

d'eux. *Tu n'as point de courage, disent-ils ; tu n'as jamais été à la guerre. Tu n'as point encore tué d'hommes.* Alors ils se piquent d'honneur , & après avoir tué quelques bêtes fauves , ils font un festin & exhortent leurs voisins à les accompagner dans leur entreprise. Lors qu'ils y veulent aller seuls, ils ne font point de festins. Ils avertissent seulement leurs femmes de leur préparer de la farine de blé d'Inde, parce qu'ils veulent aller à la guerre. Mais s'ils veulent avoir des compagnons , ils vont par tout le village inviter les jeunes hommes , qui prennent leurs plats de bois ou d'écorce de bouleau. Alors ils se rendent dans la cabanne de celui qui les a invitez ; ce qu'ils font ordinairement en chantant des chansons de guerre : *Je vais à la guerre. Je veux vanger la mort de tel ou tel de mes parens. Je tuerai. Je brulerai. J'amenerai des esclaves. Je mangerai des hommes , & autres choses semblables.*

Quand tout le monde est assemblé on emplit les chaudières de ceux qui en ont , ou bien leurs écuelles de bois ou d'écorce : après quoi chacun se met à manger , & pendant le repas, celui qui les a invité au festin chante sans intermission , & les exhorte à le suivre. Durant tout ce temps-là ils ne disent mot , & mangent tout ce qu'ils ont avec un profond silence ; si ce n'est quel'un ou l'autre d'entr'eux applaudit de temps en temps à celui qui les a conviez à ce festin de guerre, en répondant *Netbo* ou *Joguenské*. Quand le Harangueur a achevé, il leur dit à tous , *Voilà qui est fait. Je partirai demain,*

main, dans deux ou trois jours, selon le projet qu'il a fait. Le lendemain ceux qui le veulent accompagner à la guerre le vont trouver & l'affurent qu'ils le suivront par tout pour le vanger de ses ennemis. Voilà qui va bien mes Neveux, leur dit-il. Nous partirons dans trois jours. Les Sauvages font souvent douze ou quinze festins de cette sorte avant que de partir.

Autrefois ces Barbares faisoient des festins fort impudiques. Le Chef ordonnoit à une fille de s'abandonner à la discretion de tel ou de tel, qu'il lui marquoit. Si elle y manquoit, on lui attribuoit tout le malheur qui arrivoit dans leurs entreprises.

Lors qu'ils marient leurs enfans, ils ne font point de festins pour l'ordinaire ; mais s'ils s'avisent d'en faire, ils observent de certaines ceremonies pour cela. La premiere chose qu'ils font, c'est de songer à la mangeaille. Pour cet effet ils remplissent de viande les chaudières, qu'ils ont troquées avec les Européens, ou de grands pots de terre, que les femmes font elles-mêmes. Ils en preparent autant qu'il leur en faut pour le nombre de gens qu'ils invitent. Quand la viande ou la sagamité est cuite, ils vont appeler leurs gens, & en leur mettant une buchette à la main, ils disent, *je t'invite à mon festin*. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. Il n'est pas nécessaire d'y retourner deux fois. Ils y vont tous avec leurs Utenfiles ordinaires. Le Maître de la cabanne fait la distribution des parts fort juste : & celui qui fait le festin, ou un autre en sa place chante sans cesse, jusqu'à ce qu'on ait

N

tout

tout mangé. Après le repas l'on chante & l'on danse, puis sans autre formalité de remerciement chacun retourne en sa cabanne sans rien dire. Il n'y a que ceux qui ont conversé avec les Européens, qui remercient celui qui les a invitez. Les festins pour guerir les malades se font presque de la même maniere. Mais ils font plus de bien aux conviez qu'aux malades. Les festins pour les morts sont plus lugubres & plus tristes. Personne n'y chante & n'y danse. Les parens du mort sont dans un profond silence & le visage abatu, pour émouvoir les conviez à compassion. Tous ceux qui vont à ces festins y font des presens, & les jettent aux pieds des parens, qui sont les plus proches, en disant, *Voilà pour le couvrir, pour faire une Cabanne, ou pour faire une palissade autour du tombeau*, selon la nature des choses, qu'ils donnent. Après qu'ils ont fait leurs presens, & qu'ils se sont rassasiés, ils s'en retournent chez eux sans dire mot. Pour ce qui est des festins communs, ils se font en plusieurs manieres selon leur fantaisie. Ils mangent ordinairement assis à terre. & dégraisent à leurs cheveux les couteaux qu'ils ont en troq des Européens, s'en frotant ensuite le visage entier. Les frequentes onctions les fortifient extraordinairement, & les rendent sans doute capables des plus grandes fatigues.

XVI. J'ai marqué dans ma seconde Relation, qu'un Capitaine Sauvage des *Issati* ou *Nadouessans*, nommé *Aquipaguetin*, m'avoit adopté à la place de son fils, qui avoit été tué à la guerre par les *Miamis*, & que
cela



cela me donna le moyen de gagner quelque créance parmi ces peuples, & de m'insinuer dans leur esprit pour les disposer à la foi de l'Evangile. C'est ainsi que les Missionnaires en doivent user quand ils se rendent chez les Sauvages. Il faut qu'ils tachent de se mettre bien dans l'Esprit de celui de tous les Chefs, qui est le plus considéré parmi eux, & qui est le plus affectionné aux Européens. Alors ce Chef *l'enfante*, (c'est le terme dont les Sauvages se servent pour marquer l'adoption,) & cela se fait en un festin. Il l'adopte pour son fils ou pour son frere, selon son âge & sa qualité; après quoi toute la Nation le considere comme s'il étoit effectivement né dans leur pays, & le parent de leur Chef. Il entre par le moien de cette ceremonie dans la famille en qualité de fils, de frere, d'oncle, de neveu, ou de cousin, par rapport à ceux qui sont de cette famille & selon le rang qu'ils y tiennent par leur naissance.

Les Missionnaires font assembler un Conseil pour s'accréditer davantage dans l'esprit des Barbares. Sur quoi il faut remarquer qu'on appelle Conseil toutes les assemblées qui se tiennent par l'ordre des Chefs. Ceux qui se rendent dans ces assemblées sont assis à terre dans une cabanne ou en pleine Campagne. Ils gardent un profond silence, pendant que le Chef fait sa harangue. Au reste ils sont religieux observateurs de ce qu'ils ont une fois conclu & arrêté.

Les Missionnaires s'expriment dans ces Assemblées par eux-mêmes, quand ils savent la langue de la Nation, ou par des Interpretes. Ils font connoître qu'ils vont

ces peuples pour faire alliance & amitié avec eux, & en même temps pour les inviter au commerce avec leur Nation. Ensuite ils prient les Sauvages de permettre qu'ils demeurent dans leur pays pour les instruire de la Loi de Dieu, qui est le seul moyen d'aller au Ciel. Les Sauvages acceptent souvent les offres des Missionnaires, & témoignent que leurs personnes leur sont agréables : mais pour gagner ces Barbares il faut commencer par l'animal, avant que de parler du spirituel. Les Missionnaires leur font donc présent de haches, de couteaux, ou de quelques autres marchandises de l'Europe, que les Sauvages, & surtout ceux qui n'ont point eu encore de commerce avec les Européens, estiment comme des choses de grand prix. On ne traite jamais d'aucune affaire avec eux sans leur faire quelque présent de cette nature, dont ils font plus de cas, qu'on n'en fait de l'or en Europe. Après cela les Barbares viennent à *enfanter*, c'est-à-dire à adopter ceux qui leur ont fait ces présents. Ils les déclarent publiquement Citoyens, ou enfans de leur pays ; & selon l'âge, comme nous l'avons dit, les Sauvages appellent ceux qu'ils adoptent, Fils, Freres, Cousins, selon les degrés de parenté. Ils font autant d'état de ceux qu'ils ont une fois adoptez, que si c'étoient leur propres Freres ou leurs enfans.

J'ai oublié de remarquer dans ma Relation précédente, que le grand Chef des *Issati* nommé *Ouifcoude*, ou *Pin percé*, m'appelloit son Frere. Cela est sans exemple parmi les autres Nations, d'avoir pour Frere
un

un Capitaine absolu , comme étoit cet homme. Au reste il s'étoit acquis cet honneur & ce pouvoir par son grand courage. Il avoit été plusieurs fois à la guerre contre dix-sept ou dix-huit Nations ennemies de la siéne , & en avoit apporté des têtes , ou amené des prisonniers.

Ceux qui sont vaillans & courageux sont fort estimez parmi les Sauvages. Ils n'ont ordinairement que l'Arc , les flèches & la Masse. Mais ils sont fort adroits à s'en servir. Ils sont dégagés & robustes. Je n'ai vu parmi eux ni borgne , ni bossu , ni aucun homme contrefait.

XVII. Le Mariage parmi ces peuples n'est point un contract civil. Le mari & la femme n'ont pas intention de s'obliger pour toujours. Ils se mettent seulement ensemble pour tout le temps qu'ils s'accordent entr'eux , & que la sympathie subsiste entre les parties. Dès qu'ils sont mécontents l'un de l'autre , ils disent , comme je l'ai déjà remarqué , *ma femme ne s'accommode pas de moi , ni moi d'elle. Elle s'accordera bien avec un tel , qui n'est pas content de sa femme. Il ne faut pas que nous soyons quatre malheureux pendant le reste de nos jours.* Après quoi sans autre formalité ils se separent l'un de l'autre , & demeurent dans une grande indifférence.

Ces Barbares marient par fois des filles de neuf ou dix ans , non pour faire habiter ensemble les jeunes gens. Leur âge ne le permet pas : mais ils attendent quelque avantage du Gendre qu'ils choisissent. En effet quand il revient de la chasse , le Pere de la

filles à la disposition des pelleteries, & de la chasse qu'il a prises. Mais il faut aussi que la fille porte la sagamité ou bouillie de blé d'Inde, & les viandes préparées pour les repas de son Mari, quoi qu'elle ne demeure pas encore avec lui. Ils sont quelquefois cinq ou six ans dans cet état.

Lors qu'ils se marient, ils font des festins avec beaucoup de pompe & de réjouissance. Par fois tout le village y est invité. Chacun y fait grande chère. Après le repas ils chantent, & dansent à leur manière.

Ils se marient souvent sans bruit, & il ne faut qu'un mot pour cela. Le Sauvage qui n'est point marié recherche une fille, ou une femme qui n'est point mariée non plus. Il lui dit sans façon, *veux tu venir avec moi? tu seras ma femme.* Elle ne répond rien d'abord. Mais elle rêve pendant quelque tems tenant sa tête entre ses deux mains. Pendant qu'elle pense ainsi à ce qu'elle veut faire, l'homme tient sa tête de la même manière, & demeure dans un grand silence. Après que la femme ou la fille a rêvé quelque tems, elle dit *Netbo*, ou *Niaoua*, ce qui signifie, j'en suis contente. L'homme se leve d'abord & lui dit, *Oné*, c'est à dire, voilà qui est fait. Le soir la femme ou la fille prend une hache de fer : & si ceux de sa Nation n'ont point de commerce avec les Européens, elle en prend une qui est faite d'une pierre tranchante, & s'en va couper une charge de beau bois : après quoi elle se rend à la porte de la cabanne de ce Sauvage, met son bois à terre, entre, & s'assied auprès de cet homme, qui ne lui fait

fait aucune caresse. Quand ils ont été assez longtems sans parler , le Mari lui dit en langue Iroquoise, *Sentaonÿ*, il est temps de se reposer, ou couche toi. Quelque temps après cet homme se rend auprès d'elle & se couche à son tour. On en voit rarement qui fassent l'amour à la maniere des Européens, en riant, en badinant. Ils rentrent souvent en amitié avec autant de legereté, qu'ils en étoient sortis. Ils se quittent fort facilement, & sans bruit. Ils n'ont qu'à se dire l'un à l'autre, *je te quitte*. Voilà qui est fait. Ils ne se voyent plus qu'avec la derniere indifference. Ils se battent pourtant quelquefois avant que de se quitter: Mais cela arrive rarement.

Parmi les Sauvages du Nord, & entr'autres parmi les Iroquois, on en voit qui ont deux femmes. Mais ce n'est pas pour longtems. Quand ils se quittent, la femme emporte quelquefois toutes les hardes & toutes les pelleteries. Quelquefois elle n'emporte que la bande d'étoffe qui lui sert de petite juppe avec sa couverture. Ordinairement les enfans suivent leurs Meres, qui continuent de les nourrir, parce que les biens de chaque famille ou de chaque Tribu sont communs. Il y en a qui suivent leurs Peres: mais presquetous les Sauvages qui font divorce laissent leurs enfans à leurs femmes, disant qu'ils ne croient pas qu'ils soient d'eux. En quoi ils disent souvent la verité, parce qu'il y a très-peu de femmes Sauvages qui soient à l'épreuve d'un Capot, d'une couverture de laine, ou de quelque autre présent que ce soit.

Quand leurs enfans viennent d'un Européen , on le voit au visage ou aux yeux. Ceux des Sauvages sont absolument noirs , & on n'y remarque point d'Iris comme aux Européens. Aussi voient ils plus loin dans les bois & avec plus de vivacité que nous autres.

Si les femmes Sauvages étoient capables de contracter mariage & d'y perséverer , nous en marierions tant que nous voudrions aux Européens : mais elles n'ont point de disposition pour cela. Elles ne peuvent garder la foi conjugale & se separent aisément de leurs maris. L'expérience nous l'a fait voir , & leurs discours ordinaires sur ce sujet nous le font connoître. Quand un Sauvage qui n'a point de femme passe par un village , il en loue une pour une nuit ou deux , ou pour quelques semaines , pendant qu'il est à la chasse des Castors. Les parens n'y trouvent rien à dire. Au contraire ils font souvent les avances pour cela , & sont ravis que leurs filles gagnent quelques hardes , ou quelques pelleteries.

Il y en a de toutes sortes d'humeurs parmi les Sauvages , comme parmi les Européens. Les uns aiment leurs femmes fort tendrement : d'autres les méprisent tout à fait. Il y en a qui les battent & qui les maltraitent : mais cela ne dure pas , parce qu'elles les quittent. Il y en a qui sont jaloux. J'en ai vu un qui avoit battu sa femme , parce qu'elle avoit dansé avec d'autres hommes. Ceux qui sont bons chasseurs ont le choix des belles. Les autres n'ont que les plus laides & le rebut. Quand ils sont vieux ils ne quittent leurs femmes que

que fort rarement & pour de grandes raisons. Il y en a, qui vivent douze ou quinze ans avec leurs femmes, lesquelles sont au désespoir, quand leur mari est bon chasseur, & qu'il les quitte. Cela les porte par fois à s'empoisonner. J'en ai vu à qui cela est arrivé, & à qui j'ai sauvé la vie en leur faisant prendre de la Theriaque.

Lors que ces Barbares vont à la chasse du Castor au Printems, ils laissent souvent leurs femmes au village pour semer du blé d'Inde, & des Citrouilles. Ils en louent une autre pour aller avec eux. Quand ils sont de retour, ils lui donnent un Castor ou deux, & la renvoient à sa cabanne. Ils se remettent ensuite avec leurs femmes, comme si de rien n'étoit. Cependant si la dernière leur plaît davantage, ils changent la première sans façon, & ces Sauvages sont surpris, de ce que les Européens n'en usent pas de même. Un jour que pendant ma Mission au Fort de Frontenac parmi les Iroquois, le Mari d'une de nos femmes du Canada étoit allé à vingt ou trente lieues de là; les femmes Sauvages la furent trouver, & lui dirent; *Tu n'as point d'esprit. Prends un autre homme pour le present, & quand le tien sera de retour, tu laisseras celui que tu auras pris.* Cette grande inconstance, & le changement continuel de femmes sont fort opposés aux maximes de l'Evangile, que nous tachions d'inspirer aux Sauvages. Il en est de même des Nations du Sud & du Mississipi. On y voit regner la Poligamie. Dans tous les pays de la Louisiane on trouve des Sauvages, qui ont souvent jusqu'à dix ou douze femmes. Ils

épousent souvent les trois sœurs, disant pour raison , qu'elles s'accommodent mieux ensemble que des étrangères.

Quand un homme à fait ses presens au Pere & à la Mere de la fille qu'ils veulent épouser , elle est à lui en propre toute la vie, s'il veut. Quelquefois les Parens prennent des enfans de leurs Gendres. Alors ils leur rendent les presens, qu'ils en ont reçû : mais cela arrive assez rarement. Si quelqu'une des femmes commet une infidélité , le Mari lui coupe le nez , ou l'oreille , ou lui fait quelque balafre au visage avec un couteau de pierre. S'il la tue , il en est quitte pour un present qu'il fait aux Parens de la défunte pour essuier leurs larmes. C'est l'expression dont ils se servent. J'en ai vu plusieurs marquées au visage, qui ne laissoient pas d'avoir des enfans avec des malheureux.

Les hommes des pays chauds sont plus jaloux de leurs femmes que ceux du Nord. Ceux-là sont si ombrageux sur ces matieres, qu'ils se font des playes , & quelquefois même ils se tuent par je ne sai quel aveugle transport d'amour, qui les pousse jusqu'à cette fureur. Les jeunes Guerriers Sauvages ne s'aprochent ordinairement des femmes qu'à l'âge de trente ans , parce , disent-ils , que le commerce des femmes les épuise, affoiblit leurs genoux , & les rend pesans à la course. Ceux qui s'en approchent avant cet age-là passent pour des gens qui ne sont propres ni à la guerre, ni à la chasse.

Les hommes du Sud sont ordinairement nuds. Mais les femmes y sont couvertes
en

en partie d'une peau passée fort proprement, sur tout dans les cérémonies. Les filles ont des frisures , & des cadenettes huilées. Les femmes portent leurs cheveux à la Bohémienne. Elles les engraisent , & se peignent le visage de toutes sortes de couleurs, aussi bien que les hommes.

XVIII. Quand les Sauvages sont fort fatiguez , ils entrent dans une étuve pour se fortifier les membres , & s'ils ont du mal aux cuisses ou aux jambes, ils prennent un couteau , ou une pierre tranchante , & se font des scarifications sur la partie où est la douleur. Lorsque le sang coule , ils le racle avec leurs couteaux ou leurs pierres , jusques à ce qu'il cesse de couler , & ensuite ils frottent ces playes d'huile d'Ours, & de graisse de bêtes fauves. C'est un remede souverain. Ils en usent de même , quand ils ont mal à la tête ou au bras. Pour guerir des fièvres tierces ou quartes , ils composent une medecine avec une certaine écorce qu'ils font bouillir. Ensuite ils la font avaler au malade apres son accès. Ils connoissent des herbes & des racines , avec lesquelles ils guerissent beaucoup de maladies. Ils ont des remedes assurez contre le venin des Crapaux, des serpens sonnettes & autres animaux dangereux : mais ils n'en ont point comme nous contre la petite verole.

Il y a parmi eux des Charlatans , dont nous avons déjà parlé sous le nom de Jongleurs. Ce sont de certains Vieillards Sauvages , qui vivent aux dépens d'autrui en contrefaisant les Medecins d'une maniere

pleine de superstition. Ils n'emploient aucun remède : mais quand on les appelle pour quelque malade , ils se font prier , comme s'il s'agissoit de quelque affaire importante & difficile. Ce Jongleur vient enfin , après s'être bien fait prier , s'approche du malade , le touche par tout le corps , & après l'avoir bien manié , & considéré , il dit , qu'il y a un sort en telle , ou en telle partie , à la tête , à la jambe , ou à l'estomach. Il ajoute , qu'il lui faut ôter ce sort , mais que cela ne se pourra faire qu'avec de grandes difficultés , & qu'il faut faire bien des choses avant que d'y pouvoir réussir. Les amis du malade , qui croient aveuglement tout ce que ce Charlatan leur dit , répondent , *Tchagon , Tchagon* , c'est à dire , courage , courage. *Fais ce que tu pourras. N'épargne rien de ce que tu fais.* Alors le Jongleur s'assied avec gravité , songe pendant quelque tems aux remèdes dont il se veut servir : Après quoi revenant comme d'un profond sommeil , il se leve & s'écrie ; Voilà qui est fait. *Untel* , écoute : *la vie de ta femme , ou de ton enfant est précieuse. N'épargne rien pour la conserver. Il faut que tu fasses aujourd'hui un festin , que tu donnes telle ou telle chose , que tu fasses ceci ou cela.* En même temps on exécute les ordres du Jongleur. Les autres Sauvages se mettent dans une étuve , & chantent à gorge déployée , faisant sonner des écailles de Tortue , ou des courges remplies de blé d'Inde , au son desquelles les hommes & les femmes dansent. Ils s'enyvrent même quelquefois avec de l'eau de vie qu'ils ont des Européens , & font un bruit épou-

épouvantable. Le Jongleur, qui est cependant auprès du malade, le tourmente en lui tenant les pieds & les jambes, & l'étouffant à demi selon l'endroit où il a dit qu'étoit le sort. Il lui fait souffrir des peines capables de le faire mourir, & souvent sortir le sang par le bout des doigts des mains ou des pieds. Enfin, après avoir fait toutes ces choses, il montre une peau, une tresse de cheveux de femme, ou autre chose semblable, & dit, qu'il a tiré le sort du corps du Malade.

Je baptisai un jour un petit enfant Sauvage, qui me paroissoit être en un danger certain de mort : mais le lendemain il se trouva guéri contre mon attente. Quelques jours après sa Mere raconta aux autres femmes en ma présence, que j'avois guéri son enfant. Elle me prenoit pour un jongleur, disant que j'étois admirable, que je savois guerir toutes sortes de maladies en mettant de l'eau sur la tête & sur le front. Les Jongleurs envieux dirent que j'étois d'une humeur austere & melancolique, & que je ne vivois que de serpens & de poison : que des gens comme moi mangeoient le tonnerre. Les Sauvages écoutoient avec étonnement les contes étranges, que ces gens faisoient de moi à l'occasion du bapteme de cet enfant. Ces imposteurs ajoutoient, que nous avions tous une queue comme les bêtes brutes, que les femmes de notre Europe n'ont qu'une mammelle au milieu du sein, & qu'elles portent cinq ou six enfans à la fois. Ils disoient encore plusieurs autres impertinences pour nous rendre odieux.

Ils en ufoient ainfi , parce qu'ils croioient que ce que je faisois leur feroit perdre leur credit , & qu'ils feroient privez par là de plusieurs bons repas. Ces bonnes gens, qui font faciles à tromper, commencerent à me foupçonner. Dès qu'il y avoit un malade parmi eux, ils me venoient demander, s'il n'étoit pas vrai, que je l'avois empoisonné, & que fi je ne le gueriffois on me tueroit affurément. J'avois bien de la peine à les détromper , & je fus obligé bien des fois de les appaifer en leur donnant quelques couteaux, des aiguilles, des alènes & d'autres bagatelles de peu de valeur parmi nous, mais dont les Sauvages font grand cas : Après quoi je donnois une prise de Theriaque au malade. C'est ainfi que je les appaifois. Ils ont fouvent recours à nos medecines, parce qu'ils les trouvent fort bonnes. Si elles ne réüffiffent pas, ils en attribuent la faute au remede, & non à la mauvaise disposition du Malade.

XIX. Généralement parlant les Sauvages font fort robustes. C'est ce qui fait qu'ils ne font malades que fort rarement. Ils ne favent ce que c'est que de se traitet delicatement : auffi ne les voit-on fujets à aucune des incommoditez que la trop grande molleffe nous caufe. Ils ne font ni gouteux , ni hydropiques, ni gravelleux, ni fievreux. Ils ne font non plus fujets aux maladies qui arrivent aux Européens faute d'exercice. L'appetit ne leur manque prefque jamais. Ils font fi portez à la gourmandife qu'ils se relevent la nuit pour manger, ou s'ils ont de la viande, ou de la fagamité auprès d'eux, Ils

ils mangent comme des chiens sans se lever. Ils ne laissent pourtant pas de faire de grandes abstinences, qui seroient insupportables aux Européens. Ils demeurent dans l'occasion deux ou trois jours sans manger, & tout cela sans discontinuer leur travail, soit à la guerre, à la chasse, ou à la pêche. Les enfans des Sauvages qui habitent vers le Nord sont si endurcis au froid, qu'en plein hyver ils courent tout nuds sur la neige, & s'y veautrent comme les cochons dans la bouë. Ils ne sentent point les piqueures des Maringouins. Il est vrai que le grand air auquel ils s'exposent, depuis qu'ils sont nez, contribue en quelque sorte à endurcir leur peau. Cependant il faut reconnoître, que cette grande insensibilité vient aussi d'un temperament fort & robuste. Nos mains & nos visages sont toujours à l'air, & n'en sont pas moins sensibles au froid. Lors que les hommes sont à la chasse, sur tout au printemps, ils sont presque toujours dans l'eau, quoi qu'elle soit fort froide. Néanmoins ils en sortent frais & gaillards, & s'en retournent à leurs Cabannes sans se plaindre. Quand ils vont à la guerre, ils sont par fois trois ou quatre jours derriere un arbre sans presque rien manger, se tenant ainsi en embuscade, en attendant qu'ils puissent faire quelque coup. Ils sont infatigables à la chasse, ils courent vite & fort longtemps. Les Nations de la Louisianne & du Fleuve Mississipi courent plus vite que les Iroquois. Il n'y a point de bœufs ou de Taureaux sauvages lesquels ils n'atteignent à la course. Ces Sauvages du Sud ,
quoi

quoi que dans un País chaud & plus delicieux que les terres du Nord , ne sont pas moins robustes ni moins accoutumez aux fatigues , que les Sauvages du Nord , qui dorment sur la neige envelopez dans une petite couverture , sans feu & sans Cabannes.

La complexion des femmes n'est pas moins vigoureuse que celle des hommes. Elle est même en quelque maniere plus forte & plus robuste. Elles servent de portefaix , & ont tant de vigueur , qu'il y a très-peu d'hommes en Europe , qui en aient autant. Elles portent des fardeaux , que deux ou trois autres auroient de la peine à soulever. J'ai remarqué dans ma premiere Relation , qu'elles se chargent ordinairement de deux ou trois cens livres pesant , & mettent encore leurs enfans par dessus. Dans cet état elles marchent quatre ou cinq lieües. Il est vrai , qu'elles vont assez lentement. Cependant elles ne laissent pas d'arriver au rendez-vous de la Nation.

Les Guerriers Sauvages entreprennent des voïages de trois ou quatre cens lieues , comme si ce n'étoit qu'une promenade. Ils ne se chargent d'aucune provision pour le chemin. Ils vivent de la chasse , qu'ils font tous les jours & ne prennent avec eux qu'un couteau , pour faire un Arc & des flèches. Leurs femmes accouchent sans peine. Quelques unes sortent de la Cabanne , se retirent toutes seules dans quelque bois à l'écart & reviennent ensuite au logis avec l'enfant qu'elles viennent de mettre au monde , le tenant envelopé dans leur couverture de peaux.

peaux. Les autres, si les douleurs de l'enfantement leur viennent pendant la nuit, se delivrent de leurs enfans sur leurs nattes, sans crier & sans faire de bruit. Le matin elles se levent, & travaillent à l'ordinaire, comme si de rien n'étoit. Il faut remarquer de plus, que pendant qu'elles sont enceintes, elles ne laissent pas d'agir, de porter des fardeaux fort pefans, de semer du blé d'Inde & des Citrouilles, d'aller & de venir: & ce qu'il y a d'admirable, c'est que leurs enfans sont fort bien faits. On en voit fort rarement parmi eux, comme je l'ai déjà dit, qu'ils soient bossus ou contrefaits. Ils n'ont aucun défaut naturel au corps. Ce qui fait croire, que leur esprit se formeroit facilement, si l'on pouvoit entrer en commerce avec eux pour adoucir leur humeur.

XX. Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale du côté du Nord ont toujours été couverts, même avant qu'ils eussent aucun commerce avec les Européens. Selon que leurs Anciens le rapportent, les hommes & les femmes s'habilloient de peaux passées. On les voit encore aujourd'hui vêtus de la même maniere: mais ceux qui ont commerce avec les Européens ont pour l'ordinaire une chemise, un capot avec un capuchon, une bande de drap, qui est liée devant & derrière avec une ceinture, & qui les couvre jusques aux genoux. De plus ils ont des bas sans pieds, qu'on appelle ordinairement des guêtres, & ils se servent de souliers faits de peau passée.

Quand ils reviennent de la chasse au printemps, ils troquent leurs pelleteries contre
des

des justaucorps, des fouliers & des bas. Quelques uns portent des chapeaux par complaisance pour les Européens. On leur voit aussi quelquefois des couvertures, dans lesquelles ils s'envelopent tenant les deux bouts entre les mains, lors qu'ils sont dans leurs Cabannes. Ils demeurent souvent tout nus, n'ayant qu'une seule bande de drap, dont ils se ceignent en hyver. Elle est attachée aux reins, & leur pend entre les deux cuisses jusques aux genoux.

Lors qu'ils vont à la guerre, ou à quelque festin, ils se barbouillent le visage tout entier de rouge ou de noir, afin que leurs ennemis ne les voient point pâlir de fraïeur. Ils rougissent aussi leurs cheveux, & les coupent en diverses manieres, sur tout les Sauvages du Nord. Cenz du Sud coupent entièrement leurs cheveux, ou plutôt ils les brûlent avec des pierres rougies dans le feu. Les Nations du Sud ne les brûlent que jusqu'aux oreilles. Souvent les peuples du Nord laissent pendre leurs cheveux d'un côté en maniere de cadenette, & ils les coupent de l'autre, selon leur fantaisie. Il y en a qui frottent leurs cheveux d'huile, & qui ensuite mettent du duvet ou de petites plumes sur leurs têtes. Par fois ils y attachent vers les oreilles de grandes plumes panachées. Il y en a qui se font des couronnes de fleurs. D'autres s'en font d'écorce de bouleau, & quelques uns de peaux passées, qui sont travaillées fort joliment.

Les femmes du Nord sont habillées comme les hommes, à la reserve d'une bande
d'é-

d'étoffe tournée en maniere de jupe , qui descend à peu pres vers les genoux. Quand elles vont à des festins , elles se parent de tous leurs atours , & se barbouillent les temples , les jouës , & le bout du menton de trois sortes de couleurs. Les petits garçons sont tout nudsjusques à ce qu'ils soient capables de mariage. Et quand même ils sont couverts , on leur voit toujours ce que la nature ne permet pas de decouvrir ; à moins qu'ils n'aient des chemises. Les petites filles commencent à se couvrir à l'âge de cinq ou six ans , & alors elles ont une bande d'étoffe depuis les reins jusqu'aux genoux. Lors que nous allions dans leurs Cabannes pour les instruire , nous les obligions de se couvrir. Cela produisoit un bon effet. On voit qu'ils commencent à avoir honte de leur nudité , & qu'ils se couvrent un peu mieux qu'ils ne faisoient auparavant.

Il n'en est pas de même des femmes & filles Sauvages de la Louisiane & du Meschasipi , qui sont au Sud-Oüest du Canada éloignées de plus de mille lieues de Quebec. On y voit les filles *in puris naturalibus* , comme elles sont sorties du ventre de leurs Meres , & cela jusqu'à ce qu'elles soient en âge de se marier. Elles n'en ont pourtant point de honte , parce qu'elles sont accoutumées à cette nudité.

Les hommes & les femmes , les jeunes filles sur tout , portent * à leur col de la raffade , & des coquillages de Mer de toutes sortes de figures. Ils ont aussi des coquillages longs comme le doit , qui sont faits en maniere de petits tuiaux , & qui leur ser-

* Voi. Plan. I. & Plan. IV.

vent de pendans d'oreilles. Ils ont de plus des ceintures , dont les unes sont de porcelaine , les autres de poil de Porc-épic. Quelques unes sont de poil d'Ours , d'autres sont mêlées de l'un & de l'autre.

Les plus considerables des Sauvages portent sur leur dos avec beaucoup de gravité un petit sac où ils mis leur Calumet ou pipe , leur Tabac , leur fusil à faire du feu , & d'autres bagatelles. Ils ont l'adresse de faire un petit manteau ou espèce de robe avec des peaux passées d'Ours , de Castors , de Loutres , d'Ecureuils noirs , de Loups , & d'autres animaux. Ils s'en servent pour paroître aux assemblées , où ils tiennent Conseil avec autant de gravité , que des Senateurs de Venise. Pour les Sauvages de nôtre dernière découverte entre la Mer glaciale & le nouveau Mexique , ils paroissent toujours tout nuds en toutes occasions. Il semble même qu'ils en font gloire. Lors qu'ils parlent entr'eux , ils se servent souvent de termes impurs , & ils vouloient m'obliger de les écrire , lors que je travaillois à composer un Dictionnaire , & qu'ils me nommoient les parties du corps.

XXI. Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale ont des jeux pour les hommes , & pour les enfans. Les plus ordinaires pour les hommes sont de certains fruits , qui ont des noiaux noirs d'un côté , & rouges de l'autre. Ils les mettent dans un plat de bois assez large , mais peu profond , dans un bafin d'écorce de bouleau , sur une peau passée , sur une couverture de laine , sur une robe de Castor , ou sur un Capot. Ils sont six ou sept

Tept à jouer. Mais il n'y en a que deux , qui touchent le plat des deux mains alternativement. Ils le levent , & ensuite ils frappent du fond du plat contre terre pour mêler six noiaux par cette agitation. S'il en vient cinq rouges ou noirs tournez du même côté , ce n'est qu'un jeu gagné , parce qu'ils jouent ordinairement plusieurs jeux pour gagner la partie , selon qu'ils en sont convenus entr'eux. Tous ceux qui sont de la partie jouent les uns après les autres. Il y en a qui sont si adonnez à ce jeu parmi les Sauvages , qu'ils y jouent jusqu'à leur Capot , & leur robe fourée. Ceux qui jouent crient à pleine gorge & avec autant de violence , que s'il s'agissoit de la décision d'un empire. Ils font ce bruit , comme s'ils vouloient forcer le sort de leur être favorable. Lors qu'ils remuent le plat , ils se frappent les épaules d'une si grande force , qu'ils se les rendent noires de coups. Ces Barbares jouent aussi fort souvent avec des pailles , ou des brins d'herbes de genêtes longues de demi pied ou environ. Il y en a un qui les prend toutes dans sa main ; puis sans les regarder il les partage en deux , ensuite il en donne une partie à son adversaire. Celui qui a nombre pair ou impair selon qu'ils en sont convenus gagne le jeu. Les enfans Sauvages se mêlent aussi de ce jeu. Cependant ils ne s'y appliquent pas autant que les hommes faits , parcequ'ils n'y risquent rien. Les femmes ni les filles n'osent point du tout s'occuper à ce jeu. Je n'en ai pu savoir la raison.

Il y en a encore un autre parmi les Sauvages,

ges, qui est commun aux enfans de l'Europe. Ils prennent des grains de blé d'Inde, ou quelque chose de semblable. Ensuite ils en mettent dans une main, & se demandent combien il y en a. Celui qui devine le nombre gagne. Ces Barbares se divertissent beaucoup à un autre jeu qu'ils appellent en langue Iroquoise *Ounonbayenti*. Mais c'est plutôt un commerce qu'un jeu. Ils se mettent dans deux Cabannes, six dans l'une, & six dans l'autre. Il en vient un ensuite, qui prend des hardes, quelques pelleteries, ou ce qu'il a envie de troquer, & s'en va à la porte de l'autre Cabanne. Il y fait un certain cri, & ceux qui sont dans la Cabanne, y répondent par une espece d'Echo. Le premier s'approche, & dit en chantant à haute voix, qu'il veut vendre ou troquer ce qu'il tient entre les mains, en repetant *Ounonbayenti*. Ceux qui sont dans la Cabanne répondent du creux de l'estomach Hon, par cinq fois: Le crieur ayant achevé sa chanson jette sa marchandise dans la Cabanne, & s'en retourne chez lui. Alors les six autres ayant examiné le prix de ce que cet homme a jetté parmi eux députent un de leurs hommes pour demander au vendeur, s'il souhaite en échange un Capot, une chemise, une paire de souliers, ou autre chose semblable. Un second d'entr'eux va porter à l'autre Cabanne l'équivalent de ce qu'on leur a apporté, ou bien on rend la marchandise qu'on a jettée, si elle n'agrée pas.

Ces cérémonies sont accompagnées de chansons, que les uns & les autres chantent. Il y a souvent des Villages entiers de Sauv-

va-

vages, qui se visitent alternativement, plus pour le jeu d'*Ounonhayenti*, que pour envie de se voir. Ce mot signifie un contract, par lequel on donne pour avoir. La langue Iroquoise s'exprime par des mots composez. Un seul de leurs termes en signifie par fois cinq ou six de la langue François, comme par exemple le mot de *Gannoron* en Iroquois veut dire, Voila une affaire, qui est de grande consequence.

Les enfans Sauvages ont encore un autre jeu. Ils se servent d'un Arc & de deux bâtons, un grand & un petit. Ils tiennent le petit dans la main droite. Ensuite ils le font voltiger en l'air en le frappant avec le plus grand. Un autre le va chercher. & le jette après celui qui l'a fait sauter. Ils font aussi un Peloton de joncs ou de feuilles de blé d'Inde. Ensuite ils le jettent en l'air, & le reçoivent au bout d'un bâton pointu. Les hommes & les femmes s'amuseut le soir, pendant l'hyver à raconter des fornettes, aupres du feu, tout comme chez nous.

XXII. Ces Sauvages de l'Amerique ont presque tous un grand panchant pour la guerre, parcequ'ils sont fort vindicatifs. Ils tirent vengeance tôt ou tard du mécontentement qu'ils ont reçu ; dussent ils attendre jusqu'à la troisiéme ou quatriéme generation, & détruisent, s'ils peuvent, la plus grande partie de la Nation, à laquelle ils en veulent. Ensuite ils obligent ce qui reste de demeurer parmi eux pour suivre leurs manieres de vivre en toutes choses.

Les Iroquois, à qui les Suédois, ensuite les Hollandois, les Anglois, & les François ont

ont donné des armes à feu, passent pour les plus belliqueux de tous les Sauvages, qui sont connus jusqu'à présent. Ils ont détruit les plus grands guerriers d'entre les *Hurons*, & forcé le reste de la Nation de demeurer parmi eux, pour faire ensemble la guerre à toutes les Nations, qui leur sont ennemies, quoi que situées à cinq ou six cents lieues de leurs cinq Cantons. Ils ont fait périr plus de deux millions d'hommes, & sont encore actuellement en guerre avec les habitans du Canada. Si la France n'envoioit du secours & des provisions de guerre & de bouche aux Canadiens, les Iroquois seroient capables de les ruiner, par les raisons que j'ai touchées dans ma Relation précédente. On ne gagne rien sur eux, parce que leurs dépouilles sont de très-peu de conséquence: mais cette Nation farouche peut détruire facilement le commerce de ses voisins, qui ne subsistent la plupart que par le commerce des pelleteries qu'ils tirent des Sauvages. Au reste ils sont malins & rusez, semblables à des chevaux neufs & indomptez, qui ne connoissent pas leurs forces. Il y a longtems, qu'ils auroient entièrement desolé le Canada, si le Comte de Frontenac ne les avoit gagné par douceur. Ce sont les plus redoutables Ennemis que les Européens aient dans toute l'Amerique, & je donne cette Remarque pour certaine, parce que je connois ces peuples à fonds. J'ai demeuré quatre ans entiers parmi eux, & je les ai souvent vus pendant quatre autres: j'ai même été plusieurs fois envoyé chez eux, & ils m'ont fait bien des amitez.

Cette

Cette Nation Barbare a détruit plusieurs differens peuples, & ceux qui restoient de la défaite ont toujours été obligez de se rendre à elle. Les Iroquois ont entr'eux des hommes considerables, qui sont comme les Chefs de parti, & les Maîtres dans les Voies. Ils ont des gens à eux, qui les suivent par tout, & qui font tout ce qu'ils leur commandent. Avant que de partir, ils font provision de bons fusils, qu'ils troquent pour des pelleteries avec les Européens, prennent avec eux de la poudre, des balles, des chaudières, des haches, & d'autres choses nécessaires à la guerre. Ils ont par fois avec eux de jeunes femmes & de jeunes garçons, qui les accompagnent & font en cet équipage jusqu'à trois ou quatre cens lieues. Quand ils approchent du lieu où ils veulent faire la guerre, ils marchent lentement & avec beaucoup de précaution. Jamais ils ne tuent de bêtes fauves à coup de fusil dans ces occasions, de peur d'être découverts. Ils ne se servent pour cela que de leurs flèches, qui ne ménent point de bruit. Lors qu'ils veulent tirer, ils considerent toutes les avenues avec soin, & regardent par tout fort exactement, de peur d'être surpris. Ils envoient des espions découvrir l'entrée des Villages, voir par où ils pourront commencer l'attaque, & observer si quelqu'un sort, pour le surprendre. C'est ce qui arrive fort souvent.

Il n'y a point de guerriers semblables dans l'Amerique, pour les embuscades. Ils jugent qu'un homme est bon guerrier, quand il fait bien surprendre ses ennemis ; & s'il

fait bien fuir après le coup pour n'être pas surpris, il passe pour incomparable. On ne peut concevoir avec quelle vitesse ils se tournent avec leurs fusils autour des Arbres, dont ils se couvrent pour se garentir des flèches, que l'on tire contr'eux. Ils sont adroits à franchir les Arbres renversés, lors qu'ils se sauvent. On trouve beaucoup de ces Arbres & d'une grandeur prodigieuse, qui tombent de vieillesse. Leur patience est admirable. Ils se tiennent souvent derriere leurs arbres deux ou trois jours sans manger, attendant une occasion favorable pour tuer leur ennemi. Ils marchent quelquefois à découvert sans rien craindre. Mais cela est rare, & s'ils n'étoient presque assurez de leur coup, ils auroient peine à s'exposer, à moins qu'ils ne se vissent soutenus. Ces Barbares ne se battent point à la façon des Européens, parcequ'ils n'y sont pas exercez, & qu'ils ne tiennent pas leurs rangs en pleine campagne. Ainsi ils ne pourroient pas si bien soutenir le combat que nos soldats bien disciplinez & bien commandez. Cependant lors qu'ils sont une fois échauffez & animez, ils sont incomparables.

Ils brûlent les blez des Européens, quand ils sont meurs. Ils mettent le feu à leurs maisons, avec du tondre, ou de la méche qu'ils attachent au bout de leurs flèches.

J'ai connu un Chef Iroquois nommé Attréouäti *Onnontagé*, qui me fît bien des amitiés dans mon Voiage du Fort de Frontenac à la nouvelle Jorck. Nous l'appelions *la grand' gueule*, parce qu'il avoit la bouche fort ouverte. Cet homme
entra

entra un jour dans le Montréal en Canada , criant *Hai , Hai* , qui est un signe de paix. On le reçût avec beaucoup de caresses, & on lui fit bonne chere , & même on lui donna des presens considerables , parcequ'on ménage cette Nation insolente : mais en se retirant ce perfide tua deux hommes , qui couvroient une maison de paille.

On nous dit qu'ils avoient été en guerre jusqu'aux terres des Espagnols , qui sont au nouveau Mexique , & qu'ils racontent , qu'ils ont été dans un país , où les habitans ramassent de la terre rouge , qu'ils portent vendre à une Nation , qui leur donne des haches & des chaudieres en échange , & que cette terre s'appelle de l'or. Mais cette histoire a été peut être inventée par les Sauvages , pour faire plaisir au Sieur de la Salle , quand-il étoit au Fort de Frontenac : car il entendoit parler volontiers des mines de Sainte Barbe , d'où l'on tire de l'or. J'ai été chez toutes les Nations du Fleuve Meschapi. Aucune , à la reserve des Illinois , n'a jamais parlé des Iroquois , que comme de certains peuples voisins des Illinois , desquels ils ont appris , que ce sont des peuples fort cruels , qui ne sont hardis , que parcequ'ils ont des armes à feu , qu'ils ont troquées contre les Européens : que sans cela ils n'auroient jamais osé attaquer les Illinois , qui sont plus vaillans , & plus adroits à se servir des Arcs & des flèches , que les Iroquois n'ont jamais été.

Ceux d'entre les Iroquois , qui ne vont point à la guerre , sont meprisez , & passent

pour des hommes laches & effeminez. Par-
ce qu'ils ont des fusils, ils attaquent toutes
les autres Nations , d'une Mer à l'autre ,
c'est-à-dire du Nord au Sud. Enfin il n'y
en a point à cause de cela qui ose résister à
l'Iroquois. Ils s'appellent les hommes par
excellence , comme si les autres Nations
n'étoient que des bêtes en comparaison d'eux.
Je fais les inoies de les mettre à la raison :
Mais un homme de mon caractère ne doit
raisonner sur ces matières qu'avec de grands
ménagemens.

. XXIII. Il n'y a point de Sauvages dans
toute l'Amerique Septentrionale , qui ne
soit extrêmement cruel à ses ennemis.
Mais l'inhumanité des Iroquois à l'égard
des Nations, qu'ils font esclaves, est beaucoup
plus grande qu'aucune autre. Quand ils
ont tué un homme, ils lui enlèvent la peau
du crane , & l'emportent chez eux comme
une marque de leur victoire. Ils garottent
leurs esclaves & les font courir après eux.
S'il ne les peuvent suivre, ils leur donnent
un coup de hache à la tête, & les laissent là,
après leur avoir enlevé la chevelure. Ils
n'épargnent pas les enfans à la mammelle.
Si l'Esclave peut marcher , ils le lient pen-
dant la nuit sur des bois faits en forme de
Croix de St. André , & le laissent exposé
aux piqures des Maringois. Quelquefois
ils fichent quatre piquets en terre, auxquels
ils attachent leurs esclaves par les pieds, &
par les mains , & les exposent ainsi toutes
les nuits à la rigueur du temps. Je ne dis
rien de cent autres maux, qu'ils font à ces
misérables pendant le jour. Quand ils sont
près

près de leurs Villages , ils font de grands cris , auxquels ceux de leur Nation connoissent leurs Guerriers , qui reviennent avec des esclaves. En même tems les hommes & les femmes les vont recevoir à l'entrée du Village : là ils se rangent en haïe ; pour faire passer au milieu d'eux ces esclaves , sur lesquels ils se jettent comme des loups sur leur proie , pendant que les guerriers passent à la file , fiers de leurs exploits. On en voit , qui donnent des coups de pied à ces Esclaves , des coups de batons , des coups de couteaux. Quelques uns leur arrachent les oreilles , leur coupent le nez ; ou les levres. Ceux qui résistent à ces mauvais traitemens sont reservez à de plus grands supplices. Rarement en épargnent-ils quelques uns. Lorsque les Guerriers sont entrez dans leurs cabannes , les Anciens s'assemblent pour entendre la Relation de ce qui s'est passé à la Guerre : ensuite ils disposent des esclaves.

Si le Pere d'une femme Sauvage a été tué , on lui donne un esclave à sa place , & il est libre à cette femme de le faire mourir , ou de lui donner la vie. Voici comment ils en usent , quand ils les veulent brûler. Ils attachent l'Esclave à un pôteau par les pieds & par les mains. Ensuite ils font rougir des Canons de fusil , des haches , & d'autres ferrailles , & les leur appliquent tout brulans depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils leur arrachent les ongles avec les dents. Ils leur coupent des aiguillettes de chair sur le dos , & souvent ils leur enlèvent la peau du trane avec les cheveux. Après cela ils

jettent des cendres chaudes sur les playes. Ils leur coupent la langue , & en un mot ils leur font tous les maux , dont ils peuvent s'aviser. S'ils ne meurent dans les tourmens , on les force de courir à coups de baton. On dit qu'un esclave courut si bien qu'il se sauva dans les bois , sans qu'on put l'attraper : mais aparemment qu'il mourut ensuite faute de secours. Ce qu'il y a de plus surprenant , c'est que ces Esclaves chantent au milieu de leurs tourmens. Un Iroquois nous racontoit , qu'on esclave qu'on tourmentoit cruellement disoit ; *vous n'avez point d'esprit. Vous ne savez pas la maniere de tourmenter vos prisonniers. Si je vous tenois dans ma Cabanne , je vous ferois bien souffrir d'une autre maniere.* Pendant qu'il parloit , une Sauvagesse fit rougir une broche de fer dans le feu , & lui en perça les parties honteuses. Après avoir jetté un grand cri , il dit à cette femme , *tu as de l'esprit. Voilà comment il faut faire.*

Quand l'Esclave , qu'ils ont brûlé , est mort , ils le mangent , & avant sa mort ils font boire de son sang à leurs enfans ; afin de les rendre cruels & inhumains. Ceux à qui on donne la vie , demeurent parmi eux , & les servent comme des Esclaves. Mais à la longueur du temps ils reconviennent la liberté & sont regardez comme s'ils étoient de leur Nation.

Les Sauvages de la Louïsiane , & ceux qui sont à sept ou huit cens lieues plus loin que les Iroquois , comme les *Iffatis* & les *Nadouessans* , chez qui j'ai été Esclave , ne sont pas moins braves que les Iroquois.

Ils

Ils font trembler tous leurs voisins , quoi qu'ils n'ayent que l'Arc , la fleche & la massue. Ils courent plus vite que les Iroquois , & sont très-bons soldats : mais ils ne sont pas si cruels. Ils ne mangent pas la chair de leurs ennemis. Ils se contentent de les brûler.

Quelques uns de ces Sauvages couperent un jour des aiguillettes de chair sur le corps d'un Huron , & lui dirent , *Tu aimes la chair humaine , mange de la tienne propre , pour faire connoître à ta Nation , qui est maintenant parmi les Iroquois , que nous avons vos maximes en horreur.* Les Iroquois sont les seuls Sauvages de l'Amerique Septentrionale , qui mangent de la chair humaine. Encore cela ne leur arrive-t-il qu'alors qu'ils ont résolu d'exterminer une Nation toute entière : c'est , disent-ils , pour faire connoître qu'il faut se battre avec l'ennemi sans s'accommoder jamais , n'en laisser aucun de reste & animer ainsi leurs Guerriers à la vengeance. Des le lendemain on les voit partir de leurs cinq Cantons pour aller attaquer leurs ennemis ; car le rendez-vous est toujours marqué au lendemain de ces festins de chair humaine.

Si les Européens cessent de donner des armes à feu aux Iroquois , qui ne sont plus si habiles à l'Arc , qu'ils l'étoient du passé , les autres Nations , qui y sont toujours accoutumées , ne manqueroient pas de les détruire.

Le premier Canton des Iroquois , qu'on appelle les *Gagnieuez* ou *Agniez* , est au Sud. Ils sont voisins de la Nouvelle Jorck , ils ont trois

villages, où j'ai été. Ils font quatre cens Guerriers tout au plus. Le second des *Onneiouts* tire vers l'Ouest, & ils font environ cent cinquante hommes de guerre. Le troisième, qui est aussi vers l'Ouest, contient les bourgades des *Onnontaguez*, ou peuples de la montagne, situez sur l'unique éminence, qui se trouve dans les cinq Cantons Iroquois. Ils sont limitrophes des *Onneiouts*. Ces *Onnontaguez* ont bien trois cens combattants, les plus braves & les plus vaillans de toute la Nation. Le quatrième est environ à trente lieues au delà vers l'Ouest. C'est celui des *Onongontons* partagez en trois bourgades, qui font bien trois cens hommes tout de même. Le cinquième contient les *Tsonnontouans*, vers l'extrémité du Lac de Frontenac, ou Ontario. Ces peuples font le plus grand & le plus considérable de tous les Cantons Iroquois. Ils comprennent en trois bourgades plus de trois cens hommes de guerre.

J'ai marqué dans ma premiere Relation trois ou quatre villages Iroquois à la côte du Nord de ce Lac Ontario ou de Frontenac: mais je ne décris point ici ces cinq cantons Iroquois. Je parle seulement de leur barbarie, & de leur cruauté, & j'ajoute qu'ils ont subjugué depuis environ cinquante ans un fort grand pays, qu'ils ont étendu leurs limites, & grossi leur Nation, par la ruine des autres peuples, dont ils ont fait le reste Esclave.

XXIV. Les Conseils, que ces Barbares tiennent continuellement, doivent être considerez comme la cause de leur conservation,

tion, & de la frayeur où ils tiennent toutes les Nations de l'Amerique Septentrionale. Ils s'assemblent pour la moindre affaire, & raisonnent ensemble sur les moyens dont ils doivent se servir pour parvenir à leurs fins. Ils n'entreprennent rien à l'é-tourdie. Leurs Vieillards, qui sont sages & prudens, veillent au bien de la Nation. Si l'on se plaint que quelqu'un d'entr'eux ait dérobé quelque chose, d'abord ils s'informent soigneusement de celui qui a fait le vol. S'ils ne le peuvent découvrir, ou s'il n'a pas le moyen de restituer, pourveu qu'ils soient convaincus du fait, ils repa- rent le tort, en faisant d'abord quelque present à la partie lésée, pour la con- tenter.

Quand ils veulent faire mourir quelqu'un pour un crime énorme, dont ils sont assurez qu'il est coupable, ils louent un homme, qu'ils enyvrent d'eau de vie, (car ces peu- ples l'aiment passionnément,) afin que les parens du criminel ne cherchent point à se vanger. Après que cet homme a cassé la tête à celui qu'ils croient, & qu'ils ont jugé coupable, ils disent pour raison, que cet homme n'a point d'esprit, & que l'ivrogne- rie lui a fait faire le coup. Ils avoient au- trefois une autre maniere de faire justice : mais ils l'ont abrogée. Ils avoient aussi un jour de l'année, qu'on pouvoit appeller la *Fête des fous*, car en effet ils faisoient les fous, courant de Cabanne en Cabanne. Si pendant cela ils tuoient quelqu'un, leurs Vieillards disoient pour toute excuse le len- demain dans tout le Canton, & sur tout

dans leur village, que celui qui avoit fait le coup étoit un fou & qu'il n'avoit point d'esprit. Ensuite on faisoit quelques presens au parent de celui qu'on avoit malicieusement tué. Les parens se contentoient de cette excuse sans en tirer vengeance. Leurs anciens louoient ainsi secrètement quelqu'un, qui contrefaisoit le fou, & qui tuoit celui qu'on lui avoit marqué, & dont on vouloit se défaire.

Les Iroquois ont des Espions, & des hommes attitrez parmi eux, qui vont & viennent incessamment, & qui leur rapportent toutes les nouvelles qu'ils apprennent. Pour ce qui est du Commerce, ils y sont assez rusez. Ils ne se laissent pas facilement tromper. Ils considerent tout attentivement & s'étudient à connoître les marchandises qu'on leur troque.

Les *Onnontagez*, ou Iroquois montagnars, sont plus fins & plus rusez que les autres. Ils volent fort adroitement. Les *Algonkains*, les *Abenaki*, les *Esquimoves*, & une infinité d'autres Sauvages, qui ont conversé avec les Européens, ne sont pas moins adroits, ni moins politiques. On ne doit pas s'imaginer que ces peuples soient absolument brutaux & sans raison. Ils ont de la finesse, & connoissent fort bien leurs interêts. Ils gouvernent leurs affaires avec beaucoup de prudence, & d'habileté.

XXV. Les Sauvages observent les temps, les saisons, & les Lunes de l'année pour la chasse. Ils nomment les Lunes du nom des animaux, qui paroissent le plus en de certains temps. Ils appellent la Lune des grenouilles.

nouilles, le temps que les grenouilles crient; la Lune des Taureaux, quand ces animaux Sauvages paroissent; la Lune des Hirondelles, quand ces oiseaux viennent ou s'en vont, &c. Ces Barbares n'ont point d'autres noms pour distinguer les Mois, comme les Européens.

Ils tuent les Orignaux ou Elans, & les Chevreuils en tout temps, mais particulièrement lors qu'il y a de la neige. Ils chassent aux Chats sauvages & aux Marmotes pendant l'hyver, aux Porc-épics, aux Castors & aux Loutres au printems, & quelquefois en Automne. Ils prennent les Orignaux ou élans au collier, & les Castors aux attrapes. Ils tuent les ours à coups de fleches ou de fusil sur des chênes, quand ils mangent du gland. Pour ce qui est des Chats sauvages, ils abattent les arbres, sur lesquels ils sont, & ensuite les Chiens sauvages se jettent dessus & les étranglent. Les Porc épics se prennent à peu près de la même maniere, si ce n'est qu'on les tue à coups de hache, ou avec des fourches, quand l'arbre est tombé: parce que les chiens ne les peuvent approcher à cause de leurs aiguillons & qu'ils feroient indubitablement mourir les Chiens qui les étrangleroient. Ces animaux ne courent pas vite. Un homme les peut facilement attraper à la course. Pour ce qui est des Loutres, on les prend dans une attrape, où l'on les tue à coups de fleches & de fusil. On en tue rarement à coups de hache, parce que ces animaux ont l'oreille fort subtile.

Les Sauvages prennent souvent aussi les

Castors en hyver sous la glace. Ils cherchent
 premierement les Lacs de ces animaux. Ces
 Castors ont une industrie admirable pour la
 construction de leurs Cabannes. Quand ils
 veulent changer d'habitation , ils cherchent
 un ruisseau dans le bois , le long duquel
 ils montent, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé
 un pais plat & propre à faire un Lac. Lors-
 qu'ils ont bien considéré le lieu de toutes
 parts, ils travaillent à faire des chaussées pour
 arrêter l'eau. Ils les font aussi fortes , que
 celles qui servent à retenir les eaux des plus
 grands étangs de l'Europe. Ils composent
 cette chaussée de bois, de terre, de boue ,
 & la font aussi grande qu'il est nécessaire
 pour former un lac, qui a souvent un quart
 de lieue de long. Ils bâtissent leurs Caban-
 nes au milieu du niveau de l'eau , avec du
 bois, des joncs & de la boue. Ils plaquent
 tout cela ensemble fort proprement par le
 moyen de leur queue , qui est plus longue
 & aussi large , qu'une truelle de maçon.
 Leur bâtiment est à trois ou quatre étages,
 remplis de nattes de joncs, & c'est là, que
 les femelles se délivrent de leurs petits. Au
 fond de l'eau il y a des issues hautes & bas-
 ses. Quand leurs Lacs sont gelez , ils ne
 peuvent aller que sous la glace. C'est pour
 cela qu'au commencement de l'hyver ils
 font provision de bois de tremble , qui est
 leur nourriture ordinaire. Ils le mettent
 dans l'eau tout autour de leurs Cabannes
 dans le Lac. Les Sauvages percent la gla-
 ce autour de ces loges avec le manche d'u-
 ne hache, ou avec un pieu, y font un trou,
 & ensuite sondent le fond de l'eau , pour
 sa-

savoir si c'est le chemin par où les Castors ont accoutumé de sortir. S'ils découvrent que ce l'est en effet, ils y font entrer un filet long d'une brasse, & deux bâtons, dont les deux bouts d'enbas touchent le fond de l'eau, & les deux autres sortent par le trou, qui est dans la glace. Ils ont deux cordes attachées à ces deux bâtons, pour tirer le filet, quand le Castor est pris. Mais afin que ce rusé animal ne voie point le filet, ni les personnes, on seme sur la surface de l'eau glacée, du bois pourri, du coton, ou choses semblables. Un Sauvage demeure au guet auprès du filet, avec une hache pour tirer le Castor sur la glace, quand il est pris, pendant que les autres vont rompre les Cabannes avec beaucoup de travail. Ils trouvent souvent plus d'un pied de bois & de terre, qu'il faut couper à coups de haches, parce que tout est dur comme une pierre par la force de la gélée. Quand cela est fait, ils sondent le Lac, & par tout où ils trouvent un creux, ils rompent la glace, de peur que les Castors ne se cachent dessous, & afin qu'étant contraints de courir de côté & d'autre, ils aillent se jeter dans les filets. Ils travaillent ainsi d'une force extrême depuis le matin jusqu'au soir, sans prendre aucun aliment, & ne prennent avec tout cela que trois ou quatre Castors.

Les Sauvages prennent encore de ces animaux au printemps avec des attrapes de la manière suivante. Lorsque les glaces commencent à se fondre, ils remarquent les endroits par où les Castors sortent, & y

mettent une attrape. L'amorce est une branche de bois de tremble , qui va depuis l'attrape jusques dans l'eau. Quand les Castors la rencontrent , ils la mangent jusques dans l'attrape , & par là ils font tomber deux grosses billes de bois , qui les tuent. Ils prennent les Martres presque de la même maniere , excepté qu'ils ne mettent point d'amorce.

Toutes les Nations du Sud vers le Fleuve |Mississipi sont plus superstitieuses dans leurs chasses que les peuples du Nord , & en particulier les Iroquois. Etant parmi eux, leurs Vieillards , six jours avant que de donner la chasse aux Taureaux Sauvages , envoient quatre ou cinq de leurs plus alertes Chasseurs sur des montagnes , pour y danser le Calumet avec autant de ceremonies |que parmi les Nations , vers lesquelles ils ont accoutumé d'envoyer des Ambassades pour faire quelque Alliance. Au retour de leurs hommes, ils exposerent à la vûe de tout le monde pendant trois jours , une des plus grandes chaudieres , qu'ils nous avoient prises , & l'entourerent de plumes de toutes couleurs , avec le fusil d'un des Canoteurs, qu'ils avoient posé par dessus cette chaudiere en travers. Pendant trois jours la premiere des femmes d'un Capitaine portoit cette chaudiere sur son dos avec des fleurs en grande pompe , à la tête de plus de deux cens Chasseurs. Ils suivoient un Vieillard , qui avoit attaché un de nos mouchoirs de toile d'Armenie au bout d'un bâton en forme d'enseigne, tenant son Arc & ses fleches dans un grand silence.

Co

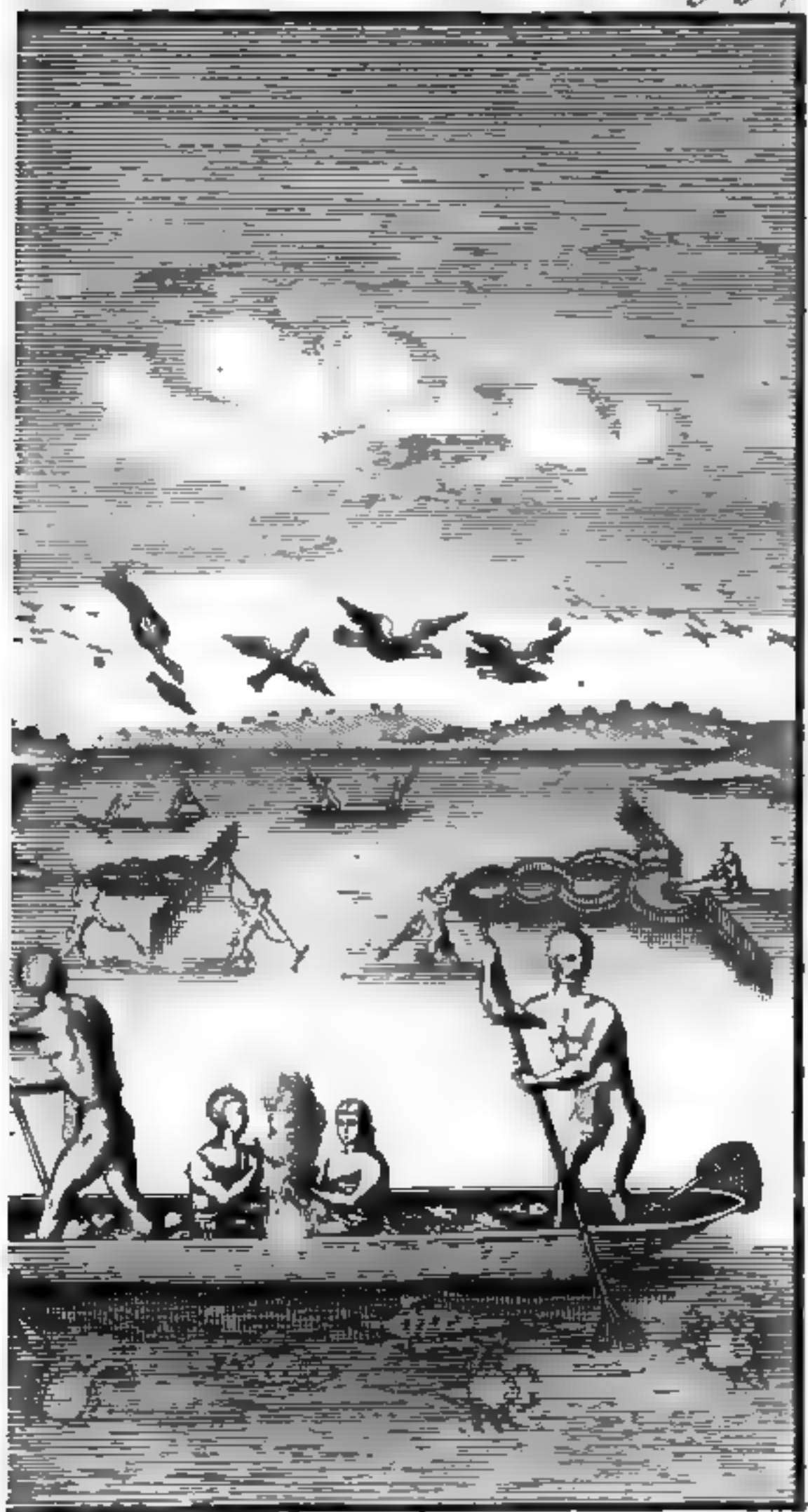
Ce Vieillard fit faire trois ou quatre fois halte aux Chasseurs ou Guerriers, pour pleurer amèrement la mort des Taureaux, qu'ils esperoient de tuer. A la dernière pose, les plus anciens de la troupe envoyerent deux des plus habiles Chasseurs à la découverte des Taureaux Sauvages. Ils leur parlerent bas à l'oreille à leur retour, avant que de commencer la chasse de ces animaux. Ensuite ils allumerent de la fiente de Taureau séchée au Soleil, & amorcerent leurs pipes ou calumets de ce feu nouveau, pour faire fumer les Coureurs, qu'ils avoient envoyez à la découverte, Aussi tôt après la cérémonie, cent hommes allerent d'un côté par derriere les montagnes, & cent autres d'un autre, pour enfermer les Taureaux, qui étoient en grand nombre. Ils en tuerent plusieurs à coups de fleches, & nos Européens en abattirent sept ou huit à coups de fusil.

Ces Barbares ne pouvoient assez admirer l'effet de nos fusils. Ils entendoient le bruit, mais ils ne voioient point les balles. Croiant que le bruit tuoit ces animaux, ils mettoient la main sur la bouche, pour marquer leur étonnement, & s'écrioient *Mansa Ovacan-che*, ce qui veut dire dans la langue des *Iffati*, ah! que ce fer fait du mal aux bêtes & aux hommes. Comment cela se fait-il qu'au bruit de cette machine ronde, les os de ces bêtes soient fracassez?

Je ne savois assez admirer comment ces Sauvages pouvoient écorcher ces Taureaux, & les mettre en pièces. Ils n'avoient ni couteaux ni haches, que le peu qu'ils nous avoient dérobé. Ils enlevoient la peau de ces

ces bêtes avec la pointe de leurs fleches, qui étoit d'une pierre fort aiguë. Dès qu'ils pouvoient fourrer les doigts entre la chair & la peau de ces Animaux, ils avoient bientôt fait à les écorcher. Ensuite pour mettre la viande en pieces, & pour séparer les os, ils prenoient des pierres, avec lesquelles ils les cassoient ; & les femmes Sauvages en faisoient boucaner la viande en l'exposant au Soleil ou à la fumée d'un petit feu qu'ils allumoient au dessous. Au reste ils ne mangent pendant la chasse que les intestins & les morceaux les plus chétifs de ces animaux, & ils en emportent les meilleurs morceaux dans leurs villages, à plus de deux cens lieues de l'endroit, où ils ont chassé.

XXVI. Ceux qui habitent dans le Nord, pêchent d'une autre maniere que ceux du Sud. Les premiers pêchent toutes sortes de poissons avec des lacets, des filets, & des harpons comme dans l'Europe. Ils en prennent aussi quelquefois avec des lignes: mais peu. Je leur en ai vû pêcher d'une maniere assez plaisante. Ils prennent une fourche de bois, aux deux pointes de laquelle ils disposent un laçet, à peu près de même qu'on les accommode en Europe, pour prendre des perdrix. Ensuite ils la mettent dans l'eau: quand le poisson, qui y est en beaucoup plus grande abondance que dans nos Rivières, vient à passer, & que les Sauvages sentent qu'il est entré dans le laçet, ils tirent cette espèce de pincette, & le poisson y reste pris par les Ouies. Les Iroquois se servent aussi dans le tems de la





che d'un filet de quarante ou cinquante brasse qu'ils posent dans un grand Canot de bois. Après cela ils les étendent en ovale dans les endroits commodes des Rivières. J'ai souvent admiré leur adresse à cet égard. Ils prenoient quelquefois plus de quatre cens poissons blancs , plus grands que nos Carpes ordinaires , entre autres plusieurs Eturgeons , qu'ils attiroient sur le bord de la Rivière avec des filets composez d'orties. Pour pêcher de cette maniere , il faut que deux hommes prennent les deux extremités de ces filets en les entortillant adroitement. Ils prennent ainsi quantité de poissons, dans la Rivière de *Niagara* , qui sont d'une bonté extraordinaire.

La pêche est si-abondante en cet endroit , qu'elle pourroit fournir des poissons de plusieurs especes à la plus grande Ville de l'Europe. Il ne faut pas s'en étonner. Les poissons montent continuellement de la Mer vers la source de la Rivière pour y frayer. Le Fleuve de St. Laurent reçoit à *Niagara* une infinité d'eaux des quatre grands Lacs, dont nous avons parlé , & qui sont de petites Mers douces. Ces eaux venant à se precipiter par le plus grand & le plus affreux saut, qui soit dans le Monde, les poissons, qui prennent plaisir à y venir frayer , y demeurent ; parce qu'ils ne peuvent remonter au dessus de cette Cataracte.

Pendant que j'étois à ma Mission du Fort de Frontenac, je fus voir le Saut d'une Rivière du Nord , qui se décharge dans un grand Bassin du Lac *Ontario* capable de contenir plus de cent Navires de guerre en sû-

re.

teté. Etant là, j'appris aux Sauvages à prendre des poissons à la main. J'abattois des arbres au printemps près de ce Saut, & je les faisois tomber, afin de m'y pouvoir coucher sans me mouiller. Ensuite je mettois la moitié du bras à l'eau. J'y trouvois une quantité prodigieuse de poissons de différentes especes. Je les empoignois par les ouïes après les avoir flatté de la main, & quand j'en avois pris à plusieurs fois cinquante ou soixante, je m'en allois me chauffer, & me délasser, pour retourner ensuite à la pêche. Je les jettois dans un Sac, qu'un Sauvage tenoit à la main, & j'en nourrissois plus de cinquante familles Iroquoises de *Gannéouffe*, que j'avois attirées avec le Sieur de la Salle, pour y cultiver du blé d'Inde, & pour instruire leurs enfans dans la Religion Chrétienne au Fort de Frontenac.

La plus considerable pêche des Sauvages est celle des Anguilles qui sont fort grosses, des saumons, des Truites saumonées & des poissons blancs. La pêche des Iroquois Agniez, qui sont voisins de la Nouvelle Jorck, consiste souvent en grenouilles, qu'ils prennent en abondance, & qu'ils mettent toutes entieres dans leurs chaudières, sans les écorcher, pour assaisonner leur sagamité. Les Truites saumonées se prennent en plusieurs autres endroits des Rivières, qui se déchargent dans le Lac de Frontenac. On en trouve en si grande quantité, qu'on les tue à coups de bâton.

Ils prennent les Anguilles pendant la nuit, lors qu'il fait calme. Ces poissons descendent en fort grande quantité le long du Fleuve

ve St. Laurent. Les Sauvages mettent une grande écorce de bouleau avec de la terre sur le bout d'un pieu; après quoi, ils allument une espece de flambeau, qui fait un feu fort clair. Ensuite un homme ou deux entrent dans un Canot avec un harpon posé entre les deux pointes d'une petite fourche. Lors qu'ils voient les Anguilles à la lueur du feu, ils en harponnent une quantité prodigieuse, parceque les grands Marsoins blancs, qui les poursuivent, les chassent, & les font venir vers les bords du Fleuve, où ces grands Marsoins ne les peuvent aprocher. Ils prennent les Saumons avec les harpons, & les poissons blancs avec des filets.

Les Nations du Sud, qui habitent sur le Fleuve Mississipi sont si subtils, & ont les yeux si vifs & si perçans, que quoi que les poissons passent fort vite dans l'eau, ils ne laissent pas de les tuer à coups de dards, qu'ils font entrer fort souvent dans l'eau, en les décochant avec leur Arc. De plus, ils ont de longues perches fort pointuës, qu'ils dardent avec beaucoup d'adresse. Ils tuent ainsi de grands Eturgeons, & des Truites, qui sont à sept ou huit brasses dans l'eau.

XXVII. Avant que les Européens fussent dans l'Amerique Septentrionale, les Sauvages du Nord & du Sud se servoient, & se servent encore aujourd'hui, de pots de terre; sur tout ceux, qui n'ont point de commerce avec les Européens pour tirer d'eux des chaudières, & autres outils de ménage. Faute de haches & de couteaux, ils se servent de

de pierres aigues, qu'ils attachent avec des aiguillettes de cuir dans un baton fendu. Au lieu d'aleines, ils ont un certain os fort aigu, qui est au dessus du talon des Elans.

Pour faire du feu ils ont un triangle de bois de cedre d'un pied & demi, dans lequel ils font quelques trous ou fossètes à demi creusées. Ils prennent ensuite une baguette, ou petit bâton d'un bois dur. Ils le frottent entre les deux mains le plus fort sur le plus foible dans le trou qui est commencé dans le bois de Cedre. Ils font tomber par cette frixion une espee de poudre ou de farine qui se convertit en feu. Ils versent ensuite cette poudre blanche dans un peloton d'herbes sechées en Automne, & frottant tout cela ensemble, en soufflant sur cette poudre, qui est dans le peloton, le feu s'allume en un moment.

Quand ils veulent faire des piars de bois, des écuelles, ou des cueillers, ils accommodent le bois avec leurs haches de pierre. Ils le creusent avec des charbons de feu, & les raclent ensuite avec des dents de Castor pour les polir.

Les Nations du Nord se servent de raquettes pour marcher sur la neige. Les Sauvages les font avec des aiguillettes de peau, larges comme de petits rubans, d'une maniere plus jolie que nos raquettes de jeu de Paume. Ces raquettes n'ont point de manches comme celles des tripots. Mais elles sont plus longues & plus larges. Ils laissent dans le milieu une fente de la largeur des doigts des-pieds, afin d'être plus libres à marches
avec

avec leurs souliers à la Sauvage. Ils font plus de chemin avec ces raquettes, qu'ils marcheroient à l'ordinaire. Sans ces machines ils enfonceroient dans les neiges, qui sont de la hauteur de sept ou huit pieds, & quelquefois davantage pendant l'hiver. Il y en a même en certains endroits aussi haut que les plus hautes maisons de l'Europe, parce qu'elles sont poussées dans des recoins par le vent qui les y chasse.

Les Sauvages, qui sont voisins des Européens, ont à présent des fusils, des haches, des chaudières, des alènes, des couteaux, des batte-feux, & d'autres instrumens comme nous.

Pour semer du blé d'Inde ils font des pioches de bois, mais c'est faute de pioches de fer. Ils ont des gourdes ou callebasses, dans lesquelles ils mettent leurs huiles d'Ours, de chats Sauvages, & de Tournesol. Il n'y a point d'homme, qui n'ait un petit Sac de peau, pour mettre son Calumet & son Tabac. Les femmes Sauvages font des Sacs d'écorce de Tillots, ou de joncs, pour mettre leur blé d'Inde. Elles font aussi du fil d'Orties, d'écorce de Tillot, & de certaines racines dont je ne fais pas le nom. Pour coudre leurs souliers à la Sauvage, ils ne se servent que d'aiguillettes fort minces. Elles font aussi des nattes de joncs pour se coucher, & quand elles n'en ont point, elles se servent d'écorces d'Arbres. Elles emmaillotent leurs enfans comme les femmes d'Europe, avec cette différence pourtant, qu'elles se servent de bandes de peaux larges, & d'une espèce de cotton

ton , pour empêcher qu'ils ne s'échauffent trop dans leur maillot.

Elles les attachent sur une planche après les avoir émaillotez , & cela avec une ceinture de peau passée. Ensuite elles attachent cette planche à une branche d'arbre , où à quelque endroit de leurs Cabannes , de sorte que ces petits ne sont pas couchés. Ils sont tout droits , la tête en haut , & les pieds en bas. Et afin que l'urine ne leur fasse du tort , elles mettent une écorce de bouleau en lieu commode pour cela , afin que coulant comme dans une gouliere, elle ne touche point au corps des enfans. Ces femmes en ont un si grand soin, qu'elles ne s'approchent du tout point de leurs maris , & elles évitent même leur commerce , jusqu'à ce que leurs enfans aient atteint l'âge de trois ou quatre ans , & qu'ils se puissent nourrir comme les autres. Parmi les femmes de l'Europe on en use d'une autre maniere, parce qu'il est aisé de suppléer au défaut des meres , par le moyen du lait de Vaches , ou d'autres animaux domestiques. Mais parmi les femmes Sauvages on ne nourrit point de ces animaux. Elles fuient donc le commerce des hommes , pendant qu'elles sont nourrices , car si elles devenoient enceintes, leurs enfans periroient indubitablement : puisqu'à cinq ou six mois , par exemple , les enfans ne pourroient manger de viande boucanée. Cela les oblige d'en user comme elles font , afin de mettre leurs enfans en état de subsister comme les autres , après qu'elles les ont allaités tout le temps nécessaire.

Les





Les Sauvages , qui ont commerce avec les Européens , commencent à se servir de cremailleres. Mais pour les peuples , qui ne connoissent point les Européens , ils se servent de branches d'arbres pour pendre leurs pots de terre au dessus du feu , afin d'y faire cuire leur viande.

XXVIII. Les Sauvages ensevelissent leurs morts avec toute la magnificence , dont ils se peuvent aviser , sur tout ceux de leur parenté , & les Capitaines ou Chefs de leurs tribus. Ils les ornent de leurs plus beaux atours , leur peignent le visage & le corps de toutes sortes de couleurs , & les posent dans un cercueil fait d'écorce d'arbre , dont ils polissent fort proprement la superficie avec des pierres ponces fort legeres. Ensuite ils accommodent le lieu , où ils les veulent enterrer , en maniere de Mausolée. Ils l'entourent de pieux ou de palissades , qui ont douze ou treize pieds de hauteur. Ils y élevent le tombeau à sept ou huit pieds de haut.

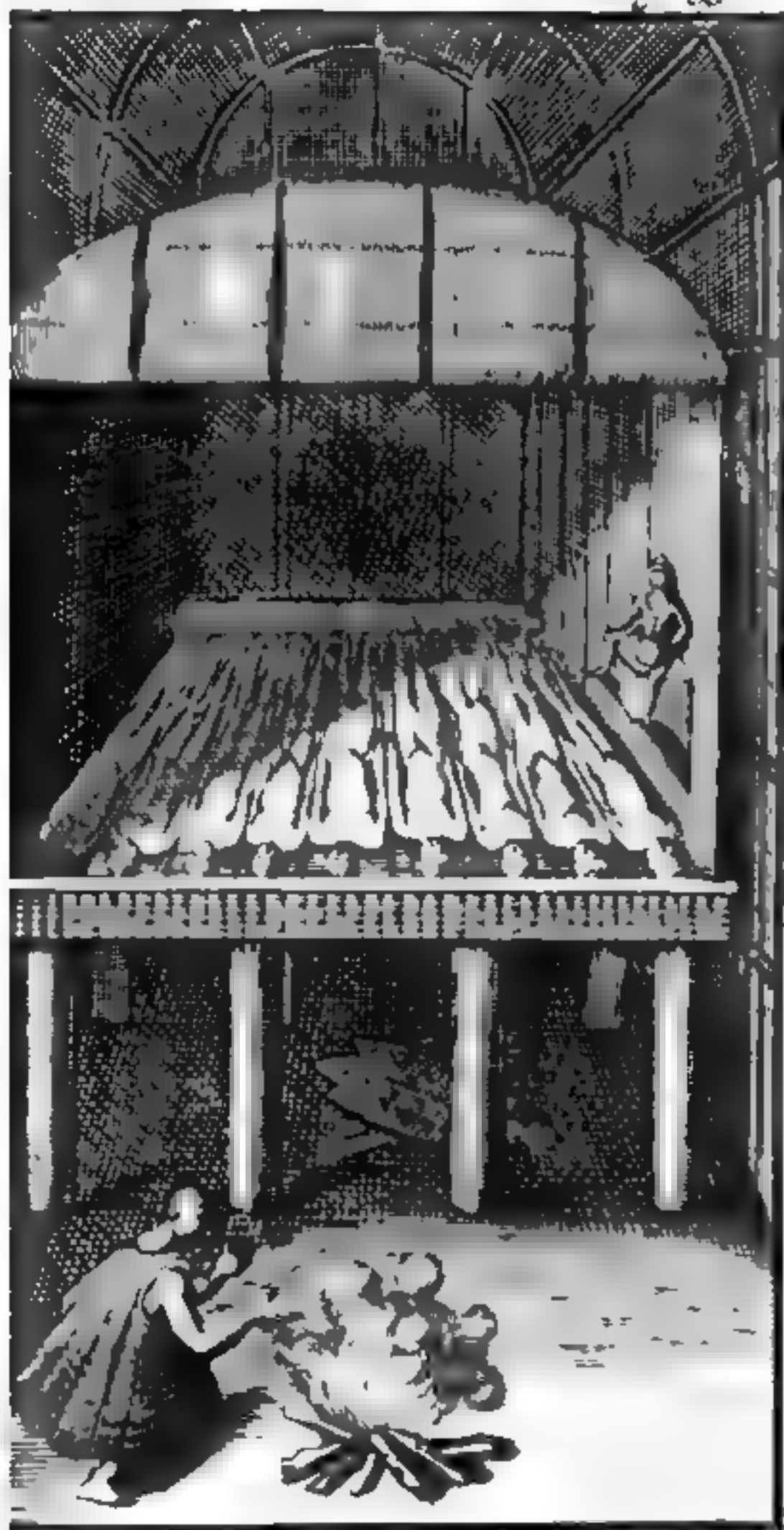
Ces Mausolées sont ordinairement placez sur l'endroit le plus éminent de leurs bourgades. Les Sauvages envoient tous les ans des Ambassadeurs chez leurs voisins pour solemniser la fête des morts. Tous les peuples de l'Amerique Septentrionale n'épargnent rien pour l'honneur de leurs parens & amis decédez , qu'ils vont pleurer. Ils font des presens considerables parmi eux , de ceintures de porcelaines , de Calumets faits des pierres les plus précieuses qu'ils peuvent trouver : en un mot , de ce qu'ils estiment le plus. Ils les donnent aux parens du défunt , pour essuyer leurs larmes. Ils les mènent,

nent aux Manfolées en marmotant une efpece de prieres, qu'ils accompagnent de larmes & de sanglots en prefence des os de ceux, dont ils honorent la-memoire. Ils ont des ceremonies particulieres pour les enfans de leurs amis défunt. * Quand ils les veulent enterrer, ils mettent leurs corps dans une couverture ou peau paffée & bien blanche, en prefence de leurs parens. Elle eft peinte de plufieurs couleurs. En fuite ils les portent; ou les-mettent fur une efpece de traîneau, pour les aller enfevelir: mais au lieu de faire des prefens aux parens des enfans morts, comme ils en font aux adultes, ils en reçoivent eux-mêmes pour effuyer les larmes qu'ils verfent en abondance en prefence des parens. Les Sauvages ont auffi la coutume de mettre dans le cercueil des Adultes ce qu'ils poffèdent de plus pretieux, des fouliers de peaux paffées, garnis de porc-épic rouge & noir, un batte-feu, une hache, des colliers de porcelaine, un Calumet, une chaudiere, & un pot de terre plein de fagamité ou bouillie de blé d'Inde avec de la viande grasse. Si c'eft un homme, ils y ajoutent un fufil, de la poudre & des balles. Pour ceux qui n'ont point d'armes à feu, ils fe contentent de pofer auprès du cercueil un Arc, & des flèches: afin, difent ces pauvres aveugles, que quand ils feront au Pays des Ames & des morts, ils puiſſent fe ſervir de ces Armes pour la Chaffe.

Il m'arriva une affaire fur ce fujet, pendant que j'étois parmi les *Iſſati* & les *Nadoneſſans*.

Il

* La Planché cy jointe repreſente la maniere dont quelques peuples de l'Amerique Septentrionale enſeveliſſent leurs Chefs.



Il mourut un Sauvage , qui avoit été mordu d'un serpent sonnette. Je ne pus lui donner assez-tôt d'un remede infailible , que j'avois toujours avec moi , savoir de l'Orvietan en poudre. Lorsque cet accident arrivoit à quelqu'un en ma presence , je faisois d'abord quelques scarifications sur la morsure , & j'y jettois un peu de cette poudre. Ensuite j'en faisois avaler à celui , qui avoit été mordu , pour empêcher que le venin ne gagnât le cœur. Un jour ces Barbares admiroient que j'eusse gueri un de leurs guerriers , qui avoit été blessé d'un de ces Serpens. Ils me disoient *Esprit* , (car c'est ainsi , qu'ils appellent ordinairement les Européens ,) *nous t'avons cherché à la chasse aux lieux où tu étois avec les deux autres Esprits , qui t'accompagnent. Mais nous avons été si malheureux , que nous n'avons pu te rencontrer. Ne nous quitte plus désormais. Nous aurons soin de toi. Si tu eusses été auprès de nous , notre guerrier , que tu vois mort seroit encore en état de te faire des festins. Il savoit très bien le métier de surprendre & de tuer nos ennemis. Il nourrissoit ses dix femmes par le moien de la chasse. Si tu eusses été avec nous , tu l'eusses empêché de mourir. Tu l'aurois pu faire aisement , puisque tu as sauvé la vie à plusieurs de nos parens. Tu n'aurois pas manqué de rendre cet important service à celui que nous pleurons ici.*

J'admirois comment ces Sauvages avoient proprement accommodé ce Mort. Ils l'avoient posé sur des Nattes fort jolies , & l'avoient mis en posture de Guerrier , muni d'un Arc & de fleches. Ils avoient peint son

corps de plusieurs couleurs. On eut dit, à le voir, qu'il étoit encore en vie. Ils me dirent, qu'il falloit, que je lui donnasse du Tabac de la Martinique, dont j'avois encore quelque peu, pour faire fumer le Défunt. Cela me fournit l'occasion de leur répondre, que les mort ne fument, ni ne mangent au pais des Ames, & que les hommes n'ont plus affaire d'Arcs ni de fleches, parce que dans le pais où vont les ames, on ne va plus à la chasse : que s'ils vouloient reconnoître le grand Capitaine, qui est le maitre du Ciel & de la terre, ils seroient déformais tellement rassasiés de le voir, qu'ils ne penseroient à la chasse, non plus qu'au boire & au manger, parce que les Ames n'en ont plus besoin. Ces Sauvages ne comprenoient que fort grossièrement ce que je leur disois. Je leur présentai ensuite deux brasses de notre Tabac noir. Ils l'aiment passionnément. Le leur n'est pas si bien préparé, ni si fort que celui de la Martinique, dont je leur fis présent. Je leur fis comprendre, que je le leur donnois pour fumer, & non pas au Mort, parce qu'il n'en avoit que faire. Quelques uns des Sauvages, qui étoient presens, écoutoient fort attentivement & fort serieusement ce que je leur disois de l'autre vie, & paroissoient fort aises de m'entendre. Les autres disoient en leur langage, *Tepatoui*, c'est à dire, voilà qui est bien. Cependant ils ne laissoient pas de fumer à bon compte, sans se mettre en peine davantage de profiter de mon discours.

Je remarquois que les larmes, qu'ils vers-

soient

soient pour le défunt , & que les ceremonies, qu'ils pratiquoient à son égard, comme de le frotter d'huile d'Ours , & choses semblables , étoient l'effet de la coutume , & d'une vieille routine, à quoi ils sont accoutumés par des traditions , qui semblent tenir quelque chose du Judaïsme. Je ne désespere pas absolument du Salut de ces Barbares , & je crois même qu'enfin Dieu suscitera des moyens pour les éclairer des Lumières du Saint Évangile.

XXIX. Ces Barbares sont plus superstitieux les uns que les autres. Les Vieillards sur tout , & les femmes soutiennent avec une étrange opiniâtreté les traditions de leurs Ancêtres. Quand je leur disois, qu'ils n'avoient point d'esprit de croire tant de rêveries , & qu'ils ne devoient point s'y attacher, ils me disoient, quel âge as-tu ? Tu ne paroîs avoir que trente cinq ou quarante ans, & tu prétens savoir mieux les choses que nos Vieillards ? Va , tu ne fais ce que tu dis. Tu peux bien savoir ce qui se passe dans ton pays , ajoutoient-ils, parce que les Anciens te l'ont dit : mais tu ne peux pas savoir ce qui s'est passé dans le notre, avant que les Esprits, c'est à dire les Européens, y fussent venus.

Il y a de ces Sauvages ; qui se moquent de ce que leurs Anciens racontent : il y en a, qui y ajoutent foi. J'ai déjà rapporté les sentimens qu'ils ont de leur origine, & de la guérison de leurs malades. Ils ont quelque idée de l'immortalité de l'Ame. Ils disent qu'il y a vers l'Occident un pays fort délicieux, où l'on fait bonne chasse, & où l'on

tue autant d'animaux qu'on veut. C'est là, disent ils, que vont les Ames, & ils esperent des'y revoir tous. Ils ajoutent que les Ames des Chaudieres, des fusils, des batte-feux, & des autres armes, qu'ils mettent près des sepulcres de leurs morts, s'en vont avec eux pour servir comme ici à leur usage dans le pais des Ames.

Une fille Sauvage étant morte, après avoir été baptisée, la mere voyant un de ses esclaves à l'article de la mort, disoit, *ma fille est toute seule au pays des morts entre les Européens, sans parens & sans amis. Il faut qu'elle seme du blé d'Inde, & des citrouilles. Baptise mon esclave, avant qu'il qu'il meure, afin qu'il serve ma fille au Pays où vont les Ames des Européens après leur mort.*

Une autre étant à l'extremité crioit : *je ne veux point être baptisée, car les Sauvages, qui meurent Chrétiens, sont brulez par les Européens dans le pays des Ames. Quelques Sauvages disoient, que nous les baptisions pour les rendre nos esclaves dans l'autre monde. D'autres me demandoient, s'il y avoit bonne chasse au pais, où je voulois que leurs morts alassent, après avoir été baptisez. Quand on leur répond, qu'on n'y boit ni ne mange, je ne veux donc pas y aller, disent-ils, parce que je veux manger. Si on ajoute, qu'ils n'auront pas besoin de se nourrir, ils mettent la main sur la bouche par admiration, & disent, tu es un grand menteur. Est-ce qu'on peut vivre sans manger ?*

Un de ces Sauvages me racontoit qu'un
de

de leurs Vieillards étant mort , trouva des Européens au païs des Ames , qui le caresserent , & lui firent fort bonne chere. Ensuite il alla au lieu où sont les Sauvages , qui le reçurent aussi très bien. Il y avoit tous les jours des festins , auxquels les Européens étoient fort souvent invitez , parce que là il n'y a jamais de guerres , ni de querelles. Après que ce Vieillard eut admiré tous ces pays , il revint , & raconta toutes ses aventures à ceux de la Nation. Nous demandames au Sauvage , s'il croioit cela. Il répondit que non : que leurs Anciens le disoient : mais que peut être ils mentoient.

Ces Peuples admettent quelque sorte de génie en toutes choses. Ils croient un Maître de la vie : mais ils en font diverses applications. Quelques uns ont un corbeau décharné , qu'ils portent toujours avec eux , & qu'ils disent être le maître de leur vie. D'autres ont un hibou , & d'autres enfin un os , un coquillage de mer , & autres choses semblables. Quand ils entendent crier un Hibou , ils tremblent & en tirent un mauvais augure. Ils ont beaucoup de creance pour les songes. Ils ne donnent pas les os des Castors , ni des Loutres à leurs chiens. Je leur en ai demandé la raison. Ils m'ont répondu , qu'il y avoit un *Otken* ou Esprit dans les bois , qui le diroit aux Castors & aux Loutres , & qu'après cela ils n'en prendroient plus. Je leur demandai ce que c'étoit que cet Esprit. Ils me répondirent que c'étoit une femme qui savoit tout , & qui étoit la maitresse de la chasse.

Pendant que j'étois en Mission au Fort

de Frontenac, une Sauvagesse s'étoit empoisonnée dans les bois par accident. Les Chasseurs la rapportèrent dans sa Cabanne, & je la fus voir après qu'elle fut morte. Je les entendis causer auprès du corps mort. Ils disoient, qu'ils avoient vû sur la neige les traces d'un serpent qui étoit sorti de la bouche de cette femme, & faisoient ce recit fort sérieusement. Pendant qu'ils raisoient ainsi, une vieille femme fort superstitieuse dit qu'elle avoit vû l'Esprit, qui l'avoit tuée, passer près d'elle.

Un garçon Sauvage d'environ dix & huit ans s'étoit mis dans l'esprit qu'il étoit fille. Il prit si bien cette fantaisie, qu'il agissoit en toutes choses sur ce pied-là. Il s'habilloit comme les filles, & faisoit les mêmes ouvrages qu'elles. Un vieux Sauvage, que nous avions attiré dans le Fort, & qui étoit Chef de son village, me dit un jour, qu'*Onontio*, (c'est le nom, qu'ils donnent au Gouverneur général du Canada, & c'étoit le Comte de Frontenac en ce temps-là,) arriveroit ce jour là, à l'heure que le Soleil seroit en un tel endroit, & cela arriva précisément comme il l'avoit dît. Ce même Vieillard, qu'on appelloit *Ganneuse Kacra*, c'est-à-dire le Barbu, étoit le seul de tous les Sauvages, à qui j'ai vû de la Barbe. Ordinairement les Peuples de l'Amerique Septentrionale s'arrachent le poil, lorsqu'il est encore follet, & c'est pour cela qu'ils n'ont point de barbe. J'avouë que je ne savois que dire, lorsque je vis le Comte de Frontenac arrivé. Cet homme n'en avoit appris aucune nouvelle de personne. Il me dit
seu-

seulement, lorsque je lui demandai, comment il l'avoit su, qu'il l'avoit appris d'un Jongleur, qui se mêloit de prédire l'avenir. Je crois cependant que leurs prédictions sont plutôt l'effet du hazard, que d'aucun commerce qu'ils aient avec le Démon.

XXX. A l'égard de leur conversion, dont j'ai déjà touché quelque chose, on y trouve plusieurs obstacles : mais en général la difficulté vient de l'indifférence qu'ils ont pour toutes sortes de choses. Quand on leur parle de la Création du Monde, & des Mysteres de la Religion Chrétienne, ils disent que nous avons raison, & ils applaudissent en général à tout ce que nous leur disons. Ils croiroient commettre un grand outrage, s'ils faisoient paroître le moindre soupçon d'incrédulité à l'égard de ce qu'on leur propose : mais après avoir approuvé tous les discours qu'on leur fait sur ces matieres, ils prétendent que nous devons avoir de notre côté toute la déférence possible pour les contes qu'ils nous font touchant ce qui les regarde. Quand nous leur répondons, que ce qu'ils nous disent n'est pas véritable, ils repliquent, qu'ils ont acquiescé à tout ce que nous leur avons dit; que c'est manquer d'esprit que d'interrompre & soutenir qu'on avance des choses fausses. *Tout ce que tu nous as appris, disent-ils, touchant ceux de ton Pays, est comme tu l'as dit; mais il n'en est pas de même de nous, qui sommes d'une autre Nation, qui habitons les terres qui sont au deça du grand Lac.*

Le second obstacle à la conversion des

Sauvages vient de leur grande superstition , comme nous l'avons déjà dit.

Le troisieme vient de ce qu'ils ne sont pas sédentaires. Pendant que j'étois au Fort de Frontenac, le Pere Luc Buisset & moi fumes occuper une grande partie de l'année à apprendre à plusieurs enfans Sauvages nos prieres ordinaires , & même à lire en Langue Iroquoise. Leurs parens assistoient au service qui se faisoit dans la Chapelle. Ils levoient les mains au Ciel, se mettoient à genoux, se frapoient la poitrine, & demeuroient dans un grand respect en notre présence. Ils paroissent même touchés de nos cérémonies : mais ils en usoient de la sorte, parce qu'ils croioient nous faire plaisir, & du reste leur but étoit d'avoir quelques presents des Européens. Mais quand même ils auroient quelque dessein à se convertir, ils y renonceroient bien tôt, parce qu'ils ne s'arrêtent dans leurs villages que pendant qu'il faut semer ou recueillir le blé d'Inde ; ce qui dure peu. Tout le reste de l'Année se passe à la guerre ou à la chasse. Alors ils emmènent leurs familles avec eux, & sont absens de cette maniere, pendant huit ou neuf mois. Leurs enfans, qui ont commencé à apprendre quelque chose, oublient alors tout ce qu'on leur avoit enseigné, & reprennent leurs superstitions, & leurs manieres de vivre. D'ailleurs les Jongleurs & les vieux Sauvages superstitieux attachés, comme ils sont, à leurs interêts, tachent de porter leurs gens à nous haïr ; de peur qu'ils n'ajoutent foi à ce que nous leur enseignons.

Les Marchands , qui traitent ordinairement

ment avec les Sauvages dans le dessein de profiter de leur trafic, sont souvent cause du peu de progrès qu'on fait dans la conversion de ces Peuples : parce que ne pensant qu'à tromper pour devenir riches en peu de tems, il n'y a point de stratagêmes, qu'ils n'emploient pour avoir les pelleteries des Sauvages à bon prix. On les voit se servir de mensonges & de fraudes, pour debiter leurs effets, & pour y gagner au double, s'ils peuvent. Cela sans doute est capable d'éloigner l'esprit des Sauvages d'une Religion, qu'ils voient accompagnée de tant de fourberies & d'artifices par ceux qui en font profession.

On peut dire aussi qu'il y a quelques Missionnaires, qui sont cause en partie du peu de progrès, que la predication de l'Evangile fait parmi ces Barbares. Il est difficile d'apprendre leurs Langues, parce qu'elles sont fort différentes les unes des autres, & qu'elles n'ont point de raport entr'elles. Il faut donc bien du temps pour leur insinuer nos Mysteres, & à moins que le Saint Esprit n'agisse extraordinairement pour leur conversion, il y a peu de fruit à esperer des Missions. D'ailleurs les différentes methodes, dont on se sert pour les instruire, contribue beaucoup à retarder leur conversion. Les uns veulent commencer par la partie animale, les autres par la spirituelle. Chacun a bonde en son sens, & croit sa methode la plus assurée. Afin donc de réussir parmi ces peuples, il faudroit de l'uniformité dans la maniere de les enseigner : sans cela ils ne savent à quoi s'en tenir, ce qui sans dou-

te les retient dans leur ignorance & dans leur aveuglement.

Je mets bien de la différence entre le zèle & les travaux infatigables des Missionnaires, & les prétendus succès que l'on croit avoir eu dans les conversions, & dont on se vante dans le monde. Ceux qui sont absolument dégagés des biens temporels, & qui ont été en Mission parmi les Peuples de l'Amérique Meridionale, ont fait sans doute de grands progrès dans ce pays-là. On y voit quarante ou cinquante Provinces de notre ordre, où l'Évangile est annoncé, après, y avoir détruit l'idolatrie & les superstitions qui y regnoient. Mais il faut avouer, que ceux qui ont travaillé dans l'Amérique Septentrionale n'ont pas fait les mêmes progrès. Ils se sont appliqués à humaniser ces Peuples Barbares, & à les rendre susceptibles de quelque police. Ils ont pourtant arrêté autant qu'ils ont pu leur brutalité. Ils ont même tâché de les desabuser de leurs anciennes superstitions ; Cependant il faut avouer, qu'ils n'ont fait que très peu de progrès. Par je ne sai quelle fatalité, ces Nations Barbares sont encore très-Sauvages, & attachées à leurs vices abominables; sans y trouver des sentimens d'humanité, sur tout parmi les Iroquois, où j'ai demeuré assez long temps.

Ces peuples sont ce qu'ils étoient il y a quarante ans & plus; bien qu'on ait publié plusieurs livres, qui traitent des grandes conversions, qui se sont faites, dit-on, parmi les Iroquois & les Hurons. On assureroit en ce temps-là, que ces Barbares avoient bâti autant d'Eglises & de Chapelles, qu'ils en avoient

avoient détruit auparavant, &c. Cependant l'expérience fait voir encore que ces peuples sont les mêmes qu'ils ont été de tout temps; fiers, & cruels, & sur tout ennemis de l'esprit du Christianisme. Je ne pretens pas nier ici, que les Missionnaires n'aient rempli fidelement les devoirs de leur Ministère. Je veux croire, que rien n'a manqué à l'instruction des Sauvages, soit du côté du zèle, soit du côté de l'affiduité. Mais enfin la semence de la parole est tombée dans une terre ingrate & stérile. Quoi qu'il en soit, c'est toujours beaucoup, que l'on baptise des enfans, & quelques adultes moribonds qui paroissent le souhaiter. C'est là, ce semble, un gain sûr pour l'éternité: mais pour ceux qui sont en santé, le nombre des convertis est fort peu considérable. Celui de ceux qui persévèrent dans la Religion Chrétienne est encore beaucoup plus petit, surtout si l'on a égard aux travaux d'un grand nombre d'ouvriers, qui s'emploient aux Missions depuis soixante ou quatre vingt ans. Mais enfin les soins du Missionnaire seroient heureusement récompensés, s'il avoit la gloire de convertir & de sauver une seule Ame.

La fonction la plus assurée des Missionnaires consiste à administrer les Sacremens à ceux qui vont en traite parmi les Sauvages. Aussi est-il vrai de dire, que dès que les pelletteries & les Castors commencent à manquer parmi les Sauvages, les Européens s'en retirent, & ne se trouvent point parmi eux. C'est le reproche que les Sauvages firent un jour en présence de M. le Comte de Fron-

tenac, en plein Conseil aux trois *Rivieres-en-Canada* à quelques Missionnaires. *Tout le temps, que nous avons eu des Castors, & des pelleteries, dit un Capitaine Sauvage, celui qui nous faisoit la priere étoit avec nous. Il instruisoit nos enfans, & leur aprenoit le Catechisme. Il étoit inséparable de nous, & assistoit quelquefois à nos festins. Mais quand nos marchandises ont été épuisées, il a cru qu'il étoit inutile parmi nous.*

Aussi est il vrai de dire, que la plupart des Missions qu'on avoit établies depuis quarante ans ont cessé & ne subsistent plus aujourd'hui. Temoins celles de la grande Baye du Fleuve St. Laurent, de Ristigouche, de Nipisigui, de Miskou, Cap-Breton, Port royal, de la Riviere du Loup, du Cap de la Magdelaine, des trois Rivieres, & plusieurs autres qui étoient établies chez les *Hurons* au haut de ce Fleuve. Ceux qui étoient Missionnaires en ces quartiers-là ont trouvé bon de les quitter, & d'abandonner même Tadoussac pour s'établir à *Chigoutimi*.

Si Dieu me conserve la santé & la vie, je pourrai bien faire connoître quelques autres obstacles à la propagation de l'Évangile parmi les Sauvages de l'Amérique. Je dirai seulement ici, que quand on veut s'employer utilement aux fonctions de ce pénible ministère, il faut fouler aux pieds les richesses, & se contenter d'une subsistance médiocre, selon que l'Apôtre nous ordonne de mépriser les biens de la terre.

XXXI. Les Sauvages se soucient fort peu des civilitez de notre Europe. Ils se met-

mettent même à rire, quand ils voient nos gens occupez à s'en faire l'un à l'autre. Lors qu'ils arrivent à quelque lieu, ils ne saluent presque jamais ceux qui y sont. Ils demeurent accroupis, & ne regardent personne. Ils entrent par fois dans la premiere Cabanne qu'ils trouvent, sans dire un mot. Ils prennent place où ils peuvent, & allument ensuite leur pipe ou leur Calumet. Ils fument sans rien dire, & s'en vont de même. Lors qu'ils entrent dans nos maisons bâties & meublées à l'Européenne, ils prennent la premiere place. S'il y a une chaise au milieu du foyer, ils s'en saisissent, & ne se levent pour qui que ce soit. Ils font autant de cas de leurs personnes, que du plus grand & du premier homme du monde.

Dans les terres du Nord les hommes & les femmes Sauvages ne cachent que ce que la pudeur ne permet pas de montrer. Tout le reste de leur corps est nud. Les Sauvages du Sud sont absolument nuds, sans en avoir aucune honte. Ils lachent des vens devant tout le monde, sans aucun scrupule, & sans se soucier de personne. Ils traitent leurs Anciens avec beaucoup d'incivilité, lorsqu'ils sont hors du Conseil. Leurs discours ordinaires, tant des hommes que des femmes mêmes, ne sont que des saletez perpetuelles.

Pour le commerce que les hommes ont avec les femmes, ils s'en cachent ordinairement. Cependant ils prennent par fois si peu de précautions à cet égard, qu'ils y sont souvent surpris. D'ailleurs les Sauvages

n'observent aucune des regles de cette honnêteté naturelle, que l'on voit en usage parmi les Européens entre les personnes des deux Sexes. On ne leur voit pratiquer aucune des caresses, ni des manieres d'agir, qui sont ordinaires parmi les personnes de l'Europe. Tout s'y passe grossièrement & avec brutalité.

Ils ne lavent jamais leurs plats de bois ou d'écorce, leurs écuelles, ni leurs cueillieres. Quand les femmes ont nettoié leurs petits enfans avec les mains, elles les essuient fort superficiellement à un morceau d'écorce, après quoi elles touchent sans façon la viande qu'elles mangent. Cela m'a fait souvent de la peine, jusqu'à m'empêcher de manger avec ces gens dans la Cabanne, où l'on m'avoit invité. Ils ne se lavent presque jamais les mains ni le visage. Les enfans respectent fort peu leurs Peres. & Meres. Il leur arrive même souvent de les battre, sans qu'on les en châtie, parceque, disent-ils, les coups les rendent timides, & les empêchent d'être bons soldats. Ils mangent quelquefois en reniflant & en soufflant comme des bêtes. Si tôt que les hommes sont entrez dans une Cabanne, ils se mettent à fumer. S'ils trouvent un pot couvert ils ne font point de difficulté de le découvrir pour voir ce qui est dedans. Ils mangent dans le plat où leurs chiens ont mangé, sans le nettoyer. Lors qu'ils mangent de la viande grasse, ils frottent leurs mains à leurs visages & à leurs cheveux pour les nettoyer. Ils lâchent des vents par la bouche à tous momens.

Ceux

Ceux qui ont troqué des chemises avec les Européens ne les lavent jamais. Ils les laissent ordinairement pourrir sur leur dos. Ils coupent rarement leurs ongles. Ils ne lavent presque jamais la viande qu'ils veulent cuire. Leurs Cabannes dans le Nord sont ordinairement fort sales. Je fus surpris un jour de voir une fort vieille femme, qui mordoit les cheveux d'un enfant, & qui en mangeoit les poux. Les femmes n'ont point de honte de lacher leur eau devant tout le monde : mais au reste elles feroient une lieue de chemin dans les bois, pour décharger leur ventre, plutôt que de s'exposer à la vue du monde. Quand les enfans ont pissé sur leurs couvertures, elles jettent leur urine avec les mains. On voit souvent ces peuples manger couchez comme les chiens. En un mot ils ne se gênent en rien du monde, & agissent en tout fort brutalement.

Avec tout cela on ne laisse pas de trouver parmi eux plusieurs choses honnêtes & bien-séantes. Lorsque quelqu'un entre dans leurs Cabannes, pendant qu'ils mangent, ils lui présentent ordinairement leurs plats pleins de viande, & on leur fait un fort grand plaisir, quand on mange tout ce qu'ils donnent. Ils aimeroient mieux être deux jours sans vivres, que de laisser sortir sans présenter de bon cœur tout ce qu'ils ont. Si par hazard les portions sont distribuées, lorsqu'on arrive, la femme qui fait cette distribution, trouve le moyen d'accommoder les choses de telle manière, qu'elle en donne à ceux, qui surviennent. Quelques Sau-

Sauvages nous presentoient les Nattes les plus propres , & la plus belle place de la Cabanne , quand nous leur rendions visite. Ceux , qui ont fréquenté parmi les Européens , nous saluent , quand ils nous rencontrent. C'est aussi la coutume de ces peuples , quand ils ont reçu quelque present , d'en renvoyer chez ceux , qui le leur ont fait.

Encore qu'ils en usent fort incivilement à l'égard de leurs Anciens , ils ont pourtant beaucoup de respect & de deference pour leurs Conseils. Ils les suivent exactement , & avouent , que leurs Vieillards ont plus d'experience , & savent mieux les affaires qu'eux. Si un Ancien avoit dit à un jeune homme , en presence des autres , par maniere de reproche , *tu n'as point d'esprit* , le jeune homme iroit s'empoisonner à l'heure même , tant ils sont sensibles & delicats. Dans les assemblées , qui se font pour deliberer des affaires , les jeunes gens n'oseroient se donner la liberté de parler , à moins qu'ils ne soient interrogez.

Dans leurs festins ils distinguent souvent les plus considerables d'avec les autres. Ils leur donnent la tête entiere de la bête qu'on a tuée , ou la plus considerable portion de ce qui est préparé. Jamais ils ne mangent dans un même plat , à moins qu'ils ne soient en guerre , parcequ'alors ils ne gardent pas tant de mesures. Ils se font des presens les uns aux autres , & se traitent aussi réciproquement. Ils ont encore une grande deference pour les Vieillards , en ce qu'ils leur laissent tout le Gouvernement des affaires , parce que ce-
la

la passe pour honorable parmi eux.

J'ai connu un Sauvage, qui s'appelloit *Garagontie*, c'est à dire le *Soleil qui marche*. Il haranguoit un jour devant Monsieur le Comte de Frontenac, & à toutes les fois qu'il recommençoit un nouveau discours, il ôtoit son bonnet, & prononçoit sa harangue en Orateur. Un autre Capitaine des *Hérogins* voiant une petite fille, qu'il avoit donnée au Comte de Frontenac pour être instruite, lui dit fort civilement, *Onnontio*, (c'est ainsi, qu'ils appellent le Gouverneur du Canada, & ce mot signifie une belle montagne.) *Tu es le maître de cette fille. Fais en sorte qu'elle apprenne à bien lire, & à bien écrire. Quand elle sera plus grande, tu me la rendras, ou tu la prendras pour ta femme.* Ce qui fait voir, qu'ils s'estiment autant que les plus grands personnages du monde.

J'ai connu particulièrement un Iroquois, qui s'appelloit *Atreouati*, c'est à dire : la *grand' gueule*. Cet homme mangeoit comme les Européens. Il lavoit ses mains dans un bassin avec le Gouverneur. Il se mettoit à table le dernier, déplioit sa serviette fort proprement, & mangeoit avec la fourchette. En un mot il faisoit comme nous. Mais souvent il le faisoit par malice, ou par fingerie, pour avoir quelque présent du Gouverneur. Cet homme étoit extrêmement fin & rusé. Le Comte de Frontenac avoit cette complaisance pour les Sauvages qu'il vouloit ménager ; parce qu'il savoit que les Iroquois sont les plus redoutables ennemis que les François puissent avoir dans

dans toute l'Amerique Septentrionale.

XXXII. Généralement parlant, tous les Sauvages des Nations, que j'ai fréquentées dans l'Amerique Septentrionale, ont une extreme indifferance pour toutes choses. Ils regardent tout comme effort au dessous d'eux, & quand ils auroient cent mille écus, ou chose qu'ils estimeroient autant, ils la donneroient pour avoir ce qu'ils souhaitent, & s'en défairoient sans peine. Je puis dire pourtant, que de toutes les Nations de l'Amerique, il n'y en a point de plus indifferente, que les *Iroquois*. Ils se croient les maîtres des autres peuples, & ont été assez hardis, pour declarer plusieurs fois la guerre aux François, qui sont en Canada. Ils en seroient même venus à bout autrefois, s'ils avoient connu leurs forces. Cependant leur indifferance pour toutes choses, soit pour la paix, soit pour la guerre, les a souvent portez à faire des paix fourrées avec les Canadiens. Au reste ils sont persuadez, qu'à moins qu'on n'envoie de grands renforts de troupes à ces gens-là, ils les detruiront absolument, quand ils voudront, & ruineront le commerce qu'ils ont avec eux. Quelques efforts que l'on emploie contr'eux, jamais peut-être leurs ennemis ne les extermineront, & ne pourront se dédommager des fraix, qu'il faudra faire pour cela. Il n'y a que des coups à gagner avec eux, & on a bien de la peine de se garentir de leurs trahisons.

Ils ont une grande complaisance pour tout ce qu'on leur dit, & font fort serieusement en apparence tout ce qu'on les prie de faire. Quand nous leur disions, *prie Dieu avec moi, mon frere*, ils le faisoient d'abord, &

répondoient mot à mot selon les prières qu'on leur avoit appris dans leur langue. *Mets toi à genoux.* Ils s'y mettoient. *Ote ton bonnet,* ils l'otoient. *Tai toi,* ils se taifoient. *Ne fume point,* ils cessoient aussitôt. Si on leur disoit : *écoute moi,* ils écou-toient fort tranquillement. Si on leur don-noit quelques images, un Crucifix, ou des Chapelets, ils s'en servoient comme de bijoux pour s'orner, de même que si c'éût été de la rassade ou de la porcelaine. Quand je leur disois : c'est demain le jour de Di-manche, ou de la priere, ils me repon-doient, *Niaonä, voila qui est bien.* Je leur disois quelquefois, promettez au grand Maî-tre de la vie, de ne vous plus enyvrrer, ils ré-répondoient *Netbo, oui, je vous le promets.* Cependant dès qu'ils avoient de l'eau de vie, ou d'autres boissons fortes, qu'ils troquoient contre les François, ou les Anglois, avec lesquels ils font commerce de pelleteries, ils recommençoient tout de nouveau à s'en-yvrer, comme si de rien n'étoit. Quand je leur demandois, s'ils croioient au grand Maî-tre de la vie, du ciel & de la terre, ils di-soient qu'oui. Cependant les femmes Sau-vages, que quelques Missionnaires ont bapti-fées, & qui se sont mariées ensuite en face d'Eglise avec des François du Canada, quit-tent souvent leurs maris, & en prennent d'autres : disant qu'elles ne sont pas soumi-ses aux Loix des Chrétiens, & qu'elles ne se marient qu'à dessein de demeurer avec le Mari, qu'elles prennent, tout le tems qu'ils s'accorderont bien ensemble ; qu'elles ont au reste la liberté toute entiere de changer.

XXXIII. Avant que d'entrer dans le détail des païs charmans , qui sont au Nord & au Sud de l'Amerique Septentrionale , il est bon de dire deux mots des terres du Nord ; afin qu'on puisse reconnoître par là , qu'il seroit fort aisé , d'y établir de puissantes Colonies.

Il faut avouer , qu'il y a de vastes forêts à défricher , depuis le Canada jusques aux terres de la Louïsiane , le long du Fleuve Mississipi. Ainsi on seroit obligé d'employer bien du tems à cette entreprise : mais on fait que tous les nouveaux établissemens donnent de l'ouvrage.

On a tiré de grands avantages autrefois ; & on en tire encore aujourd'hui , de la pêche des poissons , dont on séchoit une partie , parce qu'on en faisoit un grand commerce dans les païs chauds. Cela montoit au siècle passé à plus de mille ou douze cens Vaisseaux. Le grand Banc de Terre neuve , les bancs voisins , les Îles voisines , le Cap Breton , l'Île percée & l'Acadie sont très-propres pour la pêche. Cette pêche étoit une mine intarissable pour le Royaume , & qu'on n'auroit pû même lui ôter , si on l'avoit soutenue par de bonnes Colonies. Plusieurs Vaisseaux peuvent aller tous les ans à la pêche des Marsoins , des Baleines , & des Loups-marins , dont on peut tirer plusieurs barriques d'huile , propres aux manufactures domestiques , & même en transporter une partie dans les païs étrangers.

On fait que la pêche , qui se fait sur les Côtes du Canada , est la cause des premiers établissemens que l'on a fait dans ces endroits de

de l'Amerique. Il est vrai , que l'on n'a pas encore eu le tems , ni le moien de sonder le Pais , pour reconnoitre , s'il y a des Mines. Cependant on y a trouvé de l'étain , du plomb , du cuivre , & du fer en plusieurs lieux , & on en découvrira sans doute dans la suite , si on a le loisir d'y penser. D'ailleurs le pays est fort propre à fournir les bois nécessaires pour faire valoir les mines qu'on y trouvera , à cause des grandes forêts qui y sont. Il y a plusieurs endroits où l'on trouve une espece de marbre bâtard , & de grandes mines de charbon de terre , propres pour les forges , & l'on y a encore un certain plâtre qui ressemble assez à de l'Albâtre.

Plus on avance dans le Pais , & plus on trouve de belles forêts pleines d'arbres gommeux , propres à faire le Goudron des Vaisseaux , des mats de navires , des Pins , des Cedres , & des Erables , propres à toutes sortes d'ouvrages , & sur tout à construire des Vaisseaux. Pour ce qui est des Armées navales , qu'on y pourroit former , les Matelots pourroient y avoir de l'emploi en tout tems , & y trouver facilement les moiens d'y entretenir leurs familles. Ils se feroient même encore davantage à la Mer par le commerce & la navigation de l'Occident , parcequ'on y voiage beaucoup plus que dans l'Orient , & que le nombre des Vaisseaux y est plus grand.

Au commencement de l'établissement qu'on fit d'une Colonie dans le Canada , elle retiroit tous les ans cent mille écus de profit , sans y comprendre le gain des par-

particuliers. En 1687. cette somme avoit triplé & au delà en pelleteries, dont les Vaisseaux de retour étoient chargés. Et quoi qu'on les aille chercher beaucoup plus loin qu'au commencement, c'est pourtant un commerce qui ne tarira jamais, comme nous l'avons observé, par les grandes découvertes que nous avons faites.

Il est certain, que les pelleteries, qu'on peut avoir dans le Nord, sont capables de faire faire de très grands profits. On y trouve des peaux d'Elans, ou d'Orignaux, comme on les appelle dans le Canada, des Ours, des Castors, des Loups cerviers, des Renards noirs, qui sont d'une beauté merveilleuse, & qui ont valu autrefois cinq ou six cents frans, à cause de leur rareté, des Renards communs, des Loutres, des Martres, des Chats Sauvages, des Chevreuils, des Cerfs, des Porc épics, des Coqs d'Inde, qui sont d'une grosseur extraordinaire, des Outardes, & une infinité d'autres animaux, dont je ne sais pas le nom.

On y pêche, comme je l'ai dit, des Esturgeons, des Saumons, des brochets, des carpes, des brèmes extrêmement grandes, des Anguilles, des poissons armez, des poissons dorez, des Achigans, des Barbues d'une grandeur prodigieuse, & d'autres sortes de poissons sans nombre. On y trouve une infinité d'Aloüettes de mer, qui sont comme des pelotons de graisse. On y tue des Perdrix, des Canars de toutes sortes, des Hoars, qui imitent la voix humaine par leurs cris, & qui sont d'une beauté & d'une diversité de couleurs admirables, des Tourterelles,

relles, des Ramiers, des Grues, des Hérons, des Cignes, des Outardes, & une fort grande abondance de toute sorte d'autre gibier.

Le grand Fleuve de St. Laurent, dont j'ai fait mention plusieurs fois, traverse le pais des Iroquois par le milieu, & y fait un grand Lac, que les Sauvages appellent *Ontario*, c'est à dire, le beau Lac. Il a près de cent lieues de longueur, & on peut juger par son grand circuit, des villes & des bourgades, que l'on y pourroit bâtir. Ces lieux aiant correspondance avec la Nouvelle Jorck, les personnes éclairées jugeront de quelle utilité seroit le commerce qu'on feroit dans ces établissemens. On doit remarquer, que le milieu de ce Fleuve est plus près de la Nouvelle Jorck, que de Quebec Capitale du Canada.

Le Fleuve de St. Laurent du côté du Sud a une branche, qui vient d'une Nation, qu'on appelle les *Nez Percez*, ou les *Outtaonäs*. Au Nord on trouve les *Algonquins*. A l'Est habitent les Loups près de la Nouvelle Jorck. Au Sud du même Fleuve est la nouvelle Angleterre, ou Boston. Au Sud-Oüest la Virginie. A l'Oüest les *Hurons*, appelez ainsi parce qu'ils brulent leurs cheveux, & n'en laissent que sur la tête en forme de hure de Sanglier. Cette Nation a été presque toute détruite par les Iroquois.

La grande Baye de *Hudson* a été découverte par le Sieur Desgroseliers Rochecoüart, avec qui j'ai été souvent en Canot, pendant que j'ai demeuré dans le Canada. Cette Baye est au Nord de la nouvelle France, & du Fleuve St. Laurent. Elle a plus

plus de quatre cens lieues d'étendue en tout sens. Par terre elle n'est pas fort éloignée de Quebec. Cependant on compte au moins huit cens lieues depuis Quebec en descendant le Fleuve, pour s'y rendre par la Mer, & la navigation n'en est pas aisée. Le Sieur Desgroseliers fut un jour obligé de relacher, & n'y put aborder qu'à la seconde fois. Il est même fort difficile d'y aborder, à cause des frimats presque continuels qui y regnent.

Pendant que j'étois à Quebec, les Canadiens disoient, que le Sieur Desgroseliers leur en faisoit accroire, lors qu'il les assuroit, qu'on de la peine à s'y rendre, à cause des glaces de sept ou huit pieds d'épaisseur, qui y dérivent du Nord, avec des Arbres entiers & la terre même, qu'elles entraînent avec elles: qu'on y voit des Oiseaux, qui y font leurs nids, & que ces glaces paroissent comme de petites Isles. Je n'affirme pas, que les choses soient tout à fait telles que je viens de les représenter. Mais ledit Sieur & d'autres m'ont assuré, qu'ils ont passé entre des glaces, qu'il faut traverser l'espace de quatre cens lieues: * qu'elles y sont prodigieusement grandes, souvent élevées les unes sur les autres, poussées par les vens, & plus hautes que les Tours des grandes villes, souvent même escarpées comme des Rochers enfoncés dans la Mer. Ainsi on ne doit pas s'étonner, de ce que les Navigateurs nous disent, que sur ces bancs de glace ils y ont posé des Forges, où les Forgerons ont fait des Ancres, & d'autres gros ferremens pour leurs Vaisseaux. La

* Voiés la description de ces glaces prodigieuses dans les Tomes 2. & 4. de ce *Recueil de Voyages au Nord*.

* La Cour de France avoit ordonné aux Navigateurs du Canada , de chasser de la Baye de Hudson tous les Anglois. Mais ils en furent avertis, & ne manquerent pas de prevenir les Canadiens, en envoyant quatre gros Vaisseaux au secours des leurs.

Enfin pour ce qui est des terres du Nôrd, & du Fleuve de Saint Laurent, on y trouve des mines de fer, & d'acier capables de rendre quarante à cinquante pour cent de profit, quand on y voudra travailler. On en trouve de plomb, qui peuvent produire environ trente pour cent, & de cuivre, qui peuvent en donner dix huit. Selon toutes les aparences on en pourroit découvrir d'or & d'argent, si on les cherchoit. On y avoit envoyé des Mineurs pendant que j'y étois. Mais les François vont un peu vite dans leurs entreprises. Ils veulent devenir riches en trop peu de tems, & ils se sont rebutez, parce que ces Mines ne leur apportoient pas l'abondance tout d'un coup. Messieurs Genin, Pere & Fils, qu'on y avoit envoyé, pour y faire travailler aux Mines, me dirent alors que la Compagnie ne leur donnant pas les apointemens, qu'on leur avoit promis, ils avoient pris la resolution de s'en retourner chez eux à Paris. Que si les François, qui étoient alors en Canada, eussent eu autant de flegme que d'autres Nations, selon que Monsieur Genin le Pere me le dit en ce tems-là, ils y auroient indubitablement réussi.

Les terres du Fleuve de St. Laurent produisent aussi toutes sortes d'herbages, & de semences. On y trouve les materiaux propres

Q
* On trouvera, dans le tome 6. du *Recueil de Voyages au Nord*, une Relation nouvelle & curieuse de cette Baye,

pres à bâtir des Vaisseaux , des madriers, des planches de bois de Chêne , & de toute autre espece. La prodigieuse quantité de sapins qui s'y rencontrent fournit abondance de goudron. Les pelletteries , & les cendres , dont on peut faire de la potasse, desquelles on peut tirer plus de cent cinquante mille livres tous les ans , & qui seules peuvent faire subsister grand nombre de pauvres gens , produiront un profit considerable pour les Colonies , qu'on établira dans ce pais-là.

J'ai parlé dans ma premiere Relation de la Louisiane , de plusieurs animaux qui s'y trouvent : mais outre ceux-là , on y trouve grand nombre de Taureaux & de Vaches Sauvages, qui portent une laine frisée. On peut les apprivoiser , & s'en servir ensuite au labourage. Ils peuvent aussi servir à la nourriture , & l'on pourroit les tondre tous les ans comme les moutons , pour en faire des Draps aussi fins & aussi bons qu'il y en ait dans l'Europe. Les Sauvages , qui habitent dans ces pais-là , n'ont jamais pu détruire ces animaux , qui changent de contrées selon les saisons. On y trouve encore plusieurs herbes medicinales , qui ne sont pas en Europe , & dont l'effet est infailible selon l'expérience , que les Sauvages en ont faite. Ils s'en servent pour guerir toutes leurs plaies , pour la fièvre tierce & quarte , pour se purger , pour appaiser la douleur des reins , & pour de semblables maux : mais il y a aussi quantité de poisons , comme de l'écorce de citronnier sauvage , & d'autres , dont ces peuples se servent pour faire mourir leurs ennemis.

nemis. Les Serpens sont communs en de certains endroits , particulièrement les couleuvres , les aspics , & les serpens sonnettes. Ils sont prodigieusement longs & gros , & mordent dangereusement les passans. Cependant ils ne le font , que quand on touche les herbes , ou les bois , où ils se trouvent : il y a des remedes souverains contre leurs blessures dans les lieux où ils habitent. On trouve aussi en ces pais-là des grenouilles d'une grosseur surprenante , & leur croassement est presque aussi fort & penetrant , que le meuglement des Vaches.

On voit en ces pais-là les mêmes Arbres , que dans l'Europe. Mais il y en a d'une autre espece , comme je l'ai remarqué , par exemple des cottoniers , & autres. Ces Arbres jettent de profondes racines , & deviennent extrêmement hauts , ce qui marque assez la bonté & la fertilité du terroir. Enfin peut-être que par le moien de ces terres du Sud , on trouvera un passage , pour se rendre à la Chine , & au Japon , sans être obligé de passer la Ligne Equinoctiale.

XXXIV. Les Sauvages exercent de grandes cruautez contre les Européens , quand ils prétendent en avoir reçu quelque insulte. Ils font faire le cri de guerre par trois ou quatre Vieillards dans tous leurs Villages : & cela d'une voix qui a quelque chose de terrible , afin de se mieux animer à la Vengeance.

D'abord les Vieillards & tous ceux qui sont destinez à tenir leurs Conseils , se rendent en diligence dans la plus grande Cabanne , où loge le principal Chef de la Nation. Un des

Un des Chefs , qui porte la parole , debute à peu-près par ces mots : *mes Freres , une telle Nation a tué nos gens.* (Car quand on ne leur auroit donné qu'un très-foible sujet de mécontentement , ils ne manquent jamais de dire qu'on les a tuez.) *Il faut aller en guerre contr'eux . les exterminer , & tirer vengeance du mal , qu'ils nous ont fait.* Si tous ceux qui assistent à ce Conseil répondent les uns après les autres , *Netbo* , ou *Togenské* , & s'ils fument dans le Calumet de guerre , pendant qu'un petit Sauvage a soin de tems en tems d'entasser du Tabac dans la tête du Calumet ; cela est pris pour le consentement unanime de la Nation & de ses Alliez. Dès alors des bandes de Guerriers partent pour aller surprendre leurs ennemis , quoi que souvent ils ne soient pas coupables de ce que quelque Sauvage s'avise de leur imputer.

Les Iroquois se trouvant un jour irrités de quelque mécontentement , qu'un François du Canada leur avoit donné , ne voulurent point attaquer toute la Nation. Ils se contenterent d'en tuer deux à coups de haches. Après avoir attaché leurs cadavres à de grosses pierres , ils les jettèrent dans le Fleuve , & les laisserent aller au courant de l'eau , pour dérober aux autres la connoissance de cette noire action. En effet on n'en auroit peut être jamais rien sù , si les liens étant venus à se pourrir , l'eau n'eût jetté ces deux corps sur le rivage. Ces Sauvages se voyant soupçonnez du fait par les défenses qu'on leur fît de ne plus s'aprocher du Fort , ni des Maisons des habitans , com-
men-

mencèrent à craindre que les Canadiens ne se vengeassent de cette action barbare. Pour en prevenir les effets, ils montèrent aux trois Rivières, où ils tinrent Conseil au nombre de huit cens hommes. Le resultat fut, qu'il falloit tacher de surprendre, & de couper la gorge, à tout ce qu'il y avoit alors de gens à Quebec Capitale du Canada, laquelle étoit encore alors mal peuplée.

Il est difficile de garder le secret dans un Conseil tenu par tant de gens à la fois, & qui sans doute n'étoient pas tous d'un même sentiment. La Providence, qui veilloit pour la conservation de cette Colonie naissante, permit qu'un de ces Sauvages nommé la *Foriere*, que nos Religieux avoient menagé aux trois Rivières pendant deux ans, & qui s'étoit attaché à eux d'inclination, en donnât avis à l'un des nôtres, nommé Frere Pacifique, qui en avertit les François. Cela les obligea de se retrancher dans un petit Fort de bois, revêtu de pieux, & de palissades assez mal en ordre. On n'épargna rien à ce Sauvage pour le récompenser de son avis. On le chargea de presents. On lui en promit encore de plus considerables, non seulement pour apprendre ce qui se machinoit contre les Canadiens, par ceux de sa Nation, mais encore pour l'obliger à les détourner de leur entreprise. Le Sauvage s'acquitta fort bien de sa commission. Il menagea si heureusement cette affaire, que non seulement il leur fit abandonner leur dessein, mais les persuada même d'y renoncer absolument, & de se reconcilier avec les François; & de

recevoir des vivres , dont ils avoient grand besoin alors. Ces Sauvages envoièrent pour cet effet quarante Canots avec des femmes , & les Canadiens leur en fournirent autant que le tems le put permettre.

Les François reçurent avec beaucoup de joie les propositions de paix , qui leur furent faites en plein Conseil , par le Sauvage la *Feriere* de la part des Iroquois , qu'il avoit apaisez. Il fut dit , que les Chefs , & les Capitaines de la Nation rendroient les deux meurtriers aux Canadiens , pour en faire ce qu'ils voudroient : & leurs Anciens eurent ordre de se rendre à Quebec pour traiter de cette affaire. La proposition que la *Feriere* fit aux Sauvages sur ce sujet , les effraya d'abord. Mais faisant reflexion ensuite sur la foiblesse , & sur la douceur des François , qui étoient alors en Canada , & s'appuiant sur le credit du Pere Joseph le Caron Recollet , qui leur avoit toujours fait paroître beaucoup d'amitié ; ils persuaderent celui des deux , qui étoit le moins coupable , de descendre avec eux à Quebec. Cependant les Iroquois ordonnerent à leur petite Armée de faire halte à demie lieue du Fort des François , pour attendre le succès de cette négociation. Les Iroquois presenterent leurs Criminels aux Canadiens , avec quantité de Robes de Castors , qu'ils donnerent pour essuier leurs larmes , selon leur coutume. En effet ils assoupirent l'affaire par leurs presens. C'est par là qu'ils apaisent ordinairement la colere de ceux qu'ils ont irritez , qu'ils engagent leurs Alliez à la guerre , qu'ils font la paix , qu'ils

qu'ils délivrent les prisonniers , & que , selon leur maniere de dire , *ils ressuscitent les morts*. Enfin l'on ne parla , & ne répondit que par des presens , qui passent pour des paroles dans leurs Harangues.

Les presens , que les Sauvages font pour la mort d'un homme , qui a été massacré , sont en grand nombre. Mais ordinairement ce n'est pas celui , qui a assassiné , qui les offre. L'usage de ces peuples veut , que ce soient ses parens , sa Bourgade , ou même toute la Nation , selon la qualité , & la condition de celui qui a été tué. Si le meurtrier est rencontré par les parens du Défunt , avant qu'il ait satisfait , il est mis à mort sur le champ. Suivant donc cette coutume , avant que la *Foriere* , les Anciens , & les Capitaines des Sauvages eussent commencé à parler , ils firent un present de douze peaux d'Elans , ou Orignaux , pour adoucir les Canadiens ; afin qu'on reçut agreablement ce qu'ils avoient à dire. Ils firent ensuite un second present , & le jetterent aux pieds des Canadiens disant , que c'étoit pour nettoyer la place sanglante où le meurtre avoit été commis ; protestant qu'ils n'avoient eu aucune connoissance de cette affaire , qu'après le coup fait , & que tous les Chefs de la Nation avoient blâmé & condamné cet attentat. Le troisième étoit pour fortifier les bras de ceux qui avoient trouvé ces cadavres au bord du Fleuve , & qui les avoient porté dans le bois. Ils y ajoutèrent deux Robes de Castors , sur lesquelles ils devoient se reposer , pour se délasser du travail , qu'ils avoient souffert en les enterrant. Le quatrième devoit servir à

laver & à nettoier ceux qui s'étoient souil-
lez par ce massacre, & pour leur rendre l'es-
prit, qu'ils avoient perdu, quand ils firent
ce malheureux coup. Le cinquième, pour
effacer tout le ressentiment, que les Cana-
diens en pouvoient avoir. Le sixième, pour
lier une paix inviolable avec les François,
ajoutant, que deormais leurs haches seroient
suspendues, sans fraper leurs coups, & qu'ils
les jetteroient si loin, que jamais personne
ne les pourroit trouver; c'est à dire, que
leur Nation étant en paix avec les Européens
n'auroit plus d'armes que pour la chasse. Le
septième étoit pour temoigner le desir, qu'ils
avoient, *que les Canadiens eussent les oreilles
percées*, c'est à dire dans leur style, *qu'elles
fussent ouvertes à la douceur de la paix; pour
accorder aux deux meurtriers le pardon de la
faute qu'ils avoient commise.*

Ils offrirent ensuite quantité de colliers de
porcelaine, pour allumer *un feu de Conseil*
aux trois Rivières, où les Iroquois étoient
pour lors, & un autre feu à Quebec. Ils
ajoutèrent encore un autre present de deux
mille grains de porcelaine noire & bleüe,
pour servir de bois & d'aliment à ces deux
feux. Il faut remarquer, que les Sauvages
ne font presque jamais d'assemblée que le
Calumet à la bouche. Le feu leur étant donc
nécessaire pour fumer, ils en allument pres-
que toujours dans leurs Conseils. Ainsi
c'est une même chose chez eux *d'allumer un
feu de Conseil, ou tenir une place pour se visi-
ter, & s'assembler*, comme font les parens,
& les amis, qui veulent traiter de leurs af-
faires. Enfin le Huitième present étoit pour
de-

demander l'union de leur Nation avec les Canadiens ; & ils ajoutèrent un grand collier de porcelaine , avec dix Robes de Castors & d'Orignaux, afin de confirmer tout ce qu'ils venoient de dire.

Quelque dessein qu'on eût à Quebec de punir les meurtriers , pour prevenir de pareilles cruantez dans la suite ; on fût pourtant obligé de leur pardonner , parce qu'on n'étoit pas en état de resister à ces puissans ennemis. On leur demanda deux otages , pour servir de cautions de toutes leurs promesses ; & ils donnèrent au Pere Joseph deux jeunes garçons *Iroquois* , nommez *Nigamon* , & *Tebachi* , pour les instruire. Ensuite on renvoia les coupables , à condition néanmoins , qu'à l'arrivée des Vaisseaux , qu'on attendoit d'Europe , on decideroit cette affaire en dernier ressort.

Je me souviens , qu'étant en Canada , j'ai souvent oui murmurer les François de cette affaire , & que même ils ont fait paroître qu'ils étoient fort indignez de cette action , qui étoit demeurée impunie. Depuis cela les *Iroquois* ont commis beaucoup d'autres attentats semblables , disant , qu'en enlevant ainsi des chevelures de François , ils en seroient quittes pour quelques peaux de bêtes fauves , à la place de celles des Canadiens qu'ils écorcheroient. En effet ces Barbares en ont été toujours plus insolens , meprisant les Canadiens comme gens sans cœur ; & quelque semblant qu'ils aient fait de traiter avec eux , ils n'ont jamais rien fait que par politique , pour tirer des marchandises de l'Europe , au delà de ce qu'ils donnoient de pelletteries.

La guerre que les *Iroquois* ont actuellement avec les François du Canada fait connoître la cruauté de ces Peuples. Il faudroit leur ôter les armes à feu , pour les réduire, les obliger à se rendre plus sédentaires qu'ils ne sont, & à vivre à la façon des habitans de l'Europe. Ce seroit le moyen de les convertir au Christianisme. Les Espagnols y ont réussi parmi les Mexicains , qui n'oseroient avoir des armes à feu sous peine de la vie. Cependant ces peuples n'en sont pas plus maltraitez , & les Mexicains sont aussi bons Catholiques, qu'il y en ait au monde.

Nos Recollets , dans la première Colonie du Canada , reconnurent bien la nécessité qu'il y avoit de renverser le Conseil des *Iroquois* , les plus redoutables ennemis des Européens. Ils jugèrent que toutes les paix que ces Sauvages font avec leurs ennemis sont feintes. Ils ont souvent représenté au Roi de France , que pour attirer ces Barbares , & les empêcher de prendre dans leur Conseils des mesures préjudiciables à la Colonie du Canada, il falloit fonder un Séminaire de cinquante ou soixante enfans *Iroquois* pour sept ou huit ans seulement: après quoi ces enfans Sauvages pourroient être entretenus du revenu des terres qui seroient cultivées pendant ce tems-là : que ces enfans s'offroient tous les jours à nos Religieux du consentement de leurs Parens, pour être instruits & élevez dans la Religion Chrétienne; que les *Iroquois* & les autres Sauvages, voyant leurs enfans nourris & entretenus de cette manière, ils n'auroient pas pensé dans leurs

Con-

Conseils à former des entreprises contre la Colonie , pendant que leurs enfans auroient été garans de la fidelité de leurs Peres.

XXXV. Il n'y a point d'Ordre Religieux plus propre que le nôtre à soutenir les Colonies , que l'on établit de la part des Catholiques dans l'Amerique : & l'on voit la verité de ce que je dis par ceux que l'Empereur Charles quint a envoié dans le Mexique , où l'on trouve aujourd'hui une infinité de familles puissantes , qui ont profité du desintéressement de nos Religieux. Les meilleures terres n'y ont pas été absorbées comme dans le Canada , où les endroits le plus riches , & le plus fertiles sont entre les mains de quelques Communautéz , qui s'en sont accommodées , pendant l'absence des Recollets , qui sont pourtant les premiers & les plus Anciens Missionnaires du Canada. Les peuples de la nouvelle France ayant fait de grandes instances pour nous y faire retourner , après une longue absence forcée , nos Recollets ont trouvé à leur retour , qu'on avoit pris les meilleures terres de nos établissemens du Couvent de nôtre Dame des Anges , où j'ai même souvent renouvelé & marqué les bornes qui nous restoient : afin de prevenir les desseins de ceux qui vouloient achever de nous ôter ce qui nous en restoit encore. Je n'ai pas dessein de taxer , ni d'offenser personne. Si l'on me fait mauvais gré de ce que je publie ici de mes découvertes , on doit pourtant me laisser en repos à cet égard : car je pourrois publier des choses , qui ne plairoient pas à bien des gens , quoi que je ne disse que la verité.

Je ne parlerai pas ici des grands avantages que l'on a tiré des Recollets pour les Missions des quatre parties du monde. Je raconterai seulement les travaux de nos Religieux, dans ce siècle, pour les Découvertes, que nous avons faites dans l'Amerique. Lors qu'on établit la Colonie Françoisse du Canada; nos Recollets ne demanderent aux Puissances que douze hommes propres à cultiver les terres, & à y entretenir une ménagerie; qui seroient commandez par un Pere de famille seculier; pour y faire subsister cinquante ou soixante enfans sauvages pendant que nos Religieux s'étendroient pour les Missions avancées; afin d'attirer les autres Nations au Christianisme. Ces Religieux en effet exposent leurs vies à toutes sortes de fatigues, dans le dessein de porter l'Evangile par tout le Monde.

Nos Religieux ont fait connoître autrefois, que la Religion Chrétienne & l'autorité de la Justice devoient être soutenues d'une bonne Garnison, établie dans quelque lieu commode de l'Amerique Septentrionale, pour tenir en sujétion plus de huit cens lieues de pays le long du Fleuve de St. Laurent. On ne peut y aborder, que par l'embouchure de ce Fleuve, & ce seroit là le vrai moyen d'y faire fleurir le commerce, & de l'y rendre extrêmement avantageux. On augmenteroit même par là le pouvoir du Prince, qui s'en rendroit le Maître, & on aggrandiroit ses Etats d'un grand Fleuve. On pourroit ajouter à cela plusieurs grands Pays, que l'on posséderoit dans ce vaste continent sur le Fleuve Mississipi, qui est infiniment plus

plus commode que le St. Laurent, pour y établir de nouvelles Colonies : parce qu'on y peut recueillir des grains deux fois l'année, & en quelques lieux mêmes jusqu'à trois ; que d'ailleurs on en peut tirer un très-grand nombre d'autres avantages. A quoi on peut ajouter, que par ce moyen on rendroit tributaires grand nombre de peuples, qui viendroient se joindre à ces nouvelles Colonies.

Mais pour venir heureusement à bout d'une si noble entreprise, il faut que ceux, qui voudront se prevaloir de nos découvertes, y fassent administrer la justice avec exactitude. Les commencemens des peuplades est toujours fort difficile. Il est donc nécessaire de prévenir les vols, les meurtres, les débauches, les blasphemes, & tous les autres crimes qui ne sont que trop communs parmi les Européens, qui habitent dans l'Amerique. Il faudroit faire construire un Fort à l'embouchure du St. Laurent, & à celle du Mississipi, qui sont les abords des Vaisseaux. Pendant cela les habitans pourroient s'étendre, & défricher les terres à vingt & vingt cinq lieux à la ronde. Ils y feroient plusieurs récoltes en un an, & travailleroient à apprivoiser les Taureaux Sauvages, dont on se serviroit ensuite à plusieurs usages. On pourroit profiter des mines, dont j'ai parlé, & des Cannes de Sucre, qui s'y trouvent en plus grand nombre que dans les Isles de l'Amerique ; parce que les terres y sont plus propres à planter ces Cannes de Sucre. On y peut semer aussi beaucoup de grains, qui ne peuvent venir à maturité dans

les Isles. Le Climat des terres , qui sont entre la Mer glaciale , & le Golphe de Mexique , est beaucoup plus temperé le long du Mississipi , que dans les Isles dont nous parlons. L'air y est à peu près dans la même température qu'en Espagne , en Italie , & en Provence. Les terres y sont extrêmement fertiles. Les hommes & les femmes y vont toujours têtes nues , & y sont d'une taille plus avantageuse que dans l'Europe.

A l'égard des pensées que ces peuples barbares ont touchant le Ciel & la Terre ; quand on leur demande , qui est celui qui les a formé ? quelques Vieillards d'entr'eux plus habiles que les autres repondent , que pour le ciel , ils ne savent comment il est fait , ni qui en est le premier Auteur. Si nous y avions été , disent-ils , nous en pourrions savoir quelque chose. *Tu n'as point d'esprit , de nous demander ce que nous pensons d'un lieu si élevé au dessus de nos têtes , où il est impossible que les hommes montent. Peux-tu nous montrer par l'Ecriture , dont tu nous parles , un homme qui soit revenu de là haut , & la maniere , dont il y est monté ?* Lorsque nous disions à ces Sauvages , que nos Ames détachées du Corps montent au Ciel en un clin d'œil , pour y recevoir la récompense de leurs œuvres , de la main du Maître de la vie ; ces peuples indifférens pour tout ce qu'on leur dit , mais assez politiques pour accorder en aparence tout ce qu'on trouve bon de leur proposer , répondent ; *voilà qui est bien pour ceux de ton pays. Mais nous n'allons point au Ciel après la mort. Nous al-*
lons

*lons au pays des Ames, où nos gens vont à la
chasse & vivent plus tranquillement qu'ici.
Tout ce que tu nous dis est bon pour ceux
qui sont au delà du grand Lac. C'est ainsi,
que ces peuples appellent la Mer. Ils a-
joutent, qu'ils sont faits d'une autre manie-
re que les Européens.*

A l'égard de la terre, ils disent qu'un cer-
tain Genie, qu'ils appellent *Micaboche*, l'a
couverte d'eau, & racontent mille fables,
dont quelques unes ont du rapport avec le
Deluge. Ils croient, qu'il y a entre le Ciel
& la terre certains esprits qui ont la puis-
sance de prédire l'avenir, & que leurs Devins,
comme je l'ai déjà dit, guetissent toutes
sortes de maladies. Un de ces Jongleurs
dressa une Cabanne avec dix gros pieux,
qu'il planta fort avant dans la terre, & fit un
tintamarre-effroyable, pour consulter les
esprits, afin de savoir s'il y auroit bien-tôt
de la neige en abondance, pour faire une
bonne chasse d'Elans, ou de Castors: après
quoi il s'écria tout d'un coup du fonds de
cette Cabanne, qu'il voyoit beaucoup d'O-
rignaux, ou d'Elans encore fort éloignez,
mais qu'ils s'approchoient à sept ou huit
lieuës de leurs Cabannes.

La patience est absolument nécessaire à
ceux qui se consacrent à la Mission. Pendant
tous nos Voyages en Amerique, nous avons
toujours pris nos repas à terre, ou sur quelque
natte de joncs, quand nous étions dans quel-
que Cabanne de Sauvages. Une buche, un fa-
got de bois de Cedre nous servoient de chevet
pendant la nuit. Quelques buches étoient
nos sieges. Nous n'avions point de ser-
viètes.

viètes, que des fucilles de Blé d'Inde , ou les herbes fanées des prairies. Hors les temps des grandes chasses, la viande étoit si rare, que nous avons souvent passé six semaines, ou deux mois sans en manger , si ce n'est quelque petit morceau de Chien Sauvage, d'Ours, ou de Renard, que les Sauvages nous donnoient dans les festins. Ainsi nos viandes étoient les mêmes que celles des Sauvages : de la sagamité. Pour lui donner quelque gout , nous y mêlions de la Marjolaine, du Pourpier sauvage, & d'une certaine espee de baume avec de petits-oignons sauvages, que nous trouvions dans les bois, & dans les campagnes. Nôtre boisson étoit de l'eau que nous prenions dans les Fontaines, dans les Rivières, ou dans les Lacs. Si quelqu'un de nous se trouvoit indisposé dans le temps que les arbres étoient en sève, ou s'il sentoit quelque foiblesse d'Estomach, nous faisons une fente dans l'écorce d'un Erable, & il en sortoit une eau sucrée, qu'on amassoit dans un plat d'écorce de bouleau. On la beuvoit comme un remede souverain, quoi qu'à la verité les effets n'en fussent pas fort considerables. On trouve quantité d'Erables dans les vastes Forets de ces pays-là, & on en peut tirer des eaux distillées. Ensuite en les faisant bouillir long-temps, nous en faisons du sucre rougeâtre beaucoup meilleur que celui qu'on tire des Canes ordinaires dans les Isles de l'Amerique. Nous faisons du vin des Raisins sauvages que nous trouvions & qui étoit très-bon. Nous le mimes dans un petit baril , qui avoit servi pour le vin , que nous avions apporté , & dans

dans quelques bouteilles. Un mortier de bois, & une de nos servietes d'Autel nous servoient de pressoir. La cuve étoit un seau d'écorce, qui n'étoit pas capable de contenir tout notre vin. Ainsi pour n'en point perdre, nous en fîmes du raisinet, qui n'étoit pas moins bon que celui d'Europe, & nous nous en regalions aux bons jours. La chandelle, dont nous nous servions, étoit faite de petits cornets d'écorce de bouleau, que nous allumions, & qui nous duroient très-peu. Nous étions obligés de lire & d'écrire à la clarté du feu pendant l'hyver, ce qui nous causoit beaucoup d'incommodité.

Pendant que nous étions au Fort de Frontenac à six vingt lieues de Quebec Capitale du Canada, vers le Sud, nous fîmes un jardin fermé de bonnes palissades, pour en empêcher l'entrée aux enfans des Sauvages. Les pois, les herbages, & tout ce que nous y avions semé de legumes, y venoient bien, & nous en eussions eu en très-grande abondance, si nous eussions eu tous les outils propres à labourer la terre, au commencement de l'établissement de ce Fort, qui n'étoit fermé alors, que de gros pieux. Nous nous servions de bâtons pointus, & n'avions point d'autres instruments d'agriculture. Tout ce qui nous consolait dans ce genre de vie pénible, c'étoit l'esperance de voir un jour l'Evangile établi dans ces vastes Provinces, par la benediction de Dieu sur nos travaux.

J'ai donné tous mes soins à humaniser les Iroquois, à les rendre capables de loix & de police, à arrêter leurs saillies brutales, au-

tant.

tant qu'il étoit possible. J'ai tâché de les desabuser de leurs vaines superstitions : cependant il faut avouer : qu'on a fait très-peu de progrès à cet égard. Que l'on cherche du changement , & quelque humanité parmi eux , on les trouvera pourtant tels qu'ils étoient , il y a 30 ou 40. ans.

Les Sauvages, qui traitent toujours nos Religieux de *Cbitagon*, c'est-à-dire de *Pieds-nuds*, les ont souvent regretez vers le Lac de Frontenac, où ils avoient une Maison de Mission ; & j'ai souvent ouï dire , que quand un Prêtre de St. Sulpice, un Jésuite , ou quelque autre Ecclesiastique du Canada demandoit aux Iroquois, d'où vient, qu'ils ne leur donnoient point de leur chasse, comme aux *Pieds-nuds* ? Ils leur répondoient, que nos Recollets ont accoutumé de vivre en commun comme eux , & qu'ils ne prennent point de recompense de tous les presens qu'ils leur font , qu'ils ne prennent ni pelleteries, dont tous les autres Européens sont si avides, ni aucune autre chose pour recompense de tout ce que nos Religieux faisoient pour eux. Cela fait voir , qu'on devoit commencer par l'animal avec ces peuples-là , & aller ensuite au spirituel : & que si , comme dans l'Eglise primitive , les Chrétiens d'aujourd'hui se détachent du grand intérêt , ou au moins , s'ils prenoient des Sauvages en échange ce qui seroit raisonnable par rapport à ce qu'ils troquent contre eux , on gagneroit sans doute davantage avec eux , & l'on convertiroit peut-être ces Nations Barbares.

Pendant que j'étois Missionnaire au Fort de

de Frontenac, parmi les Iroquois , & que les Jesuites étoient répandus ça & là dans leurs Cantons , ces Religieux servoient à d'autres usages que moi : & ces Barbares, qui ne se conduisent , que par les sens , regardoient les Jesuites , comme des Capitaines, & des Residens perpetuels de la Colonie Françoise du Canada, qui maintenoient l'Alliance entre eux, qui dispofoient de la paix, & de la guerre , qui restoient dans leurs Cantons pour y servir de gages & de cautions , lors que ces peuples alloient en traite dans les Pays habitez du Canada. Sans cela ces Barbares auroient été dans des défiances perpétuelles , & dans la crainte d'être arrêtez , faute d'avoir chez eux des ôtages , pour la sûreté de leurs vies , & de leurs biens.

On a remarqué , que les Missionnaires , dont je viens de parler , se chargent de la tutelle des Sauvages , & s'en acquittent parfaitement bien. Ils attirent ces Barbares dans leur residence , les exercent à défricher les terres de leurs Cantons ; & cela contribue à l'avantage de la Colonie & de l'Eglise même. On doit à leur credit & à leur zèle des fondations considerables pour les Missions des Sauvages , & ces Missions sont proprement les endroits , où se forment les veritables Saints. Mais pour dire un mot du progrès de ces Missions , dont je parle, seroit-il possible , que ce nombre si prodigieux de Sauvages convertis eût échapé à la connoissance d'une foule de François Canadiens , qui vont tous les ans à trois ou quatre cens lieues de chez eux & dans les extremités des Pays con-

connus, pour y commercer? Comment se peut-il faire, que ces Eglises si devotes & si nombreuses aient disparu, lorsque j'ai passé parmi tant de Nations, à nos yeux & à ceux de nos Recollets, qui ont parcouru tant de Peuples Sauvages? On sait que les Sauvages viennent tous les ans en grandes troupes dans le Canada. Mais tout le pays est témoin, que dans leurs mœurs, & dans leurs manieres d'agir, ils ne font rien paroître, que de Sauvage, sans donner aucune marque de Religion. Toutes les preuves qu'ils en donnent, c'est d'assister comme des Idoles, à nos Mysteres, à nos instructions, & à nos prieres. Du reste on les voit indifférens, sans aucun attachement, sans discernement de foi, & sans esprit de Religion.

Tout ce qu'on peut faire, c'est de tirer du fond des bois certaines familles, qui marquent plus de docilité, & les disposer à s'établir dans des Cantons habitez. On en voit deux Villages aux environs de Quebec Capitale du Canada, & deux autres plus haut sur le Fleuve de St. Laurent aux environs de Mont-Real. C'est donc en ces endroits, que l'Eglise des Sauvages se trouve, & quoi que leur Langue, aussi bien que leurs manieres de vivre, soient toujours sauvages, on ne laisse pourtant pas de tenir ces Neophites dans le devoir: cependant on ne gagne pas beaucoup sur leur esprit. Il s'en trouve quelques uns, qui sont Chrétiens de bonne foi: mais il y en a plusieurs, & même des familles entieres, qui échapent de temps en temps aux Missionnaires, après avoir demeuré avec eux pendant dix.

dix ou douze ans , & qui s'en retournent dans les bois , à leur premiere façon de vivre.

On répondra , peut-être , que l'on voit plusieurs Chrétiens en Europe s'écarter de leur devoir par une vie libertine & profane : mais il ne s'agit pas ici de la corruption des mœurs de ces Barbares , mais de l'attachement qu'ils ont au Christianisme. Or il est certain , qu'ils en abandonnent la profession , & en laissent perir tout sentiment dans leur cœur par leur insensibilité , & par leur aveuglement : quoi qu'on ait publié le contraire en France dans plusieurs Relations , qu'on a débitées sur ce sujet , & fait lire aux Pensionnaires des Ursulines ; & que l'on ait même dit qu'il y avoit des Indiens convertis , à qui l'on a administré la Confirmation , & qu'on a reçu dans les premiers Ordres de l'Eglise.

RELATION DES VOYAGES

DE GOSNOL, PRINGE ET GILBERT.

à la Virginie en 1602. & 1603.

Traduite de l'Anglois.



Nous partimes de *Falmouth* le 26. Mars 1602. à bord du *Discovery*, au nombre de trente-deux hommes d'Equipage.

Le 14. Avril nous eumes la vûe de *Sainte Marie* une des *Açores*.

Le 23. étant à 200. milles de cette Isle, nous trouvames 37 dégrez de hauteur à l'Ouest. L'eau de la mer paroissoit jaune du côté du Sud & du Nord, jusqu'à plus de deux milles dans l'eau. Nous sondames & trouvames 30 brasses. Nous puisames un seau de cette eau jaunatre: elle ne différoit point en goût des autres eaux de la Mer. Sa couleur tiroit sur l'azur.

Le 7. Mai nous vimes divers oiseaux de la grandeur des Ramiers, des *Pengouins*, des *Petrelles*, des *Cootes*, des *Hakbuts*, des *Mouettes* &c.

Le 8. l'eau ne parut plus jaune. Elle étoit verte & asurée. Nous ne trouvames aucun fond sur 70 brasses d'eau.

Le

Le 9. nous primes bon fond de sable sur 22 brasses. La sonde amena de petites pierres reluisantes, & cela peut faire croire qu'il y a là quelque Matière Minérale. Nous étions par estime à 43 Dégrez de hauteur.

Le 10. nous trouvâmes 27. 30. 37. 43 & enfin 108 brasses d'eau. Plusieurs de nos gens jugerent que le Courant venoit de l'Ouest de l'Île de *Saint-Jean*. Nous vîmes des poissons.

Le 12. 80 brasses de fond. En cent lieues de route à l'Ouest depuis *Sainte Marie* jusqu'ici, notre Maître *William Streate* n'avoit point aperçu de Courant. Il lui parût que le Courant portoit au Nord-Est. Chose assez remarquable pour vouloir en connoître la vraie cause.

Le 13. Nous eûmes fond sur 70 brasses. Nous vîmes flotter autour de notre Bâtiment quantité de bois. Nous sentîmes une odeur de terre, semblable à celle que l'on sent à la Pointe Meridionale de l'*Andalousie*.

Le 14. la terre se montra au Nord. Nous appellâmes cette Côte du Nord *North-Land*, & un rocher gisant tout près de cette côte à douze milles à l'Ouest, *Rochers des Sauvages*, parce que nous les aperçûmes pour la première fois de ce côté-là. À cinq milles de ce rocher à l'Est-Nord-est il y a une pointe couverte de bois. Nous vîmes de ce côté-là une Chaloupe Biscayenne allant à voile & à rames, équipée de huit hommes. Nous primes d'abord ces gens pour des Chrétiens échappés de quelque Orage: mais quand

384 RELATION DES VOIAGES

quand ils furent plus près, nous les reconnûmes pour des Sauvages. Dès qu'ils furent assez à portée pour leur pouvoir raisonner, ils crièrent & nous aussi. Ils nous firent un signal d'amitié. Un d'eux s'avança, & nous harangua à sa mode. Ensuite ils vinrent hardiment & tous nus à notre bord. Ils avoient sur les épaules une peau de Cerf, & autour des reins une autre, qui leur couvroit les parties naturelles. Un de ces Sauvages, qui paroissoit le Chef de la bande, étoit habillé de noir. Il avoit une Culotte, des bas, des souliers, un chapeau & une ceinture. Deux ou trois autres de ses gens avoient aussi des habillemens à la Chrétienne. Ils nous firent une espèce de plan de la Côte voisine par le moyen d'un morceau de craye, & nous parlerent de *Plaisance* & de *Terre-Neuve*. Ils prononcèrent divers mots en usage chez les Chrétiens & il sembloit qu'ils nous entendoient mieux que nous ne les entendions. Ils étoient noirs, de longs cheveux leur tomboient sur les temples, & se nouoient derrière le col; Ils étoient bien faits de corps, droits & robustes. Ils auroient voulu que nous eussions resté plus long-tems là, mais nous avions dessein d'aller à un autre endroit. Ainsi nous nous séparâmes de ces Sauvages, laissant cette côte, pour faire route plus à l'Ouest.

A 16 milles au Sud-Ouest de cette côte nous découvrîmes deux Iles, l'une à l'Est du *Rocher des Sauvages* & l'autre au Sud. La côte que nous quittâmes étoit couverte de beaux arbres, de belles plaines & d'agrea-

greables collines pleines de verdure. Il y a des endroits pierreux où l'on voit briller du gravier qui nous donna dans la vue, & peu s'en fallût que nous n'y restassions plus longtemps.

Le 15. nous découvrîmes encore la Terre. C'étoit une Tête qui sailloit vers nous. Nous estimâmes que ce devoit être une Ile; parce qu'à l'Ouest de cette Tête ou Cap; c'est-à-dire entre la Terre & le continent nous y trouvâmes un Courant. A l'extrémité de l'Ouest, nous y trouvâmes une ouverture large. Nous appellâmes cette Ile *School-hope*.

Nous mouillâmes près de cette Tête, sur 15 brasses de fond & y primes quantité de Morhues: à cause de quoi nous changeâmes le nom de la terre, & l'appellâmes *Cap-Codd* (*Cap des Morhues*) Nous y vîmes aussi beaucoup de harangs, de maqueraux & d'autres poissons. Le rivage est bas & sablonneux, mais la côte est saine. On y peut ancrer sur 18 Brasses de fond. Le *Cap-Codd* git à 42 degrés de hauteur, il a trois quarts de lieue en largeur & s'étend Nord-Est quart de l'Est. Notre Capitaine alla à Terre, & y trouva quantité de pois, de fraises, &c. Le sable est bas & profond vers la Mer; le bois de chauffage que nous y primes c'étoit du Cîprès, du bouleau, du coudre, &c. Etant à Terre, un jeune Indien de la côte se présenta au Capitaine & lui offrit ses services. Il étoit armé d'un Arc & de flèches. Ses larges oreilles étoient ornées de grandes plaques de cuivre.

Le 16. Nous rangeâmes la côte au Sud.

R

On

On y voit de belles campagnes , mais les Îles étoient couvertes de bois.

A 12 milles du *Cap Codd* nous trouvâmes une autre pointe qui fut nommée *Care-punt*, parce que tandis que nous faisions des bordées, pour doubler cette pointe, nous tombâmes tout à coup dans un bas fond , d'où nous nous tirâmes pourtant fort heureusement. Après cela nous portâmes le Cap vers la côte , & vinâmes mouiller à l'entrée de la nuit sur huit brasses de bon fond.

Le 17. toute la journée même route.

Le 18. Beau tems; nous envoyâmes notre Chaloupe , pour aller sonder au delà d'un banc sur notre route près d'une autre pointe, que nous appellâmes *Gilberts-punt*. Notre Chaloupe trouva 4. 5. 6. 7 brasses de fond & plusieurs Îlets : mais quand nous y fumes , les Îlets s'étoient changés en Collines de la terre ferme.

Ce même jour plusieurs Canots joignirent notre Bord. Un de ces Indiens portoit au col une plaque de cuivre d'un pied de long & de demi pied de large en guise de poitrail, à ce que je crois. Ils avoient tous des anneaux de cuivre à leurs oreilles. Ils nous apportèrent du tabac, des pipes , des peaux & autres choses semblables en troq. Un de ces Sauvages avoit le visage peint & la tête entourée de plumes. Ceux-ci n'étoient pas si hardis que les premiers que nous vîmes : mais en recompense c'étoient des voleurs habiles.

Le 19. Nous vinâmes sur 4 à 5 brasses d'eau au delà du banc & mouillâmes une lieue plus loin. Ces deux dernières pointes sont à

à deux milles l'une de l'autre, & il y a entre deux un bas fond. La hauteur étoit de 41 degrés 40 Minutes.

Le 20. Nous trouvâmes divers Pinguins à côté de notre Vaisseau, & vîmes quantité de Poissons. La Côte de *Gilberts-punt* s'étend Est quart du Sud jusqu'aux prétendus Ilets. Nous trouvâmes deux petits golfes, où nous esperions de pouvoir faire aiguade. On aperçût beaucoup de fumée du côté des terres : aussi cette côte est fort peuplée. Pendant que nous côtoyons, on voyoit quantité de Sauvages courir le long du rivage. Ces bonnes gens paroissoient nous admirer.

Le 21. Nous fîmes route de *Gilberts-punt*, aux prétendues Isles, près de terre nous trouvâmes 10. 9. 8. 7. & enfin 6. brasses d'eau : à un mille de terre assez près des prétendus Ilets il y avoit, à ce qu'il nous sembloit, une ouverture vers laquelle nous virâmes le Bord : croiant que c'étoit l'extrémité de ce que le Capitaine *Gosnol* avoit découvert depuis le *Cap Codd*, & qui suivant son estime s'étendoit plus de 30 milles en longueur : mais à un mille des Côtes, ne trouvant plus que trois brasses de fond, nous nous desistâmes de cette recherche, & donnâmes à cette Côte le nom de *Shole-hope*, (*Esperance vaine.*)

Après cette ouverture au Sud-Est git le Continent, que nous rangeâmes. Nous vîmes là une Ile déserte, dont nous approchâmes & que nous appellâmes pour cause *Martha's Vine-yard*, (*la Vigne de Marthe.*) Cette Ile est à huit milles de *Shole-hope*, en

388 RELATION DES VOYAGES

à cinq de tour & git sous 41 Dégrez 15 minutes de latitude. C'est une Ile fort agréable. Vingt-deux de nos hommes allerent à terre, & y trouverent quantité de bois, des fraises, des groseilles, & beaucoup d'eglantiers. On y vit aussi des grües, des herons & plusieurs autres oiseaux qui nichent sur les rochers. On y trouva des cerfs. Nous mouillames assez près de terre sur huit brasses de fond & y primes des morhuës en aussi grande quantité qu'au *Cap Codd*: mais celles de *Martha's Isle* valaient mieux que celles du Cap.

Le 23. Nous levames nos Ancres & abordames vers l'entrée de la nuit au Nord-Oüest de l'Ile. Douze ou quinze Sauvages armés de flèches & équipés comme les autres vinrent nous visiter hardiment, & nous apportèrent du tabac, des peaux de cerf & du poisson bouilli. Ils parurent honnêtes & traitables.

Le 24. Nous remimes à la Voile, & passames au delà du Cap. Nous vimes une Ile assez proche, que nous appellames *Dover-Cliff*, & mouillames pendant la nuit à un endroit où il y a un bon Courant. Le matin nous envoyames la chaloupe pour reconnoître un autre Cap, entre la terre ferme & nous. De là à un mille en mer, il y a un rang de rochers au dessus de l'eau, & qui par conséquent ne sont pas dangereux. Nous mimes le Cap vers cette pointe & allames mouiller sur huit brasses, à un quart de lieuë de la Côte, où nous avions trouvé cet agréable Courant. Nous appellames cela *Gosnols-hope*, (*l'esperance de Gosnol*.) Mais
le

le Capitaine *Gosnol* lui donna le nom d'*Elisabeths Cape*. C'est ici que nous avons résolu de nous fixer. Ce Cap d'*Elisabeth* est à un mille de *Dover Cliff*, à la même distance, ou à peu près de *Martha's Vineyard*, & à quatre milles du Continent. L'île *Elisabeth* a au Nord une Ilet de demi-mille en circuit; qui est couvert de cedres & que l'on nomma *Hills-hope*. Au Nord de celui-ci il y en a un autre à l'entrée d'une ouverture vers le Continent. On lui donna le nom de *Hope's-Hill*.

Nous vinmes le 25. à *Gosnol's-hope*, ainsi qu'il a été dit.

Le 26. Nous mimes notre Chaloupe en état d'être navigée.

Le 27. Un Indien nous rendit visite avec deux personnes, dont l'une nous parût sa femme, & l'autre sa fille. Elles étoient toutes deux grandes, bien faites & fraîches, d'un regard fort agréable & même l'œil un peu fripon: mais l'Indien n'ôta pas la vue de dessus elles. Il observoit attentivement toutes leurs démarches à notre égard. Cependant ces femmes ne souffrirent pas qu'aucun de nous les touchât autrement que la bienséance le demandoit.

Le 28. Nous réfléchîmes sur la résolution prise de faire ici l'établissement d'une Colonie. Nous avons projeté de nous établir au bout occidental de *Elisabeths-Isle*, parce que nous n'avions point de connoissance de l'extrémité au Nord-Est. Cette Ile est Nord & Sud. Il y a à l'Ouëst diverses Criques, où l'eau se trouve si renfermée, qu'elle se réfléchit, pour ainsi dire, contre

elle même. Les Indiens s'en vont souvent là, pour pecher des Crabbes. Cet endroit est à 41 degrés dix minutes. On a tout près de la terre huit brasses d'eau. Ce pays est tout-à-fait desert & inhabité, couvert d'arbres & de rejettons de chesnes, de fresnes, d'yeuses, de Bouleaux, de Sassafras, de Cedres, &c. Les moindres plantes & les arbrisseaux consistent en legumes sauvages, jeunes sassafras, cerisiers, vignes, eglantiers, epine-vinettes &c. Il y a aussi beaucoup de fraises, de framboises, de patates, de pommes de terre &c.

Pour la fertilité de la terre, elle est absolument telle qu'on peut la souhaiter. Nous y semames des poix, qui en 8 jours de tems se trouverent avoir crû demi-pied, tant le *Sol* est bon.

Il y a en cette île un reservoir d'eau fraiche qui peut avoir à peu près deux milles de circonference, & n'est d'un côté qu'à 30 verges de la mer. Il y a au milieu de cet étang un Ilet de roche de la grandeur d'un arpent de terre, & tout-à-fait couvert de bois. C'est là que nous entreprimes de bâtir un Fort, & une habitation, presumant que ce lieu seroit fort propre à cela. Les Indiens de ce quartier appellent l'or *Wassador*: d'où nous concluons qu'il doit y en avoir là.

Le 29. Nous travaillames à charger du *Sassafras*, & à jeter les fondemens de notre Fort: nous refimes le fond de notre Chaloupe, & fimes aussi une barque platte pour naviger dans cet étang. En moins de douze heures le Sassafras en poudre retablit un de

nos gens qui se trouvoit l'Estomac extrêmement chargé , pour avoir trop mangé de *Chien-marin*.

Le 30. Notre Capitaine *Gosnol* alla à *Hils-hope* avec quelques uns de nos gens. En revenant il prit un Canot abandonné de quatre Indiens , qui se sauverent aussi tôt qu'ils virent nos Anglois.

Le 31. *Gosnol* voulant reconnoître le continent , nous sillames , le Cap vers la terre. On y jetta l'Ancre près de la côte , & le Capitaine mit pied à terre avec quelques uns de ses gens. Aussi-tôt hommes , femmes , & enfans parurent de tous côtez , & s'avancèrent pour troquer des peaux de Bêtes sauvages , du tabac , des tourterelles , du chanvre , &c. Enfin tout ce qu'ils avoient apporté. Les gens de ce quartier paroissent de bonnes gens.

Nous trouvâmes sur tout le rivage de cette Mer des coquillages de moules de la couleur des Nacres de perle : mais nous n'en saurions dire autre chose , n'ayant rien eu pour les ouvrir. Cette Terre est la plus belle que nous eussions encore vû ici ; elle promet , à la voir même de loin , beaucoup plus qu'on n'oseroit en attendre. On n'y voit que de belles campagnes couvertes de fleurs. Il y a des Vergers ; (car c'est ainsi qu'on peut appeller tous ces beaux arbres fruitiers , qui sont près les uns des autres ;) de beaux & agreables bois , divers reservoirs d'eau & deux grandes rivières , qui , à mon avis , peuvent un jour être très-utiles , si l'on y fait des havres pour les Vaisseaux qui aborderont. Il ya , à l'embouchure d'une de ces

392 **RELATION DES VOIAGES.**
rivières ou golfes, un Ilet, dont j'ai parlé
ci devant sous le nom de *Hope's bill*. L'an-
tre rivière est à cinq heures à l'Ouest du
Continent. La côte, qui est entre deux,
fait un conde. Elles s'étend Ouest quart au
Nord, & au delà de ces Rivières Sud-Ouest
quart de l'Ouest.

Voilà jusqu'où nous découvrîmes alors,
sans aller plus loin cette fois là. Ain-
si nous retournâmes sans délai à notre
Fort.

On passa le 1. Juin à amasser du *Sassafras*
& à bâtir notre Fort.

Le 2. 3. & 4. furent employés à faire des
lieux de provision où nous puissions serrer
nos vivres, jusqu'au retour de nos Vais-
seaux.

Nous eûmes la visite d'un Seigneur Sau-
vage, Il nous la rendit dans son Canot.
La visite fut courte; mais en nous montrant
le Soleil, il nous fit connoître que le jour
suivant il ne manqueroit pas de nous venir
rendre une visite plus longue. Aussi le
fit-il.

Le 5. Nous continuâmes de travailler.
Cinquante Sauvages grans & robustes vin-
rent à nous de la terre ferme armés de flé-
ches. Parmi ces Sauvages il y en avoit un qui
nous parut être leur Chef; car toute la trou-
pe le respectoit. Cependant notre vaisseau
étoit à une heure de la Côte, le Capitaine
Gosnol se tenoit à Bord, ainsi que le Capitaine
Gilbert qui ne mit jamais le pied hors du
Bord. J'étois donc seulement moi huitième
à terre. Ces Indiens s'avancèrent à
l'improviste, lors que nous pensions à nous
poster

poster entre la Mer & l'eau douce. Je m'avancai de même vers eux, & portai mes deux mains à la tête, les rabataut ensuite sur la poitrine, & je leur presentai en même tems mon fusil. C'étoit leur dire, que je leur donnois le choix de la paix ou de la guerre. Le Chef des Sauvages fit à peu près les mêmes signes de paix. Là dessus je l'embrassai. Toute la Suite Sauvage s'alla asséoir à terre, les fesses contre les talons, & tenant de leurs mains leurs jambes; vraie posture des Singes. Assis de la sorte, ils proposerent divers trafics à nos gens.

Le même jour le Capitaine Gosrol se rendit à terre avec douze hommes du Bord. Il salua le Chef des Sauvages à notre maniere, mais le Sauvage ne fit pas la moindre démonstration de civilité. Notre Capitaine lui fit present d'un chapeau de paille, d'une paire de souliers & d'un couteau. Il mit le chapeau sur sa tête & admira le couteau. Cependant cette honnêteté, qui coutoit peu, nous gagna les cœurs des Sauvages.

Le 6. Le temps fut pluvieux. On se tint à Bord.

Le 7. Le Chef des Sauvages revint avec toute sa suite, & resta presque toute la journée. Lorsque nous dinames, ils vinrent se mettre sans façon à notre table, mangerent de la Morhuë à la moutarde & burent de notre biere : mais il y avoit du plaisir à voir leurs grimaces & comment ils se prenoient le né, lorsqu'ils avoient attrapé quelque morceau un peu trop froté de moutarde. Pendant le repas les Sauvages nous volerent quelques bagatelles, qu'ils nous

394. RELATION DES VOYAGES
rendirent ensuite avec une frayeur respectueuse; parce qu'ils apprirent que leur Chef avoit connoissance de ce vol, & qu'avec cela ils s'imaginoient que nous voudrions nous en venger: & quand ils virent que nous n'en paroissions point fâchez, ils se mirent à rotir à leur manière, sur des bâtons élevés au dessus du feu, des Crabes & des harangs verts, qui étoient fort gros. Après le repas le Chef prit congé, & partit avec toute sa suite, excepté quatre qui restèrent pour nous aider à cueillir du *Sassafras*, mais ils ne voulurent point aller à Bord.

Le 8. On fit la distribution des Viâtuailles entre ceux qui devoient s'en retourner en *Angleterre*, & ceux qui devoient rester à la Colonie. Ces derniers n'avoient que pour six semaines de provisions au lieu de six mois, & cela suivant la repartition du Capitaine *Gilbert*. Là dessus il y eut du mécontentement, parce que quelques uns crurent que le Capitaine *Gilbert* avoit résolu de ne pas décharger des vivres & qu'il avoit dessein de les remporter en *Angleterre*. De plus quelques brouillons ou mal intentionnés s'opposèrent à ce qu'on laissât là du monde. Enfin après avoir tenu conseil, on résolut de s'en retourner tous ensemble en *Angleterre*.

Un Indien se rendit à notre bord & y resta toute la nuit. Nous le traitâmes honnêtement & le renvoyâmes le jour d'après à terre. Celui-là étoit plus sobre & plus discret que ses Camarades; mais il nous parût que le drôle avoit été envoyé pour espier nos démarches. Au matin il nous prit quel-
que



que ferraille, sans que pourtant il prétendit avoir fait aucun mal en cela. Lorsqu'il fut à terre, nous lui dimes de battre du feu, ce qu'il fit en frottant une pierre d'Emeril, (dont on se sert à couper du verre, & qu'on appelle en Latin *Smiris*,) contre un morceau de bois fort dur, qu'il portoit pour cet usage. Ce bois prend très vite feu. La flamme en sortit presque aussi-tôt.

Le 9. Nous travaillâmes encore à notre Fort, car nous qui étions à terre nous perséverions toujours dans notre résolution d'y rester.

Le 10. Le Capitaine *Gosnol* alla avec son Vaisseau à l'Isle des *Cedres*, (que nous avions nommé *Hill's hope*,) pour charger du bois de Cedre. Il me laissa moi neuvième au Fort, où nous n'avions de provisions que pour trois jours. Il nous promit d'être de retour le lendemain.

Le 11. il ne revint pas, ni personne de sa part; & là dessus j'envoiai quatre de nos gens prendre des Crabbes, des tourterelles &c. pour nous en nourrir jusqu'au retour du Vaisseau. Cependant il étoit hors de la portée de notre vue, & si le vent se fut alors tourné au Sud-Ouest, il n'auroit pu revenir qu'avec beaucoup de difficulté, ou du moins il auroit resté long tems en route. Les quatre hommes dont j'ai parlé, & à qui j'avois recommandé de ne point se separer, pour leur sureté & pour être plus forts, en cas d'attaque; ces quatre hommes dis-je se separerent. Deux allerent d'un coté & deux de l'autre, pour chercher de quoi vivre & c'est en cet état-là, que quatre Indiens en atta-

querent deux à coups de fleches, Un des deux fut blessé à la cuisse : mais l'autre qui étoit vigoureux sauta sur ces Indiens & cassa les cordes de leurs arcs, ce qui leur fit prendre la fuite. Nos gens furent obligez de passer la nuit dans le Bois. parce qu'il étoit fort tard & qu'il n'y avoit pas moyen de percer dans l'obscurité à travers les brossailles. L'absence de nos hommes nous inquiéta.

Ils revinrent le 12. & cela nous fit plaisir, mais le Capitaine, qui tarδοit si long tems contre sa promesse, nous dérangeoit entièrement. Cependant nous vivions comme nous pouvions d'une espece d'oseille dont nous faisons de la soupe, de pommes de terre, de tabac & autres pareilles choses dont la nature étoit obligée de se contenter, faute de mieux. Enfin le Capitaine *Gosnol* revint & Dieu fait la joye que nous en eumes.

Le 13. Plusieurs de nos gens qui avoient donné parole de rester, perdirent courage, & se dédirent. Là dessus il fut resolu, que pour cette fois on penseroit à s'en retourner.

Le 14. le 15. & le 16. Nous nous occupâmes à aller prendre du *Sassafras*, & à le porter à Bord. Nous chargeâmes aussi du bois de cedre & laissâmes ensuite là le Fort & l'habitation que dix hommes avoient fait en dix neuf jours de tems. C'étoit grand dommage ; vingt hommes pourvus des commoditez nécessaires y auroient pû fort bien loger.

Le 17. Nous mîmes à la Voile & passâmes

mes *Elisabeth's-Ile* & le *Dover-cliff*. Nous mouillames à cinq milles de notre Fort , près de *Martha's Vine yard*. Nous allames à Terre & nous y trouvames quantité de gibier.

Le 18. Nous appareillames, pour retourner en *Angleterre*. Le vent d'Oüest regne ordinairement tout l'Eté sur cette Côte.

Le 26. Juillet nous vinmes mouiller heureusement à *Exmouth*.

En 1603. Mons^r. *Richard Hackluyt* Paroissien de la Cathedrale de *Bristol* proposa de découvrir plus particulièrement la partie la plus Septentrionale de la *Virginie*. Après plusieurs conferences, qui se tinrent là dessus entre *Hackluyt* & divers Marchans considerables; il fut resolu d'y faire un Voyage. On y envoya d'abord M. *Richard Hackluyt*. *John Angel* & *Robert Saltern*, qui avoit fait ce Voyage l'année d'auparavant avec le Capitaine *Gosnol*, de qui nous venons de donner la Relation. On les envoya, dis-je, au Chevalier *Walter Raleigh*, à qui la Reine *Elisabeth* avoit donné des privileges fort étendus sur toute la Côte de *Virginie*, pour le prier de les faire entrer dans ses droits. Le Chevalier *Walter Raleigh* le leur accorda. Ils équiperent donc le *Speed-Well* (du port de 50 tonneaux) de vivres, & de trente hommes d'équipage. On prit *Martin Pring* pour Capitaine de ce petit Batiment. C'étoit un homme expert & sage. *Edmund Jones* fut son Lieutenant, & *Saltern* son premier Commis. Outre ce Vaisseau, on équipa une Barque, (*the Discovery*) du port de 26 tonneaux, que *William Browne*, &

398 RELATION DES VOYAGES.

Samuel Kirriand, gens entendus en la marine, commanderent en qualité de Capitaine & de Lieutenant, ayant sous eux treize hommes & un garçon de Bord. Ces deux Barimens furent avitaillés pour huit mois, & l'on y chargea des marchandises, que l'on crut propres aux *Indes Occidentales*. Ces marchandises consistoient en chapeaux de plusieurs couleurs, en habits de petites serges, de toile &c. en bas, souliers, pèles, bèches, scies, haches, crocs, cu crochets, racloirs, couteaux, coutelas, marteaux, rabots, cloux, hameçons, sonettes, corail, miroirs, épingles, éguilles, toute sorte de verroterie, fil, filets &c.

Le 20. Mars 1603 Nous mimes à la Voile, & sortimes de *Kingrade*.

Le 10. Avril nous fimes voile de *Milford's baye*, après avoir été obligé d'y attendre le vent quinze jours. Nous reçumes nouvel e de la mort de la Reine *Elisabeth*. Nous passames les Açores, en faisant route; & nous eumes la vûe du *Pic* des Iles de *Corvo* & *Flores* &c. Après avoir couru encore cinq cens milles, nous découvrimes diverses petites Iles, gisant près de la côte Septentrionale de la *Virginie*, à 43 Dégrez de latitude. Ces Ilets paroissoient couverts d'une assez belle verdure, & de plusieurs sortes d'arbres, cedres, pins & autres. Nous trouvames là un endroit ou la morhue est incomparablement meilleure que celle qui se pêche autour de l'Isle de *Terre Neuve*, & les grèves plus propres pour la sécher, que par tout ailleurs. Il n'y a qu'un seul inconvenient, qui puisse nuire à la pêche. C'est que

que l'on n'y fait pas faire le sel , & c'est là pourtant une chose très importante.

Nous fillames à la côte qui est au Sud-Ouest de ces Isles & allames mouiller de conserve sous la principale. Nous donnâmes à une de ces Isles le nom d'*Isle des Renars*, à cause que nous y en trouvâmes en quantité.

Nous traversâmes à la Terre ferme avec nos chaloupes , en passant entre toutes ces Isles. La Terre ferme git presque toute Nord-Est & Sud-Ouest. Nous trouvâmes entre les Isles assez bon mouillage sur 6. 7. 8. 9. 10 & 12 brasses d'eau. Nous approchâmes de la Terre ferme, sous les 43 Degréz & demi. Nous y trouvâmes quatre rivières. Celle qui est à l'Est a un banc à son embouchure. Après l'avoir passé , nous fîmes cinq milles en la remontant , & y trouvâmes assez de profondeur. Envirant de bord nous découvrîmes au Sud-Ouest deux autres assemblages d'eau, mais il nous parut que ces eaux n'alloient pas fort avant dans les terres. Pour la quatrième Rivière, qui est plus à l'Ouest , c'est assurément la meilleure. Nous la remontâmes jusqu'à dix ou douze milles.

Nous ne trouvâmes en tous ces lieux aucune creature humaine : cependant on aperçut des marques de feu, preuve qu'il y avoit eu du monde. Nous vîmes quantité de bois assez beaux, des chesnes , des pins , des bouleaux , des sapins , des coudriers , &c. Enfin on y trouve de beaux arbres à bâtir des Vaisseaux & à faire des mats. Ces
Bois

400 RELATION DES VOYAGES

Bois sont pleins de cerfs, d'élans, d'ours, de renards, de loups, de chiens sauvages, & autres animaux. Cependant nous quittâmes bien-tôt la côte & les Iles, parce que nous n'y trouvions point de *Sassafras*, & nous allâmes du côté de la *Roche des Sauvages*, où *Gosnol* avoit été l'année d'auparavant. Nous y trouvâmes beaucoup de gens, mais comme il n'y avoit point de *Sassafras*, nous abandonnâmes encore ce lieu. De là nous entrâmes dans le grand Golfe, que *Gosnol* avoit découvert en 1602. Nous y trouvâmes des habitans au côté du Nord, mais nous passâmes au rivage de l'autre côté, parce que nous n'avions pas encore découvert ce que nous voulions. Nous ancrâmes donc au Sud à 41 Dégrez & quelques minutes dans une Baye que nous nommâmes *Whitson-Bay*, du nom de *John Whitson*, Maire de *Bristol*. Il y a plus loin une hauteur qui fut appelée la hauteur d'*Aldworth*, du nom de *Robert Aldworth*, qui avoit beaucoup contribué à ce Voyage.

Nous trouvâmes là du *Sassafras* en abondance; mais après avoir examiné la situation du lieu & la qualité des gens; on jugea à propos de faire une espèce de défense ou de boulevard, pour se mieux tenir sur ses gardes. Pendant que nous étions là, les naturels du pays nous vinrent trouver, au nombre de dix. Ils vinrent ensuite en bien plus grand nombre. Nous les reçûmes civilement & leur fîmes présent de diverses bagatelles. Ils mangerent des poix & des fèves avec nos gens, mais généralement ils se paioient mieux de poisson, qui est leur



leur nourriture ordinaire.

Un de nos hommes jouoit de la guittarre , & ces Indiens y prenoient un grand plaisir. Ils lui donnerent du tabac , & des pipes, des peaux de Serpent de six pieds de long, dont ils se servent comme de ceintures , des peaux de cerf & autres choses pareilles. Pendant que cet homme jouoit, ils faisoient une bande de vingt hommes, & se tenant par la main , ils dansoient en rond autour de lui. Cette danse étoit assez agreable. Ils sautoient & cabrioloient à la Sauvage , & prononçoient en chantant *yo , ya , yo , ya , yo , ya*. On n'entendoit autre chose. Celui qui rompoit le Cercle en se separant des autres étoit battu & exposé aux raileries de la troupe. *Ils ont encore une autre danse qui se fait en rond autour d'un Cercle planté de pieux , ornez de mechantes figures. Ils mettent au milieu du cercle trois femmes , qui s'embrassent étroitement ; pendant que ceux qui dansent autour du cercle , affectent , en les regardant , les grimaces les plus plaisantes qu'ils se puissent imaginer.* Entre ces Sauvages il y en avoit qui portoient sur la poitrine des plaques de cuivre , d'un pied de long & d'un demi pied en largeur. Leurs arcs étoient de bois de coudrier peint en noir & mêlé de jaune. Ceux que nous vimes avoient cinq à six pieds de long & une corde ou nerf à trois doubles : aussi étoient-ils plus forts que ceux, dont on se sert en Angleterre. Leurs fleches avoient presque une aune & un quart en longueur , & n'étoient pas faites de cannes & de roseaux , mais d'un bois fort léger, uni & rond. Ils y attachent au haut.

trois

trois ou quatre longues plumes d'aigle, par le moien d'une espèce de Colle forte. Leurs carquois étoient d'une grandeur proportionnée & faits d'une espèce de roseaux secs, & peints aux deux extremitéz fort proprement, à peu près de la largeur de la main, en rouge & en diverses autres couleurs.

Nous avons amené deux grans Dogues, que les Indiens redoutoient plus que vingt de nos hommes. Un de ces Dogues portoit une demi-pique dans sa geule. Un certain Thomas Bridges s'étant écarté de ses compagnons, fit six milles & plus dans les terres, & revint sain & sauf sans autre escorte qu'un de ces gros chiens. Lorsque nous voulions faire peur aux Sauvages, & les obliger à s'éloigner, nous n'avions qu'à lâcher les deux Dogues. Les Indiens se sauvoient au plus vite & crioient, comme si les chiens les eussent déjà tenus à la gorge.

Les gens de cette Côte-ci, sont d'un char-
tain fort brun ou de la couleur de cuir tan-
né. Je ne crois presque pas que cette cou-
leur vienne du temperament; & je croirois
plûtôt que c'est par un pur accident, que
l'air & l'age produisent. Ils font quatre tref-
ses de leurs cheveux & les entortillant en-
suite autour de la tête ils les nouent un peu
au dessus du col. Ils entrelaissent dans les
cheveux diverses plumes & les bagatelles
qui leur plaisent. Parez de ces ornemens,
qui selon leur opinion, font le plus bel effet
du monde, ils se regardent comme des gens
qui n'en ont point de pareils. Ils couvrent
d'un morceau de peau leurs parties naturel-
les.

les, & font passer cette peau entre les jambes, en sorte qu'elle s'attache par devant & par derriere à leur ceinture. Ces gens paroissent jaloux de leurs femmes ; elles ne se montrèrent pas, excepté deux, qui portoient des peaux, qui les couvroient par devant & par derriere jusqu'aux genoux, & qui avoient sur une épaule seulement une espee de manteau à l'*Irlandoise*, fait avec la peau d'un Ours. Les hommes sont plus grans que les *Anglois*, ils sont dispos & sains de leurs membres, robustes, bien faits & forts : mais ils sont perfides & traitres, comme nous l'éprouvames à la fin.

Nous apportames à *Bristol* un de leurs Canots. Il y en a de dix sept pieds de long & de quatre de large ; ils sont faits à peu près comme nos Bateaux de la *Tamise*. Les *Indiens* les fabriquent avec des écorces de bouleaux, qui sont plus grans & plus gros que ceux d'*Angleterre*. Le Canot que nous apportames étoit tissu avec des Verges d'osier fortes & souples. Les bordages étoient frottez d'une espee de godron, ou plutôt d'une terebenthine dont l'odeur n'est pas moins agreable que celle de l'encens. Il étoit ouvert comme nos bateaux à rames & se terminoit en pointe par les deux extremités, excepté que la proue étoit un peu élevée, & avoit une espee de Cap. Neuf hommes y pouvoient tenir, & cependant le canot ne pesoit tout au plus que soixante livres, ce qui paroît presque incroyable. Les rames de ces Canots sont plates & ressemblent aux péles dont on se sert pour le four ; elles sont de bois de fresne & de deux aunes de long :

long : les Sauvages en rament très-bien, & d'une grande vitesse. Ayant remonté la rivière, nous trouvâmes plusieurs tentes des *Indiens* assez près les unes des autres, mais où il n'y avoit personne, & ensuite leurs jardins : un de ces jardins étoit de la grandeur d'un arpent de terre & semé de tabac, de citrouilles, de concombres & d'autres plantes ou herbes potageres. Ils y sement aussi du *Maiz*, ou *Blé d'Inde*. Ces tentes composoient apparemment une communauté des *Indiens*. Elles sont la plupart d'une figure Conique comme des ruches. Il y en a qui ressemblent à un Cylindre. L'Architecture n'en est pas exquise; un trou au milieu du toit donne passage à la fumée. Quelques autres trous à la ronde servent de fenêtres, afin de rafraichir l'air interieur par le moyen de l'air du dehors. Nous trouvâmes dans les campagnes des poix sauvages, des fraises belles & grosses, des groseilles, des framboises &c.

Nous avons déjà demeuré trois semaines à cette Côte, avant que de nous rendre à ce lieu-ci, où nous devons rester pour y prendre notre charge, suivant l'ordre qui nous en avoit été donné. Nous nous mîmes à preparer la terre : nous la bêchâmes, nous la remuâmes & y semâmes ensuite du froment, du mil, de l'orge, & toute autre sorte de grains qui étoient déjà fort hauts sept semaines après notre arrivée; bien que tout cela eut été semé fort tard. Cela fait voir que le climat & le *Sol* y sont très bons. Le chanvre, le lin & autres grains grossiers, qui ont besoin d'un terrain humide & gras

Y viennent fort bien , sur tout vers l'embouchure des rivières: aussi l'herbe étoit elle si haute en quelques endroits , qu'elle nous alloit aux genoux. Pour ce qui regarde les arbres du pays & les autres plantes qu'on y trouve, il y a le *Sassafras*, dont j'ai parlé. Cette plante est un spécifique contre la verolle, la peste & plusieurs autres maux ; à ce que l'on dit. Il y a des sèps de vignes en quantité , qui croissent sans artifice & qui pourroient reussir, si l'on venoit à les cultiver. On y voit des cedres , des chênes , des hêtres, des bouleaux, des cerisiers, dont le fruit étoit déjà meur, des noiseliens, des *Wichasells*, des frenes , des peupliers & autres arbres de haute futaie. On y trouve une espèce d'arbre, dont le fruit ressemble à une prune rouge: ce fruit porte une couronne. *Robert Saltern* prit la racine d'un de ces arbres & l'aporta par curiosité en Angleterre. Nous mangeames aussi de très-bonnes cerises & des prunes blanches, qui n'étoient pas encore bien meures. Je ne dis rien de plusieurs arbres & arbrisseaux que nous ne connoissions point.

Pour les Bêtes ; il y a des Cerfs & des Daims en quantité , des ours , des loups , des renards, des chats sauvages, des tigres & des pantheres , (au rapport de quelques-uns,) des porcs-épics , des loutres & des castors , dont je ne doute pas que nous ne retirions avec le tems de grans avantages; puisqu'on nous a assuré qu'en 1604. la traite des Castors & des loutres du Canada a valu 300000 Ecus aux François.

Les oiseaux qu'on trouve ici sont des Aigles ,

gles, des vautours, des gruës, des herons, des corneilles, des mouettes & quantité d'oiseaux de mer & de rivières. Il faut avouer que la terre, l'air, & la mer sont ici remplis d'animaux qui feroient à ces Sauvages des dons de la Beneficence Divine, s'ils avoient le bonheur de le reconnoître. On y trouve d'excellens poissons ; nous y vîmes tant de morhues, qu'on auroit pu en charger plusieurs vaisseaux, quantité de marsouins, de lamproies, de Turbots, de maquereaux, d'harangs, de congres, d'écrevisses, de moules & autres coquillages.

A la mi-Juin notre Barque eut sa charge de Sassafras, & nous lui fîmes prendre les devans pour l'*Angleterre*. Elle arriva à *Kingrode* une quinzaine de jours avant nous. Après le départ de cette Barque nous nous hâta mes de donner à notre vaisseau la cargaison nécessaire. Cependant les *Indiens* résolurent de nous surprendre par trahison, & un jour que ceux qui coupoient le Sassafras s'étoient endormis, cent quarante Sauvages armez d'arcs & de fleches s'avancerent vers notre loge, où il n'y avoit alors que quatre fusiliers en garde. Ils auroient bien voulu que ces quatre hommes fussent venus auprès d'eux, mais nos gens n'abandonnerent pas leur poste. Notre Capitaine homme de tête, mais qui n'avoit que deux de ses gens à Bord faisant de son mieux pour n'être pas surpris des Sauvages, tira le Canon pour les effraier, & en même temps éveiller nos travailleurs. Il y en eut qui s'éveillèrent en effet & qui appellerent les deux grands Dogues si formidables aux
In-

Indiens ; après quoi ils se rendormirent encore. Un second coup de canon tiré pour les avertir une autre fois , les éveilla tout à fait , & alors ils saisirent leurs armes & prirent la route du Vaisseau avec les deux Chiens, dont un portoit une demi-pique dans la gueule. Les *Indiens* les voyant s'en aller à Bord sous l'escorte de ces Dogues , usèrent de dissimulation & se retirèrent fort civilement en apparence : mais un jour avant notre départ, ils mirent le feu dans les forêts où nos gens alloient couper du Bois. Le jour même de notre départ , comme nous levions l'ancre , ils s'avancèrent en plus grand nombre , (je crois qu'ils étoient plus de deux cent ,) vers le rivage de la mer , plusieurs même ramerent avec leurs Canots jusqu'à notre Bord , & vouloient que nous retournassions avec eux à Terre : mais nous les écartames , & ne voulumes point trafiquer avec eux cette fois-là.

Le 8. & 9. Aoust nous quittames ce bon havre , où nous avons trouvé vingt brasses d'eau à l'entrée & où l'on peut mouiller commodement à l'abri des terres sur sept brasses. Ce havre est à 41 degrés 25 min.

Notre Capitaine n'avoit gagné si fort au Nord , qu'à cause que les Côtes hautes donnent les meilleurs havres & les plus surs. En quoi il ne se trompoit pas. Nous observames aussi qu'on ne trouve du *Sassafras* , que dans un terrain sabloneux.

408 REL. DES VOYAGES A LA VIRGINIE.

A notre retour nous fîmes route vers les 38 Dégrez , à peu près à la hauteur des *Acores*. Des Côtes de *Virginie* à celles d'*Angleterre* nous ne mîmes en tout que cinq semaines ; mais le Vent d'Est retarda long tems notre entrée à *Kingrode*. Nous y entrâmes le 2. Octobre , après six mois d'absence.



RECUEIL
D'ARRESTS -

Et autres pieces pour
L'ETABLISSEMENT
DE LA
COMPAGNIE
D'OCCIDENT.

Relation de la Baie de HUDSON.

LES NAVIGATIONS
DE FROBISHER,
au Détroit qui porte son nom.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN-FREDERIC BERNARD.

M. D CC. XX.

CONCESSION

DE LA

LOUISIANE

A

M. CROSAT.

POUR 10. ANNEES.

Lettres Patentes du Roi du 14. Septembre 1712.

L O U I S par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A tous ceux qui ces présentes Lettres verront, Salut. L'attention que Nous avons toujours eu à procurer le bien & l'avantage de nos Sujets, Nous ayant porté malgré les Guerres presque continuelles, que Nous avons été obligé de soutenir depuis le commencement de nôtre Regne, à chercher toutes les Occasions possibles d'augmenter & d'étendre le Commerce de nos Colonies de l'Amérique; Nous avons en l'Année 1683. donné nos Ordres pour entreprendre la découverte des Pais & Terres qui sont situez dans la partie Septentrionale de l'Amérique, entre la Nouvelle France & le Nouveau Mexique : Et le Sieur

A de

de la Salle , que Nous avions chargé de cette *Entreprise* , ayant eu à regret , pour que l'on ne doutât pas que la *Communication* ne pût s'établir de la Nouvelle France au Golfe du Mexique , par de grandes Rivières ; ceia Nous a obligé immédiatement après la Paix de Rîswick d'y envoyer établir une Colonie , & d'y entretenir une Garnison qui a jouïssu la Possession que Nous avions prise dès l'Année 1653. des Terres, Cites & Isles qui se trouvent situées dans le Golfe du Mexique , entre la Caroline à l'Est & le Vieux & Nouveau Mexique à l'Ou. st. Mais la Guerre s'étant de nouveau allumée en Europe peu de tems après , on n'a pas pû jusqu'à présent tirer de cette Nouvelle Colonie les Avantages qu'on en doit espérer , parce que les Particuliers, qui font le Commerce de la Mer , se trouvent tous dans des Engagemens avec les autres Colonies qu'ils ont été obligez de suivre : & d'autant que sur le Compte qui nous a été rendu de la disposition & situation desdits Païs connus à présent sous le nom de la Province de la *Louisiane* , nous avons jugé qu'on y peut établir un Commerce considérable , d'autant plus avantageux à notre Royaume , que jusqu'à présent on est obligé de tirer des Etrangers la plus grande partie des Marchandises qui peuvent en venir , & qu'on n'y portera en Echange que des Marchandises du Crû & Manufacture de notre Royaume : nous avons résolu d'accorder le Commerce du Païs de la *Louisiane* au Sieur Antoine Crozat, notre Conseiller Secrétaire, Maison, Couronne de France & de nos Finances , que
nous

DE LA LOUISIANE.

nous chargeons de l'exécution de ce Projet. Nous nous y sommes portez d'autant plus volontiers , que son Zèle & les Connoissances particulières qu'il s'est aquises dans le Commerce Maritime , nous répondent d'un Succès pareil à ceux qu'il a eu jusqu'à présent dans les différentes Entreprises qu'il a faites , & qui ont procuré à notre Royaume une grande quantité de Marières d'Or & d'Argent , dans des tems qui nous les rendoient très nécessaires.

A CES CAUSES, desirant le traiter favorablement & régler les Conditions sur lesquelles nous entendons lui accorder ledit Commerce , après avoir fait mettre cette Affaire en délibération dans notre Conseil, & de notre certaine Science, pleine Puissance & Autorité Royale , nous avons, par ces Présentes signées de notre Main , établi & établissons ledit Sieur *Crozat pour faire seul le Commerce dans toutes les Terres* par nous possédées & bornées par le Nouveau Mexique, & par celles des Anglois de la Caroline, *tous les Etablissmens , Ports , Havres , Rivières , & principalement le Port & Havre de l'Isle Dauphine , appelée autrefois de Massacre ; le Fleuve de Saint Louis , autrefois appelé Mississipi , depuis le bord de la Mer jusqu'aux Illinois ; ensemble les Rivières de Saint Philippe , autrefois appelée des Missourys ; & de Saint Hiérôme , autrefois appelée Ovabache ; avec tous les Païs , Contrées , Lacs dans les Terres , & les Rivières qui tombent directement ou indirectement dans cette partie du Fleuve de Saint Louis.*

ART. I. Voulons que toutes lesdites Ter-

CONCESSION

Forêts, Fieux, Rivières & lacs
qui sont & seront compris sous le nom
de *Concessions de la Louisiane*, qui sera
sous le Gouvernement général de la Nouvelle
France, auquel il demeurera subordonné.
Et voulons en outre que toutes les Terres
que nous possédons depuis les *Illinois* soient
révokées, autant que besoin est, au Gouver-
nement général de la Nouvelle France & en
faisent partie, nous réservant néanmoins
l'augmenter, si nous le jugeons à propos,
l'étendue du Gouvernement dudit País de
la *Louisiane*.

II. Accordons audit Sieur Crozat le Droit
pendant quinze Années consécutives, à
compter du jour de l'Enregistrement des
Présentes, de transporter toutes sortes de
Denrées & Marchandises de France dans le-
dit País de la *Louisiane*, & d'y faire le Commer-
ce qu'il jugera à propos. Défendons à toutes
sortes de Personnes & Compagnies, de quel-
que qualité & condition qu'eiles soient, &
sous quelque Prétexte que ce puisse être, d'y
Commercer, à peine de Confiscation des
Marchandises, Vaisseaux &c. & autres plus
grandes Peines, si le Cas y échet; à ceste fin,
ordonnons à nos Gouverneurs & autres Offi-
ciers Commandans dans nos Troupes audit
País, de prêter Main forte, Faveur & As-
sistance aux Directeurs & Agens dudit Sieur
Crozat.

III. Lui permettons de faire la Recher-
che, Ouverture, & Fouille de toutes sor-
tes de Mines, Minières & Minéraux dans
toute l'étendue dudit País de *Louisiane*, &
d'en transporter les Matières dans tous les
Ports

Ports de France, pendant lefdites quinze Années; & accordons à lui, à ses Hoirs, ou ayans Cause ou Droit, à perpétuité, la propriété des Mines, Minières & Minéraux qu'il mettra en valeur, en nous payant pour tous Droits le quint des Matières d'Or & d'Argent seulement que ledit Sr. Crozat fera transporter en France à ses Fraix dans les Ports qu'il jugera à propos : duquel quint nous courrons les Risques de la Mer & de la Guerre, & le Dixième seulement des Matières qu'il tirera des autres Mines, Minières & Minéraux, lequel il remettra dans nos Magasins audit Païs de la *Louisiane*.

Lui permettons aussi de faire la Recherche des Pierres précieuses & des Perles, en nous payant le cinquième, de la même manière qu'il est dit pour les Matières d'Or & d'Argent.

Voulons que ledit Sieur Crozat, ses Hoirs, ou ayans Cause ou Droit à perpétuité, soient déchûs de la Propriété desdites Mines, Minières & Minéraux, s'ils en discontinuent le Travail pendant trois ans, & qu'en ce Cas lefdites Minières & Minéraux soient réunis de plein Droit à notre Domaine, en vertu du présent Article, sans qu'il soit besoin d'aucun Acte de Justice, mais seulement de l'Ordonnance de Réunion du Subdélégué de l'Intendant de la Nouvelle France qui sera audit Païs; & ne voulons pas que ladite Peine d'être déchûs de la Propriété desdites Mines, Minières & Minéraux, faute d'y faire travailler pendant trois Ans, soit réputée Peine comminatoire.

IV. Ledit Sieur Crozat pourra vendre toutes les Marchandises, Denrées, Armes & Munitions qu'il aura fait transporter dans ledit Païs & Gouvernement de la *Louisiane*, tant aux François qu'aux Sauvages qui y sont établis & s'y établiront, sans qu'aucunes autres personnes, sous quelques prétextes que ce soit, le puissent faire sans la permission expresse par écrit.

V. Il pourra Négocier audit Païs toutes sortes de Pelleteries, Peaux, Cuirs, Laines, & autres Marchandises & Effets dudit Païs, & les transporter en France pendant lesdites quinze années : & comme notre Intention est de favoriser en tout ce que nous pourrons nos Habitans de la nouvelle France, & d'empêcher que leur Commerce ne soit diminué, nous lui défendons de commercer du Castor audit Païs, sous quelque prétexte que ce soit, ni d'en faire passer en nôtre Royaume, ni dans les Païs Etrangers.

VI. Accordons audit Sieur Crozat, ses Hoirs, ou ayant Cause ou droit à perpétuité, la propriété de tous les Etablissements & Manufactures qu'il fera audit Païs pour la Soye, Indigo, Laines, Cuirs, Mines, Minières & Mineraux, & celle des terres qu'il fera cultiver, avec les Logemens, Moulins & Bâtimens qu'il fera construire dessus, en prenant de nous des Concessions, que nous lui accorderons sur le Procès Verbal, & l'Avis de nôtre Gouverneur & du Subdelegué de l'Intendant de la nouvelle France audit Païs, qu'il nous rapportera.

Voulons que ledit Sieur Crozat, ses Hoirs,
ou

ou ayant Cause ou Droit à perpétuité, tiennent en Valeur lesdits Etablissements, Manufactures, Terres & Moulins ; & à faute de ce faire pendant trois ans, lui & eux en soient déchûs, & lesdits Etablissements, Manufactures, Terres & Moulins réunis à notre Domaine, de plein Droit, & de la même manière qu'il est dit pour les Mines, Minières & Minéraux dans l'Article troisième.

VII. Nos Edits, Ordonnances & Coutumes, & les Usages, de la Prevôté & Vicomté de *Paris*, seront observez pour Loix & Coutumes dans ledit Païs de la *Louisiane*.

VIII. Ledit Sieur Crozat sera obligé d'envoyer dans ledit Païs de la *Louisiane* deux Vaisseaux par an, qu'il fera partir dans les Saisons convenables, dans chacun desquels il fera embarquer sans payer aucun Fret, vingt-cinq Tonneaux de Vivres, Effets & Munitions nécessaires pour l'entretien de la Garnison & des Forts de la *Louisiane*; & en cas que nous fassions charger plus que lesdits vingt-cinq Tonneaux sur chaque Vaisseau, nous consentons de payer le Fret audit Sieur Crozat au Prix du Marchand.

Il sera tenu de faire passer nos Officiers de la *Louisiane* dans les Vaisseaux qu'il enverra, & de leur fournir la Subsistance & la Table du Capitaine, moyennant trente Sols par jour que nous lui ferons payer pour chacun.

Il fera passer aussi dans lesdits Vaisseaux les Soldats que nous voudrons envoyer audit Païs; nous lui ferons fournir les Vivres

nécessaires pour leur subsistance, ou pour leur faire payer à Rome la même Pénalité qu'elle s'en est réservée par le traité de Saint-Martin.

Il sera en outre obligé d'envoyer dans chaque Vallée qui sera partie pour les États, des Gardes de Franchises à son choix.

X. Nous serons déchargés des Mises auxquelles Sieur Crozat est tenu de donner à Feu tous les ans, et il nous payera au point d'ici nous sera ordonné, & ce sans que lui restera le présent Privilège.

X. Les Droits & Marchandises que le dit Sieur Crozat aura cédées pour le dit Pais de la *Louisiane*, seront en jouissance des Droits de Sortie ni d'Entrée; encore que les Exempts & Privilegez y soient assujettis, soit qu'ils sortent par le Bureau d'Ingrande ou par quel autre que ce soit. A la charge que les Directeurs, Commis ou Préposés, donneront leur Soumission de rapporter dans un an, à compter du jour d'icelle, un Certificat de leur décharge dans ledit Pais de la *Louisiane*, à peine, en cas de Contreven-tion, de payer le quadruple des Droits, nous réservant de lui donner un plus long délai dans les Cas & Occurrences que nous jugerons à propos.

XI. Et quant aux Droits & Marchandises, que le Sieur Crozat fera apporter dudit Pais de la *Louisiane*, pour son Compte, dans les Ports de notre Royaume, & ensuite transporter dans les Pais Etrangers, elles ne payeront aucuns Droits d'Entrée ni de Sortie, & seront mises en Dépôt dans les Magasins des Douanes des Ports, où elles arri-

veront, jusqu'à ce qu'elles soient enlevées ; & lors que les Commis & Préposez dudit Sieur Crozat voudront les faire transporter dans les Païs Etrangers, soit par Mer ou par Terre , ils seront tenus de prendre des A-
quits à Caution , portant Soumission de rapporter dans un certain tems un Certificat du dernier Bureau de Sortie, qu'elles y ont passé, & un autre de leur Décharge dans les Païs Etrangers.

XII. En cas que ledit Sieur Crozat soit obligé , pour le bien de son Commerce , de tirer des Païs Etrangers quelques Denrées & Marchandises de Manufactures Etrangères, pour les transporter dans ledit Païs de la *Louisiane* , il nous remettra des Etats sur lesquels nous lui ferons expédier, si nous le jugeons à propos , nos Permissions particulières, avec Franchise de tous Droits d'Entrée & de Sortie , à la charge que lesdites Denrées & Marchandises seront mises en Entrepos dans les Magasins de nos Douanes , jusqu'à ce qu'elles soient chargées sur les Vaisseaux dudit Sieur Crozat , qui sera tenu de donner sa Soumission de rapporter dans un an, à compter du jour d'icelle, un Certificat de leur Décharge dans ledit Païs de la *Louisiane* : à peine , en cas de Contreven-
tion, de payer le quadruple des Droits , nous réservant de même d'accorder audit Sieur Crozat un délai plus long s'il est nécessaire.

XIII. Les Pirogues , Biscayennes , Felouques, Traversiers & Canots qui sont audit Païs de la *Louisiane* , à nous appartenans, serviront aux Chargemens, Déchargemens

& Transports des Effets dudit Sieur Crozat, qui sera tenu de les entretenir en bon état, & de les remettre après les quinze Années expirées, ou un pareil nombre d'égale grandeur, & en aussi bon état, à notre Gouverneur audit Pais.

XIV. Si pour les Cultures & Plantations que ledit Sieur Crozat voudra faire faire, il juge à propos d'avoir des Nègres audit Pais de la *Louisiane*, il pourra envoyer un Vaisseau tous les ans, les traiter directement à la Côte de Guinée, en prenant par lui Permission de la Compagnie de Guinée de le faire. Il pourra vendre ces Nègres aux Habitans de la Colonie de la *Louisiane*; & faisons défenses à toute Compagnie & autre personne que ce soit, sous quelque prétexte que ce puisse être, d'en introduire ni d'en faire Commerce dans ledit Pais, & audit Sieur Crozat d'en porter ailleurs.

XV. Il ne pourra envoyer aucuns Vaisseaux dans ledit Pais de la *Louisiane*, qu'en les faisant partir directement de France, & il sera tenu d'y faire faire le Retour desdits Vaisseaux : le tout à peine de confiscation & d'échéance du présent Privilege.

XVI. Sera tenu ledit Sieur Crozat, après l'expiration des neuf premières années de sa jouissance, de payer les Officiers Majors & la Garnison qui seront audit Pais pendant les six dernières années que lui restera le présent Privilege; pourra en ce tems ledit Sieur Crozat nous proposer les Officiers, qui, à mesure qu'il y en aura à remplacer, seront par nous pourvus après les avoir agréés.

Données à Fontainebleau le 14. de Septem-

tembre , l'An de grace 1712. & de nôtre Règne le septantième.

Signé , LOUIS ; *Et plus bas* , Par le Roi , PHELYPPEAUX, &c. Registrées , &c. à Paris en Parlement en Vacation , le 24. Septembre 1712.

Lettres Patentes en forme d'Edit , du mois d'Août , régitrées en Parlement le 6. Septembre 1717. portant établissement d'une Compagnie de Commerce , sous le nom de Compagnie d'Occident.

L OUIS, &c. Nous avons depuis nôtre Avenement à la Couronne , travaillé utilement à rétablir le bon ordre dans nos Finances , & à reformer les abus que les longues Guerres avoient donné occasion d'y introduire; & nous n'avons pas eu moins d'attention au rétablissement du Commerce de nos Sujets, qui contribuë autant à leur bonheur que la bonne administration de nos Finances. Mais par la connoissance que nous avons prise de l'état de nos Colonies situées dans la partie Septentrionale de l'Amérique , nous avons reconnu qu'elles avoient d'autant plus besoin de nôtre Protection, que le Sieur Antoine Crozat, auquel le feu Roi nôtre très honoré Seigneur & Bis Ayeul, avoit accordé par ses Lettres Patentes du mois de Septembre de l'année 1712. le Privilege du Commerce exclusif dans nôtre Gouvernement de la *Louisiane*, nous a très-humblement fait supplier de trouver bon qu'il nous le remit : ce que nous lui avons accordé par l'Arrêt de nôtre Con-

feil du 23. jour du présent mois; & que le Traité fait avec les Seurs Achert, Nerei & Gayot le 10. Mai 1700. pour la traite du Castor de Canada, qui expire à la fin de la présente année, nous avons: et qu'il étoit nécessaire pour le bien de notre service & l'avantage de ces deux Colonies, d'établir une Compagnie en état d'en favoriser le Commerce, & de faire travailler aux différentes cultures & plantations qui s'y peuvent faire. *A ces Causes, &c.*

**EXTRAIT des LVI. Articles de ces
Lettres Patentes.**

I. En vertu des Présentes, il sera formé une Compagnie de Commerce, sous le nom de *Compagnie d'Occident*, dans laquelle il sera permis à tous les Sujets de quelque rang & qualité qu'ils puissent être, même aux autres Compagnies formées ou à former, & aux Corps & Communautés, de prendre intérêt pour telle somme qu'ils jugeront à propos; sans que pour raison dudit engagement, ils puissent être réputés avoir dérogé à leurs titres, noblesse, &c.

II. Ladite Compagnie aura le droit de faire senle, pendant l'espace de 25. années, à compter du jour de l'enregistrement des Présentes, le commerce dans la Province & Gouvernement de la *Louisiane*; & le privilege de recevoir, à l'exclusion de tous autres, dans la Colonie de *Canada*, à commencer du 1. Janvier 1718. jusqu'au dernier Decembre, 1742. tous les Castors gras & secs que les Habitans de ladite Colonie auront traité: S. M.
se

se reservant de regler les quantitez des différentes especes de Castors que la Compagnie sera tenuë de recevoir chaque année desdits Habitans, & les prix des Castors.

III. Défendu à tous les autres Sujets de faire aucun Commerce dans la *Louisiane*; sans néanmoins interdire aux Habitans le commerce qu'ils peuvent faire dans ladite Colonie, soit entr'eux, soit avec les Sauvages.

IV. Défendu pareillement à tous les Sujets, d'acheter aucun Castor au *Canada*, pour le transporter en France: néanmoins, le commerce du Castor restera libre dans l'intérieur de la Colonie, entre les Négocians & les Habitans.

V. Le Roi accorde à perpetuité à la Compagnie, toutes les Terres, Côtes, Ports, Havres & Isles qui composent la Province de la *Louisiane*, ainsi & dans la même étendue ci-devant accordée au Sr. Crozat, pour en jouir en toute propriété, Seigneurie & justice; S. M. ne se reservant autres Droits ni devoirs, que la seule foi & hommage-lige, que ladite Compagnie sera tenuë de lui rendre & à ses Successeurs, à chaque mutation de Roi, avec une Couronne d'or du poids de 30. Marcs.

VI. Pourra la Compagnie, dans les Païs de sa concession, traiter & faire alliance, au nom du Roi, avec toutes les Nations du Païs, autres que celles dépendantes des autres Puissances de l'Europe; & en cas d'insulte, elle pourra leur déclarer la Guerre, traiter de Paix & de Treve.

VII. S. M. fait don à la Compagnie, des
A 7 Mines

Mines & Minières qu'elle fera ouvrir pendant le tems de son Privilege.

VIII. Elle pourra vendre & aliener les Terres de la concession, &c.

IX. Pourra la Compagnie faire construire tels Forts, Châteaux & Places qu'elle jugera nécessaires pour la défense du Pais concédé; y mettre Garnison, & lever des gens de guerre en France, avec permission de S. M.

X. Elle pourra aussi établir tels Gouverneurs, Officiers, Majors, & autres, pour commander les Troupes qu'elle jugera à propos, &c.

XI. Permis aux Officiers militaires d'aller servir dans la *Louisiane*, sous le bon plaisir du Roi.

XII. Pourra la Compagnie armer & équiper en guerre autant de Vaisseaux qu'elle jugera nécessaires, &c.

XIII. XIV. XV. & XVI. Ces 3. Articles regardent l'établissement des Juges & Officiers de Justice, Police & Commerce, Conseils Souverains, Juges de l'Amirauté, &c.

XVII. Le Roi n'accordera aucune Lettre d'Etat ni de répi, évocation ni surséance à ceux qui auront acheté des effets de la Compagnie.

XVIII. & XIX. S. M. promet à la Compagnie de la protéger & défendre; d'employer la force des Armes, s'il est besoin; de faire retirer ou échanger tous Directeurs, Officiers &c. qui pourroient être pris en tems de guerre.

XX. La Compagnie ne pourra se servir d'autres

d'autres Vaisseaux, que de ceux à elle appartenans, ou aux Sujets armez dans les Ports de France d'équipages François, où ils seront tenus de faire leurs retours; ni les faire partir des Païs de sa concession, pour aller à la Côte de *Guinée* directement.

XXI. Permis à ces Vaisseaux de courir sur ceux des Sujets qui iront traiter dans les Païs conchez.

XXII. Tous les effets, vivres &c. embarquez sur les Vaisseaux de la Compagnie, seront censez & réputez lui appartenir; à moins qu'il n'aparoisse par des connoissemens, qu'ils ont été chargez à fret par les ordres de la Compagnie.

XXIII. Tous les Sujets qui passeront dans les Païs de la Compagnie, jouiront des mêmes libertez & franchises qu'en France; & ceux qui y naitront des Habitans François dudit Païs, & même des Etrangers Européens, professant la Religion Cath. Apostolique & Romaine, qui pourroient s'y établir, seront censez & réputez regnicoles, &c.

XXIV. Les Sujets, qui s'établiront dans lesdits Païs, seront exempts, tant que durera le Privilege, de tous droits, subsides & impositions quelconques, tant sur les Personnes & Esclaves, que sur les Marchandises.

XXV. Les denrées & marchandises que la Compagnie aura destiné pour les Païs de sa concession, & celles dont elle aura besoin pour la construction, armement & avituaillement de ses Vaisseaux, seront exemptes de tous droits d'entrée & de sortie.

XXVI.

XXVI. La Compagnie sera aussi exempte des droits de peage , travers , passage , &c. ès Rivières de *Seine* & de *Loire* , sur les bois à bâtir Vaisseaux , &c.

XXVII. Les marchandises qu'elle tirera des Pais étrangers , seront pareillement exemptes de tous droits d'entrée & de sortie , à condition qu'elles seront déposées dans les Magazins des Douanes de S. M. jusqu'à ce qu'elles soient chargées dans les Vaisseaux de la Compagnie ; & S. M. se réserve de lui accorder la permission , en cas de besoin , de tirer desdits Pais étrangers , quelques marchandises dont l'entrée pourroit être prohibée.

XXVIII. Les Marchandises que la Compagnie fera apporter pour son compte , des Pais de sa concession dans les Ports de France , ne payeront , pendant les 10. premières années , que la moitié des droits que de pareilles marchandises venant des Isles & Colonies Françaises de l'Amerique doivent payer ; & si la Compagnie fait venir d'autres marchandises que celles qui viennent desdites Isles & Colonies Françaises de l'Amerique , elles ne payeront que la moitié des droits que payeroient d'autres marchandises de même espece & qualité , venant des Pais étrangers. Le plomb , le cuivre & les autres métaux seront exempts de tous droits ; mais les marchandises à fret payeront les droits entier.

XXIX. Si la Compagnie fait construire des Vaisseaux dans les Pais de sa concession , le Roi , à leur arrivée dans les Ports de France , lui fera payer par forme de gratification ,
6. li-

6. Livres par tonneau pour les Vaisseaux du port de 200. tonneaux & au dessous, & 9. livres pour ceux de 250 tonneaux & au dessus.

XXX. La Compagnie pourra donner des permissions particulieres à des Vaisseaux des Sujets de S. M., pour aller traiter dans les Pais de sa concession ; lesquels Vaisseaux jouiront des mêmes exemptions &c. que ceux de la Compagnie.

XXXI. Le Roi fera délivrer tous les ans à la Compagnie, 40 milliers de poudre à Fusil de ses Magazins, au prix qu'elle aura couté à S. M.

XXXII. Les Fonds de la Compagnie seront partagez en Actions de 500. livres chacune, dont la valeur sera fournie en Billets de l'Etat, desquels les interêts seront dus depuis le 1^{er}. Janvier 1717. ; & lorsque les Directeurs auront représenté au Roi, qu'il aura été délivré des Actions pour en faire un Fonds suffisant, S. M. fera fermer les Livres de la Compagnie.

XXXIII. Les Billets de ces Actions seront payables au porteur, signez par le Caissier de la Compagnie, & visez par un des Directeurs : il en sera délivré de deux sortes, savoir des Billets d'une Action, & des Billets de 10. Actions.

XXXIV. Ceux qui voudront les envoyer dans les Provinces ou dans les Pays étrangers, pourront les endosser pour plus grande sûreté, sans qu'ils soient par là obligez de garantir l'Action.

XXXV. Tous les Etrangers, quand même ils ne seroient pas résidens en France,
pour

pourront acquiescer tel nombre d'Actions qu'ils voudront ; S. M. les déclarant non sujettes au droit d'Amortissement, ni à aucune confiscation, pour cause de Guerre ou autrement ; S. M. voulant qu'ils jouissent desdites Actions comme les Sujets.

XXXVI. Comme ces Actions ne peuvent être regardées que comme marchandises, il sera libre de les acheter, vendre & commercer.

XXXVII. Tout Actionnaire porteur de 50. Actions, aura voix délibérative aux Assemblées : s'il est porteur de 100. Actions, il aura deux voix, & ainsi par augmentation de 50. en 50.

XXXVIII. Les Billets d'Etat reçus pour le Fonds des Actions, seront convertis en Rentes au Denier 25., dont les intérêts courront du 1^{er} Janvier 1717. sur la Ferme du Contrôle des Actes des Notaires, du petit Sceau, & Insinuations Laïques.

XXXIX. Les Arrérages desdites Rentes seront payez ; savoir, ceux de la présente année dans les 4. derniers mois d'icelle ; & ceux des années suivantes en 4. payemens égaux, de 3. mois en 3. mois, par le Fermier du Contrôle des Actes des Notaires, petit Sceau & Insinuations Laïques, au Cassier de la Compagnie.

XL. Les Directeurs employeront au Commerce de la Compagnie, les Arrérages dûs de la présente année des Contrats qui seront expédiés au profit de la Compagnie : Défendu d'y employer aucune partie des intérêts des années suivantes, ni de contracter aucun engagement sur icelles. S. M.

veut

veut que les Actionnaires soient regulierement payez des interêts de leurs Actions, à raison de 4. pour cent par année, à commencer du 1^{er}. Janvier 1718., dont le premier payement pour 6 mois se fera le 1^{er}. Juillet prochain, & ainsi successivement.

XLl. Le Roi nommera pour cette fois seulement les Directeurs de la Compagnie, laquelle pourra dans une Assemblée générale, après deux années révoluës, nommer 3. nouveaux Directeurs, ou les continuer pour 3 ans, & ainsi successivement de 3 ans en 3 ans ; lesquels ne pourront être choisis que François ou Regnicoles.

XLII. Les Directeurs arrêteront tous les ans, à la fin de Decembre, le Bilan General des affaires de la Compagnie : après quoi ils convoqueront par une affiche publique l'Assemblée générale, dans laquelle les repartitions des profits seront resoluës & arrêtées.

XLIII. Les Rentes de ces Actions, ensemble les repartitions des profits, seront payées suivant les Numero desdites Actions, en commençant par le premier ; & les Directeurs feront afficher à la porte du Bureau de la Compagnie, & inserer dans les Gazettes publiques, les Numero qui devront être payez dans la semaine suivante.

XLIV. Les Actions de la Compagnie, ni ses effets, ensemble les Apointemens des Directeurs, Officiers, &c. ne pourront être saisis, &c.

XLV. Les Billets qui seront remis au Garde du Trésor Royal par la Compagnie, seront brûlez publiquement devant l'Hôtel de Ville de *Paris*.

XLVI.

XLVI. Les Directeurs auront à la pluralité des voix , la nomination de tous les Emplois , tant Civils que Militaires , &c.

XLVII. Les Directeurs ne pourront être inquiétés ni contraints en leurs personnes & biens , pour les affaires de la Compagnie.

XLVIII. Ils arrêteront tous les Comptes des Commis & Employez en France & dans les Pais conchez , & ceux des Correspondans.

XLIX. Il sera tenu de bons & fideles Journaux de Caisse , d'achats , de ventes , &c.

L. & LI. Le Roi fait don à la Compagnie des Forts, Magazins, Canons, Armes, Poudres, Brigantins, Bateaux, Pirogues & autres effets que S. M. a présentement à la *Louisiane* : Comme aussi des Vaisseaux, marchandises & effets que le Sieur Crozat a remis au Roi , de quelque nature & somme qu'ils puissent être; à condition de transporter 6000 Blancs & 3000 Noirs au moins, dans les Pays de sa concession, pendant la durée de son Privilège.

LII. Si, après l'expiration des 25 années de ce Privilège , S. M. ne juge pas à propos d'en accorder la continuation à la Compagnie; toutes les Isles & Terres qu'elle aura habitée ou fait habiter, avec les droits utiles, cens & rentes dûs par les Habitans , lui demeureront à perpetuité en toute propriété, sans que le Roi puisse retirer lesdites Terres ou Isles, pour quelque cause ou prétexte que ce soit; à condition que la Compagnie

pagnie ne pourra les vendre à d'autres qu'aux Sujets de S. M. : Et à l'égard des Forts, Armes & Munitions, ils seront remis à S. M., qui en payera la valeur à la Compagnie.

LIII. La Compagnie sera obligée de bâtir à ses dépens des Eglises dans les lieux de ses Habitations, & d'y entretenir un bon nombre d'Ecclesiastiques.

LIV. La Compagnie pourra prendre pour ses Armes un Ecuillon de Sinople, à la pointe onnée d'argent, sur laquelle sera couché un Fleuve au naturel, appuyé sur une Corne d'abondance d'or au chef d'azur, semé de fleurs de Lis d'or, soutenu d'une face en devise, aussi d'or, ayant deux Sauvages pour supports, & une Couronne trefflée.

LV. Permis à la Compagnie de dresser tels Statuts & Reglemens qu'il apartiendra pour la direction de ses affaires.

LVI. La protection particuliere accordée à cette Compagnie, ne pourra porter aucun préjudice aux autres Colonies de S. M., &c.

A R R E S T.

Qui nomme les Directeurs de la Compagnie d'Occident, du 12. Septembre. 1717. Extrait des Registres du Conseil d'Estat.

LE ROY étant en son Conseil s'étant fait représenter les Lettres patentes en forme d'Edit du mois d'Août dernier, portant Etablissement d'une Compagnie de Commerce

merce sous le nom de *Compagnie d'Occident*, par l'Article XLI. desquelles Sa Majesté s'est réservée, pour cette première fois seulement, la Nomination des Directeurs pour regir & administrer les affaires de ladite Compagnie, ainsi & pendant le tems mentionné ausdites Lettres Patentes ; Et étant nécessaire de pourvoir à cette nomination. OÙ le Rapport, & tout considéré. SA MAJESTÉ ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans son Oncle, Regent, a nommé & choisi pour Directeurs de ladite Compagnie d'Occident les S^{rs} Law Directeur Général de la Banque, Dattaguiette Receveur General des Finances d'Auch, Duché Chevalier d'honneur du Bureau des Finances de la Rochelle, Moreau Deputé du Commerce de la Ville de Saint Ma'o. Pion autre deputé du Commerce de la Ville de Nantes, Castaigneres Negociant, & Mouchard Deputé du Commerce de la Rochelle, auxquels Elle donne pouvoir de regir & administrer les affaires de ladite Compagnie, conformément ausdites Lettres Patentes du mois d'Aoust dernier & pendant le temps y mentionné. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le douzieme jour de Septembre mil sept cens dix-sept. *Signé* PHELYPEAUX.

A R R E S T

Qui nomme des Commissaires pour passer les Contrâts de Rentes de la Compagnie d'Occident du 24. Septembre 1717. Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE R O I ayant par l'Article XXXVIII. de ses Patentes du mois d'Aoust dernier, portant Etablissement de la Compagnie d'Occident, Ordonné qu'il seroit passé au nom de Sa Majesté au profit de ladite Compagnie, par les Commissaires du Conseil qui seroient nommez à cet effet, des Contrâts de quarante mille Livres de Rentes perpetuelles & hereditaires, assignées sur la Ferme du Controлле des Actes des Notaires, chacun faisant la Rente d'un Million au Denier vingt cinq, sur les Quittances qui en seroient delivrées par le Garde du Tresor Royal en Exercice la presente année: lequel recevroit de ladite Compagnie pour un Million de Billets de l'Etat à chaque Payement, & ce jusqu'à la concurrence des fonds qui seroient portez pour former ladite Compagnie; Et Sa Majesté voulant pourvoir à la nomination desdits Commissaires, Oüi le Rapport. SA MAJESTE' EN SON CONSEIL a commis & commet les Srs. Amelot, de la Houffaye & Fagon Conseillers d'Etat & au Conseil de Finances, & d'Ormesson Maître des Requêtes aussi Conseiller audit Conseil de Finances, pour passer en son nom, au profit de ladite Compagnie d'Occident, les Contrâts de Rentes perpetuelles & hereditaires, assignées
su

sur ladite Ferme de Contrôle des Actes des Notaires, en la manière portée par lesdites Lettres Patentes du mois d'Aoust dernier. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, tenu à Paris le vingt quatrième jour de Septembre mil sept cens dix-sept. Collationné. Signé RANCHIN.

A R R E S T

Qui autorise la Nomination faite par les Directeurs de la Compagnie d'Occident, du Sr. Urbain de la Barre pour Caissier de ladite Compagnie. Du 23. Octobre 1717. Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LEs Srs. Law, Dartaguiette, Duché, Moreau, Piou, Castaigneres & Mouchard Directeurs de la Compagnie d'Occident, nommez par Arrest du Conseil du 12. du mois de Septembre dernier, ayant représenté au Roi étant en son Conseil, que suivant la faculté à eux accordée par l'Article XLVI. des Lettres Patentes du Mois d'Aoust dernier portant Etablissement de la Compagnie d'Occident, ils ont choisi & nommé pour Caissier de ladite Compagnie le Sr. Urbain de la Barre, lequel en a fait les fonctions depuis le 14. du mois de Septembre dernier, en vertu de la Commission qui lui en a été expédiée par lesdits Directeurs, lesquels supplient Sa Majesté d'autoriser en tant que de besoin ladite nomination. A quoi ayant égard, Oûi le Rapport, & tout considéré. SA MAJESTE' ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans

leans Regent, a autorisé & autorise entant que de besoin la Nomination faite par les Directeurs de ladite Compagnie d'Occident, dudit Sr. Urbain de la Barre pour Caissier de ladite Compagnie. Et en consequence les signatures qu'il a fait & fera en ladite qualité des Billets d'Actions de ladite Compagnie, conjointement avec un des Directeurs. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le vingt-troisième jour d'Octobre mil sept cens dix-sept. Signé PHELYPEAUX.

Edit du Roi qui fixe à cent Millions le Fonds de la Compagnie d'Occident, pour lesquels il est créé quatre Millions de Rentes au Denier 25., &c.

L OUIS, &c.: A tous présens & à venir, SALUT. Par nos Lettres Patentes en forme d'Edit du mois d'Août dernier, Nous avons établi une Compagnie de Commerce, sous le nom de *Compagnie d'Occident*, à laquelle Nous avons permis de recevoir le Fonds de ses Actions en Billets de l'Etat, ou de la Caisse commune de nos Recettes Générales, qu'elle doit remettre à notre Trésor Royal, pour être convertis en Contrâts de Constitution de Rentes au denier vingt cinq, au payement desquelles Nous avons spécialement affecté notre Ferme du Contrôle des Actes des Notaires, Petits Sceaux & Insinuations Laïques, Nous réservant de faire fermer les Livres de ladite Compagnie, lorsqu'il nous seroit représenté par les Di-

recteurs qu'il auroit été délivré des Actions pour un Fonds suffisant. Mais lesdits Directeurs nous ont remontré qu'une partie des Actionnaires, & plusieurs autres qui ont dessein de s'intéresser à cet Etablissement, étant incertains de la somme à laquelle le Fonds de la Compagnie doit être fixé, craignent que si ce Fonds étoit médiocre, les intérêts de la présente année, tant des Billets de l'Etat que de la Caisse commune, ne fussent pas suffisans pour soutenir le Commerce, & qu'elle ne fut obligée de nous demander à l'avenir la permission d'y employer encore une portion des intérêts de quelques-unes des années suivantes: ce qui pourroit être reçu diversement par les Actionnaires, dont les uns envisageant un profit considérable dans le produit du Commerce de la Compagnie se porteroient volontiers à augmenter les Fonds pour en retirer une plus grande utilité, pendant que les autres seroient contents de recevoir régulièrement les intérêts de leurs Actions, avec leur part du Benefice qui doit provenir des premiers Fonds, sans être obligés d'entrer dans aucune autre contribution: Et que les Actionnaires désireroient encore qu'il nous plut de pourvoir plus particulièrement que nous n'avons fait par l'Article XLIV. de nosdites Lettres Patentes aux inconveniens des faillies. Surquoi lesdits Directeurs nous ont très humblement supplié de vouloir fixer le Fonds de ladite Compagnie à une somme assez forte pour n'avoir pas besoin d'y faire dans la suite un supplément, & d'assurer la condition des Actionnaires

naires, de maniere que leur liberté ne soit gênée en aucun tems , & qu'ils soient certains de recevoir sans interruption l'Interêt de leurs Actions , sans pouvoir être jamais forcez à faire une augmentation de Fonds, soit par la cession d'une partie desdits intérêts, soit par la voie de l'appel ou autrement. Ils nous ont témoigné en même tems , que si nous avions la bonté de fixer à cent Millions le Fonds des Actions de ladite Compagnie ; & d'affecter des Fonds réels & solides au paiement entier des arrérages des Rentes qui seront constituées pour la valeur de cette somme, nous les mettrions en état de soutenir & de multiplier le Commerce sans avoir besoin de nouveaux secours, & que nous donnerions aux Actionnaires toute la sûreté & la tranquillité qu'ils pourroient désirer. Et comme notre intention est d'accorder une protection toute particulière à un Etablissement si avantageux à notre Royaume , & de ne laisser aucun prétexte d'inquietude aux Actionnaires , dont l'état doit être certain indépendamment des hazards & des événemens du Commerce, nous nous portons avec plaisir à entrer dans les vûes & les sages temperamens qui nous ont été proposez par les Directeurs de ladite Compagnie : Et nous voulons même y ajouter de nouveaux Privileges, outre ceux que nous lui avons accordéz par les Lettres Patentes qui contiennent son Etablissement. A CES CAUSES, &c., Ordonnons, &c.

ARTICLE PREMIER.

Que le fonds de la Compagnie d'Occident soit & demeure fixé à la somme de 100. Millions , pour lesquels nous avons , par le présent Edit , créé & aliéné , créons & alienons au profit de ladite Compagnie 4 Millions de livres actuelles & effectives de Rentes au denier 25. à prendre; Savoir , 2 Millions sur le produit de notre Ferme du Contrôle des Actes, Petits Sceaux & Infimations Laïques , 1. Million sur notre Ferme du Tabac , & 1 Million sur notre Ferme des Postes , que nous avons affectez , obligez & hypothéquez spécialement & par Privilège au payement & continuation des arrérages desdits 4. Millions , qui ne pourront être employez ni divertis à aucun autre usage , pour quelque raison , ni sous quelque prétexte que ce puisse être.

II. Lesdits 4. Millions de Rentes seront vendus & alienez à ladite Compagnie d'Occident par les Commissaires de notre Conseil, que nous avons nommez à cet effet par l'Arrêt de notre dit Conseil du 24. du mois de Septembre dernier , dont les Contrats seront passez par deyant Bâlin & le Fevre , Notaires au Châtelet de *Paris* , les Grosses desquels Contrats seront délivrées à ladite Compagnie sans frais , nous réservant de pourvoir d'un salaire raisonnable auxdits Notaires.

III. Chaque Constitution sera, conformément à nos Lettres Patentes du mois d'Août dernier , de 40 mille livres de Rentes pour

le principal de 1 Million de livres, qui sera payé des mains du Sr. Gruyn, Garde de notre Tresor Royal-, en Billets de l'Etat, dont les intérêts n'auront été payez que pour l'année 1716. seulement, ou en Billets de la Caisse commune de nos Recettes générales. Et attendu que les intérêts desdits Billets de la Caisse commune doivent être liquidez jusqu'au 1^{er}. Juillet de la présente année, en conséquence de notre Edit du mois d'Août dernier; voulons que pour remplacer les intérêts qui doivent servir de Fonds pour le Commerce de la Compagnie, il soit fait déduction à ceux qui acquerront des Actions, de l'intérêt des 6. premiers mois de l'année 1718., & qu'il en soit dressé un état, pour être lesdits intérêts retenus à notre profit & deduits sur le Fonds des intérêts de l'année 1717., que nous ferons remettre par le Garde de notre Trésor Royal au Caissier de ladite Compagnie.

IV. Voulons qu'à commencer du premier Janvier de la présente année, jusqu'à l'actuel remboursement des Contrats desdites Rentes, ladite Compagnie d'Occident en jouisse & en puisse disposer comme de sa propre chose, vrai & loyal acquet, en vertu des Contrats de Constitution qui lui en seront passez par lesdits Commissaires de notre Conseil, & qu'elle soit payée des arrerages d'icelles: Savoir, pour la présente année 1717., sur les Fonds que nous avons destinez à cet effet, dont une partie a déjà été fournie par le Garde de notre Trésor Royal, qui continuera de les délivrer de mois en mois au Caissier de ladite Compagnie: Et

quant aux arrérages desdites Rentes pour l'année 1718. & les suivantes , ils seront payez directement à raison de 2 Millions par les Fermiers de notre dite Ferme du Contrôle des Actes des Notaires, petits Sceaux, & Insinuations Laïques , d'un Million par les Fermiers de notre dite Ferme du Tabac, & d'un Million par notre Fermier des Postes, de quartier en quartier & par portions égales, à commencer au mois de Janvier prochain: le tout sur les Quittances en forme du Caissier de ladite Compagnie d'Occident, visées de trois des Directeurs qui fourniront auxdits Fermiers des Copies collationnées , tant desdites Lettres Patentes que du présent Edit , & de leur nomination pour la première fois seulement. Voulons qu'à cet effet , il soit fait emploi desdites sommes sous le nom dudit Caissier , dans les Etats desdites Fermes qui seront arrêtez tous les ans en notre Conseil: Et qu'en rapportant, tant par le Garde de notre Trésor Royal pour les Fonds de l'année présente qu'il doit fournir, que par lesdits Fermiers pour les années suivantes , les Quittances du Caissier de ladite Compagnie visées de trois Directeurs , la Dépense en soit passée & allouée dans leurs Comptes sans aucune difficulté.

V. Voulons que le Garde de notre Trésor Royal fasse recette dans ses Etats & Comptes du prix principal des Constitutions desdits 4 Millions de livres de Rentes, conformément aux Quittances qu'il en aura expédiées.

VI. Les Directeurs de la Compagnie
em-

employeront à son Commerce, les 4. Millions d'arrérages de la présente année 1717. des Contrâcts qui seront expediez à son profit. Réitérons très-expressement les défenses que nous leur avons faites par l'Article XL. desdites Lettres Patentes, d'y employer aucune partie des arrérages des années suivantes. Voulons que les Actionnaires soient regulierement payez des interêts de leurs actions, à raison de quatre pour cent par année, à commencer du 1^{er}. Janvier de l'année prochaine, dont le premier paiement pour six mois se fera au 1^{er}. Juillet prochain, & ainsi successivement.

VII. Si les Directeurs jugeoient qu'il put être nécessaire, pour le bien & l'augmentation du Commerce, de faire un supplement de Fonds, ils ne le pourront faire que par une Délibération générale; à l'effet dequoi ils seront tenus de convoquer la Compagnie, & d'indiquer un mois auparavant, par des affiches publiques, le jour & l'heure de l'Assemblée générale à laquelle ils exposeront l'état actuel de la Compagnie, & la somme dont ils croiront avoir besoin pour en soutenir & augmenter le Commerce. Après quoi ils recueilleront les suffrages, & l'augmentation de Fonds ne pourra être accordée qu'à la pluralité des voix, qui seront toujours comptées conformément à ce qui est porté par l'Article XXXVIII. desdites Lettres Patentes.

VIII. En cas qu'il eut été délibéré à la pluralité des voix, qu'il seroit fait une augmentation de Fonds: Ceux des Actionnaires, qui ne voudront pas y contribuer, ne

pourront en aucune maniere y être contraints, & il sera fait mention sur les Regîtres qui seront tenus par la Compagnie à cet effet, qu'ils n'ont point contribué au nouveau Fonds. Au moyen dequoi lesdits Actionnaires n'auront part au profit du Commerce qu'à proportion seulement des premiers Fonds provenant des intérêts des Billets de l'Etat échus pendant la presente année, suivant le Bilan qui en aura été arrêté le jour de la délibération. Et ils continueront au surplus de recevoir l'intérêt de leurs Actions à quatre pour cent, par les mains du Caissier de la Compagnie, sans aucuns frais, de six mois en six mois.

IX. Les Actionnaires, qui auront le supplement de Fonds pour l'augmentation du Commerce de la Compagnie, auront une augmentation de profit à proportion dudit supplement; à l'effet de quoi ils seront tenus de rapporter leurs Billets d'Actions -, pour leur en être délivré de nouveaux, sur lesquels il sera fait mention du Supplement qui aura été par eux fourni : sans que ledit Supplement puisse être pris que sur les intérêts des Actions, ni excéder le quart desdits intérêts, pendant le tems qui sera par eux jugé convenable.

X. Les Actionnaires qui n'auront point voulu contribuer à l'augmentation de Fonds résoluë à la pluralité des voix dans la Compagnie, n'auront plus de voix délibérative, & ne pourront être choisis pour être Directeurs.

XI. Les Actionnaires pourront avoir leurs Actions en Compte sur les Livres de
la

la Compagnie; & en disposer toutes fois & quantes, & ainsi que bon leur semblera, sans qu'il puisse être pris pour raison de ce aucuns frais: à l'effet de quoi les Directeurs feront tenir des Regîtres en bonne forme, cotez & paraphes par l'un d'eux.

XII. Et comme il ne seroit pas juste que la Faculté que nous donnons aux Actionnaires de mettre leurs Actions en Compte sur les Livres de la Compagnie put changer la nature de ces Actions, qui étant payables au Porteur dans leur origine, ne pourroient être exposées à des saisies, le Porteur n'en étant point connu: Et que par cette raison la réserve portée par l'Article XLIV. de nos Lettres Patentes du mois d'Août dernier, de pouvoir saisir entre les mains du Caissier de la Compagnie, ne peut avoir lieu que dans le cas que le Propriétaire peut être connu, soit par son décès ou par sa faillite: Voulons, en interpretant ledit Article XLIV. que lesdites Actions, soit en Billets ou en Compte sur les Livres, ensemble les Effets de la Compagnie, les intérêts & repartitions, les Honoraires & Apointemens des Directeurs, Officiers & Employez ne puissent être saisis à la Compagnie ni entre les mains de ses Directeurs, Caissiers, Commis & préposés, par aucune personne & sous quelque prétexte que ce puisse être, pas même pour nos propres deniers & affaires. Et en cas qu'il fut fait des saisies desdites Actions, Effets, intérêts, ou Profits en provenans, au préjudice de notre présent Edit, nous les avons déclaré & déclarons nulles & comme non avenues:

Permettons néanmoins en cas de faillite ou Banqueroute ouverte des Actionnaires, aux termes de l'Article premier du Titre XI. de l'Edit du mois de Mars 1673. ou en cas de décez, de faire saisir & arrêter entre les mains du Caissier ou Teneur de Livres de la Compagnie ce qui appartient ausdits Actionnaires, ou ce qui pourra leur revenir par les Comptes qui seront arrêtez par la Compagnie: auquel cas de saisie, les Directeurs ne seront tenus que de faire signifier aux saisissans, dans huitaine du jour de la saisie au domicile par eux élu, une simple Déclaration signée de trois desdits Directeurs au moins, de ce qui est dû ausdits Actionnaires sur qui la saisie aura été faite, ou à leur succession: quoi faisant ne seront lesdits Directeurs tenus de constituer Procureur ni de deffendre à aucunes assignations ou demandes qui leur seroient faites; mais seront les Créanciers obligez de se rapporter à ladite Déclaration, sans que les Directeurs soient obligez de faire voir l'Etat des Effets de la Compagnie, ni de rendre aux Créanciers aucun Compte, ni que les Créanciers puissent établir des Commissaires ou Gardiens desdits Effets saisis: Déclarant nul tout ce qui pourroit être fait au prejudice du present Article, comme il est porté dans l'Article XLIV. de nosdites Lettres Patentes du mois d'Août dernier.

XIII. Permettons aux Actionnaires absens ou Errangers, qui auront des Actions en Compte sur les Livres de la Compagnie, d'en disposer par Procuration.

XIV. Les Actionnaires pourront disposer des intérêts de leurs Actions, en separant du Bil.

Billet d'Action, la partie où il est fait mention desdits intérêts, lesquels seront payez aux échéances par le Caissier de la Compagnie à ceux qui les représenteront, & les Billets d'intérêts deviendront par ce moien Billets payables au Porteur, de même que les Actions.

XV. Les Directeurs que nous avons nommez en conséquence de l'Article XLI. de nosdites Lettres Patentes, ensemble ceux que la Compagnie assemblée jugera à propos de nommer dans la suite, seront tenus de prêter serment en notre Cour de Parlement de *Paris*, de bien & fidèlement administrer les affaires de ladite Compagnie.

XVI. Chacun des Directeurs sera tenu d'avoir au moins 200 Actions en Compte sur les Livres de la Compagnie, dont il ne pourra disposer pendant le tems de son administration.

XVII. Il ne pourra être formé aucune Délibération ni Résolution par les Directeurs de la Compagnie, que lors qu'ils seront au nombre de 7 au moins, assemblez à l'Hôtel de la Compagnie.

XVIII. Les Directeurs qui sont actuellement en exercice convoqueront la Compagnie, & indiqueront une Assemblée generale des Actionnaires, au plûtard 2 mois après que le fonds de 100. Millions sera rempli, & que les Livres seront fermez pour choisir à la pluralité des voix tels Directeurs, & en tel nombre qu'ils jugeront à propos, sans qu'ils soient obligez de conserver, si bon ne leur semble, les Directeurs qui seront en Exercice lors de ladite Assemblée. A l'effet de quoi nous avons dérogé en tant que be-

soin à l'Article XLI. de nos Lettres Patentes en forme d'Edit du mois d'Août dernier, &c. *Donné à Paris au mois de Decembre 1717., & enregistré en Parlement le 31. du même mois.*

A R R E S T

Concernant la maniere de faire les Soumissions.

LE ROI ayant été informé que les Directeurs de la Compagnie d'Occident, pour la facilité de ceux qui vouloient s'interesser au Commerce de laditte Compagnie, & qui n'avoient encore pû retirer tous les Billets de l'Etat qui leur étoient dûs, firent mettre une affiche dans le mois de Septembre de l'année derniere, par laquelle il étoit porté que les Soumissions de ceux qui vouloient s'interesser dans le Commerce de ladite Compagnie seroient reçues au Bureau de la Caisse de ladite Compagnie : En conséquence de quoi plusieurs personnes vinrent y faire leurs soumissions, qui y ont été reçues jusques & compris le mois de Janvier de la présente année. Auxquelles soumissions partie ont satisfait en prenant la quantité d'Actions pour lesquelles ils s'étoient obligez, & l'autre partie ne s'est point présentée pour y satisfaire : Que quoique l'on peut regarder ces Soumissions comme nulles par leur inexécution, lesdits Directeurs n'ont pas laissé de faire mettre une affiche dans le mois de Mai dernier, portant que ceux qui ont fait leurs Soumissions pour prendre des Actions de ladite Compagnie,

gnie, seroient tenus d'y satisfaire dans tout ledit mois de Mai, qu'ils ne seroient point reçûs à en prendre passé le dernier dudit mois, & que leurs noms seroient biffez & rayez du Régitre du Caissier de ladite Compagnie; en conséquence de quoi les noms de ceux qui n'ont point satisfait à leurs Soumissions ont été rayez & biffez dudit Régitre. Etant d'ailleurs informé qu'il convient, pour la facilité de ceux qui n'ont encore pu retirer les Billets de l'Etat qui leur sont dûs, qu'il soit reçu des Soumissions pour s'intéresser au Commerce de ladite Compagnie, lesquelles Soumissions ne causeront aucun dérangement aux affaires d'icelle, en fixant un tems pour y satisfaire, & en obligeant même ceux qui les feront de donner un certain fonds d'avance en Billets de l'Etat, pour pouvoir y être reçus, lequel fonds restera au profit de ladite Compagnie s'ils ne remplissent pas leurs Soumissions; Oui le Rapport, & tout considéré. SA MAJESTÉ ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans, Régent, a ordonné & ordonne, que tous ceux qui voudront s'intéresser au Commerce de ladite Compagnie d'Occident, sans fournir à l'instant les Billets de l'Etat nécessaires, tant ceux qui ont fait les Soumissions dont il est parlé ci-devant, que ceux qui n'en ont point encore fait, seront tenus de faire leurs Soumissions payables en Billets de l'Etat sur le Régitre du Caissier de la Compagnie, lesquelles Soumissions seront reçûes par le Caissier, en lui remettant par ceux qui les feront le cinquième en Billets de l'Etat; pour lequel cin-

quatrième il ne sera tenu de fournir des Actions de ladite Compagnie que lorsque les quatre autres cinquièmes auront été remplis. VEUT Sa Majesté, que faute de satisfaire au plutôt dans le mois d'Octobre prochain, au contenu desdites Soumissions par ceux qui les auront faites, ou autres à qui ils auront cédé leurs Droits, ils ne soient plus reçus à les faire le premier Novembre aussi prochain; & que de ce jour, ce qui se trouvera avoir été payé à compte desdites Soumissions, accroisse au Fond capital de ladite Compagnie au profit des autres Actionnaires, sans que ladite peine puisse être réputée comminatoire. Et sera le présent Arrêt lu, publié & affiché à Paris à la diligence des Directeurs de ladite Compagnie, & exécuté nonobstant oppositions ou appellations quelconques, pour lesquelles ne sera différé, & dont, si aucunes interviennent, Sa Majesté s'en est réservé la connoissance, & à icelle interdite à toutes ses Cours & autres Juges. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le 12. Juin 1718. Signé,
PHELYPEAUX.

A R R E S T

Qui autorise le Caissier &c.

SUR ce qui a été représenté au Roi par les Directeurs de la Compagnie d'Occident, que suivant la faculté accordée par l'Arrêt du Conseil du 12 du présent mois, plusieurs personnes se sont présentées pour s'intéresser au Commerce de ladite Compagnie,

gnie, en remettant au Caissier d'icelle un Cinquième en Billets de l'Etat, qu'ils ont consenti de perdre conformément audit Arrêt: s'ils ne fournissent pas avant le premier Novembre prochain les Billets de l'Etat pour remplir les quatre autres Cinquièmes; mais qu'ils n'ont pas voulu faire de Soumission sur le Registre du Caissier, lui demandant seulement un Billet de lui, portant reconnoissance de la somme qui lui auroit été remise en Billets de l'Etat, & promesse d'en fournir au Porteur des Actions de la Compagnie, quand les autres Cinquièmes de ladite somme lui auroient été remis aussi en Billets de l'Etat: Et qu'il pouvoit même stipuler dans lesdits Billets, que la premiere somme fournie seroit perdue pour les Porteurs desdits Billets, si les quatre autres Cinquièmes ne lui étoient pas fournis avant le premier Novembre prochain, y étant autorisé par ledit Arrêt: A quoi Sa Majesté désirant pourvoir, vû ledit Arrêt. Oûi le Rapport & tout considéré, SA MAJESTE' ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans, Regent, a autorisé & autorise le Caissier de ladite Compagnie d'Occident, de donner à ceux qui voudront s'interesser dans le Commerce de ladite Compagnie, sans fournir à l'instant les Billets de l'Etat nécessaires, des Billets de lui portant promesse de leur délivrer un certain nombre d'Actions de ladite Compagnie, sans les obliger de faire soumission sur son Registre, ni les dénommer dans lesdits Billets, & moyennant qu'ils lui remettent en même tems le Cinquième en Bil

Billets de l'Etat, de la somme pour laquelle ils voudront s'intéresser au Commerce de ladite Compagnie, pour lequel Cinquième il ne sera point tenu de fournir d'Actions de ladite Compagnie, que quand les quatre autres Cinquièmes auront été remplis ; ce que les Porteurs desdits Billets seront tenus de faire au plus tard dans le mois d'Octobre prochain : Déclare S. M., que lesdits Billets ainsi donnez par ledit Caissier, seront nuls & de nulle valeur au premier Novembre prochain, faute d'avoir été rapportez avant ledit tems par les Porteurs d'iceux, avec les quatre autres Cinquièmes en Billets de l'Etat, sans que ladite peine puisse être réputée comminatoire, & que ledit Caissier ne pourra être inquieté ni poursuivi pour raison d'iceux. VEUT S. M., que dudit jour premier Novembre, le Cinquième qui aura été payé par lesdits Porteurs en Billets de l'Etat, accroisse au Fonds capital de ladite Compagnie au profit des autres Actionnaires ; & en cas de contestation pour raison desdits Billets, circonstances & dépendances, S. M. s'en est réservé la connoissance, & a icelle interdite à toutes ses autres Cours & Juges. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, à *Paris* le 28^{me}. Juin 1718. Signé,

PHÉLYPEAUX.

LET.

L E T T R E S P A T E N T E S

S U R L' A R R E S T

Concernant le Commerce de la Nouvelle
Colonie de la Louisiane.

Données à Paris le vingt-six Août 1718.

L O U I S P A R L A G R A C E D E D I E U ;
R O I D E F R A N C E E T D E N A V A R R E :
A tous ceux qui ces presentes Lettres ver-
ront, *Salut.* Le feu Roy nôtre très hono-
ré Seigneur & Bisayeul avoit accordé par ses
Lettres Patentes du quatorze Septembre ,
1712. au Sieur Antoine Crozat le Privilege
exclusif pendant quinze années du Commer-
ce dans la Nouvelle Colonie de la L oui-
s i a n n e située dans la Partie Septentrionale
de l' A m e r i q u e au Nord du Golphe de Mexi-
que , & lui avoit aussi permis par Arrêt de
son Conseil du même jour d'abandonner le
Commerce de ladite Colonie avant lescdites
quinze années expirées , s'il le jugeoit à
propos. Ledit Sieur Crozat nous a repre-
senté que depuis la concession qui lui a été
faite de ce Privilege , il a donné tous ses
soins & dépensé des sommes considerables,
tant pour commencer les établissemens ne-
cessaires, que pour faire les découvertes des dif-
ferens Commerces qu'on peut former dans
une grande étendue de Pais , qui est peuplée
de diverses Nations de l' A m e r i q u e S e p t e n-
t r i o n a l e , avec lesquelles on peut commu-
niquer ; ce qui avoit réussi si heureusement,
qu'on

qu'on ne pouvoit douter que cette nouvelle Colonie ne devint dans la suite l'objet le plus considerable du Commerce général du Royaume , en faisant toutes les avances & dépenses convenables pour soutenir & rendre utile cet établissement , & en le fortifiant promptement d'un nombre suffisant de nouveaux Colons , ce qui étoit au dessus des forces & des facultez d'un Particulier ; pour-quoi il auroit offert de nous remettre son Privilege , & de nous abandonner les Vaisseaux , Marchandises & Effets qu'il avoit dans ladite Colonie , suivant l'Etat qu'il nous en a fourni , afin que le Commerce qui y est commencé ne souffrit aucune interruption , & nous auroit en même temps fait supplier de le faire rembourser du prix desdits Vaisseaux , Marchandises & Effets sur le pied de leur valeur au jour de la remise qui en seroit faite , & de lui accorder une indemnité proportionnée aux avances qu'il a faites & aux dix années de jouissance restantes à expirer de son Privilege. Lesquelles offres & propositions ayant fait examiner en nôtre Conseil & ayant été trouvées avantageuses pour le bien & le Commerce général de nôtre Royaume , dans la vûe que nous avons de former dans ladite Colonie l'établissement d'une Compagnie de Commerce , nous les aurions agréées & acceptées dès le vingt-trois Août 1717. sans néanmoins qu'il ait été rendu d'Arrêt qui ait ordonné ladite acceptation , laquelle n'a été faite alors que par un simple Arrêté conditionnel , & ne pouvoit être faite définitivement jusqu'à ce que la valeur desdits ef-

fets

fets ait été judiciairement liquidée. Et par nos Lettres Patentes en forme d'Edit du même mois d'Août 1717. Nous avons établi ladite Compagnie de Commerce sous le nom de Compagnie d'Occident, par l'Article LI. desquelles Lettres Patentes nous avons fait don à ladite Compagnie desdits Vaisseaux, Marchandises & Effets que ledit Sieur Crozat nous a remis, de quelque nature qu'ils puissent être & à quelque somme qu'ils puissent monter, à condition de transporter six mil blancs & trois mil noirs au moins dans le País de sa concession pendant lesdites années de son Privilege. Et par Arrêt de nôtre Conseil du vingt-huit du même mois, nous avons commis les Sieurs Amelot, le Pelletier des Forts & le Pelletier de la Houffaye Conseillers d'Etat & du Conseil des Finances pour proceder à la liquidation des avances & des indemnitez prétendues par ledit Sieur Crozat, pour sur leur avis vû & à nous rapporté être ordonné ce qu'il appartiendrait. Et par autre Arrêt de nôtre Conseil du nous avons commis le Sieur Dormesson Maître des Requêtes, Conseiller au Conseil des Finances, pour proceder conjointement avec lesdits Sieurs Amelot, le Pelletier des Forts & le Pelletier de la Houffaye à la même liquidation, laquelle auroit été depuis estimée par lesdits Sieurs Commissaires à la somme de deux millions de livres, suivant l'avis qu'ils nous en ont donné, & en consequence nous avons par Arrêt de nôtre Conseil rendu, nous y étant, le vingt Juin 1718. accepté, approuvé & confirmé tant la remise dudit Privi-

tre sols , ensemble l'intérêt de ladite somme de cinquante deux mil cent dix huit livres quatre sols , depuis le vingt sept Septembre 1715. jusqu'au premier Août 1717. à raison de dix pour cent par an , à celle de neuf mil cinq cens cinquante-une livres dix sols. Avons liquidé aussi & liquidons ce qui est dû audit Sieur Crozat pour nourriture de Passagers , & pour avances par lui faites en France pendant la durée de son Privilege pour les dépenses de ladite Colonie de la Louisiane dont nous étions tenus , à la somme de 78054 liv. 4. s. 4 den. déduction faite de celle de 30000. liv. que led. Sr. Crozat a reçu du Sieur Mouffle de Champigny Tresorier Général de la Marine à compte desdites dépenses , & de la somme de cinq mil deux cens cinquante cinq livres à nous due par ledit Sieur Crozat pour quinze milliers de Poudre qu'il a reçu de nos Magasins au Port de Rochefort. Et ayant égard aux differens établissemens de commerce & découvertes avantageuses à notre Royaume , qui ont été faites par les soins & aux frais dudit Sieur Crozat , & au profit qu'il auroit fait dans ledit commerce exclusif de la Louisiane s'il lui eut resté ; avons fixé & liquide l'indemnité à lui due pour la non jouissance des dix années restantes à expirer de son Privilege à la somme de sept cent quarante huit mil cinq cent quarante-sept livres un sol huit deniers ; toutes lesquelles liquidations reviennent à la somme de deux millions de livres , de laquelle nous voulons qu'il soit par le Sieur Olivier Receveur de la Chambre de Justice tenu compte

te audit Sieur Crozat sur la somme à laquelle la taxe a été reduite , en rapportant par ledit Sieur Crozat le present Arrêt ou copie dûment collationnée, le certificat des Directeurs de la Compagnie d'Occident de la remise qui leur aura été faite des comptes, Inventaires, Factures & autres Pieces concernant les Vaisseaux, Marchandises & Effets restans audit Sieur Crozat dans le commerce de la Louisianne, pour en faire & disposer par la dite compagnie comme de chose à elle appartenante par le don que nous lui en avons fait. Un Recepissé du Sieur Gaudion Tresorier Général de la Marine en exercice l'année 1713. de la somme de cinq mil trois cent quarante-une livres cinq sols sept deniers, & un autre du sieur Mouffe de Champigny autre Tresorier Général commis par Arrêt du trente du mois de May dernier pour recevoir dudit Sieur Crozat les acquits des avances & des dépenses qu'il a payé en France pendant les années 1714. 1715. 1716. & 1717. concernant la Colonie de la Louisiane dont nous étions tenus, de la somme de soixantedouze mil huit cent vingt-deux livres dix-huit sols neuf deniers, desquelles deux sommes de cinq mil trois cens quarante-une livres cinq sols sept deniers, & soixante-douze mil huit cens vingt-deux livres dix-huit sols neuf deniers, lesdits Sieurs Gaudion & Champigny se chargeront en recette extraordinaire à nôtre profit chacun en ce qui les concerne. Voulons que les Ordonnances sur le Tresorier Général de la Marine remises par le sieur Derigoin au sieur
Raujeon

Raujeon montantes à treize mil fix cens quatre vingt dix livres, ensemble celles qui proviendront de dix mil cent soixante deux piastres, faisant trente huit mil quatre cens dix neuf livres quatre sols, & qui ont été aussi remis par le Sieur Derigoïn au Sieur Raujeon, & employez au payement des Officiers & Troupes de la Colonie de la Louisianne, soient remises par les Directeurs de la Compagnie d'Occident & à qui il sera par nous ordonné, ensemble les autres acquits de dépenses dont nous étions tenus, & qui pourront avoir été acquittées à la Louisianne des fonds provenans des Marchandises & Effets dudit Sieur Crozat. Et avons pareillement dit, déclaré & ordonné, disons, déclarons & ordonnons, voulons & nous plaît que nosdites Lettres Patentes en forme d'Edit du mois d'Aoust 1717. soient enregistrées, si fait n'a été, & executées selon leur forme & teneur, nonobstant la mention faite dans lesdites Lettres d'un prétendu Arrêt de notre Conseil du vingt trois Aoust 1717. qui ne subsiste point, n'ayant point été rendu. Et en consequence nous avons entant que besoin est ou seroit, d'abondant fait & faisons don à la Compagnie d'Occident établie par nosdites Lettres Patentes, des Vaisseaux, Marchandises & Effets que ledit Sieur Crozat nous a remis de quelque nature qu'ils soient & à quelques sommes qu'ils puissent monter, à condition de faire transporter par ladite Compagnie, si fait n'a été, conformément à l'article LI. de nosdites Lettres Patentes six mil blancs & trois

trois mil noirs au moins dans les Pais de sa concession pendant la durée de son Privilege , & aux autres clauses & conditions portées par ledit Edit. *Si donnons en Mandement* à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenant notre chambre des Comptes à Paris , que ces Presentes ils fassent lire , publier & registrer , & le contenu en icelles garder & observer selon leur forme & teneur : *Car* tel est notre plaisir , en témoin dequoi nous avons fait mettre notre Scel à cefdites Presentes , aux copies desquelles collationnées par l'un de nos amez & feaux Secretaires foy sera ajoutée comme à l'Original. Donné à Paris le vingtsixième jour d'Août l'an de grace mil sept cens dix huit , & de notre Regne le troisiéme. Signé LOUIS : *Et plus bas* , par le Roi , le Duc d'ORLEANS Regent present. PHELYPEAUX. Vû au Conseil, VILLEROY : Et scellé.

Registrées en la Chambre des Comptes , oui & ce requerant le Procureur Général du Roi , pour être executées selon leur forme & teneur , & jouir par la dite Compagnie d'Occident de l'effet & contenu en icelles , à la charge par les Directeurs de ladite Compagnie de remettre aux Tresoriers Généraux de la Marine les Ordonnances énoncées esdites Lettres , ensemble les Acquits des dépenses du payement des Troupes de ladite Colonie faites aux dépens dudit Crozat, dont lesdits Tresoriers de la Marine seront tenus de se charger en recette , & dépense dans leurs Comptes & dont lesdits Directeurs rapporteront un Etat à la Chambre dans le premier

50 **RECUEIL D'ARRESTS**
mier Mars prochain; & sera retenu au Greffe de la Chambre la retrocession faite à Sa Majesté par le Sieur Crozat le vint six Novembre dernier des Effets qui luy appartenoient en la Louisianne, ensemble le Certificat des Directeurs de ladite Compagnie du cinq des presens mois & an, portant acceptation & reception desdits Effets, conformément à l'Arrêt de la Chambre de ce jourd'huy intervenu à l'Enregistrement de l'Edit d'établissement de ladite Compagnie, les Bureaux assemblez, le neuf Decembre mil sept cens dix-huit. Signé, **RICHER.**

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

VEU par le Roi étant en son Conseil la Requête présentée par le Sieur Antoine Crozat & de lui signée : **CONTENANT**, que le feu Roi lui ayant accordé par Lettres Patentes du quatorze Septembre 1712. le Privilege exclusif du Commerce de la Colonie de la Louisianne pendant quinze années; & lui ayant permis par Arrest de son Conseil du même jour quatorze Septembre 1712. de renoncer audit Privilege avant l'expiration desdites quinze années, s'il le jugeoit à propos, il a donné depuis ce temps tous ses soins, & dépensé des sommes considerables, tant pour commencer les établissemens necessaires, que pour faire les découvertes des differens Commerces que l'on peut former dans la grande étendue de Païs, peuplé de diverses Nations de l'Amerique Septentrionale, avec lesquels on peut communiquer; à quoi il a réussi assez heureusement pour qu'il

qu'il ne soit plus douteux que cette nouvelle Colonie puisse devenir l'objet le plus considerable du Commerce général du Royaume ; qu'il pourroit, en se renfermant à ne faire dans cette Colonie qu'un Commerce proportionné à ses facultez , gagner considerablement pendant les dix années restant à expirer de son Privilege ; puisqu'il est en état de justifier que malgré les dépenses auxquelles les commencemens d'un établissement sont sujets , & la perte d'un des Vaisseaux à lui appartenant dans le vieux Canal de Bahama, il se trouve actuellement en profit. Mais comme il n'a tenté cette entreprise que dans la vûe de connoître de quelle utilité elle pourroit être au commerce général du Royaume, ayant d'ailleurs assez d'occasions d'étendre son commerce particulier , il se croit obligé de faire connoître à Sa Majesté que l'objet du commerce de ladite Colonie peut devenir très-considerable , ainsi qu'il est expliqué dans ladite Requête ; pourquoy il conviendrait de soutenir ladite Colonie par un nombre d'Habitans & de Troupes suffisant, pour la mettre en seureté , ce qui est au-dessus des forces d'un Particulier seul : concluant ledit Sieur Crozat par les raisons cy-dessus à ce qu'il plaise à Sa Majesté, si Elle le juge convenable au bien de son service & du Commerce général de son Estat, de rendre libre le commerce de ladite Colonie de la Louisianne , en y faisant passer le nombre de Troupes & d'Habitans necessaires, ou d'en charger une Compagnie puissante ; lui donner acte de l'offre qu'il fait de remettre des

à présent à Sa Majesté le Privilege du Commerce exclusif de ladite Colonie de la Louisianne & tous les établissemens, terrains défrichés & autres maisons & Magasins qu'il peut avoir dans ladite Colonie, aux conditions cependant que Sa Majesté se chargera des Marchandises, Vaisseaux & Effets qu'il a actuellement dans le Commerce de ladite Colonie, & les lui fera rembourser sur le pied de leur valeur, à condition aussi que Sa Majesté luy fera rembourser les avances qu'il a fait en France pendant la durée de son Privilege pour les dépenses de la Colonie de la Louisianne dont Sa Majesté étoit tenuë, à la déduction des quatre deniers pour livre, & luy accordera un dédomagement de la non-jouissance desdites dix années restant à expirer de son Privilege lequel dédomagement il estime devoir être de cent cinquante mil livres par an ; suppliant aussi Sa Majesté que la somme à laquelle se trouveront monter les Vaisseaux, Marchandises & Effets qu'il remettra à Sa Majesté par la liquidation qui en sera faite, & celle à quoy se trouveront aussi monter les Acquits de payemens des avances qu'il a fait en France pour les dépenses de la Colonie de la Louisianne dont Sa Majesté étoit tenuë, & celle qu'il plaira à Sa Majesté de luy accorder pour dédomagement de la non-jouissance desdites dix années restantes à expirer de son Privilege, soient reçûes par le Sieur Olivier Receveur de la Chambre de Justice en payement de la somme à laquelle il plaira à Sa Majesté fixer la taxe qui lui a été demandée par
ladite

ladite Chambre de Justice. V E U aussi les Arrests du Conseil des vingt-huit Août 1717. & quinze Avril de la presente année 1718. par lesquels Sa Majesté a commis le sieur Amelot Conseiller d'Etat ordinaire & du Conseil des Finances, les sieurs Pelletier des Forts & Pelletier de la Houssaye, Conseillers d'Etat & du Conseil des Finances, & le sieur Dormesson Maître des Requestes aussi Conseiller du Conseil des Finances pour proceder à la liquidation des avances faites & des indemnitez prétendues par ledit Sieur Crozat concernant la Colonie de la Louisianne, pour, sur leur avis vû & rapporté à Sa Majesté, être ordonné ce qu'il appartiendra : L'Etat présenté par ledit sieur Crozat ausdits sieurs Commissaires, & de lui affirmé veritable, ensemble les Factures & Pieces y mentionnées, par lequel il paroît que ledit sieur Crozat a dans ledit Commerce de la Louisianne en Marchandises, Vaisseaux & Effets la somme d'un million cent onze mil sept cens vingt neuf livres, & qu'il a été remis au sieur Raujeon Commis dudit sieur Crozat à la Louisianne par le sieur Derigoin autre Commis une somme de treize mil fix cens quatre-vingt dix-neuf livres en Ordonnances sur le Tresorier Général de la Marine, & une autre somme de trente huit mil quatre cens dix neuf livres quatre sols en piaftres à trois livres douze sols chacune, qui a été employée au payement des Officiers Majors & des Troupes servant à la Louisianne: pour lesquelles deux sommes ledit Sieur Crozat employe l'interest à dix pour cent depuis le

vingt sept Septembre 1715. jusqu'au premier Août 1717. revenant ledit interest à la somme de neuf mil cinq cens cinquante une livres dix sols ; lequel Etat avec les Factures & Pieces y mentionnées a été communiqué par lesdits Sieurs Commissaires aux Directeurs de la Compagnie d'Occident, à laquelle Sa Majesté a accordé par Lettres Patentes du mois d'Août 1717. la propriété dudit Pais de la Louisiane & le Commerce exclusif pendant vingt cinq années , & fait don des Effets délailléz par ledit Sieur Crozat , pour examiner ledit Etat , ensemble les autres Pieces y mentionnées , les verifier par rapport aux quantitez des Effets portez par iceux , & faire sur le tout les observations qu'ils jugeront à propos. Les Réponses desdits Directeurs du trente Avril 1718. par lesquelles ils representent qu'ils sont dans l'impossibilité de savoir les quantitez & qualitez des Marchandises que ledit Sieur Crozat a laissé à Sa Majesté au mois d'Août 1717. parce que l'Etat qu'il en remet suivant le Compte du Sieur Derigoin , qu'il produit , est daté de la Louisiane le 27. Septembre 1715. & que n'en ayant point été rendu depuis ce temps-là , il se peut faire que la totalité desdites Marchandises , ou du moins la plus grande partie ait été vendu , & que le produit en piastras ait servi au payement des Troupes & à d'autres dépenses à la charge du Roi , que ledit Sieur Crozat s'étoit obligé d'avancer, & dont il devoit être remboursé par Sa Majesté : que cependant ils ont examiné ledit Etat & les Pieces dont il est fait mention , & qu'ils trouvent que les
Mar-

Marchandises laissées à la Louisianne montent suivant les Factures du chargement des Vaisseaux à cinq cens trente-six mil quatre cens soixante-dix-sept livres sept sols , & suivant le dépouillement des Factures originales , à quatre cens soixante-dix-sept mil quatre cens soixante-trois livres quatre sols , ce qui fait une difference de cinquante-neuf mil quatorze livres trois sols , que ledit Sieur Crozat employe de plus , & ce qui opere une difference de douze & un quart pour cent ou environ qui peuvent provenir de ce qu'ils ne passent point les Commissions d'achapt , les Voitures , les Emballages & d'autres menus frais ; toutes lesquelles dépenses ils estiment pouvoir balancer les cinquante-neuf mil quatorze livres trois sols qui se trouvent de difference : Qu'à l'égard des quatre-vingt & soixante-dix pour cent porté par ledit Sieur Crozat sur le prix courant des Marchandises en France à celui qu'elles valent dans la Colonie , ils estiment que ladite augmentation luy doit être allouée par la comparaison qu'ils ont fait de la vente de pareilles Marchandises à la Louisianne , qui ont rendu l'une dans l'autre un plus grand benefice : Que pour ce qui concerne la Flutte la Dauphine & le Vaisseau la Paix , ils estiment qu'ils peuvent valoir les prix portez audit Etat , puisque lesdits deux Bâtimens n'ont fait qu'un voyage , & que ledit Sieur Crozat en diminuë environ le quart du prix qu'ils ont coûté , & qu'enfin ils estiment juste les interets à dix pour cent que ledit Sieur Crozat employe dans ledit Etat pour avances par luy faites

56 **RECUEIL D'ARRETS**
pour Sa Majesté, attendu que s'il s'étoit
servi des fonds qu'il a employé à acheter des
Marchandises dans la Colonie, elles au-
roient donné certainement un profit plus
considérable. Un autre Etat présenté par
ledit Sieur Crozat ausdits Sieurs Commis-
saires & de luy affirmé véritable, par le-
quel il paroît que le Sieur Crozat a fait en
France des dépenses dont il doit être rem-
boursé par Sa Majesté, & des payemens
dont Sa Majesté étoit tenuë concernant la
Colonie de la Louisiane, pendant les an-
nées 1713. 1714. 1715. 1716. & 1717. pour
la somme de cent treize mil quatre cens
dix-neuf livres quatre sols quatre deniers, sur
quoi il convient déduire celle de trente mil
livres que ledit Sieur Crozat a reçu du Sieur
Mouffle de Champigny Tresorier Général
de la Marine à compte desdites dépenses, &
la somme de cinq mil deux-cens cinquante
cinq livres dûë par ledit Sieur Crozat à Sa
Majesté pour quinze milliers de poudre qu'il
a reçu des Magasins de Sa Majesté à Roche-
fort. VEU aussi les Lettres Patentes ac-
cordées audit Sieur Crozat le quatorze Sep-
tembre 1712. concernant le Commerce ex-
clusif de la Louisiane, l'Arrêt du même
jour qui permet audit Sieur Crozat d'a-
bandonner ledit Commerce, les Lettres Pa-
tentes du mois d'Août 1717. portant éta-
blissement de la Compagnie d'Occident, &
l'avis des Commissaires susnommez : OUY
le Rapport, Et tout considéré. SA MA-
JESTE' ESTANT EN SON CONSEIL,
de l'Avis de Monsieur le Duc d'Orleans
Regent, a accepté & accepte le délaisse-
ment

ment que ledit Sieur Crozat lui a fait dès le mois d'Août de l'année dernière 1717. du Commerce exclusif de la Louisiane, par sa Requête qui restera jointe à la minute du présent Arrêt, ensemble de tous les établissemens, terrains défrichés & autres maisons & Magasins qui peuvent lui appartenir dans ladite Colonie, des Marchandises, Vaisseaux & Effets que ledit Sieur Crozat a dans ledit Commerce, & des Acquits de paiement des avances qu'il a fait en France pendant la durée de son Privilege pour les dépenses de ladite Colonie de la Louisiane dont Sa Majesté étoit tennë, à la déduction des quatre deniers pour livre; a liquidé & liquidé les Marchandises, Vaisseaux & Effets appartenans audit Sieur Crozat dans ledit Commerce, à la somme d'un million cent onze mil sept cens vingt neuf livres, & les Ordonnances sur le Tresorier Général de la Marine & piastres qui ont été employées au paiement des Officiers Majors & Troupes, remises par le Sieur Derigoin Commis du Sieur Crozat à la Louisiane au sieur Ranjeon autre Commis audit Pais, à la somme de cinquante-deux mil cent dix-huit livres quatre sols, ensemble l'interêt de ladite somme de cinquante deux mil cent dix-huit livres quatre sols depuis le vingt sept Septembre 1715. jusqu'au premier Août 1717. à raison de dix pour cent par an à celle de neuf mil cinq cens cinquante-une livres dix sols; a liquidé aussi & liquide ce qui est dû audit Sieur Crozat pour nourritures de Passagers, & pour avances par luy faites en France pendant la durée de son

RECU DES ARRÊTS
Privilege pour les dépenses de la dite Colo-
nie de la Louisiane dont Sa Majesté étoit
tenue, à la somme de soixante-dix-huit mil
cinquante-quatre livres quatre sols quatre
deniers, déduction faite de celle de trente
mil livres que ledit Sieur Crozat a reçu de
Sieur Mouffe de Champigny Trésorier Gé-
néral de la Marine à Compte desdites dé-
penses, & de la somme de cinq mil deux
cens cinquante-cinq livres due par ledit
Sieur Crozat à Sa Majesté pour quinze
milliers de poudre qu'il a reçu des Magasins
de Sa Majesté à Rochefort : Et Sa Majesté
ayant égard aux differens établissemens de
Commerce & découvertes avantageuses à
son Royaume, qui ont été faites par les
soins & aux frais dudit Sieur Crozat, & au
profit qu'il auroit fait dans ledit Commerce
exclusif de la Louisiane, s'il y eut resté, &
fixé & liquidé l'indemnité à luy due pour la
non jouissance des dix années restant à ex-
pirer de son dit Privilege, à la somme de sept
cens quarante-huit mil cinq cents quarante
sept livres un sol huit deniers ; toutes les-
quelles liquidations reviennent à la somme
de deux millions de livres, de laquelle veut
Sa Majesté qu'il soit par le Sieur Olivier
Receveur de la Chambre de Justice tenu
compte audit Sieur Crozat sur la somme à
laquelle la taxe a été réduite, en rapportant
par ledit Sieur Crozat le present Arrest ou
copie dûment collationnée, le Certificat
des Directeurs de la Compagnie d'Occident
de la remise qui leur aura été faite des
Comptes, Inventaires, Factures & autres
Pièces concernant les Vaisseaux, Marchan-
dises.

dites & Effets restans audit Sieur Crozat dans ledit Commerce de la Louisianne, pour en faire & en disposer par ladite Compagnie comme de chose à elle appartenante par le don que Sa Majesté luy en a fait : Un Recépissé du Sieur Gaudion Tresorier Général de la Marine en exercice l'année 1713. de la somme de cinq mil trois cens quarante-une livres cinq sols sept deniers, & un autre du Sieur Mouffle de Champigny autre Tresorier Général, commis par Arrest du trentième du mois de May dernier, pour recevoir dudit Sieur Crozat les Acquits des avances & des dépenses qu'il a payé en France pendant les années 1714. 1715. 1716. & 1717. concernant la Colonie de la Louisianne dont Sa Majesté étoit tenue, de la somme de soixante-douze mil huit cens vingt-deux livres dix huit sols neuf deniers, desquelles deux sommes de cinq mil trois cens quarante-une livres cinq sols sept deniers & soixante-douze mil huit cens vingt-deux livres dix-huit sols neuf deniers, lesdits Sieurs Gaudion & Champigny se chargeront en recette extraordinaire au profit de Sa Majesté, chacun en ce qui les concerne : Veut Sa Majesté que les Ordonnances sur le Tresorier Général de la Marine, remises par le Sieur Derigoin au Sieur Raujeon montantes à treize mil six cens quatre vingt dix neuf livres, ensemble celles qui proviendront des dix mil six cens soixante-douze piastras faisant trente huit mil quatre cens dix neuf livres quatre sols & qui ont été aussi remis par le Sieur Derigoin au Sieur Raujeon, & employez au payement des

60. **RECUEIL D'ARRESTS.**
Officiers & Troupes de la Colonie de la
Louisiane, soient remises par les Directeurs
de la Compagnie d'Occident ainsi & à qui
il sera ordonné par Sa Majesté, ensemble
les autres acquits de dépense, dont Sa Ma-
jesté étoit tenue, & qui pourront avoir été
acquittés à la Louisiane des fonds prove-
nans des Marchandises & effets du Sieur
Crozat : Ordonne Sa Majesté que sur le
présent Arrest toutes Lettres nécessaires se-
ront expédiées. FAIT au Conseil d'Etat
du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris
le vingtième Juin mil sept cens dix-huit.
Signé, PHELYPEAUX.

E D I T

Concernant la Ferme Générale du Tabac.
Donné à Paris au mois de Septembre 1718.
Régistré en Parlement.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE:
A tous presens & à venir, SALUT. Par
notre Edit du mois de Decembre dernier,
Nous avons créé quatre Millions de Rente
au profit de la Compagnie d'Occident, que
nous avons établie par nos Lettres Paten-
tes du mois d'Août 1717. Savoir deux Mil-
lions sur notre Ferme du Contrôle des Ac-
tes, petits Sceaux & Insinuations Laïques,
un Million sur celle du Tabac, & un Mil-
lion sur celle des Postes : Et depuis ladite
Compagnie d'Occident s'étant rendue Ad-
judicataire en notre Conseil le premier du
mois d'Août dernier, de notre Ferme Gé-
né-

nerale du Tabac, sous le nom de Jean Ladmiral, pour six années consécutives, à commencer du premier Octobre prochain, moyennant la somme de quatre Millions vingt mille livres par an, nous avons jugé à propos pour des considérations importantes qui intéressent également le Commerce & la Navigation de nos Sujets, d'étendre ledit Bail jusqu'à neuf années au lieu de six, moyennant le même prix de quatre Millions vingt mille livres par an, dont il lui resteroit année par année quatre Millions entre les mains, pour le Payement desdits quatre Millions de Rente créés à son profit par ledit Edit du mois de Decembre dernier au moyen de quoi les Fermes des Postes, & du Controlle des Actes, petits Sceaux & Infimations Laiques demeureroient d'autant affranchies. Et pour cet effet nous aurions par Arrest rendu en notre Conseil le 4. du present mois prorogé en faveur de ladite Compagnie d'Occident le Bail de ladite Ferme jusqu'à neuf années, lesquelles doivent commencer au premier Octobre prochain, & finir au premier Octobre 1727. moyennant le même prix de quatre Millions vingt mille livres par chacun an. Ce qui a paru d'autant plus convenable à la Justice & au bon ordre de nos Finances, qu'après avoir uni notre Ferme du Controlle des Actes, petits Sceaux & Infimations Laiques à notre Ferme generale des Gabelles, cinq grosses Fermes & autres Droits, pour assurer d'autant plus les Rentes de l'Hôtel de notre bonne Ville de Paris, notre intention est de faire porter en notre

Royal en Exercice une Quittance de son Caiffier de ladite somme de quatre Millions, vifte de trois Directeurs d'icelle, & vingt mille livres en deniers comptans, il fera expedie à ladite Compagnie par le Gardede notre Tresor Royal une Quittance comptable de la somme de quatre Millions vingt mille livres pour le prix de ladite Ferme generale du Tabac. Et après l'expiration du Bail de ladite Compagnie & à l'avenir, ladite Ferme generale du Tabac ne pourra être adjugée que sous la condition expresse de payer à ladite Compagnie les quatre Millions de livres de Rente créez à son profit sur ladite Ferme. SI DONNONS EN MANDEMENT à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans notre Cour de Parlement, même en Vacations, Chambre des Comptes & Cour des Aides à Paris, que notre present Edit ils ayent à faire lire, publier & enregistrer, & le contenu en icelui garder & exécuter selon sa forme & teneur, nonobstant notre Edit du mois de Decembre 1717. & autres Edits & Déclarations à ce contraires, ausquels nous avons derogé & derogeons par notredit present Edit. CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Et afin que ce soit chose ferme & stable à toujours, nous y avons fait mettre notre Scel. DONNE' à Paris au mois de Septembre, l'an de grace mil sept cens dix-huit, & de notre Regne le quatriéme. *Signé* LOUIS, *Et plus bas,* Par le Roi, le Duc d'Orleans Regent present, PHELYPEAUX. *Visa* DE VOYER D'ARGENSON. Vu au Conseil VILLEROI. Et scellé du grand Sceau de cire verte. Ro-

Registrées, Oui, & ce requerant le Procureur General du Roi, pour être exécutées selon leur forme & teneur; & copies collationnées envoyées aux Bailliages & Senechaussées du Ressort, pour y être lûes, publiées & registrées; Enjoint aux Substituts du Procureur General du Roi d'y tenir la main, & d'en certifier la Cour dans un mois, à la charge que l'Enregistrement dudit Edit sera réitéré au lendemain de la Saint Martin, suivant l'Arrest de ce jour. A Paris en Parlement en Vacations le treizieme jour de Septembre mil sept cens dix huit.

Signé GILBERT.

A R R E S T

DU CONSEIL D'ETAT DU ROI.

Qui accorde à la Compagnie d'Occident le Bail de la Ferme Generale du Tabac pour neuf années, au lieu de six pour lesquelles elle s'en est renduë Adjudicataire le premier du mois d'Août dernier. Du 4. Septembre 1718. Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

SUR ce qui a été représenté au Roi, étant en son Conseil, par la Compagnie d'Occident, qu'elle s'est renduë Adjudicataire le premier du mois d'Aoust dernier de la Ferme Generale du Tabac, sous le nom de Jean Ladmiral pour six années consécutives,

tives , à commencer du premier Octobre prochain , moyennant la somme de quatre Millions vingt mille livres par an ; Et que si Sa Majesté vouloit bien lui accorder le Bail de ladite Ferme pour neuf années au lieu de six , moyennant le même prix de quatre Millions vingt mille livres par an , ladite Compagnie pourroit procurer des avantages considérables au Commerce du Royaume , & des Colonies Françoises , de laquelle somme de quatre Millions vingt mille livres il lui resteroit année par année quatre Millions entre les mains , pour le payement des quatre Millions de rente créés à son profit par Edit du mois de Décembre dernier , après lesquelles neuf années & à l'avenir , ladite Ferme du Tabac ne pourroit être adjudgée que sous la condition expresse de fournir le Royaume de Tabac propre à être rapé & fumé , provenant du cru & cultures des Colonies Françoises , & que les Adjudicataires ou Fermiers seroient tenus d'acheter de ladite Compagnie d'Occident du Tabac provenant des cultures de la Colonie de la Louisiane jusqu'à la concurrence de la moitié de ce qu'il en faudra pour la consommation du Royaume , lequel Tabac sera payé à ladite Compagnie au même prix que le Tabac étranger coûteroit rendu en France ; Que de plus ladite Compagnie s'obligerait de fournir le Royaume , à commencer du mois d'Octobre de l'année 1721. & pendant le cours de son Bail , de Tabac propre à être rapé & fumé provenant des cultures des Colonies Françoises , & notamment de la Louisiane,

pour

Pour le transport duquel elle ne se serviroit que de Vaisseaux François armez dans les Ports du Royaume , Sa Majesté ayant trouvé ces propositions utiles au bien de son Etat , & à la Navigation, Oûi le Rapport. **SA MAJESTÉ**, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent , a prorogé & proroge pour trois années au delà des six portées par l'Adjudication , le Bail de ladite Ferme Generale du Tabac , dont la Compagnie d'Occident s'est renduë Adjudicataire sous le nom dudit L'admiral , à commencer du premier Octobre prochain. Et en conséquence Veut Sa Majesté que ladite Compagnie jouisse de ladite Ferme pendant neuf années consécutives , lesquelles commenceront audit jour premier Octobre prochain, & finiront au premier Octobre 1727. moyennant le prix & somme de quatre Millions vingt mille livres par an , & à la charge par ladite Compagnie , à commencer au premier Octobre 1721. de fournir le Royaume de Tabac propre à être rapé & fumé provenant des cultures des Colonies Françaises , pour le transport duquel elle ne pourra se servir que de Matelots François , & de Vaisseaux François armez dans les Ports du Royaume , sans qu'il soit permis à ladite Compagnie , après ledit jour premier Octobre 1721. d'y faire entrer d'autres Tabacs que ceux des Colonies , & qu'après le Bail fini & à l'avenir , les Fermiers de ladite Ferme Generale du Tabac qui succederont audit L'admiral , seront tenus de fournir le Royaume de Tabac propre à être rapé & fumé , provenant du cru & cultures des

68 **RECUEL D'ARRESTS**
des Colonies Françoises , & d'acheter à
ladite Compagnie pendant le cours de
Baux, des Tabacs propres à être rapés &
fumez provenant du cru & cultures de la
Louisiane, jusqu'à la concurrence de la
moitié de ce qu'il en faudra pour la con-
sommation du Royaume. Lequel Tabac sera
payé à ladite Compagnie au même prix que le
Tabac étranger coûteroit rendu dans les Ports
de France. Et seront toutes Lettres necessai-
res expedées sur le present Arrêt. **FAIT**
Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, te-
nu à Paris le quatrième jour du mois de Sep-
tembre mil sept cens dix-huit. *Signé* ,
 PHELYPEAUX

A R R E S T

*Qui accorde à ceux qui ont pris des Billets du
Caissier de la Compagnie d'Occident , un
delai jusqu'au 1. Janvier 1719. pour four-
nir les quatre cinquièmes de Billets de l'E-
tat qu'ils auroient dû remettre avant le 1.
Novembre prochain. Du 22. Septembre 1718.
Extrait des Registres du Conseil d'Etat.*

LE ROY étant en son Conseil, s'étant
fait représenter l'Arrêt rendu en icelui
le 28 Juin dernier , par lequel Sa Majesté
a autorisé le Caissier de la Compagnie
d'Occident de donner à ceux qui voudront
s'intéresser dans le Commerce de ladite
Compagnie sans fournir à l'instant les Billets
de l'Etat nécessaires , des Billets de lui,
portant promesse de leur délivrer un certain
nombre d'Actions de ladite Compagnie, sans
les

Es obliger de faire soumission sur son Registre, ni les dénommer dans lesdits Billets, moyennant qu'ils lui remettent en même temps le cinquième en Billets de l'Etat de la somme pour laquelle ils voudroient s'insérer au Commerce de ladite Compagnie. Pour lequel cinquième ledit Caissier ne sera tenu de fournir des Actions de ladite Compagnie que quand les quatre autres cinquièmes auront été remplis, ce que les Porteurs desdits Billets seront tenus de faire au plus-tard dans le mois d'Octobre prochain, faute de quoi Sa Majesté a déclaré lesdits Billets non rapportez dans ledit temps, nuls & de nulle valeur, & ordonné que le cinquième qui aura été payé en Billets de l'Etat accroît au fonds capital de ladite Compagnie au profit des autres Actionnaires : Et Sa Majesté ayant été informée que par le moyen desdits Billets, la somme qui restoit à fournir pour parfaire les cent millions en Billets de l'Etat, à quoi elle a fixé le fonds de ladite Compagnie, a été rendu, Et que depuis ce tems une grande partie des Porteurs desdits Billets ont fait le paiement des quatre autres cinquièmes, à quoi ils étoient obligez, & retiré les Actions de ladite Compagnie qui devoient leur revenir, en sorte qu'il ne reste plus que vingt deux Millions en Billets de l'Etat à fournir au Caissier de ladite Compagnie, pour que lesdits cent Millions soient remplis : Ce qui provient de ce que ceux qui sont encore Porteurs des Billets du Caissier de ladite Compagnie, ne se sont pas encore presentez pour recevoir du Tresor Royal les Billets de l'Etat qui leur

leur sont dus pour fournitures ou autrement ; & Sa Majesté estimant juste de leur accorder un plus long terme que celui qui avoit été limité au premier Novembre prochain, pour porter lesdits quatre cinquièmes qu'ils doivent en Billets de l'Estat, afin qu'ils puissent avoir un tems convenable pour retirer ceux qu'ils doivent recevoir au Trésor Royal, Oûi le Rapport. SA MAJESTÉ' ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orléans Regent, a accordé & accorde aux Porteurs des Billets du Caissier de la Compagnie d'Occident, qui ont fourni un cinquième en Billets de l'Estat, & devoient fournir les quatre autres cinquièmes en pareils Billets dans le cours du mois d'Octobre prochain, un nouveau delai pour payer lesdits quatre cinquièmes jusqu'au premier Janvier prochain. Et en conséquence veut & ordonne Sa Majesté, que le Caissier de ladite Compagnie reçoive des Porteurs desdits Billets jusqu'audit tems, lesdits quatre cinquièmes en Billets de l'Estat, Et qu'il leur fournisse des Actions de ladite Compagnie pour la somme à laquelle se trouveront monter, tant lesdits quatre cinquièmes, que le premier cinquième qu'ils ont déjà fourni en Billets de l'Estat : Et faute par lesdits Porteurs de fournir lesdits quatre cinquièmes dans le courant du mois de Decembre prochain, Declare Sa Majesté que lesdits Billets seront & demeureront nuls & de nulle valeur audit jour premier Janvier aussi prochain, faute d'avoir été rapportez avant ledit tems, sans que ladite

peine

peine puisse être réputée comminatoire ; & que ledit Caissier ne pourra être inquieté ni poursuivi pour raison d'iceux. **VEUT** Sa Majesté que dudit jour premier Janvier prochain, le cinquième qui aura été porté par lesdits Porteurs en Billets de l'Etat, accroisse au fonds capital de ladite Compagnie au profit des autres Actionnaires ; Et en cas de contestation pour raison desdits Billets, circonstances & dépendances, Sa Majesté s'en est réservé la connoissance, & a icelle interdite à toutes ses autres Cours & Juges. **FAIT** au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le vingt-deuxième jour de Septembre mil sept cens dixhuit. *Signé,* **FLEURIAU.**

A R R E S T

Pour la prise de Possession de la Ferme Generale du Tabac par la Compagnie d'Occident, sous le nom de Jean-Ladmiral. Du 27. Septembre 1718. Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROY ayant, par Resultat de son Conseil du 16. du present mois, fait Bail de la Ferme Generale de la Vente exclusive des Tabacs de toute nature dans l'Etendue du Royaume à la Compagnie d'Occident sous le nom de Jean Ladmiral, pour neuf années consécutives & revolvées, qui commenceront au premier Octobre prochain, & finiront à pareil jour de l'année 1727. aux prix, clauses, charges & conditions y contenues ; Et Sa Majesté voulant pour-

pourroit à ce que ladite Compagnie prent la Possession de ladite Ferme audit jour premier Octobre prochain, Oûi le Rapport. **SA MAJESTÉ ETANT EN SON CONSEIL,** de l'avis de Monsieur le Duc d'Orléans Regent, a ordonné & ordonne que le Resultat du 16. du present mois, portant Bail de ladite Ferme Generale de la Vente exclusive des Tabacs de toute nature dans l'Etendue du Royaume, à ladite Compagnie d'Occident sous le nom de Jean L'admiral, pour neuf années consécutives & resolues, à commencer du premier Octobre prochain, sera exécuté selon sa forme & teneur, aux prix, clauses, charges & conditions y portées, Et que conformément à icelui ladite Compagnie jouira de ladite Ferme Generale sous le nom de L'admiral, pendant lesdites neuf années, suivant l'Ordonnance du mois de juillet 1681. Declarations des 18. Septembre 1703. & 6. Decembre 1707. Bail de Pierre Domergue, Reglemens & Arrests rendu en consequence. Permet Sa Majesté à ladite Compagnie d'Occident, de regir sous le nom dudit L'admiral, ou de soufermer les droits & facultez de ladite Ferme, ainsi que bon lui semblera., sans qu'elle soit tenue de faire publier ni afficher les soufermes qu'elle jugera à propos de faire de partie de ladite Ferme generale, nonobstant ladite Ordonnance du mois de juillet 1681. à laquelle Sa Majesté a déroge pour ce regard. Permet pareillement Sa Majesté à ladite Compagnie, sous le nom dudit L'admiral, de déposseder les Receveurs & Entreposeurs de Tabac en titre,
don

que bon lui semblera, & de commettre sous ledit nom en leur lieu & place après une simple sommation, sauf aux Titulaires depossédez à se pourvoir au Conseil pour la liquidation de leur Finance, dont le Remboursement leur sera fait ensuite par ladite Compagnie, qui en sera remboursée à la fin de son Bail par le Fermier qui lui succedera, ainsi qu'elle est tenue de faire à l'égard de Guillaume fils, ci devant Adjudicataire de ladite Ferme Generale. Faute de quoi ladite Compagnie jouira sous le nom dudit Ladmiral desdits Offices par elle remboursez, jusques à son actuel Remboursement, sans qu'elle soit tenue d'en faire expedier aucunes Lettres de Provisions, conformément à l'Arrest du Conseil du 11. Mars 1689. FAIT Sa Majesté deffentes audit Guillaume fils, ses Soufermiers ou Commis, de vendre & debiter du Tabac que pour l'usage necessaire, jusqu'au premier Octobre prochain, auquel jour les plombs & les cachets dudit Guillaume fils, dont les Tabacs tant en corde qu'en poudre se trouveront marquez, demeureront nuls & de nul effet, & les peines portées par les Declarations & Arrests encourues. Et ne seront plus après ledit jour premier d'Octobre prochain vendus ni debitez aucuns Tabacs, soit en corde ou en poudre, qu'ils ne soient marquez des plombs & cachets de ladite Compagnie, à peine de confiscation desdits Tabacs; & de six mille Livres d'amende. A l'effet de quoi Sa Majesté permet à ladite Compagniesous le nom dudit Ladmiral, d'en faire faie de nouveaux, à

D

condi

condition de les faire registrer & d'en mettre l'Empreinte aux Greffes des Jurisdicions qui connoissent de ladite Ferme en premiere instance. Et ne sera payé pour tous Droits, Fraix de Dépôt & Enregistrement de l'Empreinte desdits plombs & cachets , & pour l'expedition de l'Acte, que trente sols, Et pour la prestation de serment de chaque Commis & expedition de l'Acte pareils trente sols. Et en cas de refus par les Officiers desdites Jurisdicions , ladite Compagnie pourra leur faire faire sous le nom dudit L'admiral une sommation qui lui tiendra lieu d'enregistrement de l'empreinte desdits plombs & cachets. ENJOINT Sa Majesté aux Srs. Intendants & Commissaires départis dans les Provinces & Generalitez du Royaume , & aux Juges ordinaires des Fermes , de mettre ladite Compagnie , sous le nom dudit L'admiral , ses Procureurs & Commis, en Possession de ladite Ferme au premier jour d'Octobre prochain , & de tenir la main à l'exécution du présent Arrêt ; nonobstant oppositions ou empêchemens quelconques, pour lesquels ne sera différé , & dont si aucuns interviennent, Sa Majesté s'est reservée & à son Conseil la connoissance, & a icelle interdite à toutes ses Cours & autres Juges. FAIT au Conseil d'Etat du Roi , tenu à Paris le vingt-septième jour de Septembre mil sept cens dix-huit. *Signé* , RANCHIN.

EXTRAIT DES REGISTRES
de la Cour des Aides.

VEU par la Cour la Requête à elle présentée par Jean Ladmiral, Adjudicataire général de la Ferme generale de la vente exclusive des Tabacs de toute nature dans le Royaume, pour & au profit de la Compagnie d'Occident, établie par Lettres patentes du mois d'Aoust 1717. à ce qu'il plût à la Cour, attendu que la Compagnie d'Occident n'a pas pu encore faire enregistrer à la Chambre des Comptes ni en la Cour, le Resultat du Conseil du 16. Septembre 1718. portant Bail de la Ferme du Tabac sous le nom du Suppliant au profit de ladite Compagnie d'Occident, ni les Lettres patentes du 22. du même mois de Septembre, expédiées sur ledit Resultat; en attendant l'enregistrement de la Chambre des Comptes & de la Cour dudit Resultat, & par provision, permettre au Suppliant d'entrer en jouissance de ladite Ferme generale du Tabac, à commencer au premier d'Octobre prochain; & à cet effet d'établir des Bureaux convenables pour l'exploitation de ladite Ferme; ce faisant ordonner qu'en attendant ledit enregistrement les Commis de Guillaume Fils actuellement Fermier du Tabac, & qui sont en exercice employez dans ladite Ferme, continueront l'exercice & les fonctions de leurs emplois sous le nom du Suppliant, sans qu'ils soient tenus de se faire recevoir, ni de prêter nouveau serment par devant les Juges à qui la connoissance de ladite

Ferme est attribuée ; que les commissions qui leur ont été délivrées par ledit Fils valdront comme si elles avoient été données par le Suppliant, & de même que si lesdits Commis employez avoient de nouveau prêté serment. Enjoint aux Officiers des Elections du ressort de la Cour, de recevoir leurs procez verbaux, rendre leurs Sentences sur iceux au nom du Suppliant, à peine de tous dépens, dommages & intérêts ; & qu'à cet effet l'Arrêt qui interviendra sera lu, publié aux Audiences desdites Elections, & affiché à leurs Auditoires ; ladite Requête signée Chauffon Procureur : Conclusions du Procureur General du Roi: Oûi le Rapport de Maistre Claude Guillier Conseiller, & tout considéré: LA COUR faisant droit sur la présente Requête, a ordonné & ordonne, que ledit Jean Ladmiral, Adjudicataire general de la Ferme du Tabac, pour & au profit de la Compagnie d'Occident, sera tenu de faire enregistrer son Bail dans le premier Decembre de la presente année 1718. & cependant par provision, que ledit Jean Ladmiral entrera en jouissance de ladite Ferme du Tabac au premier Octobre 1718. lui permet d'établir des Bureaux convenables pour l'exploitation de ladite Ferme, & que les Commis de Guillaume Fils actuellement Fermier du Tabac ; & qui sont en exercice, continueront leurs fonctions dans leurs emplois sous le nom dudit Ladmiral, sans être tenus de prêter nouveau serment jusqu'à l'enregistrement dudit Bail, & que les contestations qui arriveront sur l'exécution dudit Bail, seront portées en
pre-

première instance par devant les Officiers des Elections & Juges des Traites qui en doivent connoître, & par appel en ladite Cour. FAIT à Paris en la Chambre de ladite Cour des Aides, le vingt-six Septembre-mil sept cens dixhuit. Collationné. Signé,

ROBERT.

A R R E S T.

Concernant les Soldats, Ouvriers, &c. Engagez au Service de la Compagnie d'Occident, & des Habitans qui passent à la Louisiane pour s'y établir. Du 8. Novembre 1718. Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROI s'étant fait représenter en son Conseil, les Lettres Patentes en forme d'Edit du mois d'Aoust 1717. portant Etablissement de la Compagnie d'Occident, Sa Majesté a été informée, que, pour garder & peupler la Province de la Louisiane, Pays de la concession faite à ladite Compagnie, Et pour le défrichement & la culture des Terres, elle y fait passer journellement des Soldats, des Engagés & des habitans qui enmènent avec eux des ouvriers, & d'autres gens pour y être employez au défrichement, & à la culture des Terres & à d'autres travaux: Et que lesdits Soldats & Engagez, au préjudice des conditions & engagements faits entr'eux & ladite Compagnie, ne se rendent point, sur les Ports qui leur sont indiqués, ou qu'après y être arrivez ils s'absentent pour ne se point embarquer sur les Vaisseaux destinez à les transporter en ladi-

te Province de la Louisiane , ce qui cause à ladite Compagnie & ausdits Habitans un préjudice considerable, & retarde les progrès de l'établissement de ladite Colonie. A quoi desirant pourvoir , Oûi le Rapport. SA MAJESTE' ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc D'Orleans , a ordonné & ordonne ce qui suit.

ARTICLE PREMIER.

Les Soldats , Ouvriers & tous autres qui se seront engagez avec ladite Compagnie , soit par Acte passé par devant Notaire , ou sous Signature privée , pour aller servir dans ladite Province de la Louisiane seront tenus de se rendre aux termes de leurs Engagemens dans les Ports qui leur auront été indiquez , & de s'embarquer sur les Vaisseaux destinez à leur passage & à leur transport : à peine d'être arrêtez & conduits en ladite Province de la Louisiane , pour y servir ladite Compagnie , & y travailler, sans aucuns Gages ni autres retributions , aux ouvrages auxquels les Directeurs de ladite Compagnie dans ladite Province jugeront à propos de les employer. Et ce pendant le double du temps porté par leurs engagemens.

II.

Les Ouvriers , Domestiques & tous autres qui se seront engagez par Acte par devant Notaire avec les Habitans de ladite Province , ou avec ceux qui veulent aller s'y habituer , seront aussi tenus de se rendre aux termes de leurs engagemens dans les Ports

Ports qui leur auront été indiquez , Et de s'embarquer sur les Vaisseaux destinez à leur transport , à peine d'être arrestez & conduits en ladite Province de la Louisiane , pour y servir & y travailler sans aucun gage ni autres retributions , aux ouvrages auxquels jugeront à propos de les employer ceux avec lesquels ils se seront engagez. Et ce pendant le temps porté par leurs engagements.

III.

Et en cas qu'il survienne quelques contestations pour l'Exécution du présent Arrest , Sa Majesté en a attribué & attribue toute connoissance & Jurisdiction aux Srs. Intendans & Commissaires départis dans les Provinces & Generalitez de son Royaume, Et en cas d'absence à leurs Subdeleguez. V E U T que les ordonnances, qui seront par eux rendues sur & à l'occasion du present Arrest, soient exécutées nonobstant oppositions & appellations quelconques , dont si aucunes interviennent , Sa Majesté s'est réservée la connoissance , Et a icelle interdite à toutes ses Cours & autres Juges. E N J O I N T Sa Majesté aux Gouverneurs & Lieutenans Generaux servant dans ses Provinces , Intendans & tous autres qu'il appartiendra, d'y tenir la main, chacun en droit soi , & même de prêter main forte , en cas de besoin , pour l'exécution du present Arrest. F A I T au Conseil d'Etat du Roi , Sa Majesté y étant , tenu à Paris le huitième jour de Novembre mil sept cens dix-huit.

PHELYPEAUX.

D 4

AR.

ARREST

*Qui ordonne que les petits Batimens étrangers
&c. Du 17. Novembre 1718. Extrait du
Registres du Conseil d'Etat.*

LE ROI étant informé des fraudes considérables des Tabacs qui se font dans les Provinces de Normandie & de Bretagne, & autres Provinces de son Royaume, causées par les versements qu'y font les petits Batimens de Mer étrangers, à la faveur des connoissemens qui les destinent pour les Royaumes d'Espagne, de Portugal ou autres endroits, auroit, dès le premier jour du present mois, ordonné que lesdits Batimens chargez en fraude seroient arrestez à une lieue de la Côte : Sa Majesté ne pouvant douter que ces chargemens frauduleux favorisez par des gens affidés & préposez à cet effet ne ruinaissent absolument le produit de la Ferme Generale des Tabacs, si le contraire n'en étoit arrêté. Surquoi Sa Majesté voulant pourvoir, OÙ le Rapport. **Sa MAJESTÉ ETANT EN SON CONSEIL**, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a ordonné & ordonne, que les petits Batimens étrangers, & autres qui se sont trouvez depuis ledit jour premier Novembre, ou qui se trouveront dans les Ports, même à la Mer sur les Côtes à une ou deux lieues au large, seront arrestez par les Pataches & Commis de la Compagnie d'Occident, Adjudicataire de la Ferme Generale de la vente exclusive des Tabacs sous le nom de Jean L'admiral. **PERMET** Sa Majesté à ledite Com-

Compagnie d'Occident , de faire contraindre par force les Maîtres desdits Batimens de venir à Bord , en cas de refus ou de resistance. Veut Sa Majesté que lesdits petits Bâtimens de Mer , qui se trouveront chargez de Tabacs en tout ou partie , soient confisquezz , ensemble leurs chargemens au profit de ladite Compagnie , Et les Maîtres desdits Bâtimens condamnez à mille livres d'amende aussi au profit de ladite Compagnie. Pour juger lesquelles contraventions commises & à commettre , ensemble les fraudes & confiscations , Sa Majesté a commis & commet les Srs. Intendans & Commissaires départis dans les Provinces & Generalitez de son Royaume , lesquels pourront commettre & subdeleguer pour l'instruction tels Officiers ou Graduez que bon leur semblera , Sa Majesté leur attribuant à cette fin toute Cour , Jurisdiction & connoissance , Et icelles interdisant à toutes ses Cours & autres Juges. A même Sa Majesté évoqué en tant que besoin est ou sera , toutes saisies , instances & procedures anterieures au present Arrêt , depuis ledit jour premier Novembre , Et icelles a renvoyées par devant lesdits Srs. Intendans. Voulant Sa Majesté que les ordonnances & autres jugemens qui seront rendus pour ce que dessus par lesdits Srs. Intendans , soient exécutez par provision , nonobstant toutes oppositions & autres empêchemens , sauf toutesfois l'appel au Conseil. PERMET en outre Sa Majesté ausdits Srs. Intendans & Commissaires départis , de nommer telles personnes que bon lui semblera pour leurs Procureurs & Greffiers en

82. RECUEIL D'ARRETS

ladite Commission, suivant l'exigence de
cas; Et ordonne que le present Arrest sera
exécuté, nonobstant toutes oppositions &
tous autres empêchemens quelconques, dont
si aucuns interviennent, elle s'est réservée
la connoissance, & icelle interdite à tous
autres Juges. Enjoignant ausdits Srs. In-
tendans de tenir la main à son entière exé-
cution, même de le faire afficher dans les
Ports & Havres, Et par tout ailleurs où be-
soin sera. FAIT au Conseil d'Etat du Roi,
Sa Majesté y étant, tenu à Paris le dix-
septième jour de Novembre mil sept cens
dix-huit.

Signé PHELYPEAUX.

A R R E S T

*Concernant les Retrouvés des Tabacs. Du
28. Novembre 1718. Extrait des Registres
du Conseil d'Etat.*

LE ROY s'étant fait représenter, en son
Conseil d'Etat, le Resultat rendu en ice-
lui le 12. Decembre 1714. Par lequel Sa
Majesté, en renouvelant la Ferme & le
Privilege exclusif pour la vente & distribu-
tion des Tabacs en Corde & en Poudre dans
tout le Royaume, en faveur de Guillaume
fils pour le terme de six années, à rai-
son de deux millions pour les deux pre-
mières années, & de deux Millions deux
cens mille livres pour les quatre suivan-
tes, ordonne que les Tabacs qui se
trouveroient à la fin d'icelui entre les mains
des debiteurs ou autres vendans les Tabacs
ap-

appêlez de *Retrouve* à quelque quantité qu'ils pussent monter , seroient vendus & distribuez pour le compte & au profit dudit Guillaume fils , en payant par lui à celui qui lui succederoit la somme de trente mille livres: Mais Sa Majesté ayant fait examiner ledit Resultat , & reconnu que non seulement il avoit été fait sans aucune Publication préalable , quoique cette formalité soit expressement prescrite par l'Ordonnance du mois de Juillet 1681. mais aussi que les interêts de Sa Majesté en avoient souffert un préjudice considerable , ce qui l'auroit porté à ordonner le resiliement dudit Bail , par Arrest rendu en son Conseil d'Etat le 10. Mai 1718. Ensorte qu'ayant été procédé aux Encheres, ladite Ferme a été portée à quatre Millions vingt mille Livres par Jean Ladmiral, qui en est demeuré Adjudicataire, suivant le Resultat du 16. Septembre dernier : Et attendu que la clause inserée dans ledit Resultat par rapport aux Tabacs de *Retrouve* est insolite, irreguliere, également contraire à la Justice & à l'interest du Roi , puisqu'elle autoriseroit des achapts surabondans & frauduleux qui détruiroient necessairement l'effet de la Ferme , & empêcheroient dans la suite que l'on n'y mit des Encheres ; Oûi le Rapport. SA MAJESTE' ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent , a déclaré & declare nulle la clause inserée dans le Resultat du 12. Decembre 1714. par laquelle il est dit que les Tabacs de *Retrouve* seront vendus pour le compte dudit Guillaume fils , en payant par lui à

44 RECUEIL D'ARRESTS

celui qui lui succederoit la somme de trente mille livres seulement. **VEUT** & entend **Sa Majesté**, qu'il soit fait un Inventaire exact de tous lesdits Tabacs de *Retrouve* par les Commis dudit L'admiral, dont les Rapports & Procès verbaux seront foi en Justice jusqu'à l'inscription de faux, Et que lesdits Tabacs soient vendus & debitez pour le compte & au profit dudit Jean L'admiral, à compter du premier Octobre dernier, en payant par lui audit Guillaume fils, ou à ses Cautions le prix courant desdits Tabacs : Et pour assurer d'autant plus la verité desdits Inventaires, **Sa Majesté ORDONNE** que ledit Guillaume fils, ses Cautions & Soufermiers, leurs Commis & Preposez à la vente des Tabacs, seront tenus de représenter aux Commis dudit L'admiral tout les Registres & Papiers en bonne forme concernant ladite Ferme, sans en retenir ni cacher aucuns, pour être par eux clos, arrêtez & paraphes, de quoi ils dresseront des Procès verbaux, lesquels contiendront l'état où ils les auront trouvez, Et sur iceux rapportez au Conseil, sera par **Sa Majesté** ordonné ce qu'il appartiendra. Ordonne pareillement **Sa Majesté** que ladite clause inserée dans le Bail fait audit L'admiral soit & demeure nulle, sans qu'il puisse s'en servir, ni la mettre à exécution à la fin de son dit Bail; **FAIT** deffenses de l'insérer à l'avenir dans aucunes Affiches, Adjudications, ni Resultats, soit à l'égard de la Ferme des Tabacs, soit pour les autres Fermes de **Sa Majesté**, à peine de nullité, cassation desdits Resultats & sous telles autres peines qui

qui seront jugées convenables. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le vingt-huitième jour de Novembre mil sept cens dix huit.

Signé PHELYPEAUX.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: Au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis. Nous de l'avis de notre très cher & très amé Oncle le Duc d'Orleans Regent, te mandons & commandons par ces presentes signées de notre main, de signifier à tous ceux qu'il appartiendra l'Arrêt dont l'extrait est ci-attaché sous le Contrescel de notre Conseil d'Etat, Nous y étant, à la Requête de Jean Ladmiral Fermier General du Tabac, Et de faire pour l'entiere exécution dudit Arrest tous autres Actes de Justice requis & necessaires, sans pour ce demander autre congé ni permission; Voulons en outre que foi soit ajoutée aux copies collationnées dudit Arrêt & des presentes collationnées, comme à l'Original; CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le vingt-huitième jour de Novembre, l'an de grace mil sept cens dix-huit, Et de notre Regne le quatrième. *Signé* LOUIS. Par le Roi le Duc d'Orleans Regent present. *Et plus bas*, PHELIPEAUX, Et scellé.

POUR LE ROI.

*Collationné à l'Original par
Nous Ecuyer - Conseiller
Secretaire du Roi, Maison-Couronne de France
& de ses Finances.*

D 7

AR-

88 **RECUEIL D'ARRESTS**
fraudes & confiscations soient jugées en la
forme prescrite par l'Arrest du 17. Novem-
bre dernier, par les Srs. Intendans & Com-
missaires départis, auxquels Sa Majesté re-
joint de tenir la main à l'exécution du pre-
sent Arrest, dont elle interdit la connois-
sance à tous autres Juges. **FAIT** au Con-
seil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant,
tenu à Paris le sixième jour de Decembre
mil sept cens dix-huit.

Signé **PHILIPPE AUL.**

L OUIS PAR LA GRACE DE DIEU,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE;
Dauphin de Viennois & Dyois, Provence,
Forcalquier & Terres Adjacentes, à nos
amez & feaux Conseillers en nos Conseils
les Srs. Intendans & Commissaires départis,
pour l'exécution de nos ordres dans les
Provinces & Generalitez de notre Royaume,
Salut. Nous vous mandons & enjoignons
par ces présentes signées de Nous, de tenir
la main à l'exécution de l'Arrêt ci-attaché
sous le Contre scei de notre Chancellerie,
cejourd'hui donné en notre Conseil d'Etat,
Nous y étant, pour les causes y contenues.
Commandons au premier notre Huissier ou
Sergent sur ce requis, de signifier ledit Ar-
rest à tous qu'il appartiendra à ce que per-
sonne n'en ignore, Et de faire pour son en-
tiere exécution tous Actes & exploits neces-
saires sans autre permission, nonobstant
Clameur de Haro, Charte Normande &
Lettres à ce contraires, *Voulons* qu'aux Co-
pies dudit Arrest & des présentes collation-
nées par l'un de nos amez & feaux Conseil-

lers-Secretaires , foi soit adjoutée comme aux Originaux. CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le sixième jout de Decembre , l'an de grace mil sept cens dix huit , & de notre Regne le quatriéme. Signé LOUIS. Par le Roi, Dauphin Comte de Provence , le Duc d'Orleans Regent present. *Et plus bas,*

PHELYPEAUX.

POUR LE ROI.

*Collationné à l'Original
par Nous Ecuyer - Con-
seiller Secretaire du Roi,
Maison - Couronne de
France & de ses Fi-
nances.*

A R R E S T

Qui attribue Jurisdiction à Mrs. les Intendants des Provinces & Generalitez du Royaume, des contestations mûës & à mouvoir , en Exécution de l'Arrest du Conseil du 28. Novembre 1718. concernant les Retrouves des Tabacs. Du 6. Decembre 1718. Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROI s'étant fait représenter l'Arrest rendu en son Conseil d'Etat le 28. Novembre dernier , par lequel Sa Majesté a annullé la clause inserée dans le Resultat du 12. Decembre 1714. portant que les Tabacs de *Retrouve* seront vendus au profit de Guillaume fils , en payant par lui à celui qui lui succederoit la somme de trente mille livres seulement , Et ordonné qu'il sera fait

fait des Inventaires exacts de tous les Tabacs de *Revente* par les Commis de Jean L'admiral, pour le compte duquel lesdits Tabacs seront vendus, Et que pour assurer davantage la vérité desdits Inventaires, ledit Guillaume fils, les Cautions, Souffermiers, Commis & Preposez seront tenus de représenter, aux Commis dudit L'admiral sous les Papiers & Registres en bonne forme concernant ladite Ferme, pour être pareux clos, arrêtés, paraphés & dressé des Procès verbaux de l'état d'iceux; pour l'exécution duquel Arrêt Sa Majesté a donné ses ordres aux Srs. Intendans & Commissaires départis dans les Provinces. Mais comme il convient, pour empêcher les contestations qui pourroient survenir sur la Jurisdiction desdits Srs. Commissaires, de rendre ses intentions publiques; Oûi le Rapport Sa MAJESTE ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent a ordonné & ordonne, que toutes les contestations mêlées & à mouvoir dans les Provinces au sujet de l'exécution dudit Arrêt rendu en son Conseil d'Etat le 28. Novembre dernier, seront portées devant les Srs. Intendans & Commissaires départis dans lesdites Provinces & Generalitez du Royaume, auxquels pour cet effet elle en a attribué toute Cour & Jurisdiction, Et icelle interdite à toutes les autres Cours & Juges, pour être lesdites contestations instruites & jugées par lesdits Srs. Commissaires en premiere instance, sauf l'Appel au Conseil. Et Tera le present Arrêt exécuté, nonobstant oppositions, & tous autres empêchemens quel-

quelconques pour lesquels ne sera différé, & dont si aucuns interviennent, Sa Majesté s'en reserve la connoissance, & icelle interdit à tous autres Juges. *Fait au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le sixième jour de Septembre mil sept-cens dix-huit. Signé,*

PHELYPEAUX.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: Dauphin de Viennois, Comte de Valentinois & Dyois, Provence, Forcalquier & terres Adjacentes, à nos amez & feaux les Srs. Intendans & Commissaires départis pour l'exécution de nos ordres dans les Provinces & Generalitez de **N**otre Royaume, *Salut.* Nous vous mandons & enjoignons par ces présentes signées de notre main, de proceder à l'exécution de l'Arrest ci-attaché sous le Contre-scel de notre Chancellerie, cejourd'hui donné en notre Conseil d'Etat, Nous y étant, pour les causes y contenues, lequel nous voulons être exécuté, nonobstant oppositions & tous autres empêchemens quelconques pour lesquels nous ne voulons être différé. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de signifier ledit Arrest à tous qu'il appartiendra, à ce que personne n'en ignore, Et de faire pour son entiere execution tous Actes & exploits necessaires, sans autre permission, nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires; Voulons qu'aux Copies dudit Arrest & des Presentes collationnées par l'un de nos amez & feaux
Con-

RECUEIL D'ARRESTS
Conseillers Secretaires, foi son adjointe
comme aux Originaux. **CAR TEL EST NÔ-**
TRE PLAISIR Donné à Paris le sixième
jour de Decembre, l'an de grace mil sept
cents dix-huit, Et de nôtre Regne le quatrième.
Signé LOUIS. Par le Roy, Dauphin
Comte de Provence, le Duc d'ORLEANS
Regent present. *Et plus bas*, PHELYPE-
AUX. Et scellé.

POUR LE ROI.

*Collationné à l'original par
Nous Conseiller-Secretai-
re du Roi, Maison, Cou-
ronne de France & de ses
Finances.*

ARREST du 31. Decembre 1718.

Et Lettres Patentes données à Paris le
30. Mars 1719.

Pour la Prise de possession de la Ferme des Domaines d'Occident, sous le nom d'Aymard Lambert pour six années, qui commenceront le premier Janvier 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

L E ROY ayant adjugé en son Conseil le
29. Août de la presente année 1718. à
M. Aymard Lambert la Ferme des Droits
de son Domaine d'Occident, conjointement
avec les autres Fermes Générales de Sa
Majesté pour six années consecutives, à
commencer la jouissance pour le Domaine
d'Occident au premier jour du mois de Jan-
vier

vier de l'année prochaine 1719. Et Sa Majesté voulant qu'en attendant l'Expedition du Bail desdites Fermes, ledit Aymard Lambert entre en possession & jouissance des Droits du Domaine d'Occident, & qu'il puisse pourvoir aux choses nécessaires pour la Regie & Perception desdits Droits, tant dans le Royaume que dans les Isles & Terres Fermes de l'Amerique : Consistans, ceux qui se perçoivent ausdites Isles & Terres Fermes, Savoir, en Canada au Dixième des Originaux sortans du Pays de Canada, de la Nouvelle France & autres Pays habitez par les François dans l'Amerique Septentrionale, en la Traite de Tadoussac, à l'exclusion de tous autres, au Droit de dix pour cent sur les Vins, Eaux de vie, Liqueurs & Tabacs entrans en Canada, à l'exception de ce qui servira à l'Avitaillement des Vaisseaux: Et dans les Isles & Terres Fermes de l'Amerique Meridionale au Droit de Capitation, celui de poids d'un pour cent sur les Marchandises entrant dans lesdites Isles, & sur celles qui en sortent, au Droit d'Ancrage sur les Vaisseaux armez de Canons qui y mouillent, -aux cinquante pas de Roy de Terrain réservé sur le circuit des Isles, au Droit de Nomination, Profits & Emolumens des Greffes, aux Domaines & Droits Domaniaux ordinaires & Casuels, Amendes, Confiscations, Aubaines, Bâtardises, Desherences, Epaves, Biens vacants, Naufrages, Sauvemens, Eschoüemens & autres Droits Royaux & Domaniaux, suivant l'Edit de la Concession qui en avoit été faite à la Compagnie des Indes Occidentales

22
Le Roy a permis & a autorisé le Sieur de
Lambert, à prendre possession de la dite
Ferme, & à commencer la Regie dans
lesdites Isles & Terres Fermes de l'Ameri-
que, au jour premier Janvier 1719. Et que
ledit Traffane ou ses Procureurs, Souf-
freniers ou Commis devront lui compter
du produit des Droits de ladite Ferme,
depuis ledit jour premier Janvier 1719.
jusqu'au jour qu'il en commencera la
Regie & l'perception, Requeroit qu'il plût.
Sa
Ma-

Majesté sur ce lui pourvoir ; ouï le Rap-
port. **S**A **M**AJESTE ETANT EN SON
CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc
d'Orleans Regent, a ordonné & ordonne,
qu'en attendant l'Expedition du Bail des
Fermes générales, celle du Domaine d'Occi-
dent comprise, adjudgées audit Lambert
le 29. Aoust de la presente année 1718. pour
fix années, à commencer la jouïssance pour
les Droits du Domaine d'Occident au pre-
mier Janvier de l'année prochaine 1719. le-
dit Aymard Lambert entrera en possession
& jouïssance dudit jour premier Janvier pro-
chain de tous les Droits dudit Domaine
d'Occident, qui se perçoivent tant dans les
Bureaux de France, que dans les Isles & Ter-
res Fermes de l'Amerique Septentrionale &
Meridionale: ordonne que lesdits Droits lui
feront payez ou à ses Procureurs, Commis
& Preposez aux Bureaux qui sont ou pour-
ront être par luy établis, A quoi faire les
debiteurs seront contraints par les voyes or-
dinaires, & suivant les Edits, Declarations,
Ordonnances, Reglemens, Tarifs & Arrêts
sur ce rendus, qui seront executez suivant
leur forme & teneur, & conformement aux
Baux de Domergue, Guigue & Traffane
precedents Fermiers. **P**ERMET Sa Ma-
jesté audit Lambert, de pourvoir à tout ce
qu'il estimera necessaire pour la paisible pos-
session, regie & perception desdits Droits
du Domaine d'Occident. **F**AIT Sa Ma-
jesté très expresse deffenses à toutes person-
nes, de quelque qualité & condition qu'el-
les soient, de troubler ledit Lambert, ses
Procureurs, Commis & Preposez dans la-
dite

cite Regle & reception, à peine d'en répondre en son propre & privé nom, & de tous dépens, condamnations & intérêts. Ordonne Sa Majesté, que lesdits **Procureurs, Sub-fourniers, Commis & Preposés** qui auront fait la Regle & reception des Droits de Domaine d'Occident dans les Iles & Terres Fermes de l'Amérique, depuis ledit jour premier Janvier 1763, jusqu'à ce jour que ledit **Lamont**, ses **Procureurs, Commis & Preposés** auront commencé à faire la dite Regle & reception dans lesdites Iles & Terres Fermes, seront tenus de se rendre compte ou à ses **Procureurs, Commis & Preposés**, du produit de ces Droits, & lui en remettre les fonds, auxquels ils seront contraints ainsi qu'il est accoutumé pour les deniers & affaires de Sa Majesté. Vaut Sa Majesté que toutes les contestations concernant lesdits Droits, circonstances & dépendances, soient instruites & jugées; Savoir, Celles qui pourront survenir pour raison des Droits qui se perçoivent en France, par les Juges à qui la connoissance en appartient, tant en premiere instance que par appel; Et dans les Iles, par les **Srs. Intendans de Justice, Police, Finances & Marine**, ou par les **Commissaires Ordonnateurs** faisant les fonctions d'**Intendans** dans lesdites Iles & Terres Fermes, Et que les Jugemens qui seront par eux rendus seront executez par provision, nonobstant l'appel qui ne pourra être relevé qu'au Conseil de Sa Majesté. Faisant défenses à toutes ses Cours, Conseils Supérieurs & autres Juges d'en connoître. Ex-

JOINT Sa Majesté aux Srs. Intendans & Commissaires departis dans les Provinces & Généralitez, Et aux Juges ordinaires des Fermes dans le Royaume, Ensemble aux Srs. Gouverneurs, Lieutenans Généraux, Intendans & Commissaires Ordonnateurs, Et aux Gouverneurs particuliers dans lesdites Isles & Terres Fermes de l'Amerique, de tenir la main, chacun à son égard, à l'Execution du present Arrêt, nonobstant toutes oppositions ou appellations, dont si aucunes interviennent, Sa Majesté s'en est réservé la connoissance & à son Conseil, Et icelle interdit à toutes ses Cours & autres Juges; Et pour l'Execution du present Arrêt toutes Lettres nécessaires seront Expédiées. **FAIT** au Conseil d'Etat du Roy, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le trente-unième jour de Decembre mil sept cens dix-huit. *Signé* P H E L Y P E A U X.

L O U I S P A R L A G R A C E D E D I E U
 R O I D E F R A N C E E T D E N A V A R -
 R E, Dauphin de Viennois, Comte de Va-
 lentinois & Dyois, Provence, Forcalquier
 & Terres Adjacentes; A tous ceux qui ces
 presentes Lettres verront. *Salut.* Nous avons
 fait adjuger en nôtre Conseil le 29. Août
 de l'année dernière 1718. à Me. Aymard
 Lambert la Ferme des Droits de nôtre Do-
 maine d'Occident, conjointement avec nos
 autres Fermes Générales Unies, pour six an-
 nées consecutives, à commencer la jouissance
 pour ledit Domaine d'Occident au premier
 jour du mois de Janvier de la presente an-
 née 1719. Et comme il est nécessaire qu'en

attendant l'expédition du Bail desdites Fermes, ledit Aymard Lambert entre en possession & jouissance de nosdits Droits du Domaine d'Occident, & qu'il puisse pourvoir aux choses nécessaires pour la regie & perception de ces Droits, tant dans notre Royaume que dans les Isles & Terres Fermes de l'Amerique, lesquels consistent, ceux qui se perçoivent ausdites Isles & Terres Fermes. Savoir en Canada au dixième des Originaux sortans dudit Pays de Canada, de la Nouvelle France & autres Pays habitez par les François dans l'Amerique Septentrionale, en la Traite de Tadoussac, à l'exclusion de tous autres, au Droit de dix pour cent sur les Vins, Eaux de Vie, Liqueurs & Tabacs entrans en Canada, à l'exception de ce qui servira à l'aviuaillement des Vaisseaux; Et dans les Isles & Terres Fermes de l'Amerique Meridionale, au Droit de Capitation, en celuy de poids d'un pour cent sur les Marchandises entrant dans lesdites Isles, & sur celles qui en sortent, au droit d'Ancrage sur les Vaisseaux armez de Canons qui y mouillent, aux cinquante pas de Roy de terrain reservé sur le circuit des Isles, au Droit de Nomination, Profits & Emolumens des Greffes, aux Domaines & Droits domaniaux ordinaires & casuels, Amendes, Confiscations, Aubaines, Bittardises, Desherences, Epaves, Biens vacans, Naufrages, Sauvemens, Echoüemens & autres Droits Royaux & domaniaux, suivant l'Edit de la concession qui en avoit été faite à la Compagnie des Indes Occidentales du mois de May 1664. Et celui de réunion

au Domaine de nôtre Couronne du mois de
Decembre 1674. & généralement en tous
les Droits qui sont dûs ou usitez és Isles &
Terres Fermes de l'Amerique Septentriona-
le & Meridionale, suivant les Ordonnan-
ces des Srs. Lebaas & Begon des 12. Fevrier
1671. 11. Juillet 1684. autres Reglemens &
Arrêts sur ce rendus, & suivant le Bail fait
à Me. Pierre Domergue en l'année 1687.
pour en jouir par ledit Lambert, tout ainsi
que ledit Domergue, Louis Guigue, &
François Traffane precedens Fermiers dudit
Domaine d'Occident en ont joui ou dû
jouir; nous avons fait deffenses par Arrêt
de nôtre Conseil d'Etat du 6. Septembre
1718. audit Traffane, ses Procureurs &
Commis, d'abandonner la regie desdits
Droits de la Ferme de nôtre Domaine d'Oc-
cident, qu'après que ledit Lambert, ses
Procureurs, Commis & préposez en auront
pris possession, à peine de payer lesdits
Droits pour le temps qu'ils auront abandon-
né ladite regie, à raison du plus haut quar-
tier des années precedentes. Et attendu que
ledit Lambert ne pourra prendre possession
des Droits de ladite Ferme, & en commen-
cer la Regie dans lesdites Isles & Terres Fer-
mes de l'Amerique, qu'après ledit jour pre-
mier Janvier de la presente année 1719. &
que ledit Traffane ou ses Procureurs, Sous-
fermiers ou Commis devront lui compter
du produit des Droits de ladite Ferme de-
puis ledit jour premier Janvier 1719. jus-
qu'au jour qu'il en commencera la Regie &
perception, nous avons par autre Arrêt de
nôtre Conseil d'Etat du 31. Decembre 1718.

Preurs, Commis & Preposez, auront commencé à faire ladite Regie & Perception dans lesdites Isles & Terres Fermes, seront tenus de lui rendre compte ou à ses Procureurs, Commis & Préposez, du produit desdits Droits, & lui en remettre les fonds, à quoy faire ils seront contraints ainsi qu'il est accoutumé pour nos deniers & affaires; Ordonné que toutes les contestations concernant lesdits Droits, circonstances & dependances, seront instruites & jugées, Sçavoir celles qui pourront survenir pour raison des Droits qui se perçoivent en France, par les Juges à qui la connoissance en appartient, tant en premiere instance que par appel; Et dans les Isles, par les Intendans de Justice, Police, Finances & Marine, ou par les Commissaires Ordonnateurs faisant les fonctions d'Intendans dans lesdites Isles & Terres Fermes, Et que les Jugemens qui seront par eux rendus seront executez par provision, nonobstant l'appel qui ne pourra être relevé qu'en nôtre Conseil, avec defenses à toutes nos Cours, Conseils Supérieurs & autres Juges d'en connoitre, Enjoint aux Srs. Intendans & Commissaires départis dans les Provinces & Généralitez, & aux Juges ordinaires de nos Fermes dans le Royaume, Ensemble aux Srs. Gouverneurs, Lieutenans Généraux & Commissaires Ordonnateurs, & aux Gouverneurs particuliers dans lesdites Isles & Terres Fermes de l'Amerique, de tenir la main, chacun à son égard, à l'Execution dudit Arrêt, nonobstant toutes oppositions ou appellations, dont si aucunes interviennent, nous nous en

sommes réservé la connoissance & à notre Conseil, Et icelle interdite à toutes nos Cours & autres Juges: pour l'Execution duquel Arrêt nous avons en outre ordonné que toutes Lettres nécessaires seront expédiées. *A ces Causes*, de l'avis de notre très cher & très amé oncle le Duc d'Orleans petit Fils de France Regent, de notre très cher & très amé oncle le Duc de Chartres premier Prince de notre Sang, de notre très cher & tres amé Cousin le Duc de Bourbon, de notre tres cher & tres amé Cousin le Prince de Conty Princes de notre Sang, de notre tres cher & tres amé oncle le Comte de Toulouse Prince légitimé, Et autres Pairs de France, Grands & notables personnages de notre Royaume; Qui ont vû ledit Arrêt de notre Conseil d'Etat du 31. Decembre 1718. cy-attaché sous le Contre-scel de notre Chancellerie, Et de notre certaine science, pleine puissance & autorité Royale, conformément audit Arrêt, nous avons par ces presentes signées de notre main, ordonné & ordonnons qu'en attendant l'expédition du Bail de nos Fermes Générales, celle du Domaine d'Occident comprise, adjudgées audit Lambert le 29 Août de l'année dernière 1718. pour six années à commencer la jouissance pour les Droits du Domaine d'Occident au premier Janvier de l'année presente 1719. ledit Aymard Lambert entrera en possession & jouissance dudit jour premier Janvier dernier de tous les Droits dudit Domaine d'Occident qui se perçoivent, tant dans les Bureaux de France que dans les Isles & Terres Fermes

Fermes de l'Amerique Septentrionale & Meridionale; ordonnons que lesdits Droits lui seront payez ou à ses Procureurs, Commis & Préposez, aux Bureaux qui sont ou pourront être par lui établis, à quoi faire les debiteurs seront contraints par les voyes ordinaires & suivant les Edits, Declarations, Ordonnances, Reglemens, Tarifs & Arrêts sur ce rendus qui seront executez suivant leur forme & teneur, Et conformement aux Baux de Domergue, Guigue & Traffane precedens Fermiers. Permettons audit Lambert de pourvoir à tout ce qu'il estimera necessaire pour la paisible possession, Regie & Perception desdits Droits du Domaine d'Occident. Faisons très expresses deffenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de troubler ledit Lambert, ses Procureurs, Commis & Preposez dans ladite Regie & perception, à peine d'en repondre en leurs propres & privez noms: ordonnons en outre que ledit Traffane, ses Procureurs, Sousfermiers, Commis & autres qui ont fait la Regie & Perception des Droits du Domaine d'Occident dans les Isles & Terres Fermes de l'Amerique depuis ledit jour premier Janv. 1719. jusqu'aujour que ledit Lambert, ses Procureurs, Commis & Preposez auront commencé à faire ladite Regie & perception dans lesdites Isles & Terres Fermes, seront tenus de lui rendre compte ou à ses Procureurs, Commis & préposez, du produit desdits Droits & lui en remettre les fonds, à quoi ils seront contraints ainsi qu'il est accoustumé pour nos deniers & affaires; voulons que toutes les contestations concernant

lesdits Droits, circonstances & dependances soient instruites & jugées. **Savoir**, celles qui pourront survenir pour raison des Droits qui se perçoivent en France, par les Juges à qui la connoissance en appartient, tant en premiere instance que par appel, Et dans les Isles, par les Srs. Intendans de Justice, Police, Finances & Marine, ou par les Commissaires ordonnateurs faisant les fonctions d'Intendans dans lesdites Isles & Terres Fermes; Et que les Jugemens qui seront par eux rendus seront executez par provision, nonobstant l'appel qui ne pourra être relevé qu'en nôtre Conseil, faisant deffenses à toutes nos Cours, Conseils Supérieurs & autres Juges d'en connoître. Enjoignons aux Srs. Intendans & Commissaires départis dans les Provinces & Généralitez, Et aux Juges ordinaires de nos Fermes dans nôtre Royaume, Ensemble aux Srs. Gouverneurs, Lieutenans Généraux, Intendans & Commissaires Ordonnateurs, Et aux Gouverneurs particuliers dans lesdites Isles & Terres Fermes de l'Amerique, de tenir la main, chacun à son égard, à l'Execution dudit Arrêt, nonobstant toutes oppositions ou appellations, dont si aucunes interviennent, nous nous en sommes réservés la connoissance & à nôtre Conseil, Et icelle interdisons à toutes nos Cours & autres Juges. *Si donnons en Mandement* nos amez & feaux Conseillers les Gens de nos Comptes à Paris, Dijon & Rouën, Cours des Aydes de Paris & Rouën, Parlements de Dijon, Grenoble, Toulouse, Aix, Bretagne, Pau, Metz, Dole, Cour de

des Comptes , Aydes & Finances de Bordeaux , Montauban & Clermont-ferrand chacun en ce qui les concerne ; aux Tresoriers Généraux de France , des Bureaux de nos Finances de Paris , Soissons , Amiens , Châlons , Orleans , Tours , Bourges , Moulins , Poitiers , Lyon , Rouën , Caën , Alençon , Dijon , Metz , Grenoble , Toulouse ; Montpellier , Dauphiné , Aix , Bordeaux , Riom , Montauban , Lille , la Rochelle & Auch ; aux Maîtres des Ports , leurs Lieutenans & autres Juges auxquels la connoissance de nos Droits est attribuée dans notre Royaume de France , Et à nos amez & feaux les Lieutenans Généraux pour nous , Intendans de Justice , Police , Finances & Marine , Commissaires Ordonnateurs faisant les fonctions d'Intendans , Gouverneurs , Lieutenants Généraux & particuliers dans nos Isles & Terres Fermes de l'Amerique Septentrionale & Meridionale , que du contenu en ces presentes ils fassent jouir ledit Lambert & ses Cautions , ayant cause , ses Procureurs , Commis & Sousfermiers , sans aucun empeschement , nonobstant oppositions quelconques , Arrêts , Lettres , Privileges & autres choses à ce contraires , auxquels & aux derogatoires nous avons derogé & dérogeons par celsdites Presentes. Mandons aussi à tous nos Gouverneurs de nos Provinces & Villes , Capitaines de nos Places , leurs Lieutenans & Commandans de nos Troupes , Maires , Echevins , Capitouls & Jurats , Consuls , Syndics , Habitans & autres nos Sujets , de tenir la main à l'Execution des presentes , de prêter main-

E s

forte

106 **RECUEIL D'ARRESTS**
forte & assistance, si besoin est, audit Adjudicataire, les Sous-termiers, Procureurs, Commis & autres employez à l'Administration de notre dite Ferme du Domaine d'Occident, à peine de désobéissance & de répondre du paiement de nos Droits, & de tous dépens, dommages & intérêts. Voulons qu'aux Copies des présentes dûement collationnées par l'un de nos amez & seuz Conseillers-Secrétaires foi soit ajoutée comme à l'Original. *Car tel est notre plaisir.* En témoin de quoi nous avons fait mettre notre Scel à cescites présentes. Donné à Paris le trentième jour de Mars, l'an de grace mil sept cens dix neuf, Et de notre Regne le quatrième. *Signé LOUIS.* Et plus bas, par le Roi, le Duc d'ORLEANS Regent présent. *Signé PHELPEAUX.* Et scellé du grand Sceau de cire jaune.

D E C L A R A T I O N D U R O Y,

Concernant les condamnés aux Galeres,
Bannis, & Vagabonds.

Donnée à Paris le 8. Janvier 1719.

L O U I S par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A tous ceux qui ces présentes Lettres verront, Salut. L'Étendue de notre bonne ville de Paris, & le nombre des personnes qui y abordent de toutes les Provinces de notre Royaume, obli-

obligeant à veiller plus particulièrement sur tous ceux qui pourroient troubler la sûreté ou la tranquillité publique : les Rois nos prédecesseurs ont eû dans tous les temps une attention singuliere à en éloigner les Vagabonds , qui n'ont d'autre occupation que celle que leur libertinage leur procure , & qui ne tirent souvent leur subsistance que des crimes où la débauche les entraîne. C'est dans cette vûë que le feu Roi nôtre très honoré. Seigneur & Bisayeul , marqua par la Declaration du 27. Août 1701. la veritable qualité des Vagabonds & gens sans aveu , qu'il leur enjoignit de nouveau de sortir de Paris dans un certain temps , qu'il prononça des peines contre ceux qui n'y satisferoient pas , & qu'il déterminâ les Juges qui prendroient connoissance des contraventions. Il crut même devoir comprendre dans la disposition de cette Loi ceux qui ayant été bannis de quelquesunes des Villes ou Provinces du Royaume , étoient indignes de venir s'établir dans la Ville capitale , pendant le temps qu'ils étoient exclus de leur propre patrie , & dont les crimes passés donnoient un juste sujet d'en craindre de nouveaux , & c'est par ces motifs qu'il leur fut fait défenses de se retirer dans nôtre bonne Ville , Prevosté & Vicomté de Paris, sous les peines portées par les Declarations des 31. May 1682. & 29. Avril 1687. contre ceux & celles qui ne gardent pas leur ban. Mais l'experience ayant fait connoître que ceux qui sont accoustumés au crime , ne sont pas moins à craindre après le temps de leur condamnation , que pendant le temps même

me porté par le jugement qui les condamne, nous avons jugé à propos, en renouvelant des Loix si nécessaires, pour maintenir le bon ordre dans notre bonne ville de Paris, de faire les mêmes défenses à tous ceux qui auroient été condamnés aux galeres, ou au bannissement, même après le temps de leur condamnation expiré, en limitant cependant ces défenses à notre bonne ville de Paris, Fauxbourg & Banlieue d'icelle, & en n'y comprenant par rapport aux bannis, que ceux dont la conduite nous a paru trop suspecte, & l'état trop peu favorable pour les souffrir dans la premiere Ville de notre Royaume, & si près de notre personne; & comme d'ailleurs nous sommes dans la nécessité d'envoyer des hommes dans nos Colonies, pour y servir comme engagez, & travailler à la culture des terres, ou aux autres ouvrages, sans lesquels notre Royaume ne tireroit aucun fruit du commerce de ces pais soumis à notre domination, nous avons crû ne pouvoir rien faire de plus convenable au bien de nostre Etat, que d'établir contre les hommes qui contreviendroient tant à la presente Declaration, qu'à celles du 31. May 1682. 29. Avril 1687. & 27. Août 1701. la peine d'être transportez dans nos Colonies. *A ces causes*, de l'avis de notre très-cher & très-ami oncle le Duc d'Orleans, Petit-Fils de France Regent, de nôtres très-chers & très-amés Cousins le Duc de Bourbon, & le Prince de Conty, Princes de notre Sang, de notre très-cher & très-ami oncle le Comte de Toulouse, Prince légitimé, & autres Pairs de France, Grands & Notables Personnages de

de nôtre Royaume, & de nôtre certaine science, pleine puissance & Autorité Royale, nous avons par ces presentes signées de nôtre main, dit, ordonné & déclaré, disons, ordonnons & declarons, voulons & nous plaît, que les Declarations des 31. May 1682. 29^e Avril 1687. & 27. Août 1701. soient executées selon leur forme & teneur. Permettons néanmoins à toutes nos Cours & Juges, suivant l'exigence des cas, d'ordonner que dans les cas prescrits par lesdites Declarations contre ceux qui ne gardent pas leur ban, & contre les Vagabonds & gens sans aveu, les hommes seront transportez dans nos Colonies, pour y servir comme engagez, & travailler à la culture des terres, ou aux autres ouvrages auxquels ils seront employez, sans que ladite peine puisse être regardée comme une mort civile, ni emporter confiscation. Voulons en outre que tous ceux qui ont été ou seront ci-après condamnés aux galeres ou au bannissement, par quelques Juges, & de quelques lieux que ce puisse être, ne puissent en aucun temps ny en aucun cas, même après le temps de leur condamnation expiré, se retirer dans nôtre bonne ville de Paris, Fauxbourgs & Banlieüe d'icelle. Ce qui n'aura lieu cependant par rapport aux bannis, dont le temps de la condamnation seroit expiré, que pour ceux qui auroient été aussi condamnés au Carcan ou à d'autres peines corporelles, pour ceux qui auroient été condamnés deux fois au bannissement, ou qui auroient suby quelque autre condamnation, faute d'avoir gardé leur ban : Enjoignons

gnons à cet effet à tous ceux & celles qui ont été cy-devant condamnés aux peines cy-dessus énoncées, de se retirer desdits lieux dans un mois du jour de la publication des présentes, sinon & à faute de ce faire dans ledit temps, & iceluy passé, ils seront condamnés, ensemble ceux qui contreviendront à l'avenir à la présente Déclaration; savoir, les hommes, à être envoyés dans nos Colonies, pour y servir comme engagés, & les femmes à être renfermées à l'Hôpital Général de nostre bonne ville de Paris, pendant le temps que nos Juges estimeront convenable. A l'effet de quoi, leur procès leur sera fait & parfait par le Lieutenant Général de Police, ou le Lieutenant Criminel de Robe-courte, concurremment & par prévention; & le jugement par eux rendu en dernier ressort avec les Officiers du Châtelet, au nombre de sept au moins, sans que le Lieutenant Criminel de Robe-courte puisse connoître de ceux contre lesquels le Lieutenant Général de Police aura decreté avant lui, ou le même jour. Voulons qu'en cas de contestation entre lesdits Officiers pour la compétence, elle soit réglée par nostre Cour de Parlement de Paris sans qu'ils puissent se pourvoir au Grand Conseil, ni ailleurs: Ne pourront néanmoins lesdits Officiers connoître desdites contraventions, si les jugemens de condamnations ont été rendus par nostre Cour de Parlement de Paris, soit en infirmant ou confirmant les Sentences des premiers Juges, même lorsque l'exécution des Sentences auroit été renvoyée devant lesdits Juges, dans tous les

lesquels cas, le procez sera fait aux contre-venans par nostre dite Cour, & lesdits Lieutenant Général de Police, & Lieutenant Criminel de Robe-courte seront tenus de lui en délaissier la connoissance; & si les coupables avoient été arrêtez dans les prisons du Châtelet, ils seront tenus de les faire transférer dans les prisons de la Conciergerie, pour le procez leur être fait & parfait à la requeste de nostre Procureur Général. Voulons que ceux qui auront été condamnez à être envoyez dans nos Colonies, conformément aux presentes, soient incessamment renfermez dans l'Hôpital général de nostre bonne ville de Paris, pour y être nourris & gardez jusqu'à ce qu'ils soient conduits dans nos ports, pour y être embarquez & transportez dans nos Colonies. Voulons en outre, que ceux qui après y avoir été transportez en vertu desdites condamnations, seroient depuis rentrez dans nostre Royaume, soient condamnez au carcan & aux galeres à perpetuité, ou à temps, par les mêmes Juges, & en la même forme prescrite par la presente Declaration, si nos Juges ne jugent plus à propos d'ordonner qu'ils soient transportez de nouveau dans nos Colonies. *Si donnons en mandement* à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nostre Cour de Parlement à Paris, que ces presentes ils aient à faire lire, publier & registrer, & le contenu en icelles garder & executer selon leur forme & teneur: Car tel est nostre plaisir; en témoin dequoy nous avons fait mettre nostre Scel à cesdites presentes. *Donné* à Paris le huitième jour de Jan-

Janvier , l'an de grace mil sept cens dix-neuf , & de notre Regne le quatrième. Signé LOUIS; *Et plus bas* , Par le Roi , le Duc d'Orleans Regent present , PHILYPEAUX. Et scellée du grand Sceau de cire jaune.

Registrées , où , ce requerant le Procureur General du Roi , pour être exécutées selon leur forme & teneur , & copies collationnées envoyées aux Bailliages & Seneschauflées du Ressort , pour y être lûes, publiées & registrées , & affichées par tout où besoin sera. Enjoint aux Substituts du Procureur General du Roi d'y tenir la main , & d'en certifier la Cour dans un mois , suivant l'Arrest de ce jour. A Paris en Parlement , le vingt Janvier mil sept cens dix-neuf.

Signé GILBERT.

DECLARATION DU ROI.

*Concernant les Vagabonds & Gens sans aveu.
Donné à Paris le 12. Mars 1719. Registrée
en Parlement.*

LOUIS &c. A tous ceux qui ces presentes Lettres verront , SALUT. Les Rois nos predecesseurs ont pourvû par plusieurs Ordonnances, Edits & Déclarations aux désordres que causent necessairement la fainéantise & l'oïveté , en prononçant
dis-

différentes peines , & même celle des Galeres contre les Vagabonds & Gens sans aveu. Mais le besoin que nous avons de faire passer des Habitans dans nos Colonies , nous a fait regarder comme un grand bien pour notre Etat, de permettre à nos Juges, au lieu de condamner lesdits Vagabonds aux Galeres , d'ordonner qu'ils seroient transportez dans nos Colonies , comme engagez , pour y travailler aux ouvrages auxquels ils seroient destinez , ainsi qu'il est porté par notre Déclaration du 8. Janvier dernier, enregistrée en notre Cour de Parlement de Paris le 20. dudit mois. Nous avons cependant appris que quoique ladite Déclaration permette en general à toutes les Cours & Juges d'ordonner que les Vagabonds & Gens sans aveu seroient transportez dans les Colonies , plusieurs de nos Cours & autres Juges ont douté que la disposition de cette Declaration put être étendue au delà de notre bonne Ville de Paris & Banlieuë d'icelle : parce que son objet principal paroît avoir été d'écarter de ladite Ville & Banlieuë les Vagabonds & ceux qui avoient été ou seroient dans la suite condamnés aux Galères ou au Bannissement. Et comme notre intention a toujours été, en prononçant les peines portées par ladite Déclaration, de permettre à nos Juges dans toute l'étendue de notre Royaume , d'ordonner que tous ceux, qui étant convaincus d'être Vagabonds , auroient pu & dû être condamnés aux Galeres , suivant la rigueur des Ordonnances des Rois nos Prédecesseurs, seroient transportez dans nos Colonies ,

Nous

Nous avons crû qu'il étoit nécessaire d'expliquer sur ce nos intentions d'une manière si précise qu'il ne put rester aucun doute sur une matière qui interesse également la sûreté de notre Etat & le bien de nos Colonies. A CES CAUSES, de l'avis de notre cher & très aimé Oncle le Duc d'Orleans petit Fils de France Regent, de notre très cher & très aimé Oncle le Duc de Chartres premier Prince de notre Sang, de notre très cher & très aimé Cousin le Duc de Bourbon, de notre très cher & très aimé Cousin le Prince de Conti, Prince de notre Sang, de notre très cher & très aimé Oncle le Comte de Toulouse Prince légitimé, & autres Pairs de France, grands & notables Personnages de notre Royaume. Et de notre certaine science pleine puissance & autorité Royale, Nous avons par ces présentes signées de notre main dit, déclaré & ordonné, disons, déclarons & ordonnons, Voulons & nous plaît, que les Ordonnances, Edits & déclarations au sujet des Vagabonds & Gens sans aveu soient exécutées selon leur forme & teneur. Et cependant voulons que nos Cours & autres Juges de notre Royaume, Pays, Terres & Seigneuries de notre obéissance, dans les cas où lesdites Ordonnances, Edits & Déclarations prononcent la peine des Galeres contre lesdits Vagabonds, puissent ordonner que les hommes seront transportez dans nos Colonies, pour y travailler comme engagés, soit pour un temps, soit pour toujours, conformément à notre Déclaration du 8. Janvier dernier, sans que ladite peine puisse être regardée comme une mort civile,

le, ni emporter confiscation : Voulons que ceux qui auront été transportez dans nos Colonies en vertu des jugemens de condamnation , ne puissent rentrer dans notre Royaume pendant le temps prescrit par les jugemens , sous peine d'être mis au carcan, & condamnez en outre aux Galeres à perpetuité , si nos Juges n'estiment plus à propos d'ordonner qu'ils soient transportez de nouveau dans nos Colonies , pour y rester à perpetuité comme Engagez , auquel cas leurs biens seront & demeureront confisquez. SI DONNONS EN MANDEMENT à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans notre Cour de Parlement à Paris , que ces Presentes ils ayent à faire lire , publier & registrer , & le contenu en icelles garder , observer & exécuter selon leur forme & teneur : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. En témoin de quoi nous avons fait mettre notre Scel à cesdites Présentes. DONNE' à Paris le douzième jour de Mars, l'an de grace mil sept cens dix-neuf, Et de notre Regne le quatrième. *Signé* LOUIS. *Et plus bas* , par le Roi , le Duc d'Orleans Regent present. PHELYPEAUX. Et scellée du grand Sceau de cire jaune.

Réglistrées, Oûi, & ce requerant le Procureur General du Roi , pour être exécutées selon leur forme & teneur , Et Copies collationnées envoyées aux Bailliages & Senechaussées du ressort pour y être lûes , publiées & registrées ; Enjoint aux Substituts du Procureur General du Roi d'y tenir la main , & d'en certifier la Cour dans un mois, suivant l'Arrest de ce jour. A Paris en Parlement

116 RECUEIL D'ARRESTS
lement le vingt quatrième jour de Mars mil
sept cens dix-neuf. *Signé*

GILBERT.

E D I T
D U R O I.

*Portant Réunion des Compagnies des Indes
Orientales & de la Chine, à la Compagnie
d'Occident. Donné à Paris au mois de Mai
1719.*

LOUIS par la Grace de Dieu Roi de
France & de Navarre : A tous presens
& à venir, Salut. Depuis notre avènement
à la Couronne, nous avons été occupez à
chercher les moyens de reparer les Epuise-
mens que de longues Guerres avoient cau-
sées à l'Etat, Et à procurer à nos Sujets la
felicité & l'abondance qu'ils meritent. Nous
voyons avec satisfaction que la circulation
de l'Argent est très vive , & que le Com-
merce se rétablit, mais notre objet ne peut
être rempli que par de plus grands avanta-
ges. Le credit que la Compagnie d'Occi-
dent s'est acquis, quoique nouvellement for-
mée, Nous a déterminez d'examiner la si-
tuation des anciennes Compagnies , Et
nous avons vû avec douleur que mal-
gré les bienfaits qu'elles ont reçu de la li-
beralité du feu Roi notre très honoré Sei-
gneur & Bisayent , Elles n'ont pû se sou-
tenir. La Compagnie des Indes Orientales
établie

établie par édit du mois d'Août 1664. au lieu d'employer à l'agrandissement du Commerce le privilege exclusif qui lui avoit été accordé pendant cinquante années , Et les secours réitérez d'Argent & de Vaisseaux que le feu Roi lui avoit donnez , après avoir contracté des dettes dans le Royaume & aux Indes , a totalement abandonné sa Navigation , & s'est déterminée à ceder son Privilege à des particuliers moyennant dix pour cent du produit des ventes en France , & cinq pour cent des prises , Et la retenue des cinquante livres par tonneau des Marchandises de Sortie , & des soixante quinze livres de celles d'Entrée qui lui avoient été accordez par forme de gratification. Nous savons que ce n'est point à la nature de ce Commerce , que le manque de succès doit être attribué , mais à la mauvaise Regie , Et que cette Compagnie , à l'exemple de celles des Etats voisins , auroit pu rendre ce Commerce utile à ses Actionnaires & au Royaume. L'entreprise avoit été formée avec un fonds qui n'étoit pas suffisant , les Directeurs ont consommé une partie de ces fonds par des repartitions prematurées , & des droits de presence dans un temps où il n'y avoit aucuns profits. Et pour suppléer à ces fonds l'on avoit fait des Emprunts sur la Place à des interêts excessifs , jusqu'à dix pour cent : Et l'on avoit pris en d'autres tems de l'Argent à la grosse aventure , à raison de cinq pour cent par mois. En sorte que le bénéfice du Commerce se trouvoit épuisé & au delà , par les charges que l'on y avoit mises. Cependant
malgré

malgré cette mauvaise administration le Roi continuant toujours la protection qu'il avoit accordée à cette Compagnie dans la vue de la mettre en état de payer ses dettes, lui a accordé par sa Déclaration du 29. Septembre 1714. la continuation de son Privilege pendant dix années, à commencer du premier Avril 1715. Mais au lieu de remplir un objet aussi légitime les Indiens nous ont porté des plaintes réitérées que la Compagnie ne leur payoit ni intérêts ni Capitaux, Et que depuis plus de 20. ans, Elle n'avoit envoyé aucuns Vaisseaux à Suratte. Ainsi ce Commerce devenant languissant depuis plusieurs années, se perdroit entièrement s'il n'y étoit pourvu, que les particuliers qui ont acquis le Privilege de la Compagnie, étant chargez de payer un droit de dix pour cent, ne peuvent faire un Commerce de concurrence avec l'Etranger, Et que d'ailleurs dans la crainte d'être arrêtez pour les dettes de la Compagnie, ils n'osent envoyer leurs Vaisseaux à Suratte, Ville principale du Mogol, se tirent les Cottons en laine filez, Et que toutes les Drogueries & Epiceries des Indes & de l'Arabie; En sorte que nos Sujets sont obligez de tirer de l'Etranger la plus grande partie des Marchandises de luxe des qui se consomment dans le Royaume & de celles propres pour le Commerce de la Côte de Guinée & du Senegal, & qui payent au triple de la valeur, Et se voient frustrer pour toujours de l'avantage d'avoir dans le Royaume ces sortes de Marchandises. Nous avons aussi été informez qu'il y a

Compagnie particuliere de la Chine, établie par Arrêt de notre Conseil du 28. Novembre 1712. & par les Lettres Patentes expédiées en consequence le 19. Fevrier 1713. & qui faisoit ci-devant partie de la Concession de ladite Compagnie des Indes, n'a fait aucun usage du Privilege exclusif qui lui a été attribué, Et que ce Commerce est encore dans un plus grand dérangement, s'il est possible, que celui des Indes. Ce seroit manquer à ce que nous devons à nous-mêmes & à nos Sujets, de laisser subsister plus long-tems un pareil desordre dans un des plus considerables Commerces de notre Royaume. Et nous avons crû qu'il étoit convenable au bien de notre Etat, de retablir & d'augmenter le Commerce des François aux Indes, & de conserver l'honneur de la Nation, en payant à ces Peuples les dettes contractées par la Compagnie. Pour parvenir à l'exécution de ce dessein, Nous avons resolu de supprimer les Privileges accordés aux Compagnies des Indes & de la Chine, Et de les réunir à celle d'Occident. L'Etablissement de cette Compagnie formée depuis quelque tems, la protection que nous lui accordons, sa bonne administration, le credit qu'elle s'est acquise, les fonds considerables qu'elle aura par la jonction de ces differentes Compagnies ; Tous ces avantages nous font juger que nous ne pouvons remettre en de meilleures mains le Commerce des Indes & de la Chine. D'ailleurs par ce moien & par la jonction qui a été faite à la Compagnie d'Occident de celle du Senegal, nous réunissons dans une seule

le Compagnie un Commerce qui s'étend au quatre parties du monde. Cette Compagnie trouvera dans elle même tout ce qui sera nécessaire pour faire ces différens Commerces; E le apportera dans notre Roïume les choïes nécessaires, utiles & commodés; Elle enverra les superflus à l'étranger; elle entretiendra la Navigation, & formera des Officiers, des Pilotes & des Matelots. & toute la Regie se faisant dans le même esprit, il en naîtra l'union & l'économie dont dépend le succès de toutes les entreprises de Commerce. A CES CAUSES & autres à ce nous mouvans, de l'avis de notre très-cher & très amé Oncle le Duc d'Orleans petit Fils de France Regent, de notre très cher & très amé Oncle le Duc de Chartres premier Prince de notre Sang, de notre très cher & très amé Cousin le Duc de Bourbon Prince de notre Sang, de notre très cher & très amé Cousin le Prince de Conti, Prince de notre Sang, de notre très cher & très amé Oncle le Comte de Toulouse Prince légitimé, & autres Pairs de France, grands & notables Personnages de notre Royaume, Et de notre certaine science, pleine puissance & Autorité Royale, Nous avons par le présent édit perpétuel & irrevocable, dit, statué & ordonné, disons, statuons & ordonnons, Voulons & nous plaît.

ARTICLE PREMIER.

Que les Privilèges accordez à la Compagnie des Indes Orientales, par Edit du mois d'Aoust 1664. confirmez & augmentez par la Déclaration du mois de Février 1615. Et
par

par plusieurs Arrests & autres Déclarations, & prorogez par celle du 29. Septembre 1714. Et ceux accordez à la Compagnie particulière de la Chine par Arrest de notre Conseil du 28. Novembre 1712. Et les Lettres patentes expedées en conséquence le 19. Février 1713. demeurent éteints, revoquez, & supprimez, ainsi que nous les éteignons, revoquons & supprimons.

II.

Avons accordé & accordons à la Compagnie d'Occident, le Privilège de négocier seule, à l'exclusion de tous nos autres Sujets, depuis le Cap de Bonne-Espérance, jusqu'esdans toutes les Mers des Indes Orientales, Isles de Madagascar, Bourbon & France, Coste de Sofala en Afrique, Mer rouge, Perse, Mogol, Siam, la Chine & le Japon, même depuis le Détroit de Magellan & le Maire dans toutes les Mers du Sud, pour le temps qui reste à expirer de celui accordé à ladite Compagnie d'Occident par l'Article II. de nos Lettres patentes du mois d'Aoust 1717.

III.

Faisons deffenses à tous nos autres Sujets, de faire aucun Commerce dans lesdits Lieux pendant la durée du Privilege attribué à la Compagnie d'Occident, à peine de confiscation à son profit, des Vaisseaux, Armées, Munitions & Marchandises.

IV.

Nous donnons & concedons à la Compagnie d'Occident en toute propriété, les Terres, Isles, Forts, Habitations, Magazins, Meubles, Immeubles, Droits, Rentes,

tes, Vaisseaux, Barques, Munitions de guerre & de bouche, Negres, Bestiaux, Marchandises. Et généralement tout ce que la Compagnie des Indes Orientales & celle de la Chine ont pu acquérir ou conquérir; ou qui leur a été concédé, tant en France qu'aux Indes & à la Chine, suivant l'estimation qui en sera faite sur les Livres, Registres, Lettres, Papiers, Factures, Titres & enseignemens qu'elles seront tenues de représenter à cet effet, huitaine après l'enregistrement du présent Edit: Pour en jouir par ladite nouvelle Compagnie, comme de chose à elle appartenante, ainsi qu'en ont joui ou dû jouir les Compagnies des Indes & de la Chine: à la charge seulement de payer, tant aux François qu'aux Indiens, toutes les dettes légitimes de la Compagnie des Indes & de la Chine, à moins qu'après l'estimation desdits effets, & la liquidation des dettes, il n'y eut de l'excédent dans lesdits Effets, auquel cas la Compagnie d'Occident sera tenue aussi de payer ledit excédent, de manière qu'elles n'en puissent être recherchées ni inquiétées. Duquel paiement ladite Compagnie sera tenue de rapporter les preuves & Titres justificatifs, Et sans que ladite Compagnie d'Occident soit tenue de payer aucune autre chose à celle des Indes & de la Chine.

V.

Les Cinquante Livres par chaque Tonneau de Marchandises de France, & Soixante quinze livres aussi pour chaque Tonneau de Marchandises des Indes, que nous faisons payer à la Compagnie par forme de
Gra.

Gratification , ensemble les dix pour cent sur le produit des ventes des Marchandises venues ou à venir sur les Vaisseaux des Particuliers à qui elle a cédé son Privilege . Appartiendront à la Compagnie d'Occident.

VI.

Et pour mettre la Compagnie d'Occident en état de satisfaire les Creanciers de celle d'Orient, tant en France qu'aux Indes, Et de porter à l'avenir son Commerce à toute l'étendue qu'il doit avoir, ce qui ne se peut exécuter que par un fonds considerable ; Nous lui avons permis & permettons de faire pour vingt cinq Millions de nouvelles Actions qui ne pourront être acquises qu'en argent comptant, Et en payant au Caissier de ladite Compagnie d'Occident cinq cens cinquante livres pour chaque Action, lesquelles seront de même nature que les cent Millions de ladite Compagnie d'Occident qui sont dans le public, & dont les Numeros suivront immédiatement celui des derniers Numeros des Actions qui composent les cent premiers millions. Et en consideration des dix pour cent que les acquereurs payeront au-dessus du pair, Nous voulons qu'elles jouissent des mêmes avantages que les autres Actions.

VII.

Lesdites Actions seront signées par le Caissier de la Compagnie, visées de l'un des Directeurs & scellées de son Sceau, Et pour en faciliter l'acquisition, il sera ouvert un Livre dans lequel, tant nos Sujets que les étrangers pourront souscrire, en payant

comptant les dix pour cent d'excédé le Capital de l'Action en vingt portions égales de cinq pour cent par an. Saut à ceux qui voudront payer comme de remettre leurs fonds à la Caisse Compagnie sans prétendre aucun escompte pour le prompt payement.

VIII.

Le Caissier de ladite Compagnie ne recevra aucune Action qu'au fur & à mesure des payemens effectifs du Capital qui auront été faits ; Et faute par lesdits Actionnaires de remplir leurs soumissions dans les termes portez par le present Edit, il leur sera payé les dix pour cent excédens du Capital qu'ils auront payez.

IX.

Permettons à ladite Compagnie de venir des Pays de sa Concession, sortes d'Etoffes de Soye pure & de Soie Cotton mêlées d'or & d'argent, Et de ces d'arbres, & des toiles de Cotonnettes, peintes & rayées de couleurs. Veux que lesdites Marchandises prohibées du Royaume ne puissent être vendues qu'à la condition expresse de la sortie pour l'étranger, Et qu'à cet effet elles soient en entrepôt dans les Magasins de Ferme Generale, sous deux clefs, de deux Fermiers Generaux ou leurs Commis auront une, & les Directeurs de la Compagnie ou leurs Preposez l'autre ; Et prenant les autres précautions necessaires pour empêcher que lesdites Marchandises ne soient vendues pour la consommation du Royaume.

Pourra ladite Compagnie faire aussi venir des Païs de sa Concession; toutes sortes de Toiles de Cotton blanches, Soyes crûes, Caffé, Drogueries, Epiceries, Metaux & autres, Excepté celles prohibées par le precedent Article, En payant les Droits qui se payent actuellement par la Compagnie des Indes, suivant & conformement aux Edits, Declarations des Rois nos Predecesseurs, Arrêts & Reglemens.

XI.

S'il est resté aux Indes quelques Marchandises ou Effets appartenans à des particuliers, dont les Vaisseaux y auront été en vertu des permissions, Traitez ou Cessions de Privilege de ladite Compagnie des Indes, la valeur leur en sera remboursée par ladite Compagnie d'Occident.

XII.

Voulons que la Compagnie d'Occident soit doresnavant nommée & qualifiée *Compagnie des Indes*, & qu'elle porte les mêmes Armes dont la Compagnie d'Occident s'est servie jusqu'à present.

XIII.

Maintenons & confirmons ladite Compagnie dans tous les Droits & Privileges à elle accordez par Edit du mois d'Août 1664. Declaration du mois de Février 1685. & autres Declarations & Reglemens rendus en faveur de son Commerce, sans aucune exception, comme s'ils étoient tous rappelés par ces presentes, tout ainsi que la Compagnie des Indes en jouit: excepté ceux qui ont été revoquez ou modifiez, & sans pre-

nos Ordonnances, Edits, Declarations & Lettres Patentes qui lui seront adressez, pourvu que ce soit dans la huitaine, ainsi qu'il est porté par la Declaration du mois de Septembre 1715. & dans la forme prescrite par l'article III. du Titre I. de l'Ordonnance de 1667. Lui défendons de faire aucunes remonstrances, deliberations, ni representations sur nos Ordonnances, Edits, Declarations & Lettres Patentes qui ne lui auront pas été adressez.

II.

Que faite par ledit Parlement de Paris de faire ses Remonstrances dans la huitaine du jour que lesdits Edits, Declarations & Lettres Patentes, lui auront été presentez, ils soient reputez & tenus pour Enregistrez; Et en consequence qu'il en sera envoyé une expedition en forme aux Baillages & Senechaussées du ressort du Parlement de Paris, pour y être exécutez selon leur forme & teneur, & le contenu en iceux être observé sous telles peines qu'il appartiendra. Et en cas de contravention, tant par ledit Parlement de Paris, que par lesdits Baillifs & Senechaux dans leurs Arrêts, Sentences & Jugemens, qu'ils feront par nous casser & annuler suivant la forme prescrite par l'Ordonnance.

III.

Que lorsque le Parlement aura délibéré de faire des Remonstrances, dans la forme & dans le temps ci-dessus marqués, les Gens du Roi se retireront vers nous pour nous en informer, & nous leur ferons savoir si nous desirons les recevoir de vive voix ou par escrit.

IV. A

IV.

Au premier cas , nous indiquerons au Parlement le jour auquel nous trouverons bon d'écouter ses Remonstrances, Et au second cas , faute par le Parlement de remettre ses Remonstrances par écrit à l'un de nos Secretaires d'Etat & de nos Commandemens , huit jours après que nous leur en aurons donné l'ordre, les Edits , Déclarations & Lettres Patentes seront censez Enregistréz, ainsi qu'il est porté par l'Article II des presentes.

V.

Après que Nous aurons écouté ou reçu les Remonstrances , s'il Nous plaît d'ordonner que les Edits , Déclarations & Lettres Patentes soient enregistrées, le Parlement sera tenu d'y satisfaire sans delai: sinon l'Enregistrement sera censé en avoir été fait, & il en sera envoyé des Expéditions suivant qu'il est expliqué au second article ci dessus; sauf au Parlement après l'Enregistrement de faire de nouvelles remonstrances, auxquelles Nous aurons tel égard qu'il apartiendra.

VI.

Défendons très expressement audit Parlement d'interpréter les Edits , Déclarations & Lettres Patentes qui lui auront été adrefsez de nôtre ordre. Et en cas que quelques Articles lui paroissent sujets à interpretation, le Parlement de Paris pourra conformément à l'Article III. du Titre premier de l'Ordonnance de 1667. Nous représenter ce qu'il estimera convenable à l'utilité publique , sans que l'exécution en puisse être surseie, ni qu'aucun de nos Edits, Or-

donnances. Declarations, Lettres Patentes ou Reglemens puissent être interpretez ou modifiez par ledit Parlement de Paris, sous aucun pretexte.

VII.

N'entendons que le Parlement de Paris puisse inviter les autres Cours à une Association, Union, Confederation, Consultation ni Assemblée par Députez ou autrement, pour quelque cause ou occasion que ce soit, sans notre expresse permission par écrit, à peine de desobéissance, & sous telle autre peine qu'il appartiendra, suivant l'exigence des cas.

VIII.

Lui défendons pareillement de faire aucune Assemblée ou Deliberation touchant l'administration de nos Finances, ni de prendre connoissance d'aucune affaires qui concernent le Gouvernement de l'Etat, si nous n'avons agreable de lui en demander son avis par un ordre exprès.

IX.

Declarons nuls & de nul effet tous Procès verbaux, Arrêts, Deliberations, Arrêtez, & autres Actes que ledit Parlement de Paris pourroit avoir faits par le passé, ou pourroit faire à l'avenir au sujet des Edits, Declarations & Lettres Patentes qui ne lui ont pas été adrelez, soit par rapport aux affaires du Gouvernement de l'Etat, sur lesquelles nous ne lui aurons pas demandé son avis.

X.

Ce faisant avons d'abondant cassé & annullé l'Arrêt du Parlement de Paris du 20
Juin

Juin dernier, dont nous avons ordonné la cassation par celui rendu en notre Conseil le même jour.

Comme aussi avons cassé & annullé, cassons & annullons tous Arrêts, Actes de publication d'affiches, de notification & autres qui pourroient avoir été faits, soit contre l'Edit du mois de Mai dernier Enregistré en la Cour des Monnoyes, où l'adresse en avoit été faite: soit au prejudice dudit Arrêt du Conseil & de celui du lendemain, ou des Lettres Patentes expedées sur icelui, & adressées au Parlement qui ne les a pas encore enregistrées.

Avons pareillement cassé & annullé l'Arrêt du Parlement de Paris du 12. de ce mois, comme attentatoire à l'Autorité Royale, & toutes les Deliberations ou procedures qui ont precedé & suivi ledit Arrêt, ou qui pourroient être faites à l'avenir sur ce qu'il contient, & sur toutes autres matieres semblables. Défendant au Parlement de traiter de telles affaires que lors que nous voudrons lui faire l'honneur de l'en consulter.

Voulons que lesdits Arrêts, Arrêtez, Deliberations, Procès verbaux & autres Actes faits en consequence, soient rayez & biffez dans les Regîtres du Parlement, & par tout ailleurs où besoin sera, Et qu'en marge d'iceux mention soit faite dudit Arrêt & de ces Presentes qui seront lues, publiées & affichées tant dans notre bonne Ville de Paris, que dans les Villes & principaux lieux du ressort. A l'effet de quoi Copie du ment collationnées en seront envoyées directement aux Bailliages, Séné-

chauffées & par tout où besoin sera, pour y être Enregistrées à la diligence de nos Procureurs, qui seront tenus de nous en certifier au mois, à peine d'interdiction.

Si vous Mandons que les Presentes vous ayez à faire lire, publier & enregistrer. & le contenu en icelles garder & observer de point en point selon leur forme & teneur. Sans que pour quelque cause ou pretexte que ce soit il y soit contrevenu. Enjoignons à notre Procureur Général de nous avertir des contraventions, si aucunes y étoient faites, même d'en informer, & à nos Baillifs, Senéchaux, Siéges Presidiaux & à tous autres nos Juges de votre ressort, que ces Presentes ils aient à faire pareillement lire, publier & enregistrer, & en certifier dans le mois, à peine d'interdiction : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le vingt sixième jour d'Août, l'an de grace mil sept cens dix-huit. Et de notre Regne le troisième. *Signé LOUIS.* Et plus bas. Par le Roi le Duc D'ORLEANS Regent present. ● PHELYPEAUX.

Le Roi seant en son Lie de Justice, de l'avis du Duc d'Orleans Regent, a Ordonné & ordonne que les presentes Lettres Patentes seront enregistrées au Greffe de son Parlement, & que sur le repli d'icelles, il soit mis, que lecture en a été faite, & ledit Enregistrement ordonné, ce requerant son Procureur Général. Pour être le contenu en icelles executé selon leur forme & teneur, & Copies collationnées envoyées aux Baillages & Sc.
ué.

néchauffées du ressort pour y être pareillement lûës, publiées & regîtrées. Enjoint aux substituts de son Procureur Général de l'en certifier au mois. Fait en Parlement le Roi tenant son Lit de Justice dans le Château des Tuilleries, le vingt-fixième jour d'Août mil sept cens dix-huit. *Signé.*
GILBERT.

A R R E S T.

Concernant la Réunion des Indes Orientales & de la Chine, à la Compagnie d'Occident. Du 17. Juin 1719. Extrait des Regîtres du Conseil d'Etat.

LE ROI s'étant fait représenter en son Conseil son Edit du mois de Mai dernier, envoyé au Parlement de Paris le 23. dudit mois, & par conséquent réputé & tenu pour enregistré, suivant les Lettres Patentes de Sa Majesté du 26. Août 1718. Registrées audit Parlement le même jour, le Roi y seant en son Lit de Justice; par lequel Edit Sa Majesté auroit réuni à la Compagnie d'Occident le Privilege Exclusif de faire seule à l'avenir le Commerce des Indes Orientales, ainsi qu'il est plus amplement porté par ledit Edit; oui le rapport & tout considéré. **SA MAJESTÉ ÉTANT EN SON CONSEIL**, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a ordonné & ordonne que son Edit du mois de Mai dernier, porté au Parlement de Paris le 23. dudit mois de Mai, & par conséquent réputé & tenu pour enregistré, au terme

de l'Article II. des Lettres Patentes registrées audit Parlement, le Roi y séant en son Lit de Justice, le 26. du mois d'Août 1718. sera exécuté selon sa forme & teneur, & attaché sous le Contre-scel du présent Arrest, ainsi qu'une Expedition des Lettres Patentes dudit jour 26. Août, pour le tout être envoyé aux Bailliages & Senéchaussées du ressort dudit Parlement de Paris, afin qu'il y soit enregistré conjointement ; & le contenu observé sous les peines y portées ; *Ordonne* aussi que le présent Arrest sera exécuté, nonobstant toutes oppositions & tous autres empêchemens quelconques, pour lesquels ne sera différé, & dont si aucuns interviennent, Sa Majesté s'en réserve, & à son Conseil la connoissance, & l'interdit à tous autres Juges. Fait au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le dix septième jour de Juin mil sept cens dix-neuf. *Signé*,
PHELYPEAUX.

LOUIS &c. A nos amez & feaux Conseillers en nos Conseils, les Srs. Intendans & Commissaires départis pour l'exécution de nos ordres dans les Provinces & Generalitez du ressort de notre Cour de Parlement de Paris, chacun en droit soi, *Salut*. De l'avis de notre très-cher & très-amié Oncle le Duc d'Orleans Regent, nous vous mandons & enjoignons par ces Presentes signées de nous, de tenir la main à l'Execution de l'Arrest ci attaché sous le contre scel de notre Chancellerie, ce jourd'hui donné en notre Conseil d'Etat, nous y étant, concernant la réunion des Compagnies

DU ROI.

135

pagnies des Indes & de la Chine, à la Compagnie d'Occident. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur cerequis, de signifier ledit Arrest à tous qu'il appartiendra à ce que perlonne n'en ignore, & de faire pour son entiere execution tous Actes & Exploits necessaires sans autre permission. Voulons qu'aux Copies dudit Arrest & des Presentes collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseil'ers-Secretaires foi soit ajoûtée comme aux Originaux; *Car tel est notre plaisir.* Donné à Paris le dix-septième jour de Juin, l'an de grace mil sept cens dix-neuf. Et de notre Regne le quatrième. *Signé LOUIS.* Et plus bas, Par le Roi le Duc D'ORLEANS Regent present. PHELYPEAUX. Et icellé.

POUR LE ROI.

{ Collationné à l'Original
par nous Conseiller Se-
cretaire du Roi, Mai-
son, Couronne de France
& de ses Finances.

E D I T

Par lequel S. M. fait fournir 25. Millions de sa Banque à la Compagnie d'Occident &c.

LE ROI ayant par ses Lettres Patentes du mois d'Août 1717. établi une Compagnie de Commerce, sous le nom de *Compagnie d'Occident*, & par son Edit du mois de Mai dernier, aiant réuni à la même Compagnie le Commerce des *Indes Orientales*, de la *Chine* & autres; Sa Majesté voit avec satisfaction, que cette Compagnie prend

prend les plus justes mesures pour assurer succès de son Etablissement ; qu'elle faisse passer à la *Louisiane*, Païs de sa Concession, nombre d'Habitans ; que plusieurs Particuliers prennent des Habitations dans la dite Colonie, qu'ils y envoient des Laborateurs & Artisans pour cultiver les Terres, y semer des Bleds, planter des Tabacs, éléver des Vers à soie, & faire tout ce qui est propre pour mettre ce Païs en valeur. Sa Majesté étant de plus informée, que la Compagnie des *Indes* fait une dépense considérable, pour transporter lesdits Habitans & fournir la Colonie de Farines & autres provisions, en attendant que les Terres en produisent abondamment ; que cette Compagnie y envoie des Marchandises de toutes espèces pour rendre la vie commode & agréable, & que pour prévenir les abus trop ordinaires dans les Colonies, elle a eu soin d'en régler le prix sur un pié très modique, suivant un Tarif général qui a été envoyé sur les Lieux, pour être affiché dans ses Magasins ; que pour favoriser davantage les Habitans, elle a ordonné, que les Piastras seront à l'avenir reçues dans ses Comptoirs, sur le pié de cinq livres, & les matieres d'Argent à proportion : Ces dispositions ont paru si justes, que Sa Majesté a résolu d'en favoriser l'exécution : Et connoissant que la négociation qui se fait entre les hommes en troc de Marchandises, ne suffit pas pour porter le Commerce à toute son étendue, & qu'il est nécessaire dans les commencemens de ces sortes d'Etablissements, de leur accorder tout

toute protection & faveur; Sa Majesté s'est déterminée, de fournir à ladite Compagnie une somme en Billets de sa Banque, pour mettre les Habitans de la *Louisianne* en état de négocier entre eux, & de rapporter en France sans frais ni risques, les fruits de leurs travaux, de leur industrie & de leur épargne. Et Sa Majesté voulant indemniser ladite Compagnie des *Indes*, tant du prix qu'elle donne aux Piaſtres à la *Louisianne*, que des dépenses qu'elle fait pour l'Etablissement & le soutien de la Colonie, elle a jugé à propos de faire recevoir aux Hôtels de ses Monnoyes pour toute leur valeur les Piaſtres & Matieres d'Argent, que ladite Compagnie fera venir de la *Louisianne*. A l'effet de quoi, Sa Majesté étant en son Conseil, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans, Régent, a ordonné & ordonne.

ARTICLE PREMIER

Qu'il sera fourni par le Trésorier de la Banque à la Compagnie des *Indes*, la somme de Vingt-cinq Millions de livres en Billets de Banque, sur le Recepisse du Caissier de ladite Compagnie, pour être envoyez à la *Louisianne*.

II.

Veut Sa Majesté, pour que lesdits Billets puissent être reconnus, que les Numeros en soient retenus par le Trésorier de la Banque, & que l'Empreinte du Cachet de ladite Compagnie des *Indes* y soit apposée au Lieu & place du Cachet de la Banque.

III. Or-

Ordonne Sa Majesté que lesdits Billets, leur retour en France, seront payez par les Receveurs de ses Deniers, de même que les autres Billets de sa Banque, & ensuite acquittez par le Caissier de la Compagnie des *Indes*, & par lui rapportez au Trésorier de la Banque, qui lui en fournira au fur & mesure la valeur en nouveaux Billets, pour être envoyez à la *Louisiane*.

IV.

Les Propriétaires desdits Billets doivent prendre la précaution de les endosser, à moyen de quoi ils ne pourront être payez qu'à celui, à l'ordre de qui ils seront endossés. Et en cas qu'ils fussent perdus par naufrage, vol, ou autrement, les Propriétaires en pourront faire leur déclaration au Caissier de la Compagnie des *Indes*, qui sera obligé d'enregistrer les Numéros desdits Billets, supposez perdus, & d'en payer la valeur à celui qui aura fait la déclaration après l'expiration du terme de cinq années ordonné par l'Article XVI. de la Déclaration de Sa Majesté du 4. Decembre 1718.

V.

Pour indemniser ladite Compagnie des *Indes* des dépenses qu'elle fait pour l'Etablissement de la *Louisiane*, & du prix qu'elle y donne aux Piastras; Veut Sa Majesté que la valeur des Piastras de ladite Colonie lui soit payée dans les Hôtels de ses Monnoyes, comptant sur le pié de soixante livres le Marc, & en cas de variation dans le prix des Monnoyes du Royaume, la valeur des Piastras sera payée poids pour poids en espèces.

Especes, qui se fabriqueront-ou se reformeront alors, même sans diminution des frais de la fabrication, dont Sa Majesté se charge. Et à l'égard des Matieres d'Argent, elles seront reçues & payées aux mêmes conditions à proportion de leur Titre, le tout néanmoins à la charge par la Compagnie des *Indes*, de fournir aux Directeurs des Monnoyes des Certificats des Directeurs de la *Louisianne*, visez de trois des Directeurs Généraux de ladite Compagnie, portant que les Piastras ou Matieres d'Argent, ont été embarquées à la *Louisianne*, & qu'elles appartiennent à ladite Compagnie. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le 16. Juillet. 1719.

Signé,

FLEURIAU.

A R R E S T

Concernant les Actions de la Compagnie d'Occident Endossées par les Srs. de Sauroi & de la Jonchere Tresoriers Generaux, &c. Du 30. Mai 1719. Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROY ayant Ordonné le 29. Decembre 1717. aux Srs. de Sauroi & de la Jonchere Tresoriers Généraux de l'Extraordinaire des Guerres, d'endosser pour Sept Millions cent mille livres d'Actions de la Compagnie d'Occident appartenant aux Marchands de Paris, à qui elles avoient été données en paiement des fournitures faites aux Troupes de sa Majesté; aux termes desquels Endossements lesdits Srs. de Sauroi

Sauroi & de la Jonchere devoient les quitter par parties égales dans le cours de sept années, ce qui a été exécuté pour celles échües. Sa Majesté étant informée que les Actions de la Compagnie d'Occident ont pris un tel credit dans le Public, qu'elles sont actuellement à vingt pour cent au-dessus du pair de l'argent ; Et attendu que si, par un Evenement contraire elles étoient demeurées dans un cours au-dessous de l'argent, les Marchands Porteurs desdites Actions endossées auroient justement prétendu qu'elles leur fussent payées en entier ; La même regle d'équité & de justice met les Tresoriers en droit de retirer pour Sa Majesté lescdites Actions endossées, en remboursant comptant les sommes qui ne devoient être payées que dans le restant desdites sept années. Mais Sa Majesté aimant mieux user de grace que de justice, Et d'ailleurs étant informée que partie des Actions endossées ont été negociées & acquises de bonne foi par differens particuliers, qui les ont regardées comme étant de même nature que les autres Actions de la Compagnie d'Occident; Sa Majesté par une grace particuliere veut bien que les Porteurs des Actions Endossées jouissent du benéfice qui s'y trouve. A l'effet de quoi, Oüi le Rapport. SA MAJESTÉ ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, Voulant traiter favorablement lescdits Marchands ou autres Porteurs desdites Actions endossées, a ordonné & ordonne que les Srs. de Sauroi & de la Jonchere Tresoriers

Gene-

Generaux de l'extraordinaire des Guerres demeureront quittes & déchargés des Endossements qu'ils ont mis aux Actions de la Compagnie d'Occident données en paiement aux Marchands de Paris. Veut Sa Majesté que lesdits Endossements soient regardez comme non venus : Ordonne que les Billets d'Actions, endossés par lesdits Srs. de Sauroy & de la Jonchere, auront à l'avenir même cours, même valeur, & mêmes privileges que les autres Actions de la Compagnie d'Occident, Et que quand les Billets d'Actions de ladite Compagnie seront renouvellez, ceux des Actions endossées le soient en même temps, sans aucune difference ni distinction. Veut Sa Majesté que le present Arrest soit publié & affiché dans les lieux ordinaires & accoutumés, à ce que personne n'en ignore, & executé nonobstant toutes oppositions & tous autres empeschemens quelconques, dont si aucuns interviennent, Elle s'est reservée la connoissance, & icelle interdite à toutes ses Cours & autres Juges. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, Monsieur le Duc d'ORLEANS Regent present, tenu à Paris le trentième jour de May mil sept cens dix-neuf.

Signé LE BLANC.

A R.

A R R E S T

Concernant les Nouvelles Actions de la Compagnie des Indes.

De 30. Juin 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROI s'étant fait représenter en son Conseil son Edit du mois de Mai dernier, par lequel Sa Majesté a réuni à la Compagnie d'Occident le Privilege exclusif de faire le Commerce des Indes Orientales; Et afin de mettre ladite Compagnie en état d'étendre & de soutenir son Commerce avec succès, Et aussi de payer les Dettes legitimes de l'ancienne Compagnie des Indes Orientales, tant en France qu'aux Indes; Sa Majesté a ordonné que ladite Compagnie d'Occident, à present nommée *Compagnie des Indes*, feroit pour Vingt-cinq Millions de nouvelles Actions, de même nature que les Cent Millions qui ont été faites en vertu de l'Edit du mois d'Août 1717. Et que le premier Numero des nouvelles Actions suivroit immédiatement le dernier des premieres. Lesquels vingt-cinq Millions d'Actions ne pourroient être acquies qu'en payant par ceux qui voudroient les acquérir, Cinq cens cinquante livres pour chaque Action de Cinq cens livres; Savoir, dix pour cent en souscrivant, Et le principal de l'Action en vingt payemens égaux de cinq pour cent par mois; Et que
faute

faute par ceux qui auroient souscrit, de faire le paiement dans ledit temps, les dix pour cent resteroient au profit de la Compagnie. Mais lorsque Sa Majesté a ordonné que les Actions pourroient être acquises sur le pied de dix pour cent d'excédent, elles n'étoient encore dans le public qu'au pair : Et Sa Majesté étant informée qu'avant même la Publication de l'Edit, les anciennes Actions ont pris une telle faveur qu'elles sont montées jusqu'à Cent trente pour cent, Enforte que l'empressement pour acquérir les nouvelles est tel, qu'il s'est déjà présenté pour plus de Cinquante Millions de Souscrivans; Sa Majesté voulant ôter tout prétexte & tout moyen de les acquérir par préférence, a jugé convenable d'établir une regle générale qui ne soit susceptible d'aucune faveur; Sur quoi, ouï le Rapport. Sa Majesté étant en son Conseil, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans, a ordonné & ordonne.

ARTICLE PREMIER.

Que les Vingt-cinq Millions d'Actions de la Compagnie des Indes, ordonnées par l'Article VI. de l'Edit du mois de May dernier, seront faites; Savoir, Quinze Millions en Trois mille Billets de dix Actions chacun, numerotez depuis le No. 18001. jusques & compris le No. 21000. Et Dix Millions en Vingt mille Billets d'une Action chacun, numerotez depuis le No. 20001. jusques & compris le No. 40000.

I I

Lesdites Actions seront acquies par
criptions, comme il est ordonné par l'
article VII dudit Edit. En payant dix pour
cent, Et le principal de l'Assi-
vint Payement égaux de cinq pour
cent mois.

I I I

Voul Sa Majesté qu'entre le Paye-
des dix pour cent du moment du Ton
Souscriptions, l'on ne soit reçu à son
qu'en représentant pour quatre fois
d'anciennes Actions, que montera le
ne pour quelle chaque Actionnaire
souscrire pour en avoir de nouvelles ;
Toute que pour souscrire pour Cinq mi-
vres, il faudra représenter pour vingt
le livres d'anciennes Actions.

I V.

Le Livre des Souscriptions sera o-
pendant vingt jours, à commencer du
present mois, après lequel temps il
fermé ; Et en cas que les anciens Cen-
lions d'Actions ne soient pas repré-
pour acquies les Vingt cinq millions
nouvelles Actions, ce qui manquera
ledit délai de vingt jours sera acquis des-
de la Compagnie, qui pourra ensuite
les Actions quand les Directeurs le juger-
convenable pour l'intérêt de la Comp-
Fait au Conseil d'Etat du Roi, Sa M-
y étant, tenu à Paris le vingtième jo-
Juin mil sept cens dix-neuf.

Signé *Phelypeau*

A R R E S T

Qui Cede à la Compagnie des Indes le Bénéfice sur les Monnoyes, Pendant Neuf années.

Du 25. Juillet 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat

LE R O I s'étant fait représenter en son Conseil, son Edit du mois de Mai 1718. Qui Ordonne la fabrication de nouvelles Especes d'Or & d'Argent ; Et Sa Majesté étant informée, qu'outre les bons effets que cette fabrication a produits, Il y en a encore de considerables à attendre de l'attention singuliere qui seroit donnée dans sa continuation. Parmi les différentes propositions qui lui ont été faites sur ce sujet, Elle n'en a point trouvé qui soient plus avantageuses que celles des Directeurs de la Compagnie des Indes, qui offrent de payer à Sa Majesté la somme de Cinquante Millions en argent, En quinze payemens égaux & consecutifs de mois en mois, à commencer le premier payement au premier Octobre prochain, Et le dernier au premier Decembre 1720. à condition que ladite Compagnie jouira pendant neuf années, à commencer du premier Août prochain, du bénéfice sur les anciennes Especes & Matieres d'Or & d'Argent, qui seront apportées aux Hôtels des Monnoyes pour y être fabriquées en nouvelles Especes ; Sa Ma-
G jesse

jesté s'est d'autant plus aisément portée à accepter la Proposition de ladite Compagnie, qu'elle sera plus en état qu'aucuns particuliers de faire venir des Especes & Matieres des Pays Estrangers, Et qu'elle en tirera par consequent un plus grand avantage que Sa Majesté ne pourroit faire si Elle faisoit continuer la fabrication pour son compte; Outre que le Bénéfice qui en reviendra sera partagé entre un grand nombre des Sujets de Sa Majesté qui sont interessez en ladite Compagnie, Et qu'un secours si prompt & si certain mettra Sa Majesté en état de payer les Pensions arriérées, ainsi que les autres charges, Et de regagner le courant dans toute l'année 1720. Surquoi, Oûi le Rapport. *Sa Majesté étant en son Conseil*, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a Ordonné & ordonne ce qui suit.

ARTICLE PREMIER.

Sa Majesté a accepté & accepte les offres faites par la Compagnie des Indes, de la somme de Cinquante Millions Payables en Quinze mois consecutifs, à commencer du premier Octobre prochain, à raison de trois Millions trois cens trente-trois mille trois cens trente-trois livres six sols huit deniers par mois. A l'effet de quoi les Directeurs de la Compagnie des Indes feront soumission au Greffe du Conseil en la maniere ordinaire. Veut Sa Majesté que ladite somme soit portée à son Tresor Royal dans les termes cy-dessus, Et que les Quittances qui en seront données par le Garde dudit Tresor Royal en Exercice, servent à la Compagnie de valables décharges, sans que ladi-

te Compagnie soit tenue d'en Compter à la
Chambre des Comptes.

I I.

Sera tenuë ladite Compagnie, outre le
Payement de ladite somme de Cinquante
Millions, de supporter les frais de Fabrica-
tion, de Remise, & de Regie tels que le
Roi les paye actuellement.

I I I.

Sous lesquelles conditions Sa Majesté a
accordé & accorde à ladite Compagnie des
Indes les Profits & Bénéfices que produira
la Fabrication qui sera faite en nouvelles
Especes d'Or & d'Argent dans ses Hôtels
des Monnoyes, tant des anciennes Especes
de France & des Especes des Pays Estran-
gers, que des Matieres qui y seront por-
tées, à quelques sommes qu'elles puissent
monter, sur le pied & de la maniere réglée
par l'Edit du mois de Mai 1718. Et ce pen-
dant le cours de neuf années, à commencer
du premier Août prochain.

I V.

Sa Majesté declare que pendant lesdites
neuf années Elle ne fera aucune augmen-
tation dans le prix des Especes, ni aucun
affoiblissement dans le Titre de ses Mon-
noyes, sous quelque pretexte que ce puisse
être; Et qu'en cas de diminution, Elle
diminuera les Matieres & les anciennes Es-
peces dans la même proportion. Fait au
Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant,
tenu à Paris le vingt-cinquième jour de
Juillet mil sept cent dix-neuf. Signé

PHILIPPE

ARREST

Qui permet à la Compagnie des Indes de faire Vingt-cinq Millions de nouvelles Actions.

Du 27. Juillet 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

V Eû la Requête présentée au Roi en son Conseil par les Directeurs de la Compagnie des Indes , Contenant que pour acquitter les cinquante millions portez par leur soumission , faite en considération du Bénéfice que Sa Majesté leur a cédé pour le terme de Neuf années sur la Fabrication des anciennes Especes & Matieres d'Or & d'Argent , Ils desireroient augmenter les Actions de ladite Compagnie jusqu'à concurrence de vingt-cinq millions , lesquelles seroient acquises sur le pied de deux cens pour cent ; Que par ce moyen les produits du Bénéfice sur les Monnoyes seroient employez dans les differens Commerces dont la Compagnie est chargée , en sorte que par cet accroissement journalier de fonds , les Directeurs donneront au Commerce de ladite Compagnie une assez grande Estenduë pour repartir dans la suite des profits très considerables ; Que même ils vont faire payer dans le courant des six derniers mois de cette année , la troisième & quatrième repartition des Actions , & à commencer du premier Janvier prochain , chaque repar-

repartition sur le pied de six pour cent, ce qui revient à douze pour cent par année : A quoi Sa Majesté ayant égard, & ces dispositions étant justes & avantageuses au bien général du Commerce du Royaume, & à celui de ladite Compagnie, Oui le Rapport. *Sa Majesté étant en son Conseil*, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a Ordonné & ordonne ce qui suit.

ARTICLE PREMIER.

Sa Majesté a permis & permet à la Compagnie des Indes de faire de nouvelles Actions jusques à concurrence de la Somme de Vingt-cinq millions, Lesquelles seront de même nature, & jouiront des mêmes avantages que celles qui composent les cent vingt-cinq millions d'anciennes Actions.

I I.

Lesdits Vingt-cinq millions de nouvelles Actions seront faites ; Savoir, vingt millions en quatre mille Billets de dix Actions chacun, Numerotez depuis le Numero Vingt-un mille un, jusques & compris le Numero Vingt-cinq mille ; Et cinq millions en dix mille Billets d'une Action chacun, Numerotez depuis le Numero quarante mille un, jusques & compris le Numero cinquante mille.

I I I.

Lesdites Actions seront acquises par les Actionnaires sur le pied de mille livres chaque Action, payable en vingt Payemens égaux, dont le Premier comptant, Et les autres dans le courant de chacun des mois

240 REUEL D'ARRÊTS
suivans; Et faute de faire les Payemens
dans lesdits mois indiqués, les Certificats
du Caissier de ladite Compagnie, qui auront
été délivrés pour les nouvelles Actions or-
données par le présent Arrêt, deviendront
nuls & de nul effet.

I V.

Veut Sa Majesté que l'on ne soit reçu à
prendre des Certificats pour les nouvelles Ac-
tions, qu'en rapportant pour cinq fois au-
tant d'anciennes Actions ou Certificats, que
montera la somme pour laquelle il sera deli-
vré de nouveaux Certificats. En sorte que
pour avoir un Certificat, d'une nouvelle Ac-
tion de cinq mille livres, il faudra represen-
ter pour vingt cinq mille livres d'anciennes
Actions ou de Certificats.

V.

Les Actionnaires de ladite Compagnie des
Indes seront tenus de se présenter dans tout le
mois d'Août prochain, pour prendre des
Certificats du Caissier de ladite Compagnie
pour les nouvelles Actions. Et en cas que
toutes les anciennes Actions & Certificats ne
soient pas representez pour acquérir les vingt
cinq millions de nouvelles Actions, ce qui
manquera, après ledit temps, sera acquis
des fonds de la Compagnie, qui pourra en-
suite vendre les Actions quand les Directeurs
le jugeront convenable pour l'intérêt de ladite
Compagnie.

V I.

Veut Sa Majesté que ceux qui ont pris des
Certificats en consequence de l'Edit du mois
de May & de l'Arrêt du 29. Juin derniers, ne
soient point assujettis au jour prefix de la
date

D'U R O I 151

datte desdits Certificats ; Leur permet d'en faire leur premier Payement dans le courant du mois d'Aoust prochain , Et les autres dans le courant des mois suivans , de la même maniere qu'il est ordonné par l'Article III. du present Arrest. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le vingt-septième jour de Juillet mil sept cens dix-neuf.

Signé P H E L Y P E A U X.

A R R E S T

Portant que les Souscriptions faites pour les Actions de la Compagnie des Indes, seront coupées en autant de parties de cinq cens livres chacune, que les Porteurs voudront. Du 12. Aoust 1719. Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

SUR ce qui a été représenté au Roi , étant en son Conseil , par les Directeurs de la Compagnie des Indes , que par l'Article premier de l'Arrêt de son Conseil du 20. Juin dernier : il a été ordonné que des vingt-cinq Millions de nouvelles Actions portées en icelui , il en sera fait quinze Millions en trois mille Billets de dix Actions chacun ; Et par l'Article second de l'Arrêt du 27. Juillet dernier , Il est dit que des vingt-cinq Millions d'autres nouvelles Actions, il en sera fait pour vingt Millions en quatre mille Billets de dix Actions chacun. Mais qu'il seroit plus commode pour le public que chaque Action fut faite par un Billet particulier , Et même que les Souscriptions

G 4

tions qui ont été délivrées puissent être coupées à la volonté des Porteurs, parcequ'une négociation en sera plus facile; à quoi étant nécessaire de pourvoir; OÙ le Rapport, SA MAJESTÉ ÉTANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orléans Regent, a ordonné & ordonne.

ARTICLE PREMIER.

Que les Souscriptions qui ont été faites en vertu des Arrêts de son Conseil des 20. Juin & 27. Juillet derniers, seront coupées en autant de parties de cinq cens livres chacune, que les Porteurs voudront.

I.

Les cinquante Millions de nouvelles Actions ordonnées par les Arrêts du Conseil des 20. Juin & 27. Juillet derniers, seront faites en cent mille Billets d'une Action chacun, numérotés depuis le Numéro vingt mille un, jusques & compris le Numéro cent vingt mille.

II.

Lesdites nouvelles Actions seront délivrées aux Porteurs des Certificats de Souscriptions, au fur & à mesure qu'ils se présenteront, sans avoir égard au Numéro porté dans les Certificats. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le douzième jour d'Aoust mil sept cens dix neuf.

Signé FLEURIAU.

A R R E S T

Pour le Payement des Pensions. Du 19. Aout 1719. Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

SUR ce qui a été représenté au Roi, étant en son Conseil, par les Directeurs de la Compagnie des Indes, Que leur Compagnie se trouve en état d'avancer aux Pensionnaires de Sa Majesté, tant les arrerages de leurs Pensions; que l'année courante, Et de procurer par ce moyen à ceux qui ne jugeront pas à propos d'attendre que les fonds des Pensions soient faits, les secours dont ils peuvent avoir besoin: Mais qu'en donnant à la Compagnie la permission de faire ces avances, il seroit juste de lui accorder une retenue de trois pour cent pour l'indemniser de la perte des profits qu'elle auroit pu faire dans un autre Emploi; Que cette retenue très modique en elle-même dépendra d'ailleurs entierement de la volonté des Pensionnaires, qui seront maitres ou de recevoir dès à present leur Payement de la Compagnie des Indes moyennant ladite retenue, ou d'attendre que les fonds de leurs Pensions aient été faits au Trésor Royal, & que même par ce moyen les avances que la Compagnie fera, ne seront portées en compte à Sa Majesté sur les cinquante Millions, du Payement desquelles elle s'est soumise en exécution de l'Arrest du 25. Juillet dernier, qu'après l'année expirée du jour de la date du Payement effectif des Pensions; Et

les dits d'Indes pour le paiement des dits d'Indes. Elle a jugé à propos de faire autoriser par ses dits d'Indes, Que le Roy, Sa Majesté devant son d'Indes, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orléans Regent, a permis et permis à la Compagnie des Indes d'autoriser le paiement des d'Indes, tant pour les d'Indes d'Indes, que pour l'année courante, à tous les d'Indes de Sa Majesté qui les veulent recevoir, Et de recevoir aussi pour eux le paiement qui leur sera fait. A l'effet de quoi lesdits d'Indes sont autorisés en la même ordonnance les d'Indes nécessaires sur leur Quittance au Gard de son Tresor Royal en exercice, sur lesquelles, après que les déductions accoutumées auront été faites, il leur sera expédié des Rescriptions de montant effectif et de l'appoint de leurs d'Indes, payables comptant au Porteur sur le Sr. Deshayes Caissier de ladite Compagnie des Indes, à valoir sur cinquante Millions portez par l'Arrest du Conseil du 25. Juillet dernier. V E U T Sa Majesté que lesdites Rescriptions acquittées par ledit Deshayes & rapportées à son Tresor Royal, soient reçues pour comptant dans les Payemens que ladite Compagnie doit faire dans les trois derniers mois de l'année 1720. Et qu'il en soit donné Quittance par le Gard de son Tresor Royal en Exercice, à la décharge de ladite Compagnie sur lesdits cinquante Millions. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le dix neuvième jour d'Aoust mil sept cents dix-neuf.

Signé P H E L I P E A U X.

A R-

ARREST.

Qui ordonne que les Etats des Pensions échûes depuis le premier Septembre 1715. jusques & compris la présente année, qui n'ont pas encore été arretez, le seront incessamment ; Que les Pensionnaires justifieront de leur existence ; Et que les Veuves & Heritiers de ceux qui sont décédez, rapporteront des Extraits mortuaires dûment legalisez. Du 22. Aoust 1719. Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LÉ ROI s'étant fait représenter en son Conseil, Sa Majesté y étant, son Arrêt du 19. de ce mois, par lequel Sa Majesté a permis & permet à la Compagnie des Indes d'avancer des Pensions, tant pour les arrearages échûs, que pour l'année courante, à ceux des Pensionnaires de Sa Majesté qui voudront les recevoir, Et de retenir trois pour cent du payement qui leur sera fait ; à l'effet de quoi lesdits Pensionnaires remettront en la maniere ordinaire les Pieces nécessaires avec leurs Quittances au Garde du Tresor Royal en Exercice, sur lesquelles après que les déductions accoutumées auront été faites, il leur sera expédié des Rescriptions du montant effectif, & de l'appoint de leurs Pensions, payables comptant au Porteur sur le Sr. Deshayes Caissier de la Compagnie des Indes. Et comme pour acclereler l'Exécution de cet Arrest, il est nécessaire que tous les Etats des Pensions échûes depuis la mort du feu Roi, jusques

& compris la présente année, soient arrêtés & remis au Garde du Tresor Royal en exercice; Comme aussi que les Pensionnaires ou leurs Veuves & Heritiers rapportent les Pièces nécessaires pour constater leur existence au jour du decez, Et éviter les surprises qui pourroient arriver, soit contre les intérêts de Sa Majesté, soit au préjudice des Pensionnaires. A quoi Sa Majesté voulant pourvoir, Oûi le Rapport. SA MAJESTÉ ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans, Régent, a ordonné & ordonne, que les Arrêts des 19. Juin 1717. & 19. du present mois seront exécutez selon leur forme & teneur; Cefaisant, que ceux des Etats des Pensions échûs depuis le premier Septembre 1715. jusques & compris la présente année, qui n'ont pas encore été arrêtés ni signez le seront incessamment, Et ensuite remis au Garde du Tresor Royal en Exercice; Que les Pensionnaires qui ne se presenteront pas en personne pour en avoir les Certificats ordonnez par l'Arrêt du 19. Juin 1717. seront tenus de justifier de leur existence par des attestations du Curé de la Paroisse où ils font leur domicile, dûement legalisez; Que les Veuves & Heritiers des Pensionnaires decedez depuis le premier Septembre 1715. rapporteront leurs Extraits mortuaires aussi dûement legalisez, pour être payez des ar-rérages échûs au jour du decez desdits Pensionnaires; au moyen de quoi les Certificats ordonnez par l'Arrêt du 19. Juin 1717. seront delivrez ausdits Pensionnaires, Veuves & Heritiers, Et par eux remis avec leur Quit-

Quittance au Garde du Tresor Royal en Exercice , conformément à l'Arrêt du 19. du present mois. FAIT au Conseil d'Etat du Roi , Sa Majesté y étant , tenu à Paris le vingt deuxième jour d'Aoust mil sept cens dix-neuf.

Signé PHELYPEAUX.

A R R E S T

*Par lequel le Bail des cinq grosses Fermes est
cedé à la Compagnie d'Occident.*

SUR ce qui a été représenté au Roi ; étant en son Conseil, par les Directeurs de la Compagnie des Indes , au nom de ladite Compagnie ; Que s'il plait au Roi de casser & annuler le Bail des Fermes Generales, fait à Aymard Lambert pour six années, commencées au 1. Octobre 1718. , & dont la premiere année écherra au 1. Octobre prochain, & de subroger ladite Compagnie des Indes au lieu & place dudit Lambert, sous le nom de telle personne qu'elle jugera à propos (dont elle demeurera caution) pour les 5. années restantes dudit Bail, & lui accorder en outre 4. autres années suivantes , ce qui sera au Bail de 9. années , qui commencera audit jour 1. Octobre prochain, & finira à pareil jour 1. Octobre 1728., avec faculté à ladite Compagnie d'entretenir ou resilier les sous Baux faits par ledit Lambert , ainsi qu'elle avisera bon être ; ils augmentent le prix du Bail dudit Lambert de trois Millions cinq cens mille livres par chacune desdites 9 années , en sorte qu'au

148. RECUEIL D'ACTES
lien que ledit Bail n'étoit que de quar-
huit Millions cinq cens mille livres, la
Compagnie en payant annuellement cinqu-
dens Millions, & en outre exécutant
autres charges, clauses & conditions por-
par le Bail fait audit Lambert ; Que
pieux marquer à Sa Majesté le désir de
Compagnie des Indes a de contribuer de
credit au soulagement de l'Etat, elle a
de prêter au Roi douze cens Millions
livres, à trois pour cent par an, &
servir au remboursement des An-
perpetuelles & autres charges assignées
les Aides & Gabelles, sur les Tailles,
les Recettes Générales, sur le Contrôle
Actes des Notaires, sur celui des Expl-
& sur les Postes, ensemble sur le Re-
boursement des Actions sur les Ferm-
des Billets de l'Etat, des Billets de la Ca-
commune, & de la Finance des Chau-
supprimées ou à supprimer, qui n'ont
n'auront point d'assignat particulier ; &
pour parvenir au Prêt desdits douze c-
Millions, que ladite Compagnie des In-
offre de faire à S. M., il plaira au Roi d'
toriser ladite Compagnie à emprunter do-
cens Millions de livres, pour lesquels
fournira sur elle des Actions rentieres
Porteur, ou des Contrats de Constitue-
de Rente, à trois pour cent d'intérêt
an, qui seront payez à commencer au p-
mier Janvier prochain par le Caissier de
Compagnie par avance, suivant l'ordre
Numeros des Actions & la date des Co-
tracts. Qu'à mesme que ladite Compagn-
aura fourni à S. M. lesdits douze cens M-
lio

lions, sur le rapport qui sera fait au Trésor Royal par son Caissier, des Assignations qui auront été tirées sur elle par le Garde du Trésor Royal, il sera passé au profit de la Compagnie, par les Commissaires qui seront nommez à cet effet par S. M. un ou plusieurs Contrats de Rente perpétuelle à trois pour cent par an, pour le montant & jusques à concurrence desdits douze cens Millions de livres, lesquelles Rentes seront & continueront d'être assignées sur les Fermes Générales, qui commenceront à courir du 1. Janvier 1720.; Que la Compagnie retiendra à cet effet, par ses mains annuellement, la somme de trente-fix Millions de livres, pour le payement desdites Rentes, pendant le cours des 9 années de son Bail, après l'expiration duquel les Fermiers des Fermes Générales en seront chargez, au cas que la Compagnie ne soit pas Adjudicataire des Baux suivans, & payeront à ladite Compagnie des Indes lesdits trente-fix Millions de livres par chacun an de mois en mois, à raison de trois Millions par mois; Qu'il plaise à S. M. d'accorder à ladite Compagnie la continuation pour cinquante années de tous les Privileges qui lui ont été accordez, & de ceux des Compagnies qui lui ont été réunies; Surquoi Oûi le Rapport. SA MAJESTE' ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a accepté & accepte les offres de ladite Compagnie des Indes, de payer à S. M. trois Millions cinq cens mille livres d'augmentation par chacun an, sur le prix du Bail fait audit Aymard Lambert des Fermes Ge-

160 **RECUEIL D'ARRÊTS**
Generales de S. M. dont le prix annuel est
de quarante-huit Millions cinq cents mille
livres, & de prêter en outre à S. M. deux
cens Millions de livres pour l'acquittement
des dettes de l'Etat. En consideration de
quelles offres S. M. a ordonné & or-
donne.

ARTICLE PREMIER.

Que le Bail des Fermes Générales de S. M. fait à Aymard Lambert, moyennant quarante-huit Millions cinq cents mille livres par chacun an, soit & demeure révisé & annullé pour les 5 années qui en resteront à expirer, à compter du 1. Octobre prochain pour les Gabelles, cinq grosses Fermes, Aides, Papier & Parchemin timbrez des Provinces & Generalitez, où les aides n'ont point cours; & au premier Janvier aussi prochain pour les Domaines de France, Contrôle des Actes, Greffes, Amortissemens, Franc-Fiefs, & nouveaux Acquets & Domaine d'Occident, & de tous les autres Droits qui sont compris dans le Bail dudit Lambert.

II.

Sa Majesté a subrogé & subroge la Compagnie des Indes au lieu & place dudit Aymard Lambert, pour entrer en jouissance desdites Fermes Generales audit jour 1. Octobre prochain pour les Gabelles, cinq grosses Fermes, Aides, Papier & Parchemin timbrez des Provinces & Generalitez, où les Aides n'ont point cours; & au 1. Janvier 1720. pour les Domaines de France, Con-
trol-

trolle des Actes, Greffes, Amortissemens, Francs Fiefs & nouveaux Acquets, Domaine d'Occident, & Droits y joints ; Pour en jouir par ladite Compagnie des Indes pendant 9 années consécutives, moyennant la somme de cinquante-deux Millions par chacun an, dont sera passé Bail à ladite Compagnie, sous le nom de telle personne qu'elle voudra choisir, (dont ladite Compagnie demeurera caution,) & à condition par elle d'exécuter toutes les autres clauses, charges & conditions portées par le Bail dudit Lambert.

III.

Pourra ladite Compagnie des Indes, si bon lui semble, entretenir ou refiler en tout ou partie les Sous-Baux faits par ledit Lambert.

IV.

Et pour faciliter à ladite Compagnie des Indes le Prêt qu'elle a offert à S. M. de douze cens Millions de livres, pour être employez au Remboursement des Rentes perpetuelles, & autres charges assignées sur les Aides & Gabelles, sur les Tailles, sur les Recettes generales, sur le Controlle des Actes, sur celui des Exploits, sur les Postes; ensemble des cent Millions d'Actions sur les Fermes, des Billets de l'Etat, des Billets de la Caisse commune & de la Finance des Charges supprimées ou à supprimer, qui n'ont & n'auront point d'assignat particulier : A permis & permet S. M. à ladite Compagnie des Indes, d'emprunter douze cens Millions de livres, pour valeur desquelles elle donnera sur elle des Actions ren.

des **RECENSEMENT** **des** **Indes**
nouveau de l'Inde, en des Chartes &
Constitutions à trois pour cent par an,
payables de six mois en six mois, &
sans l'ordre des Noms des Indes, &
la date des Chartes.

V.

Et pour donner à ladite Compagnie un
soutien pécuniaire de cent mille livres, de lui fournir un
valeur d'office de cent mille livres de rente,
qu'elle s'oblige de fournir pour l'acquisition
des Dons de l'Etat, à fin de lui
pouvoir de ladite Compagnie, par les Chartes
faites qui seront à cet effet nommées par S.
M., des Contrats pour rendre six Millions
de livres de rente à trois pour cent par an,
qui seront & continueront d'être affectés
sur ces Fermes générales, dont la jouissance
se commencera le 1. Janvier 1720. Laquelle
rente six Millions de rente, S. M. veut
que ladite Compagnie retienne par ses mois
annuellement sur le produit des Fermes gé-
nérales, pendant le cours de son Bail, &
après l'expiration duquel, au cas que ladite
Compagnie ne fut pas Adjudicataire des Bais
suivans, les Fermiers des Fermes générales
qui lui succéderont en seront chargés, &
ont de payer en déduction du prix de la
Ferme à ladite Compagnie des Indes, le
dix six Millions de livres par chacun
an de mois en mois, à raison de six Mil-
lions par mois.

VI.

Sa Majesté se réserve de pourvoir à la
sécurité des Magazins d'Entrepôt où les Mar-
chandises, dont l'entrée est défendue dans le
Royaume, doivent être mises pour passer à

l'étranger ; à l'effet dequoi elle nommera des Commissaires pour la garde d'une des clefs desdits Magazins d'Entrepôt, dont l'autre restera entre les mains des Directeurs de ladite Compagnie des Indes.

VII.

Et en considération des secours présents que S. M. reçoit de ladite Compagnie des Indes, & pour assurer de plus en plus l'Etat de ses Actionnaires & Créanciers : Sa Majesté lui accorde pour cinquante années tous les Privileges accordés par les différentes Concessions réunis à ladite Compagnie, lesquelles cinquante années finiront au 1. Janvier 1770, à condition de payer entier les Dettes de l'ancienne Compagnie, tant en France qu'aux Indes, & sans aucunes remises sur les Capitaux desdites Dettes, ni sur les intérêts : Et pour l'exécution du présent Arrêt, toutes Lettres nécessaires seront expédiées. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, S. M. y étant, tenu à Paris le 27. Aoust 1719. Signé

PHILYPEAUX.

A R.

ARREST.

Qui Ordonne le Remboursement de toutes les Rentes Perpetuelles sur l'Hôtel de Ville de Paris, au moyen de quoi Elles demeureront Eteintes & Supprimées, ainsi que les Payeurs & Controlleurs desdites Rentes, En conséquence de l'Arrest du Conseil du 27. du présent mois d'Août.

Du 31. Août 1719.

Extraits des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROI ayant accepté par Arrest de son Conseil du 27. du présent mois d'Août le Prêt de la Compagnie des Indes de deux cens Millions de livres à Constitution de Rente sur le pied de trois pour cent, pour être employez avec les autres fonds que Sa Majesté a destinez à cet effet au Remboursement des Rentes & autres charges de l'Etat, il lui reste de faire connoître ses Intentions sur les Suppressions indiquées par ledit Arrest, Et sur celles qu'elle a resolu de faire; de determiner l'ordre & la maniere des Remboursemens, Et d'assurer l'Etat de la dite Compagnie par rapport aux trente-six Millions de Rentes qui seront constituées à son profit, Et celui des Porteurs des Actions Rentieres. A quoi voulant pourvoir, Oui le Rapport. *Le Roi étant en son Conseil, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a ordonné & ordonne ce qui suit.*

AR.

ARTICLE PREMIER.

Sa Majesté a éteint & supprimé, éteint & supprime les Rentes perpetuelles assignées sur les Aides & Gabelles, Tailles, Recettes Generales, Controlle des Actes & des Exploits, Et sur les Postes, à compter du premier Janvier 1720. Ordonne que les propriétaires desdites Rentes seront tenus de rapporter au Garde de son Tresor Royal leurs Titres de propriété en bonne forme, avec le Certificat des Payeurs pour les arrerages échûs & à écheoir, portant qu'il n'y a aucune saisie entre leurs mains; Celui du Conservateur des hypothèques, portant qu'il n'y a aucune opposition subsistante, Et la Quittance de remboursement. Sur lesquelles pieces lesdits propriétaires seront remboursez par le Garde de son Tresor Royal, tant des capitaux que des arrerages échûs & à écheoir jusqu'audit jour premier Janvier, En Assignations sur le Caissier de la Compagnie des Indes, qui les acquittera à la presentation, en déduction des Douze cens Millions que la Compagnie des Indes s'est engagée de prêter à Sa Majesté. Vult Sa Majesté que les conservateurs des Hypotheques ne puissent recevoir que cinq sols pour chaque certificat qu'ils delivreront.

I l.

Vult pareillement Sa Majesté que les Actions faites sur les Fermes Generales, en consequence de l'Edit du mois d'Octobre 1718. soient & demeurent éteintes & supprimées, Et que les Porteurs desdites
Actions

Et declare qu'il n'y aura aucunes espeses
affoiblissement du titre, ni augmentation de
Prix.

I X.

Et au cas que les remboursemens ordonnez par Sa Majesté par le present Arrest
excedassent ladite somme de douze cens
lions, Veut Sa Majesté que le garde du
Trésor Royal tire des Assignations pour le
surplus sur le Caissier de la Compagnie des
Indes, à compte des cinquante Mille
que ladite Compagnie s'est obligée de payer
en execution de l'Arrest de son Conseil du
25. Juillet dernier pour le benefice de ses
Monnoyes.

X.

Ordonne au surplus Sa Majesté que ladite
Compagnie des Indes sera & demeurera
subrogée, ainsi que Sa Majesté la tiendra
pour tous les remboursemens qu'elle
fera en execution du present Arrest & de
celui du 27. du present mois d'Avril
dans tous les droits, affectations & hypothèques,
Et spécialement avec les Privilèges sur
ses Fermes-Unies, tels qu'ils appartiennent
aux propriétaires desdits effets remboursez,
en vertu des Edits, Declarations, Arrêts
& Reglemens.

X I

Veut & entend Sa Majesté que conformément à l'Article IV. de l'Arrest du
Mois d'Avril, Toutes personnes puissent acquiescer
à leur choix sur ladite Compagnie des Indes
soit des Actions, soit des Contrats de
Rente. Sur lesquels Contrats de Rente
toutes hypothèques, Privilèges & Sa

nt comme sur les Contrâts de Con-
1 de Rente sur la Ville.

X I I.

are Sa Majesté qu'elle n'amortira
endant l'espace de vingt-cinq ans ,
ni en partie , les trente-six Mil-
e livres de Rente qui seront par
nstituez au profit de ladite Compa-
s Indes , & par ladite Compagnie
st des Actionnaires ou Rentiers en
on de l'Arrest du 27. Août. A
le quoi il en sera fait mention ex-
ainfi que de la subrogation portée
rticle X. dans les Contrâts qui en
passez. Veut pareillement Sa Ma-
ue ladite Compagnie ne puisse a-
pendant le même delai de vingt-
is , les Actions Rentieres qu'elle
a , ni les Contrâts de constitution
passera. Et sera le present Arrest lu ,
& affiché par tout où besoin sera , à
ucun n'en ignore , & sur iceluitoutes
Patentes necessaires seront expedies.
Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté
, tenu à Paris le trente-unième jour
mil sept cens dix-neuf.

Signé *Phelypeaux*.

H

A R-

A R R E T

Pour la Prise de Possession du Bail des Fermes Generales Unies, par la Compagnie des Indes, sous le nom d'Armand Pillavoy, pendant neuf années, qui commenceront pour les belles, Cinq Grues Fermes, Aides, Papier & Parchemin Timbrez au premier Septembre 1719. Et pour les Domaines de France, Contrôle des Actes des Notaires, Droits y joints, Greffes, Amortissemens, Franc-Fiefs & Nouveaux Acquêts & Domaines d'Occident au premier Janvier.

Du premier Septembre 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROI ayant résilié par Arrêt du Conseil du 27. Août dernier, le Bail de ses Fermes Generales fait à Aimard Ibert, Et subrogé en son lieu & place la Compagnie des Indes, pour en jouir pendant neuf années consecutives, à raison de cinquante-deux Millions de livres par an, à compter du premier Octobre prochain pour les Gabelles, Cinq Grues Fermes, Aides, Papier & Parchemin Timbrez; au premier Janvier aussi prochain les Domaines de France, Contrôle des Actes, Greffes, Amortissemens, Franc-fiefs & nouveaux Acquêts & Domaines d'Occident, ensemble de tous les Droits compris dans le Bail de Languedoc dont sera passé Bail à ladite Compagnie

le nom de telle personne qu'elle voudra choisir, à la charge d'en demeurer Caution & d'exécuter les charges & clauses portées par le Bail dudit Lambert, & aux autres conditions insérées audit Arrest du 27. Août: Et Sa Majesté voulant qu'en attendant l'Expedition, Sceau & Enregistrement du Bail desdites Fermes, ladite Compagnie des Indes jouisse sous le nom d'*Armand Pillavoine* de l'effet d'icelui, Et pourvoye aux choses nécessaires pour l'exploitation des Baux desdites Fermes; Oûi le rapport. *Sa Majesté en son Conseil*, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a ordonné & ordonne.

ARTICLE PREMIER.

Qu'en attendant l'Expedition, Sceau & Enregistrement où besoin sera dudit Bail, ladite Compagnie des Indes jouira sous le nom dudit *Armand Pillavoine* desdites Fermes Generales conjointement pendant neuf années, qui commenceront; Sçavoir les grandes & petites Gabelles, Cinq Grosses Fermes, Aides, Papier & Parchemin timbrez le premier Octobre prochain, & finiront le dernier Septembre 1728. Et à l'égard des Domaines de France, Controlle des Actes & Droits y joints, Greffes, Amortissemens, Franc-fiefs & nouveaux Acquêts & Domaine d'Occident, & autres Droits compris dans le Bail dudit Lambert, à commencer le premier Janvier 1720. Et finir le dernier Decembre 1729. moyennant Cinquante deux Millions de livres par chacun an;

le tout suivant l'Arrest de son Conseil du 27. Août dernier, Et comme en a bien & deuëment joui ou dû jouir ledit Aimard Lambert conformément aux Ordonnances de 1686. 1681. & 1687. aux Baux de Domergue & de Charriere, Edits, Declarations, Arrêts, Tarifs & Reglemens; lequel prix de Cinquante deux Millions sera payé; Savoir, Trente six Millions dans les Quittances dudit Armand Pillavoine, de pareille somme pour arrerages des Rentes qui seront constituées sur lesdites Fermes Generales, conformément à l'Article V. dudit Arrest du 27. Août dernier, & les Seize Millions restans au Tresor Royal, de mois en mois.

I I.

Ordonne Sa Majesté que les droits desdites fermes seront payés audit Pillavoine ou à ses Sous-Fermiers, Procureurs, Commis & préposez, aux Bureaux pour ce établis en la maniere accoustumée; à quoi faire les debiteurs seront contraints par les voyes ordinaires, suivant les Reglemens & Tarifs arrestez en son Conseil, Ordonnances, Edits, Declarations, Baux de Domergue & Charriere, Et Arrêts donnez pour la perception desdits droits, lesquels seront executez selon leur forme & teneur.

I I I.

Permet Sa Majesté audit Pillavoine de pourvoir à tout ce qu'il estimera necessaire pour la paisible jouissance & administration desdites Fermes; Comme aussi d'établir dès à present des Controlleurs dans les Greniers à Sels, Chambres de Depôts, Magasins & Bureau

Bureaux desdites Fermes , Et autres lieux qu'il avisera pour la conservation desdits Droits.

I V.

Fait Sa Majesté très-expresses inhibitions & deffenses audit Lambert & à ses Procureurs, Sous-Fermiers & commis, d'abandonner la Regie des Droits desdites Fermes, qu'après que ledit Pillavoine, ses Procureurs, Sous-Fermiers, commis & préposez en auront pris possession, à peine de payer lesdits Droits pour le temps qu'ils les auront abandonnez, à raison du plus haut quartier de l'année precedente.

V.

Veut Sa Majesté que les commis desdites Fermes puissent continuer leurs exercices en consequence des commissions dudit Lambert, sans être obligez de prêter nouveau serment, Et que les droits d'enregistrement du Bail dudit Pillavoine ne soient payez que pour les quatre dernieres années de son Bail & à proportion.

V I.

Enjoint Sa Majesté aux Sieurs Intendans & Commissaires départis dans ses Provinces & Generalitez, & aux Juges ordinaires desdites Fermes, de mettre en possession d'icelles ledit Pillavoine, ses Sous Fermiers, Procureurs & préposez. & detenir, chacun en droit soit, la main à l'exécution du present Arrest, nonobstant toutes oppositions ou appellations, dont si aucunes interviennent, Sa Majesté s'en reserve la connoissance & à son Conseil, & icelle interdit à toutes ses Cours & autres Juges; Et pour

l'exécution du present Arrest seront toutes Lettres nécessaires expédiées. Fait au Conseil d'Etat du Roi, tenu à Paris le premier jour de Septembre mil sept cens dix-neuf. Collationné. *Signé*, RANCHIN.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: Dauphin de Viennois, Comte de Valentinois & Dyois, Provence, Forcalquier & terres Adjacentes, à nos amez & feaux Conseillers en nos Conseils, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, les Sieurs Intendans & Commissaires départis pour l'exécution de nos ordres dans les Provinces & Generalitez de notre Royaume, *Salut*. Et aux Juges ordinaires de nos Fermes, nous vous mandons & enjoignons de tenir la main, chacun en droit soi, à l'exécution de l'Arrest dont l'extract est ci-attaché sous le Contre-Scel de notre Chancellerie, ce jourd'hui donné en notre Conseil d'Etat, pour les causes y contenuës, Et mettiez en possession de nos Fermes Armand Pillavoine, ses Sous Fermiers, Procureurs & Preposez. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de signifier ledit Arrest à tous qu'il appartiendra, à ce qu'aucun n'en ignore, Et de faire en outre pour son entière execution tous Commandemens, Sommations & tous autres Actes & exploits nécessaires, nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, oppositions ou Appellations, dont si aucunes interviennent, nous nous reservons & à notre Conseil la connoissance, que
nous

D-u R o i.

175

nous interdisons à toutes nos Cours & autres Juges. Voulons qu'aux Copies dudit Arrest & des presentes collationnées par l'un de nos amcz & feaux Conseillers Secretaires, foi soit ajoutée comme aux Originaux. *Car tel est notre plaisir.* Donné à Paris le premier jour de Septembre, l'an de Grace mil sept cens dix-neuf, Et de notre Regne le cinquième. *Signé*, LOUIS. *Et plus bas*, Par le Roi Dauphin Comte de Provence, en son Conseil, le Duc D'ORLEANS Regent present. *Signé*, RANCHIN. Et Scellé du grand Sceau de cire jaune.

POUR LE ROI.

*Collationné à l'Original
par Nous Ecuyer - Con-
seiller Secretaire du Roi,
Maison - Couronne de
France & de ses Fi-
nances.*

A R R E S T.

Concernant les Payement des Arrerages des Rentes de l'Hôtel de Ville de Paris jusqu'à la fin de 1719. Et le remboursement des Payeurs & Controlleurs desdites Rentes.

Du 5. Septembre 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROI s'étant fait représenter en son Conseil l'Arrest du 31. Août dernier, portant Suppression des Rentes Perpetuelles

assignées sur les Aydes & Gabelles, Tailles, recettes Generales, Controlle des Actes & des Exploits, & sur les Postes, à compter du premier Janvier 1720. Et des soixantedix Payeurs & soixantedix Controlleurs desdites Rentes; Sa Majesté a été informée que pour le bon ordre des Comptes des Payeurs, & pour la commodité publique, il étoit convenable que le Payement des six derniers mois d'arrerages desdites Rentes pour la presente année 1719. & de ceux des années precedentes, fût fait en la maniere ordinaire; Et qu'à l'égard du remboursement desdits Payeurs, Sa Majesté trouveroit dans la reserve du quart du prix de leurs Offices, une sûreté suffisante pour les debets de leurs Comptes; Et Sa Majesté voulant faire connoître sa volonté & ne laisser aucune difficulté sur l'Execution dudit Arrest; Oui le Rapport. *Sa Majesté étant en son Conseil*, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a ordonné & ordonne.

ARTICLE PREMIER.

Que nonobstant la Suppression desdits Offices de Payeurs & Controlleurs des Rentes de l'Hôtel de Ville de Paris, l'Exercice de la presente année 1719. sera par eux fini, Et que les fonds, tant pour ce qui reste dû de ladite année, que pour les arrerages des années precedentes, leur seront remis en la maniere ordinaire, suivant les Etats de distribution qui seront arrestez au Conseil.

I I.

Veut cependant Sa Majesté que lesdits
Payeurs

Payeurs & Controlleurs fassent incessamment proceder à la Liquidation de leurs Offices, pardevant le Sr. de la Houffaye & les autres Commissaires du Conseil qui ont été commis pour l'Adjudication des Sousfermes de Sa Majesté.

I I I.

Et attendu que Sa Majesté trouvera une sûreté suffisante pour le paiement de debets des Comptes desdits Payeurs par la reserve d'un quart du prix de leurs Offices, Ordonne qu'ils seront remboursez des trois quarts sur la representation de leurs Titres & Pieces necessaires au Garde de son Tresor Royal, Et que pour le quart restant ils n'en recevront le remboursement qu'après l'appurement & la correction de leurs Comptes, Et cependant seront payés des Interêts dudit quart, à raison de trois pour cent.

I V.

A l'égard des soixante-dix Controlleurs, veut Sa Majesté qu'ils soient remboursez sur la representation de leurs titres de propriété, de l'Ordonnance de liquidation, de l'Acte de remise à la Chambre des Comptes, de leur Registre de Controlle, & des autres Pieces à ce necessaires. Et sera le present Arrest, lu, publié & affiché par tout où besoin sera, à ce qu'aucun n'en ignore, Et sur icelui toutes Lettres Patentes necessaires seront expédiées. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le cinquième jour de Septembre mil sept cens dix-neuf.

Signé PHELYPEAUX.

A R R Ê T

Du 12. Septembre 1719.

QUI Ordonne qu'Aymard Lambert & ses Sous-Fermiers remettront à Armand Pillavoine & à ses Sous-Fermiers, Procureurs & Commis, le Premier Octobre prochain, tous les Timbres servant à timbrer les Papiers & Parchemens du Bail dudit Lambert; ensemble tous les Papiers & Parchemens, tant blancs que timbrés, qui seront en leurs Magazins & Bureaux de Distribution, ledit jour premier Octobre prochain; Et Permet audit Pillavoine & à ses Sous-Fermiers continuer de se servir desdits Timbres jusqu'au premier Janvier prochain, auquel jour ledit Pillavoine & ses Sous-Fermiers seront tenus de se servir de nouveaux Timbres.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

L E ROI ayant, par Arrêt de son Conseil du premier Septembre mil sept cent dix-neuf, ordonné qu'en attendant l'expédition, leau & enregistrement du Bail, qui doit être fait des Fermes Générales réunies à la Compagnie des Indes par Arrêt du 27 Août 1719 pour Neuf années consecutives, à compter du premier Octobre prochain, la Compagnie des Indes jouira desdites Fermes, sous le nom d'Armand Pillavoine; il est nécessaire d'affir-

d'assurer la regie & Perception des Droits sur le Papier & Parchemin timbrez , tant dans la Ville & Généralité de Paris , que dans les autres Généralitez du Royaume , à commencer du premier Octobre prochain ; parce qu'à l'égard de la Généralité de Paris , la Compagnie des Indes , depuis la réunion , qui luy a été faite des Fermes , le vingt-sept Août dernier , n'a pas eu un temps suffisant pour faire faire de nouveaux Timbres , & envoyer les Papiers & Parchemins nécessaires pour la fourniture des Bureaux & la Distribution au Public , au premier Octobre ; Et qu'à l'égard des autres Généralitez du Royaume , l'on procede actuellement aux Publications des Sous Fermes des Droits sur les Papiers & Parchemins timbrez , dont les Adjudications definitives ne pourront être faites avant le premier Octobre : où le Rapport , *Sa Majesté en son Conseil* , de l'Avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent , A ordonné & Ordonne qu'Aymard Lambert & ses Sous-Fermiers actuellement en place , remettront audit Pillavoine & à ses Sous-Fermiers , Procureurs & Commis , le premier jour d'Octobre prochain , tous les Timbres servant à timbrer les Papiers & parchemins du Bail dudit Lambert & de ses Sous-Fermiers ; ensemble tous les Papiers & parchemins , tant blancs que timbrez , étant dans les magasins & Bureaux de Distribution , au premier Octobre mil sept cent dix-neuf , suivant les Inventaires qui en seront faits ledit jour par les Subdelegués , Officiers des Elections , ou autres Juges , pour être la valeur desdits Papiers & parchemins payez au-

dit Lambert & ses Sous-Fermiers , par le dit Pillavoine & ses Sous-Fermiers , sur le pied du prix Marchand , comme Papiers & parchemins blancs seulement , à la déduction toutesfois , des Papiers & parchemins qui se trouveront être de rebut & mal conditionnez. Permet audit Pillavoine & ses Sous Fermiers de continuer de se servir desdits Timbres , pour timbrer les Papiers & parchemins , qui seront distribuez jusqu'au premier Janvier prochain , à compter , de quel jour ledit Pillavoine & ses Sous-Fermiers seront tenus de se servir de nouveaux Timbres , & de contre-timbrer gratis 'desdits nouveaux Timbres , tous les Papiers & parchemins timbrez des Timbres dudit Lambert & de ses Sous-Fermiers , qui leur seront rapportez dans le quinze Janvier prochain : passé lequel temps, Sa Majesté permet audit Pillavoine & ses Sous-Fermiers , de faire payer les Droits des Papiers & parchemins , qui seront rapportez , pour être contre-timbrez. Veut Sa Majesté qu'à commencer dudit jour premier Janvier mil sept cent vingt , ses sujets ne puissent se servir des Papiers & parchemins timbrez des Timbres dudit Lambert & de ses Sous-Fermiers , à peine de nullité des Actes , & de cent livres d'Amende pour chacune contravention. Ordonne qu'en attendant la prise de possession dudit Pillavoine , & de ses Sous-Fermiers , ledit Lambert & ses Sous-Fermiers continueront à faire faire les Envois & Distributions necessaires desdits Papiers & parchemins , à compter du premier Octobre prochain , pour compte du produit desdits Droits

Droits audit Pillavoine & ses Sous-Fermiers, à peine d'en répondre en leur propre & privé nom. Enjoint Sa Majesté aux sieurs Intendans & Commissaires départis dans lesdites Provinces & Généralitez, de tenir la main à l'exécution du present Arrêt, qui sera publié & affiché par tout où besoin sera, & exécuté nonobstant toutes oppositions, dont si aucunes interviennent, sa Majesté s'en est réservé la connoissance & à son Conseil, & icelle interdite à toutes les Cours & Juges. Fait au Conseil d'Etat du Roi, tenu à Paris le douzième jour de Septembre mil sept cent dix neuf. Collationné. Signé RANCHIN.

*Collationné à l'Original par nous Ecuyer,
Conseiller-Secrétaire du Roi, Maison,
Couronne de France & de ses Finances.*

A R R E S T

*Qui Permet à la Compagnie des Indes de
faire pour Cinquante Millions de
Nouvelles Actions.*

Du 13. Septembre 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

SUR ce qui a été représenté au Roi, étant en son Conseil, par les Directeurs de la Compagnie des Indes, que pour remplir les Engagemens que ladite Compagnie a contractez en exécution de l'Arrêt du

Conseil du 27. Août dernier , ils ont estimé nécessaire de faire pour Cinquante millions de nouvelles Actions , pour être delivrées à raison de mille pour cent ; A quoi ils supplioient sa Majesté de vouloir les autoriser. Oui le Rapport , *Sa Majesté étant en son Conseil* , de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent a ordonné & ordonne ce qui suit.

ARTICLE PREMIER.

Sa Majesté a permis & permet à la Compagnie des Indes, de faire de nouvelles Actions jusqu'à concurrence de la somme de Cinquante millions , lesquelles seront de même nature & jouiront des mêmes avantages que celles qui composent les Cent cinquante millions d'anciennes Actions.

I I.

Lesdits Cinquante millions de nouvelles Actions seront faites en Cent mille Billets d'une Action chacun, numerotez depuis le Numero Cent vingt mille un , jusques & compris le Numero Deux cens vingt Mille.

I I I.

Lesdites Actions seront acquises par toute sorte de personnes , sur le pied de Cinq mille livres chaque Action, payables en dix payemens égaux en espèces ou Billets de Banque, dont le premier comptant, & les autres dans le courant de chacun des mois suivans . Et faute de faire les payemens dans lesdits mois indiquez , les Certificats
du

du Caissier de ladite Compagnie qui auront été delivrez pour les nouvelles Actions ordonnées par le present Arrêt , deviendront nuls & de nul effet.

I V.

Le Livre pour la delivrance des Certificats sera ouvert à commencer du 15. du present mois , & lesdits Certificats seront visez par un des Directeurs de la Compagnie des Indes , & signé par le sieur Vernezobre de Laurieux, que sa Majesté a commis & commet Caissier de la Compagnie, pour recevoir les fonds desdits cinquante millions de nouvelles Actions. Fait au Conseil d'Etat du Roy , sa Majesté y étant, tenu à Paris le treizième jour de Septembre mil sept cens dix neuf.

Signé Fleuriau.

A R R E S T

*Qui reçoit les Offres de la Compagnie des Indes pour le Remboursement des quatre Millions de Rentes constituées au profit de ladite Compagnie sur la Ferme du Tabac ;
Supprime les Droits établis sur les Suifs, Huiles & Cartes ;*

Et les vingt-quatre deniers pour livre sur le Poisson. Du 19 Septembre 1719. Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

SUR ce qui a été représenté au Roi , étant en son Conseil , par les Directeurs de la Compagnie des Indes au nom de ladite Compagnie , Que Sa Majesté ayant supprimé

primé toutes les Rentes constituées sur les Aides & Gabelles, & Recettes generales, Contrôle des Actes, Et autres contenues en l'Arrest du 27. du mois d'Aoust dernier qui en ordonne le Remboursement, Il ne reste plus aucunes Rentes à supprimer que les quatre Millions constituez en faveur de la Compagnie d'Occident sur la Ferme du Tabac; Que ces Rentes étant constituées à raison de quatre pour cent du Capital, il ne seroit pas juste que la Compagnie continuât à en être payée sur ce pied-là, pendant que les autres Sujets de Sa Majesté ne sont plus payez que sur le pied de trois pour cent, Et que s'il plaisoit à Sa Majesté de vouloir ordonner le Remboursement desdits quatre Millions de rentes constituées au profit de ladite Compagnie, sur la Ferme du Tabac, par les Edits des mois de Decembre 1717. & Septembre 1718. ladite Compagnie offre de prêter à Sa Majesté à trois pour cent les fonds necessaires pour ledit remboursement; Que le Benefice qui reviendra par là à Sa Majesté étant d'un Million par an, la Compagnie supplie très-humblement Sa Majesté de vouloir bien soulager le public par la suppression des Droits sur les Huiles, de ceux sur les Suifs, & de ceux sur les Cartes, dont les produits suivant les Baux actuellement subsistans ne montent qu'à un Million soixante trois mille livres, Et seront par conséquent remplacés, à peu de chose près, par le Benefice de ladite reduction; Que les frais considerables de Regie, & le nombre considerable de Commis qui étoient employez pour

la perception desdits Droits, & qui jouissent des Privileges & exemptions attribuez aux Commis des Fermes, étoient une augmentation de charge pour le public, dont il se verra soulagé par cette suppression qui facilitera le Commerce des Huïles & des Suifs, Et en diminuera le prix en faveur du Public; Que ladite Compagnie pour entrer de sa part dans les vûes de Sa Majesté pour le soulagement des Peuples & la diminution du prix des Dénrées, offre de consentir (& sans demander aucune indemnité) à la suppression des vingt-quatre deniers pour livre de Droits sur le Poisson, qui font partie de la Ferme Generale, & qui sont actuellement soufermez à la somme de deux cens mille livres; Oûi le Rapport. SA MAJESTÉ ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a accepté & accepte les offres faites par ladite Compagnie des Indes, de prêter à Sa Majesté cent Millions de livres pour le remboursement des quatre Millions de rentes constituées au profit de ladite Compagnie sur la Ferme du Tabac: Ordonne Sa Majesté que pour la valeur desdits cent millions, il sera constitué au profit de la Compagnie des Indes par les Commissaires qui seront nommez à cet effet par Sa Majesté, un ou plusieurs Contrâts de rentes perpetuelles à raison de trois pour cent, pour le montant & jusqu'à la valeur desdits cent Millions. Lesquelles Rentes seront & continueront d'être assignées sur la Ferme du Tabac; Et commenceront à courir du premier Janvier 1720. Que la Compagnie retiendra à cet effet

effet annuellement par ses mains ladite somme de trois Millions pendant le cours de son Bail, après l'expiration duquel, les Fermiers du Tabac en seront chargez, au cas que la Compagnie n'en soit pas Adjudicataire dans les Baux suivans, & payeront à la Compagnie lesdits trois Millions par chacun an, de mois en mois, à raison de deux cens cinquante mille livres.. Ordonne Sa Majesté que les Droits de trois deniers pour livre pesant sur les Huiles de Rabette & autres Graines; Six deniers pour livre sur les Huiles d'Olive, Amande douce, Noix & Poisson; Un sol pour livre pesant sur les Huiles de plus grande valeur, Et trente sols par Quintal de Savon, lesquels Droits composoient le produit de la Ferme des Huiles; Ensemble les Droits de deux sols pour livre pesant sur les Suifs, Et ceux de dix-huit deniers par jeux de Cartes, demeureront éteints & supprimez, à commencer du premier Octobre prochain, passé lequel temps, fait Sa Majesté défenses aux Fermiers desdits Droits de les percevoir. Ordonne que leurs Baux & les sous Baux faits en conséquence demeureront résiliés, à compter dudit jour premier Octobre prochain; au moyen de quoi ils demeureront déchargez de ce qui reste à exploiter de leur Bail, à compter dudit jour. ORDONNE Sa Majesté, conformément aux offres de ladite Compagnie des Indes, que les vingt-quatre deniers pour livre sur le Poisson, qui faisoient partie des Droits de la Ferme Generale, demeureront pareillement éteints & supprimez en faveur du Public, à compter dudit jour premier
Octo.

Octobre prochain, & sans aucune indemnité pour raison de ce. Et seront sur le présent Arrest toutes Lettres nécessaires expédiées. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant ; tenu à Paris le dix-neuvième jour de Septembre mil sept cens dix-neuf.

Signé PHELYPEAUX.

A R R E S T

Pour la prise de Possession du Bail de la Ferme des Gabelles des Evêchez, Salines de Moyenvic, Gabelles & Domaines de Franche Comté & Domaines d'Alsace, par la Compagnie des Indes, &c. Du vingt-trois Septembre 1719. Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROI ayant par Arrest de son Conseil du 22. du présent mois subrogé la Compagnie des Indes à l'Adjudication faite le 13. Fevrier 1719. à Michel Parent, de la Ferme des Gabelles des Evêchez, Salines de Moyenvic, Gabelles & Domaines de Franche-Comté, & Domaines d'Alsace, pour en jouir par ladite Compagnie des Indes pendant neuf années consécutives, à commencer du premier Octobre prochain pour les Gabelles des Evêchez, Salines de Moyenvic, Gabelles & Domaines de Franche-Comté ; & à commencer du 1. Janvier prochain pour les Domaines d'Alsace, à raison de quatorze cens trente mille livres par chacun an : Sçavoir, douze cens soixante-dix

dix mille livres pour le prix desdites Fermes, & cent soixante mille livres pour le prix du Rehaussement du Sel en Franche-Comté, retabli par Arrest du 23. Juin 1719. dont ledit Parent devoit jouir sans en compter; ensemble de tous les autres droits compris dans l'Adjudication faite audit Parent, dont sera passé Bail à ladite Compagnie, sous le nom d'Armand Pillavoine, à la charge d'en demeurer Caution & d'exécuter les charges & clauses portées par ladite Adjudication, & aux autres conditions portées par ledit Arrest du 22. du present mois: Et Sa Majesté voulant qu'en attendant l'expédition, Sceau & Enregistrement du Bail de ladite Ferme, ladite Compagnie jouisse sous le nom d'Armand Pillavoine, de l'effet d'icelui, & pourvoye aux choses nécessaires pour l'Exploitation desdites Fermes. Oû le rapport, SA MAJESTE' EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Régent, a ordonné & ordonne, qu'en attendant l'expédition, Sceau & Enregistrement, où besoin sera dudit Bail, la Compagnie des Indes jouira, sous le nom d'Armand Pillavoine, de ladite Ferme pendant neuf années, qui commenceront: Savoir, pour les Gabelles & Domaines de Franche-Comté, au premier Octobre prochain, & finiront au dernier Septembre 1728. & pour les Domaines d'Alsace, au premier Janvier prochain, & finiront au dernier Decembre 1728. moyennant quatorze cens trente mille livres: Savoir, douze cens soixante dix mille livres pour lesdites Gabelles & Domaines, & cent soixante mille livres

livres pour le rehaussement du Sel en Franche-Comté ordonné par Arrêt du 23. Juin dernier; le tout suivant l'Arrêt du Conseil du 22. du present mois. & comme en ont bien & dûement joui ou dû jouir ledit Michel Parent & ses Prédecesseurs, conformément au Bail de Domergue, Edits, Déclarations, Arrests & Reglemens. Veut Sa Majesté que les Droits desdites Fermes & du Rehaussement du Sel en Franche-Comté, soient payez audit Pillavoine. ses Sous-Fermiers, Procureurs, Commis ou Préposez, suivant les ordonnances, Reglemens, Déclarations, Tarifs & Arrêts concernans lesdites Fermes. Permet Sa Majesté audit Pillavoine de résilier les Baux, Sous-Baux, & Arriere-Baux, les Traitez, Sous-Traitez & tous Marchez fait par ledit Parent, ses Commis & Préposez, ou de les entretenir, s'il le juge à propos, & de pourvoir à tout ce qu'il estimera necessaire pour la paisible jouissance & administration des Fermes; comme aussi d'établir dès à present des Controlleurs dans les Salines de Moyenvic & Salins, Magazins, Bureaux & Entrepôts dépendans de ladite Ferme, & autres lieux qu'il avisera, pour la conservation desdits Droits. Ordonne pareillement Sa Majesté que les Cautions de Parent, leurs Commis ou Préposez seront tenus de remettre avant le premier Octobre prochain à ceux dudit Pillavoine, les Salines de Moyenvic & Salins, les Bâtimens, Greniers à Sel, Magasins & Entrepôts, avec leurs appartenances & dépendances, les Forêts, Bois coupez, Sels, Poëles, Platines, Fers, Plombs, & gene-

192 RECUEIL D'ARRESTS
 ledit Arrest à tous qu'il appartiendra , à ce
 qu'aucun n'en ignore , & de faire pour son
 entière exécution , à la requête dudit Pi-
 lavoine , ses Procureurs & Commis , tous
 Commandemens , Sommations , & tous
 autres Actes & Exploits nécessaires , nonob-
 stant toutes Oppositions ou Appellations ,
 dont si aucunes interviennent , Nous nous re-
 servons à notre Conseil la connoissance , &
 nous interdisons à toutes nos Cours & Ju-
 ges : Voulons qu'aux Copies dudit Arrest
 des présentes collationnées par l'un de nos
 amez & feaux Conseillers Secretaires , soit
 ajoutée comme aux Originaux : C'est
 tel est notre plaisir. Donné à Paris , le
 vingt-troisième jour de Septembre , l'an de
 grace mil sept cent dix-neuf ; Et de notre
 Regne le cinquième. Par le Roi en son
 Conseil , le Duc d'Orleans Regent present.
 Signé RANCHIN , & Scellé.

POUR LE ROI.

{ Collationné à l'Original
 par nous Conseiller Se-
 cretaire du Roi , Mai-
 son , Couronne de France
 & de ses Finances.

A R R E S T

Qui ordonne , attendu la deliberation de la Compagnie des Indes , de regir toutes les Fermes de Sa Majesté ; que l'Arrest du Conseil du 31. Aoust dernier , En ce qui regarde les Publications & Adjudications des Sousfermes , Et tout ce qui a été fait en conséquence , sera & demeurera nul & comme non avenu. Du 23. Septembre 1719. Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

SUR ce qui a été représenté au Roi étant en son Conseil , par les Directeurs de la Compagnie des Indes , qu'ils se trouvent en état par les arrangemens qu'ils ont pris, de regir par eux-mêmes toutes les Fermes de Sa Majesté, dont ils se sont rendus Adjudicataires sous le nom d'Armand Pillavoine; Et comme au moyen de cet arrangement, l'Arrêt du Conseil du 31. Aoust dernier qui ordonne la Publication des sous-Fermes devient inutile , ils ont supplié Sa Majesté de vouloir sur ce leur pourvoir; Oûi le Rapport. SA MAJESTE' ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent , a ordonné & ordonne, attendu la délibération prise par la Compagnie des Indes de regir toutes les Fermes de Sa Majesté dont elle s'est renduë Adjudicataire sous le nom d'Armand Pillavoine; Que l'Arrêt du Conseil du 31. Aoust dernier, en ce qui regarde les Publications & Adjudications des sous-Fermes, & tout ce qui a été fait en conséquence, sera & demeu-

I

rera

194 **RECUEIL D'ARRESTS**
rera nul & comme non avenue. FAITS
Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant
tenu à Paris le vingt-troisième jour de Sep-
tembre mil sept cens dix neuf.

Signé P H E L Y P E A U L

A R R E S T.

*Concernant les Souscriptions pour les Cin-
que Millions de nouvelles Actions de la Com-
pagnie des Indes. Du 26. Septembre
1719. Extrait des Registres du Conseil
d'Etat.*

LE ROI ayant permis à la Compagnie
des Indes par Arrest de son Conseil du
13. du present mois de Septembre, de faire
pour cinquante Millions de nouvelles Ac-
tions qui seront acquises par Souscriptions
raison de mille pour cent, En payant un
dixième comptant, & les neuf dixièmes
restant de mois en mois; les Directeurs de
ladite Compagnie ont représenté à Sa Ma-
jesté qu'il s'étoit présenté des personnes qui
se sont fait inscrire, à l'ouverture des sou-
scriptions, pour des sommes infiniment au-
dessus du montant desdites Actions; Qu'il
s'en presente encore tous les jours un grand
nombre qui demandent à souscrire, dans
la vue d'employer les fonds qu'ils recevront
des Payemens qui leur seront faits pour le
Remboursement de leurs Rentes & des
Charges supprimées, après que la Liquida-
tion en aura été faite; Mais que leur objet
ne pourroit avoir d'exécution, s'il ne pla-
soit

Sa Majesté donner quelque faveur à emboursemens : Et Sa Majesté vou-
 é en avoir égard aux représentations des
 eurs de ladite Compagnie des Indes ,
 iner en même temps à ses Sujets Cré-
 s de l'Etat des marques de son atten-
 ouï le rapport. SA MAJESTE'
 N CONSEIL , de l'avis de Mon-
 le Duc d'Orleans Regent , a or-
 & ordonne , Qu'à commencer du
 e la publication du présent Arrêt , il
 a plus délivré de souscriptions de la
 agnie des Indes qu'à ceux qui payeront
 ième comptant en Billets de l'Etat ,
 de la Caisse commune , ou en Re-
 z des Srs. Hallée & Renaut sur le Sr,
 yes Caissier de la Compagnie des In-
 Et les neuf Dixièmes restant à payer
 esdites souscriptions , que de celles
 nt déjà été delivrées sur les cinquante
 ons , ne pourront être payées qu'en
 s effets. Deffend Sa Majesté au Caif-
 e ladite Compagnie de recevoir aucun
 it ni Billets de Banque, si ce n'est pour
 ppoints. FAIT au Conseil d'Estat
 oi, Sa Majesté y étant , tenu à Paris
 gt sixième jour de Septembre mil sept
 dix-neuf.

Signé Phelypeaux.

le Capital desdites Rentes, avec la Quittance de Remboursement ; Sur la représentation desquelles Pièces lesdits Propriétaires seroient Remboursez par ledit Garde du Tresor Royal, tant des Capitaux que des arrerages échûs jusqu'au premier Janvier 1720. Autre Arrêt du Conseil du 5 du present mois, par lequel Sa Majesté auroit ordonné que nonobstant la suppression desdits Payeurs & desdits Controlleurs, l'execution de la presente année 1719. seroit parvenue à son fin, Et que les fonds, tant pour ce qui reste dû de ladite année, que pour les arrerages des années precedentes leur seroient remis en la manière accoutumée : Et comme au moyen de la disposition de ce dernier Arrêt lesdits Certificats des Payeurs deviennent inutiles, puisqu'ils ne concernent que les arrerages desdites Rentes, dont lesdits Payeurs quoique supprimez continueront de faire le Payement pour la presente année 1719. Sa Majesté a resolu de dispenser les Propriétaires desdites Rentes de rapporter au Garde du Tresor Royal les Certificats desdits Payeurs, son intention étant de leur procurer toutes les facilitez qui pourroient mettre en état de recevoir plus promptement le remboursement du Capital de leurs Rentes ; Oûi le rapport. SA MAJESTÉ ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a ordonné & ordonne que les Propriétaires des Rentes perpetuelles, assignées tant sur les Aides & Gabelles, Tailles, Recettes Generales, Controlle des Actes & des Exploits, que sur les Postes, dont le remboursement est

est ordonné par ledit Arrêt du Conseil du 31. Août dernier , demeureront dispensés de rapporter aucuns Certificats des Payeurs desdites Rentes. Vent Sa Majesté qu'en rapportant seulement leurs Titres de Propriété en bonne forme , avec un Certificat du Conservateur des Hypotheques portant qu'il n'y a aucune opposition subsistante , Et leur Quittance en l'acquit de Sa Majesté, & à la décharge du Garde du Tresor Royal, ils soient remboursez sans difficulté du Capital desdites rentes en la maniere portée par ledit Arrêt du 31. Août dernier. Et pour l'exécution du present Arrêt toutes Lettres necessaires seront expédiées. FAIT au Conseil d'Etat du Roi , Sa Majesté y étant, tenu à Paris le vingt-septième jour de Septembre mil sept cens dix-neuf.

Signé PHELYPEAUX.

A R R E S T

Qui renouvelle les deffenses d'introduire dans le Royaume ou faire aucun Commerce ni usage de Toiles Peintes ou Etoffes des Indes , &c.

Du 27. Septembre 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROI étant informé qu'il a été sans aucun fondement répandu un bruit dans le Public , que l'usage des Toiles peintes & des Etoffes des Indes ou de la Chine étoit toleré & permis , Quoi qu'il soit expressément prohibé par l'Article IX. de l'Edit du

mois de Mai dernier , portant réunion des Compagnies des Indes & de la Chine à celle d'Occident , qui ordonne que ces Etoffes & Toiles ne pourront être vendues que sous la condition formelle de les faire sortir pour l'Etranger , à l'effet de quoi elles seront entreposées dans les Magasins de la Ferme Generale , avec les précautions nécessaires pour empêcher qu'elles ne se consomment dans le Royaume : Et Sa Majesté desirant donner des marques de son attention à la conservation & à l'accroissement des Manufactures, dont elle connoit l'utilité & l'importance, a jugé nécessaire de renouveler les dispositions des différens Arrêts intervenus sur ce sujet , & d'expliquer ses intentions ; OÙ le rapport. SA MAJESTÉ ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orléans Regent , a ordonné & ordonne ce qui ensuit.

ARTICLE PREMIER.

Les precedens Arrêts & Reglemens, notamment les Arrêts des 27. Août 1709., 29. Juillet 1710., 11. Juin 1714., 20. Janvier & 22. l'evrier 1716. Ensemble l'Edit du mois de Juillet 1717. seront exécutés selon leur forme & teneur , Et en conséquence fait Sa Majesté très-expresses inhibitions & deffenses à tous Negocians , Marchands & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de faire Commerce, exposer en vente, colporter, debiter, ni acheter en gros ou en détail , soit par eux
ou

ou par personnes interposées, aucunes Etoffes des Indes, de la Chine ou du Levant, tant les Etoffes de Soie pure que celles mêlées d'Or ou d'Argent, celles d'Ecorce d'Arbre, Laine, Fil, ou Coton, & généralement toutes sortes d'Etoffes provenantes du cru & fabrique desdits Pays, Comme aussi celles peintes en Furies & à Fleurs, les Toiles peintes & imprimées de la Fabrique des Indes, ou contrefaites dans le Pays étranger, même celles du cru du Royaume, qui y auroient été peintes ou imprimées à l'imitation de celles des Indes, vieilles ou neuves, en pieces ou en coupons, Meubles, habits & autres vêtements, à peine pour chacune contravention de trois mille livres d'amende payable par corps, & de confiscation desdites Marchandises. Veut de plus Sa Majesté, que les Marchands & Negocians qui auront contrevenu ausdites defenses, demeurent interdits du Commerce pour toujours; Qu'à cet effet leurs noms soient inscrits dans des Tableaux qui seront affichez dans l'auditoire de la Jurisdiction Consulaire du Lieu, ou de la plus prochaine place; Qu'il en soit aussi fait mention sur le Registre de leur Corps, où leurs noms seront rayez & biffez, Et que leurs Garçons, apprentifs & autres, qui auront participé ausdites contraventions, soient & demeurent incapables d'être admis à aucune Maîtrise.

II.

Defend aussi Sa Majesté sous les mêmes peines ausdits Negocians, marchands, & à toutes autres personnes de faire aucun commerce ni Trafic, vendre ni acheter di-

te etant au pied de l'Arrest d
Avril 1711. imprimée sur u
parchemin signé par les Srs.
Godeheu & Mouchart, Dep
seil de Commerce , & par
d'Hardancourt , ou par les
• Diron, Castanier, Gilly, Fi
tebois & Morin, tous Directe
pagnie des Indes, que Sa M
mis pour cet effet par Arrest
1719. conjointement avec le
le Fer, La Sandre, le Fer &
tin Directeurs de ladite Cor
à Saint Malo, aussi nommez
21. Mai precedent, ou par l'
lement, laquelle Marque sur
au chef ou à la queue de cha
le plomb de ladite Compagn
cœur, sans que lescdites Toile
nes puissent être vendues dans
les, jusqu'à ce qu'il y ait été

les Mouffelines & Toiles de Coton blanches qui seront trouvées sans lefdites premières & secondes Marques seront réputées en contravention, confisquées comme telles, & lefdits Marchands & autres personnes condamnées à l'amende & aux autres peines ordonnées par l'Article précédent.

III.

Défend pareillement Sa Majesté à toutes personnes de falsifier, imiter, ou contrefaire lefdites Marques à peine de quinze cens livres d'amende & de punition corporelle.

IV.

Fait Sa Majesté très expresse défenses à ses Fermiers, Directeurs, Receveurs, Commis, Controlleurs, Visiteurs, Brigadiers, Gardes & autres Employez dans ses Fermes de laisser passer aucunes desdites Toiles & Etoffes prohibées par les Bureaux d'Entrée, à peine de semblable amende de trois mille livres, & des peines portées par sa Déclaration du 20. Septembre 1701. contre ceux qui laissent entrer des Marchandises dans le Royaume au prejudice de ses deffenses; Comme aussi à tous Aubergistes, Hosteliers, Cabaretiers & autres personnes de retirer avec connoissance de cause les Voituriers & Porteurs desdites Marchandises, ni de donner retraite à icelles, à peine d'être déclarés complices de la fraude, & tenus solidairement de l'amende.

V.

Ordonne sa Majesté que toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, qui introduiront dans le Royaume à main armée lefdites Etoffes & Toiles,

soient condamnées aux Galeres à perpétuité & même à plus grande peine s'il y échet, Et pour trois ans ceux qui les introduiront avec attroupement de cinq personnes & au-dessus, quoy qu'ils soient sans armes, le tout outre l'amende qui sera réglée par les Juges. Veu la Majesté que ceux qui sans attroupement & sans armes introduiront lesdites Etoffes & Toiles, ou en favoriseront le Commerce par commission, par assurance, &c. soient condamnés pour la première fois en quinze cent livres d'amende qui ne pourra être modifiée, Et qu'en cas de recidive, les hommes soient condamnés au Carcan pendant trois jours de marché, & les femmes au fouet & à être renfermées pendant trois années. Ordonne en outre la Majesté que les particuliers qui seront trouvez colportans ou vuturans lesdites Marchandises prohibées, ainsi que les Marchands, Negocians & autres chez lesquels il s'en trouvera des magasins & Entrepôts, seront sur le champ conduits en prison, condamnés en Trois mille livres d'amende, & leurs marchandises, Chevaux, Mulets, Batteaux & autres voitures, même les Marchandises permises dont elles se trouveront accompagnées appartenant au même propriétaire, seront & demeureront confisquées, Et que les Marchandises qui sont prohibées, seront remises sans aucun delay par ceux qui en auront fait la saisie, au Bureau des Fermes le plus prochain entre les mains des Receveurs & Contrôleurs qui seront tenus immédiatement après le Jugement de confiscation, de les envoyer au Depot Général établi à Paris dans le Bureau

reau de la Douane, à l'effet qu'après l'Inventaire qui en sera fait tous les trois mois, elles y soient brûlées en vertu de l'Ordonnance du Sr. Lieutenant Général de Police qui en dressera son procès verbal, duquel ainsi que dudit Inventaire il sera fourni sans frais une copie signée de lui aux Fermiers Généraux, sur laquelle ils seront remboursés par Sa Majesté, tant des gratifications qu'ils auront payées à ceux qui auront fait les saisies, que des frais d'icelles, des verifications par experts, frais de voitures des lieux où les saisies auront été faites jusqu'à Paris, du Commis à la Garde du Depost & autres frais, ledit remboursement fixé conformément à l'Arrêt du Conseil du 22. Février 1716. Savoir, à quinze sols par aulne de Toile de Coton blanche, Trente sols par aulne de Mouffeline ou d'Etoffes appelées Ecorces d'Arbre, Furies, Satin, Gaze ou Tafferis, Et quatre livres par aulne de Damas ou d'Etoffe de Soye mêlée d'or ou d'argent, suivant l'arrêté qui en sera fait par ledit Sr. Lieutenant Général de Police, lequel en referera au Conseil de Commerce, pour être ensuite expédié une Ordonnance sur le Tresor Royal pour le montant dudit arrêté.

V I.

N'entend néanmoins Sa Majesté comprendre dans les defenses cy-dessus la Compagnie des Indes, laquelle conformément à l'Article IX. de l'Edit de son Etablissement du mois de May dernier, pourra faire venir des Pays de sa Concession toutes sortes d'Etoffes de Soye pure, de Soye & Coton mê-

208 **RECUEIL D'ARRÊTS**
lées d'or & d'argent , & Ecorces d'Arbre,
même des Toiles de Coton Teintes, Peintes
& rayées de couleurs , sous la condition
expresse de les entreposer à l'arrivée des
Vaisseaux dans les Magasins de la Ferme
Générale, sous deux clefs , dont l'une sera
gardée par les Fermiers Généraux ou leurs
Commis , & l'autre sera remise aux Direc-
teurs de ladite Compagnie ou à leurs Pro-
cur, sans que lesdites Marchandises puissent
sortir desdits Magasins , que pour être
voyées à l'Etranger sous acquit à caution,
Et en donnant par lesdits Directeurs es-
posés leur soumission de rapporter dans six
mois au plus tard des Certificats du Commis-
des Fermes établi dans le dernier Bureau
Sortie par eux indiqué , pour justifier le
transport desdites Etoffes & Toiles hors du
Royaume , comme aussi du Consul de la
Nation François, ou de deux Négocians
& Marchands François , pour en prouver
le déchargement dans les Pays Etran-
gers.

V I I.

N'entend non plus Sa Majesté déroger
par le présent Arrêt aux Arrêts du 10. Juil-
let 1703. & 16. Janvier 1706. pour la
Ville , Port & Territoire de Marseille seu-
lement

V I I I.

Deffend Sa Majesté à toutes personnes de
quelque sexe , qualité & condition qu'elles
soient , de porter dedans ou dehors leurs
Maisons , ou de faire faire aucuns Habits,
Vêtemens ni Meubles desdites Etoffes & Toi-
les , ni d'en avoir dans leurs Maisons qui
soient

soient en pieces & non employées, à peine de confiscation & de Trois mille livres d'amende. Veut & Ordonne Sa Majesté. que les maris & peres de famille soient civilement responsables des amendes, auxquelles leurs Femmes & Enfans étans en leur puissance auront été condamnés. Permet néanmoins à toutes personnes de se servir des meubles composez desdites Etoffes & Toiles, dont ils se trouveront avoir fait une Declaration fidele en la forme & dans les termes prescrits par les Arrêts du Conseil des 11. Juin 1714. 16. Fevrier & 21. May 1715.

I X.

Deffend pareillement Sa Majesté à tous Fripiers, Tailleurs, Couturiers, Tapissiers, Brodeurs & autres Ouvriers, d'employer chez eux ou dans les maisons particulieres, ni d'avoir dans leurs Magasins, Boutiques ou Chambres aucunes desdites Etoffes & Toiles, ni aucuns Habits, Vêtemens ou Meubles faits d'icelles, neufs ou vieux, à peine de confiscation, de Trois mille livres d'amende, Et d'interdiction perpetuelle de tout Art & Métier contre lesdits Ouvriers, & d'incapacité d'être reçûs à aucune Maîtrise contre leurs Garçons, Compagnons, Apprentifs, & autres participans ausdites fraudes: Ordonne en outre Sa Majesté que les noms desdits Fripiers, Tailleurs & autres Ouvriers qui auront contrevenu ausdites deffenses, seront inscrits dans un Tableau qui sera affiché dans le Bureau de leurs Communautéz.

X.

Fait Sa Majesté très expresse défenses à
tous

tous les Sujets de peindre, imprimer, ou faire peindre & imprimer sur aucune Toile blanche de Coton, Chanvre, Lin, ni Etoffe composée de Coton, Fil, Soye ou Fleur, & généralement sur toute autre espèce d'Etoffes & Toile neuve ou vieille, même du crû & fabrique du Royaume, & à tous Graveurs & autres Ouvriers de faire aucuns Moules ni Instrumens servans ausdites Impressions: Veut & ordonne Sa Majesté que lesdits Moules & Instrumens soient rompus & brûlez, lesdites Toiles & Etoffes confisquées, Et que les fabriquans, Graveurs & autres Ouvriers qui auront travaillé ausdits Moules; Instrumens, Peinture & Impression, soient condamnés par emprisonnement de leurs personnes, à pareille amende de trois mille livres, & demeurent pour toujours interdits de tout Métier, Art & Profession.

X I.

Veut & entend Sa Majesté que les défenses contenues dans tous les Articles ci-dessus soient exécutées, même dans les lieux prétendus privilégiés; & pour faire cesser les abus qui se commettent dans lesdits Lieux prétendus Privilégiés de la Ville, Fauxbourgs & Banlieue de Paris, tels que les Enclos du Temple, de S. Jean de Latran, de l'Abbaye S. Germain des Prez & autres, Permet Sa Majesté au Sr. Lieutenant General de Police de ladite Ville de Paris, d'y faire ou faire faire des visites par telles personnes qu'il proposera pour cet effet, Et lui donne pouvoir de juger des contraventions qui y auront été pratiquées, ainsi & en la même forme que de

de celles qui auront été commises dans le surplus de l'Etenduë de ladite Ville.

X I I.

Deffend aussi Sa Majesté à tous Marchands , Negocians , Capitaines & autres Officiers des Vaisseaux & Bâtimens François , & toutes autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , de transporter dans aucune Colonie Françoise aucunes desdites Etoffes & Toiles , Et aux habitans desdites Colonies d'en faire aucun Commerce ni usage en Meubles & Habillemens , ainsi & sous les mêmes peines que celles cy-devant exprimées pour les habitans du Royaume.

X I I I.

Et pour exciter ceux qui auront connoissance de quelques contraventions au present Arrêt , à les denoncer , Et les Inspecteurs des Manufactures , Commis des Fermes & autres particuliers employez à les decouvrir , à redoubler leur vigilance ; Veut sa Majesté que conformément aux Arrêts du Conseil des 11. Juin 1714. & 22. Fevrier 1716. il soit payé par les Fermiers Généraux aux Denonciateurs ou autres qui auront procuré ou fait quelques saisies , outre les deux tiers du produit des amendes dont ils auront fait le Recouvrement , Dix sols par aulne de Toiles de Coton blanches ou Peintes , vieilles ou neuves , de quelque espece & qualité qu'elles soient , Vingt sols par aulne de Mousselines ou d'Etoffes appelées Ecorces d'Arbre, Furies, Satins, Gazes ou Taffetas, Et trois livres par aulne de Damas , ou d'Etoffes de Soye mêlées d'Or ou d'Argent , par
forme

forme de gratification, pour le payement de laquelle il sera expédié à leur profit par les Fermiers Généraux, huitaine après l'arrivée desdites Etoffes & Toiles à la Douanne de Paris, un ordre sur le Receveur Général des Fermes du Lieu auquel la saisie aura été faite.

X I V.

Maintient Sa Majesté ladite Compagnie des Indes dans le droit de nommer & établir des Commis en tel nombre, & dans les lieux qu'Elle jugera convenable, pour la visite des Maisons, Boutiques & lieux pretendus privilegiez, Et lesdits Commis prêteront serment dans la Ville de Paris pardevant le Sr. Lieutenant Général de Police, Et dans les Provinces pardevant les Srs. Intendants & Commissaires départis.

X V.

Les Colporteurs & Porte-balles, les Revendeuses à la Toilette, & les gens sans aveu ni domicile, qui se trouveront saisis de Toile de Cotton & Mouffelines introduites en fraude dans le Royaume, ou d'Etoffes des Indes & de la Chine, pourront être arrestez & conduits dans les prisons par deux desdits Commis qui en dresseront leurs procès verbaux, Et seront tenus de les faire decreter dans les vingt quatre heures par le Sr. Lieutenant Général de Police dans la Ville, Fauxbourgs & Banlieuë de Paris, Et dans les autres Villes & Lieux du Royaume par lesdits Srs. Intendants, leurs Subdeleguez, ou autres Juges par eux commis.

X V I.

Et pour ce qui concerne les visites que les-

lesdits Commis pourront faire dans les Maisons & Boutiques des personnes domiciliées, & dans lesdits Lieux pretendus Privilegiez, Ils seront tenus de se faire assister dans la Ville, Fauxbourgs & Banlieue de Paris par les Commissaires du Châtelet, Et dans les Provinces par les Subdeleguez desdits Srs. Intendans ou autres Juges par eux commis dans les Lieux esquels lesdites Voitures seront faites.

X V I I.

Ordonne sa Majesté que conformément à l'Article XII. de l'Arrêt du Conseil du 27. Août 1709. Le Sr. Lieutenant Général de Police à Paris, Et les Srs. Intendans & Commissaires départis dans les Provinces connoîtront de toutes les Contraventions au present Arrêt, circonstances & dependances, leur en attribuant pour cet effet toute Cour, Jurisdiction & connoissance, qu'Elle interdit à tous autres Juges. Veut & entend, que ce qui sera par eux ordonné, soit executé, nonobstant opposition ou appellation quelconque, dont si aucune intervient, sa Majesté se reserve la connoissance.

X V I I I.

Ordonne aussi sa Majesté, qu'en cas de Contravention il en sera informé dans la Ville & Banlieue de Paris par le Sr. Lieutenant Général de Police, Et dans les Provinces par les Srs Intendans & Commissaires départis, ou par leurs Subdeleguez, Et que sur l'information il sera decerné par lesdits Srs. Commissaires tel Decret qu'il appartiendra.

Faute par les contrevenans de se représenter sur lesdits Decrets, ils seront condamnés diffinitivement aux peines portées par le present Arrêt, sans aucune procédure ni formalité.

X X.

En cas de comparition pourront lesdits Srs. Lieutenant Général de Police & Commissaires départis, après avoir ouï les contrevenans, les condamner aux susdites peines, ou convertir les Informations en Enquestes, & permettre aux Parties de faire preuve au contraire, s'ils en sont requis, pour être sur les deux Enquestes rapportées fait droit ainsi qu'il appartiendra.

X X I.

Enjoint Sa Majesté à tous Juges, Commissaires, Notaires, Sergens, Huissiers, & autres Officiers de Justice, même à ceux des Seigneurs, à peine d'interdiction de l'amende de trois mille livres, & d'en répondre en leur propres & privez noms, sans que lesdites peines puissent être réputées comminatoires, de donner avis aux Srs. Lieutenant General de Police à Paris, Intendants & Commissaires départis dans les Provinces, de tous les meubles composez desdites Etoffes & Toiles qui se trouveront parmi les autres meubles & effets des parties saisies ou decedées, pour être verifié s'ils sont compris dans les Declarations qui ont dû être faites desdits meubles en execution des Arrêts du Conseil des 11. Juin 1714. 16. Fevrier & 21. Mai 1715. sans que pour aucune cause, ni sous aucun pretexte il puisse

puisse être accordé main levée, procédé à la vente judiciaire, ni à la confection de l'Inventaire, qu'après ladite vérification.

X X I I.

Ordonne Sa Majesté que lesdits Srs. Lieutenant General de Police, Intendans & Commissaires départis, sur les avis qui pourront leur être donnez des Contraventions au precedent Article, puissent nommer des Commissaires du Châtelet, Inspecteurs de Police, Subdeleguez, ou autres personnes pour assister sans frais aux Inventaires des Meubles meublans & aux ventes d'iceux: Ordonne aussi Sa Majesté que ceux desdits Meubles, qui seront trouvez en contravention, ainsi que les Habits, Etoffes & Toiles en pieces ou Coupons, & autres prohibées par le present Arrest, soient confisquez & brûlez; Et que faute par les Creanciers opposans, Legataires universels ou heritiers d'avoir informé lesdits Srs. Lieutenant General de Police & Intendans, & de leur avoir indiqué lesdits Meubles, Etoffes ou Habits, ils soient personnellement condamnez chacun en Trois mille livres d'amende.

X X I I I.

Veut & entend S. M. que le present Arrest soi publié & affiché de six mois en six mois par tout où besoin sera, en vertu d'Ordonnance du Sr. Lieutenant General de Police à Paris; Et des Srs. Intendans & Commissaires départis dans les Provinces de son Royaume, Païs, Terres & Seigneuries de son obéissance, auxquels Sa Majesté enjoint de tenir la main à l'Execution dudit Arrest, & de faire faire de frequentes visites dans les Bouti-

RECUEIL D'ARRESTS

Boutiques & Magasins des Negocians, Marchands & autres, même de ceux établis dans les lieux pretendus Privilégiez. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le vingt-septième jour de Septembre mil sept cens dix-neuf.

Signé PHELYPEAUX.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, Dauphin de Viennois, Comte de Ventinois & Dyois, Provence, Forcalquier & Terres Adjacentes; A notre aimé & feul Conseiller en nos Conseils, Maître de Requêtes Honoraire de notre Hôtel le Sr. de Machault Lieutenant General de Police de notre bonne Ville, Prevôté & Vicomté de Paris, Et à nos amez & feaux Conseillers en nos Conseils les Srs. Intendants & Commissaires départis pour l'Execution de nos ordres dans les Provinces & Generalités de notre Royaume, *Salut.* Nous vous mandons & enjoignons par ces presentes signées de nous, de tenir chacun en droit soi la main à l'Execution de l'Arrest ci-attaché sous le Contre-scel de notre Chancellerie, ce jour-d'hui donné en notre Conseil d'Etat, nous y étant, pour les causes y contenues. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de signifier ledit Arrest à tous qu'il appartiendra, à ce que personne n'en ignore, Et de faire pour son entière Execution tous Actes & Exploits necessaires sans autre permission, nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. Voulons qu'aux Copies dudit

dit Arrest & des presentes collationnées par l'un de nos amez & feux Conseillers Secretaires, foi soit ajoutée comme aux Originaux; *Car tel est notre plaisir.* Donné à Paris le vingt-septième jour de Septembre, l'an de grace mil sept cens dix-neuf, Et de notre Regne le cinquième. *Signé* LOUIS. *Et plus bas,* Par le Roi Dauphin, Comte de Provence, le Duc D'ORLEANS Regent present. PHELYPEAUX. Et scellé.

LOUIS CHARLES DE MACHAULT Chevalier Seigneur d'Arnouville & autres Lieux, Conseiller du Roi en ses Conseils, Maître des Requêtes Honoraire de son Hôtel, Lieutenant General de Police de la Ville, Prevôté & Vicomté de Paris, Commissaire député par le Roi en cette partie. Veu le present Arrest du Conseil d'État, nous ordonnons qu'il sera exécuté selon sa forme & teneur; Et en consequence qu'il sera lu, publié & affiché dans les Places publiques ordinaires & accoustumées de cette Ville de Paris, à ce que nul n'en pretende cause d'ignorance. Fait en notre Hôtel le sixième jour d'Octobre mil sept cens dix-neuf.

DE MACHAULT.

A R R E S T

Qui Permet à la Compagnie des Indes de faire pour Cinquante Millions de Nouvelles Actions, qui seront acquises aux mêmes charges & conditions portées par l'Arrest du 26. du present mois.

Du 28. Septembre 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

SUR ce qui a été représenté au Roi étant en son Conseil par les Directeurs de la Compagnie des Indes, que l'Empressement du Public pour avoir des Actions de la Compagnie a été si grand, que les Cinquante Millions de Nouvelles Actions ordonnées par l'Arrest du 13. du present mois de Septembre ne sont pas à beaucoup près suffisants pour le satisfaire, Ensorte qu'ils se trouvent en état de delivrer pour Cinquante Millions d'autres Nouvelles Actions, aux charges & conditions portées par l'Arrest du Conseil du 26. du present mois de Septembre, s'il plaisoit à Sa Majesté de leur en accorder la permission; A quoi Sa Majesté voulant pourvoir, Oûi le Rapport. *Sa Majesté étant en son Conseil*, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a permis & permet à la Compagnie des Indes de faire pour cinquante Millions de Nouvelles Actions en cent mille Billets d'une Action chacun, numérotez depuis le Numero deux cens vingt mille un, jusques & compris le Numero trois cens vingt mille; Et seront lesdites
Actions

Actions acquises aux mêmes charges & conditions portées par l'Arrest du Conseil du 26. du present mois. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant; tenu à Paris le vingt-huitième jour de Septembre mil sept cens dix-neuf.

Signé PHELYPEAUX.

A R R E S T.

Qui Permet à la Compagnie des Indes de faire pour Cinquante Millions de Nouvelles Actions, aux mêmes charges & conditions portées par l'Arrest du 26. Septembre dernier.

Du 2. Octobre 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

SUR ce qui a été représenté au Roi étant en son Conseil par les Directeurs de la Compagnie des Indes, que l'Empressement du public pour avoir des Actions de la Compagnie des Indes continue d'être si grand, que les cinquante Millions de Nouvelles Actions ordonnées par l'Arrest du 28. du mois de Septembre dernier, ne sont pas encore suffisans pour le satisfaire; A quoi Sa Majesté voulant pourvoir, Oûi le Rapport; *Sa Majesté étant en son Conseil*, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a permis & permet à la Compagnie des Indes de faire pour cinquante millions de nouvelles Actions en cent mille Billets d'une Action chacun, numerotez depuis le numero trois cens vingt mille un, jusques & compris le nu-

K

mero

mero quatre cens vingt mille ; Et seront lefdites Actions acquises aux mêmes charges & conditions portées par l'Arrest du 26. de mois de Septembre dernier. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le deuxiême jour d'Octobre mil sept cens dix-neuf. *Signé* PHELYPEAU.

A R R E S T.

Qui Ordonne que les Recepiffes du Sr. Hallée sur le Caiffier de la Compagnie des Indes, seront conpez par le Sr. Riviere.

Du 5. Octobre 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROI ayant par Arrest de son Conseil du 31. Août 1719. Ordonné le remboursement des Rentes de l'Hôtel de Ville, Ensemble celui des Billets de l'Etat, des Actions des Fermes, Billets de la Caisse Commune, Charges supprimées par differens Edits, & autres ; Et comme pour partie de ces remboursemens le Sr. Hallée Commis du Grand Comptant du Tresor Royal a delivré à divers Porteurs des Recepiffes sur le Caiffier de la Compagnie des Indes pour être remboursez comptant. Et que les sommes portées par iceux se trouvent trop fortes par rapport aux divers emplois que les proprietaires en voudroient faire ; Oûi le Rapport. *Sa Majesté étant en son Conseil, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a Com-*
mis

mis & commet le Sr. Riviere pour couper les Recepifsez dudit Sr. Hallée tirez sur le Caiffier de la Compagnie des Indes, pour le remboursement des effets denommez dans ledit Arrest du Conseil du 31. Août dernier, à la volonté des Porteurs, à condition néanmoins que lesdits Recepifsez ne pourront être coupez dans des sommes au dessous de celle de cinq cens livres, Et que ledit Sr. Riviere fera mention du Numero & de la somme sur laquelle il aura coupé les Recepifsez dudit Sr. Hallée. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le cinquième jour d'Octobre mil sept cens dix-neuf. Signé PHELYPEAUX.

A R R E S T.

Qui supprime les Droits de gros & de boutique sur tous les vins & autres Boissons &c.

Et Ordonne que les Droits pour l'interieur de Paris seront reduits à un seul Droit d'Entrée, à raison de Vingt-trois livres par Muid par Eau, Et de vingt livres par Terre.

Du 10. Octobre 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROI ayant jugé sur la representation qui lui a été faite par les Directeurs de la Compagnie des Indes, Qu'il convenoit au bien des habitans de Paris, à la facilité du Commerce, & aux interêts de la Ferme, de supprimer differens Droits d'Aydes imposez sur le Vin, Et de les re-

faire en un seul Droit d'Entrée; Sa Majesté s'y est déterminée d'autant plus volontiers, qu'au moyen de la Suppression qu'Elle a faite de plusieurs sortes d'Offices & Droits créés & établis sur les Boissons, la plus grande partie des habitans de Paris qui se fournissent chez les Marchands & détailliers y trouveront un grand avantage par la diminution du prix, Et que ceux desdits habitans qui feront venir du Vin pour leur consommation, ne payeront pas plus qu'ils faisoient avant cette suppression; Et Sa Majesté voulant faire connoître & executer ses intentions & sa volonté, Oûi le Rapport. *Sa Majesté étant en son Conseil*, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, Et conformément à la Deliberation des Directeurs de la Compagnie des Indes, Cautions du Bail des Fermes Unies sous le nom de *Pillavoine*, du 5. du present mois, laquelle demeurera annexée à la minute du present Arrest, a ordonné & ordonne ce qui suit.

ARTICLE PREMIER.

Sa Majesté a éteint & supprimé, éteint & supprime, à commencer du jour de la publication du present Arrest, les Droits de Gros & Augmentation, tant à l'arrivée, qu'à la Vente & Revente, Celui de huitième sur la vente du Vin en détail, tant à Pot qu'à Affiette, sur tous les Vins, Cidres & Poirez qui seront amenez, vendus & consommés dans l'interieur des Portes & Barrières de Paris; Même le droit Annuel auquel étoient

étoient assujettis tous les vendans Vins en gros & en détail.

I I.

Veut Sa Majesté, que les Droits pour l'interieur de Paris soient dorenavant fixez & reduits à un seul Droit d'entrée, qui sera perçu à raison de vingt-trois livres pour chaque Muid de Vin entrant par Eau, sans diminution du vingt-un pour vingt; Vingt livres pour chaque Muid de Vin entrant par Terre; Quarante-deux livres pour chaque Muid de Vin Muscat, Ciotat, Espagne, & autres Vins de Liqueurs; Quatre livres pour chaque Muid de Cidre, & Quarante sols pour chaque Muid de Poiré. N'entend Sa Majesté comprendre dans la presente fixation les quatre sols pour livre qui seront levez conformement à l'Arrest du 5. Mars 1718. non plus que les Droits des Pauvres, & les Octrois de la Ville, qui seront perçus dans les mêmes Bureaux & par les mêmes Commis de l'Adjudicataire des Fermes, qui en compteront à qui il appartiendra; Et seront lesdits Droits d'Entrée payez par toutes sortes de personnes de quelque qualité & conditions qu'elles soient.

I I I.

Les Droits d'Entrée, de Gros & augmentations, & de huitième sur la Vente du Vin en détail, seront perçus ainsi qu'ils l'ont été ou dû l'être jusqu'à present dans les maisons detachées & Paroisses sujettes aux Entrées de Paris situées hors les Barrieres, En ce compris la Paroisse de Chaillot, ou Fauxbourg de la Conference, dans l'Etendue de laquelle Paroisse tous les Droits qui y

222 **RECUEIL D'ARRESTS**
sont ou doivent être perçus conformément
l'être, encore qu'elle soit close de Bar-
res.

I V.

Vent au surplus Sa Majesté que l'Ordon-
nance des Aydes du mois de Juin 1680. les
Edits, Declarations, Arrêts & Reglemens
intervenus au sujet des Droits d'Entrée,
pour ce qui regarde les Lettres de Voiture,
les Declarations & le paiement des Droits,
soient executez en ce qui ne se trouve
contraire au present Arrest, pour l'Execu-
tion duquel toutes Lettres Patentes nec-
essaires seront expedies. **FAIT** au Conseil
d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à
Paris le dixième jour d'Octobre mil sep-
cent dix-neuf.

Signé **PHILIPPE**

A R R E S T.

*Qui Commet les Srs. de Lorangere & de Mor-
taran, pour, conjointement avec le Sr. Re-
nant Commis du Grand Comptant du Tresor
Royal, signer & delivrer leurs Recepissés
sur le Caissier de la Compagnie des Indes,
pour les Remboursemens ordonnez par l'Ar-
rest du 31. Août dernier.*

Du 10. Octobre 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROI ayant par Arrest de son Conseil
du 31. Août 1719. Ordonné le Rem-
boursement des Rentes sur l'Hôtel de Ville,
en-

ensemble celui des charges supprimées par differens Edits, Et autres effets; Et comme la celerité de ce remboursement importe au Public; Que d'ailleurs la plupart des propriétaires desdites Rentes & Offices supprimez, desireroient avoir pour leur remboursement plusieurs Recepisiez de différentes sommes pour en faire les emplois qui leur conviennent, Ce qui augmente le nombre des Recepisiez, & en empêche la prompte Expedition; A quoi Sa Majesté voulant pourvoir, Oûi le Rapport. SA MAJESTÉ ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a Cômmiss & Commet les Srs. de Lorange-re & de Montaran, pour, conjointement avec le Sr. Renaut Commis du Grand Comptant du Tresor Royal, signer & delivrer pour les remboursemens ordonnez par l'Arrest du 31. Août dernier leurs Recepisiez sur le Caissier de la Compagnie des Indes, qui seront reçus & acquittez par le Caissier de ladite Compagnie, de la même maniere que ceux dudit Sr. Renaut. Ordonne Sa Majesté qu'il sera expédié aux particuliers pour leur remboursement, des Recepisiez de telle somme qu'ils souhaiteront jusqu'à la somme de cinq mille livres, & non au-dessous. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le dixième jour d'Octobre mil sept. cens dix-neuf.

Signé PHELYPEAUX.

A R R Ê T,

Qui Ordonne que les Certificats delivrez en Execution des Arrêts du Conseil des 13. & 28. Septembre dernier, Et 2. du présent mois d'Octobre, seront coupez en tant d'autres Certificats que les Porteurs en auront.

Du 12. Octobre 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

SUR ce qui a été représenté au Roi, étant en son Conseil, par les Directeurs de la Compagnie des Indes, Qu'ils ont estimé qu'il convenoit à l'utilité publique & à la facilité du Commerce, de Couper à la volonté des Porteurs les Certificats delivrez sur sujet des cent cinquante Millions de Nouvelles Actions ordonnées par les Arrêts du Conseil des 13. & 28. Septembre dernier, & 2. du présent mois d'Octobre. Mais que le Sr. Vernezobre de Laurieux Commis pour la Signature desdits Certificats ne pouvant suffire à les couper, il est nécessaire pour l'Expedition du Public, de commettre quelqu'un pour signer en sa place; A quoi Sa Majesté voulant pourvoir, Oûi le Rapport. Sa Majesté étant en son Conseil, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a Ordonné & ordonne, Que les certificats delivrez en Execution des Arrêts du Conseil des 13. & 28. Septembre dernier, & 2. du présent mois d'Octobre, seront coupez

coupez en autant d'autres certificats que les Porteurs voudront , jusqu'à concurrence néantmoins & à proportion d'une Action chacun ; Et pour l'Expedition du Public, Sa Majesté a Commis les Srs. Guyot, Cauvin. Motte, & Maricourt pour signer lesdits certificats coupez pour le Sr. Vernezobre de Laurieux. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le douzième jour d'Octobre mil sept cens dix-neuf.

Signé Phelypeaux.

A R R E S T.

Qui Accepte les Offres de la Compagnie des Indes, de Prêter à Sa Majesté au lieu de la somme de Douze cens Millions mentionnée en l'Arrest du 27. Août dernier, Celle de Quinze cens Millions.

Et Declare qu'il ne sera fait aucunes autres Actions, ni en Vieilles Especes, ni de quelque autre sorte & maniere que ce puisse être.

Du 12. Octobre 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

SUR ce qui a été représenté au Roi , étant en son Conseil, par les Directeurs de la Compagnie des Indes , Qu'au lieu de la somme de Douze cens Millions de livres que la Compagnie s'étoit engagée de prêter à Sa Majesté , Et pour valeur de laquelle il a été ordonné par l'Arrest du Conseil du 27. Août dernier, qu'il seroit

226- RECURRENCE D'ARRESTS

passé au profit de ladite Compagnie de Contrats pour trente-six Millions de livres de Rente à trois pour cent par an, Elle s'est accrue en tant par la Création de cent cinquante Millions de nouvelles Actions à Mille pour cent de port jus- qu'à la somme de quinze cens Millions de livres le Prêt qu'Elle fait à Sa Majesté; Mais que cette somme étant plus que suffisante pour satisfaire aux Suppressions que Sa Majesté a faites & à celles qu'Elle a dessein de faire, Ils la supplient de vouloir expliquer sur cela ses Intentions. Ce qui paroît d'autant plus nécessaire, qu'il s'est répandu dans le Public qu'il seroit fait de nouvelles Actions payables en vieilles Espèces; Que d'ailleurs le Prêt que la Compagnie fait à Sa Majesté, excédant de trois cens Millions celui qu'Elle s'étoit obligée de faire, il étoit juste de lui accorder une augmentation de Rente à proportion: Et Sa Majesté voulant pourvoir à la demande des Directeurs de la Compagnie des Indes, Et faire connoître ses Intentions; Oûi le Rapport. *Sa Majesté en son Conseil*, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a accepté & accepte les offres de la Compagnie des Indes, de Prêter à Sa Majesté au lieu de la somme de Douze cens Millions de livres mentionnée en l'Arrest du Conseil du 27. Août dernier, Celle de quinze cens Millions, pour valeur de laquelle sera passé au profit de ladite Compagnie, en la forme & avec les affectations, privileges & hypotheques portées, tant audit Arrest du 27. Août dernier, qu'en celui du 31. du même mois, un, ou plusieurs

seurs Contrats pour quarante-cinq Millions de livres de Rente à trois pour cent par an. Declare Sa Majesté qu'il ne sera fait aucunes autres Actions , ni en vieilles especes , ni de quelque autre sorte & maniere que ce puisse être, Et qu'elle ne changera rien aux dispositions par elle faites au sujet desdites especes , se reservant seulement de continuer la diminution de leur valeur , dans les temps & ainsi qu'elle le jugera convenable. FAIT au Conseil d'Etat du Roi , Sa Majesté y étant, tenu à Paris le douzième jour d'Octobre mil sept cens dix-neuf. *Signé* PHELYPEAUX.

LETTRES PATENETS

S U R L'A R R E S T D U

C O N S E I L.

Données à Paris le douze Octobre 1719.

*Registrées en la Chambre des Comptes
le 20. Octobre 1719.*

LOUIS PAR LA GRACE DE
DIEU, ROY DE FRANCE ET DE
NAVARRÉ: A nos amez & féaux Conseil-
lers les Gens tenans notre Chambre des Com-
ptes à Paris ; *Salut.* Nous étant fait repre-
senter nostre Déclaration du dixième Juin
1716. nostre Edit du mois de De-
cembre 1717. contenant Reglement pour
les Gages & Taxations des Receveurs Gé-

pagnie des Indes à l'intérêt du Public, nous avons estimé, que sur la nomination, il soit commis & bre de personnes nécessaires à la perception & Recette généralités, en conséquence des Grand Sceau qui seront enregistrées à cet effet. Au moyen des Receveurs Généralités des Pays des Provinces d'Alsace, Franche-Comté, Flandre Roussillon devenant inutile, nous avons fait connoître par l'Arrest ci-attaché sous de notre Chancellerie, ce en notre Conseil d'Etat & & voulant qu'il sorte son effet. *A ces causes, de l'Avis de*

de Conty, Princes de nostre Sang; de nôtre très cher & très amé Oncle le Comte de Toulouse, Prince légitimé & autres Pairs de France, Grands & Notables Personna- ges de nostre Royaume, qui ont vû ledit Arrest, nous avons ordonné, & par ces Présentes signées de nostre main, ordon- nons, qu'à compter du jour & datte des Présentes, les Receveurs Généraux de nos Finances des vingt Généralitez des Pays d'Election, & ceux des Provinces d'Alsa- ce, Franche Comté, Flandres, Hainault, Roussillon, & des trois Evêchez, cesseront de faire aucunes fonctions. Et voulant pour- voir à leur Remboursement, voulons que les Propriétaires desdits Offices soient tenus de représenter aux Commissaires qui seront par nous nommez, leurs Quittances de Fi- nances, & autres titres de propriété, sur lesquels il sera procedé à la liquidation de la Finance desdits Offices; & que sur les li- quidations & autres Pièces à ce nécessai- res, qui seront rapportées aux Gardes de nôtre Trésor Royal, il leur soit délivré des Récépissés au Porteur sur le Caissier de la Compagnie des Indes qui les acquitera à la représentation, en déduction des sommes que ladite Compagnie s'est engagée de nous prêter, & jusqu'à ce que nous leurs ferons payer les interêts de leur finance, à raison de trois pour cent par an. ORDONNONS au sur- plus que l'exercice desdites Recettes Géné- rales sera faite par ceux qui seront Commis & Préposez à cet effet, par des Commissions du Grand Sceau, sur la nomination & pré- sentation de la Compagnie des Indes, aus- quels

quels Présez nous attribuons les mêmes Droits, Remises & Taxations dont jouissoient lesdits Receveurs, lesquels seront par eux perçus au profit de ladite Compagnie, qui demeurera responsable de leur manquement, pour raison desquelles Taxations elle sera employée dans nos Etats sous le nom desdits Préposez; & icelles Remises & Taxations seront passées & alloüées sans difficulté sur leurs Quittances: SI VOUS MANDONS que ces Présentes vous ayez à faire registrer, & le contenu en icelles garder & exécuter selon leur forme & teneur, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires: Car tel est nostre plaisir. Donné à Paris le douzième jour d'Octobre, l'An de grace mil sept cent dix neuf, & de notre Regne le cinquième. Signé, LOUIS; Et plus bas, Par le Roy, le Duc d'Orléans, Régent présent, Phelypeaux. Et Scellées du grand Sceau de cire jaune.

Registrées, &c. Signé, NOBLET.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE Roy s'étant fait représenter sa Déclaration du dix Juin 1716. l'Edit du mois de Decembre 1717. CONTENANT Règlement pour les Gages & Taxations des Receveurs Généraux des Finances des vingt Généralitez des Pays d'Election, ensemble les Arrests rendus en conséquence, & ayant été informé qu'il importoit au bien de ses Sujets, que le Recouvrement de ses deniers se trouvât dans les mêmes mains pour en faci-

faciliter la perception ; sa Majesté persuadée de l'attachement de la Compagnie des Indes à l'intérêt de l'Etat & du Public, a estimé qu'il convenoit que sur la nomination de ladite Compagnie, il soit Commis & Préposé le nombre de personnes nécessaires pour la perception & Recette Générale des Impositions, en conséquence des Commissions du Grand Sceau qui seront expédiées & délivrées à cet effet, au moyen de quoi les fonctions des Receveurs Généraux, tant des vingt Généralitez des Pays d'Élection, que des Provinces d'Alsace, Trois Evêchez, Franche Comté, Flandre, Hainault & Roussillon devenant inutiles, sa Majesté a résolu de supprimer leurs Offices, & de pourvoir à leur Remboursement, sur quoy sa Majesté voulant faire connoître sa volonté : Oûi le Rapport. Sa Majesté étant en son Conseil, de l'Avis de Monsieur le Duc d'Orleans Régent, a ordonné & ordonne, qu'à compter du jour & date du présent Arrest, les Receveurs Généraux des Finances des vingt Généralitez des Pays d'Élection, & ceux des Provinces d'Alsace, Franche-Comté, Flandres, Hainaut, Roussillon & des trois Evêchez cesseront de faire aucunes fonctions, & sa Majesté voulant pourvoir à leur Remboursement, ordonne que les Propriétaires desdits Offices seront tenus de représenter aux Commissaires qui seront nommez, leurs Quittances de Finance & autres Titres de Propriété, sur lesquels sera procédé à la liquidation de la Finance desdits Offices, & que sur les liquidations & autres Pieces à ce nécessaires
qui

qui seront rapportées aux Gardés de son Trésor Royal, il leur soit délivré des Récépissés au Porteur sur le Caissier de la Compagnie des Indes, qui les acquitera à la présentation, en déduction des sommes que ladite Compagnie s'est engagée de prêter à sa Majesté, & jusqu'à ce, sa Majesté leur fera payer les intérêts de leur finance à raison de trois pour cent par an. Ordonne en surplus sa Majesté que l'exercice desdites Recettes Générales sera fait par ceux qui seront Commis & Préposés à cet effet par des Commissions du Grand Sceau sur la Nomination & Présentation de la Compagnie des Indes, auxquels Préposés, sa Majesté attribue les mêmes Droits, Remises & Taxations dont jouissoient lesdits receveurs, lesquels seront par eux perçus au profit de ladite Compagnie qui demeurera responsable de leur maniement; pour raison desquelles Taxations elle sera employée dans les Etats de sa Majesté, sous le nom desdits Préposés, & icelles remises & Taxations seront passées & alloüées sans difficulté sur leurs Quittances, & pour l'exécution du présent Arrest seront toutes Lettres nécessaires expédiées. Fait au Conseil d'Etat du Roi, sa Majesté y étant, tenu à Paris le douzième jour d'Octobre mil sept cens dix-neuf.

Signé, *Phelypeaux.*

Collationné aux Originaux par nous Conseiller-Secrétaire du Roy, Maison, Couronne de France & de ses Finances.

A R.

A R R E S T

*Qui Regle le Payement des Souscriptions de la
Compagnie des Indes, pendant les mois
de Decembre, Mars & Juin prochains.*

Du 20. Octobre 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

SUR ce qui a été représenté au Roy ,
étant en son Conseil, par les Directeurs
de la Compagnie des Indes, Que l'augmen-
tation qui a été faite des Nouvelles Actions
jusqu'à cent cinquante Millions , Et les
differentes occupations dont ils sont char-
gez, les ont obligé de chercher des arran-
gemens pour procurer la facilité & l'expedi-
tion du payement du fonds desdits cent cin-
quante Millions, sans que les autres affaires
de la Compagnie qui leur ont été confiées,
souffrent du retardement & du préjudice ;
Que le payement desdites Actions en neuf
termes de mois, en mois, les exposant à
une repetition de signatures pour le visa des
Certificats, Et à un concours réitéré de la
multitude des Actionnaires pour les Paye-
mens, Ils ont crû devoir chercher une ope-
ration plus simple. Que dans cette vûë
ils ont estimé qu'il convenoit de faire signer
par les mêmes Commis nommez par l'Ar-
rest du Conseil du 12. du present mois
d'Octobre, de Seconds certificats de Sous-
criptions visez par un des Directeurs pour
quatre payemens, qui seront delivrez dans
tout

tout le courant du mois de Decembre au Porteurs des premiers , lesquels seront rendus. Que les mêmes Commis signent de Troisièmes Certificats pareillement visez pour sept payemens , qui seront delivrez dans tout le courant du mois de Mars 1720 aux Porteurs des seconds Certificats , lesquels seront aussi rendus & resteront nuls ; Et qu'au mois de Juin suivant où se trouvera l'échéance du dernier payement , il soit delivré des Actions aux Porteurs des Troisièmes Certificats qui seront pareillement-rapportez , & demeureront nuls. En sorte que par ce moyen & les Directeurs & les Actionnaires se trouveront exposez à moins d'embarras & de soins : Mais que cet ordre projeté par les Directeurs de ladite Compagnie ne peut s'exécuter à moins qu'il n'aye plu au Roy de l'autoriser ; Sur quoy étant nécessaire de pourvoir , Oûi le Rapport. *Sa Majesté étant en son Conseil,* de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent , a ordonné & ordonne , Que par les Srs. Guyot, Cauvin, Motte & Maricourt , Commis par Arrêt du Conseil du 12. du present mois pour signer pour le Sr. Vernezobre de Laurieux les Certificats coupez, il sera signé des Certificats de Souscriptions portant Quittance de quatre Payemens , lesquels seront visez par l'un des Directeurs de la Compagnie des Indes , scellez du Sceau de ladite Compagnie , & delivrez dans tout le courant du mois de Decembre prochain aux Porteurs des Premiers Certificats , En remettant lesdits premiers Certificats , & faisant les Trois Payemens des mois d'Octobre,

e, Novembre & Decembre : Ordonne
illement Sa Majesté que par les mêmes
ommis, il sera signé de Troisiémes Cer-
ficats portant Quittance de sept Paye-
mens, qui seront aussi visez par l'un des
directeurs, scellez du Sceau de la Compa-
nie, & delivrez dans tout le courant du
mois de Mars 1720. aux Porteurs des Cer-
ficats expediez au mois de Decembre pre-
cedent, En remettant lesdits Certificats, &
faisant les trois Payemens des mois de Jan-
er, Fevrier & Mars ; Et pour les trois
autres Payemens, Veut Sa Majesté qu'ils
soient faits dans tout le courant du mois
de Juin de la même année, par les Por-
teurs des Certificats expediez au mois de
Mars precedent ; Moyennant quoy, &
en rapportant & rendant lesdits Certifi-
cats, il leur sera delivré des Actions de
Compagnie des Indes à proportion du
montant de leurs Souscriptions. Declare Sa
Majesté, Que faute par les Porteurs des
certificats de Souscriptions de satisfaire aux
payemens dans les termes portez par le pre-
sent Arrest, lesdits Certificats seront & de-
coureront nuls, Et les sommes portées
sur iceux, acquises au profit de ladite Com-
pagnie. Fait au Conseil d'Etat du Roy,
Sa Majesté y étant, tenu à Paris le vingtié-
me jour d'Octobre mil sept cens dix-neuf.

Signé *Phelypeaux*.

A R-

ARRÊT

Qui ordonne que les Recepiffez du Sr. Hallé expédiés & à expédier pour les Arrérages des Pensions dñes par Sa Majesté, seront rñph dans les Payemens des cent cinquante Millions de nouvelles Actions, En la même maniere que les autres Effets mentionnez en l'Arrêt du 26. Septembre dernier.

Du 21. Octobre 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

SUR ce qui a été représenté au Roi, étant en son Conseil, par les Directeurs de la Compagnie des Indes, qu'il a été rendu sur leur représentation le 19. Aoust dernier un Arrêt qui permet à la Compagnie d'avancer, à trois pour cent de retenue, le Payement des Pensions pour les Arrérages échus, à ceux des Pensionnaires de Sa Majesté qui les voudront recevoir. A l'effet de quoi il leur sera expédié au Tresor Royal des recepiffez de l'appoint de leurs Pensions, payables comptant au Porteur sur le Caissier de ladite Compagnie : Mais que depuis ce premier Arrêt il en est intervenu un second le 26. Septembre dernier, qui ordonne que le Payement des Souscriptions pour les nouvelles Actions de la Compagnie des Indes, ne pourra être fait qu'en Billets de l'Etat, Billets de la Caisse commune, ou en recepiffez des Srs. Hallé & Renaut sur le Sr. Deshayes Caissier de ladite Compagnie,

Ce

Ce qui a augmenté le credit de ces sortes d'Effets : Et comme le Payement des Pensions est une Dette de l'Etat des plus favorables, les Directeurs de ladite Compagnie des Indes ont estimé, sous le bon plaisir de Sa Majesté, qu'il étoit juste d'admettre les recepissés du Tresor Roial sur le Caissier de la Compagnie, au sujet des Arrerages des Pensions dûs par Sa Majesté, pour le Payement des cent cinquante Millions de nouvelles Actions, ainsi que ceux mentionnez en l'Arrest du 26 Septembre dernier ; A quoi Sa Majesté voulant pourvoir, Oûi le Rapport. SA MAJESTE' ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a ordonné & ordonne, Que les recepissés du Sr. Hallée expediez & a Expedier pour raison des Arrerages des Pensions dûs par Sa Majesté sur le Caissier de la Compagnie des Indes, seront reçûs dans les Payemens des cent cinquante Millions de nouvelles Actions, En la même sorte & maniere que les autres Effets mentionnez en l'Arrest du 26. Septembre dernier. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le vingt-unième jour d'Octobre mil sept. cens dix-neuf.

Signé PHELYPEAUX.

AR.

A R R E S T

Qui ordonne que les anciennes espèces d'Or & d'Argent saisies sur le nommé Boucher Laboureur demeurant au Village de Lami-gny, demeureront confisquées.

Et que conformément à l'Arrêt du 25. Ju-let dernier, les profits & Benefices sur la Fabrication des Monnoyes appartiendront à la Compagnie des Indes; Et en conséquence que lesdites anciennes Espèces demeureront acquises à son profit.

Du 24. Octobre 1719.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

SUR ce qui a été représenté au Roi, & tant en son Conseil, par les Directeurs de la Compagnie des Indes, Que les Comis ambulans des Fermes Generales de la Brigade du plat Pays de Paris, faisant leurs visites & perquisitions au Village de Lami-gny, tant pour le faux Sel que pour autres contraventions aux Droits & Fermes de Sa Majesté, ils se sont transportez en la Maison de Pierre Boucher Laboureur demeurant audit Village, de laquelle ayant fait visite & requis la femme dudit Boucher, son mari absent, de faire ouverture d'un Coffre qui étoit dans une chambre voisine de la cuisine, ils y ont trouvé huit sacs remplis d'argent monnoyé, & une petite boîte où il y avoit des Espèces d'Or, parmi lesquels, après l'ouverture faite en presence du Sr. Mil-

Millot Bourgeois de Paris , requis par la femme dudit Boucher , en l'absence du Juge du lieu , il a été trouvé ; Savoir , dans la boîte deux doubles Louis. trente Louis & cinq demis Louis d'Or vieux marquez à la Croix, & aux quatre Couronnes ; dans un sac deux cens soixante-sept Ecus trois quarts, marquez aux trois Couronnes ; dans un autre cent cinquante neuf Ecus & demi marquez de la même manière ; dans un autre cent trente-un Ecus à la même marque ; dans un autre cent quarante trois Ecus & trois quarts marquez de la même sorte, Et un Ecu à la Croix ; dans un autre quarante-neuf Ecus marquez aux trois Couronnes ; dans un autre trente cinq Ecus marquez aux trois Couronnes ; dans un autre pareille quantité de trente-cinq Ecus à la même marque ; Et dans le huitième quatre-vingt-sept Ecus à la marque de Sa Majesté de la première fabrication ; Lesquelles Espèces se trouvant dans le cas de saisie & confiscation, suivant la disposition de l'Arrêt du Conseil du 19. Decembre 1718. lesdits Commis par leur procès verbal du 18. Septembre dernier, repeté & affirmé le 20. devant les President, Grenetier & Contrôleur au Grenier à Sel de la Ville de Lagny , ont saisi lesdites anciennes espèces & les ont mises es mains & à la Garde dudit Millot. Et comme cette contravention est d'autant plus condamnable, que la qualité de la partie saisie & les différens sacs qui contenoient les anciennes especes , quoique de la même marque, font justement soupçonner que la maison de ce Laboureur servoit d'Entrepôt

240 **RECUEIL D'ARRESTS**
pôt pour receler de vieilles Eſpeces ; Et
qu'il eſt encore plus de l'intérêt public, pour
procurer l'augmentation du Commerce &
la circulation de l'Argent, que de craindre
la Compagnie par rapport à la ceſſion que
Sa Majeſté lui a faite du Benefice des Mon-
noyes pendant neuf années, que ces ſorts
de contraventions ne ſoient pas impunies.
Les Directeurs de ladite Compagnie ont
ſupplié Sa Majeſté de vouloir ordonner la
confiſcation deſdites anciennes Eſpeces ;
Et quoique par la Ceſſion que Sa Majeſté
a faite à la Compagnie, Elle ſoit entrée
ſous ſes Droits, Et que la confiſcation
des anciennes Eſpeces ordonnées au profit
de Sa Majeſté par l'Arrêt du 19. Decem-
bre 1718. appartienne légitimement à ladite
Compagnie, comme une ſuite de la Ceſ-
ſion & de la Subrogation ; Que d'ailleurs
il ait été obſervé depuis la premiere réfor-
mation, de faire entrer les confiſcations
dans les Comptes du produit des Mon-
noyes, à la différence des Amendes qui
ſont portées dans le Compte du Recueil
des Amendes ; Que la Compagnie des le-
des ſupporte les frais des reparations des
Hôtels de Monnoyes, quoi qu'il n'en ſoit
fait aucune mention dans l'Arrêt du 15.
Juillet dernier, non plus que des confiſca-
tions, qui néanmoins ſont cenſées com-
pris ſous la dénomination Generale des Pro-
fits & Benefices portez par ledit Arrêt ; Et
qu'enfin il ſoit des regles & des principes
en toute ſorte de Fermes, que les confiſca-
tions appartiennent aux Adjudicataires de la
Ferme même : Cependant ladite Compe-
gnie

gnie a supplié très humblement Sa Majesté de vouloir expliquer plus particulièrement ses intentions sur ce sujet. Et en la maintenant dans le Droit de percevoir les confiscations, autoriser la Gratification de la Compagnie en faveur des Commis qui ont fait la saisie dont il s'agit. Vu la Requête des Directeurs de ladite Compagnie, l'Arrêt du Conseil du 19. Decembre 1718. Et le procès verbal de saisie du 18. du mois de Septembre dernier repeté & affirmé le 20. du même mois; Ouï le Rapport. SA MAJESTE' ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a ordonné & ordonne; Que l'Arrêt de son Conseil du 19. Decembre 1718. sera exécuté selon sa forme & teneur; En conséquence que les anciennes Especes d'Or & d'Argent mentionnées dans le procès verbal de saisie faite le. 18. du mois de Septembre dernier par les nommez Cleracq, Destourvilliers, Duflos, Domar, Lobjoye & Mareschal, Commis des Fermes Generales, sur Pierre Boucher Laboureur demeurant au Village de Lumigny, demeureront confisquées. Veut pareillement Sa Majesté que l'Arrêt de son Conseil du 25. Juillet dernier soit exécuté, Et que conformément à icelui, les profits & Benefices sur la fabrication des Monnoyes pendant neuf années, En ce compris les confiscations faites ou à faire depuis le premier Août dernier, appartiennent à la Compagnie des Indes; Et en conséquence que les anciennes Especes mentionnées audit procès verbal du 18. Septembre dernier, demeurent

acquises à son profit. A l'effet de quoi elles seront apportées à l'Hôtel de la Monnoie de la Ville de Paris par Pierre Millot dépositaire & Gardien ; pour être converties en nouvelles espèces , quoi faisant il en demeurera bien & valablement déchargé. Si non & à faute de ce , contraint par corps ; Et du consentement de ladite Compagnie , Veut Sa Majesté que le produit desdites anciennes Espèces soit remis par forme de gratification aux Commis qui en ont fait la saisie. Ordonne au surplus Sa Majesté que le présent Arrêt sera lu , publié & affiché en toutes les Villes , Paroisses & Lieux de son Royaume , à ce que personne n'en ignore. FAIT au Conseil d'Etat du Roi , Sa Majesté y étant ; tenu à Paris le vingt-quatrième jour d'Octobre mil sept cens dix-neuf. Signé PHELYPEAUX.

A R R E S T

*Qui ordonne que nonobstant ce qui est porté dans l'Arrêt du 12. du present mois ; la Cessation des Fonctions des Receveurs Generaux des Finances ne sera comptée que du 16. le dit present mois. Du 26. Octobre 1719
Extrait des Registres du Conseil d'Etat.*

SUR ce qui a été représenté au Roi , étant en son Conseil , par les Directeurs de la Compagnie des Indes , Que Sa Majesté ayant ordonné par l'Arrêt de son Conseil du 12. du present mois d'Octobre , que les Receveurs Generaux des Finances des vingt Generalitez des Pays d'Election , & des Provin-

vinces d'Alsace, Metz, Franche-Comté, Flandres, Haynaut & Rouffillon, cesseront, à compter du jour & date dudit Arrest, de faire aucunes Fonctions, Et que l'Exercice des Recettes Generales sera fait par ceux qui seront à ce Preposez par des Commissions du Grand Sceau sur la Presentation de la Compagnie des Indes, Ils ont observé que les Copies des Journaux tenus par les Receveurs particuliers s'envoyant chaque mois, du 16. de l'un au 15. de l'autre inclusivement, Il étoit plus convenable, pour la facilité & l'ordre des Comptes, & pour le rapport des Parties, que la prise de Possession de la Compagnie des Indes fut fixée au 16. du present mois, & que les Fonctions des Receveurs Generaux des Finances fussent terminées à cette Epoque, Et de faire porter à la Banque les fonds de la Caisse commune, en sorte que la Compagnie ne soit responsable que des fonds provenans des Recouvremens depuis le 16. du present mois, jour de la prise de Possession; A quoi Sa Majesté voulant pourvoir, Oûi le rapport. SA MAJESTE' ETANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a ordonné & ordonne, Que pour l'ordre des Comptes; Et nonobstant ce qui est porté dans l'Arrest de son Conseil du 12. du present mois, la Cessation des Fonctions des Receveurs Generaux des vingt Generalitez des Pays d'Election, Et des Provinces d'Alsace, Metz, Franche-Comté, Flandres, Haynaut & Rouffillon, ne sera comptée que du 16. du present mois d'Octobre. Vult Sa Majesté que les

L 2

fonds

fonds de la Caisse commune soient remis par le Sr. Geoffroy Caisier d'icelle au Sr. Boutgeois Trésorier de la Banque, qui lui en donnera ses Récepissés lesquels seront reçus pour comptant au Trésor Royal, où il sera délivré audit Geoffroy des Quittances comptables au nom des Receveurs Généraux qui en auront fourni la valeur: Et pour l'Exécution du présent Arrest seront toutes Lettres nécessaires expédiées. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le vingt-sixième jour d'Octobre mil sept cens dix-neuf. Signé PHELYPEAUX.

A R R E S T.

Qui Ordonne que les effets provenans des treize Millions d'Actions des Fermes, remises aux Receveurs Généraux des Finances, Et qui composent leur Caisse particulière, leur seront délivrez.

Au moyen de quoi Sa Majesté leve les surseances à eux accordées, Et veut qu'ils payent comptant leurs Billets, Lettres de Change & Rescriptions. Du 26. Octobre 1719. Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROI s'étant fait représenter l'Arrest de son Conseil du 12. du présent mois, concernant les Recettes Generales des Finances; Et Sa Majesté ayant ordonné par l'Arrest de ce jour la remise à la Banque des fonds de la Caisse Commune, Elle a estimé devoir laisser aux Receveurs Généraux des Finances la disposition des effets de leur Caisse particulière, que Sa Majesté leur a-voit

voit fait remettre pour le Payement des dettes par eux contractées pour le service, à la charge toutefois d'acquitter comptant, tant en principal qu'intérêts, leurs Billets, Lettres de Change & Rescriptions; Et Sa Majesté voulant faire connoître & executer sa volonté, tant à l'égard du fonds de ladite Caisse particuliere, qu'au sujet des avances que lesdits Receveurs Generaux & les Receveurs particuliers pretendent avoir faites; Oui le Rapport. *Sa Majesté étant en son Conseil*, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a ordonné & ordonne, Que les effets provenans des trente millions d'Actions des Fermes, remises par ordre de Sa Majesté aux Receveurs Generaux des Finances, & qui composent leur Caisse particuliere, leur seront delivrez. Au moyen de quoi, & attendu qu'ils ont touché les fonds necessaires pour le payement des engagements qu'ils ont contractez sur la Place pour le fait du service, Sa Majesté a levé & leve les surseances à eux accordées, Et veut qu'ils payent comptant leurs Billets, Lettres de Change & Rescriptions. A l'effet de quoi les Porteurs seront tenus de les leur rapporter avant le premier Janvier prochain, faute de quoi, & ledit temps passé, Permet Sa Majesté aux Receveurs Generaux des Finances d'en remettre les fonds à la Banque, Lesquels, moyenant ce en demeureront bien & valablement déchargez. Et en ce qui concerne les avances que les Receveurs Generaux & Particuliers pretendent avoir faites, ordonne Sa Majesté que la Liquidation en soit faite sur leurs comptes & pieces justificatives.

catives par les Srs. Commissaires qui seront nommez, Et que sur lesdites Liquidations ils en reçoivent le Payement comptant: Et pour l'Execution du present Arrest seront toutes Lettres necessaires expédiées. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le vingt-fixième jour d'Octobre mil sept cens dix-neuf.

Signé PHELYPEAUX.

A R R E S T.

Qui Ordonne qu'à commencer du premier Janvier 1720. Toutes les Rentes assignées sur la Ferme des Greffes & autres Fonds & Revenus de l'Etat.

Les Augmentations de Gages, Gages Hereditaires, Taxations, fixes & hereditaires, Et generalement toutes autres Parties employées dans les Etats de Sa Majesté, qui ne sont point attachées au Corps des Officiers créés & établis depuis le premier Janvier 1689. demeureront éteintes & supprimées.

Du 26. Octobre 1719.

Extrait des Registres au Conseil d'Etat.

LE ROI s'étant fait représenter l'Arrest de son Conseil du 12 du present mois d'Octobre, par lequel Sa Majesté a accepté les offres de la Compagnie des Indes de lui prêter la somme de quinze cens millions de livres, au lieu de celle de douze cens millions portée par l'Arrest du 27. Août precedent: Et Sa Majesté se trou-
vant

vant en état par ce nouveau secours de rembourser les Rentes perpétuelles assignées sur la Ferme des Greffes , & autres non comprises dans la Suppression ordonnée par l'Arrest du 3^r. du même mois d'Août, Et même les Augmentations de Gages attribuez depuis le premier Janvier 1689. à differens Officiers de son Royaume , ce qui contribuera à diminuer les charges de l'Etat & à soulager ses Sujets; Sa Majesté a jugé devoir faire connoître incessamment & executer sa volonté ; Oûi le Rapport. *Sa Majesté étant en son Conseil*, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Régent, a ordonné & ordonne ce qui suit.

ARTICLE PREMIER.

Qu'à commencer du premier Janvier 1720. toutes les Rentes assignées sur la Ferme des Greffes & autres Fonds & revenus de l'Etat; les Augmentations de Gages, Gages hereditaires, Taxations fixes & hereditaires; ~~sommes~~ annuelles employées dans les Etats de Sa Majesté sous le titre de Rentes; d'Interêts ou de Jouissances, en attendant le remboursement, ou pour tenir lieu d'indemnité, Et generalement toutes autres Parties employées dans les Etats de Sa Majesté, sous quelque dénomination & à quelque titre que ce soit, qui ne sont point attachées au corps des Offices, & qui sont assignées sur les Fonds & revenus de Sa Majesté, de quelque nature qu'ils puissent être, Créées & établies depuis le premier Janvier 1689. solent & demeurent éteintes & supprimées.

I I.

Ordonne Sa Majesté que les propriétaires desdites Rentes, Augmentations de Gages & autres Parties supprimées, seront remboursés par le Garde de son Tresor Royal sur la representation de leurs Quittances de Finance, Titres de propriété & autres pieces necessaires, en Recepissés payables au Porteur sur le Caissier de la Compagnie des Indes, qui sera tenu de les acquitter à la presentation, En deduction des sommes prêtées à Sa Majesté par ladite Compagnie.

I I I.

Veut aussi Sa Majesté que les Offices de Payeurs & de Controlleurs des Payeurs desdites Augmentations de Gages, soient & demeurent éteints & supprimés, Et qu'il soit procédé à la Liquidation d'iceux par les Srs. Commissaires qui seront à ce deputés. Sur lesquelles Liquidations & autres Titres & Pieces necessaires, lesdits Payeurs seront remboursés de Trois quarts du montant de la Liquidation comptant, Et du quart restant après la reddition, apurement & correction de leur Comptes. Et cependant seront payés des Interêts dudit quart à raison de Trois pour cent, à compter du premier Janvier 1720. jusqu'à l'actuel remboursement : Et à l'égard des Controlleurs, ils seront remboursés de la Totalité de leur Finance sur la representation des Ordonnances de Liquidations, Titres de Propriété, Certificats & Pieces necessaires, & l'Acte de remise à la Chambre des Comptes de leur Registre & Controlle.

I I I.

I V.

Ordonne Sa Majesté que le remboursement desdits Payeurs & Contrôleurs sera fait en Receptifs du Garde de son Tresor Royal, payables au Porteur sur le Caisier de la Compagnie des Indes, qui les acquittera à la presentation.

V.

Et attendu qu'il reste dû des Arrerages, Interêts & Jouissances des Augmentations de Gages & autres Parties supprimées par le present Arrest, Sa Majesté ordonne qu'il en sera arresté des états au Conseil, Et que les Propriétaires en seront remboursez conjointement avec les Capitaux en la forme & maniere ci-dessus ordonnées; Et pour l'exécution du present Arrest seront toutes Lettres necessaires expedies. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le vingt-fixième jour d'Octobre mil sept cens dix-neuf.

Signé PHELYPEAUX.

A R R E S T

Portant Exemption de tous Droits sur les Grains & Legumes comestibles de toutes Especes, qui se transporteront dans les differentes Provinces du Royaume.

Du 28. Octobre 1719.
Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROY s'étant fait représenter en son Conseil, l'Arrest du 18. Fevrier 1719.
par

par lequel Sa Majesté a entr'autres choses permis jusqu'au dernier Septembre de la même année, de faire transporter librement les, Bleds-Fromens, Seigles & Metails, les Origes, Baillarges, Et Bleds d'Espagne ou d'Inde, les Feves, Poisi, & autres Légumes secs, des Provinces de l'Etendue des cinq Grosses Fermes dans les Provinces réputées Estrangeres, & des Provinces réputées étrangers dans celles des cinq Grosses Fermes, sans payer aucuns Droits d'Entrée ni de Sortie, & autres généralement quelconques qui se levent au profit de Sa Majesté, à l'exception seulement de ceux unis & dependans de la Ferme des Aydes, à la charge par ceux qui feront transporter lesdits Grains & Legumes par Eau & par Terre, de les declarer aux Bureaux d'Entrée & de Sortie, à peine de cinq cens livres d'amende : Et comme le terme de cette Exemption a fini ce dernier Août de la presente année, il auroit été représenté à Sa Majesté par les Negocians du Royaume, que le Payement des Droits sur les Grains & Legumes qui sont transportez d'une Province du Royaume dans une autre, causeroit un prejudice considerable au Commerce, Et que pour encourager les Sujets de Sa Majesté à la culture des Terres, il seroit necessaire de permettre la communication desdits Grains & Legumes dans toutes les Provinces du Royaume sans aucune limitation de temps, & avec Exemption de Droits générale & sans reserve ; A quoy Sa Majesté desirant pourvoir, Oûi le Rapport. *Le Roy étant en son Conseil, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent,*
Et.

Et du consentement des Directeurs de la Compagnie des Indes Adjudicataire des Fermes de Sa Majesté, sous le nom de *Pillavoine*, Lequel consentement demeurera annexé à la minute du présent Arrest; Et porte expressement que ladite Compagnie ne demandera aucune indemnité à ce sujet; a ordonné & ordonne, Qu'à l'avenir, & jusqu'à ce que par Sa Majesté il en soit autrement ordonné, les Bleds Froment, Meteil, Seigle, Orge, Baillarge, Avoine, Farine, Pois, Fèves, Rois chiches, Vesses, Lentilles, Chenevis, Mil ou Millet, Panis, Piley, Bled de Turquie, Graine de Moutarde & autres semblables Grains & Legumes comestibles, qui passeront des Provinces des Cinq Grosses Fermes dans les Provinces réputées Etrangères, Et des Provinces réputées Etrangères dans les Provinces des Cinq Grosses Fermes, seront & demeureront Exempts de tous Droits d'Entrée, de Sortie, Droits Locaux, Droits d'Aydes, Et autres généralement quelconques qui se perçoivent au profit de Sa Majesté, même des Droits d'Octrois appartenant aux Villes, lorsque lesdits Grains, Farines & Legumes ne feront que passer par lesdites Villes & n'y feront point consommer; A la charge par ceux qui feront transporter lesdits Grains, farines & Legumes par Eau & par Terre, de déclarer aux Bureaux d'Entrée & de Sortie la quantité & qualité desdits Grains farines & Legumes, & le lieu de la destination, Et d'en souffrir la visite par les Commis desdits Bureaux, à peine de cinq cens livres d'amende.

RECUEIL D'ARRESTS
de, & de confiscation desdits Grains, Farines & Legumes en cas de fausse déclaration, ou faute d'en avoir fait. Enjoint Sa Majesté aux Srs. Intendants & Commissaires départis, de tenir la main à l'exécution du présent Arrest. Fait au Conseil d'Etat du Roy, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le vingt-huitième jour d'Octobre mil sept cent dix-neuf.

Signé PHILIPPEAUX.

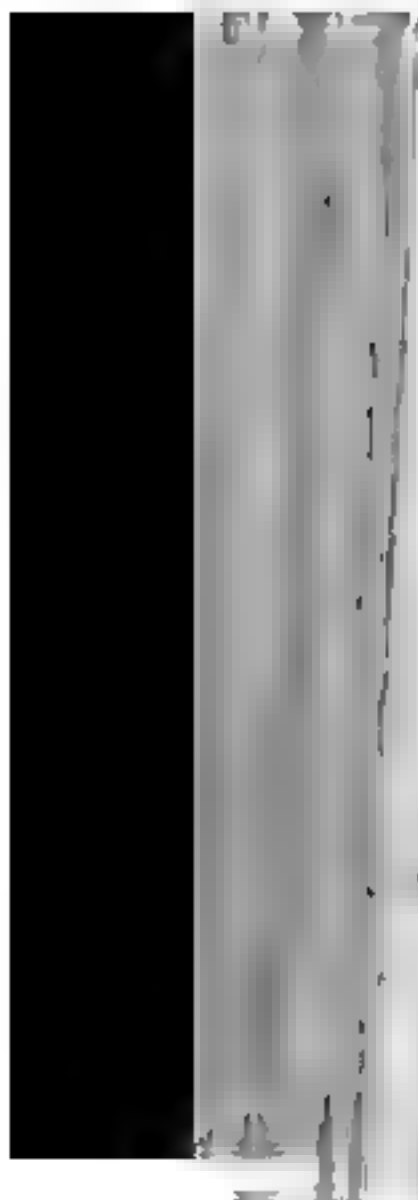
A R R E S T

Pour l'Accroissement du Commerce de la Pêche. Du 10. Novembre 1719.

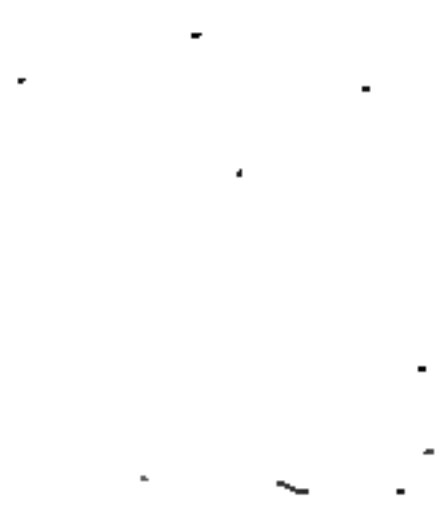
LE ROI voulant encourager ses Sujets à l'accroissement du Commerce de la Pêche & du travail des Manufactures, Sa Majesté a fait examiner en son Conseil, la Proposition qui lui a été faite d'établir une Compagnie qui auroit pour objet l'un & l'autre Commerce. Mais les Directeurs de la Compagnie des Indes ayant représenté, qu'ils peuvent remplir les vûes de S. M. à cet égard, sans demander aucun Privilege exclusif, ni autre faveur que celle accordée à tous les Sujets de S. M. qui font ces mêmes Commerces, pourvu qu'ils soient autorisez à se servir pour cela d'une partie des Fonds de la Compagnie; Et S. M. ayant jugé d'ailleurs, qu'il convenoit au bien de l'Etat, qu'il n'y ait d'autre Compagnie dans le Royaume que celle des Indes; Et voulant faire connoître ses Intentions; Oûi le
Rap-

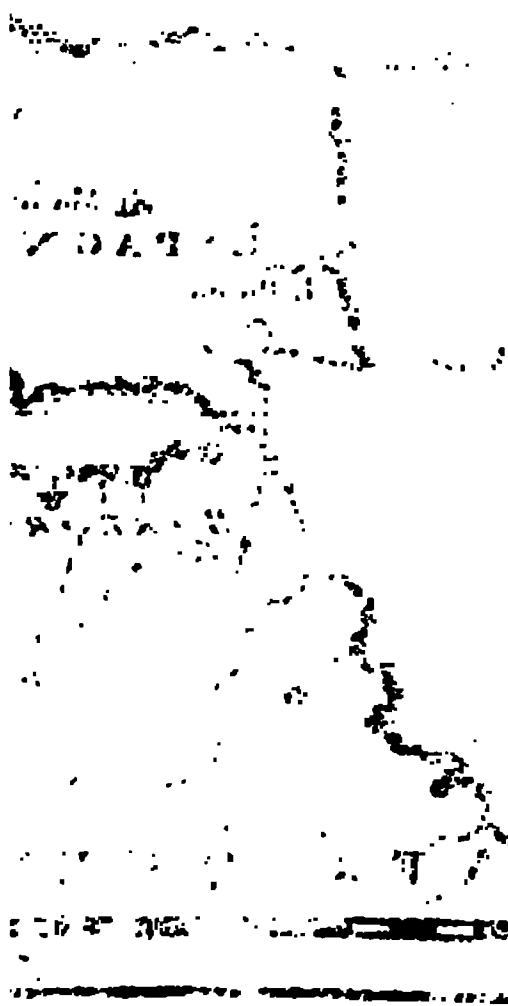
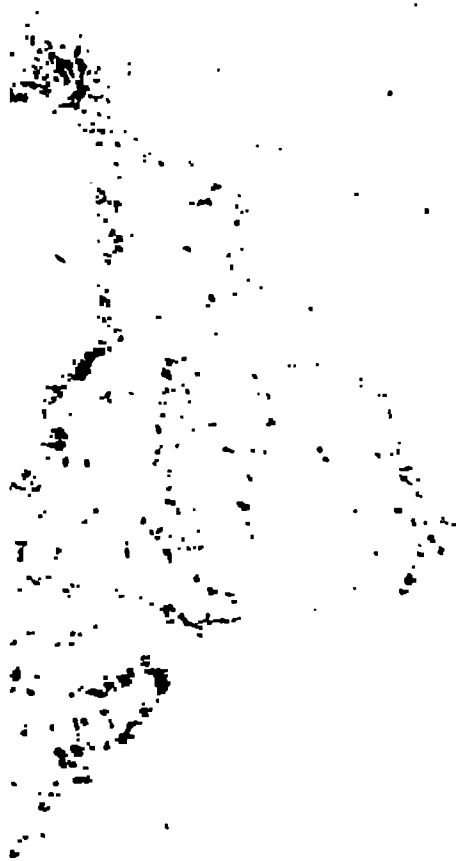
Rapport : *Sa Majesté étant en son Conseil*, de l'avis de Mr. le Duc d'Orleans, Régent, a permis & permet aux Directeurs de la Compagnie des *Indes*, d'employer telle partie des Fonds de la Compagnie qu'ils jugeront convenable pour l'accroissement du Commerce de la Pêche, & l'établissement des Manufactures, sans que sous prétexte de ce nouveau Commerce, ni pour quelque autre raison & motif que ce soit, il puisse être fait de nouvelles Actions sur ladite Compagnie des *Indes*, ni être établi aucune autre Compagnie publique, qui soit autorisée de S. M. à faire des Actions qui soient Commerçables. Entend S. M. que la Permission qu'Elle accorde à la Compagnie des *Indes*, ne puisse empêcher ses autres Sujets de faire les mêmes Commerces de la Pêche & des Manufactures. Fait au Conseil d'Etat du Roi, S. M. y étant, tenu à *Paris* le 10. Novembre 1719.

Signé, *Phelypeaux*.



RELATION
DU DETROIT
ET DE LA
BAIE de HUDSON,
Par Monsieur JEREMIE.







dix à c
Le d
a pris
qui le
de lon
de des
ne har
de col
muniq
glaces
se des
fioit r
tes qu
navig
15.

3
A T I O N

DETROIT

T DE LA

HUDSON,

S I E U R * *

ur JEREMIE.

ndre les choses dans leur
& pour mieux donner
ence de ma Relation, je
les Danois navigerent
Pais, il y a quatre vint-

is nommons d'*Hudson*,
ri Hudson Anglois,
1612. Il a 120. lieues
de large. Il est bor-
rochers escarpez d'u-
, tous entrecoupez
le Soleil ne com-
re. La neige & les
'année; ce qui cau-
& si l'on ne pro-
es sont moins for-
oit impossible d'y
asser que depuis le
Octobre. Encore
dans

4 RELATION DE LA

dans ces saisons là, on est quelquefois obligé de courir dans des bancs de glaces; & il n'est pas aisé de s'imaginer, comment un Navire peut s'y faire passage: car elles sont quelquefois si pressées les unes contre les autres, qu'autant que la vûe peut s'étendre, on ne voit pas une goutte d'eau. On se frappe, c'est-à-dire, on fait les Navires contre ces glaces comme contre une muraille, & lorsque par la force des vents & des courans qui sont très-violens dans ces endroits là, il se fait quelqu'ouverture au travers des glaces, alors on met les voiles au vent, tant qu'il est favorable, pour se faire passer avec de longs bâtons ferrez. Pour cet effet, on pousse ou l'on écarte ces glaces; mais malgré tous ces efforts, on y reste quelquefois plus d'un mois embarassé sans pouvoir avancer. C'est ce qui cause la difficulté de ces voyages: Car d'ailleurs, avec certaines précautions, on ne court pas plus de risque que dans les autres Mers.

Quoique ce Détroit soit un pays tout à fait inculte, & le plus ingrat de tous les pays du monde, il y a cependant des Sauvages que nous nommons *Esquimaux*, qui habitent dans ces malheureux deserts. Ils ont cela de commun avec le pays qu'ils occupent, qu'ils sont si farouches & si intraitables, que l'on n'a pas pu jusqu'à présent les attirer à aucun commerce. Ils font la guerre à tous leurs voisins, & lorsqu'ils tuent ou prennent quelques-uns de leurs ennemis, ils les mangent tout crus, & en boivent le sang. Ils en font même boire à leurs enfans qui sont à la mamelle, afin de leur insinuer la barbare

BAIE DE HUDSON, 5

barie & l'ardeur de la guerre, dès leur plus tendre jeunesse.

Ils sont presque toujours sans feu, à cause de la rareté du bois. Le froid y est cependant extraordinaire en quelque saison que ce soit. Ils logent pendant l'hiver dans les creux des rochers où ils se renferment avec leurs familles, & couchent tous ensemble sans distinction de sexe & de parenté. Ils y restent plus de huit mois, sans voir ni l'air, ni rien qui approche de la lumière. Ils ont la précaution pendant les trois ou quatre mois d'Été, d'amasser des viandes de balene de vaches marines & de loup marin, dont il s'en trouve beaucoup dans tous ces pais-là. Ils font toutes leurs chasses & tuent toutes sortes d'animaux avec des flèches, à quoi ils sont fort adroits. Ils n'ont jamais eu l'usage d'aucunes armes à feu ni d'aucun ferrement, à moins qu'ils ne surprennent quelques unes de nos Chaloupes pêcheuses. Après qu'ils ont déchiré & mangé nos pauvres matelots, ils se servent de ces petits bâtimens pour aller d'un lieu à l'autre; & lorsque ces chaloupes sont hors de service, ils les brisent; afin de profiter des cloux qu'ils forgent entre deux cailloux pour leur usage. Ils font des especes de *Biscayenes*, qu'ils couvrent de peau de loup marin, au lieu de bordage. J'ai vû ces Biscayennes assez grans des pour porter plus de cinquante personnes; ils font aussi de la même maniere de, petits Canots, où ils ne laissent qu'une petite ouverture au milieu pour la place d'une homme assis : cette ouverture est entourée d'une bourse, qui se lie au travers du corps.

maniere que les vagues leur passent par dessus la tête, sans que le canot s'emplisse d'eau. Ils ont de grandes pagayes ou avirons plats par les deux bouts; ce qui leur sert comme de balancier, sans lequel ils auroient peine à se tenir dedans, tant ces canots sont petits.

Ces Peuples different des autres Sauvages, en ce que communement les autres Sauvages n'ont point de barbe, & que ceux ci au contraire en ont jusqu'aux yeux; ce qui a fait dire à quelques personnes qui ont voulu penetrer leur origine, qu'il faut que ce soit quelque Navire Basque qui étant à la pêche, ait fait naufrage dans ces endroits là & dont les gens s'y sont multipliés depuis ce tems. Leur langage, quoique très-corrompu, a cependant quelque rapport avec la langue Biscayenne, ce qui donne lieu à cette conjecture. Cette grande barbe, qu'ils ne coupent jamais, les rend si affreux & si hideux qu'ils ont plutôt la figure de quelque bête farouche que celle d'homme; car ils n'ont que les bras & les jambes qui leur donnent quelque ressemblance avec les autres hommes.

A l'extrémité de ce Détroit du côté du Nord, il y a une Baye que nous nommons *Baye de l'Assomption*, de laquelle on n'a pas encore de connoissance certaine. Quelques uns de nos Navigateurs s'étant engagez inutilement dans cette Baye, environ 30. ou 40. lieues, ils s'apperçurent que leurs compas n'avoient plus leurs mouvemens ordinaires; ce qui fait préjuger qu'il y a infailliblement quelque Mine le long de cette Baye, qui attire l'Aimant de tous

BAIE DE HUDSON, 7

côtez. On croit qu'il y a communication du fonds de cette Baie au Détroit de *Davis*. C'est de cette Baie d'où sortent presque toutes les glaces qui se déchargent par le Détroit de Hudson. On ne sçait pas encore comme ces glaces se forment. Il y en a de si grosses, que leur superficie au-dessus de l'eau, surpasse l'extrémité des mats des plus gros Navires. Nous avons eu une fois la curiosité de sonder au pied d'une glace qui étoit échouée, où on fila cent brasses de ligne sans trouver le fonds. Plus avant du côté de l'Ouest, il y a une grande Isle que nous nommons *Philippeaux*, où il y a quantité de vaches marines, & sans doute que si la saison permettoit d'y faire descente, on pourroit y ramasser beaucoup d'ivoire; ce qui ne laisseroit peut-être pas d'être assez lucratif. Les dents de ces vaches marines ont une coudée de long, & sont grosses comme le bras, d'une ivoire presque aussi belle que celle de l'éléphant. Cette Isle n'est point élevée comme le reste du Détroit; au contraire, elle est fort plate, & son rivage sablonneux cause une aspect tout à fait agréable. A l'opposite de cette Isle, il y a une terre fort plate que nous appellons *Cap de l'Assomption*; duquel je ne dirai aucunes particularitez, parce qu'on ne l'approche pas d'assez près pour y faire aucune remarque.

Il faut presentement revenir à notre premier dessein, & dire que les Danois, après avoir passé tout le Détroit dont je viens de faire la description, continuant toujours leur route vers le Nord, aborderent enfin la Terre ferme à une Riviere que l'on a nommée

RELATION DE LA

1. The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions and activities. It emphasizes that proper record-keeping is essential for transparency and accountability, particularly in financial matters.

2. The second part outlines the specific procedures for recording transactions. It details the steps involved in identifying, documenting, and verifying each entry, ensuring that all relevant information is captured and stored securely.

3. The third part addresses the challenges associated with record-keeping, such as data loss, corruption, and unauthorized access. It provides strategies to mitigate these risks, including regular backups, secure storage solutions, and strict access controls.

4. The fourth part discusses the role of technology in enhancing record-keeping processes. It highlights the benefits of using digital tools and software to streamline data collection, storage, and retrieval, while also noting the need for robust security measures.

5. The fifth part concludes by emphasizing the ongoing nature of record-keeping and the importance of continuous monitoring and improvement. It encourages organizations to stay updated on best practices and emerging technologies to ensure their records remain accurate and reliable.

1. The first step in the process is to identify the problem or issue that needs to be addressed. This involves gathering information and understanding the context of the problem.

2. Once the problem is identified, the next step is to define the objectives and goals of the project. This helps to clarify what needs to be achieved and provides a clear direction for the team.

3. The third step is to develop a plan or strategy to address the problem. This involves breaking down the problem into smaller, manageable tasks and determining the resources needed to complete them.

4. The fourth step is to implement the plan. This involves putting the strategy into action and monitoring progress to ensure that the project is on track.

5. Finally, the fifth step is to evaluate the results of the project. This involves assessing the outcomes against the objectives and goals to determine the effectiveness of the project and identify areas for improvement.

1. The first step in the process is to identify the problem or issue that needs to be addressed. This involves gathering information and understanding the context of the problem.

2. Once the problem is identified, the next step is to define the objectives and goals of the project. This helps to clarify what needs to be achieved and provides a clear direction for the work.

3. The third step is to develop a plan or strategy to address the problem. This involves breaking down the problem into smaller, manageable tasks and determining the resources needed to complete them.

4. The fourth step is to implement the plan. This involves putting the strategy into action and monitoring progress to ensure that the project is on track.

5. The final step is to evaluate the results of the project. This involves assessing the outcomes against the objectives and goals and identifying any lessons learned for future projects.

BAIE DE HUDSON, 9

eux, ne profiterent que des cloux & autres ferremens qu'ils ramassoient dans les cendres de cet incendie.

La *Riviere Danoise* dans son embouchûre, n'a pas plus de 500. pas de largeur & est fort profonde; ce qui forme un grand courant, lorsque la Mer entre & sort à toutes les marées avec beaucoup de rapidité. Ce détroit n'a pas plus d'un quart de lieuë de long, ensuite dequoi cette Riviere s'élargit & continuë son cours, étant pendant l'espace de 150. lieuës fort navigable. Tout ce pais est presque sans bois, hors les Isles dont cette Riviere est toute entrecoupée. Au bout des 150 lieuës, il y a une chaîne de hautes montagnes qui rendent cette Riviere impraticable, à cause des chûtes d'eau & des rapides continuels qui s'y rencontrent; après quoi, elle reprend son cours ordinaire & tranquile, & a communication avec une autre Riviere que l'on nomme *Riviere du Cerf*, dont je parlerai par la suite.

Pour revenir à nôtre but, & pour donner toutes les connoissances possibles de tous ces pais-là, il faut redescendre à la Mer, & continuer nôtre Route vers le Nord.

A 15. lieuës de la Riviere Danoise, se trouve la *Riviere du Loup-Marin*, parce qu'effectivement il y en a beaucoup dans cet endroit. Entre ces deux Rivieres, il y a une espece de Bœuf que nous nommons *Bœufs musquez*; à cause qu'ils sentent si fort le musc, que dans certaine saison de l'année, il est impossible d'en manger. Ces animaux ont de très-belle laine: elle est plus longue que celle des Moutons de Barbarie. J'en avois ap-

porté en France en 1708. dont je m'étois fait faire des bas qui étoient plus beaux que de bas de soye : J'ai même encore ici un petit reste de cette laine, que j'aurois l'honneur de vous envoyer, si je croyois que cela vous fît plaisir, pour en faire faire l'essai par d'habiles ouvriers.

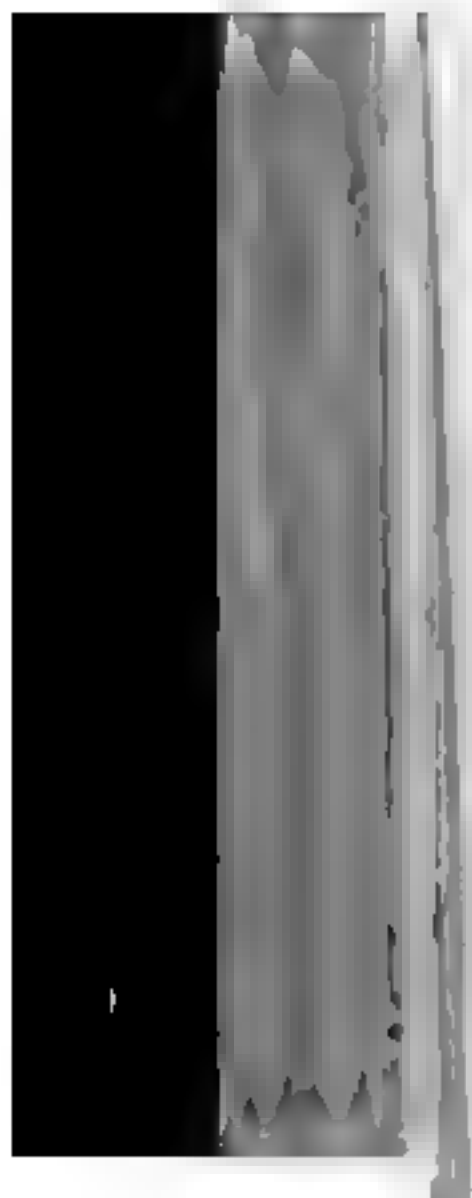
Ces Bœufs, quoique plus petits que les nôtres, ont cependant les cornes beaucoup plus grosses & plus longues. Leurs racines se joignent sur le haut de la tête, forment comme un gros bourlet, & descendent à côté des yeux presque aussi bas que la gueule. Ensuite le bout remonte en haut, qui forme comme un croissant. Il y en a de si grosses, que j'en ai vu étant séparées du crane, qui pesoient les deux ensemble 60. livres. Ils ont les jambes fort courtes, de maniere que cette laine traîne toujours par terre lorsqu'ils marchent; ce qui les rend si difformes, que l'on a peine à distinguer d'un peu loin de quel côté ils ont la tête. Il n'y a pas une grande quantité de ces animaux; ce qui feroit que les Sauvages les auroient bientôt détruits, si on en faisoit faire la chasse: joint à ce que, comme ils ont les jambes très-courtes, on les tue lorsqu'il y a bien de la neige, à coups de lance, sans qu'ils puissent fuir. Cette Riviere du Loup Marin va jusqu'à un Pais d'une Nation que l'on nomme *Plaschêz de Chien*, lesquels ont guerre contre nos *Savannis*, c'est-à-dire, ceux avec qui nous traitons. Et comme ils n'ont aucun usage d'armes à feu, non plus que les Esquimaux; lorsqu'ils entendent quelques coups de fusils, ils prennent tous la fuite, abandonnent leurs fem-



*Bœuf Sauvage du . Mississippi
 & de la Baie de Hudson attaq-
 ué à coup de lance .*



*Bœuf pris par les Cornes
 avec des Cordes .*



1899

1899

BAIE DE HUDSON, I R

mes & leurs enfans, que nos Sauvages emmenent prisonniers, & les font servir d'esclaves. Ils prennent très-peu d'hommes, parce qu'ils ont la jambe plus fine que les nôtres. Il ont dans leur païs une *Mine de Cuivre rouge* si abondante & si pure, que, sans le passer par la forge, tel qu'ils le ramassent à la Mine, ils ne font que le frapper entre deux pierres, & en font tout ce qu'ils veulent. J'en ai vû fort souvent, parce que nos Sauvages en apportent toutes les fois qu'ils alloient en guerre de ces côtez là.

Toute cette Nation est d'une fisionomie fort douce & fort humaine; ce qui me fait croire que si l'on pouvoit les attirer à quelque commerce, on auroit de l'agrément avec eux. Leur païs est fort ingrat; il n'y a point de Castor ni d'autres pelleteries; ils ne vivent que de poissons & d'une espece de Cerf que nous nommons *Cariboux*, qu'ils tuent avec des fleches. Ils en prennent aussi avec des colliers. Il y a des Lièvres qui sont beaucoup plus grands que ceux de France. Ils sont blancs l'hyver, & gris l'été; ils ont de fort grandes oreilles toujours noires. La peau en hyver, est fort belle & d'un poil fort long, qui ne tombe pas comme aux autres Lièvres de l'Europe, de maniere que l'on en feroit de très-beaux manchons.

Je ne dirai rien de positif des Remarques que l'on peut faire, en continuant le long de la Mer vers les Nord, sinon que nos Sauvages rapportent que dans le fonds de cette Baye, il y a un Détroit où l'on découvre les terres facilement d'un bord à l'autre. Ils n'ont pas encore pénétré jusqu'au bout de ce.

14 RELATION DE LA

La Riviere Bourbon, que les Sauvages nomment *Paouirinionagaon*, qui signifie Descente des Etrangers, fut découverte quelques années après la Riviere Danoise. Ce fut un Anglois nommé *Nelson*, dont cette Riviere porte le nom. Il y arriva en Autonne fort tard, & fit descente dans cette Riviere du côté du Nord; mais comme pour lors, tous les Sauvages s'étoient retirez dans la profondeur des bois; que Nelson ne voyoit personne qui lui donnât connoissance du Pais, & qu'il apprehendoit qu'il ne lui arrivât le même accident qu'aux Danois, il se contenta de planter un poteau auquel il arbora les armes d'Angleterre pour titre de possession, avec un grand carton sur lequel étoit dessiné un Navire; & il pendit à une branche d'arbre une grande chaudiere pleine de menuës marchandises, dont les Sauvages profiterent au Printems, lors qu'ils revinrent au bord de la Mer. Comme ils avoient déjà quelques indices de ces sortes de marchandises, par l'avanture qui étoit arrivée aux Danois, ils ne douterent pas que les mêmes personnes qui leur avoient laissé un si riche dépôt, ne revinssent l'année suivante. Ils attendirent jusqu'à la dernière saison. En effet les Anglois arriverent, trouverent ces Sauvages qui les reçurent amiablement, & les conduisirent avec leur Navire dans des Isles qui sont à sept lieues dans la Riviere, où les Anglois firent leur premier établissement.

M. de *Groisellez* Citoyen de Canada, homme entreprenant & grand Voyageur, étant avec nos Sauvages de Canada dans le pais des *Ontarioas*, poussa si loin, qu'il ût connois-

san.

BAIE DE HUDSON, 15

sance de la Baie de Hudson. Etant de retour à *Quebec*, il se joignit à quelques Bourgeois, arma une Barque & entreprit de la découvrir par Mer. Il y réussit, & alla aborder à une Riviere que les Sauvages nomment *Pinafioin et bioïen*, qui veut dire, Riviere Rapide, qui n'est distante que d'une lieüe de celle dont je viens de parler. Il fit son établissement du côté du Sud, dans des Isles qui sont à trois lieües dans la Riviere. Pendant l'hyver, les Rivières étant glacées, les Canadiens que M. de Groiselliez avoit avec lui, gens fort alertes & agiles dans les bois, étant à la chasse le long de la Mer à l'embouchure de la Riviere de *Nelson*, que nous nommons presentement de *Bourbon*, trouverent un établissement d'Europeens, ce qui les surprit fort. Ils retournerent promptement, sans se faire découvrir, pour en donner avis à leur Commandant, qui ne manqua pas aussitôt de faire armer tous ses gens & de se mettre à leur tête, pour sçavoir ce que c'étoit. Ils firent leurs approches, & ne voiant qu'une petite mauvaise chaumine, couverte de gazons, & trouvant la porte ouverte, ils y entrerent les armes à la main, & y trouverent 6. Matelots Anglois qui mouroient de faim & de froid. Ils ne se mirent point en défense, au contraire, ils s'estimoient fort heureux de se voir prisonniers des François, puisque par ce moyen, ils avoient leur vie en sûreté.

Ces 6. Matelots avoient été dégradés par un Navire qui avoit armé à *Boston*, dans la Nouvelle Angleterre, & qui n'avoit aucune connoissance des premiers qui avoient armé à *Londres*. Voici la maniere dont ils furent dé-

16 RELATION DE LA

dégradez. Ils étoient arrivez fort tard, & ayant mouillé l'ancre à l'embouchure de la Riviere Bourbon, le Capitaine envoya sa Chaloupe à terre avec cinq hommes pour chercher un lieu d'hivernement. La nuit, il fit un si grand froid, que les glaces qui descendoient de cette Riviere, entraînerent le Navire, dont on n'a jamais ouï parler.

Pendant le cours de l'hyver, il vint quelques Sauvages chez M. de Groiselliez, qui lui dirent qu'il y avoit un autre Etablissement d'Anglois à sept lieues dans la Riviere Bourbon. Aussitôt il se disposa à les aller attaquer, mais, comme ils étoient fortifiés, il prit les mesures, & choisit un jour qu'ils pourroient être en réjouissance: En effet, il les attaqua le jour des Rois, & les surprit dans une telle yvresse, qu'il les prit sans qu'ils pussent se défendre, quoiqu'ils fussent 80. Anglois, & que nos François ne fussent que 14. Ainsi M. de Groiselliez resta maître de tout le pais.

L'Eté suivant, lorsqu'il voulut retourner en Canada, rendre compte de ses Exploits & de sa découverte, il laissa son Fils nommé *Chastant* avec 5. hommes, pour garder le poste qu'il avoit conquis, & repassa en Canada avec son beau frere nommé *Ratiffon*, bien chargez de pelletteries & d'autres marchandises Angloises. Mais quoique, selon les apparences, ils eussent assez bien fait leur devoir pour être bien reçus, on les chagrina cependant beaucoup sur quelque prétendu pillage dont ils n'avoient pas donné connoissance aux Armateurs; ce qui obligea M. de Groiselliez de faire passer son beau frere

Ru-

BAIE DE HUDSON. 17

Ratiffon en France, pour se plaindre de l'injustice qu'on leur faisoit. Mais il fut encore plus mal reçu qu'en Canada; ce qui le mit dans un tel désespoir, qu'il projetta de passer en Angleterre, pour y proposer un armement & aller retirer son neveu *Chouart*, qu'il venoit de laisser à la Baie de Hudson, ce qu'il fit. Il fournit des memoires si positifs, qu'on lui donna un Navire bien armé avec lequel il alla reprendre le lieu que l'on nommoit pour lors *Port Nelson*.

Les Anglois sont restez possesseurs de ces Postes, jusqu'en 1694. que M. d'Iberville arma deux Navires, *le Poli & la Charante*, qui étoient commandez par M. de Serigni son frere. Il passa par le Canada pour se fortifier de cent Canadiens, afin d'aller reprendre la Baie de Hudson: mais ce projet ne réussit pas.

Nous partîmes de Quebec le 10. Aoust, jour de saint Laurent, & nous arrivâmes à la rade du Port Nelson le 24. Septembre. Aussi-tôt M. d'Iberville fit descendre tout son monde à terre, avec les canons de campagne, mortiers & autres munitions de guerre. Nous commençâmes par faire de bonnes batteries & plateformes, où nous plaçâmes nos canons & nos mortiers, à environ 500. pas des palissades du Fort. Ce Fort étoit composé de quatre bastions qui formoient un quarré de 30. pieds, où étoit un grand magasin haut & bas. Dans l'un de ces bastions, étoit le magasin de la traite; un autre servoit de magasin aux vivres, & les deux autres servoient de corps de garde pour loger la garnison; le tout bâti de bois.

1. The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions and activities. It emphasizes that proper record-keeping is essential for transparency and accountability, particularly in financial matters.

2. The second part outlines the various methods and tools used to collect and analyze data. This includes the use of surveys, interviews, and statistical software to ensure that the information gathered is reliable and valid.

3. The third part focuses on the ethical considerations surrounding data collection and analysis. It highlights the need to protect individual privacy and to use data responsibly, avoiding any potential for misuse or discrimination.

4. The fourth part discusses the challenges faced in the process of data collection and analysis. These challenges include issues related to data quality, sample bias, and the complexity of interpreting the results.

5. The fifth part provides a summary of the findings and conclusions drawn from the study. It reiterates the key points made throughout the document and offers recommendations for future research and practice.

6. The final part of the document is a conclusion that ties together all the elements discussed, reinforcing the overall message of the importance of rigorous and ethical data handling.

BAIE DE HUDSON. 19

étoit trop avancée pour repasser en Europe.

En 1695. le 20. Juillet, M. d'Iberville partit avec ses deux Vaisseaux, & nous laissa au nombre de 67. hommes, sous le commandement d'un nommé M. de la Forest; M. de Martigny étoit Lieutenant, & moi Enseigne & Interprete des langues des Sauvages, & Directeur du Commerce.

Le 2. Septembre de l'année 1696. les Anglois arriverent au nombre de 4. Vaisseaux de guerre & une Galiotte à bombes. M. de Serigny qui étoit parti de la Rochelle avec deux petits Navires, scavoir le *Hardi* & le *Dragon*, arriva deux heures après les Anglois; mais, comme ils occupoient la rade, il ne put nous donner de secours; il fut obligé de retourner en France où il arriva heureusement, & le *Hardi* commandé par M. la Motte-Egron fit naufrage en allant en Canada. Les Anglois commencerent à nous attaquer le 5. du mois, avec leur Galiote qu'ils avoient fait avancer à une portée du canon du Fort, avec 2. Navires pour la soutenir.

Le 6. nous nous apperçûmes qu'ils faisoient quelque mouvement pour y faire descente. M. de la Forest m'envoya avec quatorse homme à dessein de m'y opposer: Ils étoient 400. hommes préposés pour cette entreprise. Ils firent plusieurs tentatives; mais, comme nous étions embusquez dans des buissons épais, & que j'avois le soin de faire tirer mes gens à propos les uns après les autres; si tôt que je voyois paroître quelque Chaloupe armée, les Anglois retournoient promptement à leur bord, n'osant risquer de nous forcer, parce qu'ils ne sçavoient pas
le

22 RELATION DE LA

Tous les autres se sauverent à terre lorsque la marée fut basse.

Quand tous nos Navires furent arrivez, nous commençâmes à assieger le Fort. Ils ne firent pas grande resistance. Ils se rendirent sans capituler, lorsqu'ils sçurent par leurs gens mêmes qu'ils ne pouvoient esperer de secours de l'Europe, & la maniere dont leurs Navires avoient été traitez.

Après que M. d'Iberville eût fait son entrée dans le Fort, & qu'il eût mis ordre à toutes choses, il ne songea plus qu'à repasser en Europe. Il s'embarqua sur le *Profond*, & mit à la voile le 24. Septembre, accompagné du *Vespe*. Il laissa le commandement du Fort à M. de Serigny son frere, parceque le *Palmier* qu'il commandoit, avoir cassé son Gouvernail en touchant sur une barre.

En 1698. il vint un autre Navire apporter un gouvernail, parceque dans tout ce Pais qui n'est que de sapinage, on ne pouvoit trouver des bois propres pour cela. Pour lors les deux Navires repasserent en France, & M. de Serigny donna le commandement du Fort à M. de Martigny son parent. Pour moi je suis resté Lieutenant avec ma qualité d'Interprète. Il y eût trois Commandans alternativement les uns après les autres, sous lesquels il ne se passa rien qui soit digne de recit.

En 1707. après avoir demandé plusieurs fois mon congé à Messieurs de la Compagnie pour passer en France, ils me l'accorderent enfin. Arrivé à la Rochelle, je fus proposé à la Cour pour aller relever celui qui commandoit au Fort Bourbon, qui étoit

BAIE DE HUDSON. 23

un nommé M. Delisle, frere de M. de S. Michel qui étoit autrefois Capitaine de Port à Rochefort.

En 1708. nous partîmes de la Rochelle où j'avois levé une nouvelle Garnison; mais, lorsque nous fumes à l'entrée du Detroit de Hudson, les vents nous contrarièrent si long-tems, que nous fûmes obligez de relâcher à Plaisance, où j'ûs l'honneur de vous écrire, pour vous demander la permission de tirer des vivres de Canada, & vous fîtes la bonté d'y donner votre consentement.

En 1709. nous nous rendîmes au lieu destiné, où j'ai trouvé M. Delisle & toute la Garnison fort en peine, parce qu'ils étoient à la veille de manquer de vivres & de munitions. Comme nous y étions arrivez fort tard, joint à ce que le Navire s'étoit beaucoup endommagé dans les glaces, il fallut faire un second hivernement; ce qui causa une grosse perte à Messieurs de la Compagnie, en ce qu'ils avoient tout à la fois deux Garnisons & un gros Equipage à payer & à nourrir. Pendant l'hiver M. Delisle fut attaqué de l'asme dont il mourut. Je suis resté Commandant pendant six années dans le Fort Bourbon, où j'û l'honneur d'être établi par ordre precis du Roi dont je garde encore les Commissions: Aucun de ceux qui m'avoient precedé, n'en avoit û de semblables.

En 1714. je reçû des ordres de la Cour avec des lettres de M. le Comte de Pontchartrain, pour remettre le poste aux Anglois, ainsi qu'il étoit porté par le Traité d'*Utrecht*.
Je

Je m'aperçois que c'est abuser de vôtre bonté, Montieur, de vous parler si longtems de choses inutiles : Il faut revenir à nôtre premier dessein qui est de vous donner toutes les connoissances possibles de la situation en general du Fort Bourbon, & des avantages qu'on peut tirer par son commerce.

Quoique le Fort soit bâti sur la Riviere Sainte Therese, c'est par la Riviere Bourbon que descendent tous les Sauvages qui viennent en traite. Cette Riviere est d'une si grande étendue, qu'elle passe par plusieurs grands Lacs dont le premier, distant de la Mer d'environ 150. lieuës, a environ 100. lieuës de circonference Les Sauvages le nomment *Tatusquoyaou-secabigan*, qui veut dire Lac des Forts, dans lequel Lac du côté du Nord, il se décharge une Riviere que l'on nomme *Quisiquatchiouen*, autrement grand Courant. Cette Riviere prend sa source d'un Lac, distant du 1. de plus de 300 lieuës, qui se nomme *Michinipi* ou grande Eau, parce qu'en effet, il est le plus grand & le plus profond de tous les Lacs. Il a plus de 600 lieuës de tour, & reçoit la décharge de plusieurs Rivières, dont les unes ont correspondance avec la Riviere Danoise, & les autres, dans le Pais des Placôtz de Chiens. Autour de ce Lac & le long de toutes ces Rivières, il y a quantité de Sauvages dont les uns se nomment *Gens de la grande eau*, & les autres sont les *Astinibouels*. Il faut remarquer qu'autant que les Esquimaux sont farouches & barbares, autant ceux ci sont ils humains & affables, aussi bien que tous ceux avec lesquels nous avons comierce dans toute la Baie de Hud-

d'Hudson; ne traitant jamais les François que de leurs peres & de leurs patrons. Ils n'ont pas la même attache pour les Anglois, parce qu'ils disent qu'ils sont trop diffimulez & ne disent jamais la verité ; ce qu'ils n'aiment pas. Quoique Sauvages , ils sont tout-à-fait ennemis du mensonge ; ce qui est assez extraordinaire pour des Nations qui vivent sans subordination ni discipline. On ne peut leur imputer aucun vice, si ce n'est qu'ils sont un peu médifans. Ils ne jurent jamais , & n'ont pas même de terme dans leur langue , qui approche du *jurement*.

A l'extremité du Lac des Forts, la Riviere Bourbon reprend son cours, qui procede d'un autre Lac nomme *Anisquaouigamou*, qui veut dire jonction des deux Mers; parceque dans son milieu, les terres se joignent presque toutes. La partie du côté de l'Est de ce Lac qui est situé en long, à peu près Nord & Sud, est un País de Forêts épaisses où il y a beaucoup de *Castors* & d'*Orignaux*. C'est où commence le País des *Cristinaux*. Le climat commence à y être beaucoup plus temperé qu'au Fort Bourbon. Le côté de l'Ouest de ce Lac est rempli de fort belles Prairies, dans lesquelles il y a quantité de ces gros Bœufs dont j'ai parlé. Ce sont des Affiniboüels qui occupent tout ces País. Ce Lac a environ 400 lieües de tour, & est distant du premier, de 200. lieües.

A cent lieües plus loin, dans l'Oüest Sudoüest, toujours le long de cette Riviere, il y a un autre Lac qu'ils nomment *Ouenipigouchib* ou la petite Mer. C'est à peu près le même País

Pais que le precedent. Ce sont des *Affinibonels*, des *Cristinaux*, & des *Santeurs* qui occupent les environs de ce Lac. Il a environ 300 lieues de tour. A son extremité, il y a une Riviere qui se décharge dans un autre Lac que l'on nomme *Tacamionen*. Il n'est pas si grand que les autres. C'est dans ce Lac que se décharge la Riviere du Cerf, qui est d'une si grande étendue, que nos Sauvages n'ont pas encore pu aller jusqu'à sa source. Par cette Riviere, on peut aller joindre une autre Riviere qui porte son courant du côté de l'Ouest; au lieu que toutes celles dont je viens de parler, ont leur décharge, ou dans la Baie de Hudson, ou bien dans la Riviere du Canada. J'ai fait tout mon possible pendant que je suis resté au Fort Bourbon, pour envoyer des Sauvages de ce côté-là, sçavoir s'il n'y auroit point quelque Mer dans laquelle se déchargeât cette Riviere; mais ils ont guerre contre une Nation qui leur barre ce passage. J'ai interrogé des prisonniers de cette Nation, que nos Sauvages avoient amenez exprés pour me les faire voir. Ils m'ont dit avoir guerre avec une autre Nation beaucoup plus éloignée qu'eux dans l'Ouest. Ceux-là disent avoir pour voisins, des hommes barbus qui se fortifient avec de la pierre, & se logent de même; usage que les Sauvages n'ont point. Ils disent que ces hommes portant barbe, ne sont point habillez comme eux, & qu'ils se servent de chaudières blanches. Je leur montrai une tasse d'argent, & ils me dirent que c'étoit de cela même dont les autres leur avoient parlé. Ils disent aussi que ces gens-

là

là cultivent la terre avec des outils de ce metal blanc. De la maniere qu'ils dépeignent le grain que ces gens cultivent, il faut que ce soit du Maïs.

Pendant que j'étois à *Quebec*, il y a 4. ou 5. mois, M. Begon Intendant de Canada, me fit l'honneur de m'envoyer querir, pour que je lui donnasse les connoissances que j'avois de ce Pais-là, pour faire entreprendre cette découverte par le Canada. Mais je croi qu'elle seroit beaucoup plus facile par les routes que je viens de marquer, si nous possedions encore le Fort Bourbon, en ce que le chemin seroit beaucoup plus court, & que ce sont presque toujours de beaux Pais, où l'on ne manqueroit point de chasse, par la quantité d'animaux & de gibier qu'il y a dans toutes ces Contrées, outre les fruits qui y viennent sans les cultiver, comme des Prunes, des Pommes, des Raisins, & quantité d'autres petits fruits que je ne nomme pas.

Au bout du Sud ouest de ce Lac *Tacama-miouen*, il y a une Riviere qui se décharge dans un autre Lac appelé *Lac des Chiens*, qui n'est pas fort éloigné du Lac superieur, & où nos Voyageurs vont tous les jours par la Riviere de *Montreal*.

Je vais presentement parler de la Riviere Sainte Therese dont j'aurai bientôt fait le détail. Cette Riviere n'est pas d'une grande étendue à son embouchure où est situé le Fort Bourbon; elle n'a pas plus d'une demie lieue de large.

En 1700. à deux lieues du Fort du côté du Sud, on a fait bâtir un Fort nommé le Fort *Phelipeaux*, & un grand Magasin pour

servir de retraite , en cas d'attaque des Ennemis. C'est-là où cette Riviere commence à être entrecoupée d'Isles.

A vingt lieues du Fort , la Riviere se partage en deux , & le bras qui vient du côté du Nord , que les Sauvages appellent *Apis-sibi* , ou Riviere du Battefeux , a communication avec la Riviere Bourbon , & c'est par là que la plupart des Sauvages qui viennent en traite , descendent , par le moyen d'un portage qu'ils font du Lac des Forests à cette Riviere.

A vingt lieues au dessus de cette premiere fourche , il y en a une autre qui vient du Sud , que les Sauvages nomment *Gaiché-Mataonang* , qui veut dire grande Fourche. Celle là a communication avec la Riviere des Saintes Huiles dont je parlerai dans la suite. Le bras qui vient de l'Ouest , quoiqu'il porte toujours le nom de Sainte Therese , n'a pas cependant grande étendue. Elle se disperse en plusieurs petits ruisseaux d'où elle prend sa source , & dans tous lesquels il y a quantité de Castors , de Loups-Cerviers , Martres & autres menues Pelleteries.

Entre les deux Forts de Bourbon & de Phelipeaux , il y a une petite Riviere appelée de l'*Egarée* , par laquelle on tire quelquefois du bois de chauffage ; ce qui ne laisse pas d'être fort rare autour du Fort. Plus bas , tout à fait à l'ouverture de la Mer , il y a une autre petite Riviere nommée de la *Gargousse* , dans laquelle , lorsque la marée est haute , il y entre quantité de Marsoins. Il seroit fort facile d'y tendre une pêche , en ce que la Riviere est fort étroite. Si cette pêche étoit

BAIE DE HUDSON, 29

étoit une fois bien établie, on y feroit tous les ans plus de six cent barriques d'huile. Les premiers frais de cette pêche ne monteroient peut-être pas à 2000 écus, & il n'en coûteroit pas tous les ans 2000 liv. pour la bien entretenir ; ce qui seroit cependant d'un gros profit, en ce que les huiles valent toujours de l'argent en France.

Il n'y a aucune remarque à faire le long de la Mer, tirant vers le fonds de la Baie de Hudson, que la Riviere des *Saintes Huiles*, éloignée du Fort Bourbon de 100 lieues du côté du Sud, où les Anglois avoient autrefois fait un établissement pour la traite avec les Sauvages ; mais se voyant attaquez par les François, ils mirent eux-mêmes le feu à leur Fort, & brulerent tout ce qui étoit dedans. Ils esperoient se refugier par terre au Fort Bourbon ; mais, les Canadiens les poursuivirent si vigoureusement, qu'ils les joignirent, avant qu'ils eussent fait la moitié du chemin, & les emmenerent prisonniers en Canada. Pour lors ce poste fut abandonné jusqu'en 1702. que M. de *Flamanville* Commandant au Fort Bourbon reçut ordre de Messieurs de la Compagnie de Canada d'envoyer M. de *Beaumenil* son frere rectifier ce poste. Il fit construire une petite maison ; mais, on ne put entretenir ce poste que deux années, parce qu'il coutoit plus à la Compagnie qu'il ne donnoit de profit. Quoique dans le haut de cette Riviere, il y ait beaucoup de Castors & quantité de Sauvages qui y viendroient en traite, on pourroit même y attirer une grande partie de ceux qui trafiquent avec les Anglois, & qui sont éta-

90 RELATION DE LA

lie au fonds de la Baie. Cette Riviere est fort platte dans son entrée, par conséquent il n'y pourroit entrer que des Bâtimens de 50. à 60 tonneaux, Il seroit assez facile de s'y loger, parceque le bois y est plus commun qu'en tous les autres endroits dont j'ai déjà parlé.

Je ne dirai rien du continent de cette Baie tirant vers le poste que les Anglois occupent, appelé communement le fonds de la Baie; parceque je n'en pourrois parler que par tradition, n'y ayant jamais été. Mais si vous souhaitez, Monsieur, lorsque je serai en Canada, j'en conférerai avec quelques personnes qui ont été plusieurs fois dans ce Pais-là; & à mon retour, j'aurai l'honneur de vous donner les connoissances que j'en aurai tirées.

Pour finir mon projet, je reviendrai au Fort Bourbon, premier objet de mon Memoire; & je dirai que ce poste est très-avantageux pour son commerce, lorsqu'il est bien entretenu. On traite avec les Sauvages à très-bonnes conditions, lorsqu'on a des Marchandises telles qu'ils les demandent. Ce Fort est situé par 57. degrés de latitude Nord. Par conséquent il y fait extrêmement froid pendant l'hiver qui commence à la S. Michel, & ne finit qu'au mois de Mey. Le soleil se couche dans le mois de Decembre à 2. heures $\frac{1}{4}$. & se leve à 9 heures $\frac{1}{4}$. Lorsqu'il fait quelque belle journée & que le froid est un peu temperé, les Chasseurs tuent autant de Perdrix & de lievres qu'ils en veulent. Une année que M. de la Grange Capitaine de Flute du Roi, hyvernoit au Fort de Bourbon avec son

E-

BAIE DE HUDSON, 31

Equipage, nous fîmes la curiosité de compter combien il en feroit apporter au Fort pendant l'hyver: Le printems étant venu, nous contâmes avoir mangé 80. hommes que nous étions, tant de Garnison que d'Equipage; 90. mille Perdrix & 25. mille Lievres.

A la fin d'Avril, les Oyes, les Outardes & les Canards arrivent & y restent près de deux mois. Il y en a une si grande quantité, que l'on en tue autant que l'on veut; & lorsque les Chasseurs de la Garnison sont occupez au travail, on envoie des Sauvages à la chasse, auxquels on donne une livre de poudre & quatre livres de plomb, pour vingt Oyes ou Outardes qu'ils sont obligez d'apporter au Fort.

Il y a aussi pendant ce tems-là quantité de *Cariboux*. Ces animaux passent deux fois l'année, sçavoir la première fois dans les mois de Mars & d'Avril. Ils viennent du Nord & vont au Sud. Il y en a un nombre presque innombrable. Ils occupent en profondeur le long de ces Rivières plus de soixante lieues d'étendue, à commencer au bord de la Mer. Les chemins qu'ils font dans la neige par où ils passent, sont plus entrecoupez que les rues ne le sont dans Paris. Les Sauvages font des barrières avec des arbres qu'ils entassent les uns sur les autres, & laissent par intervalle des ouvertures où ils tendent des collets avec lesquels ils en prennent quantité. Ces animaux retournent au Nord dans le mois de Juillet & d'Aoust; & lorsqu'ils passent les Rivières à l'eau, les Sauvages en tuent de leurs canots, à coups de lance, autant qu'ils

veulent. On a aussi la douceur de la pêche pendant l'Été. On tend des filets avec lesquels on prend de très-bons Poissons, comme du Brochet, de la Truite, de la Carpe & de ce nous appellons, *Poissons blancs*. Il est fait à peu près comme le Harang blanc; mais c'est, sans contredit, le meilleur Poisson qu'il y ait dans tout l'Univers. On en fait des provisions pour l'hyver, que l'on met dans la neige aussi-bien que la viande que l'on veut conserver. Lorsqu'ils sont gelez, ils ne se gâtent plus jusqu'à ce qu'il degèle. On conserve aussi de cette maniere, des Oyes, des Canards & des Outardes que l'on met à la broche pendant l'hyver, pour accompagner les Perdrix & les Lievres; de façon que ce País, quoique sous un mauvais climat, est cependant fort bon pour la vie, lorsque, par le secours d'Europe, on a du pain & du vin. Quoique l'été soit fort court, nous avions cependant un petit jardin qui ne laissoit pas de produire de fort bonnes laitues, des choux verts, & autres menues herbes que nous salions pour faire de la soupe pendant l'hyver.

Quoique les Peuples qui habitent tous ces País, soient fort dociles & naturellement amis des François; cependant en 1712. je me trouvai dans l'obligation d'envoyer une partie de mes gens à la chasse de ces Cariboux qui passent dans les mois de Juillet & d'Aoust, parce que je n'avois point reçu de secours de France, depuis que j'en étois parti en 1708. & que je manquois de vivres & de poudre, pour faire chasser au gibier avec des fusils. J'avois député mon Lieutenant, les deux
Com-

Commis & les meilleurs hommes de ma Garnison, auxquels je m'étois efforcé de donner une assez bonne provision de poudre & de vivres François. Ils se camperent malheureusement proche un camp de Sauvages qui jeunoient beaucoup & manquoient de poudre, parce que je ne voulois pas leur en traiter, la conservant pour m'assurer la vie & celle de mes gens. Ces Sauvages se voyant bravez par les miens qui tiroient inconfidamment sur toute sorte de gibier, & qui faisoient bonne chere à leur barbe, sans leur en faire part, projetterent de les tuer pour profiter de leur pillage. Il y avoit deux des François qu'ils redoutoient plus que les autres. Pour s'en défaire plus facilement, ils les inviterent à une rejouissance qu'ils devoient faire la nuit dans leurs Cabanes. Les deux François s'y rendirent sans se défier du piege qu'on leur tendoit. Les autres six se coucherent tranquillement, croyant être en toute sûreté; mais, ils ne sçavoient pas la trahison qui se tramoit contr'eux. Lorsque nos conviez à ce funeste Banquet voulurent entrer dans leurs Cabanes, ils trouverent ces perfides rangez des deux côtez en haye, avec des bayonnettes à leurs mains, & de grands couteaux avec lesquels ils les poignerderent, sans qu'ils se pussent mettre en défense, parce qu'ils n'avoient point d'armes. Lorsqu'ils firent tué ces deux, ils ne songerent plus qu'à prendre leurs mesures pour aller égorger les six autres qui dormoient. Ils aprêterent leurs armes à feu & leurs bayonnettes, & furent attaquer ces paurres gens endormis. Ils commencerent par faire leurs

34 RELATION DE LA

décharges de fusil, & se jetterent ensuite sur eux la bayonnette à la main, & les égorgerent avant qu'ils fussent bien éveillés. Il y en fut cependant un qui n'ayant reçu qu'un coup de balle de fusil à travers d'une cuisse, feignit d'être mort. Les meurtriers le voyant sans mouvement, se contenterent de lui ôter la chemise de dessus le corps, comme ils faisoient à tous les autres, en se dépêchant le plus qu'ils pouvoient, & de piller ce qu'ils trouvoient, afin de prendre aussi-tôt la fuite, crainte d'être surpris.

Lorsque ce mort imaginaire fut un peu repris ses sens, & qu'il n'entendit plus de bruit, il leva la tête & vit tous ses pauvres compatriotes étendus morts. Il se traîna comme il put, jusqu'à l'entrée du bois. Il essaya de se lever, & s'aperçut pour lors qu'il n'avoit reçu le coup que dans les chairs. Il boucha ses playes avec des feuilles d'arbre, parce qu'il perdoit tout son sang, & s'achemina vers le Fort à travers des ronces & des épines, nud comme l'enfant qui vient de naître.

Il arriva au Fort à neuf heures du soir, après avoir fait 10. lieues dans ce triste équipage, tout en sang & son pauvre corps tout déchiré. Jugez, Monsieur, quelle fut notre surprise, & dans quel embarras je me trouvai, lorsqu'il nous annonça la mort de tous ses camarades. Aussitôt je ne pensai plus qu'à me tenir sur mes gardes & à faire mettre toute l'artillerie en état, parceque j'appréhendois que ces perfides ne fissent quelque tentative sur le Fort.

Comme nous ne restions plus que neuf hom-

BAIE DE HUDSON.

35

hommes, y compris l'Aumônier, un Chirurgien & un petit garçon, il m'étoit impossible de pouvoir garder les deux postes. Je rappelai auprès de moi le petit nombre de Garnison qui me restoit, pour faire bonne garde nuit & jour, sans oser sortir de notre Fort. Ces Barbares affamez de Marchandises, vinrent au Fort *Phelipeaux* où ils ne trouverent personne. Ils pillerent & ravagerent tout ce qu'ils rencontrerent. Ils y prirent onze cent livres de poudre que je n'ai pas le tems de faire transporter au Fort Bourbon; c'étoit tout ce qui nous restoit. Ainsi, nous passâmes tout l'hiver dans le Fort sans oser sortir, sans vivres & sans poudre, & où nous pensâmes mourir de faim & de misere, toujours dans l'apprehension de revoir ces malheureux meurtriers à notre porte, mais ils n'ont pas paru depuis.

En 1713. Messieurs de la Compagnie envoyèrent un Navire qui nous apporta toute sorte de rafraichis. & des Marchand. pour la traite dont les Sauvages avoient grand besoin. Car il y avoit quatre ans qu'ils étoient en souffrance, parceque je n'avois plus de Marchandises à leur traiter; ce qui étoit cause qu'il en étoit mort beaucoup par la faim, ayant perdu l'usage des fleches depuis que les Europeens leur portent des armes à feu. Ils n'ont d'autre ressource pour la vie, que le gibier qu'ils tuent au fusil ou à la fleche. Ils ne sçavent aucunement ce que c'est que de cultiver la terre pour faire venir des legumes. Ils sont toujours errans & ne restent jamais huit jours dans un même endroit.

Lorsqu'ils sont tout à fait presséz par la

faim, le pere & la mere tuent leurs enfans pour les manger ; ensuite, le plus fort des deux mange l'autre ; ce qui arrive fort souvent. J'en ai vu un qui, après avoir dévoré sa femme & six enfans qu'ils avoient, disoit n'avoir été attendri qu'au dernier qu'il avoit mangé parce qu'il l'aimoit plus que les autres, Et qu'en ouvrant la tête pour en manger la cervelle, il s'étoit senti touché du naturel qu'un pere doit avoir pour ses enfans, Et qu'il n'avoit pas à la force de lui casser les os pour en faire la cervelle. Quoique ces gens-là essuyent beaucoup de misere, ils vivent cependant fort vieux ; & lorsqu'ils viennent dans un âge tout à fait décrepit & hors d'état de travailler, ils font faire un banquet, s'ils ont le moyen, auquel ils convient toute leur Famille. Après avoir fait une longue harangue dans laquelle il les invite à se bien comporter & à vivre en bonne union les uns avec les autres, il choisit celui de ses enfans qu'il aime le mieux, auquel il présente une corde qu'il se passe lui-même dans le cou, & prie cet enfant de l'étrangler pour le tirer de ce monde où il n'est plus qu'à charge aux autres. L'enfant charitable ne manque pas aussitôt d'obéir à son pere, & l'étrangle le plus promptement qu'il lui est possible. Les vieillards s'estiment heureux de mourir dans cet âge, parce qu'ils disent que lorsqu'ils meurent bien vieux, ils renaissent dans l'autre monde comme de jeunes enfans à la mamelle, & vivent de même toute l'éternité ; au lieu que lorsqu'ils meurent jeunes, ils renaissent vieux, & par conséquent toujours incommodés comme sont tous les vieilles gens.

Ils n'ont aucune espece de Religion chacun se fait un *Dieu* à sa mode, à qui ils ont recours dans leur besoin, sur tout lorsqu'ils sont malades. Ils n'implorent que ce Dieu imaginaire qu'ils invoquent en chantant & en heurlant autour du malade, en faisant des contorsions & des grimaces capables de le faire mourir. Il y a des Chanteurs de profession parmi eux, auxquels ils ont autant de confiance que nous en avons à nos Medecins & Chirurgiens. Ils croient avec tant d'aveuglement ce que ces Charlatans leur disent, qu'ils n'osent rien leur refuser; de maniere que le Chanteur a tout ce qu'il veut du malade; & lorsque c'est quelque jeune femme ou fille qui demande la guérison, ce Chanteur ne le fait point qu'il n'en ait reçu quelque faveur. Quoique ces gens-là vivent dans la dernière des ignorances, ils ont cependant une connoissance confuse de la creation du monde & du deluge, dont les vieillards font des histoires tout à fait absurdes aux jeunes gens qui les écoutent fort attentivement. Ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, & surtout toutes les sœurs, parce qu'ils disent qu'elles s'accommodent mieux ensemble que si elles étoient étrangères.

Ils sont fort charitables envers les veuves & les orphelins; ils donnent tout ce qu'ils ont avec un grand desintéressement. Aussi sont-ils tous aussi riches les uns que les autres, tous les meubles étant pour ainsi dire communs. Leurs tentes sont de peaux d'Orignal ou de Cariboux, qu'ils portent l'été sur leur dos lorsqu'ils décampent d'un en-

RELATION DE LA

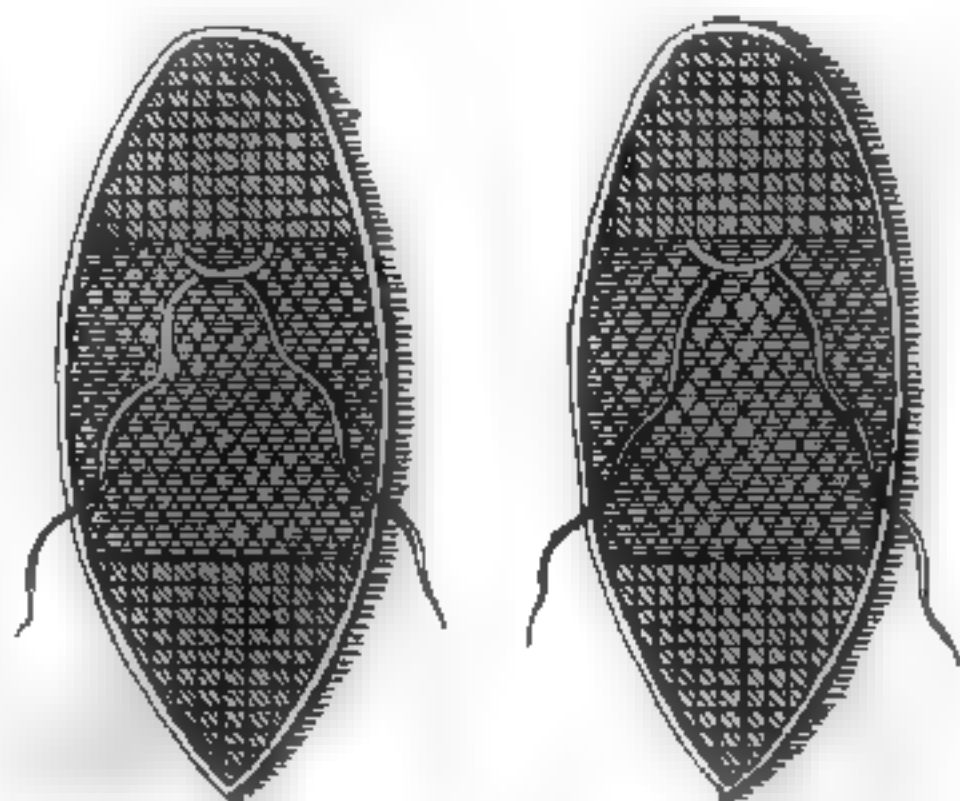
manière pour aller dans un autre, & l'hiver ils les traînent sur la neige. Ils se servent de raquettes l'hiver pour marcher sur la neige, comme font les Sauvages de Canada.

Il y a beaucoup de Castors dans ces Pays, meilleurs que ceux qui viennent de Canada; mais, il est surprenant de voir la peine que les Sauvages ont à les prendre l'hiver, parceque la peau n'en vaut rien l'été, car ce qu'elle n'a point de poil. Il faut qu'ils rompent les glaces à coups de haches & autres ferremens, quelquefois en plus de cent endroits, quoique les glaces aient dans le fort de l'hiver plus de quatre à cinq pieds d'épaisseur. Ces animaux ont un instinct tout particulier pour se loger. Ils choisissent une petite Rivière qu'ils bazzent dans l'endroit le plus étroit, pour arrêter l'eau qui leur sert d'étang, au bord duquel ils font une cabanne qu'ils couvrent de terre assez épaisse, crainte que le froid ne passe à travers. Ils font leurs anses de branches d'arbres, pour en manger l'écorce pendant l'hiver.

Ils ont divers appartemens dans ces Cabannes. Ils ne mangent point où ils couchent, crainte d'y faire quelque saleté. Le jour, ils n'approchent point de leurs lits que lorsqu'ils ont envie de dormir. Ils sont ordinairement dans ces Cabannes, deux, quatre ou six, toujours nombre pair, mâles & femelles, parmi lesquels il y a un maître qui a soin de faire travailler les autres. Et s'il se rencontre quelque paresseux, les autres le battent tant, qu'ils le contraignent d'abandonner & de chercher parti ailleurs.

Les Castors ont les jambes fort courtes, de

RAQUETES.





1. The first part of the document is a list of names and addresses. The names are written in a cursive script, and the addresses are in a more formal, printed style. The list is organized into two columns, with names on the left and addresses on the right. The names are: John Smith, Mary Jones, and Robert Brown. The addresses are: 123 Main Street, New York, NY 10001; 456 Elm Street, New York, NY 10002; and 789 Oak Street, New York, NY 10003.

de maniere que leur ventre traîne toujours à terre. Ils ont quatre dents fort grandes, deux deffous, deux deffus, avec lesquelles ils coupent le bois avec tant de facilité, qu'en très-peu de tems ils ont abbatu un arbre aussi gros qu'un homme l'est par le corps. Ils ont la queuë platte comme une truelle de Maçon, avec laquelle ils portent la terre, & maçonnent leurs cabannes & écluses, avec plus d'industrie que les hommes ne pourroient faire. Outre le Castor dont il y en a beaucoup, il se trouve des Loups-Cerviers, des Ours, des Martes, des Pequans, des Orignaux ou Elans, enfin, de toute sorte d'Animaux dont les peaux sont fort recherchées en France, Suivant l'experience que j'ai de ce commerce, si ce poste étoit bien entretenu de Marchandises, & qu'il fût encore aux François, je croi que tous frais payez, il donneroit tous les ans plus de 100000 liv. de profit. En 1713. on ne m'avoit pas envoyé 8000 liv. de cargaison en tout, & j'ai fait en 1714. pour plus de 120000 liv. que j'ai apporté avec moi, lorsque j'ai été relevé par les Anglois. Ce poste seroit, selon moi, un des meilleurs qu'il y ait dans l'Amerique, pour peu qu'on y fît de dépense.

**LES TROIS
NAVIGATIONS;
DE
MARTIN FROBISHER,**

LES TROIS NAVIGATIONS
 DE
 MARTIN FROBISHER,
 POUR CHERCHER UN PASSAGE
 A L A
 CHINE ET AU JAPON
 PAR LA
 MER GLACIALE,
 EN 1576. 1577. ET 1578.

Ecrites à Bord du Vaisseau de Frobisher

TRADUITES DE L'ANGLOIS.



Martin *Frobisher* convaincu par une experience de plusieurs années de Navigation, qu'il y a un Chemin plus court par Mer, pour se rendre à la *Chine* & au *Catay*, que celui du *Cap de Bonne Esperance*, communiqua en ... à plusieurs de ses Amis le dessein qu'il avoit de chercher une nouvelle route par le Nord. Il demonstra même sur la Carte, que ce passage devoit se chercher par le *Nord-Ouest*, & qu'il estoit vraisemblable qu'on le trouveroit : sur quoi il resolut d'exécuter son projet & de justifier à son retour par des témoignages non recusables les fondemens de
 sa

sa recherche, ou de ne revenir jamais. C'étoit là sans doute un dessein bien glorieux : mais quoi qu'il en soit, & quelque raison qu'eut *Frobisher* d'espérer que sa découverte seroit infailible, le succès ne répondit pas à son entreprise.

Quinse années se passerent à chercher les moiens d'envenir à bout. Il en parla souvent à ses intimes Amis & à plusieurs Marchans qui ne firent pas grand compte de ce projet. Il s'adressa donc à la Cour, où l'on fit plus de cas de son dessein, puisque Mylord Comte de *Warwick* (*Ambroise Dudley*) le favorisa si bien, qu'il lui fit compter pour cette navigation une somme d'argent assez considerable, dont il acheta & équipa deux petits Batimens de 20 à 25 tonneaux & un autre de 10 tonneaux. Avec cela il se pourvut de Munitions de bouche & de tout ce qui pouvoit lui estre nécessaire pour une Navigation d'une année.

Le Jeudy 7 Juin 1576 nos batimens, le *Michel* commandé par *Rindekly*, & le *Gabriel* par *Ratcliffe* mirent en mer avec notre pinasse & firent Voile vers *Depfort*, où nous fumes obligés de mouiller, parce que le Mast de Misene & le beaupré de notre pinasse se rompirent au choq d'un gros Vaisseau qui étoit à la Rade & contre lequel elle donna. Sans cet accident nous aurions pu arriver ce même jour à *Greenwich* où étoit alors la Cour.

Le 8. Nous Levames l'Ancre sur le Midy & arrivames le même jour à *Greenwich*. nous fimes plusieurs Salves de gros Canon à l'honneur de la Cour. Sa M. nous fit l'hon-

l'honneur de nous souhaiter un bon Voyage & de nous envoyer un Gentilhomme à bord.

Le 9. le Secrétaire *Woolly* se rendit à Bord & exhorta l'Equipage de la part de S. M. à être soumis aux ordres des Capitaines. En même tems sa M. nous fit souhaiter un bon succès dans l'entreprise projetée.

Le 10. Etant à la hauteur de *Gravesend*, nous primes notre Latitude qui étoit de 51. Degrés 33 Minutes. l'Aiman varioit de 11 Degrés & demi.

Le 24. à Deux heures après Midy, nous eumes la vüe de *Fair-ile* qui nous demouroit au *Nord-Est*. Nous nous tinmes un peu au Sud de l'Ile & la rangeames au *N.O.* quart à l'*Ouest*.

Le 25. Depuis 4 heures du Matin jusqu'à 8. nous eumes un fraix de *N. O.* quart au *N.* & fimes l'*Ouest*. La pointe de l'*Ecosse* nommée *Swinborne* nous demeurant à l'*O. S.O.* nous fillames *N. N. O.* vers *Fair-ile*. Nous courumes droit à la pointe septentrionale & trouvames assez près de terre 60. 50. 40. brasses d'eau sur un fond de coquillages A demi lieüe de l'Ile nous trouvames 36 brasses, & nous avançames pour voir de trouver quelque bonne Rade à l'abry des vens *Nord-ouest*. Nous sondames dans la longueur de deux cables de la Côte, & trouvames un fond de rochers fort sâle avec beaucoup d'eau. Nous ne jettames point l'ancre & laissames notre Voile de Misene avec la grand' Voile, jusqu'au retour de la Marée. La Marée alloit *N. O.* & *S. E.* le Vent *S. E.* & l'Ebbe ou le jussant *N. O.*

Le 26. Nous fillames de *Fair-ile* à la pointe de *Swinborn*

born par un Vent forcé du Sud & primes notre hauteur qui se trouva de 59. D. 46. M. la Distance du soleil à notre Zenit étant de 37 D. Nous avions l'île *Fowlay* à six lieues O. N. O., & la pointe de *Swinborn* E. S. E. Le *Gabriel* s'étant ouvert & de plus ayant besoin de faire de l'eau, nous entrâmes dans la Baie de *S. Tronion* & mouillâmes sur 7 brasses bon fond de sable. L'Embouchure de cette Baie a 17 brasses d'eau, plus avant 15. puis 12. 10. 9. 8. & enfin 7 comme on vient de le dire. Cette Baie git N. N. O. Après que nous eumes bouché la Voie d'eau & fait aiguade nous débonquâmes, le soleil étant au N. N. O. & le Vent. S. S. E. après avoir débouqué nous virâmes à l'Est par la hauteur de *Fowlay*. On jetta la sonde & l'on trouva 50 brasses fond de sable mouvant. A une lieue de là, même profondeur & fond de sable blanc mêlé de coquillages rougeâtres, à la pointe Meridionale de *Fowlay*.

Le 27 le Soleil au Sud, l'île *Fowlay* O. N. O. hauteur 59. D. 56. M. Notre Cours par un Vent S. S. O. O. quart au N. Depuis Midy jusqu'à à 4. h. par un beau frais nous fîmes 6 Lieues O. quart au N. On jetta la sonde sur 60 Brasses fond de pierres mêlé de coquillages. l'île nous demeura à huit lieues à l'Est.

Le 1. Juillet de 4. à 8. h. nous fîmes 4 lieues à l'Ouest. Nous eumes un Vent fort qui nous empêcha de tenir la Mer. Nous fîmes 2 lieues S. O.

Le 3. la Boussole varia d'un Rumb à l'Ouest. De 4. h. à 8 du matin nous fîmes 6 lieues, de 8 à 12. 4. lieues O. quart au N.

Le

N A V I G A T I O N S, 45

Le 11. Nous vîmes étant au *S. E.* le *Friesland* ou l'*Islande* à 16 lieues de nous *O. N. O.* paroissant une haute pointe couverte de neige. Nous étions à la hauteur de 60. *D.* On fit voile vers la terre & l'on sonda sans trouver fond sur 150 brasses d'eau. On mit en Mer la Chaloupe où nôtre Capitaine suivi de quatre hommes se fit nager vers la terre, qui se trouva inaccessible par la quantité de glaces qui bordoient les côtes : Ainsi il falut retourner à bord. Nous eûmes peine à éviter les glaces à cause d'une forte brume : mais malgré cela on ne laissa pas de faire vint lieues au *Sua-O.* du Jeudi matin à 8 h. au Vendredi à midy.

Le 16. le Soleil *S. E.* à 33 *D.* du Zenit, & ensuite *S. S. E.* à 40 *D.* A sa plus grande hauteur 52. *D.* Le Compas varioit alors de deux Rumbs & demi à l'Est.

Le 20 nous aperçûmes une terre haute, à laquelle on donna le nom de *Queens Elisabeth foreland.* Cap du promontoire de la Reine *Elizabeth* : & courant au long de la Côte au Nord nous découvrimus une autre pointe avec un golfe ou enfoncement, on peut être même un Détroit entre ces deux Iles. Nous trouvâmes beaucoup de glaces & tinmes le Nord, sans pouvoir venir jusqu'au prétendu Détroit, le Vent nous étant contraire.

LE 21. Nous vîmes un Continent de glace, & courûmes Ouest, pour éviter d'y tomber.

Le 26. on vit comme une terre couverte de glace. Hauteur 62 *D.* 2: *M.*

Le 28 au matin tems fort embrumé, qui s'étant ensuite éclairci nous fit voir une terre que nous primes pour la *Terre de Labrador*
en-

entourée de glaces. Nous mimmes le Cap sur la Côte, mais ne trouvant point de fond sur 100 brasses d'eau on crût que c'étoit de la glace & non une côte. Ainsi ne pouvant prendre terre nous remimmes le Cap à la Mer, par où nous evitames les glaces.

Le 30. Nous aprochames à une lieüe du rivage, cherchant un havre. La Baie se trouva pleine de glaces, & le *Bot* s'étant avancé près de la Côte à la longueur d'un cable ne pût trouver de fond sur 100 brasses. Nous fillames au long de la Côte *O. N. O.* selon le gisement de cette terre. Les Courants y sont fort rapides & nous jugeames que l'on pouvoit dériver en avant à la faveur de ces Courans au moins 3 lieües & demie en une heure. Le 31. Nous vimes à 4 heures du Matin, le tems étant fort serain, une terre haute* Nord quart à l'Est de nous. Nous courumes *N. E.* quart à l'Est de cette terre, mais etant plus près nous trouvames que les glaces s'étendoient le long de la côte au moins de la largeur de cinq lieües. Ce qui nous la rendit inaccessible.

Le 1. Aoust. Calme. On mit la Chaloupe à la mer & l'on fonda à la distance d'une grande Ile de glace, à peu près de la longueur de deux Cables. On trouva 16 brasses sur un fond pierreux & sondant une seconde fois, cent brasses sur un fond de sable.

Le 2. on fonda à un quart de lieüe plus loin. On trouva 60 brasses sur un fond ferme l'Ile de glace se separa en deux pieces avec un fracas si grand qu'on auroit dit qu'un rocher tomboit dans la Mer. A 4 heures après

NAVIGATIONS, 47
près Midy on trouva 90 brasses fond noir
mêlé de petites pierres blanches comme
des perles. La Marée nous fit dériver vers
la Côte.

Le 10. Nôtre Chaloupe, où étoit le Capitaine avec quatre hommes, nagea vers une Ile gisant à une lieüe de la grande Ile. Le Courant y portoit au *Sud-Ouest*. Ils y descendirent en morte-eau & monterent au haut de l'Ile : Mais dans la crainte d'être surpris de la brume, ils retournerent à bord.

Le 11. Hauteur de 63 *D. 8 M.* nous entrâmes dans le Détroit dont on a parlé cy-dessus.

Le 12. On fit voile vers une Ile qui fut nommée l'Ile *Gabriel*, à 10 lieües de nous, & l'on mouilla dans une Baie sabloneuse sur 8 brasses d'eau. Nous avions la terre à l'O. S. O. Cette mauvaise Baie à 10. lieües de l'Ile *Gabriel* fut nommée *priors-fond*.

Le 14. On leva l'ancre, & l'on alla mouiller dans une autre Baie sur 8 brasses beau fond de sable mêlé d'une terre noire. On espalma le Vaisseau & l'on fit aiguade.

Le 15. On fit voile du côté de *priors-Bay* ou *sound*.

Le 16. Calme & glaces. En deux heures de tems nous fumes pris dans les glaces de l'épaisseur d'un quart de pouce, bien qu'il fit tres beau.

Le 17. On leva l'ancre & l'on vint à *Thomas-William Ile*.

Le 18. Courant *N. N. O.* nous tombâmes sous *Burchards-Ile*, à 10 lieües de *Thomas-William*, sur 23 brasses, de bon fond.

Le 19. au matin le tems & la mer étant calmes,

vüe de *Freeſland* à 8 lieües de nous. Les glaces nous empecherent d'y toucher. Du 1. au 6. nous fimes voiles le long de l'*Iſlande* & le matin à 8 heures la partie Meridionale de l'île nous demeura à 10 lieües à l'*Eſt*.

Le 7. gros tems. La tempête jetta un de nos Matelots du haut du grand Maſt dans la mer, mais le balancement du Vaiſſeau lui ayant donné le moien de ſaiſir un bout de la Vergue de Miſene, il eut le bonheur d'être ſecouru.

Le 25. Nous eumes la vüe d'*Orckney* une des *Orcades*, & Le 8. Octobre du *Seld*. Nous fillames en rangeant la Côte d'Angleterre & vinmes ancrer à *Yarmouth*, & le jour ſuivant à *Harwich*.

Le Chevalier *Frobiſher* de retour à *Londres*, on lui demanda quel avantage il remportoit des Terres decouvertes au Nord. Il ne pût montrer qu'un morceau de pierre noire qu'un Matelot lui avoit donné à Bord. La femme d'un des intereſſés à cette Navigation s'aviſa, & peut etre par haſard, de le jetter dans le feu, de l'y laiſſer rougir, & de l'eteindre enſuite dans du Vinaigre. On y remarqua des Veines d'or. Un orfevre en tira même aſſés à proportion de la groſſeur de la pierre. Il n'en fallut pas davantage pour ſe promettre des merveilles, au cas que l'on pût apporter quantité de ces pierres noires. L'avidité du gain fit entrer pluſieurs perſonnes dans le projet de la découverte du paſſage, & même il y en eut qui ſolliciterent le privilege pour cette Navigation à l'excluſion de tous les autres. Enfin l'eſperance du gain, plus qu'autre choſe, fit entreprendre une ſeconde Navigation.

La Reine *Elizabeth* y entra dans les mêmes vues que les autres intéressés dont je viens de parler: à quoi le Comte de *Warwick* & plusieurs autres Seigneurs Anglois contribuèrent beaucoup. La Reine donna à *Frobisher* le Vaisseau l'*Aide* du port de 200 tonnaux & de Cent hommes d'Equipage, outre les Barques le *Gabriel* & le *Michel*. On se pourvût pour six mois de provisions de guerre & de bouche.

Le 25. Mai *Frobisher* se rendit à bord à *Blackwel* où nos Vaisseaux étoient à l'ancre. Il fut résolu de partir au premier bon vent.

Le 26. On alla mouiller à *Gravesend*.

Le 27. Tout l'Equipage communia des mains du Ministre de *Gravesend*: le soir nous partîmes pour *Tilbery hope*.

Le 28. à 9. heures du soir nous arrivâmes à *Harwich* & nous y arrêtâmes jusqu'au 30.

Frobisher reçut des lettres du Conseil, par lesquelles il lui étoit ordonné expressement de ne point passer ses ordres, & surtout de ne pas augmenter ses Equipages qui faisoient en tout 120. hommes. Ce qui le porta à congédier plusieurs de ses hommes qui étoient assés propres pour le Voyage, mais peu disposés à subir les ordres.

Le 31. Nous remîmes à la Voile, & tinmes route au Nord rangeant les Côtes d'*Angleterre* & d'*Ecosse*.

Le 7. Juin nous parvînmes au passage de *S. Magnus* entre les Iles *Orcades*. Ces Iles qui sont 30 en nombre gisent au Nord de l'*Ecosse* dont elles dépendent. On les appelle en Anglois *Orkney*

Nous nous rafraichimes aux *Orcades* & fimes de l'eau : plusieurs de nos Soldats eurent permission d'aller à terre pour s'y divertir pendant un jour : mais à peine les Insulaires les eurent ils aperçus qu'ils prirent la fuite comme s'ils eussent vû des Enemis. Nôtre lieutenant qui se nommoit *George Best* s'étant avancé tout seul vers eux & aiant fait arrester nos débarqués leur fit entendre qu'ils étoient *Anglois* & amis. Surquoi ils se rassurerent. Ces pauvres gens nous donnerent pour de l'argent tout ce qu'ils eurent. Nos raffineurs découvrirent là une mine d'argent.

Orckney la principale des *Orcades* git à 59 D. 30 Minutes de Latitude Eu égard au Climat & à sa situation il y fait grand froid : Cependant il y croit suffisamment de grains & de fruits pour l'entretien des habitans, qui d'ailleurs paroissent contens dans leurs pauvreté. Il y a beaucoup d'oiseaux, dont ils vivent ainsi que d'œufs, & de poissons. Ils mangent outre cela du pain d'orge & boivent ordinairement du lait de vache. Ils ont pourtant de la biere en quelques endroits. Leurs maisons sont pauvres & assés chetives, de cailloux & sans cheminées. Les Insulaires des *Orcades* sont grossiers mais afables. Pour leur chauffage ils brulent des mottes de terre, des touibes & de la fiente seche de vache : car le pais est sans bois. Ils manquent de cuir, ce qui étoit cause qu'ils prefoient de vieux souliers & des cordes à l'argent que nous leur ofrions pour les provisions qu'ils apportoit : tant il est vrai que l'or & l'argent sont des biens fort inutiles lors qu'ils ne sont pas aquerir le nécessaire. Il nous parut pourtant qu'ils sa-
voient

voient fort bien le prix de l'argent d'*Angleterre*. La Capitale de l'Ile s'appelle *Kyrwey*. Ils sont de même Religion que les *Ecoffois*: Il y a une Abaïe à l'Ouest de l'Ile qui s'appelle *Saint Magnus* & qui a donné le nom au passage dont j'ai parlé.

Après nous être pourvus de rafraichissemens pour le Voiage, nous fîmes voile d'*Orckney* le 8. Juin & passâmes par un bon fraix dans la Nuit le passage de *S. Magnus*. Au point du jour nous avions déjà perdu la Terre de vue: nous fîlâmes deux jours *O. N. O.* Le vent s'étant tourné, nous dérivâmes côté en travers. Nous fîmes l'Ouest autant qu'il fut possible, & le Vent s'étant encore tourné, nous fîmes le Nord.

Nous rencontrâmes en ce parage trois pêcheurs *Anglois* revenant d'*Islande*, & leur donnâmes des lettres pour nos amis d'*Angleterre*. Nous croîsâmes ces mers pendant 26 jours, sans découvrir aucune terre, bien que de tems en tems nous vîssions flotter du bois & même des Arbres que nous crûmes venir des Côtes de *Terre-Neuve* par les Courans de l'Ouest qui portoient à l'Est. On trouve dans ces Mers des poissons & des Oiseaux extraordinaires qui vivent sans doute de ce qu'ils trouvent dans cette Mer, n'y ayant aucune Terre voisine.

Nous fîmes Voiles au bout de 20 jours par un Vent très favorable qui continua pendant 4 jours le *S. Michel* étant de l'avant fit le signal par un coup de feu & serra ses voiles dans la crainte qu'étant près de Terre, comme on le soupçonnoit, on ne tombât sur la Côte pendant la brume qui étoit

je ne crois pas qu'il y ait de foudement en ce qu'on a dit jusqu'à présent sur les glaces formées de l'eau de la Mer.

Frobisher prit deux fois la resolution de descendre à terre, mais en vain, à cause des brouillards épais qui sont frequens dans ces mers de glace & qui lui faisoient perdre les vaisseaux de vue; Sans parler du danger où nous aurions été exposés par la quantité de glaces flottantes.

Les travaux de notre pelerinage sur ces Mers glacées au Mois de Juillet, n'avoient d'autre adoucissement qu'un froid extreme, les Vens impetueux du Nord, la neige, la grêle & les frimats, au lieu des fleurs, des fruits & du ramage des Oyseaux qui font ailleurs les agrements de l'Eté. Cependant nous n'etions qu'à 61. D. de Latitude, & il est tres vrai que plus au Nord, par Ex. à 70. D. le froid n'y est pas si grand.

Après avoir rodé 4 jours & 4 nuits autour de *Friesland*, Frobisher resolut de prendre sa course vers le Detroit qui porte son nom. C'est ce Détroit que nous avions trouvé l'année d'auparavant, & par lequel notre Général avoit crû pouvoir se rendre dans la Mer du Sud.

Nous essuiames entre le *Friesland* & le Détroit un violent orage dans lequel le gouvernail du *S. Michel* se rompit. Après avoir fait environ 50 lieues dans le Détroit suivant notre estime, nous jugeames à propos de fermer nos Voiles, parce que la Mer étoit toujours grosse. Le 17 nous revimes les Barques que nous avions perdu de vue.

Comme nous allions embouquer dans le Détroit,

troît, il nous sembla de le voir fermé par un haut rempart de glace, ce qui jetta nos Equipages dans une grande consternation: mais le Général qui ne regardoit point au danger dans une affaire où il s'agissoit des interets de la Reine & de sa Patrie, franchit deux fois le peril à travers les glaces jusqu'au rivage à l'*Est* & aux Ilets qui en sont proches, avec deux Chaloupes destinées à cette traverse. Cependant on laissa nôtre Vaisseau & les deux barques en pleine Mer à cause des glaces.

Pendant que Frobisher cherchoit un lieu propre à débarquer, on aperçut quelques naturels du païs, qui se mirent à courir & à danser en faisant des cris extraordinaires.

On tacha de les attirer par des caresses, on leur presenta des couteaux & autres bagatelles qu'ils refuserent des mains de nos gens. Il falut mettre cela sur le rivage & se retirer ensuite, après quoi ils apporterent d'autres choses en échange au même endroit. A la fin deux des plus courageux posant leurs armes s'avancèrent vers le Général, qui, à leur exemple, s'avança aussi avec un autre de nos gens, après avoir fait arrêter les hommes qui le suivoient. On trouva moyen de surprendre deux de ces sauvages dont un s'échapa, & là dessus les autres coururent à leurs Arcs & à leurs flèches & revinrent à l'improviste sur nos gens, sans avoir égard à ceux qui suivoient. Mais malgré cela nous gardames nôtre prisonnier, Les flèches des sauvages blessèrent plusieurs de nos gens.

Pendant que *Frobisher* tachoit de reconoitre la Côte à l'*Est* & les Iles des environs,

notre vaisseau & les deux Barques évitant de trop prendre le large pour ne pas s'éloigner du Général, qui n'avoit presque point de Vitraines avec lui, effluèrent une violente tempête : en tant la nuit dans les glaces, qui certainement étoient d'une grosseur extraordinaire. Il pût à Dieu ce nous aider en nous favorisant par un tems clair, en sorte que nous les voyons venir & que par conséquent nous pouvions éviter ces glaces énormes. En quatre heures de tems il y en eut quatre qui vinrent nous assaillir, & si nous avions eu le malheur de succomber au danger, nous aurions perdu par cet accident notre Général, le Capitaine & nos meilleurs Matelots, qui tous étoient à terre sans provisions. L'habileté de notre premier Canonier & de deux de nos pilotes, gens d'expérience nous tira d'affaire en ce danger, que nous eussions, plutôt que de tenir la Mer, & de hasarder de perdre notre Chef & le reste de nos gens.

Cette haute Terre que notre Capitaine avoit decouvert le premier en 1576 du haut du perroquet du grand Mât & qui fut nommée *Holtes*, du nom de celui qui commandoit alors sur le *Gabriel* sous les ordres de *Frobisher*, fut nommée cette fois-ci *Northfore-land*.

Nos raffineurs mirent pied à terre à la petite Ile où l'on avoit trouvé de l'or l'année d'auparavant. Ils n'y en trouverent pas cette fois-ci de la grosseur d'une Noix. En revange nos gens en trouverent beaucoup dans les autres Iles : Surquoi notre Général se rendit à Bord le soir à 10 heures. On fit quelques salves en signe de joie pour son

son arrivée, & ses gens apporterent des œufs, des oiseaux, & un chevreau dont l'Equipage se régala. On reconnut à quelques marques qu'il devoit y avoir eu là du Monde.

Il y avoit déjà quatre jours que nous faisions voile par l'embouchure du Détroit, lorsque les Vens *Nor-Ouest* & *Ouest* aiant fait une grande ouverture dans les glaces, le passage du Détroit nous fut entierement libre le 19 Juillet. Le 20 notre Général & le Capitaine allerent sonder près de la Côte à l'*Ouest* & y trouverent assés bon mouillage pour le Vaisseau & les deux Barques. La Baie fut nommé *Forkmans Bai*, du nom d'un de nos pilotes.

Le même jour, nos Batimens étant ancrés, le Général alla à terre avec quelques uns de nos gens. Après avoir rendu graces à Dieu de ce qu'il nous avoit conservé, on prit possession du pais au nom de la Reine, Après quoi le Général ordonna à tous ceux qui étoient presens au nombre de 40 hommes, d'obéir aux *Commandans* Fenton & York & à Best son Lieutenant, pendant son absence. Pour lui, il avança deux lieües dans le pais & éleva des monceaux de pierres sur les hauteurs, comme une marque de possession. Il fit dresser une espee de colonne sur une Montagne qui fut nommée le Mont *Warwick*: après cela notre Général revint à Bord avec bonne provision de cette terre Minerale où l'on croioit trouver de l'or. En revenant il trouva deux cabanes couvertes de peaux de chiens marins, d'où les sauvages se sauverent aussitot vers les Montagnes. On y laissa quelques bagatelles, des sonnetes & de petits couteaux, avec

une lettre , du papier , des plumes
l'ancre , afin que nos gens que les sauvages
avoient retenu l'année d'auparavant (sans
sant qu'ils étoient encore en vie ,) pussent
faire usage , & connoître notre dessein
plusieurs de nos gens qui allerent encore à
trouverent que les Cabanes dont on avoit
avoient été avancées près du rivage. Sans
sans doute une précaution des sauvages ,
se sauver dans leurs Canots , au cas qu'ils
vissent poursuivis sur terre. Notre mont
separa en deux troupes , & aiant par
montagne fut bientôt près des sauvages.
Ceuxci s'en étant aperçu prirent sans balancer
la fuite du côté de leurs petites barques ,
donnant même plusieurs de leurs rames ,
ramerent vers le bas de la Baie où ils trou-
verent nos chaloupes qui les rechassèrent
le rivage , ce que l'on n'auroit jamais pu
re , s'ils eussent eu toutes leurs rames ,
ce qu'étant extraordinairement vites l'auroit
ou auroit perdu son tems à les suivre.

Desque les sauvages furent à terre , ils
vinrent sur nos gens. Trois des leurs qui
rent blessés par les notres en ce rencon-
fauterent en desespérés du haut des rochers
dans la mer & se noierent ; ce qui ne se
pas arrivé , s'ils se fussent montrés plus
soumis , ou si nous avions pu leur faire com-
prendre que nous n'étions pas leurs ennemis.
On leur auroit conservé la Vie , & pansé les
blessés ; mais ces pauvres malheureux ne
connoissant point la compassion ne cherchant
la mort , lors qu'ils se voient réduits à l'extré-
mité.

Le reste des sauvages se sauva sur les barques.

NAVIGATIONS, 61
tes Montagnes; deux femmes qui ne purent
courir aussi vite que les hommes tomberent
entre nos mains. L'une étoit âgée, & l'autre
embarassée d'un enfant. On laissa la Vieil-
le qu'on prit pour un Diable, tant elle étoit lai-
de & malfaitte: On nomma l'endroit où l'on
venoit d'être aux prises avec les sauvages la
Pointe de sang, & le lieu où nous étions à l'An-
cre *York-Bay* du nom du Capitaine d'une de
nos Barques.

Tout ceci montrait assez qu'il n'y auroit
pas moyen de les gagner ni par douceur, ni
par Amitié: On retourna à leurs cabanes,
où l'on ne trouva que la main d'un vieillard,
une espee de pourpoint, une ceinture &
les souliers des hommes que nous avions per-
du l'année d'au paravant. C'est tout ce que
nous en avons jamais pu apprendre.

Cependant le Général Frobisher considerant
que le tems pressoit resolut de chercher une
mine assez abondante pour fournir à la cargai-
son de nos batimens; remettant à une au-
tre occasion de continuer la decouverte de
ces Terres Septentrionales. Sur cela il passa
le 26 Juillet au *North-land* avec les deux Bar-
ques, laissant l'*Aide* à l'ancre à *Jorckmans-
Bay*, dans le dessein de poursuivre la Na-
vigation s'il étoit possible, lors qu'il auroit
trouvé un bon havre & une cargaison suffisan-
te pour nos vaisseaux. Les Barques mouille-
rent cette même Nuit là dans la Baie de *North-
land*: mais la Marée étoit si forte & les gla-
ces flotoient avec une telle violence que nous
nous fumes perir plusieurs fois. Enfin après a-
voir découvert une Mine que nous estimions
fort riche, & porté à Bord environ 20 ton-
nes

4. 2 3 5 7 11 13 17 19 23 29 31 37 41 43 47 53 59 61 67 71 73 79 83 89 97 101 103 107 109 113 127 131 137 139 143 149 151 157 163 167 173 179 181 187 191 193 197 199 211 223 227 229 233 239 241 247 251 257 263 269 271 277 281 283 287 293 299 307 311 313 317 331 337 341 347 349 353 359 367 373 379 381 387 391 397 399 401 407 409 413 419 421 427 431 433 437 439 443 449 451 457 463 467 473 479 481 487 491 497 499 501 507 509 513 519 521 527 531 533 537 539 543 549 551 557 563 567 573 579 581 587 591 597 599 601 607 609 613 617 619 623 627 629 631 637 639 643 647 649 653 657 659 663 667 669 673 677 679 683 687 689 691 693 697 699 701 707 709 713 717 719 723 727 729 731 733 737 739 743 747 749 753 757 759 763 767 769 773 777 779 783 787 789 791 793 797 799 801 807 809 813 817 819 823 827 829 831 833 837 839 843 847 849 853 857 859 863 867 869 873 877 879 883 887 889 891 893 897 899 901 907 909 913 917 919 923 927 929 931 933 937 939 943 947 949 953 957 959 963 967 969 973 977 979 983 987 989 991 993 997 999

Les premiers nombres premiers sont : 2, 3, 5, 7, 11, 13, 17, 19, 23, 29, 31, 37, 41, 43, 47, 53, 59, 61, 67, 71, 73, 79, 83, 89, 97, 101, 103, 107, 109, 113, 127, 131, 137, 139, 143, 149, 151, 157, 163, 167, 173, 179, 181, 187, 191, 193, 197, 199, 211, 223, 227, 229, 233, 239, 241, 247, 251, 257, 263, 269, 271, 277, 281, 283, 287, 293, 299, 307, 311, 313, 317, 331, 337, 341, 347, 349, 353, 359, 367, 373, 379, 381, 387, 391, 397, 399, 401, 407, 409, 413, 419, 421, 427, 431, 433, 437, 439, 443, 449, 451, 457, 463, 467, 473, 479, 481, 487, 491, 497, 499, 501, 507, 509, 513, 519, 521, 527, 531, 533, 537, 539, 543, 549, 551, 557, 563, 567, 573, 579, 581, 587, 591, 597, 599, 601, 607, 609, 613, 617, 619, 623, 627, 629, 631, 637, 639, 643, 647, 649, 653, 657, 659, 663, 667, 669, 673, 677, 679, 683, 687, 689, 691, 693, 697, 699, 701, 707, 709, 713, 717, 719, 723, 727, 729, 731, 733, 737, 739, 743, 747, 749, 753, 757, 759, 763, 767, 769, 773, 777, 779, 783, 787, 789, 791, 793, 797, 799, 801, 807, 809, 813, 817, 819, 823, 827, 829, 831, 833, 837, 839, 843, 847, 849, 853, 857, 859, 863, 867, 869, 873, 877, 879, 883, 887, 889, 891, 893, 897, 899, 901, 907, 909, 913, 917, 919, 923, 927, 929, 931, 933, 937, 939, 943, 947, 949, 953, 957, 959, 963, 967, 969, 973, 977, 979, 983, 987, 989, 991, 993, 997, 999.

ces logis souterrains sont pour ainsi dire incrustées d'os de Baleines depuis le bas jusqu'au haut & agencées aussi artificieusement que nos aïeux : avec cela tout est cousu & fermé exactement dans toutes les ouvertures d'en haut , par des nerfs qui joignent des peaux de chiens marins , en guise de tuilles. Ces maisons n'ont qu'un appartement : & la moitié de cet appartement plus élevée d'un pied que l'autre moitié est pavée de pierres larges ; au lieu que l'autre est couverte de mousse & sert sans doute aux plus viles fonctions du ménage. Quoiqu'il en soit ils y vivent comme des Bêtes , & je crois qu'ils sejourneront en un même lieu jusqu'à ce que l'extrême saleté les en chasse. Il nous parut aussi que ces peuples sont errans comme les Tartares & divisés en bandes sans aucune demeure fixe. Outre ces habitations d'hyver , ils ont encore des tentes quarrées & couvertes de peaux de Chiens marins.

Ils ont pour armes l'arc , la fleche , la fronde , & le Dard. Leurs Arcs sont de bois & de la longueur d'une aune d'Angleterre. Ils sont renforcés par des Nerfs , & les cordes de ces arcs sont aussi de nerfs. Leurs fleches sont de trois pieces , le devant & le derriere est d'os , le milieu de bois ; & le tout est de la longueur de deux pieds. Chaque fleche a deux plumes taillées sur le devant du tuiou , & lors qu'ils la veulent décocher ils font reposer le plat de la plume sur le bois de l'arc. Ces fleches ont trois différentes têtes , de pierre , de fer en forme de cœur , ou d'os & cet os est aiguisé des deux cotés & pointu. Cette tête est peu ferme , parce qu'elle est attachée fort lâche & même n'est souvent que po-

posée dans une coche, de sorte qu'il arrive que la flèche ne fait que fort peu d'effet, à moins qu'elle ne soit décochée de fort près.

Leurs dars sont de deux sortes. ils en ont diverses pointes qui avancent par devant. Le milieu est d'os; ils ont du rapport à nos broches à rotir de la viande; mais ils sont plus longs. Les sauvages ont des instrumens de bois, d'où ils lancent ces dars avec beaucoup de vitesse. L'autre sorte est beaucoup plus grande. Ces derniers ont des deux côtés & au devant un long os bien aiguilé. Ils ressemblent assés à nos épées.

Ils ont deux sortes de bateaux de cuir garnis en dedans de planches quarrées de bois, qui sont jointes fort industrieusement par des courroies. Les plus grans de ces Canots ressemblent à nos bateaux à rames & peuvent tenir 16 18. & même 20 personnes. Ils mettent vers la proue une Voile de boiaux des Bêtes qu'ils tuent, cousus ensemble fort proprement. Les plus petits de ces canots ne tiennent qu'un homme.

Ils chassent aux Oiseaux & aux autres Bêtes avec les armes dont j'ai parlé, & prennent le poisson avec le dard. On remarqua qu'ils avoient du fer aux pointes de leurs flèches, de leurs coutaux, & des outils dont ils se servent pour faire leurs canots &c. Mais ces instrumens sont si mal faits, qu'ils ne peuvent s'en servir qu'avec peine. Je crois qu'ils ont commerce avec des peuples qui leur fournissent du fer.

Ils ont sur la tête une espee de capuchon de moine long & pointu : lorsqu'ils
veu-

veulent faire beaucoup d'amitié à quelqu'un, ils lui font present de la pointe de ce capuchon. Les hommes ne le portent pas tout à fait si pointu que les femmes. L'un & l'autre sexe est chaussé de la même façon d'une chaussure qui va jusqu'aux genoux sans aucune ouverture; & cette chaussure est de cuir. Ils en tournent le dehors en dedans pour mieux conserver la chaleur des jambes, & en mettent deux ou trois paires l'une sur l'autre, sur tout les femmes. Ils portent leurs couteaux, leurs aiguilles & autres choses semblables dans ces chaussures. Pour empêcher que ces bas ne leur tombent sur les talons ils y passent un os qui prend du talon jusqu'au genou & fait à leur mode le même effet que nos jarretières.

Ils preparent leurs peaux avec le poil. Ces peaux sont douces & unies. En hyver & en tems humide ils portent le poil en dedans, dans le chaud ils le mettent en dehors. Voilà tout leur ornement. Nous n'avons pu remarquer quel est leur culte, ni quelle idée ils ont de Dieu. Je ne sais s'ils sont Anthropophages. Ils mangent crüe quelque sorte de viande que ce puisse être, chair, & poisson sans s'embarasser de la fraîcheur de la viande.

Nos prisonniers sauvages nous donnerent à connoître qu'ils avoient communication avec des peuples qui portent des plaques d'or sur le front.

Le pais est haut & pierreux aux deux côtés du Détroit de *Frobisher*. On y voit des Montagnes couvertes de neige. Il n'y a presque rien de plain & d'uni, & point du tout d'herbe, excepté quelque peu de mousse produite
dans

dans des lieux bas & humides. Pour du bois il n'y en a pas davantage. On peut dire en un mot qu'il n'y a ni arbre, ni plante. On y trouve cependant quantité de cerfs à peu près de la couleur de nos Anes; leurs bois est plus large & plus haut qu'aux autres, & leur pied de 7 à 8 pouces de tour ressemble à celui de nos Bœufs. On y trouve aussi des Lievres, des Loups, des Ours blancs & beaucoup de gibier.

Si cette Terre est infertile, dure & ingrate, le génie des habitans répond fort bien à ces qualités. Ils sont lourds, brutaux, & grossiers, incapables de cultiver la terre & ne vivaient que de chasse, de pêche & de gibier, qu'ils abattaient avec leurs flèches: Il semble, que ce pays, quoique très froid, soit sujet au Tonnerre & aux tremblemens de Terre: car on y trouve de hautes Montagnes de pierres poreuses, qui paroissent avoir été séparées des autres & amoncelées ensuite par des moyens extraordinaires. Peut être cela s'est-il fait par des tremblemens de Terre.

On n'y voit ni Rivières, ni eaux courantes; Il n'y a d'eau que celle qui provient des neiges qui se fondent en été & qui coule des Montagnes du pays. Il ne peut même y avoir aucune eau courante, à cause du froid aigre & violent qui dure sans cesse les quatre saisons de l'année & qui endurecit & resserre la terre d'une telle force, que les eaux n'y sauroient avoir d'issue comme dans les autres pays, ni former un Bassin, & se répandre dans un lit. A l'égard de ces eaux de neige, qui coulent des Montagnes en
été,

NAVIGATIONS, 69

été elles restent toutes dans des cavités basses, comme dans un vivier ou dans un Marais, jusqu'à ce que par la longueur du tems elles s'inbibent dans la Terre. J'attribue tout cela aux gelées si rudes & si violentes, que dans plusieurs endroits la terre se trouve gelée à 4. ou 5. brasses de profondeur & les pierres attachées si fortement ensemble par cette gelée, qu'on ne peut les separer qu'à coups de marteau.

Je crois que cela prouve assés que le cours des eaux & leur source y doivent être interrompus, sans en chercher d'autres causes : & qu'ainsi ces eaux ne pouvant prendre leurs cours sur terre, elle sont contraintes de se détourner & de se rendre à la Mer, par des Veines & des conduits souterrains. Je crois encore que ce froid extraordinaire augmente considerablement la chaleur dans les entrailles de la terre, parce qu'elle s'y trouve renfermée par le resserrement des pores : & je conclus que cette chaleur ainsi renfermée peut contribuer uniquement à la formation des Mines & à la vegetation de la matiere Minerale qui se trouve en ces lieux-ci.

Le 6. Août notre Lieutenant alla à terre avec les Soldats pour couvrir nos travailleurs. On fit des tentes sur l'île de la Comtesse & l'on s'y retrancha du mieux qu'on pût. Dans le fort du travail, un assés grand nombre de sauvages se montra sur le haut d'une Montagne vis à vis de nos gens. Ils avoient arboré une espece de pavillon & faisoient beaucoup de bruit. Il nous parut qu'ils étoient de la même troupe que nous avions vuë à l'autre côté du Détroit, & qu'ils venoient rede-

mander

mander les gens que nous avions à eux. Le Général s'avança avec nos deux prisonniers, sur une éminence, afin qu'ils pussent voir leurs compatriotes, & pour leur parler par le moien de ces sauvages. Notre homme apercevant ses compagnons se mit à pleurer si amèrement, que pendant longtemps il ne lui fut pas possible d'ouvrir la bouche : mais reprenant enfin ses esprits, il leur parla & leur offrit les bagatelles que nous lui avions donné. Ils lui temoignerent beaucoup d'Amitié & de regret pour son esclavage.

Le Chevalier *Frobisher* leur fit connoître par signes, qu'il souhaitoit de ravoit les cinq hommes qu'on lui avoit pris ; sous promesse de leur rendre l'homme, la femme & l'enfant qu'il avoit à eux, & de leur faire divers presens en recompense. Là dessus notre sauvage nous donna à connoître par d'autres signes, que nos hommes étoient encore en vie, qu'on nous les rendroit, & que ses compatriotes temoignoient qu'on pouvoit leur écrire. Cette circonstance fait voir qu'ils savent ce que c'est que l'Ecriture, ou que cela leur avoit été appris par nos gens. Quoiqu'il en soit on se separa sans donner de lettre, parce qu'il étoit tard.

Cependant le jour suivant dès le matin, ils demanderent la lettre & montrant le Soleil avec trois doigts de la main élevés ils nous faisoient connoître que dans trois jours nous les verrions de retour. C'est aussi à quoi les sauvages ne manquerent pas, mais ils revinrent sans nos gens.

La

NAVIGATIONS, 71

La nuit suivante, le Lieutenant ordonna à notre Trompette de sonner la retraite, afin que nos gens qui étoient encore à l'Île se rendissent au Drapeau, de peur, de surprise de la part des sauvages qui étoient fort près de nous. On représenta aux Equipages; que dans un si grand éloignement de chez soi, & au milieu de plusieurs dangers, il falloit se precautionner contre les surprises des sauvages, qui pouvoient venir nous attaquer au jussant lorsqu'il n'y a pas trois pieds de Marée.

Le Général *Frobisher* changeant alors de resolution ne jugea pas à propos d'entrer plus avant dans le Détroit, ni de faire d'autre découverte. Il crût qu'il faudroit tacher d'apprendre la langue du pais par le moien de nos prisonniers. A l'égard de nos gens retenus depuis un an par les Sauvages, il parut inutile d'en faire d'autre recherche. D'ailleurs le tems étoit court, & il n'y avoit gueres lieu de rester plus long tems sans danger dans ces parages. Ainsi on ne pensa qu'à charger la terre Minerale qui faisoit en partie le sujet de notre Navigation. La recherche du passage fut remise pour une autre fois.

Le 9. on fit un Fort dans l'Île de la *Comtesse* sous l'Angle d'un Rocher que la Mer environne de trois cotés. On le ceignit d'une espece de mur terrassé du coté de terre, & on le nomma *Best*, du nom de notre Lieutenant. C'étoit plutôt pour empêcher que les sauvages ne nous accablassent par leur nombre, que dans la crainte d'être surmontés par leur bon ordre & par leur adresse.

on

on prétendoit auffi leur faire voir notre vigilance, d'autant plus que nos prisonniers disoient par signes, que leur Roi *Catchœ* s'avançoit pour les secourir. A tout hasard il falloit se précautionner & voir ce qui en seroit.

Le 10. à Minuit notre Lieutenant fit donner une fausse allarme, tant pour tenir plus alertes ceux de nos gens qui étoient à terre, que pour voir quel fond il y avoit à faire sur le secours de ceux qui étoient à Bord des Vaisseaux.

Le 11. On aperçut encore plusieurs Sauvages sur une éminence, à l'autre coté de l'Île. Notre Général s'avança de ce coté-là, dans l'esperance d'apprendre quelques particularités touchant nos 5. hommes, & d'avoir reponse à sa lettre: mais cette multitude farouche disparut tout aussi-tôt & s'alla cacher derriere les rochers, excepté trois hommes; croiant sans-doute surprendre quelques uns de nos gens par cette ruse. Ils avoient dessein d'attirer notre Chaloupe derriere une pointe de terre hors de la vue & de la portée du reste de l'Equipage. Mais comme je dis, on se doutoit de leur ruse & il n'en arriva aucun mal. On mit un de nos prisonniers à terre. Les sauvages lui offrirent une grosse vessie en échange d'un Miroir qui fut mis à la place de la Vessie & emporté par les sauvages: après quoi le prisonnier fut renvoyé dans la Chaloupe. En même tems nos gens qui étoient dans l'Île & pouvoient mieux voir le manège des sauvages que *Frobisher* sur la Chaloupe, l'avertirent que les sauvages embusqués derriere
les

les rochers l'observoient de près; sur quoi il se retira à la Chaloupe sans autre nouvelle de ses cinq hommes.

A l'égard de la Vessie , notre sauvage nous fit connoître par signes , qu'elle lui avoit été donnée pour y garder de l'eau à boire ; mais nous comprîmes que c'étoit pour s'en servir à se sauver à la nage. L'homme & la femme avoient essayé plus d'une fois à se sauver par le moyen de nos Canots qu'ils détachotent des Vaisseaux. Dans la suite nous ne les en laissâmes pas aprocher. Peu de tems après ils parurent plus de vint sur une montagne , les mains sur la tête , dansant & chantant avec beaucoup de bruit. Nous jugeâmes qu'ils se presentoient ainsi , comme pour dire que c'étoit là toute leur troupe , & que nous en fissions autant. Ils demeurèrent en cette posture jusqu'à la nuit , mais à la décharge d'une pièce d'Artillerie ils se sauverent avec de grans cris dans les rochers.

Le 12. on fit l'Exercice pour faire voir aux gens du païs , qui nous voioient de derriere leurs rochers , que nos hommes étoient bien dressés.

Le 14. Notre Général soupçonnant que les sauvages épioient toutes nos démarches alla avec deux Canots bien équipés à une Baie de l'Ile de la *Comtesse* y chercher de la Terre Minerale. Il y trouva des sauvages , qui apercevant nos gens , arborerent un pavillon blanc fait de Vessies cousues avec des boiaux. Ils le faisoient voltiger comme pour nous appeller : mais il ne parut que trois de ces sauvages. Aussi tôt
d que

que nous fumes près on en vit une grande troupe se cacher derrière les rochers, ce qui faisoit assés comprendre leur vuë. On leur fit entendre que, s'ils vouloient s'approcher sans armes on les traiteroit en Amis, quoique leurs démarches nous fussent très bien connues : Mais ils se pendirent mal à ces signes d'amitié : Ils s'approchoient pas derrière les rochers pour prendre avantage sur nous, croyant qu'on ne les verroit pas. Un d'eux faisant le sincère, nous incitoit à venir à terre. Il nous témoignoit beaucoup de civilité à sa mode, & portoit ses mains nues sur la tête, en signe de paix. Il jeta même tout près de nous une grosse piece de chair crüe. Nous fimes tirer cette chair à bord. Notre homme voyant que ce mets ne nous tentoit pas, voulût nous mettre en gout par d'autre viande qui étoit cuite, qu'il nous fit porter par un sauvage qui contrefaisoit le boiteux. Et même pour mieux soutenir leur role, un autre chargea le boiteux sur ses épaules, le porta près du rivage où nous étions & l'y laissa. Ils esperoient que nous nous laisserions surprendre à cette ruse, & que pour cette fois mettant pied à terre, ils ne manqueroient pas de nous attraper quelqu'un de nos Matelots. Nos gens auroient bien voulu aller à terre, ce que *Frobisher* ne voulut pas permettre, ni que personne s'exposât; de peur de retarder le départ. Mais cependant il permit de tirer un coup de canon, pour mieux decouvrir l'artifice du boiteux, qui se sauva bien vite vers la Montagne. Alors une troupe de sauvages s'avança le plus près du rivage qu'elle pût, & escarmoucha

cha long tems de l'arc, de la frondè & du javelot. Ils nous poursuivirent le long du rivage, sans qu'aucun de leurs coups portât. La Côte étoit bordée de ces sauvages, mais si écartés les uns des autres, qu'il ne fût pas possible d'en compter le nombre. On en compta plus de cent. Nous revinmes à bord sans aucune perte.

Il se trouva qu'en vingt jours on avoit porté à bord deux cens tonneaux de matiere Minerale, bien que nous n'eussions que cinq mauvais travailleurs, & quelques Soldats pour leur aider. Il étoit tems que notre travail finit: les souliers & les habillemens de l'équipage étoient usés: nos paniers & plusieurs de nos barils défoncés, nos Utenfiles rompus. Plusieurs de nos gens étoient devenus perclus de froid, incommodés de descentes &c. Et comme la nuit du 21 au 22. il avoit fortement gelé autour de notre Vaisseau, on conclut que le Soleil s'en allant au Sud, il falloit se hâter de s'en retourner.

Le 22. nous desfimes nos tentes, on alluma des feux sur la plus haute Montagne de l'Ile. On en fit le tour drapeaux déployés. On tira le canon à l'honneur de la Comtesse de *Warwick*, dont cette Ile portoit le nom. Ensuite nous allames à Bord.

Le 23. On leva l'Ancre par un Vent d'Ouest, & le Vent étant tombé, nous allames mouiller derriere une pointe de la Baie.

Le 24. à 3 heures du matin on remit à la voile par un Vent d'Ouest. Le soir à 9. heures nous laissames le *Queens-fore-land* derriere, & aiant ainsi débouqué du Dé-

troit de *Frobisher* nous nous trouvâmes en pleine Mer & fîmes route vers le Sud.

Nous eûmes dans la Nuit un Vent violent & si grande abondance de neige qu'il y en avoit demi pied par dessus les écoutilles.

Du 24. au 28. beaucoup de Vent, mais passable: notre route S. S. O. Nous crûmes avoir perdu nos barques.

Le 29. le Vent fut violent: c'étoit le N.E. nos barques mirent les Voiles en fâgot & nous ne portâmes que la Misene. Le *Michel* s'écarta de nous, mit le Cap sur *Orkney* & arriva sain & sauf à *Tarmouth*.

Le 30. le Vent fut violent: le Capitaine & le Contremaître ou Bosseman du *Gabriel* furent tous deux jetés hors de bord par un coup de mer, bien que la barque fut amarée fortement avec de gros Cables de poupe à proue. On eut peine à sauver le Bosseman, mais le Capitaine se perdit. Nous avions déjà fait deux cent lieues depuis le *Queensfore-land*.

Le 31. à Minuit nous eûmes deux ou trois coups de Vent très violents.

Le 1. Septembre & la nuit suivante, on mit le vaisseau en panne, parce que nous voulions attendre nos barques. Notre Vaisseau rouloit extraordinairement sur les houles de cette Mer agitée, & nous fûmes obligés de porter encore une voile pour éviter de rouler.

Le *Gabriel* ne pouvant suivre, faute de pouvoir porter les voiles, nous le perdîmes de vue. Notre Vaisseau haut de poupe & long & ennoit beaucoup de prise au Vent & alloit extrêmement vite.

Le

Le 2. le Vent tomba dans la Matinée. Notre gouvernail s'étant rompu en deux piéces, il s'en fallut peu que nous ne le perdissions. On prit son tems pour faire passer six de nos plus forts Matelots sous la quille avec des planches & des cables pour le renforcer.

Le 2. & le 3. vens contraires.

Le 11. au soir il s'éleva un Vent de *Sud-Ouest* & nous fimes route *Sud-Est*, de même que le jour d'après. Ce jour là nous primes hauteur: nous crumes être à 150. lieues des *Sorlingues*.

Le 13. nous fillames à peu près à la hauteur de ces Iles.

Le 15. on jetta la sonde sur 61. brasses fond de beau sable, au *Nord* de *Scilly*. Nous gouvernâmes *Est* quart au *Nord*, *Est-Nord-Est* & *Nord-Est*.

Le 16. à 8 heures on jetta la sonde. On trouva 65. brasses fond de sable rouge. Nous crumes être dans le Canal de *Saint George* un peu au delà des bancs. Nous fimes toute la nuit petites voiles, la sonde à la main & trouvâmes 40. brasses plus ou moins. Ainsi nous ne connoissions pas bien notre route.

Le 17. nous trouvâmes à 40. brasses du sable rouge mêlé de coquilles. Nous étions près de *Lands-end*. Nous passâmes entre *Lands-end* & les *Sorlingues* par un tems couvert. Quand l'air se fut éclairci nous nous trouvâmes près des côtes, & nous embouquâmes plus avant dans le Canal de *Saint George*; mais la Mer étant grosse & notre gouvernail mauvais, nous jugeâmes à propos

d'entrer dans le premier havre qui se présenteroit. Nous vinmes à la rade de *Paitow* en *Cornouailles*, & y mouillames. Après des gens du pays que cette rade étoit dangereuse, nous remimes en mer. Nous fîmes route le Cap *sur-Londy*, d'où nous renversâmes le bord pour entrer dans la Rade ouverte où nous perdîmes une ancre. Le Vent nous jetta en pleine mer & nous arrivâmes enfin heureusement à *Milford-havre* dans la Province de *Galles*.

Le 23. de Septembre après nous être rafraichis un mois à *Milford-havre*, nous fîmes voiles vers *Bristol*. On y déchargea la matière minérale & on la porta au Chateau de cette ville. Nous trouvâmes à *Bristol* la barque nommée le *Gabriel* en mauvais état, & sans un seul matelot qui pût faire la manœuvre.

Nous eûmes lieu de rendre grâces à Dieu de ce qu'il nous ramenoit tous sains & saufs chez nous, sans autre perte que de trois hommes dont un mourut en mer. Encore étoit il malade, lorsqu'il partit d'*Angleterre*.

Le Chevalier *Frobisher* alla à la Cour rendre ses devoirs à la Reine, qui le reçut fort bien. L'homme, la femme & l'enfant que l'on avoit pris aux sauvages furent présentés à S. M. Ils ne changèrent point de contenance & ne témoignèrent aucune surprise; sinon qu'ils baissèrent la vue devant ceux qui étoient là pour les voir.

Le sauvage voyant à *Bristol* le Trompette du Général *Frobisher* à cheval, & voulant

voulant en faire autant , s'y mit à re-
 ours la face tournée du coté de la queue.
 l prenoit beaucoup de plaisir à voir sauter &
 Caracoller le cheval.

Tout le tems que ce sauvage vécut la
 Reine lui donna la permission de tirer sur la
 Tamise, à toute sorte d'Oiseaux & même
 aux Cignes ; quoique cela fut défendu à
 d'autres.

On nourrit ces pauvres gens à leur maniere,
 c'est à dire avec de la viande crüe. Aiant
 tué une poule , ils la vuidèrent aussi - tôt
 & mangerent les entrailles avec l'ordure ,
 sans autre façon. Mais ils ne véquirent pas
 long - tems. Ils moururent tous deux avant
 que l'enfant eut atteint l'âge de 15. mois.

La Reine nomma des Commissaires pour
 examiner la Matiere Minerale que l'on avoit
 apportée. Pour le passage, il sembloit qu'on
 pouvoit encore se flater de le trouver. Ainsi
 la Reine resolut d'envoyer un plus grand
 nombre de Vaisseaux au *Nord - Ouest*. On
 donna le nom de *Meta incognita* à cette é-
 tendue de pais nouvellement découverts
 vers le *Nord* par le Général *Frobisher*. On
 fit faire une Maison portative qui se pouvoit
 démonter & l'on resolut que cent hommes,
 dont quarante seroient matelots, trente sol-
 dats & le reste pour les Mines, hyverneroient
 en ce pais-là & feroient provision de Marcas-
 sites pour l'année qui suivroit leur hyverne-
 ment. On leur donnoit un Chef, des raffineurs,
 des Boullangers & des charpentiers, & tous
 ceux-ci étoient compris sous le nom de
 Soldats.

Notre Flotte qui étoit de quinze vaisseaux

LES TROIS

mit à la voile le 31. Mai par un vent si favorable, que le 6. Juin nous étions déjà sur les Côtes d'Irlande, à la hauteur du Cap Cleare.

Nous fîmes route au *Nord-Ouest* avec un Vent passable, sans faire aiguade & sans nous fatiguer, bien que plusieurs de nos Vaisseaux n'eussent pas abondance de provisions. La force du courant nous fit dériver selon notre estime beaucoup plus au *Nord* que nous ne voulions. Nous jugeames que ce Courant portoit aux côtes de *Norwege* & aux parties les plus Septentrionales de la Terre. C'étoit un Courant pareil à celui que les Portugais trouvèrent au *Sud* de l'*Afrique* & qui les porta du Cap de *Bonne-Esperance* au *Détroit de Magellan*. Ce Courant ne passe pas dans le *Détroit*, la Mer s'y trouvant trop pressée, mais revient de *Sud* à *Nord* dans le Golfe de *Mexique*, d'où étant repoussé par les terres, il reprend son Cours au *Nord-Est*.

Nous navigeames du 6 au 20. Juin sans voir de terre & sans rencontrer quoique ce soit qui eut vie; excepté quelques Oiseaux.

Le 20. à deux heures du matin notre Admiral cria Terre. C'étoit celle d'*Ouest-Frise*, qui fut nommée cette fois ci *Ouest-Angleterre*. L'Admiral débarqua avec quelques volontaires. Je crois qu'ils sont les premiers Chrétiens, après les freres Zeni dont on a parlé, qui aient débarqué en ce pais inconnu; ou du moins les premiers de notre connoissance. L'Admiral prit possession de ce pais au nom de la Reine. On y trouva un si bon havre pour nos Vaisseaux. Nous y dé-

couvrimus plusieurs petits bateaux des habitants du pais, & quelques-unes de leurs tentes de la même construction que celles que nous avions vuës à *Meta incognita* dans notre second voiage.

Ces gens sauvages & farouches s'imaginant sans doute qu'ils étoient seuls au monde ne nous virent pas plutôt paroître, qu'ils fuirent de toute leur force, abandonnant leurs tentes & tout ce qui étoit dedans. Nous y trouvâmes entre autres choses une espece de tiroir avec des cloux, des harangs, des fèves rouges, des planches de sapin assés bien faites, & plusieurs autres choses travaillées avec industrie, d'où l'on infera qu'il faut qu'ils aient commerce avec quelques peuples plus polis qu'eux, ou qu'ils soient extrêmement adroits. On ne leur prit que deux Chiens qu'on amena, & on leur laissa en échange des Sonnettes, de petits miroirs & quelque verroterie.

Quelques-uns croient que cette *Ouest-Frise* ou *Ouest-Angleterre* ne fait qu'un même Continent avec le *Meta incognita* par le côté de cette dernière Terre qui regarde le *Nord-Est*, & que même elle est peut être jointe au *Groenland*. La raison en est que ces peuples d'*Ouest-Frise* sont faits de même que ceux de *Groenland* & que leurs loges, leurs armes &c. se ressembloit parfaitement.

Le 23. nous remîmes à la voile & fîmes route par un bon Vent pour aller vers le Détroit de *Frobisher*. Nous donnâmes à un haut rocher de l'*Ouest-Angleterre*, & le dernier que nous y aperçûmes, le nom de *Charing-Cross*; à cause de sa ressemblance avec *Charing-*

ring-Cross: après avoir levé l'ancre, on fut obligé de courir *Sauvage* des glaces qui se rencontroient au

Le 30. nous vîmes une telle quantité de Baleines que nous crûmes que c'étoient des Marsouins. Le même jour le *Salomon* passa à pleines voiles sur une de ces Baleines, mais de telle manière, que d'abord le Vaisseau étoit comme échoué sur le corps de l'animal, sans pouvoir avancer ni reculer. La Baleine se haussant ensuite donna un grand coup de queue & plongea aussitôt après. Deux jours ensuite nous trouvâmes un très monstrueux poisson mort flottant sur l'eau, & nous crûmes que c'étoit celui sur lequel le *Salomon* avoit sillé.

Le 2. Juillet nous eûmes la vue de *Queensfore-land*, nous sillâmes toute la journée à travers les glaces sans nous allarguer des Côtes. Le soir nous voulûmes commencer d'embouquer dans le Détroit, mais il fallut rebrousser bien vite chemin. Le Détroit étoit absolument fermé par les glaces, accumulées à l'entrée, qui ressembloient à des Montagnes.

Nos Vaisseaux cherchèrent en vain d'avancer du côté où il y avoit la moindre apparence de passage, afin de mouiller au havre où nous avions mouillé à notre second Voiage. En cette occasion nous perdîmes la *Judith* & le *Michel*, & n'en eûmes de nouvelles que vint jours après. Nous eûmes encore le malheur de perdre le *Denis* dans les glaces à la vue de tous les autres Vaisseaux, & une partie de la Maison portative que l'on devoit dresser à *Mers-inco-gvita*. Tout l'équipage du *Denis* se sauva heureusement dans la Chaloupe.

Tout

Tout ceci étoit un theatre de miseres pour nos Equipages. Une violente tempête qui suivit la perte du *Denis* nous menaça d'un même sort. Notre Flotte étoit investie de glaces. On ne pouvoit rebrousser chemin. Nous en avions devant nous une telle quantité, qu'il étoit impossible de les franchir en avançant. Dans cette situation nous essuïames un orage du *Sud-Ouest* en pleine mer. Toutes les glaces qui étoient derriere nous étoient accumulées autour de la Flotte, & nous fermoient le retour. La plupart de nos gens se trouverent furieusement combatus. Quelques uns de nos Vaisseaux ferlant leurs voiles voguoient du côté de la moindre petite ouverture. D'autres jettoient leurs Ancres sur les glaces & s'y grapinoient à l'abri de la tempête, moins exposés ainsi au choc des glaces flottantes. D'autres en étoient si fort ferrés, qu'ils ne pouvoient garentir que par des cables, des planches, des paillasses & autres pareilles choses le bordage & les flancs des Vaisseaux contre le tranchant des glaces: afin que le corps du Batiment ne s'en trouvât pas endommagé. Dans une pressante necessité l'on connoit le courage & l'intrepidité des hommes, & le pouvoir d'un bon Chef. Le Matelot, le Soldat & le travailleur, tout agissoit pour sauver sa vie, & bien qu'ils ne fussent pas accoutumés à ces fatigues, ils les surmonterent par leur patience. On détournoit l'impetuosité des glaces avec des piques, des planches, & de gros batons, pour empêcher ces masses tranchantes d'endommager nos Vaisseaux. Ce

qui

qui seroit arrivé malgré les câbles, les mâlles &c. Car ces grâces couperent les planches de plus de trois pouces d'épaisseur, & même qui n'auroient pu le faire avec la hache. Nos pauvres Vaillants firent d'abord d'un pied au dessus de l'eau par violence pousser des gâces qui s'étoient accrochées autour de nous. Telle fut notre situation toute à fait & une partie du jour. Jamais on n'a pu Dieu de meilleur cœur. Enfin la brume qui avoit duré pendant un jour se dissipant, le Vent le fit *Ouest-Nord-Ouest* & causa les gâces. La Mer fut ouverte. Nous y entrâmes. Nos Mâchets mirent la main à l'œuvre pour relever nos Vaillants & relever nos mats de haut avec toute la diligence possible; après quoi il fut résolu de tenir la Mer, jusqu'à ce que le Soleil & le Vent eussent achevé de débarrasser les glaces dans notre passage.

Le 7. Juillet quoique nos Équipages ne fussent pas encore bien revenus de la peur, nous virâmes de bord vers la Terre qui nous parut être la côte Septentrionale du Détroit. On jugeoit que ce devoit être le *Nord-Frédéric*. Mais quoi qu'il en soit, il étoit difficile d'estimer juste. La cause du brouillard épais qui s'étendoit vers la Côte, & de la neige qui venoit de tomber. Nous errâmes vingt jours dans la brume avec de grands dangers, comme on peut le croire: puisque nous prétendions être au *Nord-Est* du Détroit de *Frédéric*, au lieu que nous étions au *Sud-Ouest* de *Queen-Frédéric*; allant courir au *Sud-Ouest* par un Coursant du *Nord-Est*.

Nous découvrîmes ici une pointe que l'on prenoit mal à propos pour le *Mont-Warwick* dans le *Détroit* : mais nos plus experts Mariniers trouverent qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'on eut embouqué si avant en si peu de tems ; ni possible qu'on se fut trompé si grossièrement dans son estime ; à moins que d'avoir dérivé par un terrible Courant. Il est bien vrai que le flot se faisoit sentir beaucoup plus qu'à l'ordinaire , & que joint aux Courans il prenoit nos Vaisseaux & les faisoit tourner en un moment comme un tourbillon ; de sorte que la Mer brisoit avec autant de bruit que la chute d'eau dans la *Tamise* près du pont de *Londres*.

Cependant notre Admiral tint Conseil , pour savoir en quel endroit on étoit. *James Beare* Lieutenant à bord de l'*Anne* & qui , à notre second Voiage , avoit dressé des Cartes exactes de toutes les Côtes , ne pût nous tirer de l'indertitude , non plus que les autres. Notre premier pilote declara , qu'il n'avoit jamais vu la côte pres de laquelle on se trouvoit , qu'il ne pouvoit croire que ce fut une terre dans l'intérieur du *Détroit de Frobisher*.

Le Tems continua d'être embrumé. On balança de retourner à travers les glaces , pour chercher une mer libre , ou de se laisser porter par le Courant dans une Mer inconnue. Le Vice-Admiral , à bord duquel étoit le susdit pilote , & deux autres de nos Vaisseaux aiant tous trois perdu la Flotte de vue prirent le parti de tenir la Mer , ainsi que l'*Anne* , qui s'égara seul , jusqu'à ce qu'il rejoignit la Flotte après avoir pris hauteur , le tems s'étant éclairci.

Tous les Vaisseaux de la Flotte , excep-

té les navires dont on a parlé firent, de conserve avec l'Admiral, plus de soixante lieues de route dans le Détroit prétendu. Nous eumes toujours un très beau pais à l'estribord & devant nous une Mer ouverte.

L'Admiral auroit continué la route, s'il n'eut eu des ordres précis de se tenir de conserve: car il ne doutoit pas qu'il ne pût entrer par là dans la Mer du Sud & pénétrer ensuite jusqu'au *Catay*, par la raison que je vais dire. C'est que plus on avançoit dans cette Mer, plus elle s'élargissoit & moins on y rencontroit de glaces; parce qu'il y a un tel cours dans ces eaux, que les glaces qui s'y rencontrent y sont chassées à l'Est & au Nord, selon ce qui parut aux débris flottans du *Denis*. D'autres croioient pourtant que quand même on auroit eu le bonheur de passer, la force du flot qui tient neuf heures dans ce parage contre trois heures d'ébée auroit empêché le retour.

Au rapport de quelques uns de nos gens, ils trouverent à soixante lieues de route dans le prétendu Détroit dont je parle, & à bas bord, une terre peuplée, fertile en paturages, abondante en bétail & en gibier, comme perdrix, alouettes, Lievres, &c. même un deux trafiqua avec les habitans du pais des conteaux, des sonnettes, des miroirs, de la verroterie, &c. pour des oiseaux, des pelleteries & autres pareilles choses.

Après plusieurs jours de Navigation l'Admiral jugea qu'il seroit à propos de revenir. On fit voile entre une Côte qui est le derriere du Continent de l'*Amerique*, & la Terre que l'on avoit nommée *Queens-Fore-land*; & comme en faisant route

dans ce parage on remarqua une espèce de *Baie*, qui s'étendoit jusqu'au Détroit de *Frobisher*, le *Gabriel* y fut envoyé le 21. Juillet, pour voir s'il y auroit moyen de la traverser d'un bout à l'autre pour rentrer ensuite dans le Détroit par l'autre côté. Cela réussit, & prouve que le *Queens-Fore-land* est une Ile. On doit croire qu'il en est de même de plusieurs autres de ces Terres.

Enfin, comme il étoit tems d'aller chercher les havres où nos Vaisseaux devoient se décharger de leur charge, on navigea du côté de l'entrée du Détroit de *Frobisher* par un tems extrêmement embrumé, à travers diverses terres détachées, mais peu éloignées de la côte, & entre des rochers à fleur d'eau : mais cette route étant dangereuse, on fut obligé de laisser filer les ancres jusqu'à la profondeur de cent brasses & davantage, de peur que nous n'allassions nous briser sur ces rochers. Et pour ne pas nous assaler sur la côte pendant la brume, notre Chaloupe nagea sur l'avant & l'on ne fit route que la sonde en main.

L'Anne que nous avions perdu fut plus de vingt jours à tourner autour de *Queens-Fore-land* pour découvrir le havre où nous devions mouiller ; sans pouvoir passer, à cause des glaces. Ce Vaisseau se rendit enfin le 23. Juillet à *Hattens-head-land* dans le Détroit, où sept Vaisseaux de notre Flotte étoient à l'Ancre. On peut juger de la joie de se revoir après avoir essuyé tant de dangers.

Le 24. Le *François* nous joignit aussi. Ce Vaisseau qui avoit fait route pendant plusieurs jours de conserve avec notre Vice-

Admiral nous en donna des nouvelles & de *Bridgewater*, qu'il avoit perdu après l'avoir dégagé d'entre les glaces. Les deux autres qui nous manquoient s'y étoient plus engagés que jamais. Le *Gabriel* étoit entré dans le Détroit de *Frobisher* tenant route du Cap Occidental de *Queens-Fore-land* & par derriere cette Terre jusqu'au Cap *Good-hope*. Il trouva dans le nouveau Détroit, par lequel il venoit de passer, un Courant si violent, que sans un Vent favorable il lui auroit été impossible de naviger là.

Le 26. Il tomba plus d'un pied de neige, qui se geloit à mesure qu'elle tomboit.

Le 27. Le *Bridgewater* s'étant dégagé vint mouiller à *Huttons-head-land* près de la Flotte. Il étoit si delabré que pour le tenir à flot on en tiroit par heure près de trois cens bastonnées d'eau. Nous apprimes par ce Vaisseau que le Détroit étoit barricadé par ces glaces & qu'il étoit impossible d'aller à la Baie de *Warwick*.

Ce rapport acheva de jeter nos hommes dans une consternation, qui fut suivie de murmures contre l'Admiral: mais sans se mettre en peine de ces murmures, il résolut de chercher son havre, ou de mourir dans l'entreprise: & là dessus on fit le signal pour se rendre sous son pavillon, à quoi l'on obéit avec joie, parce qu'on prit ce signal pour un ordre d'aller mouiller à *Huttons-head-land*. Notre Admiral mit à la voile, après avoir souffert un orage qui passa presque aussi-tôt. Tandis qu'à voiles fermées il se laissoit dériver entre les glaces, il y trouva heureusement un passage. La Flotte suivit & l'on se vit enfin tous ensemble.

NAVIGATIONS, 89

semble le 31. Juillet , après mille peines & mille fatigues au havre si désiré. L'Admiral heurta à l'entrée de la Baie de *Warwick* avec tant de violence contre un glaçon , qu'après avoir sauté de dessus ses Ancres il s'y fit une telle vole d'eau , qu'on eut peine à le tenir à Flot.

Le Vaisseau du Lieutenant Admiral *Fenton* avoit été le plus engagé dans les glaces , mais il se tira d'affaire en se tenant toujours à l'ancre sous ces lourdes masses , comme sous un boulevard ; & malgré cela il arriva dix jours avant tous les autres. *Fenton* avoit déjà découvert plusieurs mines & avancé dix lieues dans le país sans trouver d'habitation. Après quoi étant retourné à son bord , il avoit résolu d'attendre encore sept jours l'arrivée de la Flotte. Après cela la Flotte n'arrivant pas il s'en seroit retourné , parce qu'il commençoit à manquer de vivres.

L'Admiral étant à Terre tint conseil sur les moïens d'exécuter promptement le dessein de decouvrir les lieux où pourroit être la meilleure terre minerale. On delibera sur l'ordre qu'on observeroit étant à terre , & sur l'endroit qu'on choisiroit pour bâtir un Fort & une Maison pour ceux qui devoient y passer une année.

Le 1. Août Chaque Capitaine fit mettre à terre dans l'Ile de la *Comtesse*, par ordre du Général, les Soldats & les travailleurs. On y porta les provisions , les tentes &c. afin que l'on pût amasser incessamment la quantité nécessaire de Matière Minerale pour en charger les Vaisseaux.

On fit la revue des hommes , après quoi on mit chacun à l'ouvrage.

LES TROIS

Le 2. On publia à son de Trompe les ordres du Général *Frobisher*.

Pendant que les Matelots faisoient l'Ouvrage, les Chefs cherchoient les lieux propres à fouir, les raffineurs faisoient l'essai de la matiere & ceux qui s'étoient embarqués en qualité de Volontaires n'étoient pas non plus sans rien faire.

Le même jour le *Gabriel* arriva de la part du Vice-Admiral, qui étoit pris dans les glaces près de *Mount Oxford*. Toute la Flotte n'étoit rassemblée excepté 4. Vaisseaux & celui qui s'étoit ouvert & avoit coulé bas dans les glaces. Ces 4. Vaisseaux étoient le *Thomas Allen* Vice-Admiral, l'*Anne*, le *Thomas d'Ipswich* & la *Luxe*. L'Absence de ces Vaisseaux retardoit notre travail, parce qu'ils avoient les meilleurs ouvriers & presque toutes les provisions nécessaires pour l'habitation.

Le 9, L'Admiral assembla son Conseil, au sujet du Fort & de la Maison qu'on devoit bâtir pour ceux qui hiverneroient. On delibera d'envoyer incessamment les massons & les charpentiers à l'Ouvrage. Mais avant que de commencer le Batiment, on examina ce que chaque Vaisseau avoit apporté pour l'edifice, & il se trouva qu'il n'y avoit de matiere que pour deux côtés. Encore n'étoient ils pas bien entiers; parce qu'il avoit fallu employer diverses planches, des apuis, des poteaux, & des pieces de bois contre l'impetuosité des glaces, lorsque nos Vaisseaux s'y étoient trouvé investis. De plus après une supputation exacte des provisions, on vit qu'il n'y auroit pas assez de boisson pour cent hommes, qui étoient des-

tinés

tinés à passer l'hyver : parceque la plupart des provisions étoient, comme j'ai déjà dit, chargées sur les quatre Vaisseaux non arrivés. *Fenton* s'offrit d'hyverner avec soixante hommes. On appella les maçons & les charpentiers, qui demanderent neuf semaines pour construire une loge qui pût tenir soixante hommes; & même ils supposoient que l'on eut assés de bois. Mais comme on ne pouvoit tout au plus séjourner encore que vint-six jours, l'Admiral conclut, *qu'il falloit s'en retourner sans faire d'habitation, & l'on donna ordre à Selman Ecrivain, d'enregistrer cette resolution, pour en rendre compte à la Reine, & aux intéressés dans cette Navigation.*

Le 6. Août trois de nos navires vinrent avec beaucoup de travail, jusqu'à la pointe de *Leicester*, esperant de trouver le côté meridional du Détroit sans glaces; mais ils tomberent dans un calme, & ne pouvant avancer, ils furent bientôt plus engagés que jamais dans les glaces que le Courant amenoit.

Tant de calamités, les dangers continuels où l'on se voioit & le peu d'aparence qu'il y avoit de pouvoir être plus long tems dans un parage où les cordages se geloient toutes les nuits, en sorte que l'on ne pouvoit plus faire la manoeuvre, firent penser à prendre d'autres mesures. On tint le 8. Août Conseil & l'on proposa, *de chercher un port pour radoubber les Vaisseaux & se rafraichir, afin de s'en retourner incessamment en Angleterre; & qu'après tant de dangers d'où Dieu nous avoit tiré, ce seroit le tenter, que de se remettre dans le peril. &c.*

On alleguoit, au contraire, *que chercher*

un havre dans des mers si dangereuses, l'étoit se mettre doublement dans le danger de terir; que quand même on auroit le bonheur de ne pas échouer sur les rochers qui se trouvent près des côtes les plus saines de ces parages, on n'échapperoit pas une autre fois à la fureur des glaces que les marées & les Courans très rapides y jettent. Sans parler de plusieurs autres accidens. On ajoutoit, pour faire sentir l'inconvenient qu'il y auroit à mouiller; que l'air devenu très froid menaçoit d'une violente gelée, qu'il valloit donc mieux tenir la mer, que de se jeter dans un mauvais havre, pour chercher une voie d'eau, & courir le risque d'y être enfermé tout l'hiver.

Best déclara qu'il regardoit ce proms retour en Angleterre comme bon; que pour lui il aimoit mieux s'exposer à tout, &c.

J'ai, ajouta-t-il, dans mon Vaisseau une Chaloupe de cinq tonneaux en fagot. Elle a été destinée pour ceux qui doivent hiverner. J'offre de la monter & de m'en servir, si l'on veut; je verrai s'il y a moyen de franchir le peril des glaces, &c.

Cette resolution étoit véritable & sincere, quoi qu'il vit bien que la plupart de ses gens aimeroient mieux chercher un abri dans le dessein de s'en retourner ensuite, mais il se flatoit de pouvoir gagner une partie de son Equipage. Il jugeoit donc à propos de courir le long de la Côte, pour voir si quelques uns de nos Vaisseaux mal traités des glaces dans la dernière tempête n'auroient pas effectivement cherché un abri au premier havre pour se rafraichir & pour se donner le redoub plutôt, que de commettre encore une fois leur salut aux glaces: C'étoit d'ailleurs

dans ce même parage qu'ils avoient perdu l'Admiral, & le reste de la Flotte.

Best croioit encore de pouvoir trouver un lieu propre à s'y tenir une autre fois ; il esperoit de découvrir quelques minieres pour y faire sa cargaison ; ce qui lui étoit beaucoup plus commode , par le voisinage de la haute Mer , qu'il ne l'auroit été plus avant dans le Détroit : parce qu'il y auroit beaucoup moins à craindre des glaces. Quoiqu'il en soit , il s'en tenoit à la resolution de croiser près de cette Côte aussi long-tems qu'il seroit possible & de ne point s'écarter les uns des autres , afin de pouvoir se secourir mutuellement , pendant que l'on enverroit les Chaloupes sous la conduite de deux ou trois bons pilottes chercher une Baie où l'on put trouver un mouillage.

Malgré cette resolution le *Thomas Ipswich* se separa la nuit suivante & fit route vers l'*Angleterre*. Mais *Best* ne laissa pas de perséverer dans son dessein. Il alla avec la Chaloupe & le Canot de la *Lune* pour voir de trouver quelque rade dans une des Iles qui gisent au dessous de *Hattons-head-land* , esperant d'apprendre des nouvelles de la Flotte , ou de decouvrir de ce coté là quelques Mines. Enfin il eut le bonheur de trouver un ancrage passablement bon , où les vaisseaux pouvoient être assés commodement à l'abry.

Il decouvrit encore de ce coté là une grande Ile dont la terre est noire. Il en fit raport aux Equipages, n'oubliant rien pour les encourager à nager vers l'Ile. Ils y trouverent en effet une prodigieuse quantité de mineral ; & si la bonté de cette Terre eut repondu à la quantité , il y en auroit eu assés pour les plus a-

vides. Ce prétendu bonheur que le Capitaine regarda comme une véritable bénédiction fit donner le nom de *Best Blessing* (*Bénédiction de Best*) à l'île. Après une si bonne aubaine il retourna le 9 Août à 10 heures du soir plein d'espérance & de joie à son bord, où ses gens l'attendoient avec beaucoup d'impatience.

Le jour suivant ils entrèrent dans la rade par un Vent assez passable, le *Bot* nageant de l'avant pour sonder. Malgré cette précaution, l'*Anne* entrant dans le havre toucha sur un rocher à fleur d'eau & y resta échoué sur le côté jusqu'au retour de la marée: de sorte que sans la grande vergue du grand mât il se seroit entièrement renversé au mont du flot. On tira plus de deux mille batounées d'eau avant que le Vaisseau pût être remis à flot. Aussitôt qu'on fut à la rade, les Matelots donnerent le radoub aux Vaisseaux & les calfeutrèrent, pendant que les travailleurs aux Mines assembloient en toute diligence le plus de matière qu'il étoit possible. On monta la Chaloupe qu'on avoit portée en fagot & l'on trouva que l'on n'avoit ni courbes, ni autres renforcements, ni cloux, ni chevilles de fer, pour attacher les parties de ce petit Batiment. Par bonheur il se trouva un forgeron parmi l'Equipage; mais comme on n'avoit ni enclume, ni marteau, on fit de nécessité vertu. Deux petits soufflets tinrent lieu d'un grand, une pièce d'Artillerie servit d'enclume, les pincettes, les grils, & les pèles servirent à faire des cloux & des chevilles de fer.

Le 11. Août *Best* & son lieutenant allèrent au sommet du Cap de *Huttons-head land*, qui est le plus élevé de tout ce Détroit, lever un plan des parties les plus basses de cette cô-

te, & decouvrir, autant qu'il seroit possible, s'il y avoit encore beaucoup de glaces dans le passage, quelles mines il pouvoit y avoir &c. On y trouva beaucoup de cette matiere que l'on croioit produire de l'or, & *Best* fit dresser une espee de croix de pierre au haut de *Hattons-head-land*, pour faire voir que des Chretiens y avoient passé.

Le 17. lui & ses gens donnerent la Chasse à un grand Ours blanc, dont ils eurent peine à venir à bout vint hommes armés qu'ils étoient. Ils vequirent de cet Ours pendant plusieurs jours.

Le 18. Après avoir achevé de monter la Chaloupe, ce qui ne se fit pas sans peine, *Best* resolut de s'y hasarder pour embouquer dans le Detroit de *Frobisher*. On tâcha de l'en dissuader & le charpentier qui l'avoit montée n'oublia rien pour l'assurer lui même qu'il ne s'y hasarderait pas, parce que ce petit bâtiment ne tenoit qu'à de mauvaises chevilles de fer &c.

C'en fut assés pour faire perdre courage aux Matelots qui devoient être de l'entreprise : & le Capitaine lui même ne vouiant pas être accusé d'entêtement & d'imprudence, au cas que cette Course ne pût réussir, déclara au Lieutenant & aux matelots les plus expérimentés, qu'il y alloit de son honneur en cette affaire, qu'il vouloit chercher l'Admiral, pour lui communiquer la grande valeur du Mineral qu'il avoit trouvé; qui seulement à l'œil, étoit peut être du moins aussi bon que l'autre. Mais cependant ajouta t'il la vûe seule en est juge, & il se peut bien que ce ne soit que des pierres inutiles. Dites moi donc en conscience, si la Chaloupe est assez forte, pour pouvoir s'y hasarder. A quoi le char-

pen-

seraient restés qu'à ces deux, sans s'en être la-
gués. Ils n'ont été que deux jours. L'un
les deux Grands ont donc de l'avis de leur
congratulation qu'il faut soit le Capitan
dans cette entreprise, & cette résolution si
qua d'obtenir plusieurs matelots. D'abord
en compagnie de six autres personnes la
Côte avec des vivres & autres provisions
Son Vaisseau resta à l'ancre & pour lui faire
venir il fut à côté du Cap & de la pointe
en rattachant, jusqu'à ce qu'il fut au p' d'ar-
rière du Détroit. Alors il passa à l'autre bout
de l'île la Côte du Nord. Il vint route vers
l'île de la Combe dans la Baie de l'Arrière,
espérant que de cette manière il pourroit se
couvrir l'île, ou trouver quelques écueils
de Naufrage.

Après plus de quarante heures à l'embar-
cadre du Détroit, ce ne fut pas sans danger
qu'on arriva vers l'autre rivage. La Côte du
Combe est élevée & avant, que la nuit dis-
parut on fut obligé de monter entre des ro-
chers près de la Côte élevée de l'île de la
Combe, un peu au dessus de la Baie de l'Arrière.
On trouva près du rivage des pierres élevées
en des lignes que des Chrétiens avoient
posé là.

Le 22 Août. On eut la vue de la Baie
de l'Arrière. On pouvoit la reconnaître d'un
loin par le sommet d'une colline. Contin-
uant à rattraper la Côte du Nord on aperçut
de la même l'île une montagne. Quand on
fut un peu plus près, on distingua des hom-
mes qui se tenoient vu tiger une espèce de tra-
peze. Comme les naturels du pays avoient
souvent é d'en faire autant quand ils aper-
cevoient quelque une de nos chaloupes, on
se donna que ce pourroient être des sauvages.

On decouvrit ensuite quelques tentes & l'on distingua les couleurs de ces drapeaux, qui étoient blancs & rouges. Cependant comme on ne voioit ni vaisseau ni havre, à quatre ou cinq lieues à la ronde, & que d'ailleurs on croioit qu'aucun de nos gens n'avoit eu la pensée d'aller par là, on ne savoit quel jugement faire. On s'imaginoit que quelques Vaisseaux de nôtre flotte batus de l'orage & déroutés par la brume pourroient bien être venus faire naufrage de ce Cote là entre les glaces & les rochers; que nos hommes y auroient été pillés par les naturels de cette côte, & qu'ils se feroient de ces pavillons pour attirer les autres. Sur cela *Best* & ses gens résolurent d'aller enlever ces drapeaux aux sauvages prétendus: mais à la fin on decouvrit que ces sauvages étoient des Anglois.

Lors que *Best* fut près du rivage, il ordonna au *Bot* de rester en mer, par précaution, afin que les gens du *Bot* se pussent tirer du danger en cas de malheur. Etant à portée on se hêla de part & d'autre, suivant l'usage de mer, & l'on se reconnut avec la plus grande joie du monde: ce qui n'est pas surprenant, puisqu'on se revoioit enfin après avoir essuié mille dangers.

Le Vice-Admiral l'York venoit d'arriver à cette Côte, pour faire fouiller dans une Mine que l'on y avoit découverte & qu'il avoit nommée la *Mine de la Comtesse de Sussex*. Pour *Best*, il alla à la *Baie de Warwick* conférer avec *Frobisher*, & faire éprouver par les fondeurs la matiere minérale qu'il avoit trouvée à *Best Blessing*, dont il avoit apporté des montres, après quoi il devoit retourner à son bord.

Après avoir conféré avec l'Admiral, & reçu les ordres, il chargea son Vaisseau de
f. celle

cette terre, qui fut trouvée bonne, à l'épreuve qui en fut faite.

Le 23 *Best* fut au Conseil qui se tint à Bord de l'*Aide*. On y regla diverses choses sur la maniere dont il faudroit se conduire l'Année suivante.

Le 24 Le Général alla avec deux chaloupes & beaucoup de monde à *Bear-Bay* (la Baie des Ours). Il ordonna à *Best* de l'attendre avec ses hommes, & d'essayer de surprendre quelques habitans du pais. Il en paroissoit de tems en tems & l'on-en voioit quelquefois sept ou huit barques à la fois, qui rodoient sans doute, pour surprendre ceux qui travailloient aux Mines, qui n'étoient pas en grand nombre. Mais lorsqu'il y avoit un gros Batiment mouillé à la Rade, ces sauvages prevoiant qu'il devoit y avoir beaucoup de monde prenoient la fuite & n'avoient garde de paroître. On se flatoit de pouvoir investir avec des chaloupes, l'île où ils avoient accoutumé de se montrer & d'en surprendre quelques uns. Mais avant que les nôtres fussent avancés, les sauvages avertis par ceux de leurs gens qu'ils avoient posté sur les hauteurs, prirent la fuite, laissant près de leurs trous un des plus grans javelots dont ils se servent. Le Général auroit bien voulu amener en *Angleterre* quelques uns de ces sauvages, mais ils avoient appris à ne se pas aprocher trop près de nos gens.

Best s'en alla le même jour à *Hatons-head-land* où étoit son Vaisseau. Il y arriva le 25. du mois. Il trouva son navire chargé & tout prêt à faire voile: de sorte qu'il repartit le jour suivant par la Baie de *Warwick*, mais il n'y arriva que le 28. parce qu'il mit à terre à *Bearbay* quelques travailleurs, afin que ceux de nos vaisseaux qui n'avoient pas en-

core

core leur charge se trouvaient plutôt en état de mettre à la Voile.

Le 30^e *Anne* s'échoua. Il s'y fit huit ouvertures, par les rochers & par les glaces. Le même jour la maison, que l'on avoit portée en fagot, & que *Fenton* avoit ordonné de bâtir dans l'île de *Warwick*, fut achevée. Les maisons la firent à chaux & à sable, afin qu'elle fut plus durable, & que l'on pût voir l'année suivante si les nèges, les glaces, les orages & les sauvages l'auroient épargnée. On vouloit tacher d'aprivoiser ces hommes farouches & brutaux, & voir si on les trouveroit plus dociles à notre retour. On laissa dans la maison diverses bagatelles, comme des couteaux, des sonnettes, (dont ils sembloient s'accommoder volontiers,) des figures d'hommes, de femmes & de cavaliers en plomb, des miroirs, des siflets, des pipes, de la verrerie & choses pareilles. On y fit un four & l'on y laissa du pain, afin qu'ils pussent en goûter. On enterra le bois destiné pour bâtir un Fort, & l'on ensemença la Terre de pois, de froment & autres grains, pour voir si elle produiroit bien.

Après que la flotte eut sa charge, *Frobisher* assemblant ses gens leur dit, qu'il auroit voulu découvrir le pays beaucoup plus avant qu'il ne l'avoit fait encore; que son but ne seroit pas seulement de ramener en Angleterre ses vaisseaux chargés, mais qu'il seroit aussi bien aise de pouvoir faire un rapport exact & circonstancié de la qualité du pays. Que cette résolution ne pouvant être exécutée alors, il jugeoit devoir s'en retourner au plutôt à cause des brumes épaisses, des neiges, des orages & des glaces auxquelles on se voioit exposé par l'approche de l'hiver: que si par malheur les vents contraires venoient à surprendre, on se trouveroit assiégé des glaces, où

100 LES TROIS

il faudroit perir de faim, de froid & de misere. Cependant avant que de partir, le Général voulut tenter encore de penetrer plus avant au Nord du Détroit avec sa chaloupe, & il découvrit que les Terres autour de *Bear-Bay* & de l'île *Holles* ne font point partie du Continent, comme il l'avoit crû, mais que ce sont des îles qui font de ce côté-là une espece d'archipelage.

Nous mîmes à la voile & sortîmes tous de la *Baie de Warwick* le 31. *Aoust*, excepté le *Judith* & l'*Anne*, qui firent aiguade ce jour-là, & nous rejoignirent le jour suivant 1 *Septembre*. Ce jour-là & le jour d'après nous essuîames un tems facheux & courûmes beaucoup de risque parmi les glaces & les rochers. Une partie de la flotte se dispersa, si bien que l'on ne se rejoignit plus.

Le *Bridgewater*, qu'on avoit laissé en peril, fut contraint de prendre sa route du côté du Nord par un passage inconnu, très dangereux & plein de rochers au dessous de *Bear-Bay*, d'où il débouqua pourtant fort heureusement dans la mer du Nord: cette mer qui est derriere le Détroit de *Frobisher*: dans laquelle *Frobisher*, comme on l'a dit, & d'autres après lui ont navigé & où l'on a découvert une grande Terre qui avance dans la mer. Tous ces Navigateurs ont crû qu'il y a là un passage à la mer du Sud. Le *Bridgewater* découvrit au Sud-Est de *Friselande* à 57 D. & demi de Latitude. une grande île inconnüe au paravant. Cette île dont le *Bridgewater* rasa la Côte pendant trois jours, parut fertile & agreable.

F I N.

